





# HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

I

DEUXIÈME PARTIE

---

## JAVAN

## L'ORIENT ET LES GRECS

EUGÈNE CAVAIGNAC

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES
DOCTEUR ÈS LETTRES

# HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

## I
## DEUXIEME PARTIE

# JAVAN
# L'ORIENT ET LES GRECS

Ouvrage honoré par l'Académie des Sciences Morales
du Prix ESTRADE-DELCROS





PARIS
E. DE BOCCARD, ÉDITEUR
1, RUE DE MÉDICIS, 1

1919

AU P. J. V. SCHEIL

MEMBRE DE L'INSTITUT
DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

*Hommage de reconnaissance.*

# AVANT-PROPOS

Je ne veux pas tarder davantage à publier la seconde partie de mon tome I :

1°) Pour indiquer sur quelles bases repose la première partie ;

2°) Pour justifier les passages où je me suis écarté de la vulgate historique.

De là la série d'études détachées que je présente aujourd'hui.

J'ajoute que, dans chacune de ces études, à côté de redites, d'explications incomplètes ou rendues peut-être superflues par des travaux récents qui ne m'ont pas été accessibles, on trouvera une ou deux idées que je crois justes, et que je jugeais utile de signaler tout de suite.

Ces études sont en grande partie le résultat de notes prises avant la guerre. Je les ai complétées, dans la mesure du possible, au cours des dernières années. J'ai profité pour cela des loisirs que m'ont laissés les accalmies des opérations militaires, et quelques semaines de convalescence. Je veux espérer que les circonstances vraiment anormales dans lesquelles ces notes ont été rassemblées feront excuser le caractère décousu de leur exposition.

E. CAVAIGNAC

Mayence 1919.

# HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

## JAVAN : L'ORIENT ET LES GRECS

---

### I

### La connaissance de l'histoire méditerranéenne primitive

1) Il ne saurait être question de résumer ici le travail immense du dernier siècle dans le domaine de l'orientalisme, de l'histoire grecque et italienne primitive, de la préhistoire européenne. Nous nous contenterons de signaler les derniers ouvrages d'ensemble parus, ceux qui ont servi de base à notre propre travail. Nous les avons suivis en général, en nous écartant d'eux sur certains points. A ces divergences seulement nous consacrerons des études spéciales. Pour le reste, que ces ouvrages fondamentaux soient nommés ici une fois pour toutes.

Sur les origines de l'histoire méditerranéenne, le dernier travail est celui d'Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums*, I² (1911). Il va jusqu'à la conquête égyptienne (vers 1500 av. J.-C.).

Sur l'histoire de l'Orient classique, le monument principal est Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient classique*, 3 vol. (1899 sqq). Le manuel du même auteur, qui a précédé de 20 ans cette grande œuvre, est réédité encore, et les dernières éditions sont utiles pour corriger et compléter certains détails de la grande Histoire.

L'histoire du judaïsme est considérée, pour de bonnes raisons, comme un domaine à part. Cornill, *Einleitung in das alte Testament* (dernière éd. 1913) met au courant de l'état actuel des études bibliques.

Enfin, Prasek, *Geschichte der Meder u. Perser*, 2 vol. (1907), ouvrage fort médiocre, peut néanmoins rendre certains services, étant donné que l'histoire de l'empire perse est souvent écourtée dans les histoires générales de l'Orient.

Dans l'histoire grecque primitive, l'époque mycénienne, puis l'époque homérique, sont aussi des domaines à part. Dans le premier, Dussaud, *La civilisation préhellénique* (2e éd., 1914), est le répertoire au courant. Sur les origines de la langue et de la littérature grecques, on a les travaux de Meillet, *Grammaire comparée des langues indoeuropéennes*, et *Histoire de la langue grecque*; et ceux de Bréal, *Pour mieux connaître Homère*. Sur Homère considéré d'une manière plus large qu'au point de vue strictement philologique, Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, est un ouvrage plein d'aperçus ingénieux et intéressants.

Le dernier manuel d'histoire grecque est celui de Beloch, *Griechische Geschichte*, I, 2 parties (peu au courant pour l'Orient). Les recherches chronologiques sont particulièrement à signaler. L'ouvrage s'arrête en 500.

Sur l'histoire de l'Occident, nous avons de bons ouvrages récents. Sur Carthage, Gsell, *Histoire de l'Afrique du Nord*, I, est de 1911. Sur l'Italie, on trouve l'essentiel dans les histoires romaines, surtout dans De Sanctis, *Storia dei Romani*, 2 vol. (1907); les travaux de Païs, *Storia critica di Roma* et *Ricerche storiche*, sont beaucoup plus aventureux. Sur la Gaule, voir Jullian, *Histoire de la Gaule*, I (1906). On trouvera encore nombre d'indications utiles sur les peuples barbares connus des Grecs dans Berger, *Erdkunde der Griechen*, I (1891).

L'histoire des guerres médiques et leur historien grec ont été l'objet de travaux spéciaux qui ont un intérêt général. Sur le premier sujet, nous citerons Obst, *Der Feldzug des Xerxes* (1912): sur le second, la grande édition d'*Herodotus* de M. Macan, dont les 2 premières parties (l. IV-VI et l. VII-IX), ont paru en 1895 et 1908: la dernière (l. I-III) est en préparation.

Enfin, M. de Wilamowitz, en étudiant *Aristoteles und Athen* (1891 sqq.), a abordé bien des sujets relatifs à l'histoire grecque primitive, encore que l'ouvrage soit surtout important pour la période à laquelle est consacré notre tome II.

Aucun de ces ouvrages n'entreprend de mener de front l'histoire de l'Orient, celle du monde grec, et les commencements de l'histoire d'Occident. Ceci indique l'objet de mon travail et en excuse d'avance les lacunes.

2). Si l'on veut trouver les ouvrages qui permettent de compléter et de rectifier au besoin les données des travaux fondamentaux, ouvrages parus dans les dix ou quinze dernières années, on pourra se servir des auxiliaires suivants. Pour la France, on a le *Catalogue de la Librairie francaise*, qui est complet. Pour l'étranger, le *Bulletin mensuel des publications étrangères* acquises par notre Bibliothèque Nationale donne déjà une liste très abondante. Pour les deux pays princi-

paux, tout au moins, Allemagne et Angleterre, on dispose aussi de répertoires généraux. Pour l'Allemagne, c'est le BURSIAN, *Jahresbericht der classischen Geschichtswissenschaft*. Pour l'Angleterre, c'est le CYRIL BAILEY, *The Years Work in Classical Studies*, London. Comme on voit, l'Orient est laissé en dehors de part et d'autre : dans ce domaine, il faut recourir aux bulletins bibliographiques des périodiques dont nous parlerons tout à l'heure.

Nous allons donner une liste, qui n'a nullement la prétention d'être complète, de quelques travaux de détail tout récents dont nous nous sommes servis, en dehors de ceux qu'on retrouvera dans les ouvrages généraux.

Sur les origines de l'histoire et l'histoire en général :

HELMOLT, *Weltgeschichte*, 9 vol. (1899-1907), avec bibliographie abondante.

Sur l'Egypte :

GAUTHIER, *Le Livre des Rois d'Egypte* (t. I, j. 12ᵉ dynastie ; t. II, j. la 19ᵉ ; t. III, j. aux Ethiopiens ; t. IV, j. aux Ptolémées).

Sur la Chaldée et l'Assyrie :

SIDERSKY, *Etude sur la chronologie assyro-chaldéenne*.

Sur les autres peuples d'Orient :

KNUDTZON, *Die Tell-el-Amnarna Briefe*, 1905 (les appendices sont en cours de publication).

VIGOUROUX, *Dictionnaire de la Bible*, 4 vol., 1908 ;

FLEMING, *The history of Tyre*, New-York, 1915.

Sur les Indo-Européens :

DOTTIN, *Les anciens peuples de l'Europe*, 1916.

Sur la mythologie, et en particulier sur la mythologie grecque :

ROSCHER, *Wörterbuch der griechischen Mythologie*, 2ᵉ éd.

SAGLIO-POTTIER, *Dictionnaire des Antiquités* (vient d'être terminé)

PAULY-WISSOWA, *Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft* (ne va que jusqu'à l'H).

Sur l'histoire de l'Orient à l'époque perse :

V. HOONAKER, *Une communauté judéo-araméenne à Eléphantine*, Londres, 1916.

Sur l'histoire des Grecs :

GERCKE et NORDEN, *Einleitung in die classische Altertumswissenschaft* 3 vol., 2ᵉ éd., 1913 sqq.

PORALLA, *Prosopographie der Lakedämonier*, 1913.

DIELS, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, 1908 (un *Corpus des médecins* est en préparation).

Sur les peuples de l'extrême-Occident :

SCHULTEN, *Numantia*, 1914 ;

SIEGLIN, *passim* (en particulier *Verhandl. des 7ᵉ geograph. Kongresses*, 1901).

Sur l'Italie primitive :

MARTHA, *La langue étrusque*, 1915.

GRENIER, *Bologne villanovienne et étrusque*, 1913.

Ajoutons que le *Traité des Monnaies* de M. Babelon, arrêté en 480, a été continué depuis la guerre (2e partie, tome II, en 1915 : *Les monnaies de l'Orient Ve-IVe s.*).

8). Il ne suffit pas, pour être au courant du mouvement intellectuel contemporain, de suivre les livres : il faut encore et surtout suivre les périodiques. Ceux-ci sont nombreux, en France et à l'étranger ; il faut nous borner à consigner l'essentiel dans la liste suivante :

1° *L'Anthropologie* ;

2° *La Revue égyptologique ; Recueil de Travaux ; etc.*;

3° *La Revue d'Assyriologie ;*

*Zeitschrift für Assyriologie* ;

4° *Transactions of the Society of Biblical Archaeology ;*

*Revue des Etudes juives.*

5° *Mitteilungen der Vorderiasatischen Gesellschaft ;*

*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft ;*

*Journal Asiatique ;*

6° *Revue d'archéologie ;*

7° *Revue de linguistique ;*

8° *Revue d'histoire des religions ;*

9° *Revue de Philologie ;*

*Le Philologus ;*

10° *La Revue des Etudes grecques ; Bulletin de Correspondance hellénique* ;

*Hermes ;*

*Klio ;*

*Rivista di Storia Antica ; Revue des Études anciennes ;*

11° *Mélanges d'archéologie et d'histoire* (Ecole française de Rome) *;*

*Mitteilungen des deutschen Institutes in Rom ;*

12° *Revue de droit romain ;*

13° *Revue des Etudes celtiques ;*

*Revue d'ethnographie.*

Au reste, on trouvera un résumé de tous les articles parus au cours d'une année donnée dans la *Revue des Revues* annexée à la *Revue de Philologie* de l'année suivante ; malheureusement, là aussi, le dépouillement n'est fait que pour l'antiquité classique. Pour l'Orient, il faut recourir aux résumés donnés dans les périodiques divers. Enfin, il ne faut pas négliger les actes des sociétés savantes, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (France), *Jahresberischt der Akademie der Wissenschaften zu Berlin, philologisch-histor Klasse* (Allemagne), *Atti dell'Accademia dei Lincei* (Italie), etc.

4) Quant aux sources qui permettent de contrôler et de compléter ces ouvrages généraux, elles sont prodigieusement disparates. Leur étude constitue une série de spécialités ardues, dont il est impossible d'embrasser même superficiellement l'ensemble dans l'espace d'une vie humaine. Je dirai seulement qu'il est difficile de se faire une opinion personnelle sur les points principaux du sujet, si, outre les sources grecques et latines, on n'a pas une connaissance suffisante d'une langue sémitique, de préférence le babylonien.

5) Au premier rang des sources, au sens profond du mot, se place la connaissance du milieu géographique, dans l'espèce le milieu méditerranéen. Les parties les plus éloignées par rapport à l'Europe occidentale sont naturellement les moins bien connues. M. et M^me^ Dieulafoy ont visité la Perse propre, Jackson l'Aderbaïdjan, terre natale du zoroastrisme, lord Curzon l'empire des shahs : mais l'ensemble reste assez mal connu. L'Elam ou Susiane a été visité par M. de Morgan et le P. Scheil, qui lui ont arraché maint document précieux pour l'histoire suméraccadienne. La Chaldée et l'Assyrie ont été fort explorées au cours du XIX^e^ siècle, mais les fouilles de M. de Sarzec à Telloh, des Allemands et des Américains montrent qu'il y a encore bien à faire. A mesure qu'on approche de la Méditerranée, l'exploration est plus facile. La Syrie est explorée encore au point de vue de l'histoire préhébraïque, par exemple à Lakish. L'Egypte a été bien explorée au XIX^e^ siècle : son sol paraît inépuisable, mais en ce moment c'est sur un point spécial, la papyrologie, que l'attention s'y porte. L'Asie-Mineure intérieure, Cappadoce et Phrygie, peut encore fournir beaucoup : la côte, après les fouilles de Troie, d'Ephèse, de Milet, est étudiée. Cypre a été l'objet d'une publication spéciale de M. Ohnefalsch-Richter (assez médiocre). On sait ce que la Crète a fourni aux chercheurs américains (Evans) et italiens (Halbherr). En Grèce, après les fouilles d'Olympie et de Delphes, il n'y a plus sans doute qu'à glaner. En Italie méridionale et en Sicile, une grande tâche resterait à accomplir : Sybaris. L'Etrurie a été bien étudiée au XIX^e^ siècle. Dans l'Italie du Nord, comme dans le reste de l'Europe, on a fait de nombreux sondages au point de vue de l'archéologie préhistorique : ici le hasard seul peut guider. Il a amené récemment des trouvailles heureuses sur le Dniester et le Dnieper (E. Stern, *Trudy des 13. Archäol. Kongresses* t. I, 1906).

Il existe actuellement de bons guides pour la Syrie (Baedeker), pour l'Egypte (Bénédite), pour l'Anatolie et Constantinople (Baedeker), pour la Grèce (Fougères, dans la collection Joanne), pour la Sicile et l'Italie (Baedeker). Bien entendu, les parties historiques et archéologiques, dans ces guides, sont confiées à des hommes

du métier : M. Fougères a rédigé en entier le guide de Grèce.
Pour les cartes, l'Atlas Vidal-Lablache est sommaire, mais excellent.

6) Le livre classique sur la région méditerranéenne est celui de PHILIPPSON, *Das Mittelmeergebiet*, Leipzig, 1902.

Mais il ne suffit pas de connaître le milieu tel qu'il est, car l'intervalle de 4000 ans écoulé depuis les débuts de cette histoire, pour bref qu'il soit au regard des périodes géologiques, a vu certains changements. Laissons certaines modifications du sol qui n'ont d'intérêt qu'au point de vue topographique. Il y a des variations du climat qui ont plus d'importance. Elles sont indiquées, par exemple, par le léger retard de la moisson en Grèce et en Italie, dans l'antiquité, par rapport à l'époque actuelle. La question est d'ailleurs discutée, mais mériterait d'être élucidée. Quant aux changements de la végétation, déboisement, etc., ils se rattachent plus étroitement à l'histoire humaine, et ont été, en conséquence, mieux étudiés. Ce qui se rapporte aux plantes cultivées, en particulier, a fait l'objet de bonnes études :

A. DE CANDOLLE, *L'origine des plantes cultivées*, Paris, 1883 ;

CH. SORET, *Les plantes dans l'antiquité*, Paris, 1897 ;

HELM, *Die Nutzpflanzen u. Tiere.*

Les données des géographes anciens (Strabon, Ptolémée) ne sont malheureusement pas assez précises pour permettre de traiter la question des changements survenus dans le milieu naturel avec toute la rigueur désirable (cf. quelques indications dans le t. IV de la *Weltgeschichte* de HELMOLT). Quant à la géographie locale, elle a réalisé certains progrès au cours de cette guerre même. Les divers Etats-majors ont publié des notices précieuses sur les pays d'Orient (*Syrie* du quartier général français, *Asia Minor* du War-Office Britannique, etc., remplaçant V. GUINET, *La Turquie d'Asie*, 1891). Il manque encore pour les pays d'Orient des ouvrages de géographie historique ayant la valeur du *Peloponnesos* de CURTIUS (1854) et de *l'Italische Landeskunde* de NISSEN (1872, 1901). Mais, même pour les pays autres que la Grèce et l'Italie, les derniers ouvrages parus, *Histoire de l'Afrique du Nord* de GSELL, *Histoire de la Gaule* de JULLIAN, contiennent des introductions géographiques très complètes.

La géographie archéologique, j'entends l'étude qui consiste à replacer dans leur milieu naturel les vestiges laissés sur place par les hommes des époques les plus anciennes, est encore très fragmentaire. Citons à cet égard le *Palestine Exploration Fund* des Américains. Pour l'occident, notre musée de Saint-Germain offre des cartes relatives à la France seule, mais qui sont des modèles du genre. On en trouvera, pour l'ensemble de l'Europe, dans les ouvrages de Déchelette, de Montélius, etc.

Tout travail géographique a pour base et pour aboutissement en même temps un travail cartographique. Nous avons cité l'*Atlas* VIDAL-

Lablache. Il faudrait que le travail fût élargi, qu'on refît sur ce modèle le vieil *Atlas Antiquus* de Kiepert. Pour l'Orient, on est encore forcé de recourir aux cartes éparses dans les ouvrages spéciaux, comme la grande *Histoire de l'Orient classique* de Maspero.

7) Les objets livrés par les grandes fouilles du siècle écoulé sont dispersés dans nombre de musées, les uns situés sur place, au Caire, à Constantinople, à Athènes, à Naples et à Rome (sans parler des musées locaux comme Olympie, Delphes ou Palerme), les autres dans les capitales de l'Occident, à Paris, Berlin et Londres, voire en Amérique. La vision directe des objets est aussi importante que celle des pays. Cependant, le développement actuel de la gravure et de la photographie permet d'y suppléer largement. Il faut seulement connaître les publications principales riches en illustrations.

Pour l'Orient, l'*Histoire ancienne* de Maspero est magnifiquement illustrée. Complétée par l'*Histoire de l'Art* de Perrot et Chipiez, elle suffit à peu près.

Pour la Grèce, il faut chercher les illustrations relatives à la haute antiquité dans Schliemann (*Ilios*, *Mykenæ*), dans Evans (*Minoan Crete*) et dans les *Atti dell'Accademia dei Lincei*. En arrivant à la Grèce classique, on a l'*Histoire de la Sculpture grecque* de Collignon, et, pour la poterie, les travaux de M. Pottier (*Douris*) et de Furtwängler (*Griechische Vasen*), sans parler des publications spéciales relatives aux fouilles d'Olympie (*Olympia*) et de Delphes (*Fouilles de Delphes*, en cours).

Pour l'Italie et la Sicile, voir les *Griechische Tempel in Unteritalien u. Sizilien*, de Puchstein et Koldewey. Pour l'Etrurie, l'*Art étrusque*, de M. Martha, est encore précieux.

Pour l'Europe barbare, le grand *Manuel d'archéologie préhistorique*, de Déchelette (inachevé), est pourvu de nombreuses illustrations.

Il est indispensable de compléter ces publications générales en se tenant au courant des périodiques archéologiques, généralement illustrés. Ceux-ci sont innombrables. Nous citerons seulement les publications des Ecoles entretenues sur place par les grands pays civilisés, Ecole du Caire, Ecoles d'Athènes, Ecoles de Rome. Pour Athènes, on a le *Bulletin de correspondance hellénique*, les *Mitteilungen des deutschen Institutes*, l'*Annual of the British School*, l'Εφημερις ἀρχαιολογικη. Pour Rome, on a l'*Annuaire de l'Ecole française*, les *Mitteilungen des deutschen Institutes*, les *Atti dell'Accademia dei Lincei*.

Ajoutons qu'aujourd'hui nombre d'ouvrages de vulgarisation sont illustrés d'après les publications originales, parfois avec grand soin.

8) Il est une catégorie d'objets qui est toujours mise à part avec raison : les monnaies. Son étude constitue une science particulièrement ardue pour l'époque des origines. Nous avons aujourd'hui deux répertoires essentiels, bien illustrés.

M. Barclay Head a publié en 1887 une *Historia Numorum* qui fut un événement. La dernière édition (1911) montre combien les innombrables recherches survenues depuis rendent difficile à présent d'embrasser tout le sujet, mais le travail reste fondamental.

M. Babelon a entrepris la publication d'un *Traité des Monnaies anciennes*, qui est en cours. Heureusement, la période qui nous intéresse (jusqu'en 480) est entièrement publiée (2e partie, t. I).

Chaque pays a, en outre, un ou plusieurs périodiques numismatiques, mais, pour le moment, les deux grands répertoires suffisent à peu près.

9) L'archéologie est le seul guide pour des périodes immenses de l'histoire. Elle perd son importance, pour chaque pays, au moment où le progrès de la civilisation y multiplie les documents écrits (Cf. par exemple Montélius, *Kulturgeschichte Schwedens*, 1906). A partir de là, elle n'intéresse plus guère que l'historien de l'art.

Ce moment est arrivé d'abord pour l'Egypte, 4000 ans environ avant J.-C. Sur les origines de la monarchie, les découvertes archéologiques comme celles qui ont été faites à Abydos jettent encore des lueurs précieuses (voir *Revue Egyptologique*, 1900 sqq). Puis commence l'époque historique.

En Chaldée, la période archéologique se prolonge jusqu'au 3e millénaire. Des découvertes comme celles de M. de Morgan en Elam l'éclairent vivement. Avant l'an 2000, les documents écrits sont déjà nombreux.

En Syrie, la même période dure jusqu'au milieu du 2e millénaire. Les monuments locaux sont encore indispensables à étudier pour la 2e partie de ce millénaire (cf. Macalister, *History of the Civilisation in Palästina*, 1912). L'ère historique ne commence qu'avec les documents phéniciens et juifs, vers 1000 (voir Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, 1908).

Dans la mer Egée, la première civilisation n'est connue que par l'archéologie. Après les découvertes brillantes de Cnosse et de Phaestos (cf *Revue archéologique*, 1900 sqq), on doit s'attendre à une certaine accalmie.

L'Asie-Mineure est connue par les documents égyptiens et assyriens à une époque où les découvertes archéologiques ne l'éclairent encore que faiblement. L'art y était développé pourtant bien avant la période lydienne (v. 750-700), qui commence l'ère historique (voir Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*).

Pour la Grèce, après la régression consécutive à la décadence mycénienne, une nouvelle période archéologique s'ouvre avec l'ère de la co-

lonisation (VIIIe siècle). On verra, dans le *Dictionnaire des Antiquités* de Saglio-Pottier, ce que les monuments figurés donnent pour l'histoire religieuse. La période lydienne et perse ne relève plus de l'archéologie. Mais la numismatique y est une source fondamentale pour l'histoire économique. Le livre de F. Lenormant, *La monnaie dans l'antiquité* (3 vol., 1878-9), malheureusement inachevé, indique ce qu'on en peut tirer. Les répertoires récents de Barclay Head et de Babelon fournissent les éléments du travail.

De même pour la Grèce de l'époque des guerres médiques. L'archéologie déjà ne peut plus qu'expliquer la floraison de l'art. Mais la numismatique éclaire le droit public des cités et leurs relations avec les Barbares. Le livre de Babelon contient sur ce point un document fondamental, le *Trésor d'Auriol.*

L'Occident punique relève en grande partie de l'archéologie. On verra ce qu'elle donne pour l'Afrique dans les articles du *Cosmos* (1900 sqq), des *C. R. de l'Académie des Inscriptions* (1900 sqq), et, pour l'Espagne, dans la *Revue archéologique.*

En Italie, la période archéologique se prolonge jusqu'en plein Ve siècle, jusqu'à l'épanouissement de l'art étrusque. Le livre de Grenier, *Bologne villanovienne et étrusque* (1912), montre comment on peut traiter la période de transition. Encore pour le IVe siècle, la numismatique est une source de renseignements indispensables (voir Haeberlin, *Aes grave,* 1911). Après seulement commence vraiment la période romaine.

Quant aux pays au N. des Alpes, à l'époque où s'arrête notre étude, ils sont encore pour longtemps le domaine propre des archéologues. Une visite à notre Musée de Saint-Germain (avec le *Catalogue* de S. Reinach) montrera ce qu'ils ont obtenu pour la France propre. En Russie, les travaux de Modestov, trop hâtifs, ont ouvert la voie par d'utiles indications.

**10**) Rien parmi ces monuments n'approche en importance des documents écrits. Sans eux, nous n'aurions qu'une connaissance bien vague du monde méditerranéen primitif. De même que les Khâti hier encore, les Crétois et les Etrusques nous échappent, parce que nous n'avons pas la clef de leurs inscriptions.

Les documents égyptiens constituent la série qui remonte le plus haut dans le passé, puisque nous en avons maintenant qui datent de 3000 ou 4000 ans avant J.-C. L'intelligence des hiéroglyphes a été ouverte par Champollion (1832) et leur étude est restée surtout française, grâce à Mariette et à Maspero : aujourd'hui, l'égyptologie a franchi son apogée. Nous connaissons l'Egypte pharaonique depuis les origines jusqu'à l'époque de la domination perse avec un détail qui nous étonne parfois. Mais, si les documents égyptiens nous renseignent pleinement sur une province

des plus curieuses de l'histoire, s'ils nous ouvrent souvent des aperçus précieux, ils n'atteignent pas en intérêt général ceux qu'étudie l'assyriologie.

Même en Egypte, on a découvert des monuments cunéiformes. Le plus important est cette correspondance de Tell-el-Amarna (vers 1380 avant J.-C)., qui nous renseigne sur l'état de l'Asie antérieure au temps de l'empire égyptien. Si ces lettres posent encore plus de problèmes qu'elles n'en résolvent, elles ne nous font pas moins connaître le caractère de cet empire dont les inscriptions triomphales des Pharaons ne donnent que les linéamants extérieurs.

Mais la masse des documents cunéiformes a naturellement été trouvée en Chaldée et en Assyrie : la *Keilinschriftliche Bibl.* a rassemblé sur ce terrain les résultats du travail du XIX^e^ siècle, travail qui se continue encore activement. La série commence vers 3000 avant J.-C., offre vers 2000 un document essentiel, le code de Hammourabi (trouvé en Elam), se poursuit par des chroniques et des contrats du 2^e^ millénaire, puis par les comptes-rendus des conquérants assyriens, Téglathphalasar I^er^ (vers 1100), Assournazirpal et Salmanasar (IX^e^ siècle), Teglathphalasar II et Sargon (VIII^e^ siècle), Sennachérib, Asarhaddon, Assourbanipal (VII^e^ siècle), auxquels il faut adjoindre les brefs exposés des rois d'Arménie (vers 800). La bibliothèque d'Assourbanipal nous a conservé les textes religieux et littéraires de l'antique Chaldée. Puis viennent les monuments du second empire babylonien, la chronique de Nabounaïd (vers 538), les contrats du VI^e^ et du V^e^ siècle, et la série se poursuit jusqu'à l'époque grecque.

Déjà si riche, elle s'augmente encore de la grande inscription de Béhistoun (en babylonien, élamite et perse), où Darius (521-485) nous raconte les luttes de ses premières années. C'est la plus importante des inscriptions achéménides (Weissbach, *Die Keilinschriften der Achämeniden*, dernière éd.).

Les hiéroglyphes et les cunéiformes sont la base de notre connaissance de l'Orient. Mais il ne faut pas oublier quelques inscriptions alphabétiques (à partir de l'an 1000 avant J.-C. environ) : inscriptions phéniciennes, qui nous font approcher des origines de l'alphabet ; stèle de Mésa de Moab (vers 850) ; papyrus araméens de la colonie juive d'Assouan en Egypte (V^e^ siècle), etc. Les inscriptions hittites vont cesser d'être muettes. Et les inscriptions lyciennes commencent à céder aux efforts de M. Sundwall (*Klio 1913, etc.*) et nous renseigneront peut-être sur bien des questions controversées de linguistique.

En arrivant au monde grec, nous nous trouvons d'abord en présence des inscriptions linéaires crétoises, encore indéchiffrées. La science moderne a été plus heureuse avec les inscriptions des

Grecs de Cypre, écrites en écriture syllabique, mais malheureusement sans grand intérêt historique.

Puis vient, à partir du VIII[e] siècle, la série des inscriptions grecques proprement dites, malheureusement rares encore au VII[e], au VI[e], au début du V[e] siècle (cf. Roehl, *Inscriptione græcæ antiquissimæ*). La plus importante, la loi de Gortyne, est éditée dans le *Recueil* d'*Inscriptions grecques* de M. Ch. Michel. La lettre de Darius à Gadatas demande à être revue.

En Occident, la masse assez nombreuse des inscriptions étrusques n'a pas encore livré son secret. Il est d'ailleurs douteux qu'aucune inscription d'Italie soit fort ancienne.

Cette masse de documents est encore difficilement accessible au public français. Une chrestomathie égyptienne a été esquissée par Maspero au cours de sa longue et féconde carrière, mais elle est dispersée dans son œuvre immense (*Histoire ancienne, Contes populaires de l'Egypte*, *Mélanges égyptologiques*, etc.). Il faudrait au moins rassembler et traduire les listes de rois, le Livre des Morts, les inscriptions principales des grands conquérants Thoutmès III et Aménothès II (XV[e] siècle), Ramsès II (1300-1250), Ramsès III (v. 1200) de Sheshonq (vers 950), des rois éthiopiens Piankhi et Ourdamani, etc. On trouve, sinon la transcription, au moins la traduction anglaise de ces documents, dans Breasted, *Ancient Records of Egypt*. Il faudrait surtout une Chrestomathie cunéiforme comprenant les lettres de Tell-el-Amarna, le Code Hammourabi, l'Histoire synchronique, les principales inscriptions des conquérants assyriens et arméniens, la chronique de Nabounaïd, les contrats du VI[e] et du V[e] siècle, l'inscription de Béhistoun. Les textes les plus récents sont traduits par le P. Scheil (*Code de Hammourabi*), par F. Thureau-Dangin, le maître des inscriptions sumériennes (voir aussi la *Campagne de Sargon en* 714), l'inscription de Béhistoun par Oppert (*le Peuple et la langue des Mèdes*). La loi de Gortyne a été traduite et commentée par Dareste (*Annuaire de l'Association des Etudes grecques*, 1885).

11. — Sur les systèmes d'écriture primitifs, il y a de bons résumés dans l'*Histoire ancienne* de Maspero (petite éd.), et dans celle de Lenormant. Compléter avec Berger, *Histoire de l'alphabet*.

Sur les hiéroglyphes et l'histoire de leur découverte, cf. H. Hartleben, *Champollion*, 2 vol., 1906, et Erman-Lesquier, *Gramm. égypt.* Les textes hiéroglyphiques et démotiques sont épars partout (*Revue Egyptologique*, *Journal asiatique*), rarement traduits en français. Sur les cunéiformes et leur découverte, Booth, *The discovery and decypherment of the trilingual cuneif. inscr.*, 1902. Voir Delitzsch, *Assysische Lesest.* et surtout Ungnad, *Assyrische Grammatik*. Le *Keilinschriftliche Bibliothek* n'est pas complète : on retrouve des textes dans

F. Lenormant, *Choix de textes cunéiformes*, dans les *Cunéiform inscr. of the Bristish Museum*, etc. La publication des contrats d'époque perse (P. Strassmaier etc.) se poursuit. Les textes syriens se trouvent dans Lidzbarski, *Handbuch der nordsemit. Epigraphik*. L'inscription de Mésa est traduite dans Vigouroux, *Dictionn. de la Bible*.

En Asie-Mineure, il y a deux régions. Celle de l'Est offre des textes écrits dans des langues spéciales qu'a étudiées Messerschmidt, *Mitanni-Studien*. Voir aussi Winckler, *Mitteil. der d. Orientgesellschaft*, 1908, et Knudtzon, *Die zwei Arzawa Briefe*, 1902. La région de l'Ouest n'a que des textes alphabétiques.

Sur les textes mycéniens, il faut attendre. Le syllabaire chypriote est donné dans Maspero, *Histoire ancienne* (petite éd.), avec un texte traduit en français.

Les inscriptions grecques anciennes comprennent encore celles du v[e] siècle. Pour Athènes cependant, on a une publication spéciale, le *Corpus inscript. Atticarum*, t. I, avec 3 suppléments.

On trouvera une inscription punique du v[e] siècle dans *Sitzungsberichte der Berliner Akademie*, 1913 (Lidzbarsky).

La langue étrusque vient d'être l'objet d'une tentative intéressante de déchiffrement (Martha, *La langue étrusque*, 1913). Pour les autres inscriptions italiennes, le *Corpus* de Fabretti aurait besoin d'être complété. La doyenne des inscriptions romaines (Pierre Noire) est reproduite dans le *Forum Romanum* de Hulsen, et dans le *Forum Romain* de l'abbé Thédenat. Pour l'Espagne, on a Hubner, *Monumenta linguæ ibericæ*, 1893.

**12**) Parmi les monuments écrits, il en est qui ont été conservés, non par le hasard des fouilles, mais en raison de leur valeur comme œuvre de science ou œuvre d'art. Je parle des textes littéraires.

L'Orient a connu des textes d'une réelle beauté : livre des Morts et poème de Pentaour en Egypte, mythes chaldéens, cosmogonies phéniciennes, Achiqar, fables d'animaux, etc. Mais, en général, les histoires y ont circulé de bouche en bouche pendant des siècles, en se transformant à chaque transcription, et sans qu'on eût la préoccupation de leur donner une forme définitive, attachée au nom d'un auteur connu.

En fait, il n'y a que les livres des Juifs qui soient parvenus jusqu'à nous (*Bible*). Bien qu'ils renferment des parties plus anciennes, la grosse masse est du viii[e], vii[e], vi[e] et v[e] siècles avant J.-C. En général elle est anonyme, sauf les écrits des prophètes Joël, Amos, Isaïe (viii[e] siècle), Jérémie (vii[e]) Ezéchiel (vi[e]), etc. Encore beaucoup d'écrits anonymes se sont-ils rattachés à ces noms fameux (le Deutéroisaïe, etc.). Tout cela nous est parvenu en hébreu, bien qu'à partir du v[e] siècle la langue parlée des Juifs ait été l'araméen.

Quant aux livres perses (*Zend-Avestà*), ils ne valent pas pour notre époque, et, tels que nous les possédons, ne remontent pas au delà de l'époque sassanide (IIIe siècle après J.-C.).

En arrivant aux Grecs, au contraire, nous trouvons, dès le VIIIe et le VIIe siècles, des ouvrages arrêtés. On les rattache aux noms d'Homère et d'Hésiode : le dernier désigne sûrement une personne historique. Altérées dans le détail par la suite, ces œuvres ont vécu jusqu'à nous, et n'ont été bien situées que depuis les fouilles égéennes récentes.

Les poètes lyriques grecs n'ont survécu que par une infime partie de leur œuvre, comme les prophètes juifs, et, comme pour ceux-ci, cette partie a cristallisé nombre de morceaux anonymes (Wilamowitz, *Textgeschichte der griechischen Lyriker*). Un seul, Pindare, a laissé une œuvre importante, qui nous renseigne sur la mythologie, et sur la société grecque du début du Ve siècle.

Eschyle ouvre ensuite la liste des dramaturges d'Athènes. Une de ses œuvres, *les Perses* (471), est un document historique important.

La prose grecque n'est représentée par une grande œuvre qu'au temps d'Hérodote (vers 450). Par ailleurs, nous n'avons que d'infimes fragments, auxquels s'ajoutent certains opuscules que la science moderne a dû repêcher dans la masse de la littérature ultérieure (le περὶ τέχνης hippocratique, le Périple de Hannon, les fables d'Esope, etc.).

Tout cela a été édité au XIXe siècle par F. Didot (avec traduction latine) et dans la collection Teubner. Une nouvelle collection, avec traduction française, est en préparation.

La littérature italique débute par la loi des XII Tables, premier et vénérable monument du droit romain, qui nous est parvenu mutilé et altéré, mais reconnaissable encore (cf. F. Girard, *Textes de droit romain*).

La série de ces œuvres, qui ont été jusqu'au XIXe siècle le thème essentiel des recherches de la philologie moderne, est-elle destinée à s'augmenter ? On le croirait, à voir ce que les papyrus égyptiens de l'époque ptolémaïque et romaine nous livrent chaque jour. De fait, Alcée, Sappho, Bacchylide, nous ont déjà été rendus. Mais il ne faut pas exagérer les espérances permises, car les chances de survie d'un livre, jusqu'au Ve siècle avant J.-C. exclusivement, étaient minimes. Ce que nous avons chance de retrouver plutôt, ce sont des morceaux d'historiens primitifs (comme Héraclide dans le fragment de Sosylos : *Hermès*, 1911). Mais ici nous quittons le terrain des sources contemporaines.

**13)** Le premier pays qui offre des documents littéraires dignes de ce nom est l'Egypte : livres religieux d'abord (*Livre des Morts*), puis

*Instructions du scribe Phtahhotep*, *Instructions d'Amenemhait*, *poème de Pentaour*, et des Contes populaires (traductions par G. Maspero). A l'époque tardive, se joignent des documents à fond historique comme la *Chronique démotique* publiée par M. Revillout.

Pour la Chaldée aussi, la littérature sacrée apparaît de bonne heure, puis la littérature profane (*Keilschriftliche Bibliothek*, t. VI : *Mythen u. Epen*). A l'époque tardive, le roman historique a fleuri là aussi, et nous en avons l'écho dans la *Cyropédie* de Xénophon (cf. Scheil, *Revue assyriol.*, 1914).

La Syrie s'est ouverte d'assez bonne heure à la littérature babylonienne : les lettres de Tell-el-Amarna contiennent des fragments du mythe d'Adapa (éd. Knudtzon). Puis les mythes égyptiens y ont trouvé accès, et ont laissé des traces chez les Phéniciens (Sanchoniathon, dans Philon le Juif), et chez les Juifs (histoire de Moïse).

Nous ignorons si Homère a eu des précurseurs dans la Grèce mycénienne. Mais tout l'effort de la critique philologique moderne a abouti à montrer le caractère tardif de la poésie homérique : Bréal, *Pour mieux connaître Homère*, compare l'*Iliade* au Tasse, et nous rapprocherions volontiers l'*Odyssée* des *Lusiades*.

L'Asie-Mineure occidentale a été en contact constant, à dater du VIII[e] siècle au moins, avec le monde grec, lui donnant la fable ésopique (Hausrath, art. *Fabel* dans Pauly-Wissowa), et lui empruntant l'histoire (Xanthos de Lydie).

Toute la littérature orientale prend un caractère international avec l'empire perse. C'est ainsi que le roman d'*Achiqar* a couru d'un bout à l'autre de l'empire, traduit à la fin du V[e] siècle, en araméen par les Juifs (Sachau, *Aramaïsche Papyri...*, 1911), en grec par Démocrite. On consultera avec profit, à ce sujet, les livres apocryphes de l'Ancien Testament (voir art. *Tobie*, *Esther*, *Judith* dans le *Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux).

Sur la poésie grecque de la même époque les données chronologiques sont incertaines (voir chap. sur *Olympie*), et l'évolution difficile à suivre (voir les notes de Plutarque, *De Musicà*, par Weil et Reinach). On pourra lire toutefois Hauvette, *Archiloque*, Gaspar, *Essai de chronologie pindarique*. Théognis a été traduit jadis par Charpentier (1845), Bacchylide vient de l'être par M. Th. Reinach.

La prose grecque est représentée d'abord par des savants et des philosophes (cf. Diels, *Fragmente der Vorsokratiker*). Il serait surtout désirable de retrouver, dans les œuvres conservées sous le nom d'Hippocrate, les plus anciennes (voir la tentative de Littré) : M. Diels fait espérer un *Corpus* des médecins. Enfin, on retrouve quelques débris de l'ancienne sophistique dans Platon (cf H. Gomperz, *Rhetorik u. Sophistik*, 1913).

De la littérature punique ancienne, on a deux *périples* du V[e] siècle : celui d'Hannon (*Geographi græci minores* de la coll. Didot), et ce-

lui d'Himilcon (*Avienus*, dans les *Poetæ latini minores* de Lemaire).

Sur les débuts de la littérature latine, voir Leo, *Geschischte der röm. Literatur*. La loi des Douze Tables, nous le verrons (cf. chap. sur *Chronologie romaine*), n'est guère antérieure à 400 avant J.-C.

Je fais remarquer, en terminant, que les débris de l'historiographie grecque primitive rendus par la papyrologie, celui qui est cité dans le texte (Sosylos), comme celui que donne le *Laterculus* publié par Diels (*Sitzungsberichte der Berl. Akad.*, 1903), ne sont conservés qu'indirectement.

14) Il reste à voir dans quelle mesure ces sources, et d'autres que nous ne connaissons pas, ont rendu possible l'établissement d'une tradition historique.

Dans l'ancien Orient, en Egypte et en Chaldée, le sens historique s'est éveillé de bonne heure. Des listes de rois ont été constituées très anciennement et recopiées par la suite. En Chaldée tout au moins, il s'est greffé sur elles des chroniques rudimentaires. Les rois juifs, les rois phéniciens, plus tard les rois lydiens, ont eu leurs annales. Mais tout cela a été interrompu par la conquête perse, et, si les rois achéménides tenaient soigneusement la liste de leurs « bienfaiteurs », en revanche les Perses, dans l'ensemble, étaient, comme tous les Ariens (Indoeuropéens de l'Est), remarquablement dépourvus de sens historique. La tradition, en Orient, a donc été interrompue, et quand, avec les Arabes, une école historique s'est constituée de nouveau, elle est restée désemparée devant le passé lointain. Ce sont les Européens qui ont eu à conserver l'histoire de l'antique Orient.

Chez les Grecs, le sens historique ne s'est éveillé qu'au VIe siècle. Les Ioniens, qui ont été en avance, là comme partout, se sont d'ailleurs intéressés aux révolutions de l'Orient bien plus qu'aux petits faits qui remplissaient la vie des cités grecques. Hérodote (vers 450), en même temps que le principal « témoin » du monde méditerranéen du Ve siècle, a le premier essayé de mener de front l'histoire de l'Orient et de la Grèce. Mais la liaison avec l'Orient était difficile, et même Ctésias, le médecin du roi de Perse (vers 400), a lutté contre des difficultés d'information qu'a aggravées son manque de conscience naturel. Ephore (IVe siècle) n'est pas moins désarmé devant l'histoire grecque primitive, et ne fait commencer son histoire universelle qu'avec la série olympique, qui pour lui débute en 776. En Occident, on ne remontait pas non plus au delà de la fondation des villes grecques (Timée, 265), et l'on ne connut que plus tard les très rares faits de l'histoire italienne primitive que les annalistes romains (Caton, 183) ont pu conserver.

Cependant, la conquête d'Alexandre avait rouvert l'Orient aux

Grecs, et Manéthon pour l'Egypte, Bérose pour la Chaldée (IIe siècle) s'occupaient de recueillir les listes royales et quelques faits historiques. Leur œuvre fut solide, mais sèche, et n'agit pas beaucoup sur les historiens ultérieurs, car Diodore, Nicolas de Damas (Ier siècle av. J.-C.), Trogue Pompée (vers J.-C.), ne sont pas plus avancés qu'Hérodote et Ephore sur l'histoire antérieure aux guerres médiques. Les astronomes comme Ptolémée (IIe s. ap. J.-C.) ont été obligés de connaître mieux les listes royales de l'Orient.

Sur un seul point, les connaissances se sont étendues par un contact plus étroit avec les Juifs, dont Josèphe (Ier siècle ap. J.-C.) s'est occupé de vulgariser les livres sacrés. Mais c'est seulement quand le monde gréco-romain est devenu chrétien que le besoin de coordonner l'histoire profane et l'histoire sainte est devenu impérieux, et Eusèbe (IVe siècle ap. J.-C.) y a donné satisfaction dans sa *Chronique* ; éd. SCHŒNE, 2 vol.

Au Moyen Age, les Byzantins, seuls conservateurs de la tradition antique, ont sauvé de l'oubli quelques écrivains comme Ctésias.

Lorsque l'intérêt pour l'antiquité s'est réveillé en Europe au XVe et au XVIe siècle, il est caractéristique qu'on ait repris les études au point où les avait laissées Eusèbe, et que Scaliger (1609) se soit occupé de remettre sur pied la *Chronique* du grand évêque. Mais pendant trois siècles on s'est contenté, pour l'histoire primitive, de coudre bout à bout ce que fournissaient la Bible et les grands classiques gréco-latins. C'est le XIXe siècle qui a ouvert les voies nouvelles. L'égyptologie et l'assyriologie ont permis de reconstituer l'ancien Orient, tandis que l'exégèse biblique débarrassait cette étude d'une foule de questions qui n'avaient aucun sens réel. Cependant l'histoire de l'Orient apparaît encore comme une juxtaposition d'histoires dans des livres comme celui de Lenormant, qui est de 1880; cela n'a changé qu'avec Maspero et Ed. Meyer. En même temps, la Grèce préhistorique revivait grâce à Schliemann, et l'étude des commencements de la Grèce historique se débarrassait, à la fin du XIXe siècle, de la tradition qui la faisait graviter prématurément autour des seules villes de Sparte et d'Athènes. Pour l'histoire de l'Italie primitive, une évolution analogue s'est dessinée avec Mommsen (*Histoire romaine*, 1855), qui le premier a cessé de la considérer comme un modeste appendice de l'histoire romaine : là cependant les habitudes imprimées par les nécessités pédagogiques ont été plus difficiles à déraciner. Ajoutons les lueurs que les études archéologiques et linguistiques ont jetées sur les débuts de l'histoire européenne, et nous aurons vu comment le labeur acharné d'un siècle a rendu possible la reconstitution d'ensemble de l'histoire méditerranéenne jusqu'aux

guerres médiques, qui restent le premier grand événement d'histoire générale connu.

**15**) La tradition historique a commencé d'abord en Egypte. Nous avons cité le *Livre des Rois* de Gauthier (le t. IV, qui va jusqu'aux Ptolémées, vient de paraître).

Les listes des rois de Chaldée ne commencent que vers 2000 (voir le chap. sur la *Chronologie chaldéenne*). La liste des *limmu* (magistrats éponymes) assyriens est dans la *Keilinschriftliche Biblioth.* et dans Lenormant, *Hist. ancienne*, t. III.

La stèle de Mésa (traduite dans Vigouroux, art. *Mésa*) donne idée des éléments qui ont servi à constituer les chroniques royales de Syrie. Un fragment de celles de Phénicie est donné par Ménandre d'Éphèse (cf. Pietschmann, *Gesch. der Phönizier*). Sur les livres des *Rois* juifs, cf. Cornill, *Einleitung in das Alte Testament.*

L'Asie-Mineure orientale offre les stèles de victoire des rois d'Ourarthi (voir Sayce, *Journal R. As. Soc.*, 1882). La Lydie a son historien national, Xanthos (Radet, *La Lydie et le monde grec*).

L'empire perse a eu, au début, ses inscriptions triomphales, à Béhistoun principalement (Weissbach, *Insch. der Achämen.*, et Sachau, *Aram. Papyri*). Puis a fleuri la littérature pseudohistorique dont nous retrouvons les traces chez les Juifs (*Esther*, etc.) et chez les Grecs (*Cyropédie*).

Chez les Grecs, les éléments d'histoire nationale n'ont été exploités longtemps que par les érudits locaux. L'histoire générale est d'abord tournée vers l'Orient : sur Ctésias, cf. Gilmore, *The fragments of the Persika*, 1887. Sur l'historiographie locale, cf. Wilamowitz, *Aristoteles u. Athen*, t. II, p. 1 sqq.

Sur les historiens de l'Occident jusqu'à Timée, cf. Susemihl, *Gesch.der Alexandr. Literatur*. Carthage a pu avoir, comme Tyr, des chroniques royales, qui n'ont laissé que de faibles traces chez les Grecs et les Latins. L'histoire romaine ne commence qu'au milieu du v^e^ siècle (cf. le chap. sur *La chronologie romaine*). Les fragments d'Ennius ont été publiés par Wahlen. Des chroniques d'autres peuples occidentaux comme les Turdétans, nous n'avons rien conservé.

Les fragments de Manéthon sont publiés dans la coll. Didot (*Fragmenta historic. græc.*, III). Sur Bérose, voir Marquardt, dans le *Philologus*, Supplementband VII, et Schmal, dans les *Mitteilungen der vorderasiat. Gesellsch.*, 1908. Les traces des travaux des orientalistes grecs se sont conservés surtout par les astronomes : le *Canon* de Ptolémée (éd. Halma, 1819) est reproduit partout.

L'époque hellénistique et romaine a recueilli tout ce qu'on savait de la civilisation (on en trouve les vestiges dans Pline, Pausanias, Diogène Laërce, etc.). Cette partie de la tradition a été se corrompant sans cesse : voir Jamblique, *Vie de Pythagore* (Didot, *Diogenes Laërtius*).

Sur Eusèbe de Césarée, cf. DUCHESNE, *Histoire de l'Eglise*, t. II.

Des fragments conservés par les Byzantins, certains, comme Phlégon, se trouvent dans les *Fragmenta histor. græc.* de Didot, d'autres dans la Collection des Écrivains Byzantins.

Sur les travaux d'exégèse du XIX^e siècle, CORNILL (*Einleitung in das alte Testament*) représente le maximum de concessions de la théologie protestante, VIGOUROUX (*Dictionnaire de la Bible*) le maximum de concession de la théologie catholique. Voir Ed. MEYER, *Die Entstehung des Judentums*, et *Der Papyrusfund von Elephantine*.

On verra ce que donnent l'ethnographie et la linguistique pour compléter les données antiques, en lisant, par exemple, MINNS, *Greeks and Scythians*.

Le principal travail est fait maintenant. Mais on peut encore attendre un élargissement précieux de nos connaissances, en matière d'histoire primitive, de la Chaldée et de l'Asie-Mineure, et peut-être en matière d'histoire italienne, si la tentative de M. MARTHA (*La langue étrusque*, 1913) aboutissait.

**16**) Dans le tableau qu'on peut tracer aujourd'hui, il reste des lacunes importantes : l'histoire de l'Asie-Mineure, l'histoire de la Grande-Grèce, etc. Néanmoins, les grandes lignes se dessinent avec une netteté acceptable. Pour l'Inde, nous avons nombre d'écrits qui remontent à une époque correspondante à celle que nous étudions ici, mais aucun fil conducteur chronologique, rien de précis sur le milieu concret : avec le bouddhisme seulement (vers 400 avant J.-C.) commencent les points de repère. L'Arien est décidément vague. Pour la Chine, nous avons, au contraire, une série chronologique qui commence avant l'an 2000 avant J.-C, pas mal de notions précises sur les anciennes époques, grâce à Confucius (vers 500 av. J.-C.), et aux lettrés qui l'ont suivi. Mais ici ce sont les œuvres vivantes qui font trop défaut, les œuvres comme la Bible, Homère, Hérodote, les Vêdas : le Chinois est schématique. En Amérique, tout commence beaucoup plus tard. L'historien de la civilisation européenne, par comparaison, se jugera privilégié en ce qui concerne la connaissance des origines.

**17**) Sur l'Inde en général, cf. HOERNLE et STARK, *History of India*. Voir aussi KERN, *Histoire du bouddhisme* (Annales du Musée Guimet). Le *Journal asiatique* tient au courant (voir, dans le tome de 1916, une inscription d'Açoka). Sur la Chine, et ses historiens SSE-MA-TSIEN et MA-TOUAN-LIN, cf. LI-UNG-BING, *Outlines of chinese history*. Matouanlin a été traduit par d'HERVEY DE SAINT-DENYS. Voir aussi CORDIER *Bibliotheca Sinica*.

D'une manière générale, on trouvera des points de comparaison intéressants dans la *Weltgeschichte* de HELMOLT.

II

## La terre, l'homme et les civilisations

**18**) L'histoire n'est pas l'étude complète du passé. Tout le monde le sait, mais on se demande souvent pourquoi, parmi les faits du passé, les uns sont considérés comme historiques, les autres non. On constate bien à cet égard un accord suffisant entre les historiens, mais il n'est pas inutile d'établir les principes sur lesquels est basé cet accord. C'est ce que nous voudrions faire dans les lignes qui vont suivre.

**19**) La terre, théâtre de l'histoire, a elle-même un long passé, — si long que nos évaluations chronologiques usuelles deviennent des quantités négligeables par rapport aux époques qu'il représente. Laplace a rendu compte du mécanisme par lequel elle s'était isolée dans le système solaire et avait commencé à évoluer vers sa forme actuelle. Suess a recherché les indices des transformations qu'avait subies sa surface avant de prendre l'aspect que nous lui connaissons, « simple photographie instantanée, par rapport aux modifications constantes qu'elle présente ». Tout cela relève du géologue, non de l'historien.

Les dernières transformations qui ont déterminé l'aspect de la Terre, tel qu'il se modifie presque insensiblement à l'époque historique, sont postérieures certainement à l'apparition de l'Homme en certaines régions (phénomènes glaciaires). Mais la géographie actuelle était établie dans ses traits essentiels bien avant l'éclosion des civilisations durables, et c'est elle qui a conditionné la diffusion et les destinées de l'espèce humaine aux temps historiquement connus.

Il faut donc rappeler brièvement ceux de ces traits qui ont de l'importance au point de vue anthropogéographique.

20) De Launay (*L'histoire de la Terre*, p. 264) écrit que, pour la dernière des périodes géologiques, « rien ne nous force à compter par chiffres plus forts que par dizaines de milliers d'années ». En disant que les phénomènes glaciaires nous reportent à 100.000 ans dans le passé, nous aurons une idée au moins de l'ordre de grandeur de la distance chronologique qui nous en sépare.

Le caractère de ces phénomènes a d'ailleurs été l'objet de récentes discussions (St. Meunier, *Histoire géologique de la mer*, p. 167).

21) Le premier trait est l'accumulation des terres vers le pôle Nord et la divergence, à partir de ce point, de grands Océans qui vont s'interposant de plus en plus largement entre les continents, pour se réunir enfin dans la mer Australe. Prenons d'abord l'Océan Atlantique.

Les terres polaires du Nord projettent vers le Sud une masse énorme de glaces, le Groënland, voisin de la côte américaine du Labrador. A l'Est, il n'y a pas beaucoup de distance du Groënland à l'Islande, mais il y a davantage de l'Islande à la Norvège. La largeur de l'Atlantique à cette latitude (pointe du Groënland) atteint 3.000 kilomètres. Toute cette partie a été recouverte à une époque géologiquement récente (époque glaciaire) par la masse de glaces qui descendait aussi sur l'Amérique et l'Europe-Asie. Puis, les glaces se sont retirées pour faire place à de vastes étendues d'eau. Si donc il y a eu communication entre les deux continents avant la dernière transgression glaciaire, cette communication a été supprimée depuis jusqu'au développement moderne de la navigation. Les voyages des Scandinaves au Labrador, vers 1000 après J.-C., sont restés des faits isolés.

Plus au Sud, l'Atlantique s'élargit jusqu'à plus de 8.000 kilomètres à la hauteur du golfe du Mexique (y compris les Antilles), puis se rétrécit jusqu'à 3.000 kilomètres entre la Guinée et le Brésil, mais sans qu'il y ait d'îles intermédiaires, — enfin reprend une largeur de 7.000 kilomètres à la hauteur du cap de Bonne-Espérance. Il est donc inutile de perdre des paroles pour expliquer comment une moitié du monde a si longtemps été ignorée de l'autre.

22) La communication se serait établie plus facilement du côté du Pacifique, vers le détroit de Behring, n'était la rigueur du climat et l'état misérable des populations. Sur la question de savoir si les vieux Chinois ont soupçonné l'Amérique, cf. Helmolt, *Weltgeschischte*, tome I (1899), p. 586.

23) L'Atlantique projette vers l'Occident, à la hauteur du 40° de latitude N., un long golfe, la Méditerranée, qui s'étend sur 3.750

kilomètres de Gibraltar à la Syrie (sans la mer Noire). Sa largeur, quoique faible relativement, est encore grande pour la navigation primitive, surtout à l'Occident : 742 kilomètres de la France à l'Algérie, 138 kilomètres de la Tunisie à la Sicile, 300 kilomètres de la Cyrénaïque à la Crète. A l'Orient, le cabotage est facilité par la présence d'îles nombreuses : Cypre, Crète, Archipel grec jusqu'à l'entrée de la mer Noire. Mais, cette partie mise à part, on s'explique que les relations se soient établies d'abord dans le sens de la longueur. Les Phéniciens atteignaient Tharsis (l'Andalousie) vers l'an 1000 avant J.-C., alors qu'ils ne s'aventuraient que timidement jusqu'en Italie. Les Egéens ont connu l'Italie dès le deuxième millénaire, et les Grecs ont donné une nouvelle activité à ces relations à partir de l'an 700 avant J.-C., jusqu'au moment où les plus hardis de leurs navigateurs ont gagné l'Espagne. Malgré tout, la Méditerranée a été dès une haute antiquité un lien effectif entre les populations qui la bordaient au Sud (Afrique), à l'Est (Asie), et au Nord (Europe).

**24)** Au Sud on rencontre d'abord, sur une longueur de côte de 1.000 kilomètres environ, la région de l'Atlas (Maroc-Algérie-Tunisie), région cultivable, plus favorisée même dans la haute antiquité que de nos jours. Plus loin, l'Afrique projette dans la mer un plateau où « le ciel est percé de trous », et où a vécu le royaume libyen, avant que les Grecs y fondassent Cyrène. Plus loin encore vient déboucher le Nil, qui, dans son parcours de 6.500 kilomètres, relie la région équatoriale, à travers le Soudan, avec la Nubie et l'Egypte. Mais le Soudan, la Nubie même, ne sont pas favorisés : l'Egypte seule (1.000 kilomètres de longueur, 34.000 kilomètres carrés cultivables) est propre à nourrir de grandes masses humaines. Ces trois régions de l'Afrique méditerranéenne sont séparées par de vastes espaces désertiques : il y a 700 kilomètres de la pointe de la Cyrénaïque à Carthage, autant du même point au delta du Nil. La communication n'est aisée à établir que par mer ; encore a-t-elle à compter avec les embûches du golfe des Syrtes.

Un isthme étroit (120 kilomètres), de nature désertique aussi, rattache ou sépare l'Afrique et l'Asie.

**25)** L'Est de la Méditerranée présente d'abord la côte syrienne (800 kilomètres de longueur), longée de près par des montagnes derrière lesquelles s'étend le désert. Pays propre à encourager la navigation, à condition que l'arrière-pays soit déjà suffisamment civilisé. Au Nord, l'Asie-Mineure se projette entre la mer de Cypre et la mer Noire. Ses côtes sont privilégiées, surtout à l'Ouest, vers l'Archipel grec, mais l'intérieur est un plateau désertique bordé

de hautes montagnes et se prête malaisément aux communications (long. 1.000 kilomètres, hauteur moyenne 800 à 1.000 mètres). Seulement, au point où la Syrie se relie à l'Asie-Mineure, 200 kilomètres seulement séparent de la Méditerranée l'Euphrate, qui vient des monts arméniens et va rejoindre le golfe Persique avec son fleuve jumeau, le Tigre. Et la basse vallée des deux fleuves est un pays d'une fertilité exceptionnelle. De plus, elle est bordée à l'Est par des montagnes (Zagros) qui offrent de faciles passages. Ces montagnes et celles qui les prolongent vers l'Ouest, tant au Nord (Demavend) qu'au Sud (Perse et Carmanie), encadrent le plateau désertique de l'Iran. Celles du Nord se rattachent à des chaînes qui les prolongent jusqu'à l'Hindoukoush et aux oasis de l'Amou-Daria (Oxus) et du Syr-Daria (Jaxarte). Ainsi, l'on peut aller de la Méditerranée au Pamir sans quitter les terres habitables par l'homme.

Au Nord de ces régions, la Caspienne, le Caucase (altit. de 5.000 à 6.000 mètres) et la mer Noire séparent l'Asie de l'Europe.

**26**) La région méditerranéenne de l'Europe comprend d'abord la Crimée, ou plus exactement le sud de la Crimée. Puis vient la grande péninsule des Balkans (440.000 kilomètres carrés), qui projette ses deux bras, l'un vers l'Asie-Mineure, l'autre vers l'Archipel grec. Elle est constituée par différents systèmes montagneux : les Balkans à l'Est (2.400 mètres), le Rhodope au centre (2.300 mètres), enfin à l'Ouest la chaîne plus basse des Alpes Dinariques (850 kilomètres de long), prolongée par le Pinde, arête de la Grèce. — La seconde grande péninsule européenne est l'Italie, avec son arête de l'Apennin ; elle est fermée, au Nord, par la chaîne des Alpes (altit. 4.800 mètres au Mont-Blanc), qui l'encadre en arc de cercle vers l'Ouest, puis s'épanouit vers l'Est jusqu'à la plaine danubienne. — Enfin, vient la péninsule ibérique, dont les côtes sont assez isolées du plateau massif de l'intérieur ; au Nord, la barrière des Pyrénées ne s'abaisse qu'aux deux extrémités.

**27**) On le voit, les péninsules méditerranéennes sont partout séparées par de hautes montagnes des régions tempérées de l'Europe. Mais les communications ne manquent pas. D'abord, à l'extrême Est, les grands fleuves russes, comme le Dnieper, descendent de plateaux que rien ne sépare des régions baltiques. Les vallées du Dnieper et de la Vistule occupent un large isthme européen (1.500 kilomètres), où l'homme n'a guère eu à lutter que contre la distance.

Plus à l'Ouest, le Danube, le plus long des fleuves proprement européens (2.900 kilomètres), vient du Nord des Alpes jusqu'à la mer Noire, en passant entre les Alpes et le massif de Bohême,

puis entre les Balkans et les Carpathes. Deux portes s'ouvrent entre la Méditerranée et cette longue vallée : d'une part, la trouée de Salonique-Belgrade (750 kilomètres), d'autre part, la trouée de Trieste, par la Drave, au Danube (700 kilomètres). Du côté du Nord, la porte de Moravie, entre la Bohême et les Carpathes, mène du Danube à la Baltique.

Comme le Danube, le Rhône vient du Nord des Alpes à la Méditerranée ; et sa vallée communique facilement avec les fleuves français, qui conduisent d'une part à l'Océan britannique, d'autre part à la vallée du Rhin, d'où l'on gagne les plaines allemandes. C'est par ces voies que, de très bonne heure, les Méditerranéens ont vu arriver l'ambre de la mer scandinave et l'étain des îles Britanniques, régions qu'ils n'ont atteint que bien plus tard par la navigation océanique.

28) Telle est la région méditerranéenne dans le sens large du mot. Elle est entourée au Sud et à l'Est d'une région de déserts et de steppes. Tout d'abord, en partant de l'Atlantique, le Sahara (3.000 kilomètres de long sur 2.000 de large, 8-10 millions de kilomètres carrés), s'interpose entre elle et le centre de l'Afrique. C'est le désert par excellence, celui qui forme la séparation la plus effective. De l'autre côté du Nil vient le désert arabique jusqu'à la mer Rouge, puis, en franchissant celle-ci, l'Arabie (3 millions de kilomètres carrés), puis, de l'autre côté du golfe Persique, l'Iran (2.000 kilomètres du Zagros à l'Hindoukoush, plus le Béloutchistan) ; enfin, après les chaînes du Khorassan, les déserts araliens. Et l'on rejoint par une transition insensible la grande steppe sibéro-russe (1.500 kilomètres de l'Altaï à la Volga), et, de là, la région des forêts subpolaires de la Sibérie et de la Russie.

Il ne faut pas exagérer le caractère continu et isolant de l'obstacle. La vallée du Nil y fait une première coupure, qui joint l'Afrique équatoriale à la Méditerranée. Il est vrai que, dans sa partie médiane, l'Ethiopie des anciens (1.300 klm. de Khartoum à Esneh), la vallée est serrée d'aussi près qu'en Egypte par le désert et n'a pas, en raison des 6 cataractes qui l'obstruent, le même caractère de fertilité. La mer Rouge (2.350 klm. de long sur 400 au maximum de large) ouvre une seconde brèche, qui est surtout importante à l'extrémité (le détroit de Bab-el-Mandeb à 20 klm. de large). La communication a été constante entre l'Arabie heureuse (Yémen) et l'Abyssinie, et la navigation égyptienne, 2000 ans avant J.-C., atteignait le Pount (pays des Somalis). Le golfe Persique (3.050 klm. de long) joue le même rôle entre l'Arabie d'Oman et la Perse, d'une part, entre la Chaldée et l'Océan Indien de l'autre. Par ces deux voies, mer Rouge et golfe Persique, des communications très anciennes se sont établies avec

l'Inde. Dès l'an 1000 avant J.-C., les Phéniciens connaissaient Ophir, et, s'il est certain que leurs vaisseaux ne dépassaient pas l'Arabie heureuse (Saba), deux détails, le paon et le bois de santal, attestent que les relations s'étendaient, de proche en proche, jusqu'à des pays orientaux beaucoup plus lointains. De l'autre côté de l'Iran, nous avons vu que les oasis du Khorassan reliaient l'Iran cultivable de l'Ouest aux pays de l'Oxus et de l'Iaxarte, berceau commun des Iraniens et des Indiens. Enfin, la steppe sibéro-russe a, de tous temps, été fréquentée par les cavaliers indoeuropéens.

Il reste que cette zone, trois fois plus étendue que la zone méditerranéenne habitable (30 millions de k. q. avec la Sibérie et la Rnssie forestières, contre 10 millions), constitue un isolant sérieux, d'autant qu'elle est doublée, en Asie, par une zone de hautes montagnes.

**29**) En effet, à partir de la côte du Béloutchistan, les monts Soleiman (3.500 m.) longent l'Indus et vont rejoindre le Pamir (5-6.000 m.), toit du monde, d'où rayonnent aussi, vers l'Ouest l'Hindoukoush, vers l'Est l'Himalaya, vers le Nord l'Alaï et le Tarbagatai (6.600 et 3.700 m.), qui continuent la barrière. Puis l'Altaï (3.350 m.) va rejoindre les monts de Transbaïkalie. La barrière s'abaisse dans les monts Yablonovoï (600 klm. de long), et Stanovoï, pour se relever dans le lointain Kamtchatka avec le Klioutchev (4.804 m.).

Ici aussi il faut faire des réserves sur la continuité. Le Kaboul (500 klm. de long) forme une coupure dans les monts Soleiman, et est prolongé vers l'Ouest par les passes de l'Hindoukoush (passe du Baroguil, 3.800 m.). C'est par là que les Indoeuropéens, de la Bactriane, ont atteint l'Indus, puis le Gange. De l'autre côté du Pamir, outre les passages ardus qui vont de l'Iaxarte au Turkestan chinois, nous trouvons, entre les monts Tarbagataï et l'Alaï, l'importante porte de Dzoungarie : un échange constant de nomades s'est opéré par cette porte, tantôt de l'Ouest à l'Est (Indoeuropéens Tokhariens), tantôt de l'Est à l'Ouest (Huns, Turcs et Mongols). Les passes de la Transbaïkalie sont moins importantes, vu leur caractère septentrional, mais, à partir de là, il n'y a plus d'obstacle sérieux aux communications humaines.

Il reste que ces hautes montagnes renforcent la barrière désertique de l'Ouest, et qu'elles sont flanquées à l'Est d'autres déserts : désert de Thürr dans l'Inde, désert de Gobi en Chine.

**30**) Si nous examinons maintenant les régions séparées du monde méditerranéen par la zone désertique et les hautes mon-

tagnes d'Asie, nous avons à signaler d'abord un accident important. Du Pamir se détache vers l'Est la chaîne de l'Himalaya qui contient quelques-uns des plus hauts pics du globe (8 à 9.000 m.). Cette chaîne, prolongée par celles de l'Indo Chine, constitue une séparation dont nous verrons tout à l'heure l'importance.

**31**) Passons en revue les différentes régions non méditerranéennes à partir de l'Atlantique. Nous rencontrons d'abord l'Afrique du Sud. On sait que l'Afrique est traversée par l'Equateur, et que, de part et d'autre de la forêt équatoriale, elle présente des zones se correspondant au Nord et au Sud. La Zambézie correspond au Soudan (savanes), le Kalahari au Sahara, l'Afrique australe à l'Afrique méditerranéenne. Nulle part ici, même dans la « silve antique et compacte » de l'Equateur, nous ne trouvons de séparation absolue, d'autant que l'Afrique orientale (Abyssinie, grands lacs), est une région bouleversée où la succession des zones ne se retrouve plus. L'Afrique est isolée au Nord par le désert (sauf l'étroit couloir du Nil) et ne peut guère être atteinte des Méditerranéens que par la navigation côtière. Les Egyptiens ont vu les côtes des Somalis dès l'an 2000 avant J.-C. ; les Carthaginois, beaucoup plus tard (vers 500), ont atteint la Guinée. Mais les résultats des navigations étaient annulés par ce fait que l'Afrique est un plateau qui descend d'une manière abrupte vers la mer, et que les populations de l'intérieur n'étaient donc guère sollicitées vers les côtes. De fait, les Phéniciens, qui (vers 600 avant J.-C.) en ont fait le tour, ne semblent pas avoir rencontré d'hommes, et leur exploit n'a pas été renouvelé. Madagascar même est restée ignorée longtemps.

**32**) A l'Est de l'Afrique, l'immense péninsule de l'Inde se projette dans l'Océan Indien. Elle n'est inaccessible ni par terre ni par mer. Par terre, les Indoeuropéens ont atteint, 2000 ans avant J.-C., l'Indus ; de là (en contournant le désert de Thürr par le couloir de la Djamna), le Gange, le Dekhan, Ceylan. Par mer, nous avons vu les Phéniciens acquérir, dès l'an 1000, des notions sur Ophir. Ces relations sont restées pourtant isolées.

**33**) L'Inde est prolongée par la Birmanie, d'où l'on gagne la péninsule de Malacca, les îles de la Sonde, puis la Nouvelle-Guinée et l'Australie sans perdre la terre de vue.

**34**) Toutes ces régions côtières de l'Océan Indien sont enfin reliées par le phénomène connu des moussons, vents alternants qui portent, en été, les vaisseaux de l'Afrique ou de Bornéo vers l'Inde, pour les ramener, en hiver, aux pays d'origine. Le phé-

nomène a été signalé pour la première fois aux Méditerranéens par Hippalos, presque contemporain de J.-C. Mais il n'est pas dit qu'il n'ait pas été remarqué bien auparavant par certains indigènes, et exploité pour la diffusion des Malais.

**35)** Séparée de ce domaine indien par la puissante barrière de l'Himalaya, comme de la zone méditerranéenne par les monts altaïques, une autre région nettement définie s'ouvre vers la mer de Chine. Elle est bordée par une ceinture insulaire (Japon, Philippines) qui annonce le monde polynésien : celui-ci s'étend sans continuité jusqu'à la Nouvelle-Zélande.

**36)** Il nous faut maintenant retourner à l'Atlantique et le franchir. A l'Ouest comme à l'Est, il présente un golfe intérieur (mer des Antilles), très propre à servir de lien entre les hommes. De plus, les deux continents américains sont bordés à l'Ouest par de hautes montagnes, qui toutes sont orientées Nord-Sud. Il en résulte que, d'un bout à l'autre, et malgré l'étranglement central, l'Amérique n'offre aucun obstacle capital à l'expansion humaine. Mais, sauf dans la région polaire, le Pacifique l'isole vers l'Occident : pour atteindre les premières îles polynésiennes, il faut franchir des milliers de kilomètres, comme pour aller du cap Horn au cap de Bonne-Espérance, ou de là à la Tasmanie.

**37)** Ainsi, le Pacifique, comme l'Atlantique et l'Océan Indien, vient se mêler largement à l'Océan austral; qni défend l'accès des terres polaires du Sud.

**38)** L'homme, terme extrême de la série des êtres vivants, a lui-même un passé infiniment long par rapport aux périodes historiques. On sait aujourd'hui qu'il est antérieur aux dernières variations du globe dont le résultat soit saisissable pour nous. De cette humanité primitive, reste-t-il des descendants directs ? Il y a des raisons de le croire. Mais, pour l'humanité dans son ensemble, la différenciation des types atteste que sa diffusion est liée à la géographie actuelle.

**39)** La zone méditerranéenne telle que nous l'avons définie est l'habitat de la *race blanche*. Du moins, aussi haut qu'on remonte dans le passé, ne rencontre-t-on que des blancs dans ce domaine. La population de l'Europe centrale a certainement subi des fluctuations à la suite des phénomènes glaciaires. Quand les glaces se furent retirées pour la dernière fois, le peuplement de cette région ne s'est fait que tardivement et lentement, vu l'attraction exercée

par les rives plus favorisées de la Méditerranée. Mais c'est du côté du Nord, et aussi dans l'Occident, dans l'Atlas et la Lybie (où la race était mieux protégée, par le Sahara, contre les croisements) que semble s'être maintenu le type le plus pur, avec les traits caractéristiques : cheveux blonds (du roux au châtain), yeux bleus ou pers. A l'Est de la Méditerranée, le type a été bruni, soit par la simple influence du climat, soit aussi, vers le Sud, par des mélanges très anciens avec les nègres ou négroïdes. Car la race supérieure (supérieure cérébralement parlant) ne l'a pas toujours été au point de vue de la reproduction et de la vigueur physique, et il a fallu en plus d'un cas la défendre par une discipline de fer (régime des castes dans l'Inde). La prédominance acquise dans la race blanche par deux groupes linguistiquement bien définis, d'abord les Sémites d'Arabie, puis les Indoeuropéens de la steppe russo-sibérienne, est un phénomène pleinement historique, sur lequel nous aurons à revenir.

**40**) Tout le domaine de l'Océan Indien apparaît, dès une haute antiquité, comme le domaine de la *race noire*. Les noirs sont signalés pour la première fois par les blancs (égyptiens), 4000 ans ou 3000 ans avant J.-C., à l'extrême Nord de leur domaine, sur le Nil moyen, vers l'Arabie Heureuse, puis vers les bouches de l'Indus. Les Grecs ont distingué de bonne heure (VII^e siècle) les Ethiopiens (nègres) d'Afrique et ceux d'Asie. Sur les noirs qui vivaient derrière ceux-là, Bantous d'Afrique, Dravidiens de l'Inde, Mélanésiens de l'Océanie, nous ne savons rien jusqu'à une époque plus récente. Tout au plus peut-on affirmer que la descente des jaunes dans l'Indo-Chine est un fait assez moderne. Nous ne connaissons, en tous cas, le pourtour de l'Océan indien que comme habitat des noirs, et le fait est d'autant plus caractéristique que, transplantés récemment dans d'autres régions tropicales (Amérique du Sud et du Centre), ils se sont parfaitement adaptés.

**41**) La région entre l'Himalaya et l'Altaï est le domaine propre de la *race jaune*. Elle y a créé une civilisation très antique aux bords du Yangtsékiang et du Hoangho. Les plus anciens souvenirs des Chinois remontent, en effet, aux environs de l'an 2500 avant J.-C. Encore 2000 ans plus tard, au temps de Confucius, la Chine proprement dite ne comprenait que les sept provinces situées sur les fleuves susnommés. Mais le domaine des jaunes est bien plus étendu. A l'ouest, les déserts de la Mongolie ont déversé leur trop-plein de nomades par la porte de Dzoungarie. Nous ne constatons la présence de Mongols de ce côté (Argippéens, Issédons) qu'au temps d'Hérodote (vers 450 avant J.-C.). Mais l'infiltration peut remonter très haut et a pu, en beaucoup de cas, passer

inaperçue. Les Finnois ont perdu beaucoup de leurs caractères somatiques au milieu des blancs, comme beaucoup plus tard les Turcs ottomans : au temps de Soliman (XVIe siècle), ceux-ci avaient encore parfois le teint olivâtre que nul d'entre eux ne présente plus aujourd'hui. Les Chinois, eux, ne sont entrés en contact avec les Barbares de l'Ouest, dont les séparaient de hautes montagnes, que bien après Confucius, et ce n'est qu'au IIe siècle avant J.-C. qu'ils semblent avoir fait connaissance avec les blancs, « gens aux cheveux rouges, aux yeux pâles, et qui ont l'air de singes ». Les Chinois anciens sont aussi sobres de renseignements sur le Nord, où pourtant la race jaune s'est avancée de bonne heure, refoulant les Aïnos du Japon, et sur le Sud, où elle ne semble, au contraire, avoir conquis l'Indochine qu'assez tard. A l'Est, enfin, leur peu de goût pour la mer les a séparés longtemps des Philippines et d'autres îles pourtant faciles à atteindre. Un profond mystère enveloppe donc l'origine de la race polynésienne, qui, au surplus, paraît ne s'être répandue des îles Samoa dans le reste de l'Océanie qu'à une époque relativement moderne.

**42**) L'Amérique enfin apparaît habitée par une seule race, la *race rouge* ou *cuivrée*, sur laquelle malheureusement nos premiers renseignements (Mexique et Pérou) sont postérieurs de beaucoup à l'ère chrétienne. Elle est suffisamment caractérisée somatiquement pour former un tout à part. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'à l'extrême Nord elle s'est mêlée, à une époque tardive, à des éléments mongols (Esquimaux). Mais on a relevé entre les rouges et les jaunes, et même entre les rouges et certains Polynésiens (Maoris) des analogies plus profondes, qui remonteraient à une antiquité devant laquelle notre imagination recule. Car la dernière hypothèse à laquelle on puisse recourir est celle qui ferait établir des liaisons, à une époque historique, à travers les solitudes du Pacifique.

**43**) Cf. sur cette question HELMOLT, *Weltgeschichte*, t. I (1899), p. 127, 580.

**44**) Nous nous bornons à ces indications sur les groupes les plus généraux de l'espèce humaine, sans nous attaquer aux sous-races ni aux problèmes infinis que posent les croisements. Disons seulement que le fait le plus universel de l'histoire humaine est la migration. On peut même dire qu'avant l'apparition des grandes civilisations, les migrations constituent toute l'histoire humaine. Elles ont continué naturellement ensuite, répandant sur d'immenses espaces des groupes humains qui se sont trouvés disjoints, mais dont la parenté linguistique trahit l'origine commune. Les migrations par

terre, celles des nomades, ont été les plus importantes jusqu'à une époque bien récente. Les migrations maritimes, celles des Phéniciens et des Grecs de la Méditerranée, des Scandinaves de la mer du Nord, des Malais de l'Océan Indien, des Caraïbes de l'Amérique, n'ont eu qu'un intérêt plus local. Plus que le désert et la montagne, l'Océan a été le grand isolateur, jusqu'au développement de la navigation européenne moderne. Les migrations de l'époque historique montrent qu'il faut un ou deux millénaires, ou même davantage, pour changer profondément l'aspect ethnique d'une région quelque peu étendue. Ceci donne un point de repère pour apprécier dans quelle mesure la distribution des grands groupes humains sur la surface de la Terre a pu changer depuis 10 000 ans.

Au reste, ces faits ne relèvent de l'histoire que pour autant qu'ils affectent les groupes civilisés. En eux-mêmes, ils relèvent de l'ethnologue et du linguiste. L'historien enregistre les faits les plus certains notés par ces confrères en anthropologie, et passe.

**45**) L'évolution qui a produit l'homme s'achève dans l'homme civilisé. Les traces de celui-ci se relèvent de très bonne heure en différents points du globe. Elles consistent, non pas seulement en acquisitions matérielles (feu, travail des métaux), mais aussi et surtout dans l'emploi des loisirs à des fins désintéressées (art, réflexion scientifique et morale). Mais, tant que ces traces restent sporadiques, et ne se continuent pas dans le temps, elles relèvent encore de l'ethnographie, exactement d'une branche de celle-ci : l'archéologie préhistorique. L'homme civilisé n'est pas encore l'homme historique. Certains des groupes civilisés seulement sont parvenus, par la faveur des circonstances, à acquérir un degré d'étendue dans l'espace et de durée dans le temps qui ont fini par les mettre à l'abri des cataclysmes accidentels, naturels ou humains. Ce sont là des réussites exceptionnelles, qui supposent d'abord un minimum d'importance statistique. L'élément statistique ne saurait être négligé par l'historien soucieux d'expliquer ces réussites, encore qu'il ne soit nullement unique ni même capital.

**46**) En fait, nous connaissons, comme réussites de ce genre, l'Egypte et la Chaldée, la Chine et l'Inde, le Mexique et le Pérou. Nous suivons la première à partir de l'an 4000 avant J.-C environ, la seconde à partir de l'an 3000 (voir chapitre sur la chronologie), la troisième à partir de l'an 2500 (?), la quatrième (de façon plus incertaine) à partie de l'an 1500, les deux dernières seulement à partir de 500 ou de 1000 *après* J.-C. Le fait même qu'à partir de ces dates nous ne les perdons plus de vue, en elles-mêmes ou

dans leurs dérivés, caractérise ces civilisations comme relevant de l'historien.

47) Nous nous intéressons surtout, nous autres Européens, aux civilisations méditerranéenne, à l'Egypte et à la Chaldée. Elles sont à l'origine de la nôtre. Sans doute, nous en rencontrons une autre, la civilisation mycénienne, qui semble être d'abord la vraie cellule originaire. Mais d'abord nous ne la situons dans le temps que par rapport aux deux précédentes. Puis, beaucoup (dont je suis) estiment qu'elle ne s'explique pas sans les précédents d'Orient, Enfin, elle a sombré comme d'autres plus anciennes, et n'a porté ses fruits que parce que le contact établi par elle avec l'Orient s'est maintenu. Il faut donc connaître cet Orient avant de passer aux Grecs, puis aux Romains, puis aux Germains et autres Européens.

De plus, l'Orient est, à un autre point de vue, l'ancêtre de l'Europe. C'est au contact de ses vieilles civilisations qu'est né le judaïsme, d'où sort la religion qui a fini par conquérir l'Europe : la religion chrétienne. Il faut l'Orient pour expliquer Israël, comme pour expliquer la civilisation païenne.

Et enfin, il faut l'Orient pour expliquer la Perse, et la Perse pour expliquer la civilisation musulmane ou arabe. C'est en celle-ci que se sont conservées nombre de traditions, au temps où l'Europe renouvelée ethniquement était redevenue à demi-barbare, — pour retourner ensuite vers l'Occident. L'Europe n'a repris la supériorité qu'en essaimant sur toutes les mers, et en conquérant l'Amérique.

Il n'en reste pas moins que l'histoire méditerranéenne présente ainsi un dualisme fondamental. L'Orient, que nous venons de considérer par rapport à l'Europe, a son histoire à lui, et mérite d'être étudié en lui-même. On cherchera sa conception propre de l'histoire dans le Maure Ibn-Khaldoun (vers 1400 ap. J.-C.), qui a connu encore l'époque où l'Europe restait au second plan.

48) La Chine et l'Inde ont aussi leurs histoires, longtemps séparées. Un fait important, à partir de l'an 400 avant J.-C., empêche de les dissocier absolument : la propagation du bouddhisme, né dans l'Inde, et qui a pénétré jusqu'au Japon. Mais, même alors, les deux régions sont restées bien isolées, et ont réagi très différemment, d'abord vis à-vis de l'Islam, puis vis-à-vis de l'Europe.

49) Enfin, le Mexique et le Pérou ont aussi une histoire, que rien n'autorise à exclure doctrinalement. Mais ces civilisations ont été brisées dans leur développement par le conquérant européen, qui n'en a recueilli que de faibles restes.

**50**) La géographie ne rend compte qu'imparfaitement de l'éclosion des civilisations : les basses vallées des grands fleuves (Nil, Euphrate, Gange, Hoangho) semblent bien être des centres prédestinés, mais non pas partout — et il en est d'autres. Mais la géographie explique, sans qu'il soit besoin de perdre des paroles, pourquoi les civilisations durables nées dans la zone méditerranéenne, dans la zone indienne, dans la zone chinoise, enfin dans la zone américaine, malgré l'échange indirect de certains produits ou de certaines inventions matérielles, ont une histoire séparée pendant tant de siècles.

Nous avons déjà indiqué en passant le processus d'unification qui, en mettant en contact, de proche en proche, les civilisations diverses, a fini par confondre ces histoires en une. L'évolution qui a fait de l'histoire européenne l'histoire du monde ne se marque nettement qu'à partir du XVIe siècle, et, pour certaines régions (la Chine), ne s'achève qu'au XIXe siècle : aujourd'hui, elle est un fait.

**51**) Il y a là, sans doute, une part d'apparence. On est enclin à considérer comme diffusion d'une civilisation la propagation de certaines acquisitions matérielles de cette civilisation, et cela depuis le travail des métaux, en passant par la poudre à canon, jusqu'aux chemins de fer. Or, cette diffusion n'a jamais effacé les différences profondes accentuées par la civilisation même. Là où celle-ci est ancienne, elle a toujours créé, chez le civilisé, le sentiment d'un droit supérieur, chez le barbare, le sentiment d'une force plus grande, et provoqué des conflits. Rien n'empêche qu'un jour, par la conséquence de ces conflits et de leur issue, l'histoire européenne ne passe en second plan par rapport à celles de races non européennes.

**52**) Il n'est même pas évident que l'histoire comprise comme nous la comprenons, histoire des acquisitions durables et des échanges entre civilisés, doive garder toujours un caractère strictement tellurique. Une invention comme la télégraphie sans fil est de nature à ouvrir, à ce sujet, d'étranges perspectives à l'imagination.

**53**) L'histoire européenne aura désormais toujours sa place dans l'histoire humaine. L'historien européen est forcé de la faire passer avant les autres pour des raisons pratiques. Il lui est encore facile de connaître les langues qui ouvrent l'accès de la civilisation classique ; il lui est déjà plus difficile d'ajouter à cette connaissance celle d'une des langues sémitiques (hébreu, ou assyrien, ou arabe) qui sont indispensables pour pénétrer l'Orient ; il lui est vraiment presque impossible de posséder, en outre, le chinois, sans lequel l'Extrême-Orient reste fermé. Mais, outre cette pauvre raison, il en

a de plus solides, et que nous venons d'exposer, de poursuivre son travail spécial, en estimant qu'il fait œuvre éternelle, κτῆμα ἐς ἀεί.

Il commencera donc avec l'*Egypte* et la *Chaldée*, passera le plus vite possible à *Mycènes*, puis à la *Grèce*, puis à *Rome*. Il reprendra alors *Israël* pour suivre l'histoire ecclésiastique jusqu'à la *théocratie européenne*. Et il lui faudra ne pas oublier ces points de vue généraux, en arrivant à l'histoire des *états européens*. Ce faisant, il ne pourra jamais perdre de vue la *Perse*, puis le *monde musulman*. Mais il lui faudra aussi se rappeler que, pour être complet, il serait nécessaire d'ajouter l'histoire de la *Chine* et de l'*Inde* jusqu'à la conquête européenne, et faire une place encore au *Mexique* et au *Pérou*. Il n'est légitime de se cantonner dans le particulier que si l'on se rend très nettement compte qu'il n'est pas l'univérsel.

## III

## La chronologie des premières dynasties égyptiennes et chaldéennes.

### Bérose.

54) La chronologie a pour objet de mesurer le temps qui nous sépare d'un événement passé, et de l'exprimer en années. En Occident, nous nous servons pour cela d'un point de repère, qui est le jour conventionnel de la naissance de Jésus-Christ, jour dont nous séparent actuellement 1918 ans et quelques mois. Depuis cette époque, il a fallu opérer une légère réforme pour maintenir le calendrier en accord avec les périodes astronomiques réelles (réforme grégorienne 1582), mais, pour l'histoire de l'antiquité classique, on peut se servir sans inconvénient des dates juliennes (bien qu'elles supposent une année de 365 jours 1/4 exactement) : pour les époques très reculées seulement, l'écart redevient sensible, mais nous sommes renseignés sur ces époques avec trop peu de précision pour qu'il ait pratiquement de l'importance.

55) Les documents dont se sert l'historien de l'antiquité n'emploient pas, naturellement, l'ère chrétienne : il faut donc que le raccord avec les ères antérieures soit établi de proche en proche. Pour la première de ces ères, l'ère consulaire romaine, sa coexistence avec l'ère chrétienne a existé assez longtemps pour qu'aucun doute ne soit possible : quand on sait sous quels consuls un événement a eu lieu, sa date après ou avant J.-C. est [illegible] par là même, à quelques mois près (l'écart tient aux fluctuations du calendrier romain avant Jules César). A l'époque hellénistique, on employait l'ère des olympiades : sa corrélation avec [illegible] consulaire est assurée par des historiens comme Polybe et par [illegible] successeurs. Auparavant, l'ère la plus commune en Grè[illegible]lle

des archontes d'Athènes : la corrélation avec l'ère des olympiades est assurée par les historiens qu'a compilés Diodore de Sicile. Nous remontons ainsi de proche en proche jusqu'au VIe siècle avant J.-C. : auparavant, les Grecs n'ont guère employé que le comput par générations, qui n'est pas unique (en général, mais pas toujours, on comptait 3 générations par siècle), et qui ne saurait donner que des dates très approximatives.

**56**) Sur l'importance de la correction grégorienne aux époques très anciennes, cf. Ed. Meyer, *Ægyptische Chronologie* (*Abhandlungen d. Berliner Akademie*, 1904). Les fastes consulaires se trouvent dans Willy-Liebenam, *Fasti consulares*. Sur les olympiades, cf. A. Mommsen, *Die Zeitfeier der Olympien*, et Gaspar, *Essai de chronologie pindarique*. La liste des archontes se trouve dans Kirchner, *Prosopographia attica*, t. II. Sur les rois de Sparte, cf. Beloch, *Griech. Geschichte*, t. I, 2e p. (2e éd.), p. 191, et, sur la chronologie grecque primitive, Ed. Meyer, *Forschungen z. alten Geschichte*, t. II (en particulier le chap. sur Hérodote).

**57**) Mais, de tous temps, les Grecs ont employé simultanément un autre comput, emprunté à l'Orient, le comput par années royales. Pour le rendre utilisable à l'historien, ils ont dressé des tables chronologiques que les chronographes chrétiens ont conservées. En ce qui concerne les dynasties macédoniennes à partir d'Alexandre, ces tables sont d'une certitude absolue. Elles rejoignent avec Alexandre la liste des rois de Perse, qui est, elle aussi, bien établie à dater de Cyrus. Auparavant, les listes d'Egypte et de Chaldée se raccordaient à la précédente au moment de la conquête perse (525 pour l'Egypte, 538 pour la Chaldée), mais les Grecs n'en ont eu connaissance qu'après la conquête de l'Orient par Alexandre. L'Egyptien Manéthon et le Chaldéen Bérose se sont chargés, dès le début du IIIe siècle avant J.-C., de les mettre à la portée du public grec.

**58**) Sur la chronologie royale, pour l'époque des empereurs romains, voir Goyau, *Chronologie de l'Empire romain*. Pour l'époque macédonienne, cf. Bouché-Leclerq, *Histoire des Lagides*, t. II (tables chronologiques à la fin) : j'ai donné mes conclusions sur le même sujet à la fin du t. III de mon *Histoire de l'Antiquité*, et les objections de M. Ferrabino, *Atti d. Accad. Torino*, LI, p. 343, ne m'ont pas convaincu. Sur la chronologie des rois de Perse, telle qu'elle se présente à la suite des découvertes d'Assouan, voir le chap. de ce volume sur l'*Empire perse au* Ve *siècle*. Pour le raccord entre l'empire perse et l'époque chaldéenne, les documents sont fournis par le P. Strassmaier et étudiés dans Ed. Meyer, *Forschungen z. alten Geschichte*, t. II

(voir aussi Sidersky, *Etude sur la chronologie chaldéenne*, 1916). Le raccord avec l'Egypte est fourni par Manéthon (*Fragmenta Historicorum græcorum* de la coll. Didot, t. II), et corrigé dans Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient classique*, t. III. La chronologie juive traditionnelle est donnée dans Vigouroux, *Dictionn. de la Bible* (art. *Chronologie biblique*), où les corrections à faire sont indiquées (cf. Durnel, *Veteris Testam. Chronol.*, 1912, p. 106).

Le meilleur instrument chronologique que nous ayons est le canon de Ptolémée, astronome du IIe siècle ap. J.-C. (donné dans l'édition Halma, et reproduit souvent). Pour l'utilisation on se rappellera que Ptolémée se sert d'une année égyptienne. De son temps (140 ap. J.-C.), le jour de l'an égyptien tombait le 18 juillet. L'année égyptienne étant de 365 jours, la différence avec l'année julienne, sur un espace de 900 ans (le canon commence en 747 av. J.-C.), finit par être d'une demie année. C'est à cette année égyptienne que Ptolémée a réduit les chiffres qu'il a trouvés dans ses sources pour les règnes des empereurs, des Ptolémées, des rois de Perse et des rois de Babylone. Nous ne croyons pas superflu de donner ici le résultat :

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Adrien 21 . . | 20 juillet | 137 | ap. J.-C. | 25 juillet | 116 | ap. J.-C. |
| Trajan 19 . . . | 25 juillet | 116 | — | 30 juillet | 97 | — |
| Nerva 1 . . . . | 30 juillet | 97 | — | 30 juillet | 96 | — |
| Domitien 15 . . | 30 juillet | 96 | — | 3 août | 81 | — |
| Titus 3 . . . . | 3 août | 81 | — | 3 août | 78 | — |
| Vespasien 10 . . | 3 août | 78 | — | 5 ou 6 août | 68 | — |
| Néron 14. . . . | 5 août | 68 | — | 8 août | 54 | — |
| Claude 14 . . . | 8 août | 54 | — | 11 août | 40 | — |
| Caïus 4 . . . . | 11 août | 40 | — | 12 août | 36 | — |
| Tibère 22 . . . | 12 août | 36 | — | 17 août | 14 | — |
| Auguste 43 . . . | 17 août | 14 | — | 29 août | 30 | av. J.-C. |
| | | | | | | |
| Cléopâtre 22. . . | 29 août | 30 | av. J.-C. | 3 sept. | 52 | av. J.-C. |
| Denys le jeune 29. | 29 sept. | 52 | — | 10 sept. | 81 | — |
| Soter II 36 . . . | 10 sept. | 81 | — | 19 sept. | 113 | — |
| Evergète II 29 . . | 19 sept. | 117 | — | 27 sept. | 146 | — |
| Philométor 35 . . . | 27 sept. | 147 | — | 5 oct. | 181 | — |
| Epiphane 24 . . | 5 oct. | 181 | — | 11 oct. | 205 | — |
| Philopator 17 . . | 11 oct. | 205 | — | 15 oct. | 222 | — |
| Evergète I 25 . . | 15 oct. | 222 | — | 21 oct. | 247 | — |
| Philadelphe 38. . | 21 oct. | 247 | — | 31 oct. | 285 | — |
| Lagos 20 . . . | 31 oct. | 285 | — | 5 nov. | 305 | — |
| Alexandre II 12 . | 5 nov. | 305 | — | 8 nov. | 317 | — |
| Philippe 7 . . . | 8 nov. | 317 | — | 9 nov. | 324 | — |
| Alexandre 8 . . | 9 nov. | 324 | — | 11 nov. | 332 | — |

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Darius III 4. . . | 11 nov. | 332 | — | 12 nov. | 336 | — |
| Arogus 2 . . . | 12 nov. | 336 | — | 12 nov. | 338 | — |
| Ochus 21 . . . | 12 nov. | 338 | — | 18 nov. | 359 | — |
| Artaxerxès II 46 . | 18 nov. | 359 | — | 29 nov. | 405 | — |
| Darius II 19 . . | 29 nov. | 405 | — | 4 déc. | 424 | — |
| Artaxerxès I 41 . | 4 déc. | 424 | — | 14 déc. | 465 | — |
| Xerxès 21 . . , | 14 déc. | 465 | — | 19 déc. | 486 | — |
| Darius I 36 . . . | 19 déc. | 486 | — | 28 déc. | 522 | — |
| Cambyse 8 . . . | 28 déc. | 522 | — | 30 déc. | 530 | — |
| Cyrus 9 . . . . | 30 déc. | 530 | — | 1er janv. | 538 | — |
| | | | | | | |
| Nabonad 17. . . | 1er janv. | 538 | — | 5 janv. | 555 | — |
| Nériglissor 4 . . | 5 janv. | 555 | — | 6 janv. | 559 | — |
| Evilmérodach 3 . | 6 janv. | 559 | — | 7 janv. | 561 | — |
| Nabuchodonosor 43 | 7 janv. | 561 | — | 17 janv. | 604 | — |
| Nabopolassar 21 . | 17 janv. | 604 | — | 23 janv. | 625 | — |
| Cinaladan 22 . . | 23 janv. | 625 | — | 28 janv. | 647 | — |
| Saosdouchin 20 . | 28 janv. | 647 | — | 2 fév. | 667 | — |
| Asaraddon 13 . . | 2 fév. | 667 | — | 5 fév. | 680 | — |
| 2e interrègne 8 . | 5 fév. | 680 | — | 7 fév. | 688 | — |
| Mésésimordak 4 . | 7 fév. | 688 | — | 8 fév. | 692 | — |
| Regebel 1 . . . | 8 fév. | 692 | — | 8 fév. | 693 | — |
| Aparavad 6. . . | 8 fév. | 693 | — | 10 fév. | 699 | — |
| Bilib 3 . . . . | 10 fév. | 699 | — | 10 fév. | 702 | — |
| 1er interrègne 2 . | 10 fév. | 702 | — | 11 fév. | 704 | — |
| Arcéan 5 . . . | 11 fév. | 704 | — | 12 fév. | 709 | — |
| Mardocempad 12 . | 12 fév. | 709 | — | 15 fév. | 721 | — |
| Eloulée 5 . . . | 15 fév. | 721 | — | 16 fév. | 726 | — |
| Chinzir et Porus 5. | 16 fév. | 726 | — | 17 fév. | 731 | — |
| Nadin 2 . . . . | 17 fév. | 731 | — | 18 fév. | 733 | — |
| Nabonassar 14 . | 18 fév. | 733 | — | 22 fév. | 747 | — |

Il va sans dire que la chronologie ainsi obtenue est, dans une certaine mesure, fictive. Les chiffres d'années sont exacts (sauf l'élimination des usurpateurs ayant régné moins d'un an), mais ce sont tous chiffres entiers, et Ptolémée a suivi la coutume égyptienne en antidatant, c'est-à-dire qu'il compte l'année où meurt un prince à son successeur. Le fait est évident pour les empereurs romains, dont nous connaissons les dates de mort. Il va de soi pour les Ptolémées, et pour Alexandre, dont Ptolémée fait commencer le règne en novembre 332, date de la conquête de l'Egypte. Il a fait la réduction pour Darius III, qui, comme roi de Perse, a régné 6 ans (Diod., XVII, 7). Mais, pour les rois de Perse en général, il a suivi des documents chaldéens : il fait commencer le règne de Cyrus le 1er janvier 538, date de la conquête de Babylone. Il en est de même *a fortiori* des rois de Babylone.

Seulement, en continuant à antidater, Ptolémée a compté autrement que les Babyloniens, qui postdataient l'avènement du souverain, comptant l'année de l'avènement au prédécesseur : d'où certaines divergences de détail entre notre auteur et les sources chaldéennes.

Il reste que le Canon de Ptolémée, fait dans un but astronomique, contrôlé par nombre de dates certaines comme celles des éclipses, est un instrument précieux, fournissant des points de repère pour l'époque perse et même assyrienne, et, par suite, un point de départ solide pour les listes de Manéthon et de Bérose, moins exactes de leur nature.

**59)** Manéthon avait dressé une liste des 30 ou 31 dynasties ayant régné sur l'Egypte depuis Ménès, qu'on regardait comme le premier Pharaon, jusqu'à Alexandre, et cette liste, nous l'avons encore. Malheureusement, elle n'est pas également digne de foi dans toutes ses parties, l'érudit grec ayant souvent hésité dans l'application des principes qui lui permettaient de discerner la dynastie légitime. En remontant, la liste est un guide sûr jusqu'à l'époque de la 26e dynastie (663-525), époque à partir de laquelle les Grecs avaient été en contact permanent avec le pays. Pour les 5 dynasties précédentes, Manéthon est encore à peu près exact : la date donnée pour Sheshonq, fondateur de la 22e dynastie, date qui se place entre 950 et 900 avant J.-C., coïncide à peu près avec la date donnée par les Juifs pour la prise de Jérusalem par ce prince, mais la chronologie juive elle-même est trop incertaine pour qu'on puisse serrer de près ce synchronisme. Nous atteignons ainsi la grande époque égyptienne (18e-20e dynasties), sur laquelle nous sommes renseignés par une foule de documents et surtout, au point de vue chronologique, par des renseignements astronomiques.

On sait que les Egyptiens ont toujours employé une année de 365 jours qui ne se retrouvait en accord avec l'année réelle que tous les 1460 ans. Sachant que le commencement de l'année égyptienne a coïncidé avec le lever héliaque de l'étoile Sirius ou Sothis en 142 avant J.-C., nous avons, pour la coïncidence précédente, l'an 1321 avant J.-C. : c'est l'époque du roi Ménophrée, qui ne peut être que Ramsès Ier Menpetire. D'autres renseignements sothiaques confirment celui-là, et les dynasties 18, 19, 20, se placent très exactement entre 1600 et 1100 avant J.-C. Auparavant, Manéthon a démesurément allongé la période des Hyksos, mais les renseignements sothiaques que nous avons sur la 12e dynastie, qui les précède, nous obligent à placer celle-ci après l'an 2000 avant J.-C. : sinon, il faudrait remonter 1460 ans plus tôt, avant l'an 3000, ce qu'interdit le sentiment de la continuité à quiconque a pratiqué quelque peu les monuments de la civilisation égyptienne. Sur l'époque antérieure à la 12e dynastie, celle des Pharaons héracléo-

politains, il subsiste des incertitudes, mais les monuments d'une des dynasties féodales contemporaines, celle de Béni-Hassan, empêchent de l'allonger démesurément. Avant cette époque enfin, nous savons par des listes indigènes que les dynasties 1 à 8 ont régné 955 ans. Un renseignement de chronographe chrétien fixe à 3555 ans la durée totale des dynasties égyptiennes, mais nous ne savons pas malheureusement s'il faut prendre comme terme extrême l'époque même du chronographe (vers 300 ans après J.-C.), la fin des Ptolméées (30 ans avant J.-C.), ou Alexandre le Grand (331 avant J.-C.) : suivant la solution qu'on adopte, le terme initial sera à peu près l'an 3200, ou l'an 3500, ou l'an 3800 avant J.-C. La date intermédiaire est celle qu'imposent les considérations exposées plus haut à propos des documents de Béni-Hassan. Enfin, l'historien allemand Ed. Meyer a fixé la date de 4241 avant J.-C. pour l'introduction du calendrier égyptien. C'est le plus haut point où nous remontions dans l'histoire d'Egypte.

**60**) Manéthon ne nous est conservé qu'indirectement. Ses listes ont été rassemblées dans la coll. Didot, *Fragm. historic. graec.*, II, p. 517 etc. Elles ont été travaillées par UNGER, *Die Chronol. des Manetho*, 1867. Ed. MEYER (*Gesch. des Altertums*, I², § 151, 161) estime que c'est tout juste si l'on peut s'en servir pour l'époque postérieure à la 20ᵉ dynastie. Malgré tout, elles fournissent un canevas grossier qu'il faut corriger par les listes originales (Papyrus de Turin, etc.).

Déjà pour l'époque perse, les chiffres de Manéthon, tels qu'ils nous ont été transmis, contiennent de légères erreurs qu'il est facile ici de relever : Cambyse est porté comme roi dès 529, date de son avènement en Perse. Pour la 26ᵉ dynastie, une grosse altération : 6 ans de règne à Néchao II, au lieu des 16 ans que donnait correctement Hérodote. Il faut reculer l'avènement de la dynastie jusque vers 685. Pour les Ethiopiens (725-685) et Bocchoris (731-725), les documents assyriens permettent le contrôle. La 23ᵉ dynastie remonte jusqu'à 825, et la 22ᵉ dynastie jusque vers 945. Sur l'éclipse de l'an 25 de Takelot II, dernier roi de la 22ᵉ dynastie, cf. GINZEL, *Spzieller Kanon*, p. 261 : la date de 851 me paraît trop haute.

Sheshonq aurait inauguré la 22ᵉ dynastie vers 945. D'après la chronologie juive traditionnelle (VIGOUROUX, *Dict. de la Bible*, art. *Chronologie bibl*), Roboam son contemporain serait placé vers 975. Mais on sait qu'il faut faire descendre les dates des rois d'Israël d'une quarantaine d'années en raison des synchronismes assyriens avec Akhab (854) et Manahem (735). J'ajoute que la comparaison avec la chronologie phénicienne de Ménandre confirme cette impression : Akhab, au lieu de régner vers 900, a épousé la fille d'Ithobaal, roi de Tyr de 886 à 854. On trouvera la liste phénicienne dans Maspero, t. III, p. 280 (le point de repère est la fondation de Carthage 814-3) : Balezor 854-846, Mutton

1 845-821, Pygmalion 820-774. Si donc on rajeunit Roboam d'une quarantaine d'années, on retrouve bien pour Sheshonq la date de Manéthon corrigée. La 21e dynastie a alors commencé à régner avant 1050, ce que les dates de la grande époque confirment (Ed. MEYER, *Gesch. des Alt*, I², § 169).

Sur Ramsès Menpetiré, cf H. GAUTHIER, *Le livre des Rois*, III, p. 3.

Ed. MEYER (*Gesch. des Alt.*, I², § 163) établit de façon convaincante la date de la 12e dynastie. Mais il pourrait se tromper en donnant 200 ans aux Héracléopolitains (§§ 162, 163). On peut donner plus à ces 18 rois, ce qui ferait reculer Mènès dans le 4e millénaire.

C'est l'écrivain byzantin Syncelle qui reproche à Manéthon les 3555 ans qu'il calculerait pour l'ensemble des dynasties (F.H.G., II, p. 517). On sait que Syncelle n'a connu qu'une compilation faite d'éléments empruntés à Manéthon : le chiffre de 3555 est de beaucoup inférieur au plus petit de ceux que donnent les variantes conservées du texte de Manéthon. On ne connaît pas la date de la compilation en question, et l'on ne sait si elle comprenait par exemple les Ptolémées dans son comput. On ne peut donc tirer aucune confirmation ou infirmation de la date trouvée pour Mènès.

La date de 4241 avant J.-C., qui est antérieure sensiblement aux dynasties historiques, a été établie par Ed. MEYER, *Ægyptische Chronologie* (base de sa *Gesch. des Altertums*, I²). D'une manière générale, la chronologie égyptienne a été suffisamment assise par cet historien pour que je me sois borné à ajouter quelques remarques. La belle publication de H. Gauthier, *Le livre des Rois* (4 vol.), est consacrée au protocole de chacun des rois d'Egypte connus, et ne touche que subsidiairement la chronologie.

**61**) Ce que Manéthon a fait pour l'Égypte, Bérose l'a fait pour la Chaldée. Mais nous n'avons de son travail qu'un résumé conservé par les chronographes. Le voici :

| | | |
|---|---|---|
| 1) 86 rois mythiques . . . | 34070 ans | |
| 2) 8 Mèdes . . . . . . . | 224 — | (2232-2009) |
| 3) 11 rois . . . . . . . . | 48 — | (2008-1961) |
| 4) 49 Chaldéens. . . . . | 458 — | (1960-1503) |
| 5) 9 Arabes. . . . . . . | 245 — | (1502-1258) |
| 6) 45 rois . . . . . . . | 526 — | (1257-732) |
| 7) Les rois d'Oukinzir à Alexandre. | | (731-331 av. J.-C.) |

Le texte de Bérose est conservé exactement : le total des années énumérées (1902 ans) est reproduit ailleurs. Il est intéressant en ce qu'il nous conserve la manière de voir sud-chaldéenne, qui n'est pas, pour les époques anciennes, celle de Babylone : nous ne savons pas, par exemple, d'après quels principes les érudits

sud-chaldéens ont reconnu la légitimité d'une dynastie. Jusqu'à 731, les données de Bérose sont exactes, et en accord avec ce que nous savons par ailleurs. La période précédente (45 rois en 526 ans) a été une période agitée, qui s'ouvre peut-être avec la prise de Babylone par l'Assyrien Tonkoultininib (v. 1258). En revanche, les neuf « Arabes » de la période précédente ont régné en moyenne 27 ou 28 ans, ce qui indique une dynastie stable. On pourrait être tenté de reconnaître en eux des Cosséens de Babylone, qui, sémitisés, auraient pu apparaître aux gens du Sud comme des Arabes.

Mais la fin de la période (1350 à 1250 environ) est remplie à Babylone par 5 ou 7 rois cosséens : resterait 3 ou 4 rois pour la longue période 1503-1350. Dans cette période, la liste cosséenne est perdue, mais nous savons qu'elle comprenait 17 noms : une douzaine de ces rois auraient régné de 1600 environ à 1503. Tout cela, sans être impossible, est de tous points invraisemblable. Il faut reconnaître dans les Arabes de Bérose la première dynastie araméenne du Sud, dynastie qui, dans la période suivante, a été contestée par des dynasties locales renaissantes ou nouvelles, par des Elamites ou par des gens du Nord. La période précédente, 49 Chaldéens en 458 ans, a vu au début une dynastie assez stable, la dynastie de la Mer, que nous retrouverons à Babylone jusque vers 1700 ou 1650 (une dizaine de rois), puis a été extrêmement agitée jusqu'au triomphe des Araméens. La période précédente (11 rois en 48 ans) a été celle des luttes qui ont amené le triomphe de la dynastie de la Mer, après le règne d'Hammourabi. Car il me paraît clair qu'il faut reconnaître dans les 8 « Mèdes » qui ont régné de 2232 à 2009 les conquérants élamites de la Chaldée du Sud, successeurs de Kondournanchoundi. Avant eux, Bérose ne connaissait plus que des rois mythiques, parmi lesquels a pu s'égarer çà et là un personnage historique : le fait qu'il ne remonte pas plus haut que 2232 est de bon augure pour la qualité de ses sources.

**62**) Les fragments de Bérose sont donnés dans la collection Didot (*Fragmenta historicorum græc.*, t. II) et dans l'éd. Richter. Simplicius, dans son Commentaire sur Aristote, *De Cæl.*, II, 12, donne le chiffre de 1903 ans (d'après Porphyre). Ce chiffre s'accorde avec ceux qui sont donnés dans Eusèbe pour les dynasties, et il n'y a pas lieu de créer des difficultés, comme le fait J. Marquart, *Chronol. Untersuchungen*, Leipzig, 1900. Cf. le détail sur Pantibliblia (fgt. 6, Didot), sur Sippara (fgt. 7). Cf. un bon fragment sur Nabuchodonosor (fgt. 14, Didot). Détails sur les bibliothèques : Scheil, *Rev. d'Assyriol.*, 1918, p. 143.

Sur la prise de Babylone par Toukoultininib, et les liens *possibles* de l'évènement avec ce qui se passait en Basse-Chaldée, cf. Maspero,

t. II, p. 610. Maspero place le fait (qui eut lieu 70 ans avant la chute des Cosséens), vers 1220, à vingt ans après (p. 612) : cf. plus bas.

Nous allons revenir tout à l'heure sur les dates de la dynastie cosséenne.

Nous considérons les (458 + 48) ans de Bérose comme comprenant les 368 ans qu'a la dynastie de la Mer dans les listes babyloniennes (cf. plus bas).

L'identité des « Mèdes » et des Élamites est admise par Lenormant (*Hist. de l'Orient*, t. IV, p. 91), par Marquart (*Chron. Unters.*, p. 644), etc., etc.

**63**) La liste de Bérose, encore une fois, est intéressante en ce qu'elle corrige et complète les listes babyloniennes, que nous connaissons par des documents authentiques ; il faut donc la rapprocher de ceux-ci. Jusqu'en 731 avant J.-C., la liste babylonienne est établie sans contestation possible. Dans la liste des six dynasties qui précèdent (4ᵉ-9ᵉ), il y a une lacune : nous ignorons la durée de la 8ᵉ. Mais nous avons des données sur la 3ᵉ dynastie, celle des Cosséens, qui a duré 576 ans, par des synchronismes assyriens.

On sait que les Assyriens avaient une magistrature annuelle éponyme, celle des *limmu* (*Keilinschr. Bibl.* I, 204). Or, nous avons la liste des *limmu* de 893 à 666 avant J.-C. (l'éclipse du 15 juin 763 est un point de repère sûr). Et les rois de cette époque donnent souvent des renseignements que les archives des temples leur permettaient de dater avec précision (bien que, dans le détail, ils aient plus d'une fois commis des erreurs). En ce servant de ceux-ci, M. Ed. Meyer fait régner les Cosséens de 1760 à 1188 avant J. C. Pour cela, il lui faut faire finir la 4ᵉ dynastie (132 ans) en 1052, ce qui est le terme le plus élevé. Il faut placer le Cosséen Bournabouriaš, contemporain du Pharaon Aménophis IV (v. 1380), juste à la fin de la lacune de 17 noms que présente la liste cosséenne. Ceci indique que M. M. a pris les dates les plus reculées qu'il soit possible. Mais on ne peut descendre beaucoup plus bas, car le roi Kaštiliaš, qu'il place vers 1260 avant J.-C., a été contemporain de l'Assyrien Toukoultininib, que Sennachérib (689) nous dit avoir vécu 600 ans avant lui. Le chiffre est visiblement arrondi vers le haut, et l'on peut descendre, pour Toukoultininib, jusque vers 1250, mais guère plus bas. Nous plaçons donc les Cosséens, entre 1750 et 1175 avant J.-C. Auparavant, les listes babyloniennes placent la dynastie de la Mer (368 ans), que M. Ed. Meyer élimine complètement, faisant régner la 1ʳᵉ dynastie babylonienne de 2060 à 1760. Il est très certain que les rois de la Mer ont régné, au début, parallèlement avec la 1ʳᵉ dynastie, à la fin, parallèlement avec les Cosséens. Mais on ne comprendrait pas que les listes babyloniennes

aient cru devoir en faire mention si leur domination s'était toujours bornée au sud de la Chaldée, et n'avait jamais compris Babylone. Le synchronisme assyrien de M. Meyer n'est pas probant. Le Samsiadad qui a régné 580 ans avant Salmanasar Ier (vers 1300), donc entre 1900 et 1850, est bien séparé par un intervalle de 159 ans d'Erisum (vers 2000), ce qui ne permet pas de reporter le père d'Erisum, Ilumma, plus haut que 2100 avant J.-C. Mais il n'est nullement nécessaire que le Suabu auquel Ilumma a fait la guerre soit le premier roi de la 1re dynastie babylonienne, Sumuabu : il peut aussi être identifié, malgré la variation de la consonne initiale, avec le 3e roi, Sabu, que nous allons placer vers 2100.

**64**) La principale des listes babyloniennes est la liste A (Ed. Meyer, I, p. 334). Nous ne croyons pas inutile de la reproduire ici, en commençant par le bas :

| | |
|---|---|
| Kandalanu | 22 ans |
| Samaššumukin | 20 |
| Aššurakhiddin | 13 |
| Sennachérib | 8 |
| Mušezibmarduk | 2 |
| Nergalušezib | 1 |
| Aššurnadinšum | 3 |
| Belibni | 3 |
| Mardukbaliddin | 9 mois |
| Mardukzakiršum | 1 mois |
| Sennachérib | 2 |
| Sargon | 5 |
| Mardukbaliddin | 12 |
| Ululai | 5 |
| Pulu | 2 |
| Ukinzir | 3 |

*10e dynastie, commençant en 731 av. J.-C.*

| | |
|---|---|
| Nabušumukin | 1 mois 13 jours |
| Nabunadinšum | 2 ans |
| Nabunatsir | (14) |
| Nabušumiškun | $x$ |
| $x$ | $x$ |

*9e dynastie, 22 ans, commence en 753*

10 rois ?

| | |
|---|---|
| $x$ | 12 ans |
| $x$ | 8 mois 12 jours |
| Nabumukinbal | 36 ans |

*8e dynastie, commence en ?*

| | |
|---|---|
| 1 Élamite | 6 ans |

*7e dynastie*

| | |
|---|---|
| Silammušukanuma | 3 mois |
| Ninibkudurutsur | 3 ans |
| Eulmaššakinšum | 18 |

*6e dynastie, 20 ans 3 mois*

| | |
|---|---|
| Kaššunadinakhê | 3 ans |
| Eamukinzer | 5 mois |
| Simaššichu | 18 ans |

*5e dynastie, 21 ans 5 mois*

| | |
|---|---|
| Nabušumlibur | 8 ou 9 ans |
| Mardukzer — | 12 |
| Mardukzer — | 1 1/2 |
| *x* | 22 |
| 6 rois | |
| Marduk — | 17 ou 18 |

*4e dynastie, 132 ans 6 mois*

| | |
|---|---|
| Belnadinakhè | 3 ans |
| Zamamašumiddin | 1 |
| Mardukbaliddin | 13 |
| Melišichu | 15 |
| Adadnadinakhê | 30 |
| Adadšumiddin | 6 |
| Kadašmankharbê | 1 1/2 |
| Ellilnadinšum | 1 1/2 |
| Kaštiliašu | 8 |
| Sagaraktišuriaš | 13 ans |
| Kudurellil | 9 (au moins) |
| Ka (dašmancharbê) | 6 (au moins) |
| (Kadašmanturgu) | 17 |
| (Nazimaruttaš) | 27 |
| (Kurigalzu) | 22 ? |
| 15 rois | |
| Tašzigurumaš | *x* |
| Abiruttaš | *x* |
| Ušši | 8 ans |

| | |
|---|---|
| Kaštiliaš | 22 |
| Agum I | 22 |
| Gandaš | 11 |

*3e dynastie (coss.) 576 ans 9 mois*

| | |
|---|---|
| Eagamil | 20 |
| Melamkurkurra | 8 |
| Ekurulana | 26 |
| Aidarakalama | 28 |
| Pašgaldamaraš | 50 |
| Gulkišar | 55 |
| Šušši | 24 |
| Iškibal | 15 |
| Damqilišu | 26 |
| Ittiinibi | 56 |
| Ilumailu | 60 |

*2e dynastie (Mer) 368 ans*

| | |
|---|---|
| (Samsuditana) | 31 |
| (Ammizaduga) | 21 |
| (Ammiditana) | 25 |
| (Abiešu) | 25 |
| (Samsuiluna) | 35 |
| (Chammurabi) | 55 |
| (Sinmuballith | 30 |
| (Apilsin) | 18 |
| (Sabu) | 14 |
| (Sumulailu) | 35 |
| (Sumuabu) | 15 |

*1re dynastie, 304 ans*

La discussion à la suite de laquelle Ed. Meyer fait finir la dynastie cosséenne vers 1188 se trouve dans sa *Gesch. des Altertums*, I², p. 335. Remarquons qu'en plaçant Burnaburiaš le dernier des rois dont le nom est perdu sur la liste A, il se met en contradiction avec les conclusions e Knudtzon, *Die Tell-el-Amarna Briefe*, p. 38. Maspero d'autre part, en faisant finir les Cosséens vers 1150 (*Hist. de l'Orient*, t. II, p. 612), place Tukultininib un peu bas. Disons que les Cosséens ont commencé à régner vers 1750.

Sur Burnaburiaš, nous avons un synchronisme fourni par Nabonid (et déjà signalé dans Lenormant, *Hist. de l'Orient*, t. IV, p. 114) qui le place 700 ans avant Kinzir (751), à 50 ans près bien entendu.

A propos du synchronisme assyrien avec Suabu (Sumuabu? Ṣabu ?), remarquons que les Assyriens, quand il s'agit de rois chaldéens, ont commis de bien autres confusions (cf. Knudtzon, *Die Tell-el-Amarna Briefe*, p. 30 sqq.).

**65**) C'est ici qu'interviennent les données de Bérose. Elles permettent de placer en 2009 la fin de la dynastie élamite, qui coïncide avec la chute de Rimsin. Celle-ci est datée de la 31e année d'Hammourabi, 6re roi de la 1e dynastie, laquelle se place ainsi de 2150 à 1850 environ. Nous reportons en conséquence vers 2055 la fin de la dynastie d'Isin, et son début vers 2280, date de la conquête élamite de Kuturnanchundi : cette dynastie a des rapports obscurs, mais étroits, avec la domination élamite, mais c'est par une pure coïncidence qu'elle a duré autant que la dynastie élamite de Bérose (224 ans). Avant elle, la dynastie d'Our (117 ans) nous fait remonter jusque vers 2400 avant J.-C. Puis, les monuments de Tello seuls établissent un lien entre la dynastie d'Our et les plus vieux rois de Chaldée, le sentiment de la continuité nous interdisant d'allonger à l'excès les intervalles. Nous placerons donc les rois d'Accad, Sargon et Naramsin, vers 2750, le roi Lugalzaggisi vers 3000. Le roi Nabonid (v. 550 av. J.-C.), en plaçant Naramsin 3200 ans avant lui, se sera donc simplement trompé dans le chiffre des mille : on voit que les Chaldéens de basse époque perdaient pied aussi facilement que nous, pour les dates antérieures au 3e millénaire.

**66**) Le synchronisme entre la chute des Elamites et la 31e année de Hammourabi est donné dans Scheil, Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, XXXIX, p. 118. On en déduirait Hammourabi = 2040-1985, et la première dynastie = 2175-1871, si les chiffres étaient plus certains. Disons en gros que nous reculons d'un siècle les dates d'Ed. Meyer pour cette dynastie.

Pour les dynasties locales, nous reproduisons la table de M. Contenau, *Contrib. à l'hist. économique d'Umma* (1915), p. xviii, qui complète Ed. Meyer. Mais nous corrigeons les dates les plus récentes, basées sur la chronologie de la première dynastie babylonienne, d'après ce que nous venons de dire. Pour les dates les plus anciennes, nous nous souvenons qu'Ed. Meyer accorde un jeu d'une centaine d'années (*Gesch. des Alt.*, I², p. 34), et nous appliquons le synchronisme Naramsin = 2750 avant J.-C. :

| *Kiš* | *Lagaš* | *Umma* |
|---|---|---|
| Mesilim | Lugalsagengur 3000 | (Suruš GI) Eabzu |
| | Urnina 2950 | |
| | Akurgal | Uš, patesi |
| | Eannatum 2900 | Enakalli |
| | Enannatum I | |
| | Entenuna 2850 | Unlumma |
| | Enannatum II | Ili, patesi |
| | 3 rois | |
| | Urukagina 2800 | Ukuš |
| | | Lugalzaggisi |
| *Akkad* | | |
| | | Ennalum 2800-2750 |
| Maništusu | Engilsa | Kuršes, patesi |
| | | Amil-ed-Sara |
| Naramsin 2750-2700 | | Mesiggan |
| Les Guti 2500 | | Lugalannatum |
| | Urbau 2500 | |
| *Ur* | | Galubabbar |
| | Gudea 2440 | |
| Urengur 2404-2387 | Urabba | |
| Ðungi 2386-2329 | Urlama I | Urnegun |
| Bursin 2328-2320 | Urlama II | |
| Gimilsin 2319-2312 | | Aakalla |
| Ibisin 2312-2288 | | Dagaga |

(La liste des patésis ou rois d'Umma n'est pas complète.)

**67**) En somme, nous ne remontons guère plus loin, en Egypte que l'an 4000 avant J.-C., en Chaldée, que l'an 3000. Ceci ne veut pas dire que les débuts de la civilisation, dans l'un et l'autre de ces pays, ne soient pas encore fort antérieurs à ces dates : toutefois, l'aspect primitif des plus anciens monuments que nous possédions interdit de s'égarer dans des chiffres trop fabuleux. Remarquons que, déjà, ces dates sont sensiblement antérieures à celles que nous rencontrons partout ailleurs : en Chine les souvenirs précis ne remontent qu'au troisième millénaire avant J.-C., dans l'Inde, qu'au deuxième, dans les pays d'Amérique, bien plus tard encore.

**68**) Sur la Chine, cf. Helmolt *Weltgeschichte*, t. II, p. 61 sqq. Sur l'Inde, *ibid.*, t. II, p. 356 sqq.

**69)** L'histoire de l'Egypte commence donc pour nous vers 4000, et l'histoire de la Chaldée vers 3000 : mais, bien que plus jeune, celle-ci nous renseigne plus tôt sur les peuples voisins. Dès 2750, Sargon et Naramsin ont étendu leur bras jusqu'en Syrie, en Cypre peut-être. Les conquérants élamites de la Chaldée ont franchi l'Euphrate, Hammourabi de même. Les premiers rois d'Assyrie, contenus du côté du Sud (ils apparaissent même généralement comme vassaux des rois de Babel ou d'Elam), ont porté leurs ambitions vers les montagnes du Nord, où les attirait la renommée de régions riches en métaux. Un Samšiadad a laissé en Cappadoce des monuments nombreux attestant une domination formelle. Il est probable que c'est le Samsiadad fils d'Išmedagan que Téglathphalasar Ier et Salmanasar Ier font régner vers 1900-1850. On pourrait penser aussi au Samšiadad fils de Belkapi ou Belkapkapu qu'Asarhaddon nous signale vers l'an 1715, mais il est douteux qu'à cette époque un roi d'Assyrie pût faire reconnaître si loin sa souveraineté. En effet, nous constatons, peu après l'époque de Samšiadad fils d'Išmedagan, une forte réaction du peuple cappadocien des Khattu (Khâti des Egyptiens, Khétites). Vers 1850, les Khétites ont pris Babylone, mis fin à la 1re dynastie. Ce succès a été, il est vrai, éphémère. Dès 1750, Babylone est au pouvoir du peuple des Cosséens, descendu du Zagros, et le roi cosséen Agumkakrimé (au plus tard vers 1600) a régné sur le Khaboras, à Khani, et rapporté de là les statues divines volées par les Khattu. Même les pays riverains du tournant de l'Euphrate forment alors un royaume de Mitani, indépendant des Khétites. Mais ceux-ci ont dû garder assez de force pour barrer la route à l'Assyrie. En outre, nous constatons à partir de l'an 2000 les effets de la poussée des Indoeuropéens jusque dans les pays de l'Euphrate. Nous trouvons des noms de dieux et de dynastes ariens chez les Cosséens, en Mitanni, jusqu'en Syrie. Par les Indoeuropéens, le cheval, inconnu encore vers 2000, s'est répandu dans l'Asie Antérieure : il est couramment employé dans les armées vers 1500.

Quant aux rois d'Egypte, ils ont vécu d'abord confinés chez eux, ou tout au moins en Afrique. Ceux de l'Ancien Empire (vers 3000) ne nous donnent encore que de faibles renseignements sur la Palestine, sur Byblos, sur les « Hanebu » de la Méditerrannée Même spectacle encore au temps de la 12e dynastie (après 2000). Mais peu après (vers 1700), l'Egypte a subi le contrecoup d'une poussée de Bédouins venus d'Arabie, les Hyksos. Les rois hyksos ont régné sur l'Egypte du Nord, sinon sur Thèbes et l'Ethiopie. D'autre part, on relève les traces de leur passage jusque sur l'Euphrate. On a là comme un précédent du royaume arabe de Palmyre, ou mieux encore du royaume des premiers khalifes. Malgré la coïncidence approximative des dates, il n'y a aucune raison de voir

là l'effet des incursions chétites ou ariennes. C'est une poussée de nomades comme celle qui avait porté les Akkadiens en Chaldée ou les Cananéens en Phénicie (vers 2750), comme celle qui avait poussé les Amorrhéens en Chaldée et en Syrie avant 2000, comme celle qui, vers 1500, portera les Israélites en Palestine, les Araméens dans la Chaldée du Sud et à Damas. Le point intéressant est qu'elle provoqua une réaction thébaine qui ravit l'Egypte aux Hyksos et porta les Egyptiens en Asie : Thoutmosis III (1500-1450) poussa jusqu'à l'Euphrate, ses premiers successeurs firent de même, et les documents trouvés à Tell-el-Amarna, la capitale éphémère d'Aménophis IV (vers 1380), nous donnent enfin du monde asiatique une connaissance plus exacte que les maigres documents chaldéens.

Au point de vue chronologique, les lettres de Tell-el-Amarna établissent un synchronisme précis entre Aménophis IV et le Cosséen Bournabourias, roi de Babylone. On a vu que notre liste égyptienne et nos listes chaldéo-assyriennes étaient établies indépendamment l'une de l'autre, fondées sur des inductions solides, mais qui laissent place à certains doutes. Des érudits sérieux ont pu se demander s'il fallait placer la 12e dynastie après 2000 ou avant 3000. D'autres ont pu placer Naramsin, avec Nabonid, vers 3750, promener la 1re dynastie babylonienne de 2400 à 1750. Cette fois, nous avons une confirmation authentique de nos listes. Aménophis IV se place bien dans la série égyptienne vers 1380. Bournabourias est un des 17 rois cosséens effacés pour nous dans la liste babylonienne, mais dont la place est réservée entre 1600 et 1350-1300 : on peut espérer qu'un jour ou l'autre il apparaîtra sur un document daté. A partir de là, il ne peut plus y avoir, de part et d'autre, que des erreurs de quelques années. Ces erreurs même cessent quand le contact entre les pays du Nil et ceux de l'Euphrate se rétablit vers 700.

70) L'infiltration assyrienne en Cappadoce remonterait même au xxive siècle avant. J.-C., d'après un certain nombre de textes cappadociens.

L'invasion chétite en Babylonie est liée au nom de Samsudituna, dernier roi de la première dynastie (Ed. Meyer, *Gesch.*, I², p. 577). Comme nous plaçons ce roi vers 1850, la date de l'événement s'ensuit. La dynastie de la Mer aurait ensuite régné une centaine d'années sur Babylone (Gulkišar ?).

Sur les infiltrations indoeuropéennes au Nord de la Mésopotamie, nous reviendrons dans le chapitre sur *L'ethnographie européenne.*

Le roi Chian, qui aurait pénétré jusqu'en Babylonie, régnait sur l'Egypte au xvIIe siècle avant J.-C. (Ed. Meyer, *Gesch.*, I², p. 294). Il aurait donc eu affaire déjà aux Cosséens. Mais ici tout est obscur. En tout

cas, l'événement, s'il est réel, étant de deux siècles postérieur à l'invasion chétite, il n'y a aucune raison pour établir une corrélation. Les Pharaons de la 18e dynastie ne connaissent encore les Chétites que dans le Taurus.

Aménophis IV est forcément postérieur à 1400 (H. Gauthier, *Livre des Rois*, II, p. 343). Quant à Bournabouriaš, nous avons, outre le synchronisme qui le place 700 ans avant Kinzir (731), celui qui le place 700 ans après Hammourabi (2040) : cf Maspero, t. II, p. 595 n. Donc il se place vers 1400. Ceci s'accorde avec les déductions de M. Knudtzon relatives à Assuruballit (*Die Tell-el-Amarna Briefe*, p. 38).

(*Les* §§ 71 *à* 85 *formaient un article qui a été réservé pour un autre travail.*)

IV

## L'Ethnographie européenne vers 500.

**86**) Les Grecs sont les premiers à nous donner des renseignements précis sur cette question qui nous intéresse à un si haut degré. Les Egyptiens et les Chaldéens primitifs ne nous renseignent que sur leurs voisins immédiats ; les Egyptiens de la grande époque étendent le champ de leur vision jusqu'à l'Archipel ; les Assyriens connaissent quelques peuples asianiques ou iraniens ; les Hébreux, enfin, ont dû aux Phéniciens quelques lumières sur Tharsis (l'Espagne) et d'autres peuples occidentaux mal définis (*Genèse*, x). Les Grecs, eux, à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, sont entrés en contact immédiat avec la généralité des peuples européens : les poètes ont utilisé ces notions en les défigurant, puis, au VI<sup>e</sup> siècle, des hommes d'Ionie ont entrepris d'en faire le classement dans un but purement scientifique. Anaximandre a dressé une carte du monde, Hécatée en a rédigé une description. Hérodote, le premier de ces « témoins » qui nous parle directement (v. 450), s'est basé sur les travaux de ses devanciers, non sans exercer sur eux un contrôle qui n'est pas toujours heureux. Essayons de résumer ce qu'ils nous apprennent.

**87**) Ce sont les sociétés civilisées qui nous fournissent les premiers points de repère permettant de dater grossièrement les migrations qui renouvellent d'une façon continue la distribution des hommes sur la terre. Cette règle s'applique, en particulier, au grand mouvement qui a porté le groupe de nomades des steppes russo-sibériennes (Scythie), groupe dit *indo-européen*, vers les contrées plus méridionales de l'Europe et de l'Asie. Les premiers documents légués par les centres civilisés de la Méditerranée orientale contiennent sur ce sujet certains indices que nous voudrions rassembler ici, avant de passer aux premiers renseignements positifs, ceux des Grecs.

Au temps des premières dynasties égyptiennes et chaldéennes, un commerce de cabotage reliait, de proche en proche, les côtes d'Orient au milieu égéen, où la première civilisation troyenne s'est développée dès le 3e millénaire : l'ambre arrivait déjà de la Baltique. Or, on a constaté, en Bessarabie, l'existence d'un centre de civilisation, dont les rapports avec la civilisation troyenne sont évidents (E. v. Stern, *Trudy des 13e archäol. Kongr.*, t. I) : un courant de relations commerciales unissait donc déjà, à travers le grand isthme russe, la Baltique et la Mer Noire. Nous en concluons :

1° Qu'alors une certaine tranquillité régnait encore dans les steppes russes, et que le grand courant de migrations vers l'Occident n'avait pas commencé.

2° Que, cette civilisation relative de la Bessarabie s'étant effacée bientôt, le mouvement en question a dû commencer aux environs de l'an 2000.

3° Que déjà alors la scission s'était opérée entre les éléments qui participèrent à ce mouvement et les Ariens qui devaient peupler l'Iran et l'Inde, sans quoi ceux-ci, au lieu d'être tirés vers la Bactriane, auraient subi aussi l'attraction des pays civilisés de la Méditerranée.

Vient ensuite la poussée des Khâti contre Babylone, que nous avons fixée vers l'an 1850. Quand arrivent les Égyptiens (1500-1400), nous trouvons sur le haut Euphrate (Mitani), et plus loin, des royaumes où les éléments indo-européens apparaissent clairement. Le royaume d'Arzawa, qui, d'après le nom de son roi (Tarkondahama, cf. Tarkondimmé, Tarkondimotos), doit être identifié avec la Cilicie, nous a laissé des documents écrits en une langue indo-européenne (Knudtzon, *Die zwei Arzawa Briefe*, 1902). Chez les Khâti même, en Cappadoce, nous trouvons des noms de dieux indo-européens (Winckler, *Mitteil. der d. Orientgesellsdraft*, XXXV, 1908).

M. Ed. Meyer a supposé ces éléments venus de l'Est, émanant de la même poussée qui aurait valu à Babylone les conquérants cosséens (1700-1200). Mais, au temps des rois cosséens et même après, une dense série de royaumes non-ariens se dresse entre le plateau de l'Iran et l'Occident : royaumes de Chaldée, Assyrie, au nord Ourarti, qui n'est pas arien (malgré Praseck, *Gesch. de Meder u. Perser* I, p. 257), puis Meshek et Toubal des bords de la mer Noire, tous ceux dont nous parlent et Téglathphalasar (v. 1100) et Assournazirpal et Salmanasar (ixe siècle). Au temps de ces derniers seulement apparaissent à l'Est « les Mèdes puissants, les Mèdes lointains, dont les rois, nos pères, n'avaient jamais entendu le nom ».

Naturellement, on doit supposer l'existence des Ariens en Médie bien avant l'époque où ils sont signalés par les conquérants assyriens. On doit le supposer parce que l'immigration des Iraniens ne peut guère être séparée de celle de leurs congénères sur l'Indus, et que celle-ci, d'après le témoignage des épopées indoues, est antérieure sensiblement

à l'an 1000 av. J. C. (Helmolt, *Weltgeschichte*, I, p. 356 sqq.). Mais, sauf *peut-être* les Cosséens, aucune pression venant de l'Iran n'est attestée par les documents mésopotamiens avant le ixe siècle.

Que devons-nous donc penser des éléments indo-européens rencontrés sur le Taurus, vers 1500 av. J. C. ? Les Khâti eux-mêmes doivent être considérés, jusqu'à plus ample informé, comme appartenant au vieux fond de la population asianique (1), mais leurs vassaux de Cilicie et d'ailleurs ? Ces hommes représenteront pour nous l'avant-garde de l'autre mouvement, celui qui se produisait par la Thrace et les détroits de l'Hellespont et du Bosphore. Sans doute, on a relevé chez eux des noms de dieux ariens (Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*, I², § 581 sqq). Mais cela prouve tout simplement que la première vague indo-européenne venue en Asie-Mineure était encore apparentée de près aux Ariens qui essaimèrent à l'est de la Caspienne. Le lien entre les uns et les autres nous paraît établi par les Scythes, restés au nord du Caucase, et que l'Asie civilisée ne devait connaître que bien plus tard (voir ci-dessous).

Quant à la poussée thraco-phrygienne, nous y verrions une seconde vague. Nous savons seulement que les Phrygiens étaient établis sur le Sangarios, depuis un certain temps déjà, au viiie siècle. D'autre part, le mouvement par les détroits n'avait pas encore cessé à cette date, comme le montre l'invasion de la tribu thrace des Trères, auxiliaires des Cimmériens (Strabon, éd. Tardieu, I, p. 101, 104 ; II, 429, 504, 543; III, 11, 87, 125) : rien d'ailleurs n'empêche de voir dans les Cimmériens eux-mêmes une tribu très proche parente des Thraces.

Les documents égyptiens du xiiie siècle nous font faire connaissance avec des peuples égéens, mêlés aux Khâti ou aux Libyens, ou opérant par bandes indépendantes, et parmi lesquels il y a certainement des Indo-européens. Les Philistins, issus de la dernière invasion (après 1200), ont été vite sémitisés, mais devaient être des Indo-européens, encore qu'il ne faille pas leur attribuer, comme le faisait Renan, tous les mots indo-européens relevés dans la littérature juive (cf., avec précaution, Vernes, *Les emprunts de la Bible au grec et au latin*). Nous sommes donc sûrs qu'il y avait, dans le milieu mycénien (2000-1200), certains Indo-européens, d'ailleurs distincts des Grecs. Ceux-ci ne sont relevés avec certitude, dans l'Archipel et en Cypre, qu'aux approches de l'an 1000 : le terme de *Ioniens*, qui les désigne dans les documents assyriens ou juifs du viiie siècle, est antérieur à cette date, sans remonter jusqu'à l'époque égyptienne (Luckenbill, *Zeitschrift f. Assyriol.*, 1913, p. 92).

Quant aux peuples plus occidentaux, nous savons que les Phéniciens

(1) Aux dernières nouvelles (Cumont, *Acad. I. et Bl.*, 1917, p. 110), il paraît établi que la langue officielle des Khâti était indo-européenne, et du groupe *centum* : mais la couche des conquérants indoeuropéens devait être assez mince, étant donné le type physique.

les ont abordés en tout cas peu après l'an 1000. Mais les gens de Tharsis (Andalousie) n'étaient pas des Indo-européens. Et, si les Phéniciens ont poussé, dès lors, jusque dans l'Océan (Sieglin, *Verhandl. des 7ten Geographen Kongresses*, p. 845 sqq.), nous n'avons de renseignements sur les habitants de ces parages qu'au vᵉ siècle (Himilcon-Avienus). Donc, nous ne pouvons rien dire sur leur caractère ethnique avant les Grecs.

Résumons le peu que nous donnent, sur la question qui nous intéresse, les documents préhelléniques :

Vers 2300. — Courant commercial en Bessarabie. Pas de migration vers l'Ouest. Migration des Ariens de l'Est commencée.

Vers 1850. — Les Khâti poussent jusqu'à Babylone. Infiltration d'éléments indo-européens de Thrace jusqu'au Taurus. Parenté de ces éléments avec les Ariens. Les Scythes restent au nord du Caucase.

1300-1200. — Présence d'Indo-européens sur la mer Égée. Se rattachent-ils à la première vague (arienne) où à la seconde (thraco-phrygienne) où à la troisième (grecque)? Les Grecs apparaissent.

800-700. — Les Phéniciens pénètrent jusque dans l'Océan, mais aucune donnée sur la race des habitants.

**88**) Tout d'abord, les Grecs se sont parfaitement rendu compte que ce monde septentrional était un monde mouvant. Les récits qu'ils ont répandus sur ce point, par exemple celui d'une grande invasion de Thraces en Asie « bien avant la guerre de Troie » sont faux dans le détail, mais conservent une impression générale qui est juste. Le premier fait qu'ils aient constaté historiquement est l'invasion des Trères et des Cimmériens en Asie-Mineure au viiᵉ siècle. Ils ont vu aussi que les Cimmériens avaient été talonnés par les Scythes, qui ensuite avaient franchi le Caucase à leur suite. Plus loin, ils étaient livrés aux conjectures : les Scythes avaient-ils été poussés par les Issédons ? ou par les Massagètes ? les deux hypothèses avaient des partisans. Vers 500, il semble qu'un calme relatif se fût rétabli dans la masse barbare du Nord ; les Grecs, en tous cas, n'ont plus rien perçu jusqu'aux migrations celtes.

**89**) Après les invasions des peuples de la Mer entre 1300 et 1150 avant J.-C., il semble qu'il y ait accalmie dans les migrations indo-européennes vers la Méditerrannée orientale. C'est tout au plus si l'infiltration de Thrace en Asie-Mineure occidentale a continué pendant la période qui va de 1150 à 750 avant J.-C.

Avec Téglathphalasar I (vers 1120-1100 avant J.-C.), recommence la poussée assyrienne vers la Mer Noire, après l'effondrement des Khâti. Puis, les documents chaldéo-assyriens sont pauvres pendant deux siècles ; quand ils redeviennent abondants, au ixᵉ siècle, nous voyons

de nouveau clair en Cappadoce. Après l'intermède de l'expansion ourartienne (850-750), Téglathphalasar II et Sargon (721-704) remettent la main sur cette province ; pour la première fois, sous ce dernier, nous entendons parler des Gimirri (Cimmériens), signalés vers Sinope. Sennachérib (704-681) ne parut que rarement dans les régions arméniennes, mais Asarhaddon (681-668), outre les Cimmériens qu'il battit dans le Taurus, rencontra, entre les lacs arméniens et la Caspienne, un autre peuple dans lequel il faut reconnaître les Skuthai des Grecs et les (A)skouz, (A)skenaz des Hébreux : les Scythes. Il s'allia avec un roi Bartatoua dans lequel il faut reconnaître le Protothyès des Grecs (Hér, I, 103 sqq), comptant utiliser ces barbares contre les Mèdes de l'Iran qui, razziés par Assur depuis 150 ans, commençaient à se montrer rétifs. Assourbanipal enfin (668-625) est en relation avec Gygès de Lydie, nous raconte les luttes des Gimirri contre ce prince (vers 650), et bat lui-même un chef cimmérien. Sur la fin de son règne, il déchaîne les alliés scythes contre les Mèdes devenus agressifs, mais ici les documents assyriens nous abandonnent, et pour cause.

Ce sont les prophètes juifs qui nous livrent l'écho contemporain de la grande tourmente cimméro-scythe en Syrie. Jérémie et d'autres ont exploité l'effet de terreur qu'elle produisit sur les populations et qui ne contribua pas peu à faire accepter d'un cœur dévot la pénitence du roi Josias (630-607). Le souvenir de l'invasion était vivace encore au début du VI^e^ siècle (Ezéchiel, ch. x de la *Genèse*). Et l'on conservait les noms des peuples belliqueux qui s'agitaient dans la « chaudière bouillonnante » du Nord, Gomer (les Cimmériens), Askenaz (les Scythes), Meshek et Toubal, et d'autres que nous ne savons pas identifier, Rosh, Togharmah, Riphat, Gog et Megog enfin, qui ont survécu jusque dans la prédication chrétienne.

A cette époque, les contrées arméniennes étaient passées sous l'autorité des rois mèdes, mais il y subsistait des éléments turbulents qui mettaient le suzerain en conflit tantôt avec les Lydiens, tantôt avec les Chaldéens. Le roi de Babylone, Nabounaïd (555-538) se plaint d'incursions de Manda (barbares du Nord) en Mésopotamie, et voit avec un certain plaisir Cyrus, l'héritier perse des Mèdes, emmener tout ce monde contre Sardes (546). Mais, une fois cernée de toutes parts par les domaines perses, Babylone était perdue.

Dans les documents de Darius (521-485), les Barbares du Nord, de l'Hellespont au Pamir, apparaissent sous le nom général de Çakas, et les Perses savent les apprécier comme auxiliaires et les redouter comme ennemis. L'expédition de Darius dans la Russie méridionale (vers 510), fut une tentative pour mater ce monde mouvant, et le rôle que jouèrent les Iraniens comme vengeurs et protecteurs contre les Scythes n'a pas peu contribué à rendre leur domination populaire en Orient.

Voilà ce que les documents orientaux nous donnent sur les invasions cimmériennes et scythes (Cf Maspero, *Hist. anc. de l'Orient*, t. III,

qui est encore au courant). Le souvenir des Barbares s'est conservé en s'altérant dans l'imagination des peuples, et a passé aux Grecs, Hérodote, Ctésias, Xénophon. Dans la *Cyropédie* même de celui-ci, il y a des parcelles de vérité dans le récit des premières années de Cyrus, de ses premières rencontres avec les Babyloniens, de ses relations romanesques avec les dynastes arméniens (Cf Scheil, *Revue d'Assyriol.*, 1914, p. 169 sqq.).

Mais les Grecs eux-mêmes ont eu, de bonne heure, des rapports directs avec les peuples du Nord. Dès le viiie siècle, des marins d'Ionie se risquaient dans la mer Noire, et les Cimmériens apparaissent encore dans l'*Odyssée* comme le peuple septentrional par excellence. A l'époque où fut écrit le passage en question de la *Nekyia* (Od. XI, 14 sqq.), les Cimmériens avaient pourtant déjà fait leur apparition en Asie-Mineure, et ces vers sont un des archaïsmes voulus dont fourmillent les poèmes homériques (Cf Bréal, *Pour mieux connaître Homère*).

Les passages de Cimmériens en Asie-Mineure ont fini, à travers la Lydie, par atteindre les Grecs d'Ionie directement (vers 650). Les vers où Kallinos et Archiloque parlaient de leurs ravages ont survécu (Hauvette, *Archiloque*, p. 30, 39). Puis, le fléau s'est perdu vers l'Est, mais en laissant chez les Grecs, comme chez les Juifs, de durables souvenirs. Quand les colonies grecques se furent multipliées dans la mer Noire (vers 600), quand des notions précises sur tous ces peuples parvinrent à Cyzique et ailleurs, il se trouva un poète, Aristéas de Proconnèse, pour tirer de tout cela un grand poéme, l'*Arimaspeia*, qui fut lu jusqu'en Grande-Grèce et y était encore connu au temps d'Hérodote (Hér. IV, 11-16).

A côté de ces sources poétiques, les logographes d'Ionie ont eu, après la conquête perse (540), des informations venues d'Orient sur les Sakes. Elles sont au fond des renseignements fournis, par exemple, par Strabon, sur la région de Zéla (XI, viii, 4-5 ; XII, iii, 37).

Hérodote (ve siècle), Ephore (ive siècle, à travers Diodore), Strabon (ier siècle après J.-C.), Eusèbe (ive siècle après J.-C.), sont les principaux auteurs où se recueille le résidu de tous ces récits ou légendes.

Avec tout cela, nous ne voyons pas clair dans les origines du grand mouvement ethnique du viiie et du viie siècle. Il est à peu près certain que les Cimmériens venaient de Crimée et de Russie méridionale, où leur souvenir a subsisté dans la géographie (Hér. IV, 11 sqq.). Ont-ils passé par l'Est ou par l'Ouest ? La seconde hypotèse est plus vraisemblable, vu leur association avec les Tréres, tribu incontestablement thrace (Thuc., II, 96). S'ils apparaissent d'abord vers Sinope, c'est qu'ils ont mis du temps à briser la résistance des monarchies phrygienne et lydienne. D'autre part, est-il vrai que les Cimmériens aient été expulsés par les Scythes, ou les Grecs ont-ils été conduits à cette déduction par la présence ultérieure de Scythes vers la Crimée ? Ce qui est sûr,

c'est que ces Barbares sont entrés en Asie par l'Est du Caucase et apparaissent d'abord entre les lacs arméniens et la Caspienne. Quant aux hypothèses qui les font chasser eux-mêmes par les Massagètes (qui seraient venus de par delà l'Araxe ! Hér. IV, 11 sqq.), ou par les Issédons, et ceux-ci par les Arimaspes, elles sont plus fragiles encore ; tous ces peuples apparaissent, au v<sup>e</sup> siècle, bien plus à l'Est, vers l'Altaï (voir Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*, t. III, p. 103 sqq).

Mais au moins la suite générale de l'invasion même nous est connue. Et les résultats les plus importants ressortent suffisamment. La physionomie ethnique de la région allant du Bosphore à la Caspienne fut transformée. De vieux peuples, les Khâti sémitisés de Cappadoce (Syriens blancs), les Ourartiens (Alarodiens), les Meshek et les Toubal, s'effacèrent. Des Cimmériens et des Scythes eux-mêmes, il ne resta pas grand'chose, sinon dans le canton appelé *Sacasène*. Mais de nouvelles nationalités se constituèrent, les Cappadociens et les Arméniens, qui paraissent dans les documents perses dès le temps de Cyrus et de Darius. Il est assez difficile de discerner de quels éléments elles furent formées, parce qu'elles furent rapidement iranisées. Les Arméniens étaient pour les Grecs des colons des Phrygiens (Hér. VII, 73) ; pour les linguistes modernes, ils sont plutôt ariens. Il n'y a rien à tirer, bien entendu, sur cette question, de leur historien national Moïse de Khorène.

En somme, l'invasion cimméro-scythe est le dernier acte du grand mouvement indo-européen et, relativement bien connue, elle nous permet de nous faire une idée des faits analogues qui ont rempli le 2<sup>e</sup> millénaire.

**90)** Avant de demander aux Grecs des renseignements sur l'état de choses résultant des migrations passées, il faut se placer à leur point de vue. Ils ont partagé le monde connu d'eux en trois parties : Libye, Asie, Europe. La Lybie était l'Afrique, qu'ils savaient être entourée d'eau. L'Asie était la terre située à l'orient de l'Ionie jusqu'à l'Indus ou plutôt jusqu'au désert de Thurr, au delà duquel il ne voyaient rien. Au Sud, elle était limitée par l'Océan indien que Skylax reconnut sous le roi Darius. Au Nord, elle était limitée par la Mer Noire, le Caucase, la Caspienne, que les Grecs savaient être fermée, mais où ils confondaient la mer d'Aral, et un fleuve appelé Araxe qui désigna un moment tous les fleuves du bassin aralo-caspien, mais représentait plus particulièrement l'Iaxarte (Amou-Daria). Au delà, le Pamir fermait naturellement l'horizon. Toutes les terres situées au nord de la Méditerranée et de l'Asie persique formaient l'Europe, qui était considérée comme égale en longueur aux deux autres continents réunis, mais moindre en largeur, aucun Grec n'ayant encore reconnu les mers du Nord. Bien entendu, les Grecs ne se doutaient pas de l'unité linguistique générale de ce vaste domaine.

Ils savaient, au contraire, qu'il renfermait nombre de langues : pour aller de la Mer Noire à l'Oural, il fallait 7 interprètes. Les rares glossèmes qu'ils avaient recueillis les induisaient en erreur par des analogies fallacieuses (Placie et Cortone), ou ne leur apprenait rien. Mieux informés, nous classerons les renseignements qu'ils nous donnent du point de vue de la linguistique.

**91**) Sur la géographie des Grecs, le premier texte suivi est celui d'Hérodote : en particulier, I, 201-4 ; IV, 11 ; II, 33, 4 ; IV, 1-27, 37 sqq., 47 sqq. ; VII, 61 sqq. Voir les commentaires modernes de Berger (*Gesch. der Erdkunde*) et les travaux de Sieglin (cf. plus bas).

Sur la linguistique, cf Meillet, *Grammaire comparée des langues indo-européennes*. A noter que, dans les travaux de M. Meillet, la distinction entre peuples du *satem* et peuples du *centum* apparaît moins fondamentale que dans les ouvrages antérieurs ; nous l'avons pourtant conservée.

**92**) Les Grecs ne connaissaient les Indiens que par les Perses. Ils connaissaient directement les Iraniens. Mais nul d'entre eux ne pouvait soupçonner que ces deux peuples foncièrement asiatiques eussent des ancêtres communs avec eux. Ils ne voyaient pas plus clair pour les Scythes, situés au nord du Caucase et de la Mer Noire. Cependant ils savaient que les Scythes venaient de l'Est, et reproduisaient les traits de leur costume, si semblable à celui des Iraniens (blouse, pantalon serré au mollet, capuchon, arc). De plus, nous savons que les Scythes descendus au Sud du Caucase, et que les Grecs désignaient par leur nom iranien de Sakes, servaient dans les mêmes rangs que les Perses. Les Scythes sont un peuple arien. Il est même possible que la poussée scythique que nous voyons s'achever au VIII^e siècle ait lancé ses avant-gardes jusqu'au delà des Carpathes. Les Grecs connaissaient là le peuple des Sigynnes, établi sur le moyen Danube et jusqu'aux confins des Vénètes, et ayant des rapports, par la voie de l'Arlberg, avec les Ligures du Rhône. Ils savaient que ce peuple portait le costume médique. Il semble donc que ce soit l'extrême avant-garde du rameau arien.

**93**) Les Grecs n'ont connu les Indiens que vers 500, et n'ont encore que des notions bien vagues au temps d'Hérodote (III, 98-106). Rien à tirer de leurs renseignements pour la nationalité. Sur la date de l'arrivée des Ariens sur l'Indus et le Gange, nous avons suivi Helmolt, *Weltgeschichte*, II, p. 339-70, 380. Les passages du Zend-Avesta, sur la migration des Ariens, sont de l'époque sassanide.

Sur la nationalité des Scythes, il n'y a pas grand'chose à conclure d'Hérodote, IV, 59 sqq ; V, 9 (Cf les commentaires de Macan, *Herodo-*

*tus*). On s'accorde aujord'hui à les reconnaître comme Ariens (Helmolt, *Weltgesch.*, II, p. 131, 140 ; Dottin, *Les anciens peuples de l'Europe*, 1916, p. 59). Il va de soi que ceci ne s'applique qu'aux Scythes propres, voisins de la Crimée ; il y avait bien d'autres éléments de population dans la Scythie (steppe russo-sibérienne).

Sur les Sigynnes, Hér., V, 9. On ne sait à quand peut remonter leur établissement dans la région hongroise : après Hérodote, ils ont disparu sous la poussée celte. On s'accorde à les associer à la civilisation de Hallstadt, alors que la civilisation de la Tène représenterait l'époque celte (Dottin, p. 55) ; mais il n'y a là qu'une coïncidence chronologique grossière.

Sur l'antiquité de la migration arienne, dont les Indiens, Perses, Scythes et Sigynnes (?) sont les témoins au temps d'Hérodote, cf. le début de ce chapitre.

**94**) Les Grecs ont connu bien avant les Scythes le rameau thrace de la race indo-européenne. Ce rameau semble avoir laissé une arrière-garde qui s'est trouvée ensuite enveloppée par les Scythes. On nous signale en Galicie et en Wolhynie le peuple des Agathyrses, qui « avaient les mœurs thraces ». Le gros de la nation habitait les Balkans et les contrées voisines des détroits, et les Grecs en reconnaissaient l'unité sous la multiplicité des tribus. Ils savaient de plus que ce rameau s'était prolongé en Asie-Mineure, d'autant que la fin du mouvement, l'invasion des Trères, s'était produite à la lumière naissante de l'histoire (VIIIe siècle). Les Phrygiens étaient parents des Thraces, quoique leur langue, langue du satem, fût fort mélangée d'éléments helléniques. Enfin le rameau avait poussé vers l'Est à la suite du bouleversement provoqué par l'invasion cimmérienne. Le peuple récent des Arméniens était une « colonie de Phrygiens ».

Les Grecs ont connu, au Nord des Scythes, quelques peuples parmi lesquels on serait tenté de chercher les ancêtres des Slaves. Cela est vrai surtout des Budins du Don et de la Volga, dont on nous signale « les cheveux blonds-roux et les yeux bleus ». Il est vrai qu'on pourrait être tenté aussi d'y reconnaître une arrière-garde du monde germanique.

Tel apparaît le domaine des langues du satem vers 500 avant J.-C.

**95**) Sur le rameau thrace et ses migrations antérieures, cf § 89. Les Thraces « Hippémolgues » étaient naturellement connus des Grecs dès l'époque homérique. Sur les Agathyrses, Hér., IV, 49, 100, 102, 103, 125. Sur les Thraces, Hér., V, 3 sqq. La parenté des Phrygiens et des Thraces était bien connue des Grecs. Sur la parenté des Phrygiens et des Arméniens, cf § 29. Les conclusions de la linguistique mo-

derne concordent avec le témoignage des Grecs : HELMOLT, V, p. 219 ; DOTTIN, p. 143, 164. L'albanais est un vestige de l'ancienne langue thrace (dans le roumain on en retrouve d'autres). Remarquer que, parmi les traces d'arisme que l'on pourra relever en Asie-Mineure, les unes sont antérieures à l'afflux des Thraces, les autres postérieures, venues de l'Iran (cf § 89).

Sur les Slaves, le passage d'Hér. (IV, 108) sur les Budins serait le plus ancien témoignage. Après, il faut attendre la mention des Vénèdes, voisins de la Baltique à l'époque romaine. Les Slaves se rattacheraient plutôt aux Germains par la religion : HELMOLT, V, p. 430, 431, cf p. 269 ; DOTTIN, p. 71. C'est uniquement la linguistique qui les rattache aux Ariens et aux Thraces (le slave est une langue du *satem*).

**96**) Les Grecs ont fait connaissance par la Méditerranée avec l'autre rameau de la race indo-européenne, celui auquel ils appartenaient eux-mêmes. Ils ont d'abord retrouvé aux bords de l'Adriatique les Illyriens, avec lesquels ils s'entrecroisaient dans le Pinde. Ils ont reconnu l'unité des populations qui habitaient la côte E. de l'Adriatique, jusques et y compris les Vénètes du fond de la mer. Ils ont rencontré en Italie le peuple des Japyges, que nous savons être un rameau de la même sous-race. Les Grecs ne pouvaient s'en apercevoir, la liaison qui existait sans doute d'abord (Liburnes) ayant été rompue, quand ils arrivèrent, par l'intrusion des Italiens entre le Pô et l'Aufide.

**97**) Sur les Illyriens, nous avons le témoignage d'HÉRODOTE (I, 196) ; la parenté entre eux et les Japyges est une constatation de la linguistique moderne. Le caractère de l'illyrien, comme langue du *centum*, isole nettement les Illyriens des Thraces et les rapproche des Grecs, dont la présence sur l'Archipel est constatée entre 1500 et 1000 avant J.-C. Le point délicat est d'établir la date approximative de leur passage en Italie, et de savoir s'il est antérieur ou postérieur à l'établissement des Italiens : DOTTIN (p. 155-6) tient pour la première solution, DE SANCTIS (*Storia dei Romani*, I, p. 157, 163, 169), pour la seconde. Je ne vois pas d'argument bien décisif dans un sens ou dans l'autre.

**98**) En arrivant en Grande-Grèce et en Sicile, les Grecs se trouvèrent en présence de populations parmi lesquelles ils distinguèrent les Sicules et Sicanes (en Sicile), les Œnotriens (dans le Sud de l'Italie), les Latins (sur le Tibre). Plus au Nord, ils connurent deux grands peuples, les Etrusques en Toscane, et les Ombriens, au-dessus desquels ils voyaient immédiatement « une contrée dominante », qui est les Alpes. Ils ne pouvaient classer ces peuples, d'autant que des analogies fortuites les trompaient par-

fois, comme celle qui leur fit considérer comme « Pélasges » les gens de Placie en Thrace et les gens de Cortone. Cependant, ils mirent à part les Etrusques, qu'ils firent venir de Lydie. Mais ils ne reconnurent pas l'unité de la race italienne, et soupçonnèrent encore moins qu'elle vînt de par delà les Alpes, où elle s'était séparée tardivement du rameau celte : ce que nous conduit à penser la parenté particulière des idiomes italiens et celtiques.

En avançant dans la Méditerranée occidentale, les Grecs se sont trouvés en présence des Sardiniens (Sardaigne), des Cyrniens (Corse), et, en arrivant aux bouches du Rhône, des Ligures à droite, et, à gauche, des Ibères qui allaient rejoindre le peuple très mélangé des Tartessiens (Andalousie). Ils ont connu aussi par là le peuple mal localisé des Hélisyciens. C'est à travers ces peuples que les Massaliotes ont d'abord entrevu les Celtes, ou plus exactement par une autre voie.

En effet, à partir du VIe siècle, Carthage a fermé les portes de l'Atlantique, et c'est par les Carthaginois que sont arrivés les renseignements sur l'Occident. Là, on a entendu parler des Cynètes (Portugal), et, « plus loin qu'eux », des Celtes, où se trouvaient, « près de la ville de Pyrènè » (*sic*), les sources de l'Ister. Au IVe siècle seulement, on eut vent des Belges des bouches du Rhin, avant-garde du monde germanique.

**99**) Sur la parenté des Italiens et des Celtes (déponent en *r*), cf Dottin, p. 197. Jullian, *Rev. est. anc.*, XIX, p. 125 sqq.

Sur les Celtes, le point essentiel est qu'il n'apparaissent pas d'abord sur les rives de la Méditerrannée : Hérodote (II, 33 ; IV, 49) les tient encore pour le peuple de l'extrême Occident. Aviénus (c'est-à-dire Himilcon, v. 390 sqq.) les montre en lutte avec les Ligures dans le Nord de la Gaule (v. 129 sqq.). Tout les caractérise comme venus de l'Europe centrale, plus proches des Italiens (cf ci-dessus) que des Germains.

Sur les Germains, nous n'avons encore aucun témoignage, si ce n'est peut-être Hér., IV 108. La formation de leur individualité a dû se faire aux bords de la Baltique : Helmolt, VI, p. 22 sqq. ; Dottin, p. 211. Leur langue, qui appartient au groupe du *centum*, les isole des Slaves, mais les rapproche d'autres groupes ethniques plus orientaux (cf § 104).

**100**) Deux produits devaient attirer peu à peu les marchands grecs à faire connaissance directe, par le Rhône et la Saône, avec ces populations : l'étain et l'ambre. La grande source de l'étain était maintenant les îles Cassitérides (Grande-Bretagne) Quant à l'ambre, il mérite de nous arrêter un instant, parce qu'à la différence de l'étain il n'a jamais pu provenir que d'une région, les

bords de la Baltique. C'est dire que sa seule présence dans les pays méditerranéens suppose l'existence de certaines voies commerciales bien définies. On le rencontre en Egypte dès le 3e millénaire, et nous avons admis qu'alors il y arrivait de proche en proche par la mer et le Dniester, où nous relevons un très ancien centre de civilisation, plus tard disparu. Ensuite, il semble y avoir une éclipse de l'ambre. Et maintenant nous le retrouvons en plein Occident, où il arrive aux bouches du Pô comme aux bouches du Rhône. Chez les Vénètes, il pénètre, soit par la porte de Laybach, soit par le Brenner ; chez les Ligures voisins de Marseille, en contournant les Alpes. Les deux voies bifurquaient sans doute chez le peuple « marchand » des Sigynnes, qui le recevaient par la porte de Moravie. De cette manière, les Grecs ont pu identifier, tantôt avec le Pô, tantôt avec le Rhône, tantôt avec un fleuve plus septentrional, — l'Eridan, fleuve de l'Ambre. Le changement de la voie d'accès de ce produit, après un millénaire d'interruption, n'est-il pas solidaire de la grande migration qui a porté lentement les peuples du *centum* jusqu'aux bords de l'Atlantique ?

Quoi qu'il en soit, nous avons passé en revue l'étendue de leur domaine vers 500, avec une lacune sur laquelle nous reviendrons.

**101**) Sur l'étain et ses centres de production, cf Dottin, p. 43. Sur l'ambre et la route du 3e millénaire, cf § 87.

Eclipse au deuxième millénaire : Sieglin, *Verhandl.*, *des 7e Grogr. Kongresses*, p. 845 sqq. Le passage homérique (*Od.* XV, 400) est des environs de l'an 700, et peut être l'écho de rapports phéniciens ou ioniens sur l'Occident. En tous cas, l'ambre est un produit occidental pour Hérodote (III, 115 ; IV, 33). Cf Dotti , p. 40-41, 187, 247. La période des migrations dans l'Europe centrale est donc du 2e millénaire.

**102**) Les Grecs pouvaient d'autant moins discerner l'unité européenne que les remarques physiologiques étaient de nature à les tromper. Les races du Sud avec lesquelles les Indo-européens étaient entrés en contact s'étaient naturellement mélangées à eux : Dravidiens dans l'Inde, Elamites en Perse, Ourartiens en Arménie, Cariens en Grèce, Ligures et Ibères (ces derniers probablement parents des Berbères d'Afrique) en Celtique. La race semble avoir rapetissé et surtout bruni de cheveux et d'yeux. Au temps d'Homère, on connaissait encore, parmi les Grecs, des héros blonds (Ménélas), et les cheveux blonds comme les yeux bleus semblent appartenir au type originaire. A l'époque où nous arrivons, ce sont déjà, pour les Grecs, des traits propres aux Barbares du Nord.

**103**) Les Grecs ont remarqué, dans la masse européenne,

quelques peuples qui méritent de retenir l'attention. Je pense d'abord aux Gètes des bouches du Danube, aux Thyssagètes de l'Oural, aux Massagètes de la rive droite de l'Amou-Daria. La terminaison commune du nom signale ces peuples comme rameaux dispersés d'un même tronc, qui a été submergé par le flot scythique. Ils peuvent représenter l'arrière-garde des peuples du *centum*. Je m'empresse de dire que c'est là une pure hypothèse, mais elle a l'avantage de faire un pont entre la masse occidentale desdits peuples et les Tokhariens, que nous trouvons dans l'Asie Centrale au IIe siècle avant J.-C.

**104**) Les renseignements rassemblés par les Grecs sur la région scythique (Russie et Sibérie) ont été mis en œuvre par Hérodote dans son livre IV, et par Hippocrate dans son *Traité des airs, des eaux et des lieux* (ve siècle). Les détails qu'ils donnent sont parfois sujets à caution (Kolster, *Arch. f. Philol.u. Pädagogik*, 12 et 13). Mais il ressort de leur tableau certains traits généraux qui nous intéressent :

1° Le monde scythique est entré alors dans une période de repos relatif. Les relations commerciales y sont régulières. La route de la Vistule et du Dniester, pour l'ambre, ne s'est pas rétablie. Mais une autre s'est constituée, de la Crimée à l'Altaï, par où arrive l'or.

2° Ces régions paraissent faiblement peuplées, à en juger par les détails d'Hippocrate relatifs à la stérilité de la race scythe (95, 103-4). Le fait n'a rien de surprenant après les grandes émigrations des siècles précédents, et expliquerait le calme relatif que nous venons de constater.

3° Il y a là encore des populations indoeuropéennes. Les Scythes nous sont apparus comme des Ariens. Pour traverser les pays de leurs voisins de l'Est, il fallait 7 interprètes (Hér., IV, 24), mais rien ne dit que ces langues diverses ne fussent pas indo-européennes.

4° On ne voit paraître que des populations de race blanche, avec les caractères les plus typiques de la race, yeux bleus et cheveux blonds. Hérodote les signale chez les Budins (IV, 108), mais Hippocrate généralise. Nous ne rencontrons de Mongoloïdes qu'à l'extrême Est (Hér., IV, 23 : les « chauves »).

5° Malgré le calme relatif, les déplacements sont faciles. Hérodote signale des Scythes qui, se séparant des Scythes royaux du Don, ont émigré à des centaines de kilomètres vers l'Est (IV, 22). Des faits de ce genre établissent le lien entre les grandes migrations qui ont précédé et celles qui vont suivre.

En effet, après l'époque d'Hérodote et d'Hippocrate, le calme dont nous parlions semble avoir cessé bientôt. On ne voit encore que peu de signes de bouleversement au temps d'Alexandre (v. 327). Mais au début du IIIe siècle, un voile dérobe aux yeux des Grecs les contrées au nord du Caucase et de la Caspienne. Au milieu du siècle, les Parthes

apparaissent dans le Khorassan. Au siècle suivant (vers 150-120), c'est l'invasion tokharienne en Bactriane (Trogue, *Prol.* 41). J'ai fait venir ces Tokhariens de l'Est (*Histoire de l'Antiq.*, III, p. 414, 418, 422, 424). Il faut reconnaître qu'on peut tout aussi bien les faire marcher d'Ouest en Est. Aux époques suivantes, on les retrouve en Turkestan chinois et jusqu'au Thibet, où nous avons trouvé leurs documents (Lévi et Meillet, *Étude des documents tokhariens*, 1911, p. 25-6. Meillet, *Revue du Mois*, 1912, p. 142). Ils sont rédigés en une langue indo-européenne, nettement distincte de l'arien, sinon absolument occidentale. Il ne faut pas se hâter d'en tirer argument pour l'origine asiatique de notre race et contre l'origine baltique. Les faits que nous avons relevés ci-dessus montrent la possibilité de mouvements de très grande envergure à travers l'immensité des steppes.

Quant aux documents chinois du IIe siècle avant J.-C. (analysés dans Gutschmid, *Gesch. Irans*, p. 50, 58, 79 sqq.), ils ne connaissent encore de blancs qu'à l'Ouest des monts altaïques.

**105**) Les Finnois paraissent-ils à l'arrière-plan? On ne relève d'indications précises que pour l'extrême Est, encore qu'on soit tenté de faire remonter très haut l'immigration des Finlandais, si foncièrement européanisés. Hérodote expose qu'en partant de la Méotide (mer d'Azow) et en parcourant plus de 700 kilomètres vers le Nord (il ne semble pas bien connaître la Volga), on arrive chez les Thyssagètes et les Jurx, « en tournant à l'Est ». Puis on atteint une contrée pierreuse et ardue (l'Oural), et, en traversant une vaste part de cette contrée (on voit que les renseignements deviennent vagues), mais toujours vers l'Est, on trouve les Argippéens, au pied de hautes montagnes métallifères (l'Altaï). Or, les Argippéens sont des hommes « chauves », pacifiques et marchands : c'est une tribu mongolique. Au Nord, on entre dans le domaine de la fable, des Arimaspes à un seul œil, des Griffons et des Hyperboréens. Mais, à l'Est des Argippéens, et « vis-à-vis des Massagètes », on connaît encore les Issédons, qui sont aussi « justes » que les Argippéens. C'est le peuple qui détient la porte du monde chinois.

**106**) Tel nous apparaît le résultat des migrations préhistoriques, pour la première époque sur laquelle nous ayons des renseignements scientifiques. C'est une époque d'accalmie, où de grands courants commerciaux, comme on voit, fonctionnent régulièrement. Elle a été courte. Nous aurons à parler plus tard du reflux des Celtes vers l'Orient. Le monde scythique a recommencé aussi à s'agiter bientôt après Hérodote Dès le temps d'Alexandre, on ne pénètre plus librement au Nord de la Caspienne. Au IIIe siècle avant J.-C., la poussée parthique est l'indice de migrations en Si-

bérie. Puis, au IIe siècle, apparaissent les Tokhariens de l'Asie Centrale. En même temps, les documents chinois commencent à nous éclairer sur la poussée mongolique, qui depuis ne cessera guère.

**107**) Il reste à examiner la question de la présence des Ougro-Finnois dans la Scythie antique. Elle serait tranchée si la thèse de M. Martha (*La langue étrusque*, 1913), qui rattache l'étrusque à leurs langues, était prouvée, mais nous sommes là encore dans le domaine de l'hypothèse.

Le premier document sur la question est toujours Hérodote (IV, 16 sqq., etc.). Nous avons vu qu'il ne connaît de Mongoloïdes que vers l'Altaï.

Pour trouver de nouveaux renseignements, il faut descendre jusqu'aux guerres des Romains en Germanie (Ier siècle ap. J.-C.). A ce moment, nous trouvons des *Fenni* sur les bords de la Baltique, mais le nom paraît signifier « habitants des marais », et rien ne trahit encore le nom national des Finlandais, Suomi (Helmolt, VI, p. 4, p. 475 — Dottin, p. 31, 73). Il est seulement possible que des éléments finnois se soient déjà glissés jusque là par l'extrême Nord.

Nous ne rencontrons, dans les documents de l'Occident, aucune trace de poussée ougro-finnoise avant la grande invasion hunnique du IVe siècle ap. J.-C. A partir de là, en revanche, la poussée est continue, et renouvelle complètement l'aspect ethnique de la région sibéro-russe (cf. Cahun, *Introduction à l'histoire de l'Asie*).

Si nous nous tournons vers les documents chinois, ils nous donnent, dès le 2e millénaire, des indications sur les nomades de l'Ouest. Vers 1100 av. J.-C., ils signalent le déplacement vers l'Occident de Yué-tschi qui pourraient être devenus les Issédons d'Hérodote (Helmolt, *Weltgesch.*, II, p. 136 sqq., 142 sqq.). Remarquons toutefois qu'au temps de l'empire achéménide (530-330), nous ne percevons encore aucun indice de la connaissance de la soie en Occident.

C'est seulement quand le grand empereur chinois Wu-ti (IIe siecle av. J.-C.) tenta d'ouvrir à ce commerce les routes de Dzoungarie, qu'il fut amené à refouler systématiquement les nomades qui les interceptaient : les Huns. A partir de là nous suivons dans les annales chinoises les déplacements de ce peuple vers l'Ouest, jusqu'au moment où il apparaît avec le relief que l'on sait dans les récits de l'Occident.

Ainsi les documents de l'Orient concordent assez bien avec les nôtres, pour faire descendre jusqu'au Ier millénaire de notre ère la grande transgression ougro-finnoise à l'Ouest de l'Altaï.

**108**) Voici le résumé des faits que nous avons rassemblés touchant la migraton des Indo-européens de la Scythie vers le Sud, l'Ouest et l'Est :

Au 3e millénaire av. J.-C., presque rien encore : peut-être les Ariens sont-ils déjà en Bactriane.

2e millénaire av. J.-C., époque des grandes migrations dans l'Inde et l'Iran, sur l'Archipel, vers l'Océan Atlantique.

1er millénaire av. J.-C., plus de migrations de Scythie vers le dehors, mais migrations internes se répercutant jusqu'au Thibet.

1er millénaire ap. J.-C., grandes invasions ougro-finnoises dans la Scythie ancienne, aboutissant à l'empire mogol.

2e millénaire ap. J.-C., réaction slave culminant dans l'empire russe.

On fera bien de lire l'histoire des Kirghiz qui, sous Catherine II, passèrent des bords de la Volga jusque dans le Turkestan chinois (Li-Ung-Bing, *Outlines of Chinese history*, p. 428) : c'est, à 150 ans de notre temps, un fait exactement pareil à tous ceux qui, 3 ou 4000 ans plus tôt, ont porté, des frimas du Nord vers des contrées plus privilégiées, les hommes dont nous sommes issus.

## V

## La civilisation mycénienne et la religion grecque

109) Les Grecs ont été profondément influencés par la civilisation minoenne-mycénienne dans leur développement religieux. D'une part, ils se sont trouvés en présence d'un milieu matériellement supérieur, dont le spectacle a impressionné leur jeune imagination, dont les traditions les ont hantés. D'autre part, ils apportaient avec eux des croyances puisées au vieux fond indoeuropéen, assez ancrées déjà pour ne pouvoir être effacées par rien. Comment se sont amalgamés dans leur esprit ces deux éléments ? C'est ce qu'il faut tâcher d'examiner.

110) Le dernier ouvrage d'ensemble sur la mythologie grecque est celui qui a paru dans la collection Iwan Müller : Gruppe, *Griechische Mythologie*, 2 vol., éd. 1906. Le livre est précieux comme collection méthodique de matériaux, et abonde en remarques utiles : mais l'auteur a écarté de son sujet l'influence du milieu mycénien en quelques phrases pleines de désinvolture (I, p. 377). Comme, ce faisant, il laisse de côté un élément essentiel de la question, je n'ai pas cru inutile d'écrire les pages qui suivent.

111) Les Grecs se sont trouvés en présence de la civilisation mycénienne quand elle était sur son déclin, mais gardait encore ses caractères essentiels. Quelles étaient les religions de ces populations? Nous n'avons là-dessus que de vagues indices. Les éléments orientaux ne faisaient pas défaut. La déesse sémitique de l'amour était connue jusqu'à Troie. Les scarabées égyptiens, répandus partout, avaient importé bien des croyances et des rites. A côté de ces éléments, on en rencontre d'autres plus originaux. Le culte symbolisé par la double hache était spécial à la Carie et à la Crète. La déesse de la région d'Ephèse était honorée d'une façon particulière.

Tout cela a été remarqué par les nouveaux arrivants, et, plus ou moins bien compris, a produit sur leur imagination une impression profonde. Pour la plupart des mythes grecs, l'origine mycénienne ne saurait être méconnue.

**112**) Les premiers vestiges d'une civilisation égéenne, nettement supérieure à celle du reste de l'Europe, remontent certainement au 3e millénaire av. J.-C. (Troie II). Mais l'épanouissement de la civilisation minoenne-mycénienne se place, en gros, dans la période 2000-1500, de même que son déclin et sa disparition se place entre 1500 et 1000. Les populations qui ont élaboré cette civilisation ou qui ont participé à son évolution n'étaient probablement pas toutes indo-européennes, et n'étaient certainement pas grecques au sens propre du mot. Mais les éléments ethniques dont s'est constituée par la suite la nationalité grecque ont dû habiter, dès l'époque considérée, en masses assez denses, la Macédoine, l'Épire, la Thessalie : elles ont vécu assez longtemps au contact de la civilisation mycénienne, avant de la détruire et d'en recueillir les restes. Vu l'activité d'échanges que les documents égyptiens de la XIIe et surtout de la XVIIIe dynastie attestent pour ce milieu de la Méditerranée orientale, il n'y a d'ailleurs pas lieu de rechercher dans quel ordre géographique les ancêtres des Grecs ont connu les principaux centres mycéniens : ils ont pu connaître Troie (VI) aussitôt qu'Orchomène, la Crète aussitôt que Mycènes. Seule, l'île de Cypre a pu se dérober à leurs regards jusqu'au moment où l'invasion achéenne les y a amenés, à la fin du 2e millénaire.

Même après que la civilisation minoenne-mycénienne se fut effacée et que les immigrants hellènes en furent devenus les héritiers (ce qui était chose faite, en gros, vers l'an 1 000 av. J.-C.), le souvenir a dû s'en perpétuer par bien des voies :

1° Les monuments du passé, sans analogues à l'époque féodale grecque, et dont les débris n'étaient que plus impressionnants. Là où il n'y a pas eu solution de continuité, à Thèbes, à Athènes, ces monuments n'ont disparu que très lentement sous les constructions nouvelles.

2° Les objets courants de fabrication mycénienne, qui ont été remplacés peu à peu, dans la pratique, par la pacotille orientale importée par le commerçant phénicien de 1 200 à 700 av. J.-C., mais dont la valeur n'a fait que croître comme amulettes, talismans, etc. (cf., sur les pierres des îles, Prométhée, le Sphinx, les Centaures, etc.).

3° Les rites qui se conservèrent en mille endroits, mal compris et interprétés dans le sens de croyances nouvelles, mais singulièrement tenaces dans la forme extérieure (cf. les rites d'Éleusis : Foucart, *Les Mystères d'Éleusis*, 1916).

4° La tradition orale même a pu se transmettre malgré la différence des idiomes, avec toutes les déformations qu'elle implique quand elle

n'est pas soutenue par l'écriture (on a remarqué que les noms des dieux grecs ne s'expliquaient pas, en général, par la langue grecque même). Il ne faut pas songer à des traditions écrites, le système d'écriture crétois ayant disparu sans retour pour faire place, après interruption, à l'alphabet.

**113**) Sur la religion minoenne-mycénienne, nous renvoyons aux ouvrages généraux de Schliemann, d'Evans, de Dussaud, cités dans la bibliographie, et aux périodiques comme la *Revue archéologique* et la *Revue d'histoire des religions* (voir par exemple, dans le n° de juillet-août 1914, p. 21 sqq., un article de M. Ad. Reinach sur Hélène et Kassandra). On restera toujours dans le vague tant que les monuments écrits seront lettre close. Dans l'ensemble, les uns tendent à faire tout remonter à l'Orient, les autres à estimer tout original : nous avons pris, dans l'un et l'autre sens, ce qui nous a paru le mieux établi. Sur la déesse de Cypre à Mycènes, cf. Foucart, *Myst. d'E.*, p. 17 n. Se méfier, jusqu'à nouvel ordre, des vestiges d'influence khâti (Foucart, *ibid.*, p. 133, 137), surtout ne pas les faire venir par la voie de terre (cf. chap. sur la route d'Asie-Mineure). En Crète, si le dieu à la double hache a des analogues dans l'Asie-Mineure occidentale, les rites où intervient le taureau sont nettement originaux, et ce sont justement ceux qui reparaissent le plus constamment dans les mythes grecs (Europe, Minotaure, combats d'Hercule et de Thésée). M. Gruppe reçonnaît à chaque instant l'influence primordiale de la Crète au point de vue religieux : on ne voit pas pourquoi il ne la fait remonter qu'au ixe siècle (*Griech. Mythol.*, I, p. 17). C'est un des rares points où, grâce aux monuments récemment découverts, la filiation entre la religion mycénienne et la mythologie grecque soit irréfutablement établie, mais il est important par lui-même, et autorise bien des conclusions analogiques.

**114**) La déesse de l'amour et de la génération a toujours gardé son caractère cypriote, même quand elle fut devenue l'Aphrodite de Cythère et de tant d'autres sanctuaires grecs. Jusque sur ses statues les plus achevées, on retrouve les gestes rendus traditionnels par les fabricants des idoles primitives.

En Crète, le dieu à face de taureau que les peintures récemment découvertes nous ont rendu familier a vécu dans la légende du Minotaure, enfermé dans son palais aux multiples détours.

A Mycènes et dans les régions voisines, le dieu Agamemnon n'a pas été oublié, bien qu'il se soit mué en roi. La légende du fils qui tue sa mère (le soleil qui tue la nuit) a donné naissance au personnage d'Oreste. Un autre dieu solaire, Pélops, a fini par constituer avec ces divinités, dans l'imagination grecque, la famille des Atrides.

A Thèbes, on trouve aussi le mythe du fils qui tue son père et

épouse sa mère, autre interprétation des phénomènes célestes. C'est Œdipe, dont on a fait un descendant de Kadmos, autre personnification du soleil.

A Iolchos, autre centre mycénien, abandonné à l'époque grecque, était vénéré Jason, le dieu sauveur, qui, sur son vaisseau Argo, va chercher en Orient la Toison d'Or. De là la légende des Argonautes, qui était destinée à se localiser sur les bords de la mer Noire.

La Thessalie est encore la patrie d'Achille, le fils de la mer dont la carrière brillante et courte s'achève au bout du monde, dans les îles des Bienheureux.

**115**) La déesse de Cypre, représentée avec les bras croisés sur la poitrine, est bien connue dans les monuments de l'art minoen-mycénien. Et son identification avec l'Aphrodite des Grecs a été fondée de très bonne heure dans la conscience religieuse de ceux-ci, encore que la déesse de l'amour puisse avoir existé antérieurement chez eux. Quand ils furent établis à Cypre, ils conservèrent les rites locaux : le sacerdoce de Paphos eut toujours un caractère particulier, exceptionnel chez les Grecs (Gruppe, I, p. 336). La déesse d'Éphèse, au contraire, se présente avec des traits si particuliers (représentation avec les mamelles multiples, symbole de la fécondité) que son identification avec l'Artémis grecque reste un problème.

**116**) Les personnages qui sont entrés dans la légende ultérieure des Atrides sont naturellement étrangers au monde mycénien, ou peuvent l'être : même pour le dieu Agamemnon, aucune origine très ancienne ne saurait être prouvée, et sa localisation à Sparte est certainement récente (Gruppe, I, 158, 610). L'influence des grands despotes argiens sur la formation du type du « roi des rois » n'est pas douteuse non plus, mais il n'en est que plus caractéristique que le siège de cette royauté légendaire soit resté fixé à Mycènes, non à Argos : M. Gruppe (I, p. 622) me paraît rattacher Phidon à Mycènes pour les besoins de la cause. Tirynthe ne paraît pas avoir exercé la même attraction : il faut remarquer pourtant que Palamède de Nauplie, s'il disparaît dans l'Iliade et l'Odyssée (Gruppe, I, p. 598 n.), jouait un grand rôle dans les *Kypria*, poème épique sur les origines de la guerre de Troie.

**117**) Les légendes du cycle thébain ont un caractère :

1° Tardif (cf. Gruppe, I, p. 501 sqq.);

2° Peu local (quoique l'hypothèse de M. Gruppe sur la prise de Thèbes par Héraklès à la tête des Épigones me paraisse inquiétante : il ne faut pas oublier que *les Épigones*, le poème où était chanté l'expédition, était assez fameux pour être attribué à Homère [Hér., IV, 39],

et que par suite la disparition d'Héraklès dans la tradition postérieure serait étrange).

Mais tout ce qui est relatif à Kadmos indique certainement un commerce actif des Phéniciens dans la région, à l'époque argienne (v. 1 000) : sur ce point, il faut donner raison à M. Bérard (*Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 47, 69, 79, 224). Et il peut entrer dans la légende des éléments encore plus anciens, si vraiment Œdipe doit être rapproché du dieu égyptien Typhon (Gruppe, I, p. 504) ; le Sphinx, en tous cas, procède de représentations courantes sur les monuments mycéniens (cf. Saglio-Pottier, *Dict. des Antiq.*, art. *Sphinx*). Mais tout cela semble assez mal rattaché à Thèbes. Les monuments mycéniens sont absents pour nous dans cette ville, mais cela peut tenir à ce que, comme à Athènes, ils ont disparu dans le développement ultérieur de ce centre toujours important.

**118**) La légende des Argonautes, telle qu'elle se présente à nous, est dominée par le souvenir des premières relations entre les Grecs et la mer Noire, les Thessaliens ayant très probablement précédé dans cette voie (Gruppe, I, p. 321) les Ioniens. On peut concéder aussi à M. Gruppe (I, p. 111) que la grandeur d'Iolchos, dont témoigne ce mythe, est postmycénienne. Mais les héros d'Iolchos sont étroitement rattachés aux Minyens, dont la renommée représente dans la légende la grandeur d'Orchomène : et les monuments d'Orchomène, le tombeau à coupole surtout, appartiennent bien à une époque préhellénique (Frazer, *Pausanias*, V, p. 180 sqq.). La grandeur d'Orchomène, évanouie de bonne heure, s'est imposée si bien au souvenir, que les grands de Thessalie, autour desquels s'est élaboré le mythe de la πασιμέλουσα Ἀργώ, n'ont pu s'y dérober : et, avec les vikings d'Iolchos, le nom des Minyens s'est répandu sur toutes les rives de la Méditerranée (Pindare, *Pyth.*, 4 ; Hérodote, IV, 145 sqq.).

**119**). La déesse à tête de vache d'Argos, la déesse à tête de chouette d'Athènes sont devenues Héra et Athèna. Pour Apollon et Artémis, l'origine mycénienne n'est pas certaine. Cette dernière a été identifiée à la déesse d'Ephèse pour des raisons obscures. Le collège des prêtresses guerrières qui était voué au culte de celle-ci a donné lieu à la légende des Amazones.

Le centre mycénien de Troie n'a jamais été oublié des Grecs. Mais, la contrée étant restée barbare, il n'a été pour eux que le but lointain des expéditions des divinités d'Europe, muées en héros, d'Agamemnon, d'Achille, d'Ulysse, etc.

Nombre de peuples mythiques ont été légués par l'antiquité mycénienne au peuple grec : Phéniciens, Lyciens, Ethiopiens. Originairement esprits de l'air, compagnons du Soleil, ils devaient

être localisés ensuite du côté du Levant, et désigner des peuples orientaux.

Inversement, le centre mycénien d'Ithaque et de Leucade connaissait un autre dieu solaire, Ulysse, que les Phéaciens ramènent des confins de l'Occident dans sa patrie. Ce mythe était naturellement appelé, au temps de la colonisation, à se localiser dans les pays de l'Occident.

Il y aurait encore bien des détails à rappeler, pour grossir la liste des survivances mycéniennes : les rites d'Eleusis, la légende de Phèdre, etc. Mais contentons-nous du certain.

**120**) Athèna est une des grandes divinités helléniques dès le temps des poètes épiques, et, comme son culte a évidemment pour point de départ Athènes, on en a conclu qu'il était le reflet de la puissance de cette ville dès l'époque mycénienne (Ed. Meyer, *Gesch. des Alt.*, II, § 73). Athènes a certainement été un centre de civilisation mycénienne, et, si les monuments primitifs y ont presque disparu, c'est qu'ils ont été effacés par ceux des temps historiques. Mais il faut remarquer que le rôle d'Athèna comme protectrice des cités semble avoir été tenu de bonne heure par une autre divinité, Pallas, dont le nom évoque le souvenir du palladium de Troie (sur les attaches crétoises de celle-ci, cf. Gruppe, I, p. 412). On serait donc tenté de penser que l'importance de Pallas a été transférée plus tard à la déesse d'Athènes, quand cette ville commença, au vi^e^ siècle, sa carrière de grande puissance, et qu'on ne voulut plus voir que « la Pallas athénienne ». Cela n'empêcherait pas d'ailleurs la déesse à tête de chouette de remonter à l'époque mycénienne.

Héra est aussi une des grandes déesses homériques, quoique son rôle comme épouse de Zeus soit sans doute une conséquence de la grandeur d'Argos, qui la substitua à Dionè (Gruppe, I, p. 149). Mais comme déesse d'Argos elle est très ancienne : il est possible qu'elle n'ait reçu son nom que des Chalcidiens (*ibid.*, p. 182 sqq.), mais son culte, avec la liste même de ses prêtresses, remonte au 2^e^ millénaire (Foucart, *Myst. d'Él.*, p. 11, 13). Son association à Europe et au culte de la Vache la rattache à la Crète minoenne. A Samos, où elle trouva un autre sanctuaire important, elle a pris certains traits orientaux, étrangers à l'antique divinité argienne (Gruppe, I, p. 291).

**121**) Apollon est encore un grand dieu homérique. Est-il très ancien ? Le fait qu'Hèraklès, dieu jeune, lui disputa le trépied de Delphes (sujet recherché des artistes archaïques) porterait à en douter : mais Poseidon a bien disputé à l'antique patronne d'Athènes son Acropole (sans doute au temps de la ligue de Calaurie, vii^e^ siècle : Gruppe, I, p. 19). Par contre, l'hymne homérique à Apollon delphien (antérieur à 600), énumérant les avatars du dieu, le fait venir de Crète, ce qui est

un signe d'antiquité : il est vrai que les traits spécifiquement crétois (taureau, etc.) font ici défaut. On fera bien de voir dans Apollon le dieu solaire lycien. Si l'antiquité mycénienne a eu son dieu solaire, il a plutôt survécu dans l'Hélios de Rhodes (Gruppe, I, p. 265).

Artémis paraît moins que d'autres divinités dans Homère, mais elle était pourtant vénérée, aux viii^e et vii^e siècles, à Éphèse, en Eubée, et ailleurs, et avec des rites analogues (Gruppe, I, p. 66). Elle est la déesse lunaire grecque. Si son culte apparaît, à Éphèse, mélangé d'éléments barbares, c'est qu'ils se sont introduits plus tard, à la faveur du commerce grandissant avec l'Asie-Mineure (Gruppe, I, p. 284). Rien n'indique, sur la côte d'Asie-Mineure, l'existence d'un grand centre mycénien en dehors de Troie.

Les Amazones sont populaires dans la Grèce du vi^e siècle. Il est possible qu'elles soient, à l'origine, le pendant chaldicien des Curètes (Gruppe, I, p. 66). Mais, telles qu'elles nous sont familières, comme vierges guerrières et ennemies des Grecs, il est difficile qu'un fait historique n'ait pas précisé leur image dans l'esprit de ceux-ci. Ce fait, on le cherche généralement dans l'histoire du temple d'Ephèse (Gruppe, I, p. 273). Je serais étonné que l'invasion cimmérienne du vii^e siècle n'ait pas traîné avec elle quelques femmes belliqueuses qui aient frappé l'imagination des Ioniens : voir la descriptions des mœurs des Sauromates dans Hérodote, IV, 110 sqq. Pour les Amazones comme pour Artémis, à laquelle elles sont si souvent associées, il n'y a pas lieu de chercher des origines mycéniennes.

**122)** Ilion ou Troie, la grande ville de l'époque mycénienne, ne pouvait pas ne pas laisser un souvenir durable parmi les populations égéennes. Il est possible que les récits du cycle troyen réflètent les combats des envahisseurs grecs contre les indigènes (c'est la vieille théorie de Curtius), ou ceux des Vikings thessaliens contre la première couche de population enbéo-béotienne (c'est la théorie de M. Gruppe, I, 613) ; mais il n'en est que plus caractéristique que le souvenir de la grande ville, sur l'emplacement de laquelle végétait alors une obscure bourgade, se soit imposé aux siècles. La catastrophe qui a mis fin à l'existence de Troie VI est encore marquée sur les ruines, mais elle n'a laissé aucun souvenir précis ; elle peut d'ailleurs être l'œuvre des populations thraces qui ont passé en Asie-Mineure, avant ou après l'an 1000. A fortiori, ne doit-on s'attendre à rencontrer chez les poètes grecs aucune trace de la civilisation troyenne réelle ; les héros troyens sont empruntés aux généalogies grecques et, quand bien plus tard les artistes ont cherché pour eux la couleur locale, ils ont déguisé Pâris et ses congénères en Phrygiens (Gruppe, I, 621 s.). Les lieux même étaient, bien entendu, familiers aux poètes d'Asie-Mineure.

**123)** Odysseus, Ulysse, n'a été introduit qu'assez tardivement dans le cycle troyen (Gruppe, I, p. 624). Ce qui est originaire dans le per-

sonnage, c'est son rattachement à l'île, d'ailleurs obscure, d'Ithaque. On a cherché des vestiges mycéniens dans cette île ; on en a trouvé à Leucade. La civilisation mycénienne, d'autre part, n'a pas été sans relation avec l'Italie du Sud et la Sicile ; de nombreux vases en témoignent. Les Phéaciens qui ramènent Ulysse endormi sont d'anciens génies des ténèbres (Gruppe, I, p, 397), mais leur rattachement à Corcyre est très ancien (*Ibid.*, 712). Tout cela ne suffit pas pour affirmer qu'Odysseus (le nom même vient d'un calembour, la forme primitive est *Olysseus*, d'où *Ulysses*) soit un antique Dieu solaire mycénien mué en héros grec ; mais son rattachement aux pays du soleil couchant est, encore une fois, fondamental.

Les croyances des Grecs sur les enfers remontent-elles à l'époque mycénienne ? Les éléments assyriens y sont nombreux (Gruppe, I, p. 402, 404), mais peuvent avoir été introduits plus tard (cf § 125). Il serait plus naturel de rapporter les éléments égyptiens, comme le passage en barque, à l'époque de la grandeur égyptienne (cf Foucart, *Les myst. d'Eleusis*). Mais tout cela a dû se modifier sous l'action de la coutume indo-européenne de la crémation, telle qu'elle apparaît déjà sur les vases de Dipylon (les populations mycéniennes ont pu, quoiqu'indo-européennes, emprunter la coutume de l'inhumation, comme les Celtes l'ont empruntée aux Ligures et l'ont gardée jusqu'à l'arrivée des Germains : Dottin, *Les anc. peuples*, p. 55).

**124**) Dans les mythes principaux que nous venons de rappeler, la démarche générale de l'imagination grecque est nettement saisissable. Le dieu étranger devient un roi ou un guerrier ayant vécu dans le passé le plus reculé, un héros. Peut-être les Mycéniens avaient-ils des légendes écrites, mais, la différence de langue ayant entraîné la perte de leur système d'écriture, leurs mythes ne se sont conservés qu'oralement, et se sont prêtés à toutes les transformations.

**125**) Il faut se garder de faire remonter à l'époque mycénienne tous les éléments orientaux de la mythologie grecque ; le contraire serait plutôt indiqué, le caractère original de la civilisation minoenne-mycénienne étant prouvé. Prenons des exemples :

1° Les Centaures ont été suggérés aux Grecs par des représentations assyriennes de génies chevalins à face humaine (viâ Cypre : cf Gruppe, I, p. 589). Mais la localisation en Thessalie ne remonte qu'à l'époque de la splendeur de la noblesse thessalienne, et tient sans doute à l'élevage des chevaux : le combat des Lapithes, ancêtres mythiques des grands de Thessalie, contre les Centaures, est un des sujets préférés de l'art archaïque.

2° Le mythe de Persée est originaire de la région argienne, mais avec des attaches à la côte de Palestine, où l'on place Andromède.

L'intermédiaire est la Crète (Gruppe, I, p. 185), dont les relations avec les Philistins sont d'autant plus naturelles que ceux-ci sont venus de la grande île grecque au temps de Ramsès III (v. 1180).

3° Deucalion, l'homme de Thessalie qui survit au déluge, est peut-être issu de la même cosmogonie phénicienne que Noé (? Gruppe, I, p. 94).

Tout cela tient à ce que les Phéniciens n'ont pas cessé de fréquenter les côtes égéennes de 1100 à 700 avant J.-C., important, avec des objets, des légendes sémitiques, et rapportant, par contre, en Orient, certains mythes grecs : le Titan Japet et l'oracle de Dodone semblent connus de l'auteur du chapitre x de la *Genèse* (vers 600).

Par contre, les relations avec l'Asie-Mineure intérieure sont tardives ; nous avons vu, à propos d'Artémis, avec quelle lenteur la grande déesse asianique, Cybèle, avait atteint la côte. Les héros légendaires Midas et Gordios sont des contrefaçons de Phrygiens authenthiques du VIII^e et du VII^e siècle. Pélops, Tantale ne sont devenus lydiens qu'au temps des Mermnades (687-546).

Les relations des Thessaliens avec la mer Noire peuvent être antérieures à la colonisation ionienne (cf légende des Argonautes). Mais les Grecs ont connu près de Sinope les Assyriens (Syriens blancs), lesquels avaient de très anciennes attaches avec la Cappadoce, mais, après une longue interruption et sauf le court passage de Téglathphalasar I (vers 1100), n'y ont repris pied qu'au VIII^e siècle, pour y rencontrer presque aussitôt les Cimmériens. Il ne faudrait donc pas songer à cette voie pour expliquer les apports assyriens dans les légendes grecques (Gruppe, I, p. 117, 321).

Enfin, l'Archipel mycénien a été en relation avec l'Occident le plus proche (cf § 123). Mais les légendes grecques sur les mers occidentales sont un reflet du commerce des Phéniciens avec Tharsis aux environs de l'an 1000 (cf Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, dont la thèse générale peut être acceptée).

**126**) D'autre part, les Grecs avaient apporté, de la patrie ario-européenne, un fond de croyances assez développé. Ici, l'origine est plus difficile à établir, quelle que soit, sur cette question, la hardiesse de certains érudits modernes. Pourtant, dans certains cas, le doute n'est pas permis.

Tout d'abord, le Zeus grec est bien le dieu-ciel qu'on retrouve dans les autres rameaux de la race, en Indra, en Ormuzd, en Jupiter, en Odin. Rien n'a pu le déposséder, et il est toujours resté, dans la conscience religieuse des Hellènes, le « Père des dieux et des hommes ».

Sa femme Dioné, en revanche, a été peu à peu repoussée au second plan par la déesse d'Argos, Héra.

Le couple divin des Dioscures se retrouve aussi chez presque tous les Ario-Européens. Chez les Grecs, ce sont de jeunes cavaliers, protecteurs des marins en péril : l'origine stellaire est évidente, mais ne peut être précisée.

Le dieu du foyer se retrouve chez les Indous et chez les Italiens, sous forme masculine (Agni) ou féminine (Vesta). Chez les Grecs, Hestia a pâli, mais a toujours gardé une certaine place.

Pour Apollon, pour Artémis, l'origine est obscure. De même pour Arès, le dieu de la guerre, pour Dionysos, le dieu du vin, qui n'ont peut-être acquis leur place dans la vénération des Grecs qu'au contact des Thraces. Aidès et Poseidon, le dieu souterrain et le dieu marin, paraissent plus récents encore. Mais Hermès se retrouve chez les Celtes.

A côté des croyances, les Grecs ont apporté des rites ario-européens, par exemple, celui de la combustion des cadavres qui a coexisté longtemps, sur les bords de la mer Egée, avec l'usage mycénien de l'enterrement, avant de le supplanter.

Un personnage bien indo-européen est le devin grec, *mantis*, dont on doit chercher l'analogue chez le mage perse et chez le devin germain, et non pas chez le prêtre et le magicien d'Egypte et de Chaldée.

**127**) Sur la mythologie comparée, cf Cox, *The mythology of Arian nations*, 2 vol. 1870, et Ehrenbreit, *Die allgmeine Mythologie u. ihre ethnol. Grundlagen*, 1910. Cette science exige une compétence multiple qui est bien rare. Heureusement, les nations indo-européennes sont relativement bien connues. La présence du grand dieu céleste chez les Grecs, chez les Ariens et chez les Italiens est un des points qui paraissent bien établis. Les Indiens sont très proches des Perses (Helmolt, *Weltgesch*, II, p. 355), dans l'Ahouramazda desquels les Grecs reconnaissaient sans difficulté leur Zeus (Her., II, 131). De même le retrouvaient-ils chez les Scythes (Her., IV, 59). Ce que nous avons dit de l'immigration arienne en Thrace et en Asie-Mineure au 2<sup>e</sup> millénaire, expliquerait bien la parenté des conceptions religieuses : les Ariens d'Asie-Mineure ont des dieux comme Mitra et Varuna, à côté des divinités empruntées aux Asianiques comme Tarchon. Quant au « Dieu père » italien, la parenté primitive a facilité l'assimilation entre Zeus et lui, quand les Grecs sont arrivés en Italie.

Le Zeus grec a pris forme d'abord à Dodone en Epire, où il avait encore pour parèdre féminin Dioné, correspondant à la Juno du Jupiter italiote (Gruppe, I, p. 354). L'Olympe est aussi un siège antique de sa puissance. En Elide, sa grandeur comme son association à Héra sont reflets de la puissance argienne du VIII<sup>e</sup> et du VII<sup>e</sup> siècle : Olympie est la plus brillante filiale de l'Olympe. Un autre centre du culte de Zeus est la Crète, où il a retrouvé un Zeus antérieur, carien, le dieu de la

double hache. Au milieu des traits singuliers qui distinguent son culte crétois, on en remarque qui sont venus de Palestine et de Phénicie en Crète (Gruppe, I, p. 247 sqq) ; c'est là qu'il est devenu fils de Kronos, le Moloch sémite (*Ibid.*, p. 254). Le culte du Zeus d'Arcadie, Zeus du Lykaion, dérive de celui de Crète par l'intermédiaire des villes côtières du Péloponèse (*Ibid.*, p. 193 sqq).

Les Dioscures ont des correspondants dans le Panthéon indien, les Açvins (Ehrenbreit, *Die allg. Mythol.*, p. 238). Ils en ont même ailleurs ; mais les jumeaux indo-européens se reconnaissent à leur caractère équestre. En Grèce, l'endroit où ils ont pris forme est Sparte ; c'est là qu'ils ont été inscrits dans les généalogies royales (Gruppe, I, p. 162 sqq). Mais ce n'est pas de là qu'ils ont passé en Italie.

**128**) Arès, le dieu de la guerre, dès le temps d'Homère, a des analogues, non seulement en Thrace, mais (sous le surnom d'Enyalos), chez les Italiens (Traité de Rome et de Carthage, Pol. III, 25) et chez les Celtes (Scordisques, Amm. Marc., 27, 4) ; les Grecs l'ont reconnu chez les Scythes. Tout cela est d'ailleurs normal pour un dieu belliqueux. Chez les Grecs, on le rencontre à Orchomène, à Athènes, etc. (Gruppe, I, p. 30, 210. 341, 406 n.).

Dionysos est moins connu d'Homère. Divinité agricole, son culte a paru surtout au VII^e^, au VI^e^ siècle, avec l'ascension de la bourgeoisie campagnarde. Hérodote le tient pour un jeune dieu (II, 145). Mais depuis longtemps il était révéré en Eubée et en Béotie ; c'est de là que son culte est passé en Thrace (il s'est confondu avec un dieu analogue, Bacchos) et en Italie où il avait aussi des antécédents locaux. A Eleusis, il semble plus ancien encore, et se présente avec des traits particuliers qui le signalent comme dérivé de l'Osiris égyptien (Foucart, *Les Mystères d'Eleusis*). Cf Gruppe, I, 46, 56, 92, 125, 131, 134, 188, 212 sqq., 345-6, etc.

Déméter, divinité agricole aussi, a eu une fortune analogue à celle de Dionysos aux VII^e^ et VI^e^ siècles. Mais, comme Thesmophore, elle est antérieure à la colonisation de l'Ionie (Foucart, *Les Myst. d'Eleusis*, p. 251). Elle se rencontre à Eleusis avec les traits de l'Isis égyptienne ; plus tard, c'est là aussi qu'elle s'est associée à la déesse infernale Perséphoné. Cf Gruppe, I, p. 48. 71, 82, 93, 109, 119, 347-8.

Poseidon est connu d'Homère sous son double aspect de dieu marin et de dieu des tremblements de terre. Sur les côtes rhodiennes, il peut être récent. Mais il est ancien à Ténare, en Thessalie surtout. Cf Gruppe, I, 25, 116, 140, 152, 190, 256, 273, 332.

Hermès n'apparaît guère chez Homère que comme messager des dieux. Il avait des aspects plus anciens en Arcadie et à Athènes (Her., II, 51). Les Grecs ont pu le reconnaître chez les Thraces et, plus tard, chez les Celtes, comme chez les Egyptiens (Thot). Cf Gruppe, I, 118, 143, 197, 229.

D'une manière générale, quand un dieu grec se présente sans être localisé, sous une forme précise, dans un sanctuaire fameux, il y a là un indice qu'il appartient au Panthéon indo-européen, et a été amené par les Hellènes de leur patrie septentrionale. Comparer, par opposition, les dieux nettement endémiques, surtout quand leur culte est accompagné de rites obscurs, exigeant une initiation compliquée (les Cabires : Gruppe, I, p. 228 sqq). Mais le critérium n'est pas toujours facile à appliquer.

**129**) Le devin grec est le représentant courant de la divinité dans les poèmes épiques : Amphiaraos, Teirésias, Chalcas, etc. Apollon de Delphes est le patron des devins (Bouché-Leclercq, *Histoire de la Divination*). Le devin primitif, les Grecs l'ont retrouvé chez les Scythes (Hér., IV, 67). Partout où l'on rencontre, en Grèce, un vrai clergé, à Paphos, à Eleusis, on est fondé à supposer une origine préhellénique ou orientale. Le vrai prêtre, chez les Grecs comme chez les Italiens, c'est le chef de famille ; sur ce point, les idées de Fustel de Coulanges (*La Cité antique*) gardent leur valeur. Le fait semble général chez les Indo-Européens (Dottin, *Les anc. Peuples*, p. 61) : le brahmane, le mage, le druide sont venus plus tard, et l'on sait quelle résistance le mage a rencontré en Perse.

**130**) Tout ce fond religieux était trop vieux déjà pour ne pas subsister dans l'esprit et le cœur des Grecs. Mais les dieux ont été quelque peu éclipsés par les héros éclatants légués par le passé mycénien, d'autant que la tradition orale seule en fixa longtemps les traits. Ils ont vécu à côté d'eux, intimement associés dans les chants des premiers poètes. Dans le poème du VIIe siècle conservé sous le nom d'Hésiode, la *Théogonie*, nous saisissons l'effort fait pour mettre de l'ordre dans ce chaos divin.

**131**) La conception qui met les dieux en conflit avec des êtres surhumains est un fruit de la spéculation théologique naissante : elle a fait des Titans les premiers dieux, des Géants les premiers hommes (Gruppe, I, p. 435). Le combat des dieux contre les Géants, en particulier, est un sujet préféré des artistes archaïques. Il montre que l'imagination grecque pouvait être entraînée par les grandes compositions purement théistes et naturalistes, comme celles qui ont dominé la poésie primitive des Indiens (Helmolt, *Weltgesch.*, II, p. 360 sqq) et des Germains. Seulement, en Grèce, elles ont pâli devant la poésie héroïque, humaine.

Les aèdes sont les compagnons traditionnels des grands pour Homère. A la cour des princes d'Argos, de Thessalie, etc., ils ont élaboré les mythes que les rhapsodes colportaient dans les panégyries au VIIe et au VIe siècles ; l'*Iliade* et l'*Odyssée* montrent ce que sont devenus ces

cycles épiques quand l'écriture les a fixés. Or, si les aèdes ont pris pour types les potentats du présent, ils les ont déguisés en héros mycéniens (c'est en ce sens qu'il faut corriger les observations de M. Gruppe, I, p. 3, 5, etc.). Quant aux dieux, ils étaient donnés au poète, mais la façon dont il les a mis en scène a déterminé, dans bien des cas, leur caractère : se rappeler l'observation capitale d'Hérodote, II, 53. A côté de cette poésie aristocratique, une poésie plus modeste, qui a survécu sous le nom d'Hésiode (Gruppe, I, p. 76), s'est efforcée de mettre en valeur des conceptions plus populaires sur les dieux. Mais elle a subi l'ascendant de la poésie héroïque ; dans *Les Travaux et les Jours*, la conception des quatre âges du monde est altérée pour faire place aux héros (Gruppe, I, p. 423, 425, 441, 447), et, dans la *Théogonie*, les généalogies humaines s'enchevêtrent inextricablement. Mais les types idéaux des grandes familles n'auraient pas concurrencé ainsi les dieux authentiques si le Cadméen Œdipe, le Minyen Jason, l'Atride Agamennon et le Myrmidon Achille ne s'étaient réssentis de leur caractère de dieux déchus (Ehrenbreit, *Die Allgemeine Mythol.*, p. 234-5). Cf Hubert, dans la *Revue d'histoire des Religions*, 1914-1915.

**132**) On a cherché, dans la fable d'animaux, un vestige de mythologie indo-européenne, en s'appuyant sur les analogies entre fabulistes grecs et indiens. Mais la fable n'apparaît en Grèce qu'au VIe siècle, avec une zoologie nettement égéenne ; s'il y a des intrusions d'animaux exotiques, elles viennent plutôt d'Egypte. Les rapprochements entre la Grèce et l'Inde s'expliquent généralement sans peine par des collusions ultérieures, dans lesquelles l'Inde serait le plus souvent partie réceptrice. Voir Hausrath, art. *Fabel* dans Pauly-Wissova, *Realencyklopädie.*

**133**) De ce dualisme, qui avait de si profondes racines historiques, est résulté un trait essentiel du sentiment religieux grec : la difficulté, ou plutôt l'impossibilité de distinguer le dieu du héros. Pour certains dieux locaux, comme Héraklès, le caractère héroïque a prévalu. Au contraire, Apollon et Dionysos ont été reconnus partout comme dieux, tout en retenant nombre de traits de héros. Pour des divinités dont l'importance locale est attestée par les premiers calendriers, comme le Karneios, l'Hyakinthoos des Doriens, l'hésitation a toujours subsisté. De même, dans les personnages vénérés comme *oekistes* (fondateurs) par les colonies, du VIIIe au VIe siècle, on ne sait pas souvent s'il s'agit d'une hypostase divine ou d'un homme réel divinisé.

Ceci est particulier à la race grecque, et ne se retrouve ni en Orient ni en Occident. En Egypte, en Chaldée, nous trouvons aussi des mythes nombreux, mais les dieux sont bien des dieux, que nul n'aurait l'idée de prendre pour des hommes. De même chez

les Sémites, où les moindres dieux ont gardé leur rang, sans atteindre toujours à l'absolutisme terrible du Jéhovah juif ou de l'Allah arabe. De même, chez les Ario-Européens, Brahma et Vichnou, Ormuzd, Teutatès, Odin, sont des dieux incontestables, qui peuvent se prêter, dans des circonstances favorables, à devenir la source de toute science et de toute morale, et donner naissance à ces grandes synthèses qu'on appelle le brahmanisme, le zoroastrisme, le druidisme. Le caractère divin n'est pas moins reconnaissable chez les divinités infiniment plus modestes des Italiens : Jupiter, Quirinus, etc.

Les Grecs, eux, n'ont jamais pu donner à leurs dieux ce caractère tranché et impérieux. Avec le temps, il a été fait des tentatives pour rattacher à tel ou tel dieu tout un système de doctrines profondes : à Apollon delphien, à Déméter d'Eleusis, au Dionysos des orphiques. Mais il était trop tard : les dieux grecs étaient irrémédiablement humanisés. La réflexion scientifique naissante a été droit au panthéisme. Et les moralistes n'ont rien pu tirer des personnages divins consacrés par les antiques légendes.

Les Grecs sont devenus ainsi, au milieu d'un foisonnement perpétuel de superstitions de détail, le moins mystique, le plus laïque des peuples. Il se peut que ce fait ait sa source dans certaines aptitudes innées de la race. Mais la cause principale est, à notre avis, le phénomène historique que nous avons essayé d'analyser. Le fait mycénien est au fond du « miracle grec ».

**184)** Héraklès a pu être contaminé par de vieux génies comme Alcée, mais, de même que son nom vient d'Héra, de même sa gloire vient de celle des rois argiens du 9e, du 8e et du 7e siècles. Il a été adopté aussitôt par tous les Doriens, remplaçant l'antique Aegimios (Dict. Saglio-Pottier, art. *Hercule*, p. 105). Reçu au nombre des dieux, il a été vénéré à Thèbes, mais sans qu'on se méprît sur sa tardive apothéose. Son assimilation avec le Melkarth de Tyr est plus secondaire encore et était d'ailleurs discutée (Hér., II, p. 45).

Thésée aussi a des traits anciens, préattiques ; il n'a même passé de Trézène à Athènes qu'au temps de la ligue de Calaurie (7e siècle). Mais c'est à Athènes que son personnage a été dessiné définitivement, avec l'idée bien arrêtée de l'apparier à Hercule (cf. Pottier, *Comment Thésée devint l'ami d'Hercule*). Il n'est jamais devenu dieu.

Hercule et Thésée sont donc des héros d'origine nettement épique et moderne (Gruppe, I, p. 450 sqq., 580 sqq.). Mais ils ont été projetés dans le milieu mycénien : Hercule a été rattaché aux rois de Mycènes et de Tirynthe, Thésée a été introduit, par le fil d'Ariadne, dans le palais de Minos.

Sur Karnéios, qui s'est confondu avec Apollon, cf. Dict. Saglio-Pot-

tier, art. *Karneia*. Sur Hyakinthos, qui est resté indépendant, cf. *Hyakinthia*.

**135**) Les colonies grecques extra-égéennes ont été fondées au moment même où la production épique atteignait son apogée (8ᵉ-6ᵉ siècles). Pour celles du 8ᵉ et du 7ᵉ siècles, le nom du fondateur peut être historique : il l'est en général pour celles du 6ᵉ. En tout cas, on n'a pas songé à les rattacher aux « héros » authentiques, ceux du temps mycénien. Mais pour les pays barbares avec lesquels ils ont pris contact alors, les Grecs étaient libres : ils en ont disposé en faveur de leurs héros, plaçant Héraklès en Assyrie, Diomède en Iapygie, Enée en Sicile et au Latium (dès le vᵉ siècle ; Gruppe, I, p. 365). Ce dernier a eu, grâce à Rome, la fortune la plus brillante.

On sait quelles sont au vᵉ siècle les hésitations des esprits religieux, mis en présence de certains personnages, quand il faut décider s'ils sont dieux ou hommes : cf. Hér., I, 65 ; II, 45, 145 sqq. ; IV, 94, etc.

**136**) On trouve dans le monde sémitique un exemple intéressant de dieu mal compris et mué en homme par de nouveaux arrivants : c'est Samson (cf. Gruppe, I, p. 246 sqq). Le dieu est le dieu solaire assyrien, Samaš ; les nouveaux arrivants sont le peuple minoen des Philistins. On a depuis longtemps remarqué quels caractères distinguaient, dans la littérature juive, les récits empruntés à ce peuple cousin des Grecs (Renan, *Hist. du peuple d'Israël*, I, p. 158 ; II, p. 24 sqq).

Les peuples d'Italie avaient naturellement leurs dieux spéciaux. Mais leurs croyances ont été influencées, à dater du 8ᵉ siècle, par la mythologie grecque avec une intensité toute particulière. Pour les Étrusques, le fait est prouvé par d'innombrables monuments. Pour les Romains l'action s'est exercée d'abord à travers les Étrusques, puis directement. Mais les héros adoptés sont devenus des dieux incontestés (cf. Dict. Saglio-Pottier, art. *Hercules*, *Dioscuri*).

**137**) On sait que la tendance anthromorphique de l'esprit grec a trouvé plus tard sa formule philosophique dans l'évhémérisme (cf. mon *Hist. de l'Antiq.*, III, p. 205). M. Gruppe fait trop des aèdes du 9ᵉ et du 8ᵉ siècles des évhéméristes conscients (I, p. 10) : les grands « tyrans », leurs contemporains, ont certes été présents à leur esprit, mais l'arrière-fond divin était réel pour eux.

Dans le cas des Grecs, une civilisation préexistante minoenne-mycénienne dévie fortement le développement religieux d'un peuple indo-européen, développement très actif et prolongé en pleine époque historique (un dieu de très vieille souche grecque, Asklépios, n'a pris son essor qu'en plein vᵉ siécle). On songe naturellement à d'autres cas semblables : celui des Perses mis en présence de la civilisation babylonienne,

celui des Germains mis en présence de la civilisation méditerranéenne. Mais, pour les Perses, plus portés à la réflexion morale qu'à la poésie, la religion des ancêtres a résisté aux immixtions du dehors, sauf en certains détails (Mithra). Quant aux Germains, la civilisation antérieure s'est présentée à eux avec une religion d'origine sémitique, rebelle à tout compromis : le christianisme. Il y a eu « conversion ». Les analogies de situation sont peu de chose en regard des différences de psychologie ethnique ou d'antécédents intellectuels.

VI

## La route d'Asie Mineure.

**138**) La question est de première importance pour l'histoire des plus anciens rapports entre l'Orient et l'Occident méditerranéen. Dans la première partie, nous avons essayé d'indiquer en quelques mots la raison de cette importance. Nous voudrions ici revenir sur les éléments d'information dont nous disposons actuellement, et les mettre sous les yeux du lecteur.

**139**) Le livre qui a amorcé la question est celui de M. Radet, *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*, 1893. Naturellement, le livre n'est plus au courant pour les périodes prélydiennes. De plus, il est, comme le constate M. Gruppe, par trop « vertrauensselig ». Nous aurons l'occasion de parler du commerce babylonien et de la lettre de change.

**140**) L'Egypte était un pays civilisé 4000 ans au plus tard avant J.-C., la Chaldée 3000 ans au plus tard, les rives de la mer Egée 2000 ans au plus tard. Mais les relations entre ces premiers foyers de civilisation étaient encore rares et indirectes. Nous le savons pour l'Egypte et la Chaldée, pour l'Egypte et la Crète. *A fortiori* pouvons-nous affirmer qu'aucune communication régulière ne rejoignait, à 300 kilomètres de distance, la Chaldée et la côte ionienne. Et cependant les relations futures étaient déjà amorcées. On sait que, dès le 3e millénaire avant J.-C., une monarchie sacerdotale dérivée de celles de la Babylonie existait sur le Tigre moyen, ayant pour capitale Assur. Or, des documents contemporains des rois chaldéens d'Our, donc sensiblement antérieurs à l'an 2000 avant J.-C., nous révèlent des relations entre cette monarchie et les pays situés par delà l'Euphrate, dans ce qui fut plus tard la Cappadoce. Des Assyriens vivaient dans ce pays, y

faisaient des affaires entre eux et avec les indigènes. Les documents ne sont pas encore assez clairs pour révéler quelle était la situation juridique de cette colonie, ni ce qui l'avait attirée dans cette contrée lointaine.

Les mines de fer ou d'argent qui ont fait plus tard la réputation des Meshek et des Toubal, riverains de la mer Noire, étaient-elles déjà exploitées? Nous ne savons. Ce qui est sûr, c'est que les relations constatées n'ont pas été passagères. Plusieurs siècles plus tard, des documents contemporains du roi assyrien Išmedagan (vers 1900) en attestent la persistance, et prouvent en outre que le roi d'Assur exerçait une certaine suzeraineté sur le pays. Cette suzeraineté a subi des éclipses, mais nous verrons que les Assyriens ont toujours tenu à rappeler ces titres anciens et ont fini par les faire reconnaître solidement.

**141**) Les premiers documents babylo. de Cappadoce remontent à l'époque des rois d'Our : Thureau-Dangin, *Rev. d'Assyriol.* 1911, p. 144-5 (cf. chap. sur la *chronol. chald.*). Ils sont encore en assez petit nombre. M. Contenau en étudie un nouveau lot. Ils sont datés par le nom du roi d'Our ou bien du *limmu* (prêtre éponyme) : pas encore de nom de roi d'Assur. Ils contiennent des noms cappadociens (*ib*, p. 151).

Les documents assyriens du temps d'Išmidagan sont déjà signalés par Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*, I, § 463, 466. Nous avons dit pourquoi nous plaçions ce roi assyrien plus tôt que ne fait l'historien allemand (cf. chap. sur la *chronol. chald.*). Cf. aussi Schmal, *Mitteil. d. vorderasiat. Gesellschaft*, 1908, p. 33.

**142**) Entre ces documents primitifs et la grande époque assyrienne s'intercale en effet la longue période de la domination des Hittites (Chattu en Chaldée, Khâti en Egypte). Ceux-ci se sont certainement développés dans le Taurus et l'Asie-Mineure occidentale. Mais nous ne les saisissons naturellement que quand ils entrent en contact avec les monarchies méridionales. Nous apprenons que vers 1750, ils poussaient des pointes le long de l'Euphrate, jusqu'à Babylone. Puis le roi cosséen Agoumkakrimé leur a repris les dieux de Babel (vers 1600), et un royaume distinct du leur, Mitâni ou Naharaina, s'est assis vers Edesse, à gauche de l'Euphrate. Les choses en étaient là quand les grands conquérants égyptiens, Thoutmos I[er], Thoutmos III, parurent sur l'Euphrate. Les Hittites furent contenus par eux, et l'étaient encore sous Aménophis III (vers 1400). Mais tout avait déjà changé sous le successeur de celui-ci : les lettres trouvées à Tell-el-Amarna nous l'attestent. On sait quels renseignements elles nous donnent sur les relations du Pharaon avec les princes asiatiques. On voit Amé-

nophis IV en correspondance régulière avec le roi cosséen de Babylone, Bournabouriaš. Celui-ci se plaint des prévenances de son « frère » pour le roi d'Assyrie Assurnirari : « Ces Assyriens, mes sujets, je ne te les ai pas envoyés, comme ils l'ont dit. Pourquoi ont-ils été reçus chez toi ? Si tu m'aimes, ils n'obtiendront rien de toi. Laisse-les revenir les mains vides ». Les relations sont aussi bonnes, officiellement, avec le roi de Mitâni, mais nous savons par les plaintes des vassaux syriens du Pharaon que celui-ci ne s'interdit pas les empiétements en Syrie. Il en est de même du roi des Hâttites, autre « bon frère » du roi d'Egypte. Par une série de lettres, nous voyons celui-ci s'infiltrer dans la Syrie du Nord : enfin « le roi de Hâtti, disent les gens de Tounipa (Alep), est à Nuhassé, à deux jours de Tounipa, qu'il menace ». On le redoute à Damas, à Byblos. Le Pharaon a un autre ami dans la personne du monarque d'Arzawa, dont le nom, Tarkoundahama, nous reporte en Cilicie, mais nous ne voyons pas encore quelles sont les relations entre le Hittite et celui-ci. Le roi d'Alasia (Cypre) met le Pharaon en garde contre Hâtti et Sangar (Mitâni ?), mais sans dire si c'est vers la Phénicie ou vers la Cilicie que se porte la menace.

Nous sommes préparés par ces renseignements aux progrès de la puissance hittite, que nous voyons installée dans la Syrie du Nord vers 1300. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les guerres de Ramsès II contre le « grand prince de Hâtti ». Constatons seulement qu'à cette époque la souveraineté de celui-ci sur la Cilicie est un fait acquis, et qu'il emploie des bandes qui viennent évidemment de plus loin encore, de l'Asie-Mineure occidentale (Danaouna, Pidasa, etc.). Cette domination hittite a été éphémère, et, dès le temps de Ramsès III (après 1200), la région où elle s'était exercée était en passe de revenir à l'état de morcellement politique que nous ferons constater un peu plus tard les documents assyriens.

Toujours est-il que, dès la fin du 3e millénaire, et pendant tout le 2e, des relations actives et suivies ont existé entre les grands centres de civilisation du Tigre et du Nil et l'Asie-Mineure orientale. Le rôle de la Cilicie indique qu'elles s'étendaient plus loin vers l'Ouest, et probablement par la route que suit aujourd'hui, en contournant le désert asianique par le Sud, le chemin de fer de Bagdad. D'autres routes allaient sans aucun doute de la Cilicie à la mer Noire. Sur le Nord de la péninsule l'obscurité reste épaisse. Un air de famille indéniable est répandu sur les monuments, même les plus archaïques, de la péninsule asianique, mais rien ne permet de conclure encore à des communications établies par cette voie.

**143**) Sur la poussée des Khattu contre Babylone vers 1750, cf. chap. sur la *chronol. chald.* Le royaume de Mitâni, fondé en Mésopotamie

septentrionale, reste vassal des Chattu : MESSERSCHMIDT, *Mitanistudien*, 1899 ; WINCKLER *Mitteil. d. deutschen Orientgesellschaft*, 1908. Ses rois, Dušratta et ses successeurs, ont conquis Assur même au XV^e^ siècle : cf. SCHNABEL, *Mitteil. der vorderas Gesellsch.*, 1908, p. 23-4.

Sur les lettres de Tell-el-Amarna, nous suivons KNUDTZON, *Die Tell-el-Amarna Briefe*. Sur Arzawa, cf. le même, *Die zwei Arzawa-Briefe*, 1902.

Les documents cappadociens cités ci-dessus rattachent l'époque antérieure aux lettres d'El-Amarna à l'époque de Sapalulu et de Séti I. C'est là que se trouvent les indications si importantes pour l'ethnographie asianique (cf. chap. sur les *Indo-Européens*).

Sur Ramsès II et les Khâti, cf. MASPERO, *Hist. anc. de l'Orient*, II, p. 401 sqq. : depuis, le texte babylonien du traité de 1271 a été trouvé (*Sitzungsber. Akad. Berlin*, 1917). Qodi est certainement la Cilicie. L'identification des Dardana (Dardaniens ?), Pédasa (Pédasos ?), etc., plus douteuse. La communication entre les Khâti et eux a pu, en tous cas, se faire par Godi et le Sud du désert asianique. Les Peuples de la Mer (v. 1180) ont touché Godi et Khâti, Cilicie et Syrie du Nord ; MASPERO, II, p. 461 sqq.

Le monde religieux asianique que nous révèlent les documents assyriens (cf. THUREAU-DANGIN, *Rev. d'Assyr.* 1911, p. 151 sqq.), puis égyptiens (le dieu Tešub est identifié par ceux-ci avec Set-Typhon), est nettement indigène, c'est seulement dans les documents mitaniens qu'on trouve les éléments ariens que nous avons signalés (cf. chp. sur les *Indo-Européens*). Sur le dieu asianique Tarchou, qu'on a prétendu retrouver en Etrurie, cf. DE SANCTIS, *Stor. die Romani*, I, p. 128. Les cultes de Capadoce se retrouvent en Asie-Mineure occidentale, mais nous avons dit combien leur influence est tardive à Ephèse (cf. chap. sur la *mythol. grecque*).

**144**) Cette splendeur des Hittites exclut la possibilité d'un maintien de la suzeraineté assyrienne en Cappadoce, quand bien même nous ne saurions pas qu'Assur avait alors fort à faire en Chaldée. Des vestiges de l'ancienne hégémonie se sont maintenus, par exemple sur les Moschiens (angle S. E. de la mer Noire), qui ne se sont affranchis que vers 1200. C'est Téglathphalasar I^er^ qui, vers 1120-1110 avant J.-C., a le premier revendiqué avec énergie les droits d'antan :

« Dans le même temps..., vers les pays éloignés des rois riverains de la mer supérieure, Assur, le Seigneur, m'envoya, et je marchai... 16 montagnes puissantes, le bon terrain passé en chariot, le terrain difficile enfoncé avec des haches de bronze, je les ai domptées. Le fleuve Euphrate je franchis ; le roi de Tumme, le roi de Tunube (Tunipa ? Alep ?)..., en tout 23 rois des pays de Naïri rassemblèrent leurs chariots et leurs troupes et se dressèrent

contre moi... 2 soixantaines de leurs chariots avec l'équipement restèrent entre mes mains. Soixante rois des pays de Naïri, avec ceux qui étaient venus à leur secours, je les poursuivis la lance aux reins jusqu'à la mer supérieure... Les fils, rejetons de leur royauté, je reçus en otages. Un tribut de 1200 chevaux, 2.000 bœufs, je leur imposai... »

Que Téglathphalasar ait franchi l'Euphrate oriental ou l'Euphrate occidental, la mer supérieure qu'il a rencontrée ensuite ne peut être que la mer Noire. Il a donc rétabli la suzeraineté assyrienne en Cappadoce, mais pas pour longtemps : on sait que, avant 1050, un de ses successeurs se faisait battre à Karkémish par les Hittites, et que, depuis, Assur eut assez affaire de se défendre contre Babel.

Les gens venus au secours des rois du Naïri dont parle l'Assyrien étaient-ils des Phrygiens, comme on l'a supposé ? Il est certain que l'immigration qui a porté les Phrygiens et autres peuplades thraces en Asie, et jusqu'aux bords du Sangarios, se place *au plus tard* vers cette époque. Mais les Phrygiens paraissent d'abord avoir eu les regards tournés vers l'Ouest, comme leurs voisins de Méonie : c'est par la mer Egée que leur est venu l'alphabet, alors que dans l'Asie-Mineure orientale se sont conservés longtemps encore les hiéroglyphes et les cunéiformes.

Les Assyriens ne se sont relevés qu'au IXe siècle : encore Assournazirpal (vers 875) ne franchit-il l'Euphrate que pour descendre en Syrie. Son successeur Salmanasar II, lui, a revu la Cappadoce : il a même poussé jusqu'en Cilicie, où Tarse a reconnu sa suzeraineté (vers 825). Et encore une fois l'Assyrie n'a pu se maintenir. Les rois d'Ourartou (Arménie) se sont étendus en tous sens, et nous racontent dans leurs inscriptions qu'ils ont franchi l'Euphrate, eux aussi : et Téglathphalasar II (740-730) a dû d'abord les refouler de Mésopotamie et de Syrie. Sargon (vers 710) apparaît de nouveau maître de la Cappadoce et de la Cilicie : c'est lui qui le premier a entendu retentir le nom des Cimmériens.

**145**) L'époque qui suit celles des lettres de Tell-el-Amarna (1400-1150) a vu de grandes luttes entre Assur et Babel : la prise de Babylone par Tukultininib se place vers 1250, la chute des Cosséens vers 1175 : voir le chap. sur la *chronologie chaldéenne*, où sont les références.

La mention du soulèvement des Moschiens, soixante ans avant Téglathphalasar I (donc 1180), se trouve dans les inscriptions de celui-ci : *Keilinschriftl. Bibliothek*, I, p. 14 sqq. (col. I, l. 62). Elle prouve que, si les rois d'Assur avaient reculé en Cappadoce, ils n'avaient pas laissé courir la prescription de leurs droits sur les bords de la mer Noire.

Les inscriptions de Téglathphalasar I dans la *Keilinschriftl. Bibl.*, I,

p. 14 sqq. (cf. Ungnad, *Assyrische Grammatik*). L'identification de la mer supérieure avec la mer Noire, admise par Ed. Meyer, a été contestée depuis : Streck, *Zeitschr. f. Assyr.*, 1898, p. 27 ; 1899, p. 103. Elle me paraît hors de doute.

La défaite de Karkémish : Maspero, *Hist. anc. de l'Orient*, II, p. 665. Après, on n'a même plus la liste complète des rois d'Assur jusqu'en 900 av. J.-C. Sur les successeurs des rois cosséens à Babylone, cf. le chap. sur la *chronol. chald.* L'éclipse des Etats du Tigre et de l'Euphrate n'est pas douteuse, encore que les causes en soient obscures.

L'hypothèse des rapports entre l'invasion phrygienne et les mouvements du Nairi (1120) est émise par Maspero, *Hist. anc.*, II, p. 586 ; III, p. 328. Rien ne *force* à la faire remonter si haut. Les inscriptions phrygiennes sont naturellement très postérieures. Et le nom des Phrygiens ne paraît pas dans Homère, mais cela tendrait seulement à prouver que l'appellation était récente alors (comme celle des Lydiens).

Sur Salmanasar II en Cappadoce, cf. Maspero, *Hist. anc.*, III, p. 88.

Les inscriptions des rois d'Ourartou ont été déchiffrées par Sayce (*Journ. of the Roy. As. Soc.*, N. S. 14, 1882). Cf. Maspero, *Hist. anc.*, III, p. 102 sqq. Il y a forcément interruption de la domination assyrienne en Cappadoce de 800 à 750 environ.

Sur Sargon (721-704), il y a un nouveau document depuis Maspero : Thureau-Dangin, *La campagne de Sargon en 714*. Mais cela ne touche pas la Cappadoce et l'apparition des Cimmériens.

**146)** Au VIIIe siècle, nous commençons à avoir d'autres documents que les assyriens : les chroniques des rois de Méonie (Lydie), recueillies par les Grecs. Elles sont fortement mêlées de légendes, mais attestent cependant sans doute possible des relations avec Babylone. Ces relations pouvaient fort bien être entretenues par la route du Sud, où les rois d'Assur s'efforçaient de protéger les marchands contre les montagnards de la Cilicie. Cependant d'autres récits grecs ont conservé le souvenir de la richesse des rois de Phrygie, les Midas et les Gordios. Or, la Phrygie était un pays purement agricole, et ne disposait pas, comme la Lydie, de lavages aurifères. Sa richesse ne peut donc guère s'expliquer que par le transit, et ceci nous amène à croire que dès lors les marchands passaient parfois au Nord du désert asianique, franchissaient l'Halys et atteignaient la Cappadoce. Car le royaume de Phrygie est antérieure à l'invasion cimmérienne, laquelle y mit fin en 676.

D'autres légendes grecques ont conservé le souvenir des premières navigations ioniennes dans la mer Noire, jusque vers le pays d'Alybé, riche en argent (angle S. E. de la mer Noire). Et les Grecs ont connu la Cappadoce assyrienne, puisqu'ils ont conservé l'habitude d'en appeler les habitants des Syriens. Tout cela est

antérieur à l'occupation cimmérienne de Sinope (VIII<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles).

Ainsi, dans la période de 400 ans qui va du XII[e] au VIII[e] siècle avant J.-C., la physionomie de l'Asie-Mineure se précise pour nous. Nous suivons de loin en loin ses relations avec l'Orient civilisé. Nous connaissons une des routes, celle du Sud. Nous avons des raisons de croire à l'existence de celle du Nord. C'est à ce moment que l'invasion cimmérienne vient tracer une coupure nette dans l'histoire de la péninsule.

**147**) Les rapports des Grecs avec la côte de Sinope ne peuvent être antérieurs au IX[e] ou VIII[e] siècle av. J.-C. A cette date, ils ont pu trouver la région fortement sémitisée. La dénomination de Syriens (c'est-à-dire Assyriens) blancs, pour les habitants de la Cappadoce, est courante encore au temps d'Hérodote, époque où la province était déjà transformée (cf. Hér. VII, 63 : I, 72, 76 ; III, 90 ; V, 49 ; VII, 72).

On sait que les récits relatifs aux rois méoniens (lydiens) avant Gygès se trouvent dans Nicolas de Damas (d'après Xanthos de Lydie) : cf. RADET, *La Lydie et le monde grec*, p. 71 sqq., 112. Mais il ne faudrait pas en déduire une régularité de rapports avec Babylone telle que la suppose M. Radet. Sur la lettre de change, je n'ai rien trouvé depuis Lenormant, *La monnaie dans l'antiquité*, I p. 119. Ce n'est pas suffisant, surtout pour supposer l'emploi de l'institution en dehors de la Chaldée.

Sur Sennachérib (704-681) en Cilicie, cf. MASPERO, *Hist. anc.*, III, p. 298. Depuis, un nouveau document a paru : *Cuneiform Texts of the Brit. Mus.*, 26, mais sans rien apporter de nouveau.

Si tard qu'on place l'immigration phrygienne, on ne peut descendre plus bas que le VIII[e] siècle : Midas, qui a voué des offrandes à Delphes (Hér., I, 14), est certainement un personnage historique. J'ajoute que les stèles de Ninfi (attribuées par Hérodote, II, 106, à Sésostris) peuvent remonter à un conquérant phrygien (MASPERO, II, p. 428) : le bonnet pointu et les souliers à la poulaine sont des attributs asianiques, qui se retrouvent en Phrygie comme en Cappadoce (MASPERO, *Hist. anc.*, II, p. 355 ; III, p. 334, 528).

Sur les richesses que pouvaient procurer les péages sur les caravanes, cf. *Les six voyages de M. Tavernier* (1724), I, p. 14, 24, etc. Les conditions commencent seulement à changer avec les chemins de fer : cf. V. CUINET, *La Turquie d'Asie*, 1891.

La date de la chute du royaume de Phrygie dans Eusèbe, éd. Helm, 1913, p. 92. Sans être sûre, elle cadre assez bien avec ce que nous savons de l'invasion cimmérienne (cf. STRABON, I, III, 21).

Sur les anciennes relations de la Thessalie avec la mer Noire, attestées par la légende des Argonautes, cf. le chap. sur la *mythologie grecque*. A ce temps remonte la conception des Cimmériens comme le grand peuple septentrional, qu'on retrouve dans l'Odyssée (XI, 14 sqq). La

colonisation ionienne n'a pu prendre son essor qu'avec la disparition des Cimmériens, à la fin du VII^e siècle. Mais l'incohérence des dates de fondations de colonies dans Eusèbe (Trébizonde 757, Sinope 628) peut s'expliquer autrement que par une double colonisation (cf. chap. sur la *chronol. olympique*).

**148**) Le mouvement de population qui a amené peu à peu les Indoeuropéens par-dessus les détroits n'avait jamais cessé complètement : au VIII^e siècle, les Trères arrivaient encore de Thrace en Mysie. Mais les Cimmériens sont partis d'ailleurs, de Crimée, et ont passé par les défilés occidentaux du Caucase, pour s'installer dans la région de Sinope. Ainsi disent les Grecs, ajoutant que les Scythes, qui les avaient talonnés, les suivirent au Sud du Caucase, s'installant plus à l'Est, dans le bassin de l'Araxe. Tout cela cadre parfaitement avec les documents des Sargonides d'Assyrie (721-608). Sargon (vers 710) mentionne des rapports de ses officiers de Cappadoce où il est question de Cimmériens. Sennachérib (704-681) a eu à protéger les marchands de Cilicie contre des attaques de pillards, mais il ne s'agit pas de Cimmériens. Asarhaddon (681-668) a eu affaire à des chefs cimmériens sur le haut Euphrate, et a conclu alliance avec le chef scythe Bartatoua. Enfin Assourbanipal (668-625) n'a jamais perdu de vue les peuples du Nord. C'est lui qui, le premier, nous atteste, à cette occasion, des relations officielles avec l'Asie-Mineure occidentale (après 650). Là, le royaume de Lydie venait de se substituer (vers 700) à l'antique monarchie méonienne, et le roi Gygès songea à exploiter les relations commerciales traditionnelles dans l'intérêt de la politique ;

« Gygès, roi du pays des Lydiens, région des traversées de la mer, pays lointain, que les rois mes pères ne connaissaient même pas de nom, le dieu Assur, mon père, lui fit voir mon nom en songe, lui disant : « Saisis les pieds d'Assourbanipal, roi d'Assyrie, et en son nom tu battras tes ennemis ». D'après ce songe, il envoya un messager demander mon alliance : il remit à ce messager le récit du songe. Dès qu'il eut saisi les pieds de ma royauté, il vainquit les Cimmériens, qui houspillaient son pays, qui n'avaient pas craint mes pères, et ne saisissaient pas mes pieds. Avec l'appui d'Assur et d'Istar, il choisit deux des chefs cimmériens qu'il avait pris, les enchaîna et me les envoya avec son tribut. Puis, il cessa de m'envoyer l'ambassadeur qu'il entretenait auprès de moi. Comme il n'avait pas observé l'ordre d'Assur, se fiant en ses propres forces, il alla jusqu'à s'allier à (Tu)samilki, roi d'Egypte, qui avait rejeté le joug de ma royauté, et lui envoya des secours. Moi je l'appris, et je priai Assur et Istar : « Que son cadavre soit jeté devant ses ennemis, et qu'on emporte ses os ».

Ainsi demandé, ainsi accordé ; son cadavre fut jeté devant ses ennemis, et on emporta ses os. Les Cimmériens, qu'en mon nom il avait domptés, se soulevèrent et écrasèrent son pays. Après lui son fils monta sur le trône. Les malheurs qui, à ma prière, avaient fondu sur son père, il me les fit connaître par son messager, et se courba devant moi, en ces termes : « Un roi que le dieu connait, c'est toi. Tu as maudi mon père, et le mal est tombé sur lui. Moi, ton esclave, qui te révère, bénis-moi, et que je porte ton joug ! »

Ces allées et venues entre Sardes et Ninive ont eu lieu certainement par la route du Sud. Celle du Nord était alors aux mains des Cimmériens. Assourbanipal nous confirme le fait de la grande invasion cimmérienne vers la Phrygie, vers la Lydie, vers Ephèse. Ailleurs il nous raconte comment un chef cimmérien, Toukdamis, poussa jusqu'en Cilicie et y périt misérablement (vers 646). Cette domination cimmérienne s'est maintenue jusque vers 640 ou 630, époque où la bataille de Zéla (dans le Pont) soumit les Cimmériens aux chefs scythes de l'Est. Nous n'avons pas à raconter ici comment le successeur d'Assourbanipal (625), menacé par les Mèdes et les Chaldéens, appela les Scythes à l'aide, comment ceux-ci pillèrent toute l'Asie Antérieure jusqu'aux confins de l'Egypte, puis se dispersèrent, et comment cette bourrasque ne fit que hâter la chute de Ninive (608).

**149**) Les Cimmériens apparaissent plutôt comme le dernier ban de l'invasion thrace qui a succédé en Asie-Mineure à l'invasion primitive arienne : cf. chap. sur les *Indoeuropéens*. Il est très normal que les Assyriens les aient rencontrés d'abord près de Sinope. Sur la légende des Amazones, cf. chap. sur la *Mythologie grecque*.

Nous avons traduit le texte relatif à Gygès d'après la *Keilschiftl. Bibl.*, II, 177 (cf. aussi Ungnad, *Assyr. Grammatik*). Le pays des traversées de la mer, *ša nibirti tamtim*, indique simplement un pays voisin des côtes. Tusamilki est-il Psammétik ? cf. Maspero, *Hist. anc.*, III, p. 325. Le nom du fils de Gygès, Ardys (*Ardusu*), n'a été introduit dans le texte assyrien que par erreur. On sait d'ailleurs que la date de la mort de Gygès est incertaine (vers 650 ?) : tout ce qu'on peut affirmer, c'est que la chronologie des rois de Lydie dans Hérodote (I, 14, 16, 25, 86, 91) est incompatible avec les documents assyriens. Cette chronologie semble avoir été truquée pour expliquer l'oracle d'Apollon (Hér., I, 91), et faire régner les Mermnades $(33\ 1/3 \times 5) = 166$ ans 2/3 ans.

Sur l'attaque de Toukdamis, Maspero, *Hist. anc.*, III, p. 430. Elle pourrait avoir coûté aux Assyriens la Cappadoce.

Sur la bataille de Zéla, nous n'avons que des textes de Strabon (XI, VIII, 4-5 — XII, III, 17), où la tradition est en tous cas altérée. Tout ce qui est sûr, c'est que les Cimmériens furent entraînés par les Scythes.

**150**) La domination séculaire des Cimmériens et des Scythes a bouleversé ethniquement les régions au Sud du Caucase. A l'Ouest la monarchie phrygienne avait sombré, et des éléments phrygiens avaient émigré par delà l'Halys, en Cappadoce et jusqu'en Arménie. Les Hittites n'étaient plus représentés qu'en Syrie, les Meshek et Toubal qu'à l'angle S.-E. de la Mer Noire. Le royaume d'Ourartou avait fait place à un fouillis de tribus hétéroclites. Cet émiettement ouvrit la voie aux entreprises des monarchies nouvelles de l'Ouest et de l'Est. A l'Ouest, Ardys (vers 640) et Sadyatte (vers 615) avaient relevé la monarchie lydienne, et Alyatte (après 610) porta sa domination jusqu'à l'Halys, et réduisit les restes des Cimmériens : sa réputation pénétra jusqu'aux Scythes des montagnes arméniennes. A l'Est, le roi mède Cyaxare, après la chute de Ninive (608), soumit l'Arménie. La Lydie et la Médie devenaient presque limitrophes, et le choc ne tarda pas. On connaît l'incident de l'éclipse qui mit fin à la guerre (celle du 28 mai 585). Le mariage d'Astyage, qui allait succéder à Cyaxare, avec la fille d'Alyatte, Aryénis, inaugura une période de paix qui se prolongea une quarantaine d'années.

La route du Sud n'a été coupée que pendant le court intervalle de la tourmente scythe. Après la chute de Ninive (608), le trafic y est redevenu important. Le roi de Babylone et le Syennésis de Cilicie, en se portant garants du traité médo-lydien, prouvèrent l'intérêt qu'ils portaient à ce que ce trafic ne fût pas troublé entre Sardes et Ecbatane. Quant à la route du Nord, elle a vu certainement se mouvoir les armées qui ont soutenu la guerre entre Alyatte et Cyaxare. Mais ce n'est qu'au VI^e^ siècle qu'elle a pu retrouver l'importance qu'elle avait avant l'invasion cimmérienne, et même l'accroître encore.

Sardes, la capitale lydienne, était le point d'aboutissement de ces deux routes, en même temps qu'elle avoisinait les ports d'Ionie. On sait quelle richesse ses rois durent à cette situation. La monnaie lydienne a été réglée définitivement par le dernier d'entre eux, Crésus. Comme il n'est pas fait mention de monnaie dans les documents assyriens jusqu'à la chute de Ninive (608), ni même dans ceux du nouvel empire chaldéen, on est forcé de conclure que l'invention nouvelle n'a pas fait sentir son action en Asie avant le milieu du VI^e^ siècle.

**151**) Sur les changements ethniques survenus de l'Hellespont à la Caspienne, cf. chap. sur les *Indo-européens*.

Sur la guerre des Lydiens et des Mèdes, cf. Hér., I, 74. On sait que l'éclipse a été placée en 610 ou en 585 (Ginzel, *Spez. Kanon*, p. 169 sqq : il est possible que celle de Thalès soit de 558, comme le veut M. Beloch, *Griech. Gesch.*, 2^e^ éd., $I^2$, p. 355, mais celle de la bataille se place cer-

tainement plus tôt, et il faut supposer alors une confusion). La chronologie des rois mèdes dans Hérodote (I, 102, 106, 136) n'est pas un guide sûr, parce que le terme inférieur (chute d'Astyage) n'est pas sûrement daté.

La route du Sud était certainement encore la route de Babylone à Sardes. Les Syennésis ont continué à régner en Cilicie jusqu'à l'époque de l'*Anabase* (vers 400) et plus tard encore.

Cf. aussi Ad. DUNHAM, *The Hist. of Miletus* 1915, p. 11 et carte II, et ORMEROD, *Class. Review*, 1912, p. 75.

Forcément, le développement d'Ecbatane a dû provoquer la création d'une route plus septentrionale que celles qui partaient de Babylone ou de Ninive. Les limites des empires mède et chaldéen n'étaient pas bien sûres : cf. chap. sur les *Indo-européens*. Le premier signe certain que la route passant au N. du désert existe est le développement de Ptérie (Hér., I, 74).

On serait tenté d'expliquer les infiltrations indo-iraniennnes en Grèce, p. ex. l'apparition de la fable, par l'activité de cette voie : c'est pour cela qu'un Phrygien (Ésope) serait l'intermédiaire. Mais tout ici est incertain (Hausrath, art. *Fabel* dans PAULY-WISSOWA, *Encyclop.*)

Les monnaies des rois lydiens avant Crésus sont toutes suspectes. Sur celles de Crésus, cf. BABELON, *Traité des Monnaies*, 2e partie, vol. I, p. 223 sqq., et BELOCH, *Griesch. Gesch.*, 2e édit., I², p. 341. Nous reviendrons sur la question économique dans le chap. sur la *métrologie*.

**152**) La période de paix se termina quand Crésus fut monté sur le trône lydien (560), et qu'Astyage eut été renversé par son vassal perse, l'Achéménide Cyrus (558-549). Crésus jugea l'occasion bonne pour mettre la main sur la Cappadoce, en particulier sur la riche contrée de Ptérie. Cyrus n'était pas homme à accepter cet empiètement. Il traversa l'Assyrie, les montagnes arméniennes, et parut au delà de l'Euphrate dans l'été 546. Le sort des armes décida en sa faveur : il poursuivit son adversaire l'épée dans les reins jusqu'à Sardes, et mit fin au royaume lydien.

Dans cette campagne, la route du Nord apparaît nettement comme la route de marche des armées iraniennes. Elle disparaît ensuite à nos yeux au temps des guerres de Cyrus contre Babylone (538) et les nomades de l'Est, de Cambyse contre l'Egypte (525), et même de la révolution qui donna le trône de Perse à Darius (vers 520). Dans ce bouleversement, les provinces de l'Occident restèrent tranquilles, à part quelques velléités d'indépendance des satrapes de Lydie et d'Egypte, qui furent réprimées. La facilité avec laquelle tomba celui de Sardes, Oroetès, atteste que les communications du Grand Roi avec sa province la plus occidentale étaient bien assurées. Darius n'a eu qu'à régulariser le service de poste sur la grande route de Suse à Sardes. Il a em-

ployé certainement cette route dans son expédition en Thrace et en Scythie (vers 510), aussi bien qu'au retour. Les peuples de l'angle S.-E. de la Mer Noire, qui n'apparaissent pas sur ses premières listes de tributaires, sont inscrites au contraire sur les listes qui datent de la seconde partie du règne.

**153**) On est conduit à se demander ce qui a provoqué la préférence de l'autorité perse pour cette route. Elle est plus longue que celle du Sud de 200 kilomètres environ. Il faut donc que les Achéménides se soient trouvés en présence d'un état de choses antérieur. Et il est probable que ceci se rattache à la colonisation grecque de la Mer Noire. L'invasion cimmérienne avait retardé celle-ci. Aussitôt le calme revenu dans ces régions, les Grecs y affluèrent, et le mouvement de colonisation se poursuivit pendant tout le vi^e^ siècle. Or, Sinope, Trébizonde, pouvaient être attirées par les produits locaux des peuples voisins, qui exploitaient peut-être encore des mines de fer ou d'argent. Mais très certainement elles ont commercé avec l'extérieur, avec la Cappadoce, poussé jusqu'en Cilicie. Ainsi s'explique que la traversée de l'isthme asianique soit apparue aux premiers géographes ioniens comme plus facile qu'elle n'est en réalité. Ils ont entendu dire que de Comana Pontique à Comana de Cappadoce il y avait cinq journées pour un bon marcheur. Ils ont évalué à ce chiffre la largeur de la péninsule, négligeant le chemin de Comana Pontique à Sinope ou Trébizonde, et de Comana de Cappadoce à Tarse ou Anchiale, et cette erreur a laissé des traces même dans les écrits d'époques où l'on était mieux informé. En tous cas, ce mouvement commercial a dû dévier vers le Nord les relations entre la haute Asie et la Lydie. C'est probablement avec les navires des cités grecques du Sud de la Mer Noire qu'Ariaramnès a exécuté son expédition de reconnaissance vers la Crimée, avant l'expédition de Darius : la suzeraineté du Grand Roi dans ces parages s'est d'ailleurs exercée d'une façon très lâche.

**154**) Le seul texte contemporain sur la campagne de Cyrus, ce sont les Annales de Nabonid : *Keilinschr. Bibl.*, III, 2, p. 131. Il est mutilé. Mais la localisation à Ptérie de la bataille entre Cyrus et Crésus (Hér. I, 76) doit être historique.

L'Arménie s'est soulevée un moment contre Darius : Weissbach, *Keilinschr. der Achämeniden*, p. 31 sqq., mais le soulèvement n'a pas gagné à l'Ouest. Sur Oroetès, Hér., III, 128.

Darius, marchant sur la Scythie, aurait passé par Byzance au départ (Hér., IV, 85) et par Sestos au retour (IV, 143). Les peuples de l'angle S.-E. de la Mer Noire ne figurent pas dans les inscriptions de Darius, même dans celle de Naksh-i-Roustem, qui est postérieure à l'expédition

de Scythie (Weissbach, *Keilinschr. d. Achäm.*, p. 83, 99, etc.). Mais ils figurent dans la liste de tributs d'Hérodote (III, 89 sqq) et dans celle de l'armée de Xerxès (VIII, 78-9).

La colonisation grecque de la Mer Noire a commencé à la fin du VIIe siècle (cf. § 147) et s'est prolongé durant tout le VIe. Mais le commerce entre Sinope et Tarse n'a pu se développer que quand la Cappadoce et la Cilicie se sont trouvées réunies dans l'empire perse, et surtout quand les villes grecques du Pont elles-mêmes en ont fait partie. Sur la distance, Hér., II, 34. La conception d'après laquelle l'Asie-Mineure serait rattachée à l'Asie par un « isthme » se retrouve jusque dans Strabon.

Pour l'expédition de reconnaissance d'Ariaramnès dans la Mer Noire, la seule autorité est Ctésias, *Pers.*, 16. Mais le fait peut être historique.

Les vaisseaux des villes grecques du Pont-Euxin sont mentionnés dans l'armée de Xerxès en 480 (Hér., VII, 95, d'après Denys de Milet ?)

**155**) Les Grecs d'Ionie ont été particulièrement familiarisés avec la route de Sardes-Ptérie-Suse. Hécatée (vers 500), pour prendre un exemple, l'a certainement décrite dans sa *Description de la Terre* et dans ses récits sur la révolte ionienne. Xerxès ne semble pas l'avoir suivie en 480 : on ne sait où placer au juste Critalla de Cappadoce, point de rassemblement de son armée, mais le fait qu'il passa à Célènes semble indiquer qu'il gagna Sardes par le Sud. En revanche, Artabaze, revenant par Byzance (478-7), a suivi cette route pour aller dompter la révolte babylonienne. C'est sur cette route encore que nous rencontrons Thémistocle se rendant auprès d'Artaxerxès (vers 464). A cette époque d'ailleurs, la rupture des relations entre l'Ionie et l'intérieur asiatique avait dû la rendre moins fréquentée, et cela dura jusqu'à la paix de Callias (448). Hérodote a été peu après en Syrie et à Babylone, mais il n'est pas revenu par l'Asie-Mineure. C'est donc d'après l'ouvrage d'un de ses prédécesseurs ioniens qu'il nous a décrit la grande route royale vers 428.

On connaît cette description (V, 52). Hérodote part de Sardes, compte 20 relais et 94 1/2 parasanges jusqu'à l'Halys (600 km.), 28 relais et 104 parasanges en Cappadoce (plus de 600 km.), 3 relais et 15 1/2 parasanges en Cilicie (100 km.), 15 relais et 56 1/2 parasanges en Arménie (350-400 km.), décrit le passage du Tigre, des deux Zabs et du Gyndès (Diala), et compte enfin 15 relais et 42 1/2 parasanges jusqu'à Suse. Comme il additionne 111 relais et 450 parasanges, on voit qu'il a oublié les 300 relais et 137 parasanges (800 km.) de l'Assyrie ou du pays des Matianes, comme il dit.

Remarquons en passant sa conception du pays des Matianes. Ici et en divers autres endroits (I, 72, 189, 202 ; III, 94 ; V, 49, 52 ;

VII, 72), il considère cette région comme séparée par l'Halys des Paphlagoniens, bordant l'Arménie au N. et à l'E. et se prolongeant vaguement par delà la Caspienne. On voit poindre la notion d'une grande chaîne de montagnes prolongeant le Taurus, par le Sud de la Caspienne, jusqu'à l'Hindoukoush — notion qui tiendra une grande place dans la conception géographique de l'époque hellénistique.

Revenons à la description de la route. Ce qui nous intéresse, ce sont les 600 kilomètres comptés en Cappodoce et les 100 kilomètres mentionnés en Cilicie. Ceci suppose un long détour en Cappadoce et un point de rencontre avec l'Euphrate situé fort au Nord, vers Mélitène. Manifestement, la route, après avoir franchi l'Halys, filait vers l'Est, puis redescendait nettement du Nord au Sud, avant de se diriger vers l'Ouest, vers le Taurus, et d'écorner tout juste la province de Cilicie. Ainsi en ont jugé les savants qui connaissent le mieux le pays.

**156**) Xervès aurait passé par la route du Nord selon Hér. VII, 26 : mais la mention de Célènes semble indiquer une confusson. Artabaze revient par Byzance : Hér., IX, 89.

Thémistocle aux Têtes de Lions, sur la route du Nord (Plut. *Thém.* 36).

Les villes du Pont ont cherché, dès le lendemain des évènements de 480-78, à se rattacher à Athènes : Plut. *Arist*, 26. Cf. mon tome II, p. 98, etc., et l'*Anabase*.

Hérodote a certainement décrit la route de Suse à Sardes d'après une source écrite. D'après la place que cette description occupe dans sa narration (révolte de l'Ionie, l. V), on peut supposer que cette source est Hécatée. Quant à la carte qu'aurait utilisée Aristagoras (V 49), Hérodote ne dit pas que la route même y fût marquée.

La conception de la barrière montagneuse de l'Asie Antérieure est bien plus vague dans Hérodote que dans Strabon p. ex. (éd. Tardieu, I, p. 193 ; II, p. 386). Au v^e^ siècle, les notions des Grecs sur l'intérieur de l'Asie deviennent plus vagues. La route du Nord paraît avoir été toujours suivie : Plut., *Alc.*, 48 ; — mais bien moins activement qu'au vi^e^ siècle.

Le parcours que j'indique est à peu près celui que donne M. Macan dans son *Herodotus IV-VI* (II, p. 289 sqq.) : son exposé est un peu confus, mais puisé à des sources autorisées (voir la carte jointe). Au cours de la guerre actuelle, les états-majors ont publié de bons résumés sur les routes d'Asie-Mineure : cf. *Asia-Minor* de l'Etat-major britannique.

**157**) Ce parcours éclaire singulièrement l'histoire des communications en Asie-Mineure. La première route, celle qu'ont

connue les rois hittites au temps de leur splendeur, au temps où ils dominaient la Cilicie et élevaient leurs stèles jusque près de Smyrne, est celle du Sud. C'est aussi celle que protégeaient les rois d'Assur au temps de Sennachérib. Coupée un instant par les Scythes, restaurée ensuite, elle existait toujours sous les Achéménides, et a repris son importance à l'époque séleucide. C'est elle que décrivent Artémidore et Strabon :

| | | |
|---|---|---|
| Ephèse-Carura. . . . . . . . | 740 stades | 150 km. |
| Carura-Holmi . . . . . . . . | 920 | 200 |
| Holmi-Tyriaeum . . . . . . | 500 + | 100 + |
| Tyriaeum-Coropassus . . . . | 840 | 170 |
| Coropassus-Garsaoura . . . . | 120 | 25 |
| Garsaoura-Mazaca. . . . . . | 680 | 140 |
| Mazaca-Tomisa . . . . . . . | 1.440 | 300 — |
| Tomisa-Samosate . . . . . . | 450 | 90 |
| Euphrate-Tigre . . . . . . . | 1.400 | 500 — |
| | | 1.500 km. |

C'est enfin à peu près le parcours du chemin de fer de Bagdad.

A cette route s'en ajoutait une autre, qui traversait la Cappadoce du Sud au Nord. C'est elle que supposent les documents assyriens des environs de l'an 2000. Elle n'a pu que croître en importance sous lès Hittites. Elle est retombée ensuite à diverses reprises aux mains des rois d'Assyrie, jusqu'au moment où les Cimmériens en ont détenu la partie septentrionale. Ensuite elle a vu croître son importance par la colonisation grecque de la mer Noire.

Les infiltrations indo-européennes que nous relevons en Cilicie (Arzawa) dès le temps de Tell-el-Amarna (vers 1400) ont suivi la première route, d'Ouest en Est. Les infiltrations assyriennes que nous suivons par les contrats d'affaires de l'époque archaïque, puis par les récits des conquérants de la grande époque, ont suivi la seconde, du S. E. au N. O., sans dépasser Sinope.

Quand vint ensuite l'immigration des Phrygiens en Asie-Mineure, puis le développement de ce peuple, qui ne peut être très postérieur à l'an 1000, une troisième route se greffa sur la seconde, laquelle coupa l'Halys, suivit le Sangarios, et rejoignit la route du Sud en Méonie. C'est cette route qui a périclité sous les Cimmériens, pour prendre ensuite une importance nouvelle, et devenir la route principale sous les Achéménides, celle que connaissent le mieux les Grecs du v° siècle. La ligne télégraphique moderne en suit à peu près la trace jusque dans le Pont, pour filer ensuite vers Téhéran.

Ainsi la grande route achéménide apparaît composée de trois

tronçons raccordés dans la suite des temps : le tronçon de la route du Sud, de Suse à l'Euphrate et jusqu'en Cappadoce, le tronçon de la route Tarse-Sinope, la route de Cappadoce, par Ptérie, à Sardes. Peut-on préciser davantage ? Je le crois. La route du Sud devait rencontrer la route transversale vers Comana de Cappadoce, et la route transversale devait détacher (vers l'Ouest) la route du Nord, vers Comana du Pont. Déjà la similitude du nom des deux villes est un fait frappant. Mais combien plus frappant encore la similitude absolue des cultes et des usages greffés sur les grandes foires de ces deux villes ! Il est vrai que nos renseignements sur ce point ne datent que de l'époque hellénistique (Strabon). Mais le fond de croyances et de coutumes qu'ils révèlent est antérieur à la conquête macédonienne. Il a été iranisé sous la domination achéménide, et peut-être dès l'époque cimmérienne (Sakées de Zéla). Mais il remonte, en son essence, à l'époque assyrienne et même hittite. Est-il plus ancien encore, et procède t-il du patrimoine asianique le plus ancien ? C'est ce que l'étude des monuments de l'Asie-Mineure éclaircira peut-être un jour.

**158**) En somme, la route du Sud suffit à presque tout expliquer jusqu'au VI^e^ siècle. Sur les rapports entre l'arzawien et le lycien, cf. Knudtzon, *Die zwei Arzawa Briefe*, p. 52. La route du Sud a continué à servir largement à l'époque achéménide : cf. C[l] Boucher, *L'Anabase*, p. 18 sqq. Sur l'époque séleucide, mon tome III, p. 139 sqq. Le passage de Strabon est éd. Tardieu, III, p. 158.

La route transversale devait passer au N. E. de Césarée à l'époque des premiers documents assyriens (Thureau-Dangin, *Revue d'Assyr.*, 1911, p. 142 sqq.) : les documents qu'étudie M. Contenau ont été trouvés plus au N., dans la Cappadoce. Les documents hittites de Boghazkeui, etc., sont dans la boucle de l'Halys : Maspero, *Hist. anc.*, t. II, p. 646 sqq. ; III, p. 624 sqq. Le commerce assyrien du IX^e^ et du VIII^e^ siècle devait pousser jusqu'à Sinope : sur le culte de Sandan, cf. Gruppe, *Grie h. Mythol*, I, p. 497, Pour les Grecs, Ptérie est en face de Sinope : Hér. I, 76.

La route Piérie-Sardes n'est pas forcément de l'époque phrygienne, puisque la route du Sud passait par la Phrygie : cependant les monuments de l'épopue phrygienne se trouvent dans la vallée du Sangarios, plus au N. (Maspero, *Hist. anc.*, III, p. 331 sqq.). En somme cette route pourrait ne dater que du VI^e^ siècle. Au III^e^ siècle, l'invasion galate a renouvelé l'état de choses qui existait sous les Cimmériens.

Les deux Comana ne sont connues qu'à l'époque hellénistique (Strab., XI, VIII, 4, 5 : XII, III, 37). Mais leur importance commerciale et religieuse remonte forcément plus haut : l'origine du nom est au moins de l'époque assyrienne (*Zeitschr. f. Assyr.*, 1898, p. 57 ; 1899, p. 103).

Les Sacées sont d'origine préhellesnitique, au moins du IV^e^ siècle :

l'hypothèse de M. Prasek (*Gesch. d. Meder u. Perser*, II, p. 218) me paraît aventurée (cf. Weissbach, *Die Keilinsch. d. Achämenr.*, p. 125, 129). Le plus probable est que, comme le nom l'indique, elles se rattachent à l'invasion scythe. Mais, en leur fond, elles pourraient fort bien être plus anciennes encore.

**159**) Résumons cette étude qui complète et corrige sur certains points celle de M. Radet. Les relations entre les vieux centres civilisés d'Orient et le monde égéen, par la route de terre, apparaissent amorcés 2.000 ans avant J.-C. La domination hittite les a probablement prolongées, par le Sud de la péninsule, jusqu'au terme occidental, les a affermies avec le terme septentrional. A l'époque assyrienne, elles ont trouvé une seconde voie, au Nord du désert asianique, voie qu'a barrée un instant la tourmente cimmérienne. Puis les trois routes se sont rouvertes au vi^e siècle, plus actives que jamais, et ont été fondues, pour les besoins de l'autorité perse, en une grande voie : la route de Suse par Ptérie à Sardes, — route dont Hérodote nous a conservé la description, au temps où les guerres médiques avaient réduit son importance commerciale, sans diminuer sa valeur administrative et militaire.

**160**) Le commerce de caravanes se conçoit naturellement sans chameaux. Cet animal paraît sur les documents assyriens du ix^e siècle : Maspero, *Hist. anc.*, t. III, p. 68. Un passage d'Hérodote (I, 86) tendrait à prouver qu'il ne fut révélé à l'Asie-Mineure que par les Perses : cf. Höck, *Die nutzbaren Pflanzen u. Tiere* (Leipzig 1884). Sur le commerce par chameaux, cf. *Les six voyages de M. de Tavernier* (1724), I, p. 117, 364 : on voit encore aujourd'hui les animaux qui ont traversé l'Asie-Mineure se reposer au « Pont des Caravanes » de Smyrne.

VII

## Le commerce phénicien

**161**) La question du rôle des Phéniciens aux époques les plus anciennes de l'histoire méditerranéenne est de celles qui sont renouvelées à intervalles périodiques par des paradoxes et des outrances en sens contraire, s'appelant réciproquement. Notre but ici est de rassembler ce que les documents purement orientaux nous fournissent pour l'élucider. Nous écarterons de parti-pris les témoignages classiques comme trop indirects ou trop tardifs, ne les retenant que comme matière à contrôler. Nous pensons que l'examen ainsi conduit justifiera les conclusions que nous avons données dans le rapide exposé de la première partie de ce volume.

**162**) Le champion des Phéniciens est M. Bérarb (*Les Phéniciens et l'Odyssée*), qui irait volontiers jusqu'à leur attribuer la civilisation minoenne-mycénienne. M. Beloch, lui, avait déjà contesté toute priorité aux Phéniciens sur les Grecs dans la 1^er^ édition de sa *Griech. Geschichte* : il récidive dans la 2^e^ (I^2^, 1914). Les deux tendances opposées sont représentées avec plus de discrétion dans les autres ouvrages. Cf. v. Landau, *Die Phönizier*, Leipzig 1903.

**163**) Les centres de civilisation égyptien, chaldéen, égéen existaient tous bien longtemps avant l'an 2000 avant J.-C., mais les relation ssont restées pendant des siècles infiniment précaires entre eux. Elles n'étaient pas nulles cependant. L'Egyptien paraissait parfois en Palestine, et des caravanes franchissaient le désert arabe. Malgré l'horreur du fellah pour la mer, des navires paraissaient sur la Très-Verte, allaient à Byblos, et l'on entendait parler des Hanebou (les Egéens), de chez lesquels venait l'ambre. De même, les Babyloniens étaient le grand peuple civilisé pour les habitants de la Syrie dès le 3^e^ millénaire, et connaissaient Cypre,

l'île du cuivre. Mais quel était le rôle des Phéniciens dans ces premières relations ? Dans doute on a des raisons de croire que des Sémites de la branche cananéenne étaient établis de très bonne heure sur les côtes de Syrie, et la notice qui reporte la fondation de Tyr vers 2750 avant J.-C. peut d'aventure se trouver exacte. Il est peu probable également que les habitants des ports de Syrie aient résisté très longtemps aux tentations qui leur venaient de la mer, aient assisté, par exemple, en simples spectateurs, au commerce de cuivre entre Babylone et Cypre. Mais il n'existe aucun indice certain de leur rôle avant le 2e millénaire avant J.-C.

Avec ce millénaire s'ouvre une époque de mouvements ethniques. C'est la poussée des Hittites du Taurus vers l'Euphrate et l'Oronte. C'est le débordement des Hyksos d'Arabie vers l'Euphrate et le Nil. C'est enfin l'invasion égyptienne en Asie, la souveraineté des Pharaons établie sur la Syrie et même la Mésopotamie, et les victoires qui ont fait redouter leur nom des Kefatiou de la mer Egée, lesquels ont par moments envoyé leurs cadeaux jusqu'à Thèbes. Les Phéniciens ont reconnu la domination de l'Egypte, et n'ont pu rester étrangers au mouvement commercial du grand empire égyptien. Mais, pour sortir des assertions vagues et pouvoir apporter des précisions, il faut arriver à l'époque des lettres de Tell-el Amarna (après 1400 av. J.-C).

**164**) Pour la provenance de l'ambre, il ne peut y avoir aucun doute (cf. chap. sur les *Indo-européens*). Pour celle du cuivre, il en est autrement. Cypre apparaît comme très ancien centre de production, mais non identique avec le Kimaš des textes sumériens (malgré Contenau, *Contrib. à l'hist. économ. d'Umma*, p. 19, 69). Mais il peut y avoir d'autres centres. Quant à l'argent, il apparaît en Orient de très bonne heure (Siret, dans *L'Antropologie* 1909, p. 143, etc.), venant probablement des rives de la mer Noire (Alybè, Chalybes). mais pouvant aussi venir d'autre part.

La date de 2750 pour la fondation de Tyr vient d'Hérodote II, 44, d'après une chronique du temple. Les temples phéniciens avaient certainement des archives bien tenues (cf. Ménandre, dans Josèphe, *c. Ap.*, I, 18 : Didot, *Fragm. Hist. grec.*, IV, p. 445 sqq.). Mais, pour les époques très anciennes, les confusions se glissaient aisément, comme on le voit par les notices similaires des monuments assyriens ou babyloniens (cf. chap. sur la *chronologie chaldéenne*).

Les Kefatiou, qui apparaissent avec leurs vaisseaux sous Thoutmès III (1500-1450) sont considérés comme des Crétois (Dussaud, *Les civilis. préhellén.*, p. 198 sqq.) : ils viennent certainement d'un pays à l'O. de la Phénicie. Alasia est identifié avec Cypre en raison de son association avec le cuivre dans les textes de Tell-el-Amarna. Il y a, dans les mêmes textes (*Keilschr. Bibl.*, V, 277 ; Knudtzon, *Die Tell-el-Amarna Briefe*,

p. 265) un texte intéressant sur les Danaouna. C'est le roi Abdimilki de Tyr qui renseigne le Pharaon : « Sarru bilia ištapar ana iašimu (?) Sa taašmi išta mat Kinaahna u šupner ana iaši. Sar mat Danuna mût, u saarra ahušu ana arkišu, u paašhaat mâtišu ». « Le roi mon maître m'a dit : Ce que tu apprendras au pays de Canaan, dis-le moi. (Donc voici) : Le roi du pays des Danuna est mort, son frère lui a succédé, et son pays est tranquille. » On a identifié les Danuna avec les Danaens d'Argos : mais ce n'est qu'une possibilité.

**165**) On sait que les documents de Tell-el-Amarna nous font pénétrer dans la vie de l'Asie Antérieure sous Aménophis III et Aménophis IV. On y voit les envoyés des riverains de l'Euphrate traverser Amurri (Ceclé-Syrie) et Canaan (Palestine) avec des saufs-conduits des autorités égyptiennes. On y voit le Pharaon sommer les rois de Beyrouth, de Sidon et de Tyr de protéger ses agents. Les villes phéniciennes apparaissent souvent menacées par les Sa-Gaz (Bédouins) et implorent l'aide puissante des chars du Pharaon et des guerriers d'Afrique. Arwad paraît mal soumise, et inquiète souvent ses voisines du Sud. Le roi de Byblos écrit au Pharaon : « Prends les bateaux des gens d'Arwad, qui sont en Egypte », comme gage contre ces turbulents voisins. Une autre fois : « On ne peut pas, dit-il, envoyer de bateaux, à cause des gens d'Arwad ». Et les gens d'Arwad paraissent même devant Tyr avec leurs vaisseaux. Sur Byblos, nous sommes particulièrement bien informés, et nous y assistons à une révolution dynastique, dont l'Egyptien paraît d'ailleurs se désintéresser : cependant, la richesse des temples de la ville est grande, et mériterait d'être protégée. Les gens de Sidon se plaignent que « depuis que ton père (le père d'Aménophis III) est revenu de Sidon », tout va de mal en pis. La maison de Tyr n'est pas reconnaissante des bienfaits de l'Egypte, elle menace Sidon de ses empiétements. Le roi de Tyr de son côté proteste de son dévouement, réclame de l'eau et du bois pour sa ville sise au milieu des flots, et invoque pour cela l'appui des autorités égyptiennes de la côte : il y a des vaisseaux égyptiens en rade de Tyr. A Cypre existe une monarchie puissante, celle d'Alasia, qui détient les mines de cuivre. Une fois, le roi d'Alasia envoie 100 talents de cuivre au Pharaon, une autre fois il voudrait envoyer 500 talents : « Mais tous les ouvriers ont été frappés par le dieu Nergal (épidémie) ». De Byblos, on passe par Alasia pour aller en Egypte, et des vaisseaux d'Alasia séjournent aux bouches du Nil. Un jour, le roi d'Alasia écrit : « Des gens de Lukki (Lyciens) viennent chaque année chez moi piller les villages de la côte », et il proteste avec énergie qu'aucun de ses sujets ne s'entend avec eux. Quand tous ces pouvoirs maritimes donnent des chiffres, ils sont faibles : on nous signale une fois 3 vaisseaux envoyés de

Byblos, une autre fois 8 vaisseaux apportant du bois en Egypte. Les peuples égéens avaient certainement des flottes comparables à celles-là. Enfin, l'on peut être assuré que les vaisseaux d'Asie n'atteignent pas encore les lointains pays d'Occident, les pays de l'argent. Quand on veut de l'argent, c'est au Pharaon qu'on fait appel, à lui qui a tout : le roi de Byblos demande une fois 100 mines.

De tous ces détails se dégage une impression assez nette. Les ports phéniciens sont depuis longtemps sémitisés, ils ont en général des rois nationaux, et ils manifestent une notable activité maritime. Mais l'arrière-pays apparaît troublé par des incursions qui sont, il est vrai, passagères, et proviennent de l'éclipse du pouvoir égyptien et des pouvoirs asiatiques. Cypre a une monarchie nationale. La mer Egée est un milieu civilisé, qui sait envoyer par ses propres moyens les produits de son industrie. L'Occident est inconnu. Bref, il ne saurait être question à cette date de thalassocratie phénicienne.

**166**) L'époque suivante a vu la Syrie partagée entre deux monarchies, la monarchie hittite au Nord, la monarchie égyptienne au Sud, mais la Phénicie est restée rattachée à la seconde. Elle en a suivi les destinées jusqu'après 1200, époque où elle fut éprouvée par la grande invasion des Peuples de la Mer, et délivrée par la victoire de Ramsès III. Mais ce Pharaon, en établissant les débris des vaincus, les Philistins, sur la côte Sud de la Palestine, donna aux Phéniciens de dangereux voisins. Quand la puissance de l'Egypte disparut décidément de l'Asie, on nous dit que les Philistins d'Ascalon assaillirent Sidon vers 1100, la pillèrent, et forcèrent l'aristocratie à émigrer à Tyr.

La période de la prépondérance égyptienne (1600-1150) n'a donc certainement pas vu encore un grand essor de la Phénicie. Mais elle l'a vu se préparer. En établissant des relations plus actives entre les bords du Nil et ceux de l'Euphrate et du Tigre, elle a élargi la base sur laquelle reposait nécessairement la prospérité des ports méditerranéens. Elle a étendu les relations déjà anciennes entre Byblos et l'Egypte à tous les ports phéniciens, les a régularisées, et elles ont survécu à la fin de l'hégémonie égyptienne. Cypre, qui était alors le siège d'une puissante monarchie, s'est vue éprouvée par les incursions des Peuples de la Mer, et un champ de colonisation s'est ouvert là aux Phéniciens. Les puissants Etats égéens ont eu une destinée semblable, et ont fait place à des tribus barbares parmi lesquelles le commerçant sémite allait trouver un débouché pour sa pacotille orientale.

Un mot encore sur la situation de Sidon, qui semble avoir été alors au premier rang des ports phéniciens. On ne s'expliquerait

guère, autrement, qu'à l'époque suivante, où Tyr est si manifestement au premier plan, le nom de Sidoniens ait servi à désigner tous les Phéniciens parmi les peuples de Syrie, et qu'il se détache aussi nettement dans les premiers récits des Grecs. Nous reviendrons sur les relations des deux villes.

**167**) L'établissement des Philistins en Syrie sous Ramsès III (v. 1175) est prouvée : Maspero, *Hist. anc.*, II. p. 697. Prise de Sidon : Justin, XVIII, 3. Sur le rôle des Philistins, cf. Macalister, *Hist. of Civil. in Palästina*, 1912, p. 57, 60, 62. Ce que l'auteur dit de l'introduction du fer me paraît juste : mais il n'en va pas de même de l'invention de l'alphabet, qu'il attribue aux nouveaux venus.

Il me paraît évident que l'essor du commerce phénicien dans la Méditerranée orientale date de l'effondrement des grands royaumes cypriote et égéens. Mais je ne vois pas de raison de faire descendre les influences phéniciennes en Grèce aussi bas que le fait M. Gruppe (*Griech. Myth.*, I, p. 50, 62, 122, 185, 47-54, 336, 379, 423). Les vestiges d'influence phénicienne dans la mer Noire (*ibid.*, p. 345) sont bien fugitifs.

La prééminence de Sidon aux yeux des Juifs comme des Grecs est bien établie. Et pourtant, la ville a été dépendante de Tyr de 1100 à 700 : sur le royaume de Louliya vers 700, cf. Maspero, *Hist. anc.* III, p. 281 sqq.

**168**) La disparition de l'Egypte a été suivie presque aussitôt de l'apparition de l'Assyrie. Téglathphalasar Ier (1120-1110) est apparu sur les bords de la Méditerranée, a reçu les cadeaux d'Arwad. Mais ce ne fut là qu'un fait passager, et, dans les 4 siècles qui suivirent les Ramessides, les villes de Phénicie, comme le reste de la Syrie, ont été indépendantes sous leurs rois nationaux. Elles ont profité largement de cette indépendance. Au temps de David et de Salomon, après l'an 1000, nous savons par les récits juifs que Tyr est une monarchie puissante, dont le roi Hiram est l'ami des rois juifs, protecteurs des routes de caravanes, leur envoie des architectes pour le temple de Jérusalem, des marins pour leurs entreprises vers Ophir (Yémen) et leur fait connaître les produits de Tharsis (l'Espagne). On peut toutefois admettre que l'apparition de ce dernier nom, dans les récits juifs, est une anticipation. En tous cas, Tyr maintient sa situation au temps d'Ethbaal (IXe siècle), alors qu'elle est l'alliée des rois d'Israël et de Juda, et ne voit encore que de loin la puissance assyrienne. Au temps de Jéroboam II d'Israël (vers 775), un des plus anciens prophètes qui nous parlent encore, Isaïe, évoque l'image de Tyr, et parle nettement des vaisseaux qui vont à Tharsis. Cela nous conduit jusqu'au moment où, avec Téglathphalasar II (745-727), Salmanasar V

(727-721) et Sargon (721-704), commence la conquête assyrienne de la Syrie.

La prospérité de la Phénicie, dans cette période, est donc bien attestée, et expliquée d'ailleurs par la base que lui fournissait l'activité économique de l'arrière-pays. Les relations avec l'Océan Indien n'ont qu'un intérêt épisodique. L'important serait de préciser l'étendue des relations méditerranéennes. Il est hors de doute que déjà la colonisation phénicienne avait pris possession de Kition et des villes de la côte Sud de Cypre : l'art industriel est le même de part et d'autre. Il est hors de doute également que le navigateur phénicien était un personnage connu dans la mer Egée. L'alphabet, inconnu en Syrie et dans la mer Egée au temps de l'empire égyptien, et même au temps des premiers établissements achéens dans Cypre, se répand bientôt après dans tout ce domaine. Nous le trouvons en Phénicie vers l'an 1000, en Palestine au temps du roi Mésa (vers 850), Chez les Grecs, il n'est constaté qu'au VIII^e siècle, mais il était certainement connu auparavant, et même avait déjà passé chez les Phrygiens. Il est regrettable que le silence relatif des monuments égyptiens, après les Ramessides, ne nous permette pas de suivre les Phéniciens dans les marines du Delta, où certainement ils fréquentaient, ni en Libye, où le grand royaume du XIII^e siècle avait disparu. Les poèmes homériques, d'autre part, en indiquant d'autres peuples comme intermédiaires entre les Ioniens et l'Italie, n'excluent pas la présence des Phéniciens dans ces parages, par où ils atteignaient les portes de la Méditerranée occidentale plus lentement, mais plus sûrement que par les Syrtes. Mais nous n'avons aucun témoignage contemporain sur la fondation de Carthage et de Gadès, que les classiques placent, l'une en 814, l'autre vers 1100. Rien sur les contrées d'Occident, que le nom de Tharsis jeté par les Juifs, et sans la mention de l'argent qui fixerait ce nom en Andalousie.

**169**) Sur David et Salomon nous n'avons que le témoignage des livres de *Samuel* et des *Rois*, témoignage postérieur, mais solide (CORNILL, *Einl. in das. alte Testament*, 1913, p. 144 sqq). La chronologie seule est flottante dans certaines limites (cf. chap. sur la *chronologie chaldéenne*). Celle des rois de Phénicie est mieux assurée par le fragment de Ménandre dans Josèphe, *c. Apion*, I, 18. Elle est donnée comme suit dans Vigouroux, *Dict. de la Bibl.*, V, 246 :

Hiram I, 969-936.
Baalezor, 935-919.
Abdastart, 918-909.
Methuastart, (?) 909-898.
Astarymos, 897-889.

Phellés, 888.
Ithobaal, 887-856.
Baalezor, 855-850.
Mutton I, 849-821.
Pygmalion, 820-774.

Tout cela est basé sur la date de la fondation de Carthage, d'après Timée (814, 7[e] année de Pygmalion), donc assez fragile. Mais, dans l'ensemble, cette chronologie cadre avec ce que nous savons par ailleurs : Ithobal est bien le contemporain un peu plus âgé d'Achab, qui épousa sa fille Jézabel, et Achab lui-même fut contemporain de Salmanasar (860 825).

Sur Ophir, cf. Helmolt, *Weltgesch.*, t. II, p. 576.

Sur Ithobaal, Jos. *Antiq.*, VIII, 13.

**170**) Sur les *Javanim*, cf. Joël, III, 6. Sur Tharsis, Isaïe, II, 16 ; XXIII, 1, 6. 10, 14 ; LX, 9 ; LXVI, 19 ; sér. X, 9 ; Ezéch., XXVII, 12 ; Ps., XLVIII (XLVII), 8 ; LXXI (LXXII), 10. Un seul de ces passages est *sûrement* du VIII[e] siècle (Is., II, 16), mais cela suffit. Les Juifs doivent aux Phéniciens les connaissances dont témoigne *Genèse*, X : remarquons l'absence probable de l'Italie.

Le commerçant phénicien est un personnage bien connu dans l'*Odyssée*. Sur les antécédents, cf. plus haut.

Sur l'alphabet, invention postérieure à l'établissement des Grecs à Cypre, mais antérieure au IX[e] siècle, cf. mon t. I, p. 29. Sur les Phrygiens, cf. ci-dessus.

Sur l'Égypte et la Libye au XIII[e] siècle et au X[e], Maspero, *Hist. anc.*, II, p. 430 sqq. ; III, p. 765 sqq. Les relations n'ont jamais dû cesser, s'il est possible qu'elles aient repris plus d'activité au temps de la 26[e] dynastie et des rois de Cyrène (VI[e] siècle) : Gruppe, I, p. 711.

Les intermédiaires du commerce avec l'Occident dans l'*Odyssée* sont les Taphiens de Céphallénie, qui semblent avoir renoué les relations du temps mycénien après interruption (De Sanctis, *St. dei Romani*, I, p. 138 n.). Cela ne suffirait pas, bien entendu, pour exclure les Phéniciens.

La fondation de Carthage et celle de Gadès ne sont datées que par des témoignages classiques (Gsell, *Hist. anc. de l'Afr. du Nord*, I, p. 397, 360). Nous renonçons donc à nous en servir, mais sans les considérer, pour cela, comme fausses : les Tyriens avaient des annales royales où les fondations des colonies devaient être mentionnées.

L'argent é été certainement le grand attrait de Tharsis (le mot même est peut-être ligure : Schulten, *Die Keltiberer*, p. 61). Ce métal semble avoir été à l'or, aux temps anciens de l'Orient, comme 1 est à 6 ou 8 : Thureau-Dangin, *Rev. d'Assyr.*, 1911, p. 92-3. Le rapport ultérieur 1/13 n'est établie que pour l'époque achéménide : Weissbach, *Zeitschrift d. d. morgent. Gesellsch*, 1907, p. 379 sqq. Cf. chap. sur la *valeur de l'argent*.

Sur Téglathphalasar I, Assournazirpal, Salmanasar, Téglathphalasar II en Phénicie, cf. MASPERO, *Hist. anc.*, t. II, p. 636 ; III, p. 86, 7, 99, 188, etc.

**171**) Ces doutes, que nous avons poussés avec intention jusqu'à l'extrême limite où le scepticisme deviendrait puéril, s'évanouissent devant les renseignements rétrospectifs fournis par les documents assyriens. Les ambitions assyriennes, tournées aux époques primitives vers la Cappadoce, se sont portées, après l'effondrement de l'Egypte, vers la Syrie. Nous avons vu la première tentative de Téglathphalasar Ier avant 1100. Assournazirpal (vers 875) a repris le premier ces projets : « Vers les grandes mers du pays des Amorrhéens (Syrie) j'allai ; dans la grande mer mes mains je lavai ; des sacrifices aux dieux je fis. Le tribut du pays de Tyr, du pays de Byblos, du pays de Sidon, du pays de Mahallat,... du pays des Amorrhéens et de la ville d'Armada qui est un milieu de la mer (Arwad), leurs tributs je reçus, mes pieds ils prirent. » Et Salmanasar II (vers 840) : » Jusqu'aux monts de Baïliraïsi en face de la mer (Méditerranée) j'allais, mon image royale au milieu je plantai. Dans le même temps le tribut du pays de Tyr, du pays de Sidon, et de Jéhu, roi de Bitomri (Israël), je reçus ». Les rois d'Assur, à ce moment, se plaisaient à prendre quelques cadeaux pour des tributs, et ce n'est que quand Téglathphalasar II (vers 740) eut refoulé décidément la puissance arménienne, que la conquête méthodique de la Syrie commença. Dès 720, Tyr fut tâtée, sans succès il est vrai, et c'est sans doute par hostilité contre les Phéniciens que les Grecs de Cypre firent hommage à Sargon (vers 709). Sennachérib (704) résolut de prendre corps à corps la cité altière qui intriguait sans cesse avec les roitelets syriens et les Ethiopiens d'Egypte. « Dans ma troisième campagne (702), au pays de Khâtti j'allai (Syrie). Lulii, roi de Sidon, la crainte de l'éclat de ma royauté le saisit et au loin, au milieu de la mer, il alla (à Tyr ou en Cypre). Sidon la grande, Sidon la petite, Bethsaïde, Sarepta, Mahalliba, Usu, Akjib, Acre, ses villes fortes, lieux de pâturages et d'abreuvoirs, villes de garnisons, la terreur des armes d'Assur, mon seigneur, les renversa, et elles prirent mes pieds. Tubajalu (Ithobaal) sur le trône de la royauté sur eux j'intallai, et le talent, tribut de ma royauté, annuellement sans discontinuité, j'imposai sur lui. » On sait que Sennachérib fut arrêté aux portes de l'Egypte et ne revit plus l'Occident. Mais, dans sa 6e campagne (699 ?), « sur des bateaux du pays de Khatti la mer je traversai » (il s'agit du golfe Persique), et ces bateaux lui furent fournis par ses vassaux phéniciens. Ni lui ni ses généraux ne vinrent à bout de Tyr même, et ils essayèrent d'ériger Sidon en rivale de la ville récalcitrante.

Mal leur en prit. Sous Asarhaddon (vers 675), Sidon se souleva, et le roi d'Assyrie dut passer la mer « comme un poisson », pour relancer le roi Abdilmilkout jusqu'en Cypre. Sidon fut consciencieusement pillée. Mais Tyr tint jusque sous Assourbanipal : « Au cours de ma campagne [668], dit celui-ci, 22 rois qui sont au bord de la mer, dans la mer ou sur le continent, esclaves qui ont les yeux tournés vers ma face, leur tribut lourd devant moi donnèrent et baisèrent mes pieds. Ces rois avec leurs forces, leurs vaisseaux de bois, sur mer et sur terre avec mes troupes je les emmenai [vers l'Egypte] ». Baal, roi de Tyr, n'était pas de ces rois, mais la conquête de l'Egypte par les Assyriens (663), le découragea, en lui coupant les relatious maritimes qui étaient sa seule ressource. Il demanda enfin l'aman, et, depuis, rien ne bougea en Phénicie jusqu'au moment où l'invasion scythe (630, 620) détacha la Syrie de Ninive et prépara la chute de la grande cité (608).

**172**) Sur le siège de Tyr par Salmanasar V, cf. Josèphe, *Antiq.*, IX, 14 : il aurait duré 5 ans.

Sur Sargon et Cypre, Maspero, *Hist. anc.*, III, p. 260. Cf., sur le nom des Grecs en assyrien, Luckenbill, *Zeitsch. f. Assyr.*, 1913, p. 92 sqq.

Sur Sennachérib et Tyr, Maspero, *Hist. anc.*, III, p. 278-88. Les vaisseaux employés dans le golfe Persique : *Keilschr. Bibl.*, II, p. 101.

Sur Asarhaddon et Sidon, Maspero, *H. anc.*, III, p. 352. Depuis, un texte nouveau est apparu (*Bibl. de l'Éc. des H. Ét.*, 218, p. 12 sqq.) ; voir surtout le traité d'Asarhaddon avec Baal de Tyr : p. 37.

Sur Assourbanipal et Tyr, Maspero, *Hist. anc.*, III, p. 387.

**173**) Aussitôt délivrée du joug assyrien, la Phénicie se tourna vers l'Egypte renaissante des Saïtes. Le Pharaon Néchao (611-596) a trouvé des marins phéniciens pour aider ses entreprises, par exemple, dans la circumnavigation de l'Afrique. Puis Tyr a aidé le Pharaon et le roi de Juda contre Nabuchodonosor et a soutenu, sous Ethbaal III, un nouveau siège qui s'est terminé par un échec pour les Chaldéens (574). La Phénicie a été aussi hostile aux Chaldéens qu'aux Assyriens, et nous la trouvons encore rebelle sous Nabounaïd (555-538), à la veille de la conquête perse : Cypre s'était donnée au roi d'Egypte Amasis.

Même en faisant la part de l'emphase des communiqués assyriens, il résulte évidemment de ces faits que le VIIe siècle a été pour la Phénicie une période de catastrophes répétées et de marasme. Sans doute quelques-uns des avantages acquis précédemment lui sont restés, et par exemple les villes du Sud de Cypre lui sont demeurées attachées. Sans doute aussi le relèvement a été prompt au

VI<sup></sup>e siècle, et les prophètes juifs de cette époque peuvent parler de « ces marchands qui sont des princes, ces commerçants qui sont les plus honorables de la terre ». Mais on ne saurait imaginer Tyr et Sidon, à l'époque des Sargonides, engagées dans de vastes entreprises, et colonisant la Méditerranée occidentale.

**174**) Néchao et les Phéniciens : Hér. IV, 42.

Sur le siège de Tyr par Nabuchodonosor, Jos., *C. Ap.*, I, 21 ; cf. MASPERO, *Hist. anc.*, III, p. 543, 549.

Sur Tyr, à la fin de l'empire babylonien, Jos., *C. Ap.*, I, 21. Nabounaïd fait allusion à ces mouvements : MASPERO, *Hist. anc.*, III, p. 601.

Amasis et Cypre : Hér., II, 182. La conquête égyptienne semble avoir englobé les colonies phéniciennes et grecques.

Ezéchiel, 26-28. Il ne faut pas oublier que la littérature prophétique du VIe siècle dispose déjà d'un certain nombre de « clichés », parmi lesquels pourrait bien figurer la splendeur des villes phéniciennes : celle-ci n'a guère pu reprendre qu'avec la domination perse.

Les Phéniciens ont tout de suite tenu une place importante dans l'empire achéménide : cf. Hér., III, 19. On connaît leur rôle dans les guerres médiques.

**175**) Or, s'il est un fait certain, c'est l'existence de ces établissements phéniciens d'Occident. L'un d'eux, Carthage, apparaît à l'aube du VIe siècle avec une puissance qui suppose une assez longue préparation antérieure. Carthage tend dès lors à rassembler autour d'elle tous les Phéniciens d'Occident. Mais, parmi ceux-ci, Utique a toujours traité avec elle de pair à pair. Gadès semble même avoir soutenu des guerres contre Carthage au VIe siècle. Bref, beaucoup de ces établissements se sentaient au moins les égaux de la ville punique. Il est donc nécessaire que ces fondations remontent à l'époque antérieure aux coups redoublés frappés par Assur sur la Phénicie. Rien n'empêche d'ailleurs que Gadès, la colonie extrême, ait été fondée bien avant Carthage, l'escale : le fait a de nombreux parallèles dans l'histoire de toutes les colonisations.

En revanche, rien n'indique que les Phéniciens aient pris pied en Italie avant les Grecs. L'archéologie italienne est même assez avancée maintenant pour que son témoignage négatif soit concluant sur ce point. D'ailleurs, c'est par les Grecs seulement que l'alphabet a pénétré chez les Etrusques et les autres peuples de la péninsule. Rien n'atteste, antérieurement au VIe siècle, l'apparition de la pacotille phénicienne en Italie : elle fut provoquée alors par des événements que nous n'avons pas à exposer ici.

**176**) Sur les dates données pour la fondation de Carthage et de Gadès, cf. ci-dessus. La mention des gens d'Utique sous Hiram (Jos. *c. Apion*, I, 18) et celle d'Auza sous Ithobaal (Jos. *Antiq.*, VIII, 13) étant empruntées à des témoignages classiques, je les ai laissées de côté systématiquement. La civilisation des gens de Tharsis (Tartesse, Turdules) remontait, sinon à 6000 ans, comme le veut Strabon (III, 1, 6), du moins à une haute antiquité, et décèle des rapports avec l'Orient (SCHULTEN, *Die Keltiberer*, p. 29 sqq.). Sur la situation ultérieure d'Utique et de Gadès vis-à-vis de Carthage, voir mon *Hist. de l'Antiq.*, t. I, p. 106 sqq., etc.

L'absence de traces de commerce phénicien en Italie, antérieurement aux Grecs, est dûe, soit à la survivance du commerce mycénien, soit au caractère belliqueux des indigènes, Italiens ou Étrusques. Un fait important est que l'alphabet des Ibères d'Espagne procède des Phéniciens (DOTTIN, *Les anc. peuples*, p. 86), tandis que l'alphabet des Étrusques et des Italiens procède des Grecs. Le développement de Rome est postérieur à l'arrivée des Grecs (BÉRARD, *Les Phén. et l'Od.*, II, p. 303). Sur les relations entre Phéniciens (d'Occident) et Étrusques au VIe siècle, cf. mon tome I, p. 106 sqq.

**177**) Il apparaît donc nettement que la période de 400 ans qui suivit le déclin des Ramessides (1150-750) a été la période de l'essor phénicien. Tyr devint alors la capitale politique et militaire d'un Etat dont les rois régnaient sur Sidon, redevenue bientôt le grand port commercial, et sur d'autres villes : Byblos a gardé l'importance que lui valait son culte d'Adonis, Arad est restée à l'écart, et assez turbulente. Dans le port de Tyr se pressaient les dières, (à deux rangs de rame et à éperons), tandis que Sidon abritait les vaisseaux ronds qui parcouraient la Méditerranée. Les produits égyptiens, syriens, mésopotamiens, affluaient dans des bazars phéniciens, où ils étaient imités et exportés. Les Phéniciens eux-mêmes recherchaient la pourpre et le verre, pour fabriquer les étoffes éclatantes et la verroterie miroitante qui séduisaient les Barbares. Ils ont simplifié les systèmes d'écriture antérieurs, pour faciliter les contrats, les comptes et peut-être déjà les périples. Ils ont dédaigné la frappe des métaux, qui n'assuraient pas aux navires un fret suffisant. Ils n'ont connu qu'incidemment l'Yémen, où arrivaient les produits singuliers de l'Inde. Mais ils ont fouillé la Méditerranée. Cypre est devenue pour eux une colonie durable. Dans la mer Egée, les Javanim ne se sont pas prêtés à l'établissement de vrais factoreries, et sont devenus d'assez bonne heure des concurrents sérieux. L'ambre d'ailleurs semble avoir cessé alors d'arriver par le Dniester, pour chercher des débouchés plus à l'Ouest. Mais les Phéniciens ont cherché

l'Occident par deux voies, golfe ionien et Syrtes. Sur la première route, ils ont colonisé Malte. Ils ont jeté Carthage à l'entrée de la mer occidentale. De là, sept jours de navigation les conduisaient à Tharsis, chez un peuple relativement civilisé auquel ils révélèrent l'utilité des mines d'argent. Gadès a marqué de bonne heure pour eux le point extrême (Cadix), le point de repère sur lequel se calculaient les escales. Au delà, ils n'ont probablement pas cherché encore la Bretagne et la Guinée, les pays de l'étain et de l'ivoire.

C'est dans cette mesure que l'on peut parler de la thalassocratie phénicienne des environs de l'an 1000. Les récits phéniciens ont donc dû avoir leur action sur l'imagination grecque naissante. La couleur n'en était pas optimiste, mais les histoires des Lotophages, des Cyclopes, des Lestrygons, des magiciennes Circé et Calypso, n'ont pas retenu indéfiniment le navigateur grec. Quand il a cherché des terres nouvelles, il s'est jeté de préférence sur l'Italie et la Sicile, laissées vierges par le Phénicien, puis sur la Gaule. Au moment où il a atteint à son tour Tartesse et le pays de l'argent (vers 600), les Phéniciens d'Occident, isolés maintenant, ont cherché protection auprès de Carthage. Le Phénicien n'était pas d'ailleurs parmi les mieux doués des peuples sémitiques, et c'est ainsi que de son influence primitive sur les Grecs, les Italiens, etc., on ne trouve pas de traces profondes, ni dans la religion, ni dans l'art, ni dans la science.

**178**) Les vaisseaux des Phéniciens pouvaient faire 500 stades par journée de navigation (DOTTIN, *Les anc. peuples*, p. 845), soit 100 km. Dans ces conditions, il fallait 1 mois 1/2 environ de Tyr à Gadès, 3 semaines de Tyr à Carthage.

Une branche de la littérature phénicienne, les théogonies ou cosmogonies, a pénétré chez les Grecs antérieurement au VI$^{e}$ siècle (GRUPPE, *Griech. Mythol.*, I, p. 423). Mais les périples ont eu une bien plus grande popularité.

Que les Phéniciens n'aient pas eu besoin de monnaie dans leur commerce, qui se faisait surtout avec des populations sauvages, c'est ce qu'illustre Hér., IV, 195.

Sur Malte, habitée originairement par les Sicanes, cf. SCHULTEN, *Die Keltiberer*, p. 56. L'établissement des Phéniciens est certainement très ancien (MAYR, *Die Insel Malta im Altertum*, 1909, p. 65 sqq.).

**179**) Que la Bretagne ait été découverte par les Méditerranéens en partant de l'Espagne, c'est un fait qui a laissé des traces jusqu'à l'époque romaine, dans la sous-estimation de la distance par des auteurs distraits se référant à des sources anciennes (DOTTIN, *Les anc. peuples*, p. 239).

Mais à quand remonte la découverte ? La question est délicate, parce que l'étain, qui constituait le principal attrait des îles britanniques, pouvait venir d'ailleurs. Au reste, même l'étain de Cornouailles a pu se glisser jusqu'à la Méditerranée par le commerce de proche en proche. Les Phéniciens ont pu le recevoir des gens de Tharsis longtemps avant d'aller le chercher directement. Il semble pourtant que la notion des longues nuits du Nord, qu'on trouve chez HOMÈRE (*Od.*, X, 80 sqq.), trahisse la connaissance obscure des mers septentrionales par les navigateurs orientaux. Les Grecs du VIIe et du VIe siècle avaient sur les pays de l'étain des notions qui ont disparu au temps de Pindare et d'Hérodote : cf. SIEGLIN, *Verhandl. des 7me Geogr. Kongr.*, p. 845 sqq. Au Ve siècle, un navigateur carthaginois, Himilcon, a pénétré jusque là. On sait par quel hasard nous avons connaissance de son rapport. Un poète romain du IVe siècle après J.-C., Aviénus (*Pœtæ latini minores* de LEMAIRE, t. V), a eu l'idée étrange de versifier les descriptions d'auteurs grecs antérieurs à Pythéas, lesquels n'avaient, sur l'Atlantique, d'autre source que le Périple d'Himilcon (cf. GSELL, *Hist. de l'Afr. du Nord*, p. 469 sqq., 510 ; JULLIAN, *Hist. de la Gaule*, I, p. 185, 244, 305, 383, etc.). Voici l'ordre suivi par la description :

Après introduction et énumération des sources (v. 42 sqq.), Aviénus part des îles Œstrymnides, dans lesquelles il semble confondre nos îles armoricaines et la Cornouaille (v. 91, voir pourtant 108 sqq.). Il mentionne les combats des Ligures et des Celtes dans la Gaule septentrionale (v. 129 sqq.). Il revient de là à Ophiussa, sur les côtes de Portugal (v. 158 sqq.). Il passe devant les peuples celtes de l'extrémité de l'Espagne (v. 195 sqq.) avant d'arriver à Gadès ou Tartesse (v. 265 sqq.). Puis il franchit les colonnes d'Hercule (p. 345 sqq.) et remonte le long des côtes de Valence (v. 416 sqq.). Il rencontre l'Ibérus (Èbre) et les Ibères (v. 534 sqq.). Il a la notion nette de l'isthme qui joint la Méditerranée, par la Garonne, à l'Atlantique (v. 581 sqq.). Le Rhône, pour lui, sépare les Ibères des Ligures (v. 615 sqq.). Après le fleuve, il rencontre Marseille (v. 694), où s'arrête la partie du poème qui nous est conservée.

A la façon dont Himilcon parle de son voyage (v. 113 sqq.), on voit qu'il s'agit d'une entreprise nouvelle et hardie. Si donc il y a eu des navigations antérieures, il faut croire qu'elles n'avaient pas laissé de trace.

**180**) Il n'y a pas trace de voyages phéniciens, au delà des Colonnes, vers la Guinée, antérieurement aux Grecs. Les Grecs du Ve siècle n'ont sur ces parages que des notions empruntées aux Carthaginois (Hér., IV, 195). Sur le périple d'Hannon, cf. ci-dessous.

On sait comment les Grecs du VIIe siècle ont profité de l'éclipse de la

puissance phénicienne en Tartesse (Hér., IV, 163; II, 152). La description d'Aviénus montre que les traces de leur passage se sont vite effacées. Sur l'antiquité de la présence des Phocéens en Gaule méridionale, cf. VASSEUR, *Anthropol.*, 1915, p. 80.

## VIII

# Sybaris

**181**) Sybaris est intéressante à deux points de vue. D'abord, le rapide développement de cette ville est un phénomène nullement mystérieux, mais singulier, et qui exige une explication. Ensuite, sa disparition prématurée fait que tous les renseignements qui lui sont relatifs sont datés à peu près, et peuvent servir de mesure pour l'état général de la civilisation grecque à une époque importante de son histoire. Il n'est donc pas oiseux de rassembler ces renseignements.

**182**) Il existe sur la Grande-Grèce un livre très fourni et très vivant : F. Lenormant, *La Grande-Grèce*, 3 vol. Malheureusement, l'ouvrage, dépouillé de tout appareil d'érudition, ne contient pas de références, ce qui rend le contrôle difficile. De plus, il remonte déjà à près de quarante ans, et, dans l'intervalle, un gros travail a été accompli dans l'archéologie grecque et italienne. C'est pourquoi je n'ai pas cru inutile de reprendre le sujet traité ici.

**183**) La civilisation mycénienne, dans sa période tardive, a laissé quelques vestiges en Japygie et en Sicile, vestiges qui suffisent à attester certaines relations entre la Méditerrannée orientale et la Méditerranée occidentale dès le 2e millénaire avant J.-C. On sait d'ailleurs que, vers l'an 1000, les Phéniciens allaient jusqu'à Tharsis, et il est difficile qu'ils n'aient pas frôlé les côtes de l'Italie méridionale en y allant. Certains peuples navigateurs de la Grèce occidentale les y avaient précédés ou suivis à une date où les tribus grecques ne connaissaient encore d'autre nom commun que celui que leur donnaient les Orientaux : le nom très ancien de la mer *ionienne* en est garant. L'Odyssée est plus tardive (vers 700), contemporaine des premiers établissements grecs en ces parages :

elle connaît le nom iapygien d'Alybas, qui devint en grec Métaponte.

Deux raisons tendaient à attirer spécialement les navigateurs d'Orient vers les côtes occidentales du golfe de Tarente. D'une part, le pays est semblable à la Grèce par la proximité de la mer et de la montagne. Seulement, les étendues marines sont plus vastes par l'absence d'îles, les plaines côtières plus développées, les montagnes s'enfoncent plus largement dans un arrière-pays plus vaste : c'est bien une *Grande-Grèce.* En second lieu, les indigènes, qui appartenaient au rameau italien de la race indo-européenne (Oenotriens, etc.), étaient des gens paisibles, incapables de lutter contre des guerriers armés de la panhoplie, et propres à faire de bons serviteurs agricoles. Aussi, quand se déclancha le grand mouvement d'expansion hellénique (VIII^e siècle), les populations de l'Ouest de la Grèce, les Achéens en particulier, se portèrent avec prédilection sur ces côtes et les couvrirent de leurs établissements, Métaponte, Siris, Sybaris, Crotone, Locres. Au temps d'Archiloque (milieu du VII^e siècle), la richesse des plaines de Siris était proverbiale en Grèce.

**184)** L'Italie, de par sa situation, n'a été touchée que très partiellement, dans sa zône alpine, par les phénomènes glaciaires ; ceci explique déjà certains faits : pourquoi, par exemple, on n'y trouve pas une civilisation relativement avancée comme la magdalénienne, suivie d'une brusque solution de continuité. Pour l'Italie, comme pour le reste de l'Europe, l'archéologie préhistorique fournit un certain nombre de renseignements permettant de suivre l'évolution de la civilisation matérielle depuis la pierre taillée, en passant par la pierre polie, jusqu'aux métaux, bronze, puis fer. Mais, ici comme ailleurs, on n'obtient ainsi qu'une chronologie relative, sans aucune indication précise de chronologie absolue. Les points de repère sont fournis par les rapports avec l'Orient.

Les Egyptiens et les Chaldéens nous manquent cette fois, mais les populations égéennes ont eu des relations avec l'Italie méridionale et la Sicile, au moins à la fin de l'époque mycénienne (soit 1500-1200 avant J.-C.). Non pas qu'il faille chercher les Toursha et les Shardana des documents égyptiens du temps en Toscane et en Sardaigne. Mais les produits les plus caractéristiques de l'industrie mycénienne (vases) se retrouvent dans les tombes à l'Ouest de la mer Ionnienne, et l'importation semble même s'être prolongée longtemps après l'écroulement de la civilisation minoenne-mycénienne proprement dite. A cette éqoque reculée, le Nord de la péninsule, le bassin du Pô en particulier, était sensiblement en retard ; cependant, les premières traces de vie sédentaire qu'on y constate (terramares) remontent bien certainement aussi loin (De Sanctis, *St. dei Romani*, I, p. 127). Mais on sait que des habitudes

de vie sédentaire, même le développement de véritables villes, se concilient parfaitement avec des migrations fréquentes. En sorte que les renseignements archéologiques ne nous permettent pas de dater, même par rapport les uns aux autres, les changements ethniques qui se sont succédé dans cette région centrale de la Méditerranée, aussi fréquemment qu'au grand jour de l'histoire. Il est sage de se borner à enregistrer les résultats.

1° L'Italie primitive a reçu un fond important de populations méditerranéennes occidentales. Nous avons dit que le type de ces races est la race berbère, qui apparaît de toute antiquité dans le Nord-Ouest de l'Afrique avec les caractères les plus nets de la race blanche, même les cheveux blonds (Gsell, *Hist. de l'Afr. du N.*, I. p. 306 sqq.). Les dernières recherches toponymiques tendent à faire croire que les Ligures de l'Europe occidentale, puis les Ibères de l'Espagne, se rattachent au même fond ethnique (Schulten, *Die Keltiberer*, p. 56, 53, 63, 67, 78). Or, les Sicanes de la Sicile semblent se rattacher aux Berbères, les Sardes aux Ibères, les Corses aux Ligures. On n'a pas de traces de la présence de Berbères ou d'Ibères en Italie. Il en est de même des Ligures, sauf pour l'extrême Nord-Ouest de la péninsule. Les Etrusques sont certainement différents de ces races, mais, à en croire leurs caractères somatiques, se rattachaient aussi aux races méditerranéennes occidentales (Quatrefages et Hamy, *Crania ethnica*, p. 501-2); leur langue. absolument isolée, ne donne pas d'indication à cet égard (cf Martha, *La langue étrusque*, 1913). Ce qui est sûr, c'est que tout ce fond de population a été dépossédé dans la plus grande partie de la péninsule par les éléments venant de l'Orient ou du Nord.

2° Parmi les apports de l'Orient, nous ne comptons pas les Egéens; le commerce, dont nous avons signalé les vestiges, ne semble pas avoir été accompagné d'une vraie colonisation. Et nous avons dit ailleurs (cf ci-dessus) que les Phéniciens avaient évité ces régions, sauf Malte et la frange Sud de la Sicile. Il n'en va pas de même des Illyriens, dont l'immigration sur les deux rives de l'Adriatique paraît solidaire de celle Grecs dans le bassin égéen (2ᵉ millénaire). Plus tard, nous trouvons des peuples illyriens aux deux bouts de l'Adriatique (Iapyges et Vénétes), et il semble que des éléments qui rattachaient les uns aux autres aient été submergés par les Italiens (voir, sur la question, Dottin, *Les anc. peuples*, p. 156, et De Sanctis, *St. dei Rom.*, I, p. 127). Il ne serait pas extraordinaire que d'autres Illyriens se soient avancés plus à l'ouest. Quant au récit qui fait venir de Lydie les Etrusques (Hér., I, 94), on s'accorde maintenant à ne plus discuter cette légende généalogique grecque.

3° Parmi les peuples venus du Nord, il est possible (bien que personnellement je n'incline pas vers cette solution) qu'il faille compter les Etrusques ; les Rhètes des Alpes, leurs parents, peuvent représenter un élément resté en arrière, aussi bien qu'un apport ultérieur du

v^e siècle (Dottin, p. 133). Les faits sont heureusement mieux établis en ce qui concerne les Italiens. Leur séparation d'avec les Celtes, d'après certaines constatations linguistiques (déponent en -r), serait récente, et, par conséquent, il ne faudrait pas faire remonter leur immigration en Italie trop haut dans le 2^e millénaire. Elle se fit, aux époques préhistoriques, comme plus tard, par vagues successives. Certains Italiens ont cédé de bonne heure à l'attrait des plaines du Sud (Sicules ?, Œnotriens, Ausones, Latins), talonnés par les Opiques de la montagne (cf. Bérard, *Les Phén. et l'Odyssée*, I, p. 579). D'autres sont restés dans l'Apennin et dans la plaine du Pô, comme les Ombriens, qui ont créé autour de Bologne (Villanova) une civilisation relativement avancée, à partir du viii^e siècle (Grenier, *Bologne villanov. et étr.*, p. 506-7). L'immigration italienne était donc un fait récent au moment de l'arrivée des Grecs ; le caractère peu belliqueux des populations du Sud n'est pas un argument là-contre, car les « délices de Capoue » ont fait de tout temps sentir leur rapide action, et bien d'autres Barbares, bien doués militairement, ont cédé tout d'abord à la panhoplie grecque.

En somme, le seul point qui apparaisse nettement, c'est la distribution des races dans la péninsule au moment de l'arrivée des Grecs (viii^e siècle). Sicanes et Sicules en Sicile, Œnotriens et Japyges dans l'Italie du Sud, Ausones en Campanie et Latins au Latium, Etrusques et Ombriens plus au Nord, Ligures et Venètes dans les plaines du Pô. Au reste, la période des migrations n'était pas close : les Etrusques refoulés sur le plateau toscan attendaient leur revanche, les peuples de la montagne ne cessaient pas de subir l'attraction de la plaine. Ce mouvement constant n'avait pas favorisé le progrès de la civilisation même matérielle ; cependant, le travail des métaux, même du fer, était généralement pratiqué, la culture des céréales connue partout. Mais les habitants de l'Italie ne connaissaient pas l'écriture, puisqu'ils allaient la recevoir des Grecs. Et leurs religions n'étaient pas assez formées pour ne pas subir vite et profondément l'action de la mythologie hellénique. Même le peuple qui allait précéder les autres, les Etrusques, ne faisaient pas, au temps de l'Empire Romain, remonter la civilisation à plus de 1000 ans en arrière (Censorinus, *De die natali*, 17, 6). Quant aux Latins, ils avaient déjà une individualité marquée, puisque les Grecs (Catalogue d'Hésiode) les ont tout de suite distingués de leurs voisins, mais ils ne pouvaient se comparer, au point de vue des ressources et de la capacité d'action collective, avec les « farouches Tyrrhéniens » (cf. Bérard, *Les Phén. et l'Odyssée*, II, p. 303).

**185**) L'échange de produits entre le monde mycénien et l'Italie-Sicile a cessé, d'après le témoignage des nécropoles, un certain temps avant la colonisation grecque ; rien n'empêche d'ailleurs que les récits relatifs aux Taphiens, aux Phéaciens, ne recouvrent un fond de vérité et n'attestent la continuation des relations. Mais l'élan propre de la colonisation grecque n'est pas de beaucoup antérieur à l'an 700, et il a

entraîné toutes les parties de la Grèce. Il ne faut pas croire qu'à chaque colonie corresponde une métropole déterminée. A Tarente, l'élément laconien a dominé, de même à Locres l'élément locrien, à Rhégion et à Cumes l'élément eubéen. Mais, dans les colonies dites « achéennes », il y a eu un grand mélange ; si Poscidon, qui a donné son nom à Poscidonia (Paestum), vient d'Hélikè, la Hèra du promontoire lacinien est argienne. Des éléments adventices se sont mêlés à l'élément principal et, parfois, ont changé le nom de la ville ; le poète de l'*Odyssée* (XXIV, 304) nomme une ville d'Alybas que les commentateurs savent être la même qui s'appela plus tard Métaponte. Le mélange des légendes, qu'on rencontre dans les cités nouvelles, atteste celui des éléments colonisateurs : cf Gruppe, *Griechische Mythol.*, I, p. 360 sqq.

Sur Archiloque, cf Hauvette-Besnault, *Archiloque*, en particulier p. 54, 188, 236 n. H. tend à placer plus tôt la carrière de poète, qu'on regardait comme datée par l'éclipse de 648 : Archiloque a vécu, en tout cas au VIIe siècle. Ses vers ne font d'ailleurs qu'attester l'existence de Siris et la richesse de ses campagnes. Remarquer que Siris éclipse encore pour lui Sybaris.

**186**) Sybaris était celui de ces établissements qui avait été fondé entre le Crathis et le Sybaris, dans la plaine, mais à quelque distance de la mer ; les embouchures des deux fleuves étaient malsaines et exigèrent toujours des précautions d'hygiène. La cité fut toujours réunie aux autres par un lien fédératif qui trouva son expression au VIe siècle dans une union monétaire comprenant, outre les villes achéennes propres, Tarente et Rhégion (non Locres). Et les Sybarites parurent jusqu'au bout aux panégyries du temple de Hèra Lakinia.

La situation exceptionnelle qu'occupa Sybarys parmi ses sœurs, plus favorisées qu'elle à certains égards, étonne tout d'abord. L'explication a été donnée par Lenormant et complétée par M. Bérard dans sa théorie générale des isthmes méditerranéens. Sybaris occupait un de ces isthmes, où la distance entre la mer Ionienne et la mer Tyrrhénienne ne comporte que deux journées de marche et où le Crathis ouvre un col relativement facile. Plus au Nord, la traversée de l'arrière-pays était beaucoup plus longue et plus aléatoire. Plus au Sud, elle ne procurait pas beaucoup d'avantages à qui voulait éviter le tour par le détroit de Messine.

Or, si les marins de la Grèce, Chalcidiens ou Corinthiens, affrontaient encore facilement Charrybde et Scylla, il n'en était pas de même de ceux d'Ionie, qui arrivaient en Italie par un trajet plus long. Les gens de Milet étaient bien aises de s'arrêter à l'embouchure du Crathis, à condition d'y trouver un portage commode, qui permît d'écouler les produits asiatiques aux riverains de la mer Tyrrhénienne.

Ceux-ci ne furent pas tout de suite des clients indiqués. Les Phéniciens n'avaient jamais osé les aborder franchement. Les premiers Grecs qui fréquentèrent ces parages ne parlèrent à leurs poètes (Hésiode, VIIe siècle) que de la sauvagerie des Tyrrhéniens. Peu à peu, et de proche en proche, les Etrusques s'humanisèrent. Dès le VIIe siècle, leurs grands propriétaires commençèrent à rechercher les bibelots brillants de l'Orient pour en alimenter leur luxe barbare. Et, comme la mer qui s'étendait devant eux, du fait même de leurs compatriotes, n'était rien moins que sûre, ils furent heureux de trouver assez près d'eux, au débouché de l'isthme sybarite, les marchandises venant directement de l'Asie.

Les gens de Sybaris ont su tirer parti de cette situation. Ils ont régularisé par des canaux la plaine où leurs deux fleuves arrivaient à la mer, assaini, dans la mesure du possible, le mouillage où s'embossaient les navires creux de l'Ionie. Ils ont rendu carrossables les routes qui traversaient l'isthme. Ils ont jeté sur la mer Tyrrhénienne deux comptoirs, Loos et Skidros, où les Tyrrhéniens pussent accéder sans payer aucun péage. Ils ont fait de leur territoire un lieu de passage et une sorte de foire permanente entre l'Asie et l'Occident barbare, et jeté les bases d'une prospérité qui parut colossale pour l'époque.

Dès le début du VIe siècle, Sybaris était, avec Syris et avant Siris, la ville la plus réputée pour sa richesse de l'Occident grec.

**187**) Le lien fédéral qui unit les cités achéennes peut être antérieur au VIe siècle ; le culte de Héra, qui le symbolisa, doit remonter à l'époque de la splendeur d'Argos. Mais les monnais fédérales ne remontent qu'aux environs de l'an 550 (Babelon, *Traité des monnaies*, 2e partie, t. I, p. 1372 sqq.). Les monnaies attestent, dans la grande unité, des liens particuliers, suivant les époques, entre Siris et Sybaris, Sybaris, Crotone et Caulonia, etc. Ce monnayage a peu influé sur les peuples italiens, dont aucun, probablement, ne battait encore monnaie ; Cumes, puis Tarente, ont eu une autre importance.

Sur les isthmes et leur rôle, cf Bérard, *Les Phén. et l'Odyssée*, II, p. 69, 233. Sur les conditions de la circulation dans le territoire de Sybaris, cf les détails donnés dans Athénée, XII, c. 3.

Les relations de Milet, la reine des villes ionniennes aux VIIe et VIe siècles, avec Sybaris, ont été particulièrement étroites : cf Athénée, XII, 3 (laine de Milet), 11 (dessins orientaux sur le manteau d'Alkisthénès). Hérodote raconte (VI, 21) qu'à la prise de Sybaris, les Milésiens prirent le deuil, politesse que les survivants de Sybaris ne rendirent pas à leur ville, quand elle périt en 494.

Les relations de Sybaris avec les Tyrrhéniens sont attestées en particulier par Athénée, XII, 519. Elles expliquent l'influence *ionienne* dans la civilisation étrusque encore jeune : cf Martha, *L'art*

*étrusque*, passim. A l'origine, au VII^e^ siècle, les Etrusques avaient subi plutôt l'ascendant de Cumes et de Corinthe ; au VI^e^ siècle, leur industrie et leur art prennent un caractère plus oriental. Leur alliance avec Carthage, vers 550, était dirigée contre les Phocéens et n'a peut-être pas nui à leurs bons rapports avec Sybaris, rivale de ceux-ci (voir ci-dessous). Quant au Latium, après avoir eu, au VII^e^ siècle, une existence nettement distinte de celle de l'Etrurie (Catalogue hésiodique), il subit complètement, au VI^e^ siècle, l'influence étrusque.

Sur la position de Laos et de Skidros, cf NISSEN, *Italische Landeskunde*, $II^2$, p. 898 (on consultera, en général, cet ouvrage pour toutes les questions de topographie historique). Les deux villes n'ont eu d'existence indépendante qu'à la chute de Sybaris. Sur les monnaies de Laos, cf BABELON, *Traité*, II, 1, p. 1419 sqq. Térina et Pandosia, villes autonomes, apparaissent étroitement associées à Sybaris sur les monnaies frappées au temps de l'amitié de celle-ci avec Crotone, soit au milieu du VI^e^ siècle : *ibid.*, 1446.

Sur les fêtes données par Clisthène de Sicyone et le Sybarite Smindyridès, cf. Hér., VI, 127. Autres détails sur Smindyridès : Ath., XII, 11 (d'après TIMÉE). Remarquons que le poète suivi par Hérodote considère encore, au temps de Clisthène (début du VI^e^ siècle), Siris comme l'égale de Sybaris.

**188**) Il est donc intéressant de mesurer quelque peu cette opulence, puisqu'elle nous fournit en quelque sorte le maximum de développement d'une cité grecque au VI^e^ siècle. La ville même de Sybaris avait 9 km de tour. Même en la supposant carrée, cela donne une surface de plus de 500 hectares. On ne peut guère supposer, dans des maisons grecques à un étage, une densité de 100 habitants à l'hectare ; il faut donc chercher le nombre d'habitants au dessous de 50.000, aux environs de 30.000. Les deux colonies de Laos et de Skidros, sur l'autre mer, étaient incomparablement plus petites. Avec les quelques bourgades indigènes qui subsistaient, cela faisait un territoire grand comme un de nos petits départements, noyau du domaine sybarite.

Il était tentant pour les Sybarits, qui connaissaient la valeur des isthmes, d'assurer leur situation en mettant la main sur ceux qui, au Sud ou au Nord, jouaient, avec moins d'éclat, un rôle analogue à celui qu'ils détenaient. Au Sud, nous avons dit pourquoi l'intérêt était moindre et, du reste, ils se seraient heurtés là à forte partie. Au Nord, ils se dédommagèrent. Dès le VII^e^ siècle, on les voit s'infiltrer à Métaponte qui, désormais, fut, vis-à-vis d'eux, dans une situation dépendante. On ne sait si les Métapontins avaient poussé, par l'Aciris, jusqu'aux côtes du golfe de Salerne. Les Sybarites, eux, jetèrent de ce côté la colonie de Poseidonia (Paestum), qui existait au milieu du VI^e^ siècle. Ils encerclaient

maintenant Siris, dont le territoire était meilleur que le leur, mais dont l'isthme, aboutissant à la colonie sirite de Pyxous, était moins praticable. Une coalition de Sybaris et de Métaponte fit tomber cette ville vers 550 ; elle fut détruite, ses champs partagés, Pyxous devint terre sybarite. Le domaine de Sybaris comprit ainsi, outre le Nord du Bruttium, la plus grande partie de la Lucanie, en tout 12 à 15.000 kmq. Sur ce terrain, outre les villes grecques, vivaient quatre tribus et 25 petites communautés barbares. Le chiffre de 300.000 est faux tel qu'on nous le donne, c'est-à-dire comme chiffre des guerriers que pouvait mettre en ligne Sybaris. Mais comme, rapproché du chiffre de 100.000 qu'on donne pour Crotone, il correspond parfaitement à l'étendue comparée des deux territoires, on peut le garder comme chiffre total d'habitants ; la densité de 20 au kmq est très acceptable pour l'Italie de cette époque. Sybaris, avec ses vassaux barbares, disposait donc de 70.000 combattants, et ce chiffre correspond assez bien à celui de 5.000 qu'on nous donne pour la cavalerie. Quelque voyageur, phocéen ou autre, a pu voir cette cavalerie grecque ou italienne parader aux fêtes de la ville.

Quant aux ressources financières, un monnayage abondant, alimenté par des mines qui furent exploitées jusqu'à l'époque romaine, en donne une idée, ainsi que le trésor des Sybarites retrouvé à Olympie. Mais tout cela ne permet pas d'évaluation précise.

**189**) Sur les chiffres, cf Nissen, *Ital. Landesk.*, II², p. 920. On verra tout-à-l'heure que c'est après la chute de Siris que Sybaris atteignit son plein développement. Sur les densités de population, les suppositions faites dans Ad. Dunham, *The hist. of Miletus*, p. 142, me semblent exagérées.

Sur Métaponte à l'origine, cf ci-dessus. C'est Métaponte qui avait fondé Siris, selon M. Beloch, *Griech. Gesch.*, 2e éd., I², p. 238 sqq. La ville n'a atteint son plein épanouissement qu'après la chute de Sybaris. Les monnaies : Babelon, *Traité*, II, 1, p. 1397, etc.

Paestum a été fondée par Sybaris à une date qu'il ne faut pas placer trop bas dans le VIe siècle ; ses temples remontent en partie au VIe siècle (Puchstein et Koldevey, *Die Griech. Tempel. i. Unterit. u. Sicilien*, p. 11 sqq.). Quand les Phocéens eurent fondé Elée, vers 540, il y eut des conflits entre Paestum et cette ville : Strab., VI, 1, 1. Monnaies : Babelon, *loc. cit.*, p. 1434.

Sur Siris, cf plus haut. M. Beloch (*Griech. Gesch.*, 2e éd., I², p. 238 sqq.) me semble avoir prouvé que la ville ne fut détruite qu'une fois, et pas avant 550. Les monnaies sont semblables à celles de Sybaris : Babelon, *l. c.*, p. 1413. L'emplacement fameux encore à Athènes au Ve siècle : Hér., VIII, 62. Sur Pyxus, colonie de Siris, et

ses monnaies : Babelon, *l. c.*, p. 1407-1410. Pyxus devait devenir la romaine Buxentum.

**190**) Sur les chiffres, cf. Nissen, *l. c.*, p. II, 920 (d'après Athénée, XII, 3, etc.). M. Nissen, pour une fois, me semble trop sceptique ; il faut interpréter les chiffres donnés (de même que les 130.000 hommes donnés pour Crotone à propos de la bataille de la Sagra : Jambl. *Vita Pythag.*, 210).

Ces chiffres se rapportent naturellement à l'époque de l'apogée (deuxième moitié du vi° siècle), quand Sybaris eut annexé, de l'autre côté du Mont Pollino (2248 m.), les larges plaines d'où le voyageur voit fuir les croupes de la Sila.

Le chiffre de 12-15.000 kmq représente 5 ou 6 fois l'Attique ou les deux tiers du Peloponèse. Et le pays était certainement plus fertile que la majorité des campagnes grecques ; on ne peut toutefois appliquer simplement ici les données des agronomes romains de l'Empire. A Athènes, la classe la plus riche, les *pentacosiomédimnes*, avait un revenu brut de 250 hectolitres, ce qui, avec la productivité de l'Attique (10 hl à l'hectare), et la jachère, représente une cinquantaine d'hectares par tête. Supposons les 5.000 cavaliers de Sybaris pourvus de même, nous verrons qu'ils possédaient, à eux seuls, un territoire équivalent à toute l'Attique.

Si l'on joint à cette base territoriale unique les avantages tirés du transit, on s'expliquera la position exceptionnelle de Sybaris parmi les Etats grecs d'alors.

**191**) Sur les mines d'argent de la Grande-Grèce, cf. Nissen, *l. c.*, p. 919. Il n'est d'ailleurs pas besoin de recourir à ces mines pour expliquer l'abondant monnayage des Italiotes, puisque déjà la plupart des villes grecques frappaient de la monnaie d'argent. Sur les mines d'Espagne du vi^e^ siècle, Hér., I, 163, 165. Sur les mines de Siphnos, Hér., III, 57 sqq.

Sur le trésor des Sybarites à Olympic, cf Frazer, *Pausanias*, IV, p. 62 sqq. Au reste, ces petits monuments étaient moins remarquables par eux-mêmes que par les offrandes qu'on y consacrait. C'est sans doute dans le trésor des Sybarites, au Lakinion, que fut exposé le manteau d'Alkisthénès (Athénée, XII, 11). Ce manteau avait 15 coudées d'étendue. Emporté plus tard a Crotone, il y fut trouvé par Denys l'Ancien qui le vendit aux Carthaginois pour 120 t. Le détail intéressant est celui des broderies représentant des animaux « de Susiane et de Perse ». Il donne l'idée d'un art encore fortement oriental, dont les découvertes de l'Acropole d'Athènes (Korai, etc.) nous permettent de nous faire quelque idée.

A l'époque de sa plus grande extension territoriale, Sybaris tenait dans ses mains une grande partie du transit entre :

L'Ionie d'une part, débouché des routes d'Asie-Mineure et centre industriel de premier ordre ;

Les Etrusques, d'autre part, c'est-à-dire les plus puissants clients qu'on pût trouver alors dans le monde barbare d'Occident.

Mais, sur le mouvement commercial des ports et sa valeur, nous n'avons de chiffres que pour l'Empire athénien du v^e^ siècle, et nous n'osons pas les appliquer ici ; nous ne connaissons pas, d'ailleurs, le taux des droits qui pouvaient être prélevés (10^e^ ? 20^e^ ?).

Il n'y a, d'ailleurs, aucune raison de supposer que la place de Sybaris surpassât, par exemple, celle de Milet ou de Corinthe. Cf AD. DUNHAM, *The hist. of Miletus*, 1915. Mais son mouvement, réuni à la richesse territoriale unique dont nous avons parlé, constituait un ensemble d'avantages qui explique que Sybaris ait ébloui tous les Grecs. Seuls, à cette époque, le roi de Perse et ses satrapes pouvaient regarder de haut les propriétaires, courtiers et changeurs de Sybaris.

**192**) Cette opulence constituait une difformité dans le milieu italiote d'alors. Il fallait ou que Sybaris prît la direction politique de la fédération archéenne, sinon de tous les Grecs d'Occident, ou qu'elle fût ramenée par des voisins envieux au niveau commun. Or, la richesse et le cosmopolitisme l'avaient minée. Politiquement, elle flottait de la démocratie à la tyranie (Télys). Militairement, elle manquait d'entraînement, se fiait à ses cohues disparates. Elle n'avait pu empêcher le Phocéen, vers 540, de fonder Elée sur son domaine. Ce fut pis quand elle eut affaire à Crotone, relevée de l'échec que lui avaient fait subir les Locriens sur la Sagra (milieu du vi^e^ siècle). Le jour où le conflit, prévu depuis longtemps, éclata, il fut dénoué en 70 jours. L'armée sybarite fut battue sur le Traeis, à la limite des deux territoires, la grande ville tomba aussitôt et fut détruite. Les Crotoniates firent passer le Crathis sur l'emplacement désormais maudit, les restes des Sybarites furent dispersés à Laos et Skidros, le territoire laissé à l'abandon comme l'avait été celui de Siris. Il ne semble pas que les Crotoniates se soient souciés de succéder à leur rivale : Métaponte comme Paestum restèrent indépendantes.

Ceci se passait à la fin du vi^e^ siècle. Hérodote nous raconte que le prince spartiate Doriée, évincé du trône par son frère Cléomène, prit part à la lutte finale. Or, Cléomène ne semble pas avoir régné avant 520. C'est donc peu après cette date que Doriée aurait guerroyé en Occident. La date de 510, donnée par les chronographes postérieurs pour la chute de Sybaris, est suspecte à cause du synchronisme exact avec la chute des Pisistratides et celle des Tarquins. Mais elle ne peut s'écarter de beaucoup de la réalité.

Le vide laissé par la chute de Sybaris ne fut pas comblé. Crotone et Tarente restèrent les villes principales de la Grande-

Grèce, mais sans atteindre à la splendeur de la grande ville. La première envoya une trière partager les triomphes de la Grèce à Salamine (480). La seconde eut de rudes combats à soutenir contre les Japyges (473). Elles se désintéressèrent généralement de la région située entre elles, sauf pour y prévenir toute tentative de restauration des Sybarites de Laos et Skidros. Vers 460-455, ces gens parvinrent à rebâtir une Sybaris sur le Traeis, mais celle-ci n'échappa que quelques années à la haine vigilante des Crotoniates.

**193**) Cependant, le terrain inoccupé tentait les Grecs d'Orient. Les Athéniens, en particulier, aspiraient à l'héritage de Siris et de Sybaris. Quand la paix de Callias (448) et la trève de 30 ans (445) leur eurent laissé les mains libres en Orient, Périclès les lança dans une entreprise de colonisation à laquelle il donna un caractère panhellénique. Ainsi fut fondée Thurii (443), non pas sur l'emplacement maudit de Sybaris, mais un peu plus haut, sur une colline. Les descendants des Sybarites, qu'on y reçut, furent bientôt une cause de troubles par leurs prétentions ; expulsés, ils allèrent fonder une troisième Sybaris, qui végéta sur le Traeis. Une cause de discorde plus grave fut la rivalité des éléments doriens et attiques, qui s'exaspéra à l'approche de la guerre du Péloponnèse (433). Apollon de Delphes l'apaisa pour un temps, jusqu'au moment où le désastre athénien de Sicile (413) donna la prépondérance aux Doriens. Thurii était une grande ville pouvant armer 15.000 combattants. Mais elle ne posséda jamais le domaine de Sybaris ; Métaponte, Héraclée colonie de Tarente, Elée et Paestum ne furent jamais ses vassales. Et elle eut bientôt à défendre la plaine contre les descentes des montagnards de l'Apennins, les Lucaniens.

**194**) Quand les Phocéens naviguaient dans les mers occidentales, ils tendaient à supprimer l'intermédiaire sybarite entre l'Ionie et l'Occident, ce qui ne pouvait être vu d'un bon œil par Sybaris ; la prise de leur ville par les Perses et les tribulations qu'infligèrent aux Phocéens d'Occident les Carthaginois et les Etrusques (vers 540) ne durent pas déplaire aux Sybarites. Cependant, il semble que la fondation d'Elée n'ait pas été considérée comme un acte inamical par les Posidoniates (Hér., I, 167). Mais les conflits ne tardèrent pas (Strab., VI, 1, 1 ; cf. plus haut). Et l'essor d'Elée n'aurait probablement pas eu lieu sans la destruction de Sybaris.

Sur Crotone, cf Nissen, *Ital. Landeskunde*, II², p. 938. La ville était déjà puissante au temps de la guerre contre Locres et de la bataille de la Sagra (première moitié du VIe siècle ; voir ch. sur le *pythagorisme*) ; mais les chiffres donnés par Jamblique (*Vita Pythag.*, 210), par Justin

(XX, 31), et ailleurs, doivent être interprétés comme pour Sybaris. Crotone apparaît, d'après ses monnaies, en relations étroites avec Témésa, le vieux marché de la côte de la mer Tyrrhénienne (Babelon, *l. c.*, p. 1444 sqq.). Elle a été aussi, vers le milieu du vi^e^ siècle, en relations étroites avec Sybaris (*ibid.*) ; le conflit entre les deux villes peut donc avoir été réellement provoqué par des antagonismes d'idées, issus de la réforme pythagoricienne. Sur les exploits athlétiques des Crotoniates, on a la liste des Olympioniques : les Grecs aimaient à se dire que la réputation de Milon de Crotone avait pénétré jusqu'à Suse (Hér., III, 137).

Sur Doriée, Hér., V, 41-48. Doriée, après avoir été évincé par Cléomène (cf chap. sur les *Rois de Sparte*), a été en Afrique où il est resté deux ou trois ans, est reparti bientôt pour l'Italie avec les mêmes vaisseaux, a passé à Crotone, puis est allé de là en Sicile où il a péri. Les Crotoniates niaient sa participation à la prise de Sybaris. Mais un Crotoniate, Philippos, émigré de Crotone parce qu'il était fiancé à la fille du tyran Télys de Sybaris, a péri en Sicile avec Doriée. Le synchronisme semble donc bien établi.

On trouve des détails sur la destruction de Sybaris dans Athénée, XII, 3, 4, 11, etc.

**195**) On serait tenté de croire qu'après la chute de Sybaris, Crotone régna, vers 480, sur tout le Bruttium et toute la Lucanie. Mais on nous dit que, du temps de Mikythos (entre 480 et 466), les Rhégiens allèrent secourir les Tarentins contre les Japyges, perdirent 3.000 hommes. On ajoute qu'ils furent ramenés par les vainqueurs jusqu'aux portes de leur ville. Je veux bien qu'il ne s'agisse que d'un raid de cavaliers, et qu'il n'ait pas été jusqu'à Rhégion même (Païs, *Ancient Italy*, p. 37 sqq.). Mais tout cela atteste une liberté de circulation militaire de Rhégion à Tarente, peu compatible avec une grande puissance de Crotone. Les discussions provoquées par le pythagorisme auraient-elles sévi à ce moment ? (Cf chap. sur le *Pythagorisme*).

Sur la seconde ville fondée par les survivants de Sybaris et sa destruction, cf. Diod., XII, 9. Il y eut une troisième Sybaris, fondée sur le Traeis après la fondation de Thurii ; c'est celle qui entra, avec Crotone et Caulonia, dans la fédération mise sous le patronage de Zeus Homarios (Pol., II, 39 ; cf Babelon, *l. c.*, 1459-60). On voit que les rancunes héréditaires avaient alors disparu. Monnaies : Barclay V. Head., *Hist. Nummorum*, p. 84-5 (l'ouvrage de M. Babelon ne va pas encore jusque là).

Sur Thurii, cf mon *Histoire de l'Antiqu.*, II, p. 82, etc. Il est à remarquer que les législateurs de la ville nouvelle s'inspirèrent des vieilles législations de Locres et de la chalcidienne Rhégion (Diod., XII, 12 sqq.) ; il y eut donc rupture complète de la tradition avec Sybaris, en même temps qu'éloignement des doctrines pythagoriciennes.

**196**) Au temps où Sybaris était florissante, le monde grec n'avait encore d'autres « témoins » que les poètes ; c'est l'un d'eux, par exemple, qui a célébré les noces de la fille de Clisthène, et mis en tête des prétendants le Sybarite et le Sirite. Les premiers logographes ioniens ont pourtant connu encore Sybaris et ont conservé, sur ses ressources et sur sa chute, quelques notions exactes. Ajoutons que des traditions orales ont survécu à la catastrophe chez les restes des Sybarites et chez les Crotoniates. Hérodote, en arrivant à Thurii (443), a trouvé tout cela encore vivant. Puis, les historiens de l'Occident ont utilisé ces renseignements, en les teintant d'une malveillance où l'on reconnaît l'influence des pythagoriciens, qui avaient participé à la ruine de la grande ville. De cette façon s'est mêlé, à la réputation de splendeur laissée par Sybaris, un renom de corruption et de mollesse, largement mérité sans doute, qui a produit chez les écrivains de basse époque une floraison exubérante d'anecdotes et de bons mots. L'historien moderne a pour tâche, ici, de retrouver les parcelles de vérité enfouies sous un amas de renseignements trop abondants, et c'est ce que nous avons tenté de faire dans les pages qui précèdent.

Mais c'est précisément parce que tout ce qui se rattache à Sybaris est antérieur (ou presque) à l'époque proprement historique, que des fouilles entreprises dans la vase protectrice du Crathis seraient singulièrement instructives. Nous aurions là un témoignage unique sur les côtés matériels de l'hellénisme du VII[e] et du VI[e] siècle, et qui permettrait d'apprécier les autres. Le desideratum a été formulé déjà par Lenormant, il y a 30 ou 40 ans, mais, rien n'ayant été fait pour y satisfaire, il n'est pas oiseux de le renouveler à une époque où les champs de fouilles fructueux deviennent singulièrement difficiles à trouver en Orient.

**197**) Hérodote a parlé en plusieurs endroits de Sybaris (nous avons cité ces passages au fur et à mesure). Il avait certainement entendu célébrer la ville détruite en Ionie, mais les renseignement qu'il nous donne ont été recueillis par lui pendant son séjour à Thurii. Il est à remarquer que nulle part il ne donne la note malveillante qui domine ensuite. Ses brèves notices sont précieuses en ce qu'elles nous éclairent sur le nombre et la nature des connaissances qu'ont pu avoir les historiens occidentaux du V[e] siècle, source première de la tradition postérieure.

Les pythagoriciens ont été certainement mêlés aux évènements qui provoquèrent la chute de Sybaris et ont exercé une notable influence à Crotone et dans d'autres villes de Grande-Grèce quelque temps après la catastrophe (voir chapitre sur le *Pythagorisme*). Il est donc parfaitement normal de voir leur action s'exercer sur la tradition postérieure.

La réaction antipythagoricienne n'a pas affecté les milieux philosophiques du IVe siècle qui, à leur tour, ont transmis la tradition à Timée. De là, elle a passé aux écrivains d'époque romaine, comme Athénée (XII, 3, 4, 11, etc.), pour nous la plus importante source.

Voir des exemples d'institutions sybarites mal comprises et interprétées dans un sens défavorable par les écrivains ultérieurs dans Lenormant, *La Grande-Grèce*, I, p. 286.

Les renseignements les plus précieux et les moins tendancieux, les chiffres par exemple, viennent certainement des Ioniens contemporains : à Milet, Hécatée par exemple (vers 500) a pu apprendre beaucoup sur Sybaris.

**198**) Des fouilles ont été entreprises sur l'emplacement de Sybaris : Cavallari, *Atti d. Accad. d. Lincei*, 1879-80. Elles ont été très partielles ; on recule devant l'opération dispendieuse qui consisterait à ramener le Crathis, détourné par les Crotoniates pour ensevelir la rivale exécrée, dans son ancien lit. Les fouilles récentes de l'Acropole d'Athènes, de Delphes, etc., donnent une idée de ce qu'on pourrait trouver à Sybaris. La comparaison avec le résultat des fouilles étrusques (Martha, *L'art étrusque — Mitteilungen des archäol. Institutes in Rom*) serait surtout instructive.

Nous avons dit qu'on ne saisissait, en Italie même, aucune trace d'influence extérieure avant l'influence grecque. Dans l'influence grecque le courant primordial le plus constant paraît bien être le courant de Cumes, Zanklé et Rhégion — Corinthe — Chalcis. Mais, partout où on saisit une influence spécifiquement ionienne, c'est par Sybaris qu'elle est venue de Milet : Phocée n'apparaît qu'ensuite et au second plan.

Puis, après un moment d'influence carthaginoise, vers 500 (difficile à saisir en raison du caractère indécis de l'art industriel phénicien, cf Kahrstedt, *Klio*, 1912, p. 461 sqq.), vient la période siculo-attique. Villanova (Felsina, Bologne) ne donne pas grand'chose avant la fin du VIe siecle (Grenier, *Bologne villanov. et étr.*, p. 316 sqq.).

IX

## Pythagore

**199**) Parmi les hommes qui opposèrent les premiers la sagesse grecque à la sagesse orientale et la mirent d'emblée au premier rang, le plus fameux fut Pythagore. Cela ne veut pas dire qu'il soit mieux connu que les autres. Du moins avons-nous sur lui une continuité de renseignements qui nous permettent de voir dans quelle mesure on peut reconstituer la physionomie d'un des vieux penseurs de l'Europe.

Pythagore a existé, et il a vécu au VI[e] siècle. Il y a eu bien des personnages de ce nom, un chef grec vers 700, un sculpteur de Rhégion au V[e] siècle, des athlètes. Mais la personnalité du sage se dégage des confusions, des anachronismes, des coqs-à-l'âne, et dès le V[e] siècle on avait des points de repère sur l'époque de sa vie.

**200**) Sur Pythagore, cf. mon *Hist. de l'Antiq.*, I, p. 82, 140. M. S. Reinach, dans l'article qu'il consacre à mon travail (*Revue Critique*, 1917, 4 août), compare Pythagore à un « chaman ». « Chaman » est cruel. Il est possible que j'aie sous-estimé la part du courant mystique dans le succès externe du pythagorisme. Mais on trouve rarement un chaman capable de découvrir les propriétés des cordes sonores. Cf. Milhaud, Les *philosophes-géomètres*, p. 87, sqq.

Je cite ici deux travaux qui m'avaient échappé :

Cavotti, dans les *Annali d. Univ. toscane*, XXIII (1900), p. 30 sqq. ;

H. Gomperz, *Sophistik u. Rhetorik*, 1913, p. 147, 199, etc.

Le nom de Pythagoras était très répandu. Rien qu'aux environs de l'an 500, on rencontre un P. en Ionie et un en Sicile (Hér., V, 126, 46). On trouvera la liste dans Pape, *Wörterbuch der griech. Eigennamen*, en attendant l'article de l'*Encyclop.* de Pauly-Wissowa. On conçoit que les confusions aient été fréquentes, surtout de la part des auteurs

de basse époque ; on en verra une entre notre sage et le chef grec battu par Sennachérib vers 700 : MASPERO, *Hist. anc.*, III, p. 298. Il s'en est produit bien d'autres que nous ne pouvons que soupçonner.

Hérodote se rendait certainement compte de l'époque à laquelle avait vécu P. (IV, 95), malgré les difficultés qu'il rencontrait en matière de chronologie, et dont on trouve un exemple à propos du pythagoricien Aristée (IV, 14 sqq. : Hérodote le fait paraître à Métaponte, 340 ans après son apparition à Cyzique, alors que 340 ans avant Hérodote lui-même, Cyzique n'existait pas encore !). Mais on avait des points de repère exacts : Diodore, d'après la place où il parle de P. dans son livre X (fragments), le faisait vivre entre 534 et 525. Plus tard, tout se brouille : JAMBLIQUE (*Vie de Pythag.*, 11, 19, 35, 265, etc.) raconte que P. flaira à 18 ans les projets de Polycrate, passa 22 ans en Égypte, fut emmené à Babylone par un soldat de Cambyse (525), y resta 12 ans, revint à Samos à 56 ans, alla en Italie dans la 62e olympiade (532-528), y enseigna 39 ans ! On associe généralement le souvenir de P. à la ruine de Sybaris, que nous avons placée vers 510 (ci-dessus). Je crois qu'en disant que P. vécut en Orient au milieu du VIe siècle (avant et pendant le règne de Cyrus), puis en Occident dans la 2e moitié du siècle (entre la bataille de la Sagra et la catastrophe de Sybaris), on affirmera tout ce que l'on peut affirmer.

**201**) Pythagore était fils de Mnésarchos de Samos. Il était donc d'une ville commerçante, où les rapports avec l'Orient étaient fréquents. Le voyage qu'on lui fait faire en Egypte n'a rien que de normal. Les voyages plus lointains sont plus douteux. Quant aux motifs qui lui firent quitter sa patrie, on eut vite fait d'en trouver : antipathie contre la tyrannie de Polycrate (v. 530), ou contre la domination barbare incipiente. Il est possible : le fait ne serait pas sans analogues.

Pythagore, émigré, a vécu en Grande-Grèce. Sa présence à Crotone et à Métaponte est bien attestée. Quant à la date, elle est à peu près déterminée par ce fait qu'il n'est pas question de lui à propos de la bataille de la Sagra (première moitié du VIe siècle), alors que son nom revient sans cesse dans les récits relatifs à la chute de Sybaris (vers 510). Quelque légendaires que soient les renseignements que nous avons sur les deux faits, cette différence atteste que l'imagination des conteurs était contenue, en ce qui concernait le sage, entre certaines limites. Pythagore a vécu longtemps en Italie et y est mort : le fait que toute sa famille intellectuelle fut toujours attachée à cette région le prouve.

Sa renommée a vite franchi ce cercle local, encore qu'il fût d'une époque où l'on écrivait peu, et qu'il n'ait rien laissé, ni en vers ni, bien entendu, en prose. Héraclite, qui vivait à Éphèse dans la première moitié du Ve siècle, en parle comme d'un de ses

prédécesseurs, louant ses vastes connaissances, mais estimant que sa pensée a perdu en concentration ce qu'elle gagnait en étendue.

**202**) Sur Samos, dans la première moitié du VIe siècle, nous ne savons pas grand chose ; tout ce qu'on peut affirmer, c'est que Polycrate y régnait depuis un certain temps déjà au moment de l'expédition de Cambyse contre l'Egypte, 525 : Hér., III, 39 sqq. Les relations de Samos avec l'Égypte, surtout pendant le règne d'Amasis (569-525), sont bien connues et popularisées par l'anecdote de « l'anneau de Polycrate ». Il est certain aussi qu'une ville aussi proche de Milet et d'Éphèse était en rapports faciles avec l'Asie antérieure : le Phrygien Ésope fut esclave à Samos (Hér., II, 134), le Phrygien Euphorbe y était resté légendaire (Diodore, X, fragments). Mais le fait que Samos, comme les autres îles grecques, échappa à la première conquête perse (546, 540) dut raréfier ces relations.

L'Égypte voyait affluer les Samiens jusque dans ses oasis : Hér., III, 26 (îles des Bienheureux). Au reste, les rapports étroits entre certaines doctrines égyptiennes d'une part, pythagoriciennes de l'autre, ont frappé Hérodote (II, 81, 123). Cf. Foucart, *Les myst. d'Éleusis*, p. 25 ¹, 288, 399, 400, 446. Le fait général est sûr, s'il a pu y avoir parfois exagération dans le détail.

Sur les rapports de Samos avec la Phrygie, cf. ci-dessus : il va de soi que, dans la biographie semi-légendaire d'Ésope, et encore plus dans la légende d'Euphorbe (Diodore X, d'après Callimaque : cf. Radet, *La Lydie et le monde grec*, p. 264, 281 sqq.), la Phrygie n'entre en ligne de compte que comme intermédiaire entre la Lydie et Babylone. Quant au contact avec Babylone, la légende d'après laquelle P. aurait été emmené par les soldats de Cambyse en 525 (Jambl., *Vie de Pyth.*, 19, inspirée par l'anecdote Hér., III, 139 ?) étant écartée par la chronologie, le contact direct est problématique. Mais les infiltrations babyloniennes, au moins en matière d'astronomie, sont certaines, attestées déjà par Pindare (Cumont, *Neue Jahrb. f. Klass. Philol.*, 1911, p. 1 sqq.). Les infiltrations irano-indiennes, pour cette époque, ne doivent être admises qu'avec de fortes réserves (cf. Hausrath, art. *Fabel* dans Pauly-Wissowa, p. 1720, etc.) : au reste, ni à propos des fables dites « sybarites », ni à propos des fables d'Épicharme, on ne parle de P.

**203**) Sur Crotone et son passé jusqu'au milieu du VIe siècle, cf. ci-dessus. La ville était certainement alors la première de l'Occident grec après Sybaris, et devait-être un centre d'attraction important pour les intellectuels d'Orient cherchant fortune (cf. l'anecdote d'Arion à Tarente, Hér., I, 24 ; Arion était probablement un dieu, cf. Gruppe, *Griech. Mythol.*, I, p. 167 ; mais la légende n'en est pas moins expressive). Ajoutons qu'il y avait peut-être entre Samos et Crotone des affinités

particulières : les sanctuaires de l'une et de l'autre (Lakinion) étaient les filiales les plus importantes de la Héra argienne.

Sur Métaponte et son histoire jusqu'au milieu du VIe siècle, cf. ci-dessus. Pythagore y a vécu et a dû y finir sa vie, puisque sa maison y devint un sanctuaire de Déméter et que sa descendance intellectuelle y fut toujours particulièrement forte (JAMBLIQUE, *l. c.*, 170, 239, etc.). D'après la situation de la ville par rapport à Sybaris et l'hostilité des pythagoriciens contre cette dernière, ceci nous reporte à une date ultérieure à la catastrophe de 510. Métaponte offrait-elle un terrain particulièrement favorable au mysticisme? Les divinités chthoniennes, Déméter et Dionysos, paraissent y avoir été de tout temps particulièrement honorées (monnaies : BABELON, *l. c.* II, 1, p. 1397, etc.). Mais c'est sous l'influence pythagoricienne que ces germes fructifièrent, en se mêlant de spéculations sur la destinée des âmes après la mort (voir l'anecdote d'Aristéas : Hér., IV, 14-15). Le courant s'est maintenu encore dans la région au IVe siècle.

Sur la bataille de la Sagra, cf. ci-dessus. Il est certain qu'une période de dépression nationale devait rendre la cité crotoniate particulièrement accessible à des doctrines de rédemption, et que, sans faire de P. un illuminé, il ne faut pas négliger en lui le purificateur religieux et moral. La tradition de basse époque le mêle formellement à la chute de Sybaris (Ath., XII. 4 ; Jambl., 123, 260), et son école est restée hostile au souvenir de l'opulente et molle cité (sur Archytas, Ath., XII, 3). Des législations de Grande-Grèce, nous ne connaissons un peu que celles de Locres et de Rhégion (Diod., XII, 12 sqq.). Le fond en est très ancien, comme en témoignent les analogies avec les vieilles coutumes de Gortyne (GERNET, *Rev. Ét. gr.*, 1916, p. 393). Mais, en l'état où nous les connaissons, telles qu'elles furent imitées à Thurii, elles sont mêlées de prescriptions qui trahissent l'influence pythagoricienne (Protagoras, qui légiféra à Thurii, connaissait bien P. : H. GOMPERZ. *Soph. u. Rhetorik*, p. 147, 199).

La tradition tardive veut que P. se soit réfugié de Crotone à Métaponte, fuyant devant un mouvement populaire (Jambl., 239), et, sans s'abandonner à une foi aveugle, on peut l'accepter. Nous avons dit que le maître dut mourir à Métaponte (ci-dessus). S'il y eut révolution contre les pythagoriciens à Métaponte, elle eut lieu après la mort de P. : voir ci-dessous.

**204**) Héraclite : DIELS, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, p. 58 sqq. Héraclite a vécu certainement à Éphèse dans la première moitié du Ve siècle. Et il parle de P. comme d'un personnage du passé. C'est le plus sûr *terminus ante quem* que nous ayons pour la mort du sage. Des données de JAMBLIQUE (*l. c.*, 35, 265) on conclurait, pour la période d'enseignement, aux dates 530-490 environ, mais on a vu combien elles étaient sujettes à caution.

**205**) Ce qui caractérise Pythagore au milieu des sages, ses contemporains, c'est qu'il a fondé une véritable école. Ses connaissances sur l'Orient, et probablement l'intérêt avec lequel il les présentait, devait attirer le public riche et cultivé des villes d'Occident. Dans un discours relaté par un des auditeurs, il parle de la transmigration des âmes : « Oui, un jour viendra où nous nous reverrons tous ensemble, dans cette grande salle, moi parlant, vous écoutant ». Le cercle d'auditeurs s'est étendu, a duré, a formé un véritable Institut.

Nous relevons des cénacles de pythagoriciens à Crotone, à Métaponte, puis à Tarente. Ailleurs, il n'y a eu que des adhérents isolés à la confrérie.

Et ces cénacles ont survécu au maître. Les disciples directs ont attiré des parents et amis plus jeunes, de sorte que la tradition s'est maintenue, fortifiée par un certain nombre d'usages. Dès le début, des donateurs généreux se sont rencontrés, qui ont assuré l'existence matérielle et la liberté d'études de leurs confrères en pythagorisme.

**206**) Ces cénacles ont été en butte aux persécutions de la démocratie naissante. Sur ce point encore, les traditions sont trop unanimes pour que le fait, en général, ne soit pas exact. Mais, quand se sont placées ces persécutions ? Au moment de la chute de Sybaris (vers 510), Crotone, Métaponte, Tarente, étaient encore régies « dynastiquement », par des aristocraties ou monarchies héréditaires. Vers le début du v<sup>e</sup> siècle commence en Grande-Grèce l'ère des tyrans proprement dit, Anaxilaos de Rhégion, Aristodème de Cumes, Cléinias de Crotone. En 473, la défaite de Tarente par les Japyges nous est donnée comme le signal de la révolution dans cette ville dorienne. En 466, Diodore, parlant longuement des révolutions de Sicile, n'a pas un mot pour la Grande-Grèce. Enfin, en 443, au moment de la fondation de Thurii, nous commençons à avoir des renseignements positifs sur les villes d'Italie, qui apparaissent démocratisées. A dater de ce moment, d'ailleurs, on ne voit plus de pythagoriciens qu'à Tarente.

C'est donc avant 480 qu'il faut placer la proscription des pythagoriciens, qui, au temps d'Hérodote, étaient considérés un peu comme une société secrète, sauf à Tarente.

**207**) Le mot de Pythagore à ses auditeurs : Diels. *Fragm. d. Vorsokr.*, p. 26 spq. Il est cité avec raison par Gomperz (*Griech. Denker*, I, p. 80 sqq.) comme le témoignage le plus authentique que nous ayons sur l'enseignement pythagoricien. Jamblique parle de 600 auditeurs à Crotone, dont 60 revinrent plus tard après la proscription (29, 264). Il parle encore de 2.000 croyants que P. aurait gagnés d'un coup (30),

mais on ne sait s'il s'agit de Crotone ou de Métaponte, ou d'autres cités encore. Quant à la liste des pythagoriciens, elle se rapporte aux disciples les plus célèbres, considérés à travers les âges. Si on rapproche les chiffres précédents de ceux qui ont été donnés pour la population totale des États de la Grande-Grèce (ci-dessus), on verra qu'ils donnent l'idée de cénacles assez restreints.

Nous n'avons pas le moyen de suivre le développement de l'Institut pythagoricien au v^e et au iv^e siècle : les indications de Jamblique (*l. c.*, 104, 265) sont entachées de tant de confusions et d'erreurs que l'on n'en ose rien tirer. Nous sommes quelque peu renseignés sur la répartition géographique par la liste de pythagoriciens qui termine la *Vita* de Jamblique ; quoique le document soit composé de noms pris au hasard, les chiffres sont significatifs :

En tête viennent Crotone (32 noms), Métaponte (38) et Tarente (43), qui ont été, l'une au vi^e siècle, l'autre au v^e, la troisième au iv^e, les principaux foyers du pythagorisme ;

puis les villes d'Italie :

1 Eléate (Parménide),
12 Sybarites,
10 Locriens.
7 Posidoniates,
16 Rhégiens,
5 Cauloniates,

plus 6 Lucaniens et 1 Étrusque (parmi les femmes, une Crotoniate, la Lucanienne Byndacis, Tyrsénis de Sybaris, etc.).

Les autres Occidentaux sont :

1 Agrigentin (Empédocle),
1 Sélinontin,
3 Syracusains,
2 Catanéens,

plus 4 Carthaginois ;

à l'Orient reviennent seuls :

10 Pariens,
6 Argiens (?),
3 Laconiens (plus Chilonis, fille de Chilon),
6 Samiens,
4 Phliasiens,
4 Sicyoniens,
4 Cyrénéens,
4 Cyzicéniens,
1 Corinthien,
1 Athénien,
1 Pontique,

plus 1 Hyperboréen (*sic*).

Sans nous attarder à des précisions de détail que la qualité du docu-

ment ne comporte pas, on voit que, par son caractère cosmopolite, la secte pythagoricienne établit la transition entre les grandes confréries mystiques nées au VI^e siècle, Orphiques (avec lesquels elle a tant de liens), mystes d'Élensis, etc., — et les grandes écoles philosophiques que verra naître le IV^e.

Les liens spirituels qui assuraient l'unité des sectateurs de P. (croyances et usages communs, réunions) se fortifiaient-ils de liens matériels, de mise en commun des biens ? Aucun bon témoignage ne le dit, et les récits qui montrent P. héritant le contredisent (Jamblique, 170). Tout se bornait à des traditions d'assistance mutuelle comme celles qui ont rendu célèbre l'amitié de Damon et Phintias (Jamblique, 233 sqq., d'après Aristoxène, qui lui-même tenait l'histoire de Denys le Jeune, témoin oculaire). La légende du communisme pythagoricien n'a pris naissance qu'après la disparition de la secte.

**208**) La date des mouvements qui expulsèrent les Pythagoriciens est toujours controversée. M. Corssen (*Philologus*, 1912, p. 332 sqq.) les met en 440 *au plus tôt*. Voici dans quelle mesure je maintiens mes conclusions.

Il y eut certainement une révolution antipythagoricienne à Crotone, peu de temps après la chute de Sybaris, 510, et la cité en était encore ébranlée vers 473 (voir ci-dessus).

Mais, la secte s'étant maintenue à Métaponte, il est probable qu'il y eut un autre mouvement dans cette ville après 440, mouvement qui aurait provoqué l'émigration à Thèbes de Lysis, le maître d'Épaminondas.

Il est d'ailleurs possible qu'il y ait eu ailleurs aussi en Grande-Grèce des mouvements analogues, mais à en juger par la liste donnée plus haut, les deux cités susdites sont les seules où le pythagorisme ait pu acquérir une grande importance politique (je laisse de côté la Tarente d'Archytas). Ces faits différents expliquent les confusions qui ont rendu la tradition ultérieure inextricable au point de vue chronologique.

La proscription des pythagoriciens n'a sans doute coïncidé avec l'avènement de la démocratie qu'à Crotone et peut-être à Métaponte : à Tarente par exemple, l'antagonisme entre la secte et le régime démocratique a été limité.

Hérodote a pu entendre parler des pythagoriciens en Orient, tout comme Héraclite et les comiques d'Athènes. Mais il n'a acquis de notions précises sur eux qu'à Thurii, entre 443 et 428. Il les connaît bien (II, 81, 123 ; IV, 14-15, 94-5). Sur Aristéas, cf. Jamblique, *l. c.*, 265, et Babelon, *Traité des Monnaies*. II, 1, p. 1397-8. Hérodote a pu connaître la secte encore puissante à Métaponte (voir ci-dessus), mais il ne parle que de ses doctrines et de ses usages religieux.

Tarente est devenue à la fin du V^e siècle le principal refuge des pythagoriciens (peut-être avec Rhégion ? Jamblique, 251, sans date) : ce n'est

pas du reste qu'il n'en soit resté ou revenu ailleurs. Si Lysis, qui était tarentin, est allé de Métaponte à Thèbes (ci-dessus), c'est probablement que le milieu démocratique de Tarente ne lui agréait pas : Archytas a été plus accomodant. Sur Archytas, cf. mon *Hist. de l'Antiq.*, II, p. 358.

**209**) Mais, si le pythagorisme a pu jouer un rôle comme puissance politique occulte, il n'en était pas moins, à son origine, un simple cercle d'études. Des éléments orientaux ont pu se mêler à ses premières spéculations. Au début du VIe siècle, l'Ionie recevait des infiltrations, non seulement d'Égypte, mais, par Sardes, de Babylone et même du monde irano-indien. Toutefois, Pythagore est bien Grec d'esprit : il a apporté des idées qui n'étaient familières qu'aux Grecs et dont quelques-unes même étaient nouvelles pour tous les hommes. Il est Grec surtout par sa tendance à une vue à la fois générale et précise de la réalité.

**210**) C'était un esprit particulièrement bien doué pour les mathématiques. Il se peut que la table de multiplication, même le théorème sur le carré de l'hypoténuse, ne soient pas sans précédents orientaux. Ce qui est purement à lui en tous cas, c'est la découverte du rapport entre la longueur des cordes et la hauteur des sons musicaux. On ne saurait exagérer l'impression que fit cette constatation d'une relation entre un fait purement mathématique et un fait physique, qui se trouva être aussi un fait esthétique. Elle a donné l'idée de l'importance du nombre dans la nature, et, comme il arrive toujours, on a généralisé aussitôt et hâtivement l'application des mathématiques aux phénomènes naturels. Les pythagoriciens sont tombés dans un genre spécial d'algèbre mystique, mais l'intuition était juste.

**211**) Les plus grandioses des phénomènes qui sollicitent la curiosité de l'homme sont ceux de la voûte céleste. Pythagore a partagé les croyances de ses contemporains. Mais le besoin d'harmonie, si puissant dans son école, devait amener à supposer que la Terre ne pouvait, seule des astres, rester immobile. Philolaos (antérieur à Platon) devait exposer un système hardi, qui reposait sur des prémisses fausses, et, en fait, n'a exercé aucune influence sur la découverte d'Aristarque (la rotation de la Terre autour du Soleil). L'idée n'en était pas moins importante, en ce qu'elle heurtait pour la première fois l'illusion tenace qui s'opposait au progrès en astronomie.

Après les phénomènes célestes, les phénomènes terrestres, physiques ou chimiques, s'ils excitent moins l'imagination, ont un intérêt plus immédiat. Ici nous sommes mal renseignés : il n'est

pas sûr qu'une des théories sur les inondations du Nil, données par Hérodote, soit pythagoricienne.

**212**) En examinant la question de l'apport oriental dans l'œuvre pythagoricienne, nous laissons de côté la question de l'Inde et de la fable d'animaux (cf. § 132). Nous nous bornons à la question des apports scientifiques. Ceux de l'Égypte ne pouvaient être que faibles : on verra dans un article de RODET (*Journal Asiat.*, 1881, p. 189, 454, etc.) que les Égyptiens ne savaient pas faire une multiplication ni une division. Si P. leur a emprunté quelque chose, il ne peut être question que de suggestions religieuses (ci-dessus). Il en est autrement de la Babylonie. Ici l'on avait depuis longtemps des textes mathématiques intéressants : LENORMANT, *Choix de textes cunéiformes*, 1873 (tables de carrés, de cubes ; on en verra d'autres dans la *Revue d'Assyriologie* de 1913 et années suiv.). En Astronomie, les Grecs pouvaient tirer de là également des notions scientifiques (CUMONT, *Neue Jahrb. f. Klass. Philol.*, 1911, p. 1 sqq.). L'intermédiaire a été l'Asie-Mineure : voir la légende d'Euphorbe le Phrygien dans Diod., X, fragments : « Au nombre des problèmes (importés par P.) étaient ceux qu'Euphorbe le Phrygien avait appris aux hommes, sur le triangle scalène, sur les sept cercles de longitude » (d'après Callimaque : cf. RADET, *La Lydie et le monde grec*, p. 264, 281 sqq.). Cf. MILHAUD, Les *philosophes-géomètres*, 1900.

Les Grecs ont pu ignorer les précédents orientaux, mais, quant aux précédents grecs, ils ont parfaitement fait la part de Thalès, par exemple, et celle de Phythagore (cf. DIOGÈNE LAERCE, *Thalès, Pythagore*). Ils n'ont même pas oublié que P. était disciple de Phérécyde (Jambl., 9).

Il est plus délicat d'isoler P. de ses disciples : cependant, il est constant que l'individualité des différents pythagoriciens ne s'est pas effacée dans la tradition postérieure.

Dans GERCKE et NORDEN, *Einl. in die Altertumswissenschaft*, II (2e éd.), p. 279 sqq., la question des précédents orientaux n'est pas traitée, mais toutes celles qui sont relatives à la science hellénique sont bien indiquées.

**213**) Sur la découverte des rapports entre la longueur des cordes et la hauteur des sons, que toute l'antiquité attribue à P., cf. GERCKE et NORDEN, *l. c.* Il n'y a certainement là aucun précédent oriental à chercher ; la découverte ne pouvait naître que dans un milieu où la musique tînt une aussi grande place que chez les Grecs du VIe siècle : cf. JAMBLIQUE, *l. c.*, 81. PLUTARQUE (*De mus.*, éd. WEIL-REINACH, 1900, 390) dit : « P. voulait qu'on bornât aux limites du diapason (octave) l'étude de la musique ». Cf. *ibid.*, 443 (harmonie des sphères). Au reste, P. et ses successeurs expliquaient de façon erronée la cause du phénomène

(cf. les notes des éditeurs). En somme, P. apparaît, comme les Grecs en général, mieux doué pour la spéculation *a priori* que pour la recherche empirique.

En matière de mathématiques, la question des précédents orientaux peut se poser (voir ci-dessus). Cependant, des découvertes comme la table de Pythagore, le théorème sur le carré de l'hypoténuse, etc., s'expliquent bien par des spéculations sur les nombres entiers (cf. Gercke et Norden, *l. c.*). Remarquer que l'arithmétique a toujours été plus en faveur que la géométrie dans l'école : les grands géomètres du v^e^ siècle, Oenopide, Hippocrate de Chios, ne sont pas pythagoriciens.

Pour apprécier l'effet qu'ont produit des découvertes qui nous paraissent si simples sur les hommes d'alors, il faut se rappeler quelles difficultés rencontraient encore les Grecs du v^e^ siècle en présence d'opérations un peu longues, divisions par exemple. Hérodote, VII, 187 commet une erreur de calcul en confondant un reste avec un quotient (5.283.220 divisé par 48 lui donne 110.340. Il a divisé 528 myriades par 48 et trouvé 110.3220 divisé par 48 lui donne pour quotient 6 et pour reste 340, qu'il ajoute au quotient précédent). Une erreur identique explique, si je ne me trompe, la fameuse faute de la liste de tributs (III, 89 sqq.), où le chiffre 9.880 s'est glissé au lieu de 8.840 ou 8.670 (Weissbach, *Philologus*, 1912, p. 479 sqq.). Hérodote a multiplié 7.440 par 7, puis divisé le résultat 52.080 par 6, comme il devait. Mais arrivé à un certain point de la division, il a introduit le reste à la suite du quotient. (Pour voir l'erreur, faire l'opération avec les chiffres écrits comme on les trouve sur les inscriptions attiques du v^e^ siècle).

**214**) A Pythagore même on ne prête que l'idée de l'harmonie des sphères, cf. ci-dessus. Il faut attendre Philolaos pour avoir la théorie astronomique de l'école. Jamblique (104) place celui-ci à la première génération après P., mais ailleurs (199) il dit que Platon fit acheter pour 100 mines les œuvres de Philolaos devenu vieux : ceci est plus exact. Sur Philolaos et son système de sphères célestes tournant harmonieusement autour du feu central, cf. Gomperz, *Griech. Denker*, I, p. 91 sqq. Il y aurait eu mieux à tirer des observations accumulées à Babylone, et Thalès avait montré la voie : mais les hommes qui ont perfectionné le calendrier grec et construit l'astronomie antique sont extérieurs au pythagorisme. Ici aussi on remarque la préférence donnée aux spéculations *a priori* sur l'observation des phénomènes.

P. devait être peu porté à l'étude des faits de géographie physique et même de physique ; sa découverte acoustique vient d'ailleurs. Dans les explications de l'inondation du Nil citées par Hérodote (III, 20 sqq.), je ne crois pas qu'il y en ait une pythagoricienne. Archytas semble avoir expliqué quelques faits physiques, mais de pure mécanique : cf. mon t. II, p. 220.

**215**) En revanche, les phénomènes spéciaux à la nature vivante ont été étudiés dans l'école. Elle établissait une démarcation trop absolue entre végétaux et animaux. Mais, sur la vie animale, elle a été éclairée par la médecine. Elle était bien servie à cet égard, Crotone étant, dès le VI<sup>e</sup> siècle, un centre fameux de pratique médicale. On nous donne comme pythagoricien Alcméon, dont le livre est en effet adressé à des notabilités pythagoriciennes. Cependant ce médecin illustre, qui étudia le premier le système nerveux central, semble avoir eu certaines vues contradictoires avec celles de l'école. Nous serions mieux renseignés si son œuvre n'avait pas été dédaignée de l'école hippocratique (fin du V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles).

**216**) L'homme s'est différencié des autres animaux par le développement exceptionnel qu'a pris dans l'espèce humaine la vie en société. Sur l'homme social, Pythagore a procédé par vues *a priori*, comme les autres Grecs. Lui, le mathématicien, n'a eu aucune idée de l'importance de la recherche statistique en matière de faits sociaux. Et son école n'a pas produit d'historiens.

**217**) P. avait-il entrevu l'unité de la nature vivante? Empédocle, qui se rattachait dans une certaine mesure à l'école, semble avoir eu quelque idée de ce genre : cf. DIELS, *Fragm. der Vosokrat.*, p. 155 sqq., et GOMPERZ, *Griech. Denker*, I, p. 183 sqq. Mais l'interdiction pythagoricienne de manger les choses ayant eu vie procède d'une autre idée, celle de la transmigration des âmes : et, s'il y a des végétaux parmi les choses interdites, il faut se rappeler que la distinction des « trois règnes » était étrangère à la haute antiquité.

P. lui-même ne semble pas avoir donné grande attention à la médecine, mais ses disciples immédiats la pratiquaient (Jamblique, 264). Crotone était vers 500 un centre médical célèbre (Hér., III, 131 ; lire toute l'historiette de Démocède). On ne voit pas bien ici l'influence proprement pythagoricienne.

Alcméon, médecin de Crotone, était certainement pythagoricien, pythagoricien de la première génération, dit Jamblique (104), en tous cas vivant en la première partie du V<sup>e</sup> siècle : DIELS, *l. c.*, p. 104 sqq. Sur son rôle comme médecin, cf. SOURY, *Le système nerveux central*, I, p. 1 sqq., 5 sqq. Les doctrines d'Hippocrate ont pénétré en Occident de bonne heure : le traité περὶ τέχνης était connu d'Héraclite de Tarente (LITTRÉ, *Œuvres dH'ippocrate*, I, p. 355-6).

Sur Hippocrate, cf. mon t. II, p. 211. On prépare un *Corpus medicorum* (M. DIELS). On se rappellera qu'Aristote, l'Asclépiade, ne semble avoir prêté aucune attention au côté médical du pythagorisme, et que, au moment où se forma le *Corpus* hippocratique, l'école de P. avait vécu. Cf. D<sup>r</sup> HIRCH, *Biograph. Lexikon d. hervorragenden Aerzte*, 6 vol., 1884 sqq.

P. et ses disciples ne voyaient la société que comme matière à législation : c'est dire que l'histoire devait les attirer peu. Ajoutons que la théorie du cycle des âmes (voir ci-dessus) n'était pas favorable à l'esprit historique : c'est à propos d'un pythagoricien qu'Hérodote commet une de ses plus caractéristiqnes erreurs chronologiques (III, 15). Jamblique ne cite pas d'historien pythagoricien.

**218**) L'homme est le seul être assez développé pour avoir la notion claire d'un être supérieur à lui : c'est dans ce sens qu'on l'a défini « un animal religieux ». Sur les dieux, Pythagore était bien Grec par le peu de distance qu'il mettait entre la divinité et l'homme. Ici s'intercale naturellement sa théorie de la *métempsychose.*

Pour Pythagore, l'âme individuelle était une substance immortelle, susceptible de passer de l'animal à l'homme, de l'homme au dieu et inversement. Il n'est pas sûr que le cycle parcouru par elle lui apparût comme immuable, et se répétant indéfiniment. En tous cas, certains pythagoriciens ont ajouté à l'idée des notions morales, imaginant que le mérite ou le démérite des actions pouvait influer sur le cycle et le faire varier. Telle quelle, la théorie, qui pouvait avoir des précédents orientaux ou grecs, est bien pythagoricienne, et, partout où ils en ont rencontré d'analogues, les Grecs ont cru retrouver la trace de Pythagore.

**219**) P., dit-on, s'élevait contre la manière dont les poètes traitaient les dieux : Diogène Laërce, VIII, I, 21. Mais ceci du point de vue de la dignité morale, et non parce qu'il se faisait de la puissance divine une idée plus haute que la généralité des Grecs.

La théorie de la métempsychose est la partie de la doctrine de P. qui a le plus frappé les contemporains : cf. les vers d'Enpédocle (Jambl., 67) et Hér., II, 123. Qu'Hérodote l'attribue aux Égyptiens, cela ne prouve pas grand chose : plus tard, on a pensé à l'Inde ! Sur les infiltrations possibles chez les Étrusques et chez les Druides, cf. ci-dessous. Le mot cité plus haut de P. à ses auditeurs semble indiquer que le maître concevait la migration circulaire dans un sens rigoureusement détermi-ministe : mais on a des indices que les pythagoriciens croyaient d'autre part aux peines et aux récompenses d'outre-tombe, aux moyens d'éviter les unes et d'acquérir les autres (Rohde, *Psyché*, II, p. 159, 217 ; Foucart, *Les myst. d'Eleusis*, p. 288, 399, 400). Faute de documents, nous ne voyons pas nettement comment se fondaient les deux conceptions, ni même si elles se fondaient. Comme mystique P. a d'ailleurs obtenu un succès moins étendu que les Orphiques ou Éleusis. On sait que l'on trouve chez Nietzsche une conception analogue à celle de P. (l'*Éternel Retour*), sauf que les 3.000 ans requis par les anciens pour le circuit se sont quelque peu augmentés pour le penseur moderne.

**220**) Voilà le fond de doctrines qui a constitué l'essence du pythagorisme et le substratum de ses travaux intellectuels. Ces doctrines sont vite sorties du milieu italiote qui les avait vu naître. Au début du v<sup>e</sup> siècle, les poètes comiques d'Athènes les plaisantaient, Empédocle d'Agrigente était en relations avec des pythagoriciens. Hérodote, devenu Thurien (après 443), connaît parfaitement le pythagorisme. Il a pu fréquenter Lysis de Tarente, qui émigra volontairement à Thèbes et fut le maître d'Épaminondas (vers 400). Platon, au début du iv<sup>e</sup> siècle, s'est procuré à grands frais les ouvrages de Philolaos, a connu Archytas, le dictateur pythagoricien de Tarente. Aristote (vers 340) a écrit un livre sur l'école. Elle existait encore, et elle a eu encore des représentants contemporains d'Aristoxène (vers 300). Après vient la décadence irrémédiable de la Grande-Grèce, au moment où les philosophes hellénistiques orientaient la pensée grecque dans des voies toutes différentes : les chronographes des derniers siècles avant J.-C. connaissent mal les pythagoriciens. D'autre part, le pythagonisme n'avait pu rester inconnu des Barbares voisins, des Italiotes : on nous parle d'un pythagoricien lucanien, Okellos (iv<sup>e</sup> siècle), et, quand les Romains reçurent l'ordre d'élever un autel au plus sage des Grecs, ce fut tout naturellement à Pythagore qu'ils pensèrent (vers 300). Mais le pythagorisme était bien mort quand ils devinrent maîtres de la Grande-Grèce, et Polybe (vers 150) en parle comme d'une école du passé. Cicéron le néglige. C'est beaucoup plus tard que les vieilles légendes reviennent et connurent, au temps du néoplatonisme (vers 300 après J.-C.), une floraison nouvelle.

L'historien moderne a donc à lutter contre une surabondance de renseignements suspects quand il cherche à retrouver les quelques données exactes qui nous sont restées sur le pythagorisme encore vivant. Il est douteux d'ailleurs, étant donné le peu d'intérêt que l'époque hellénistique a porté à la vieille école, qu'aucun papyrus nous rende jamais un traité pythagoricien authentique. Le vieux maître restera probablement toujours enveloppé de nuages, à l'aube indécise de la civilisation européenne, avec des reflets d'Orient.

**221**) Une pièce de Kratinos était consacrée aux Pythagoriciens (Πυθαγοριζοντες) : elle est de la première moitié du v<sup>e</sup> siècle (cf., sur Kratinos, Wilhem, *Urk. dram. Aufführ.*, p. 107, 123). La liste donnée ci-dessus indique d'ailleurs que, si le pythagorisme fut bientôt connu à Athènes, il n'y eut pas grand succès.

Platon a connu P. à travers Archytas et Philolaos : cf. mon t. II, p. 220. Aristote l'a connu par Platon : voir les fragments de son ouvrage (Jamblique, *Vie de P.*, 31 ; Porphyre, *Vie de P.*, 41) dans l'éd.

Didot, éd. Berl., II, 985 sqq. Les pythagoriciens se plaignaient des appréciations de Platon, d'Aristote, de Speusippe, de Xénocrate, d'Aristoxène (Porphyre, *l. c.*, 53).

Aristoxène de Tarente (vers 300) est surtout connu comme musicien : cf. Laloi, *Aristoxène*. Il a connu des pythagoriciens et écrit sur Pythagore (Jamblique, *l. c.*, 233, 251). Etait-il lui-même pythagoricien ? (Mewaldt, *De Aristox. pythag.*, diss. Berlin, 1903). En tous cas, les derniers pythagoriciens se plaignaient de son témoignage. Son livre a influé fortement sur la tradition ultérieure (Gercke et Norden, *Einl. in die Altertumsu.*, II, 2ᵉ éd., p. 361).

L'époque hellénistique a connu le pythagorisme surtout par les sources dérivées dont nous avons parlé ci-dessus (les sectateurs de P. tenaient l'enseignement pour éostérique en principe : cf. Jambl., *l. c.*, 75 sqq.). Sur l'idée qu'on se faisait de P. au IIᵉ siècle ap. J.-C., voir Lucien, *Les philosophes à l'encan*. A cette époque même, Nicomaque (v. 150) puis Hippobotos (v. 200) ont remanié et altéré encore la légende (Gercke et Norden, *l. c.*, p. 361), et c'est dans cet état que Diogène Laërce, Jamblique et Porphyre nous l'ont transmise.

**222**) Le pythagorisme a certainement pénétré chez les Barbares d'Occident.

Laissons de côté les Carthaginois. Jamblique a difficilement inventé les 4 Carthaginois qu'il énumère, d'autant qu'il en nomme un isolément (128). Mais, ce qui nous importe, ce sont les Barbares proprement dits, et d'abord les Italiens.

Parmi ceux-ci, Jamblique nous donne un Étrusque et 6 Lucaniens, plus une Lucanienne ; il nomme l'Étrusque isolément (127). Cf. 241. Ceci appelle quelques réflexions.

On croirait à première vue que les Étrusques ont dû être les plus accessibles à la doctrine de P. Ils étaient le grand peuple italien au VIᵉ siècle, avaient emprunté aux Grecs les noms de nombre, comme les autres peuples italiens gravitant dans leur orbite (Dottin, *Les anc. peuples*, p. 136), etc. Et pourtant ils paraissent au second plan.

Il ne faut pas oublier qu'à partir du milieu du VIᵉ siècle l'hostilité a été continue pendant près d'un siècle entre eux et les Grecs, et que, si cet état de choses n'empêcha pas les contacts, il les restreignit certainement, d'autant que Carthage essaya de profiter de la situation. Dans cette période, certains cultes, comme celui des Diocures, s'introduisent bien à Rome, ville à moitié étrusque (cf. chap. sur la *chronologie romaine*), mais ceci put se faire par Elée (cf. Foucart, *Les myst. d'Eleusis*, p. 64) et surtout par Cumes.

Dans la période suivante, l'influence grecque reprend le dessus en Italie, mais c'est par les Siciliens et les Athéniens. Les Italiens ont connu les législations achéennes (Dottin, *l. c.*, p. 143). Mais si le culte de Cérès s'introduit à Rome (Foucart, *l. c*, 65, 448), c'est plutôt la

déesse de Sicile qui triomphe, que la déesse mystique qui pourrait faire songer aux pythagoriciens.

Au IVe siècle, les Étrusques sont en décadence au point de vue politique : c'est pourtant à cette époque qu'on pourrait songer à des infiltrations pythagoriciennes se traduisant par la croyance aux cycles (cf. POTTIER-SAGLIO. *Dict.*, art. *Saeculum*).

Quant aux peuples de l'Italie méridionale, les pythagoriciens ont été d'abord en rapport avec les Dauniens (cf. l'anecdote : Jamblique, 60), puis, quand Tarente fut devenu leur principale patrie, avec les Japyges, contre lesquels Archytas fit la guerre (Jamblique, 197). On ne s'étonnera pas de trouver en Japygie des traces de croyances eschatologiques, mais tardives et vagues.

Ce qui est plus intéressant, c'est l'entrée en scène des Sabelliens à la fin du Ve siècle. Les Lucaniens eurent tout de suite maille à partir avec les cités de Grande-Grèce, mais à une époque où le pythagorisme n'y comptait plus que de rares adhérents (Jamblique, 265, se rapporte-t-il à la chute de Crotone, vers 380 ? cf. mon *Hist.*, II, p. 292). Mais ils furent en bons termes avec la Tarente d'Archytas, et les récits relatifs au Lucanien Okellos et à sa sœur renferment sans doute un fond de vérité. Les Romains ont été seulement un peu loin en mettant le père du chef samnite Pontius Hérennius en relations avec Pythagore.

Rome a donc retrouvé chez les Sabelliens des souvenirs pythagoriciens, et, vers 300, ayant reçu des dieux l'ordre d'élever des autels au plus grand sage et au plus vaillant des Grecs, elle a songé à Pythagore et à Alcibiade, « le Messie et l'Hannibal des Hellènes occidentaux » (MOMMSEN, *Hist. rom.*, I, p. 449, 453, d'après PLUT., *Numa*, 8).

En tous cas, l'unification de l'Italie au IIIe siècle n'a plus trouvé la tradition pythagoricienne vivante en Grande-Grèce.

Faut-il pousser jusque chez les Celtes ? L'intermédiaire serait Marseille, où on ne signale pas de pythagoriciens. De plus, les Druides paraissent s'être constitués assez tard dans les pays celtiques (DOTTIN, *Les anc. peuples*, p. 215). Néanmoins, en rencontrant chez eux des doctrines analogues à la métempsychose, on est tenté de penser que le souvenir du vieux maître de Samos et de Crotone se serait fait jour, par des voies obscures, jusqu'en ces régions reculées.

Polybe a acquis ses connaissances sur le pythagorisme dans les écrits philosophiques de son temps. Il ne paraît pas d'ailleurs très bien orienté sur la date à laquelle le pouvoir politique de la secte disparut en Grande-Grèce (II, 39). Les annalistes romains de son temps faisaient du roi mystique Numa un disciple de P. (T. Live, I, 18).

Cicéron (*Nat. Deorum*, III, 36 ; *Tuscul.*, IV, 1-2) connaît trop bien la littérature platonicienne (en particulier le *Timée*) pour ne pas être quelque peu informé sur le pythagorisme. Mais c'est là une connaissance indirecte. Comme lui, T. Live sait que le roi Numa, tel qu'il le place, ne saurait être contemporain du sage grec (I, 18).

Au reste, les Romains étaient renseignés sur P. et sa secte, non par la littérature occidentale, représentée d'ailleurs surtout par des Siciliotes, mais par les écrits hellénistiques dont nous avons indiqué la valeur. Ceci est vrai des hommes de formation latine jusqu'aux Pères de l'Église inclusivement.

**223**) Les historiens modernes antérieurs au XIXe siècle avaient déjà sur P. et ses disciples les renseignements qu'exploitent encore les écrivains les plus récents. Les *Papyrus d'Herculanum* n'ont rien donné sur ce sujet (Comparetti, *Papiro Ercolan.*, Turin, 1875). Tout ce qu'on peut attendre, c'est la découverte d'une source comparable à Diodore de Sicile, sinon à Jamblique : la découverte du Traité d'Aristote ou de celui d'Aristoxène serait un coup de fortune inespéré.

# X

## L'empire perse et les Grecs

---

### I

**224**) Le vieil Orient, très éprouvé par les guerres assyriennes, puis par la tourmente scythe, tomba presque sans secousse, au VIe siècle, aux mains de conquérants perses. Vers 550, Cyrus abattait l'empire mède, en 546 la monarchie lydienne, en 538 l'empire chaldéen. En 525 son fils Cambyse s'emparait de l'Egypte. Après la crise provoquée par l'insurrection de Gaumâta, Darius, par une série de victoires (vers 520), rétablissait l'unité de l'empire et en devenait le second fondateur. Il l'arrondissait par des entreprises dont la plus fameuse fut celle qui le conduisit dans la Russie méridionale (vers 510). C'est à ce moment que la monarchie perse, la plus étendue qu'eût connue jusque là la zone méditerranéenne, atteignit son apogée.

Le roi de Perse distingue visiblement, dans son immense domaine, 3 régions distinctes : celle du Centre, celle de l'Ouest, celle de l'Est.

**225**) En dehors des documents chaldéens et égyptiens dont la série continue, le principal texte contemporain sur l'empire achéménide est la grande inscription rupestre de Béhistoun (Weissbach, *Die Keilinschr. der Achämeniden*, 1911, est la dernière édition de cette « reine des inscriptions »). Mais pour l'objet qui nous intéresse, on trouvera dans ce recueil quelques autres textes précieux : inscription de Persépolis, de Naksh-i-Roustem, où Darius énumère les peuples soumis pour des moments divers de son règne (Naksh-i-Roustem est la dernière). C'est le principal moyen de contrôle dont nous disposions vis-à-vis des documents grecs.

Les listes de tributaires de Béhistoun (B) et Persépolis (P) sont antérieures à celles de Naksh-i-Roustem (NR), qui est plus complète : 29 noms au lieu de 23 (ou même 21 en laissant de côté la Perse, Parça, et les Mèces, Maka, exclus de NR). Pour l'identification des noms, nous suivons Maspero, *Hist. anc.*, III, p. 687 : Mâda (Médie), Ouvaja (Elam), Parthaya (Parthyène), Haraïva (Arie), Bakthris (Bactres), Cougda (Sogdiane), Ouvarazmya (Chorasmie), Zaranga (Drangiane), Haraouvatis (Arachosie), Thattagous (Sattagydes), Gandara (Gaudares), Hindous (Inde), Caka-Houmavarka (Scythes amyrgiens), Caka Tigrakaoda (Scythes à bonnets), Babirous (Babylone), Athoura (Assyrie), Arabaya (Arabie et Syrie), Moudraya (Egypte), Armina (Arménie), Katpatouka (Cappadoce), Çparda (Sardes, Lydie), Yaouna (Grecs Ioniens), Çaka tian tavadaraya (Scythes au delà de la mer [Noire]), Skoudra (Thrace), Yaouna takabara (Grecs à boucliers sur la tête = Grecs d'Europe ?), Poutiya (riverains de la mer Rouge), Koushiya (Ethiopiens), Maziya (Mosches ? riverains de la mer Noire au S.-E.), Karka (Cilicie ?). La liste ne se couvre pas absolument avec celle d'Hérodote (III, 89 sqq), mais celui-ci prévient que, pour établir les circonscriptions *financières*, Darius avait réuni ou dissocié, suivant les besoins, certains peuples limitrophes.

Je n'ai pas hésité à reprendre la question de la liste d'Hérodote, traitée dans mon t. II, p. 6 sqq., parce que mon travail a été attaqué. Depuis qu'il a été publié, M. Weissbach (*Philologus* 1912, p. 479 sqq.) a montré que le chiffre erroné 9880 était primitif dans le texte grec, et j'ai montré moi-même (cf. § 213) qu'il provenait d'une faute de division qui se retrouve ailleurs chez Hérodote : la suspicion qui pesait sur les chiffres de détail me paraît ainsi écartée. Je persiste à prouver que le chiffre de tribut, rapproché de la superficie de chaque province, donne un coefficient de richesse qui correspond forcément à un certain coefficient de population. Quant au rapport de 1 1/2 drachme eub. par habitant, que j'avais adopté, il est peut-être un peu bas : disons seulement que le rapport est entre 1 et 2 et plus près de 2 que de 1, comme je l'ai supposé dans ce qui suit. Pour le cas particulier de l'Egypte, cf. ci-dessous. J'ai essayé aussi d'exploiter les chiffres militaires pour contrôler les résultats, mais ils sont trop incertains pour servir de base : ils fourniront seulement des rapprochements intéressants.

**226**) La région du centre est la région du peuple régnant. Région montagneuse et voisine du désert, où le climat est sain, mais la terre cultivable rare. Comme elle n'est pas soumise au tribut, nous n'avons pas de mesure de sa richesse. Mais nous savons que tout Perse, de 20 à 40 ans, est considéré comme soldat, et qu'ils sont 120.000. Ceci suppose une population de 600 000 âmes pour les hauts plateaux du Farsistan. Au Nord-Ouest des Perses sont leurs cousins germains, les Mèdes, qui probablement avaient au début une situation privilégiée, mais qui, à la suite de leur révolte en

522, ont été rendus tributaires. Au Sud-Ouest vivent les Cissiens, peuple différent, mais dont le pays, l'antique Elam, a été, après la ruine de Suse par Assourbanapal (646), le berceau de la dynastie achéménide. Au Nord-Est des Mèdes, sur la rive Sud de la Caspienne, les Hyrcaniens semblent avoir des liens de parenté avec les Mèdo-Perses, et complètent la série des peuples qui combattent avec les maîtres de l'empire à l'armée. On adjoint à cette série Babylone, dont le prestige antique a survécu, et qui reste pour les Iraniens la grande ville civilisée. Nous retrouverons tous ces pays dans la liste des tributaires.

**227**) La Perse était exempte de tribut : les inscriptions de Darius et Hérodote concordent sur ce point. Nous n'avons donc que le chiffre de Xénophon (*Cyrop.*, I, 2; le P. Scheil a montré que Xénophon était plus au courant qu'on ne croît des documents orientaux, *Rev. d'Assyr.* 1914, p. 169 sqq.). La Perse correspond approximativement au Farsistan actuel (137.000 k. c.), dont la population doit être cherchée aux environs d'un million d'âmes (une seule ville de 50.000 âmes : Chiraz). Nous avons abaissé un peu le chiffre adopté t. II, p. 6 sqq. (600.000 âmes au lieu de 7-800.000), pour garder la proportion avec les autres chiffres (cf ci-dessus).

Les Mèdes apparaissent étroitement liés aux Perses sous Cyrus : les Ioniens, qui ont été soumis par deux Mèdes (Hér., I, 156, 162), n'ont presque pas fait la différence. C'est la crise de 522-517 qui a creusé le fossé (les Mages sont une tribu mède dont le nom est passé au clergé iranien : Hér., I, 101). Au reste en parcourant la liste des peuples rebelles dans l'inscription de Béhistoun on voit qu'il s'agit d'un mouvement intra-iranien, les autres Iraniens refusant aux Perses le droit de monopoliser les bénéfices de la conquête : ce mouvement, ayant échoué, a fortifié la suprématie perse. Consulter, avec précaution, Prasek, *Gesch. der Meder u. Perser*, 2 vol.

Sur l'Elam, cf. ci-dessus. La généalogie des Achéménides nous reporte précisément, pour l'origine de la dynastie, à l'époque où le vieux royaume a croulé sous les coups des Assyriens : Prasek, *l. c.*, I, p. 178 sqq. On sait que, pour les Juifs, Cyrus est le roi d'Anšan (vieux nom de la Susiane). Mais le fond de la population même n'a jamais été iranisé.

Les Hyrcaniens étaient-ils particulièrement apparentés aux Médo-Perses ? Ils apparaissent en tous cas liés à la branche cadette des Achéménides, celle qui parvint au trône avec Darius (Hystaspe, père de celui-ci, est satrape d'Hyrcanie ; Béhistoun, col. II, 98 sqq., III, 1 sqq.). Les Hyrcaniens sont liés aux Médo-Perses dans l'organisation militaire : Hér. I, 62.

Babylone était le foyer de la civilisation pour les Iraniens, et une partie de l'aristocratie chaldéenne s'était ralliée aux Archéménides

avant la lettre (Scheil, *Rev. d'Assyr.* 1914, p. 169 sqq.). De là l'association des Assyro chaldéens aux Iraniens dans l'organisation militaire (Hér. I, 63), les efforts constants des rois perses pour maintenir les traditions de la royauté nationale (Ungnad, *Vorderasiat. Schiftdenkmäler d. Mus. z. Berlin*, 3-6). La tenace hostilité du clergé et de la population est venue à bout de ces bonnes dispositions.

**228**) A l'Ouest de l'Iran s'étendent les contrées qui étaient civilisées un ou deux millénaires avant que les Perses atteignissent leur patrie actuelle, 2 ou 3 millénaires avant qu'ils devinssent le peuple impérial. Pays où s'est joué jusque là toute l'histoire de l'Orient, et qui, malgré toutes les épreuves, sont encore les plus riches et les plus peuplées de l'empire.

A l'extrême Ouest est l'Egypte, avec les annexes de Cyrène et de Libye, auxquelles le Grand Roi eût bien voulu ajouter Carthage. L'Egypte même n'offre que 34.000 k. c. de terre cultivable, mais c'est un des pays les plus fertiles du globe. Aussi paie-t-elle (avec ses annexes) 700 talents, plus des fournitures de blé et des pêcheries. Cela fait presque 5 millions en poids, soit 50 drachmes euboïques au k. c., plus que n'importe quelle autre satrapie sauf la Chaldée. Elle pourrait payer le double, si un clergé particulièrement nombreux et influent n'y détenait la moitié du sol avec exemption d'impôts. A cela tient qu'elle ne paie que 1 drachme par tête d'habitant et moins, alors que la proportion dans le reste de l'empire est du double. Car, éprouvée par les guerres éthiopiennes et assyriennes, mais relevée par la 26e dynastie, elle compte certainement plus de 5 millions d'habitants — chiffre qui sera doublé sous les Ptolémées.

La Syrie offre 200.000 k. c. de terres cultivables seulement (officiellement, les Perses la comprennent dans l'Arabie). Elle ne paie que 350 t., 2 millions 1/2, ce qui, d'après ce que nous avons dit, n'indique qu'une population de 1 million à 1 million 1/2 d'âmes. Nulle part, les ravages assyriens n'ont été si graves : de la seule Judée, Sennachérib s'est vanté d'avoir enlevé 200.000 personnes.

**229**) Viennent ensuite les 4 provinces d'Asie-Mineure, Cilicie avec Cypre, Ionie, Lydie, Phrygie-Cappadoce. Ce sont aussi de riches provinces, sauf la dernière qui comprend le désert lycaonien et a souffert des invasions cimmériennes : 500, 400, 500 et 360 talents de tribut, ensemble 12 millions. Cela donnerait 6 millions d'habitants, à peu près la population actuelle.

L'expédition de Darius au delà de la mer Noire a agrandi de deux façons ce domaine. D'une part, elle a amorcé la conquête de la Thrace et des Cyclades, achevée à la fin du règne : sur ce

point, nous n'avons aucune donnée statistique. D'autre part, elle a entraîné l'annexion des pays de l'angle S.-E. de la mer Noire, près du Caucase. Pays riche par ses mines encore exploitées, payant 300 t., plus de 2 millions. Donc 1 million d'habitants et plus.

**230**) Repassant l'Euphrate, nous traversons l'Arménie, qui comprend en outre les plaines de la haute Mésopotamie. Elle paie 400 talents, près de 3 millions — soit presque 1 million 1/2 d'habitants.

Suivent l'Assyrie et la Chaldée, cette dernière offrant 30.000 k. c. de terres exceptionnellement fertiles. Son tribut est le plus élevé, 1.000 talents, 7 millions. Cela ne correspond pourtant qu'à une population de 3 ou 4 millions d'âmes. On constate là une fois de plus l'effet des guerres assyriennes, puis de l'invasion scythe. De la Basse-Chaldée, Sennachérib a enlevé une fois 200.000 âmes. Il n'y a plus de grandes villes en Assyrie, et Babylone commence à se vider.

De l'autre côté du Tigre, nous trouvons les provinces bordières de l'Iran, les Matiènes, les Mèdes, les Cissiens. Les Matiènes ne paient que 200 talents, mais la Médie en paie 350, la Susiane 300. Soit ensemble près de 6 millions : presque 3 millions d'âmes. La Médie et la Susiane apparaissent comme peuplées d'une manière plus dense que la Perse, ce qui n'est pas pour nous surprendre, vu leur civilisation plus ancienne.

**231**) On a vu que Cambyse avait voulu conquérir toute l'Afrique, et y avait échoué. Il est douteux que la Cynéraïque est payé tribut de manière régulière : Hér., IV, 201-203. Carthage était seulement amie des Perses : cf. Hér., IV, 43. Les Ethiopiens ne payaient que des tributs en nature : Hér., III, 97. Quant aux peuples riverains de l'Océan Indien (Pount, Pout), ils sont nettement distingués de l'Egypte par les inscriptions.

Le tribut de l'Egypte apparaît très bas : 700 t. au lieu de 1.000 t. de la Chaldée, où l'étendue des terres *cultivables* n'était pas sensiblement supérieure (100.000 k. c.). Mais, en Egypte, le clergé possède un tiers des terres (Maspero, *l. c.*, I, p. 303 : cf. Diod., I, 21, 73), et est exempt d'impôts jusqu'à Chabrias (Pseudo-Aristote, *Econ.*, 7). De plus, si on examine les détails fournis par Hérodote sur les guerriers (II, 163 sqq), on voit que, du fait de leur exemption d'impôts, 12.000 k. c. de terre se dérobent encore au tribut. En réalité, l'Egypte aurait facilement payé 1.200 talents : d'où son chiffre de population anormal par rapport au chiffre de tribut. Ces conditions ne se retrouvent pas ailleurs, en Chaldée par exemple, ou en Lydie.

Il n'y a rien à tirer pour le tribut de passages des auteurs juifs comme

*Néhémie* V, 18. Ces passages indiquent seulement ce que pouvait payer le contribuable sous un gouverneur rapace. Le tribut royal n'entre en ligne de compte que pour une faible part (cf. Hér., I, 192).

J'ai expliqué (t. II) la faiblesse du tribut syrien (350 t.) par deux faits : 1° Le tribut était essentiellement foncier ; 2° Cypre était probablement séparé de la Phénicie. Il ne faut pourtant pas exagérer ce qui pouvait rester d'importance commerciale aux ports phéniciens après les tourmentes assyriennes : mais les Phéniciens fournissaient encore 300 trières, noyau principal de la flotte proprement barbare (Hér., V, 8-9 ; VII, 89 sqq.). Le rattachement de Cypre à la Cilicie expliquerait d'autre part le tribut anormalement élevé de cette province (500 t. : confirmé Hér., V, 49). Sur Cypre, cf. Hér., V, 104 sqq.

**232**) Sur l'Asie-Mineure, l'Ionie, etc., cf. *Hist. de l'Antiq.*, t. II, p. 6, 18, etc. La Phrygie et la Cappadoce n'étaient réunies qu'au point de vue financier : cf. chap, sur *la route d'Asie-Mineure*. Le chiffre de population (6 millions) donnerait pour les ressources militaires un chiffre plus élevé que celui qu'on constate (C[l] Boucher, *L'Anabase*, p. 26, 50-61). Mais les côtes d'Asie-Mineure fournissaient une bonne part de la marine perse : Hér., V, 8 ; VII, 89 sqq. (Cf. plus bas). Au reste, la richesse, dans ces régions, n'était pas exclusivement agricole : cf. Hér. VII, 28.

La Thrace est donnée comme tributaire par Hérodote (III, 97), sans indication de chiffre. Elle était certainement peuplée (Hér., V. 3 : cf. Thuc., II, 97). Sur la Macédoine, Hér., V, 21.

Les riverains du Pont (S.-E.) ne paraissent pas dans les listes B et P, mais sont inscrits dans NR sous le nom de Maziya. Dans Hérodote (III, 87 sqq.), ils forment, outre une partie de l'Arménie, le 19e et avant-dernier nome, avec 300 t. Sur les tributs en nature des Colchidiens et autres voisins du Caucase, Hér., III, 97-8. Le tout était rattaché aux Arméniens dans l'organisation militaire (C[l] Boucher, *L'Anabase*, p. 122, 162 : cf. plus bas).

**233**) L'Arménie ne forme dans les listes perses qu'une province, Armina. Mais, dans la liste d'Hérodote, outre l'Arménie (400 t.), elle forme la province des Matiènes, Alarodiens, Saspires (200 t.). Les Pactyices ne sont rattachés à l'Arménie que là (ailleurs, Hér., III, 93, 102, IV, 87, 85, ils apparaissent comme peuple oriental : il doit donc y avoir une erreur de scribe). Sur la conception des Matiènes, cf. ci-dessus. La richesse de ces provinces ne s'explique que si on y rattache des parties de la Mésopotamie et de l'Assyrie : dans Hérodote, le terme *Assyriens* désigne les habitants de la Chaldée. Le pays des Matiènes (Médie, Atropatène, Azerbeidjan) est-il le foyer du Mazdéisme ? cela me parait douteux (cf. Prasek, *Gesch. der Meder u. Perser*, III, p. 114 sqq., 123).

L'Assyrie et la Chaldée sont distinguées dans les listes de Darius

(Athoura et Babirous), mais, dans Hérodote, l'Assyrie est la Babylonie. L'élévation du tribut s'explique par la fertilité du pays (cf. ci-dessus). Sur l'importance de l'irrigation, et la rapidité avec laquelle peut intervenir la décadence du pays, cf. Aubé, *Bagdad*, 1917.

Mâda pour Darius, comme Médie pour Hérodote, désigne essentiellement la région d'Ecbatane. Sur l'Azerbaïdjan, cf. ci-dessus. Darius distingue les Mèdes « qui habitent dans des maisons » des nomades du plateau iranien. Hérodote se représente Ecbetane comme équivalant à Athènes (I, 98). Sur la Susiane (Ouvaja, Cissiens), cf. ci-dessus. Le développement de Suse paraît postérieur à Darius : cf. Weissbach, *Die Keilinschr. d. Achäm*, p. 131 sqq. Le pays ne pouvait pas ne pas se ressentir de sa grandeur passée, et était riche. On doit se représenter la Médie et la Susiane de ce temps comme intermédiaires, au point de vue de la population ; entre la Babylonie et la Perse.

**234**) Les provinces de l'Est sont partagées en deux par le grand désert iranien : Nord et Sud. Cette distinction apparaît nettement dans l'organisation militaire, les contingents de chaque partie rejoignant le Tigre par une route différente.

Au Nord, nous trouvons d'abord les riverains Sud de la Caspienne : pays petit, assez fertile, 200 talents (1.400.000 dr.) de tribut, 700.000 habitants. Le reste des riverains de la Caspienne est réuni aux Saces, nom générique sous lequel les Perses englobent (comme les Grecs sous le nom de Scythes) tous les nomades du Nord, ceux qui sont restés accrochés au Caucase après l'invasion du VIIe siècle (Sacasène), comme ceux des steppes araliennes. Tout cela paie 250 t. (1.750.000 dr.), soit 8-900.000 âmes.

La Bactriane comprend les rives fertiles de l'Oxus (Amou-Daria). Elle paie 300 t. (2.100.000 dr.), contient plus d'un million d'habitants. Les immenses pays environnants, à l'Ouest, au Nord, au Sud, moins privilégiés, ne paient à eux tous que 400 t. (près de 3 millions), et ne contiennent pas 1 million 1/3 d'âmes.

**235**) Au Sud du désert, nous rencontrons après la Perse un pays qui ne serait pas beauconp plus productif qu'elle, si le Grand Roi n'y avait rattaché les districts des deux rives de la mer Rouge, ce qui permet à cette province de payer 600 t. (4.200.000 dr.). Elle contient donc plus de 2 millions d'âmes. De même, à la Gédrosie (Béloutchistan) est rattaché le pays plus fortuné des Paricaniens (Sud de l'Hindoukoush), de sorte que le Roi tire de là 400 t. (près de 3 millions) : presque 1 million 1/2 d'habitants. Le pays même de l'Hindoukoush est pauvre : 170 t. (1.190.000 dr.), donc 5.600.000 habitants.

A ces satrapies s'est rattaché, sous Darius, le bassin de l'Indus et le Pendjab. On ne s'étonnera pas de trouver là un tribut très

supérieur à tous les autres : près de 30 millions. Mais, comme ce tribut porte uniquement sur un produit spécial. la poudre d'or, nous ne voulons pas en conclure à une population de près de 15 millions — quoiqu'une population de 40-45 millions, pour toute l'Inde (Indus, Gange, Dekhan), répondît assez bien à la vraisemblance.

**236**) Sur l'organisation militaire générale, cf. plus bas. Des 6 gouvernements militaires (*caranies*), 2 seulement étaient à l'Est du plateau iranien, l'un au N., l'autre au S. de l'Hindoukoush. La route qui venait de la première (Téhéran-Hamadan) et celle qui venait de la seconde (Chiraz-Chouster) devaient se rencontrer sensiblement aux environs de Kermanchah, où est Béhistoun : cf. C[l] Boucher, *L'Anabase* p. 121. Ni dans les listes perses, ni dans celle d'Hérodote, qui est financière, la distinction n'apparaît.

Les riverains de la Caspienne (Sud) ne paraissent dans les listes de Darius qu'avec la Partaya. Dans la liste d'Hérodote, les Caspiens paraissent dans deux circonscriptions, dont l'une paie 200, l'autre 250 t. (je renonce à la correction *Caspatyre*, suggérée dans mon t. II, p. 5 n.). On ne sait où placer les Pausiques, Pantimathes et Darites. Quant aux Saces, ils désignent, outre les Scythes restés sur l'Araxe (ci-dessus), tous les nomades du Nord. Le Ghilan et le Mazendéran sont des pays riches.

Les listes perses distinguent Baktris (Bactriane, sur l'Amou-Daria), Çougda (Sogdiane, sur le Syr-Daria), Ouvarazmiya (Chorasmie entre mer d'Aral et Caspienne), Haraïva (Arie, vers Hérat), etc. Dans Hérodote, la Bactriane jusqu'à Aigles (?) paie 300 t., le reste de ces pays, réunis, en paie 400. Le fond de la population était parent des Médo-Perses : mais Darius y envoyait des colonies, parfois grecques (Hér., IV, 203).

**237**) Les riverains du golfe Persique apparaissent dans B et dans P sous le nom de Maka (cf. le Magan des Chaldéens : ci-dessus), puis sont fondus avec d'autres, dans NB, sous le nom de Poutiya. Dans Hérodote, un grand « nome » comprend les populations depuis Hérat (Sarangiens, cf. ci-dessous) jusqu'à l'Oman. Sur la richesse de ces pays, fruit du commerce avec l'Inde, cf. mon tome II, p. 6-7.

Entre Hindoukoush et Indus, les inscriptions perses connaissent l'Haraouvatis (Arachosie), les Thattagous et les Gandara. Hérodote y connait deux circonscriptions : celle de l'Hindoukoush, qu'il rattache, on ne sait pourquoi, à Suse (170 t.); et celle des Ethiopiens d'Asie et Paricaniens, avec 400 t. Cette dernière répond à la Gédrosie (Béloutchistan) et probablement à une partie de la Carmanie, pays plus riche : sur les Paricaniens, cf. Hér., VII, 68, 86. Mais la raison du tribut élevé est sans doute la participation au commerce avec l'Inde.

Il y a dans Hérodote un récit qui situe certains peuples nommés dans la région du N. (Hyrcaniens, Parthes, Chorasmiens, non les Ariens), et d'autres de la région du Sud (Sarangéens, Thamanéens), en les montrant tous dépendants des fleuves sans écoulement descendus de l'Hindoukoush dans la région d'Hérat. L'auteur grec a schématisé (III, 116), mais on voit néanmoins comment le Grand Roi tenait par l'irrigation ces tribus nomades de l'Est de l'Iran, réfractaires à l'impôt et au service militaire.

**238**) L'Inde n'est pas nommée dans B et P, mais paraît dans NR (Hindous) : c'est entre les rédactions de ces inscriptions diverses qu'il faut placer le voyage de Skylax (Hér., IV, 44), et la conquête qui suivit. Le tribut de 360 talents de poudre d'or (cf. Hér., III, 98 sqq.) fut-il jamais payé ? Et les Indiens autres que ceux de la vallée du Kaboul fournirent-ils jamais au roi des auxiliaires ? Cela me paraît douteux. Nous n'avons de renseignements sur la population du bassin de l'Indus que par les historiens d'Alexandre. — Il va de soi que, pour les Perses et pour Hérodote, le désert de Thür ferme l'horizon (Hér., III, 106). Il n'y avait d'ailleurs pas grand contact entre cette région et le reste de l'Inde (cf. plus bas). Là, non seulement le boudhisme, mais le jaïnisme, qui l'aurait précédé de 223 années *indiennes* (cf. Helmolt, *Weltgesch.*, II, p. 393), et serait donc du vi<sup>e</sup> siècle, n'avaient pu encore se développer. Si donc des Indiens ont pu se rencontrer avec des Grecs à la cour de Darius (Hér., III, 38), il ne faut pas en tout cas supposer d'infiltrations boudhiques dans le monde grec du vi<sup>e</sup> siècle. Cf. § 393.

**239**) Nous trouvons pour l'empire achéménide une population d'une trentaine de millions sans la Thrace et sans l'Inde. D'après les analogies antiques et modernes, cela donnerait 7-8 millions d'hommes adultes et valides. Voyons ce que le Grand Roi prélève sur cette masse pour le service armé.

Nous avons sur ce point deux indications. D'une part, l'Egypte, avec 1 million 1/2 environ d'hommes en âge de service, compte 410.000 guerriers : la proportion est du 1/4. D'autre part, on nous donne (Denys de Milet ?) 1.700.000 fantassins pour l'armée de Xerxès : chiffre que nous ne regardons pas naturellement comme un effectif réel, mais comme l'évaluation des forces disponibles. Or, il s'applique seulement aux 5 divisions comprenant les satrapies de l'Est (Nord et Sud), les Médo-Perses, et les satrapies riveraines de la route Suse-Sardes (Nord et Sud). Pour ces provinces nous trouverions un total de plus de 5 millions d'hommes adultes (sans l'Inde). La proportion serait ici du 1/3, un peu inférieure si l'on songe que les Perses fournissent un contingent particulièrement fort (outre la ligne, les 10.000 hommes de la garde).

Si les provinces maritimes sont exclues de ce dernier comput,

c'est qu'elles fournissent, outre le contingent de terre, la marine, qu'on évalue à 1.200 vaisseaux environ (Denys de Milet ?). A supposer que ces vaisseaux soient tous des trières, cela donne 240.000 hommes d'équipages. Le chiffre paraît faible en comparaison des 2 ou 3 millions d'hommes adultes que contiennent ces satrapies, mais, ajouté aux 600.000 soldats de terre (proportion du 1/4), il rétablit l'équilibre avec les provinces continentales (proportion du 1/3).

Pour la première expédition sur laquelle nous ayons des notions précises, celle de Xerxès en 480, il semble que le chiffre des forces de terre ait été de plus de 150.000 (1 homme levé sur 10 mobilisables), et celui des vaisseaux de 700, soit près de 150.000 hommes (1 homme sur 7 pour les provinées maritimes). Comme les pays du continent ont fourni les soldats de marine, et les pays maritimes les rameurs seuls, la proportion serait, en réalité, à peu près la même de part et d'autre.

**240**) Mais revenons au règne de Darius, dont nous avons voulu montrer les ressources et l'organisation encore intactes. Elles autorisaient pleinement le Grand Roi à considérer sa monarchie comme l'Etat par excellence, autour duquel on n'apercevait qu'un chaos de peuplades minuscules et anarchiques, destinées à subir tôt ou tard l'ascendant du grand empire.

**241**) L'organisation militaire de l'empire perse me paraît bien élucidée par M. Obst (*Der Feldzug des Xerxes*, p. 83, etc.). D'après les détails sur l'armure il distingue 6 grands gouvernements militaires (*caranies*), la garde des 10.000 Immortels, sinon tous les Perses, étant à part (Hér., VII, 83). Ce sont :

L'Iran N.
L'Iran S.
L'Iran O. et l'Assyrie.
L'Arménie.
L'Asie-Mineure.
La Syrie-Egypte.

Il est plus que probable que l'organisation remonte à Darius, et fut faite d'après des considérations géographiques On a vu comment les contingents des car. 1 et 2 venaient se réunir à ceux de la car. 3. Tous ensemble ralliaient les contingents des car. 4 et 6 à Critalla en Cappadoce, puis les contingents de la car. 5 à Castole (Afioum-Karahissar). Il n'y a donc pas lieu de supposer que Darius ait égalisé les caranies au point de vue de la population. De fait, si on rapproche cette répartition de la répartition financière, on trouve :

| | |
|---|---|
| 1re caranie (Bactriane et Caspiens) . . . . . | 1.050 t. |
| 2e caranie (Hindoukoush et golfe Persique) . . | 1.170 t. |
| 3e caranie (Médie et Assyrie) . . . . . . . . | 1.760 t. |
| 4e caranie (Arménie et mer Noire) . . . . . | 907 t. |
| 5e caranie (Asie-Mineure) . . . . . . . . . | 1.760 t. |
| 6e caranie (Syrie-Egypte) . . . . . . . . . | 1.050 t. |

Au surplus, il est bien évident que des provinces d'Occident étaient plus peuplées que l'Iran.

Et pourtant la charge semble avoir été égale en valeur absolue. Des chiffres donnés à propos de l'expédition de Cyrus en 401 (Ct Boucher, *Anabase*) et des guerres d'Alexandre (Niese, *Gesch. der. gr. mak. St.*, I), on déduit qu'elle était de 300.000 hommes par caranie. A Arbèles, Darius III, avec les troupes des car. 1, 2, 3, a 1 million d'hommes; à Isssus, avec les car. 3 et 6, il en a 600.000. Ces chiffres n'indiquent pas, bien entendu, le nombre d'hommes amenés réellement, mais les chiffres prévus sur le papier, et qui étaient restés tels quels. La somme des troupes mobilisables reparaît dans les 1.700.000 fantassias et 80.000 cavaliers donnés à Xerxès par Hérodote (VII, 87, 184). Remarquons qu'encore aujourd'hui, chaque province de la Perse, quelle que soit sa population, doit fournir théoriquement 2 régiments.

Il y a une difficulté. L'Egypte, à en croire Hérodote (II, 163 sqq.), comptait à elle seule 410.000 guerriers. Mais il faudrait savoir quel était le rôle de chacune des deux catégories de ces guerriers, si par exemple les 250.000 calasiries n'étaient pas réservés à la défense de l'Egypte (cf. les 240.000 guerriers de Psammétik : Hér., II, 30), les 160.000 Hermotybies étant seuls disponibles pour l'extérieur. Peut-être des documents égyptiens éclairciront-ils un jour la question.

N'oublions pas non plus que les caranies 5 et 6 fournissent en outre toute la marine de l'empire (cf. ci-dessous).

**242**) Rien à tirer du chiffre de 700.000 hommes donné pour l'expédition de Scythie (Hér. IV, 87). Pour l'expédition de Xerxès en Grèce (480), nous avons au contraire, dans la précision des descriptions comme dans l'absence de chiffres pour les contingents particuliers, des garanties de la bonne qualité de la source d'Hérodote. On a vu comment on peut en tirer parti.

Pour l'expédition de Cyrus en 401, nous avons une bonne source : Xénophon. On a vu ce qu'a tiré de ces données Cl Boucher, *L'Anabase*, p. 3, 26, 52-3, 60-1, 114, 121, etc.

Pour les guerres d'Alexandre, les chiffres des historiens sont reproduits par M. Niese, *Gesch. der. gr. mak. St.*, I, p. 60, 73, 90, etc.. Il est très normal, puisqu'il s'agit de l'Orient, que l'organisation de Darius soit restée intangible, alors qu'elle répondait de moins en moins à la réalité.

**243**) Pour la marine, nous avons dans Hérodote (IV, 87 ; V, 8-9 ; VII, 89 sqq.) des chiffres dont on peut tirer parti, en les interprétant comme nous avons fait pour l'armée de terre. Les voici :

| | | |
|---|---|---|
| Egypte . . . . . . . . | 200 vaisseaux | } 600 |
| Phéniciens. . . . . . | 300 » | |
| Ciliciens . . . . . . . | 100 » | |
| Pamphyliens . . . . . | 30 » | |
| Lyciens. . . . . . . . | 50 » | |
| Cauniens (?) . . . . . | 70 » | |
| Grecs de Cypre . , . . | 150 » | } 340 (cf. Hér., VI, 8) |
| Doriens . . . . . . . | 30 » | |
| Ioniens . . . . . . . . | 100 » | |
| Eoliens . . . . . . . . | 60 » | |
| Grecs du Pont-Euxin . . | 100 » | |
| Cyclades . . . . . . . | 17 » | |

En comptant tous ces vaisseaux comme des trières, Hérodote arrive au chiffre de 240.000 marins (VII, 183), mais la base de son calcul est bien douteuse. Il est probable que, là aussi, l'effectif sur le papier resta intangible, alors que les chiffres réels variaient (cf. Thuc., VIII, 87).

**244**) Les chiffres donnés ci-dessus se rapportent tous, encore une fois, aux effectifs prévus dans l'organisation de l'empire, les chiffres réellement levés pour une expédition n'en formant qu'une fraction. En 480 par exemple, on pent arriver à certains résultats. Xerxès a laissé, en partant de Grèce, une force importante à Mardonius : les 40.000 hommes ramassés par Artabaze (Hér., IX, 66) en formaient le noyau principal. Xerxès lui-même avait avec lui, après son retour, 60.000 hommes (Hér., IX, 87). En tenant compte des pertes, on pourra évaluer à 150.000 hommes l'armée du Roi : ce serait une levée d'un homme sur 12 mobilisables. Quant à la flotte, Hérodote dit qu'elle perdit 400 vaisseaux par la tempête (VII, 190), et qu'un dieu avait arrangé les choses pour qu'elle fût ainsi presque égale à la grecque (VIII, 13) : or, celle-ci, d'après la liste corrigée (ci-dessous), comptait 300 voiles. Soit 700 vaisseaux perses. Pour les chiffres ultérieurs, qui nous intéressent moins, on a à faire des réductions analogues : sur l'époque d'Alexandre, les meilleures données sont celles de Quinte-Curce.

## II

**245**) Dans cet amas de peuplades, quelle place les Perses ont-ils faite aux Grecs ? Aussitôt sortis de leur montagneuse patrie pour courir à la conquête du monde, ils ont, dès leur prèmière conquête,

rencontré des Grecs, et des plus civilisés (conquête de l'Ionie 545-540). Ils les ont perdus de vue pendant les guerres suivantes, puis la conquête de l'Egypte (525) les a mis en présence d'autres Grecs, installés en Afrique. Enfin Darius, quand la répression des révoltes lui permit de tourner ses regards au dehors, vers la mer Noire, trouva encore des Grecs pour le servir. Les Perses connurent donc vite la race. N'étant pas philologues, ils ne se doutèrent pas qu'ils se trouvaient en présence de cousins. Mais ils se rendirent parfaitement compte de la parenté des hommes d'Ionie, du Pont, de Cyrène, de Grèce et même de plus loin, puisque des vaisseaux envoyés en reconnaissance par Darius abordèrent à Tarente à la fin du VIe siècle. Ils les désignèrent tous du nom dont se servaient tous les Orientaux : Iaones, Javanim, Yauna. Tout au plus distinguaient-ils en Europe les Yauna « qui ont des boucliers sur la tête », le casque à nasal de l'hoplite les ayant frappés par son oppposition avec le caftan qui enveloppait la tête et la bouche de l'Iranien.

Leur jugement sur les Grecs fut empreint d'une nuance de dédain. On connaît le mot de Cyrus sur « ces gens qui ont au milieu de leurs villes une place où ils se mentent les uns aux autres ». Et ce pullulement de petites cités anarchiques ne pouvait impressionner favorablement le Roi et ses satrapes. Mais ils surent très vite apprécier l'intelligence de l'individu grec, à laquelle ne pouvait se comparer, de leur point de vue, que celle des Phéniciens. Ils tenaient la partie la plus civilisée de la Grèce, et l'avaient trouvée en plein élan intellectuel. Ils employèrent le Grec comme auxiliaire d'abord, surtout dans la marine, où il maniait presque aussi bien que le Phénicien la trière : un Grec, Skylax de Karyanda, a navigué pour Darius sur l'Océan Indien. Ils employèrent le Grec comme ingénieur : Mandroclès permit à Darius de passer le Bosphore, Harpalos permit à Xerxès de franchir l'Hellespont. Ils employèrent le Grec comme architecte : les palais achéménides sont pleins d'ornements babyloniens, mais bien des détails trahissent des mains grecques. Le Grec supplanta l'Egyptien comme médecin : on connaît la fortune de Démocède, en attendant celle de Ctésias et d'autres encore (Apollonidès 440). Enfin plus d'un Grec fit son chemin comme scribe dans l'administration achéménide : sans quoi les premiers historiens de l'Ionie, Hécatée, Denys de Milet, n'auraient pu recueillir sur l'organisation de l'empire tant de détails précis qu'ils transmirent à Hérodote, à l'époque duquel les relations des deux mondes étaient devenues bien plus rares.

**246**) Sur l'attaque de Cyrus contre l'Ionie et son traité avec Milet, Hér., I, 141 sqq. Quinze ans après (525), Cambyse emploie la flotte ionienne contre l'Egypte : III, 1. Douze ou quinze ans après, encore,

Darius emmène les Ioniens aux bouches du Danube : IV, 89 etc. Sur l'importance des contingents ioniens, cf. ci-dessus.

Sur l'histoire de Démocède et des Perses qui l'escortent, Hér. III, 129-138. L'histoire est naturellement suspecte dans le détail, mais la présence de vaisseaux perses en Grande-Grèce est difficilement niable. Sur la date précise du fait, aucune indication.

Les *Yaouna takabara* (coiffés du bouclier) n'apparaissent que sur les plus récentes inscriptions de Darius (NR). C'est pourquoi j'y vois la désignation des Grecs à panhoplie, par opposition aux Ioniens dont le costume était plus oriental. Mais on peut penser aussi à la *kausia* des Macédoniens, vassaux de Darius depuis l'expédition de Scythie (Hér., V, 21), ou bien au *petasos* ? (cf. Saglio-Pottier, *Dict. des Antiq.*, s. v.).

Mot de Cyrus : Hér. I, 153. Il est d'ailleurs plus que probable que le mot n'a été, ni prononcé par Cyrus, ni adressé aux Spartiates. Mais il a dû être entendu par plus d'un Ionien de plus d'un Iranien.

247) Sur Skylax et son voyage sur l'Indus, cf. Hér., IV, 44. Il est possible que les Grecs aient exagéré la portée du voyage dans le développement général du commerce indien. Mais l'emploi d'un Grec dans un domaine maritime qui paraissait naturellement réservé aux Phéniciens n'en est pas moins caractéristique. Scylax était un nom répandu parmi les Grecs de Carie : cf. Hér., V, 33.

Mandroclès constructeur du pont sur le Bosphore (v. 510) : Hér., IV, 87 sqq. Harpalos constructeur du pont sur l'Hellespont (480) : Diels, *Laterculi Alexandrini*, Berlin 1904, p. 8.

Les Achéménides ne pouvaient pas ignorer la dextérité des Grecs dans les arts plastiques, et Téléphanès de Phocée a travaillé pour eux (Pline, XXXIV, 19, 19 *quoniam se regum Xerxis et Darii officiis dediderit.*; où il n'est pas sûr qu'il s'agisse de Darius I et Xerxès I). L'art perse a des origines locales dont on croît retrouver la trace dans les maisons du Mazendéran (Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, V, p. 498), et, parmi les influences étrangères, celles de Babylone et de l'Egypte dominent celles de la Grèce : mais la note grecque n'est pas absente (*ibid.*, p. 428, 889 sqq.).

Il semble qu'au début les médecins égyptiens furent préférés. Ce serait Démocède qui aurait fondé la réputation des médecins grecs : Hér., I, 129, 131. En tout cas, la tradition se maintint : nous retrouverons Ctésias et Apollonidès. Cette réputation des Grecs a inspiré l'anecdote fameuse d'Hippocrate et des présents d'Artaxerxès. Sur les médecins grecs à Cypre, cf. l'inscription : Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, éd. 1886, p. 723.

248) Darius a-t-il employé des Grecs dans l'administration de l'empire ? Il n'y en a pas d'indice, sauf pour l'Ionie, où une opération comme celle du cadastre (Hér., VI, 42) ne pouvait se faire sans l'inter-

vention d'indigènes. Mais cela suffisait pour mettre les Grecs au courant de l'organisation générale de la monarchie. Une liste comme celle qui est reproduite Hér., III, 89 sqq., a pour source première un document écrit. Pour la liste des forces de Xerxès (Hér., VII, 60 sqq.), qui vient d'un historien ionien contemporain des faits (Obst, *Der Feldzug des Xerxes*, p. 27, 74), la chose est plus douteuse.

**249**) Comment les Grecs ont-ils répondu à ces avances? Au début du VI^e siecle, les relations avec l'Orient étaient devenues actives. La Lydie et l'Egypte étaient pleines de Grecs. D'aucuns s'en allaient chercher fortune jusqu'à Babylone. Par Sardes et Babylone, ils avaient des notions sur l'Iran. D'obscurs filons couraient même de l'Inde jusqu'au bord de la Méditerrannée, à moins qu'on veuille considérer l'apparition de la fable d'animaux (Agariste, Esope) comme la résurrection d'un vieux legs du fond commun indo-européen. Les Grecs s'intéressèrent d'autant plus à la fondation de l'empire perse que les Ioniens y furent incorporés dès le début. Ils se mirent volontiers au service du Grand Roi. Un tiers du monde grec a été sujet de l'empire pendant deux générations (545-478, sauf l'interruption de la révolte iono-cypriote), et en a profité pour faire connaissance avec le peuple régnant.

**250**) Les rapports des Grecs avec les monarchies lydienne et saïte sont bien connus. Sur la présence d'aventuriers grecs à Babylone au temps de Nabuchodonosor (587), nous avons un indice : Alcée dans Bergk, *Poet. lyr.*, III. p. 160). Avec les Iraniens, il n'y a eu contact qu'après la conquête perse.

Sur la fable d'animaux dans la Grèce du VI^e siècle et ses prétendues origines indiennes, cf. § 132.

La vie intellectuelle de l'Ionie a continué sous les Perses (540-480). Sur le poète Hipponax, cf. Ed. Meyer, *Gesch. des Alt.*, II, § 488. Sur l'historien Hécatée, Pauly-Wissowa, s. v. Sur le philosophe Héraclite, Diels, *Fragm. der Vorsokr.*, p. 58 sqq. Hécatée a déconseillé la révolte des Ioniens en 499 : Hér., V, 36.

**251**) C'est là justement qu'eût été le danger, si Darius avait pu réaliser ses projets, qui n'allaient à rien moins qu'à la soumission de tous les Grecs d'Europe. Un peuple bien doué eût été subordonné à la direction de l'élément iranien. Tous les éléments subalternes de la civilisation grecque, tous les praticiens, auraient trouvé en Orient une carrière facile et lucrative. Les innombrables petits foyers originaux se seraient éteints au profit du grand foyer barbare. Mais les plus hautes intelligences de la Grèce seraient restées étrangères au maître perse. Les Perses, comme niveau intellectuel, se plaçaient entre les deux autres branches des Indo-européens orientaux ou Ariens, au-dessus des Saces ou Scythes,

au-dessous des Indiens. Ils avaient une religion déjà bien liée, qui leur apparaissait comme l'expression de la vérité et de la morale, et, malgré leur grande tolérance, leur faisait considérer comme inférieurs les non-mazdéens. Entre eux et la Grèce s'interposaient les vieux pays d'Orient, Chaldée, Egypte, même Phénicie et Lydie, dont les archives séculaires représentaient pour eux la civilisation bien plus authentiquement que le jeune hellénisme. Ils n'apprenaient pas le grec. L'intelligence grecque, à la différence du » *vile pecus* des intellectuels », aurait vécu dans une atmosphère d'indifférence à laquelle, à la longue, elle n'eût pas résisté. La situation n'était pas la même qu'elle fut plus tard vis-à-vis des Macédoniens et même des Romains. Ces derniers n'avaient connu la civilisation que par les Grecs, et, obscurément, l'avaient toujours senti. Ils eurent toujours pour la Grèce une secrète admiration qui n'excluait pas les brutalités. Et, même ainsi, il est difficile de ne pas constater ce qu'est devenu l'hellénisme sous l'Empire romain. C'est l'époque des grandes compilations, dont beaucoup furent soignées et intelligentes, mais l'effort créateur fut à bout. Sans doute l'hellénisme présentait, dès avant la conquête romaine, des germes internes de décadence. Mais il est difficile de ne pas voir un effet de la conquête dans le fait que les Grecs se consacrèrent désormais à ordonner, pour un public semi-barbare, les acquisitions des grands ancêtres.

**252**) La religion des Iraniens procède du même fond arien que celle des Indiens. Mais elle a pris une forme particulière dès le VII<sup>e</sup> siècle chez les Mèdes, puis sous Darius chez les Perses : cf. Prasek, *Gesch. d. Meder u. Perser*, II, p. 118 sqq. Elle nous est bien connu à l'époque sassanide par le Zend-Avesta (Darmesteter, *Le Zend Avesta*), mais à l'époque achéménide elle évoluait encore. Sur la tolérance générale des Perses, qui se démentait dans certains cas, cf. Sachau, *Die Aram. Papyri v. Elephantine*, p. 31-4, 1, 6. Vis-à-vis des dieux grecs, le document intéressant est la lettre de Darius à Gadatas (Michel, 32), qu'il ne faudrait pas prendre pourtant pour le document original.

Babylone a été l'éducatrice des Mèdes, puis des Perses. La ville était loin d'être éteinte comme foyer de civilisation sous les Achéménides : Cumont, *Neue Jahrb. f. Klass. Philol.*, 1911, p., 1 sqq. Même au point de vue religieux la Chaldée a agi par moments sur les Iraniens : Prasek, *l. c.*, II, p., 218. Quant à l'Egypte, elle a fourni des médecins, des architectes, mais est restée au second plan. A la Lydie, les Perses ont pris la monnaie.

A la cour perse on ignorait le grec même sous Artaxerxès I (464) : cf. Thuc., I, 138. Un dialogue comme celui que rapporte Hérodote (VI, 1) ne prouve pas que les satrapes d'Asie-Mineure fussent mieux informés : Histiée pouvait parler le perse.

**253**) Ce ne sont pas, bien entendu, ces considérations qui ont déterminé les masses grecques à une résistance, qui d'ailleurs ne fut pas générale à beaucoup près. Le facteur principal est que la suzeraineté perse est apparue liée à un régime qui, depuis quelque temps déjà, devenait antipathique aux Grecs : le régime dynastique, la tyrannie. Un autre facteur a été la puissance de Sparte, trop grande pour s'incliner sans lutte devant un maître étranger. Enfin Athènes, qui d'abord avait cherché l'appui de la Perse, fut rejetée du côté de Sparte, et la victoire grecque se trouva préparée. Elle fut décidée naturellement par des raisons militaires. L'infanterie assyrienne serait venue peut-être à bout des hoplites. Mais l'arc perse ne put entamer les panhoplies, la cavalerie perse se brisa contre le mur des lances, et la légère trière phénicienne ne tint pas contre les bâtiments plus forts des Grecs.

**254**) Les Perses ont maintenu ou établi la tyrannie dans les cités grecques parce que c'était, au VIᵉ siècle, la forme de gouvernement la plus répandue en Grèce : Hér., IV, 137. Mais il n'y avait de leur part aucun parti-pris : ils le prouvèrent après la révolte de 499-4 (Hér., VI, 43). A ce moment, leur intervention en faveur des Piaistratides avait déjà exaspéré Athènes.

Sur l'armée assyrienne, cf. MANITIUS, *Zeitsch. f. Assyriol.* 1910, p. 91, 185. Elle eût été moins désarmée que la milice perse, telle qu'elle apparaît sur les murs de Persépolis ou dans les récits grecs, devant l'hoplite grec.

**255**) Il fut donc décidé que, pendant 150 ans, l'hellénisme se developperait au milieu des cités « libres ». Le milieu n'était pas des plus encourageants. Héraclite, né à Ephèse sous la domination perse, a vieilli sous celle d'Athènes, et n'a pas goûté le changement. Pindare, qui avait célébré en poète bien élevé les victoires nationales, a vécu assez pour en voir le revers. Les pythagoriciens n'ont pas eu à se féliciter de ce que le maître eût fui Samos pour choisir comme terre promise les villes de Grande-Grèce. Sans insister sur les multiples petits faits contingents, il est clair que l'atmosphère agitée des cités n'était pas favorable à la réflexion et au travail tranquilles.

Mais, à ce prix, l'intelligence grecque n'a eu à compter qu'avec un public national. En art, il a fallu se régler sur le goût grec : les poncifs orientaux, si despotiques encore au VIᵉ siècle, disparaissent après 480. En science, il a fallu compter avec la critique grecque : les chicanes de l'école d'Elée, par exemple, n'ont pas été sans action sur l'allure trop rapide qu'avait prise la pensée mathématique naissante. Ces stimulants, ces correctifs, eussent manqué dans un milieu plus mélangé. La chronologie, là comme partout,

est significative. Sans doute l'hellénisme était, vers 500, en plein élan, et, pas plus que la victoire perse n'eût arrêté cet élan en quelques années, pas davantage n'eût-il dépendu de la victoire grecque de le faire naître. Mais ce n'est pas par hasard que l'art grec devient complètement maître de ses moyens dans la première moitié du V<sup>e</sup> siècle, et atteint dès lors son plein épanouissement. Ce n'est pas par hasard que la science grecque fait au v<sup>e</sup> siècle quelques-unes de ses acquisitions définitives, destinées à être largement enrichies plus tard. Et, quand l'hellénisme rentra, au IV<sup>e</sup> siecle, en contact avec le vieil Orient, il était déjà assez riche de passé, assez sûr de sa supériorité, pour que le contact pût-être fécond dans le détail, sans devenir écrasant dans l'ensemble.

Il n'y a donc pas lieu de réviser le jugement qui a été généralement porté sur l'issue des guerres médiques, bien qu'il l'ait été souvent en termes emphatiques propres à appeler les paradoxes brillants — et faux.

**256**) Pythagore, nous dit-on, a fui Polycrate, et non les Mèdes (ci-dessus). L'émigration des Téiens à Abdère, des Phocéens à Elée, a produit dans ces deux villes un mouvement philosophique important, mais plus tard. Le premier mouvement d'affolement passé, l'émigration des Ioniens semble avoir été rare.

Les guerres médiques se sont traduites par un ralentissement des relations des Grecs avec l'Orient, non pas complet, bien entendu (cf. l'exemple de Démocrite : mon t. II, p. 218), mais réel, et qui a nui à l'Ionie. C'est le revers de la médaille.

Les principaux tenants de la théorie que je conteste ici sont MASPERO (*Hist. anc.*, éd. 1886, p. 627) et M. BELOCH (*Griech. Gesch.*, I. p. 391).

Le gros argument est que la conquête perse n'a pas interrompu le mouvement intellectuel en Ionie (jusqu'à la révolte), et ne l'aurait pas par conséquent interrompu dans le reste du monde grec. Mais, outre que la domination étrangère n'a pas duré assez longtemps en Ionie pour qu'on en puisse juger historiquement les résultats, le cas n'était pas le même de part et d'autre : en Ionie, il s'agissait d'une civilisation en pleine maturité, ailleurs d'une civilisation qui naissait. D'ailleurs l'Ionie à langui au v<sup>e</sup> siècle. Je ne crois pas en tout cas que la question religieuse eût joué, sous la domination perse, le rôle prépondérant que suppose M. Ed. Meyer (cf. mon t. II, p. 11).

## XI

# Les rois de Sparte jusqu'en 480

**257**) Le travail de M. Beloch sur ce sujet ne me paraît pas de tous points satisfaisant. Je reprends donc la question.

Il s'agit de rétablir la liste généalogique et surtout la succession des rois de Sparte des deux dynasties, en partant du bas, c'est-à-dire de l'époque des guerres médiques (480). On sait qu'Hérodote nous fournit la base, en nous donnant la généalogie de Léonidas, le glorieux vaincu des Thermopyles (480), et de Léotychide, le vainqueur de Mycale (479).

Commençons par la liste des Agiades, qui soulève le moins de difficultés. Léonidas (roi 480) et son aîné Cléomène (roi 510-490), étaient fils d'Anaxandridas, roi vers 526. Celui-ci était fils et successeur du roi Léon, puis viennent en ligne directe Eurykratidas, Anaxandre (dont on nous apprend qu'il régnait au temps de la 2e guerre messénienne), Eurycrate, enfin Polydore, qui régnait au temps de la 1re guerre de Messénie (soit vers 725, d'après Hippias d'Élis). Plus haut, Alcamène, puis Télècle, paraissent encore appartenir à l'histoire ; pour leurs prédécesseurs, cela devient douteux.

Passons à la liste des Eurypontides. Léotychide, roi en 479, était fils de Ménarès, fils d'Hégésilaos : de ces deux personnages, Hérodote spécifie qu'ils ne régnèrent pas. Avant, vient le roi Hippokratidas, puis Léotychide I, dont il est aussi question ailleurs, puis Anaxilas, Archidamos, Anaxandridas, et nous arrivons à Théopompe, que nous savons avoir été contemporain de Polydore et de la 1re guerre de Messénie (v. 725). Avant, Nicandre, puis Charillos peuvent être historiques : les autres, non. Nous sommes frappés, ici, de voir qu'entre le roi de 480 et le roi de 725 il y a 2 générations de plus pour les Eurypontides que pour les Agiades. Ce n'est pas invraisemblable, mais cela indique une anomalie.

**258**) Le travail de M. Beloch sur les rois de Sparte se trouve dans sa *Griech. Gesch.*, I, 2e partie (2e éd., 1913). M. Beloch n'avait pas eu connaissance de l'utile travail de M. Poralla, *Prosopographie der Lakedämonier*, 1913. Dans l'un et dans l'autre travail, il y a beaucoup à prendre, et j'y renvoie purement et simplement dans nombre de cas : mais il y a, à mon sens, quelques erreurs, qui m'ont fait paraître nécessaire de publier ce qui suit.

Les généalogies des deux dynasties royales de Sparte sont données par Hérodote VII, 234 ; VIII, 131. Les voici :

| *Agiades* | *Eurypontides* |
|---|---|
| Hercule | Hercule |
| Hyllos | Hyllos |
| Cléodée | Cléodée |
| Aristomaque | Aristomaque |
| Aristodème | Aristodème |
| Eurysthène | Proclès |
| *Agis* | *Eurypon* |
| Echestrate | Prytanis |
| Léobote | Polydektès |
| Doryssos | Eunomos |
| Agésilas | Charillos |
| Archélaos | Nicandre |
| Télècle | Théopompe |
| Alcamène | Anaxandridas |
| Polydore | Anaxilas |
| Eurycrate | Léotychide |
| Anaxandre | Hippokratidas |
| Eurykratidas | (Agésilas) |
| Léon | (Ménarès) |
| Anaxandridas | Léotychide |
| Léonidas | |

(Hérodote se représente ces personnages comme se suivant de père en fils, et, puisqu'il spécifie que les deux d'entre eux que nous avons marqués d'une parenthèse ne furent pas rois, c'est donc qu'il attribue la couronne à tous les autres). Remarquons que, chez les Agiades, il y a 15 noms depuis l'éponyme, et, chez les Eurypontides, 14 seulement. Les deux éponymes ont été rattachés directement aux jumeaux héraclides Proclés et Enrysthénés, de façon à avoir un nombre de générations à peu près égal (20 ou 21) jusqu'à l'ancêtre commun Héraklès.

Hérodote dit, dans son livre I, que, avant les rois de Lydie qui règnent 170 ans, les Héraclides régnèrent 505 ans depuis le fils de Ninus (I, 7), et que, avant les rois de Médie qui règnent 156 ans, les

Assyriens dominèrent 520 ans, évidemment depuis le même Ninus (I, 95). Or, 170 + 505 = 675, et 156 + 520 = 676. Hérodote estime donc qu'entre Cyrus (dont l'avènement, la conquête de la Médie et celle de la Lydie lui apparaissent confondus) et Ninus, il y a 675 ou 676 ans ; autrement dit, il place le dernier à une époque correspondant à 1225 av. J.-C. à peu près, et par conséquent son trisaïeul Hercule vers 1350. D'ailleurs, il nous dit formellement qu'Hercule vivait 900 ans avant lui-même, ce qui donne bien 1.350 (II, 145). La source du Schol. Pind. *Pyth.* 4 diffère. Les généalogistes des rois de Sparte, qui ont fixé le nombre de générations, entre les rois de 500 av. J.-C. et Hercule, à 20 ou 21, comptaient donc 40 ans par génération. Voir sur toutes ces questions Ed. MEYER, *Forsch. z. alt. Gesch.*, I, 151 sqq. Nous ne retenons ici que le chiffre de 40 ans par génération de rois spartiates, qui cadre à peu près avec la réalité.

**259**) Léotychide est arrivé au trône en supplantant Démarate vers 489. Ce dernier, roi de Sparte vers 500, a une généalogie connue par Pansanias. Son père Ariston, son grand-père Agasiclès ont régné. Des trois prédécesseurs (Archidamos, Anaxidamos, Zeuxidamos), Pausanias, qui se les représente comme des rois, ne sait rien dire, sinon que le second fut contemporain de la 2ᵉ guerre de Messénie, ce qu'il infère du passage fameux de Tyrtée : πατέρες πατέρων. Zeuxidamos était l'arrière-petit-fils de Théopompe, et Pausanias nous apprend qu'il succéda à celui-ci parce que le fils (*sic*) de Théopompe, Archidamos, était mort avant son père. Il dit bien : *arrière-petit-fils*, car ailleurs il donne Ariston comme 7ᵉ descendant de Théopompe. Mais que devient le petit-fils de Théopompe ?

Le moyen le plus simple de résoudre ces difficultés est d'admettre ceci : que Théopompe (roi vers 725) a vécu très longtemps, qu'il a vu mourir son fils Anaxandridas, puis son *petit-fils* Archidamos (Hérodote ayant raison contre Pausanias), peut-être dans la guerre de Messénie, et qu'Archidamos a laissé deux garçons, dont l'aîné, Anaxilas, a succédé à l'arrière-grand-père, tandis que le second, Zeuxidamos, fondait la branche cadette. C'est un fait peu ordinaire, mais parfaitement possible, et l'hypothèse nous permet de suivre les descendances sans embarras.

**260**) Le récit des deux guerres de Messénie se trouve dans le livre IV de Pausanias. Il est emprunté, d'après la déclaration du périégète (IV, 6), à deux littérateurs de l'époque hellénistique, le prosateur Myron et le poète Rhianos. Ces auteurs ont pu disposer de récits messéniens exégétiques, de poésies populaires, etc., mais on ne perdra pas de vue que, depuis la conquête spartiate jusqu'en 370, la tradition locale a été interompue en Messénie, les légendes messéniennes boycottées en Grèce :

Pindare, dans sa 7e olympique (de 464), parle des Diagorides sans faire allusion au héros messénien Aristoménès, allié à cette famille. Au fond, à part quelques allusions éparses çà et là, on n'avait de source sérieuse que Tyrtée (fragments dans Bergk, *Portæ lyrici*; trad. de Leconte de Lisle). Il y a eu réellement un poète spartiate de ce nom, contemporain de la seconde guerre messénienne, bien que son œuvre, comme celle de tous les lyriques, se soit rapidement grossie de morceaux d'anthologie étrangers (cf. Witzamowitz, *Textgeschichte d. griech. Lyriker*; le chapitre sur Tyrtée, malgré des vues ingénieuses, est manqué dans l'ensemble). On lisait dans Tyrtée que les Spartiates avaient fait une première guerre en Messénie sous leurs rois Théopompe et Polydore, 2 générations avant la guerre actuelle. Malgré l'incertitude que comporte le comput par générations, incertitude qui diminue quand on a affaire à deux dynasties parallèles dont les annales se contrôlent un peu l'une par l'autre, on peut placer la première guerre de Messénie dans la seconde moitié du VIIIe siècle (durée 20 ans d'après Tyrtée, Paus. IV, 15), et la seconde 60 ou 80 ans plus tard, un peu après 650. Depuis la seconde guerre, les Messéniens ont toujours vécu en hilotes, sauf les grandes familles qui ont émigré à Rhodes, à Zankli (Messine) ou ailleurs : sur la prétendue révolte de 500 av. J.-C., je partage l'avis de M. Beloch, *Gr. Gesch.*, I, 2e p. (2e éd.), p. 269.

Un mot encore de l'importance relative des deux guerres. Pour Tyrtée et pour la tradition spartiate, la première est la vraie conquête, et la seconde est déjà la répression d'une révolte. J'ai toujours eu à ce sujet des doutes que je trouve partagés par M. Gruppe (*Gr. Mythol.*, I, p. 150). La réalité de la première guerre ne me paraît pas douteuse, et rien n'empêche qu'elle ait été suivie d'une conquête partielle et momentanée : au temps où fut rédigé le *Catalogue des vaisseaux* de l'Iliade (chant. II, 591), il semble bien que la Messénie occidentale fît partie de l'État lacédémonien. Mais je crois que la révolte fut plus prompte que ne le veut la tradition très postérieure, et que la vraie conquête n'eut lieu que dans la seconde guerre.

Cf. le chap. sur la *chronologie olympique*.

Le meurtre du roi spartiate Télècle, qui aurait été le signal des guerres messéniennes, est très probablement historique : le souvenir en était resté attaché au sanctuaire d'Artémis Limnatis (Paus, III, 2, 7; IV, 4). Cf. Poralla, *l. c.*, s. v. Théopompe, roi eurypontide, a probablement été contemporain de Télècle, d'Alcamène, et de Polydore (cf. ci-dessous).

**261**) Rétablissons d'abord l'histoire de la dynastie eurypontide depuis Théopompe (vers 725). Anaxandridas et Archidamos étant morts avant lui, Anaxilas lui succède, frère de Zeuxidamos (vers 675). Puis Léotychide Ier et son cousin germain Anaxidamos sont contemporains de la 2e guerre messénienne (vers 625). Puis

Hippokratidas règne vers 600, et son cousin issu de germain Archidamos meurt avant lui. Le fils d'Hippokratidas, Hégésilaos, a été exclu du trône au profit du fils d'Archidamos, Agasiklès : ceci suppose une révolution analogue à celles qui eurent lieu en 489 et en 400. L'exclusion de Démarate au profit de Léotychide, vers 489, ne serait donc que la réparation du tort fait à la branche aînée trois générations auparavant.

Les synchronismes avec les Agiades se trouvent ainsi tout naturels. Polydore est contemporain de Théopompe (v. 725), Eurycrate d'Anaxilas et Zeuxidamos, Anaxandre de Léotychide I et Anaxidamos (2e guerre de Messénie, v. 625), Eurykratidas d'Hippokratidas, Léon d'Agasiklès, Anaxandridas d'Ariston, et Cléomène de Démarate.

**262**) Si l'on remonte plus haut que Polydore et Théopompe (v. 725), on s'aperçoit que les généalogistes ont été guidés par le souci de trouver un même nombre de générations, pour les deux dynasties, entre les premiers rois qu'on savait contemporains et les ancêtres mythiques des dynasties, Agis et Eurypon. Selon qu'il sont partis des rois contemporains des guerres médiques (vers 500), ou de plus haut, par exemple de Polydore et Théopompe (v. 725), ils ont ajouté un nom ici, en ont supprimé un là. Ces divergences prouvent que nous avons là des combinaisons, non des traditions. Au delà de 800 av. J.-C., on ne sait rien, sinon l'existence même des deux dynasties dont l'association a fondé la puissance lacédémonienne.

**263**) Résumons :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| vers | 800 | Télècle | Charillos (?) | |
| v. | 750 | Alcamène | Nicandre (?) | |
| v. | 725 | Polydore | Théopompe | 1re guerre de Messénie |
| v. | 675 | Eurycrate | Anaxilas | |
| v. | 650-630 | Anaxandre | Léotychide I | 2e g. de Mess. (Tyrtée) |
| v. | 600 | Eurykratidas | Hippokratidas<br>Révolution dyn. | |
| v. | 575 | Léon | Agasiklès | G. heureuses, Tégée |
| v. | 536 | Anaxandridas<br>Excl. de Doriée | Ariston | Crésus |
| v. | 525 | Cléomène | | Polycrate de Samos |
| v. | 519 | | Démarate | Chute des Pisistrat. |
| Après | 490 | Fin de Cléomène et exil de Démarate | | Athènes et Egine |

A partir de là, nous pouvons renvoyer au travail de M. Beloch.

**264**) Sur Léotychide I, Rhianos dans Paus. IV, 15; cf. Poralla, *l. c.*, v. C'est la confusion de ce roi avec le Léotychide II de 500 av. J.-C

qui a inspiré à M. de Wilamowitz son hypothèse malheureuse sur la guerre de Messénie de 500 (cf. ci-dessus).

Pausanias donne les généalogies des rois des deux dynasties au l. III, c. 1, 2-4, 7 sqq. Les voici :

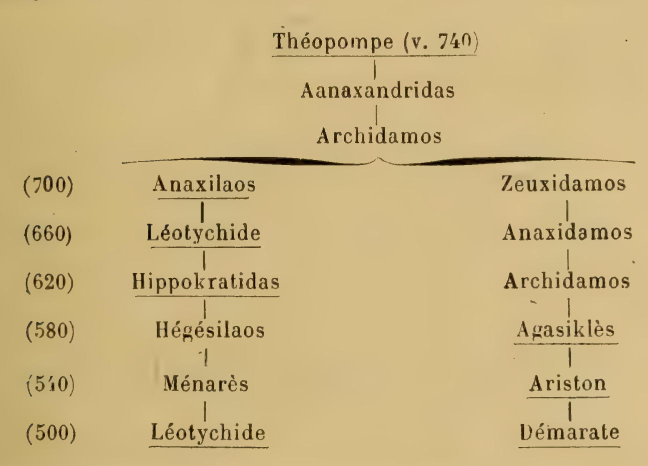
| *Agiades* | *Eurypontides* |
|---|---|
| Agis | [Proclès |
| Echestrate | Sous] |
| Labotas | Eurypon |
| Doryssos | Prytanis |
| Agésilas | Eunomos |
| Archélaos | Polydektès |
| Télècle | Charillos |
| Alcamène (IV, 4) | Nicandre |
| Polydore | Théopompe (IV, 4) |
| Eurycrate | (Archidamos, mort sans régner) |
| Anaxandre (IV, 15) | Zeuxidamos |
| Eurycrate II | Anaxidamos (IV, 15) |
| Léon | Archidamos |
| Anaxandridas | Agasiklès |
| Cléomène | Aristor (IV, 15) |
| | Démarate |

Ce sont des renseignements de quinzième main, mais on pouvait trouver dans nombre d'endroits les généalogies des maisons régnantes de Sparte, y compris les personnages n'ayant pas régné. Quant aux évènements attachés à leur nom, ils ont été déduits de calculs de générations, sauf quand un passage de poète en fixait le souvenir (le nom de l'Agiade Anaxandre paraît cependant authentiquement rattaché à la seconde guerre de Messénie ; Paus. III, 14).

**265**) On nous donne pour l'institution de l'éphorat la date 755 (Eusèbe et Hiéron., ad. a. 5, 4). Elle est suspecte d'avoir été obtenu par combinaison. car elle est de 200 ans juste antérieure à l'éphorat de Chilon 556 (cf. ci-dessous) : mais la preuve n'est pas suffisante, et la date 756 peut marquer en effet, soit la date d'institution de l'éphorat, soit plutôt la date à partir de laquelle la liste des éphores éponymes était conservée. Il est vrai que les vieilles *rhètres* (lois) laconiennes et Tyrtée ne parlaient que des rois et de la *gérousie* (Sénat) (Diod. 7, 14), mais en revanche on trouve des éphores à Héraclée, colonie de Tarente, ce qui tendrait à indiquer que l'institution existait à Sparte avant la colonisation de Tarente (vers 700). En tout cas, une tradition assez tenace associait l'institution de l'éphorat au souvenir du roi Théopompe (Arist. *Pol.* 5, 9, 1 ; Pol. 6, 10, 8-10 ; Plut. *Lyc.* 6, 7 ; *Agés.*, 8-9 ; Diod., 11,50, etc.). Nous avons placé la première guerre de Messénie dans la seconde moitié du VIIIe siècle. Mais certains indices indiquent pour

Théopompe un règne fort long : on pourrait le placer de 760 à 700 par exemple. — Inversement la date de 757/6 a pu être obtenue pour l'éphorat parce qu'on attribuait l'institution à Théopompe : en posant Démarate = 490 av. J.-C., on a pour son 8e ancêtre 490 + 266 ans = 756 av. J.-C.

**266**) Voici le tableau des deux branches des Eurypontides depuis Théopompe :




Les personnages dont les noms sont soulignés ont régné.

Hérodote, en donnant la généalogie de Léotychide II, spécifie que les deux derniers personnages avant lui ne furent pas rois, mais que tous les autres avaient régné, et on peut accorder qu'il a raison au moins au moins pour les générations les plus récentes, ainsi pour Hippokratidas (vers 600). Il nomme (I, 65, 47) les rois de Sparte du VIe siècle, Agasiklès et Ariston, et nous les retrouvons dans la généalogie de Démarate, que Pausanias nous a rendu le service de nous conserver à partir de Théopompe (III, 7, etc.). Ceci nous atteste la substitution dynastique qui eut lieu parmi les Eurypontides vers 600, mais sans nous donner aucun détail (cf. Poralla, *l. c.*, aux noms intéressés).

**267**) Avant l'époque de Théopompe et de Polydore, on n'a plus de points de repère. Pour les Agiades, les noms qui précèdent Polydore, Alcamène, Télècle, Archélaos, Agésilas, Doryssos, Léobote, Echestrate, Agis, peuvent être historiques : ils nous feraient remonter au-delà de l'an 1000 av. J.-C. Pour les Eurypontides avant Théopompe, Nicandre, Charillos, Polydektès, ne paraissent pas suspects : mais je partage l'avis de M. Beloch (*Gr. Gesch.* I², 2e éd., p. 190) sur des noms comme Eunomos ou Prytanis pour une époque antéhomérique. Quatre prédécesseurs de Théopompe depuis Eurypon ne nous font guère remonter au delà de l'an 900. Ces dates sont très plausibles pour des généalogies grecques :

l'historien Hécatée (vers 500 av. J.-C.) connaissait ses ancêtres jusqu'à la 16e génération (Hér. II, 143). La liste des rois de Corinthe dans Eusèbe, qui pourrait être historique, remonte aussi jusque vers 1000. Nous ne savons pas la cause de la coexistence des deux dynasties à Sparte : le rattachement à Hèraklès n'a pu se faire avant le VIIe siècle (Pindare connaît encore, comme patron des Doriens, non pas Hèraklès, mais Aigimios : cf. SAGLIO-POTTIER, *Dict. des Antiq.*, art. *Hercules*, p. 105).

La tradition spartiate, représentée pour nous surtout par Pausanias (l. III), rattachait aux noms des rois antérieurs à Théopompe et à Polydore les étapes de la conquête de la Laconie par les Spartiates, en particulier la prise d'Hélos (Paus. III, 2, 20, 22). Le fait général est exact, et se place aux IXe et VIIIe siècles : mais le rattachement à tel ou tel roi est toujours suspect. On avait des légendes étiologiques, comme celle qui rattachait le sanctuaire de Zeus Tropaios à la défaite d'Amycles (Paus. III, 12), mais c'était probablement tout : au reste, la question est sans importance.

Quant à la légende de Lycurgue, cf. Ed. MEYER, *Forsch. z. alt. Gesch.*, I.

**268**) Il serait intéressant, pour fixer le point *terminus* de cette chronologie déjà suffisamment incertaine, de déterminer la date de l'avènement de Cléomène II. Il régnait déjà en 510 et mourut vers 490, et Hérodote affirme qu'il régna peu (V, 48), ce qui tendrait à faire croire qu'il était roi depuis peu en 510. M. Poralla le fait arriver au trône en 516 (*l. c.*, p. 143). Je ne vois pas en tout cas de raison pour remonter plus haut (l'anecdote Hér. III, 148, n'est pas datée à un ou deux ans près).

**269**) Pour qui trouverait un peu court le nombre de générations écoulées entre Polydore et Théopompe (v. 725) d'une part, Cléomène et Démarate (v. 500), de l'autre, il suffira d'abord de rappeler l'exemple de nos Capétiens directs, qui couvrent un espace de 230 ans (996-1226) avec 6 rois se succédant de père en fils. Mais, en outre, le fait est conforme à ce que nous savons de l'habitude du mariage tardif chez les Spartiates, à partir du moment où nous sommes quelque peu renseignés. On ne sait sur quoi se base Aristote pour fixer l'âge moyen du mariage, à Sparte, vers 37 ans. Mais les détails que nous avons, à l'époque où nous commençons à voir clair, sont significatifs par eux-mêmes.

Cette époque est celle des rois Anaxandridas et Ariston, contemporains de Crésus (546). Sur eux, Hérodote a recueilli sur place, moins d'un siècle après, des anecdotes passablement gaillardes, et qui nous renseignent.

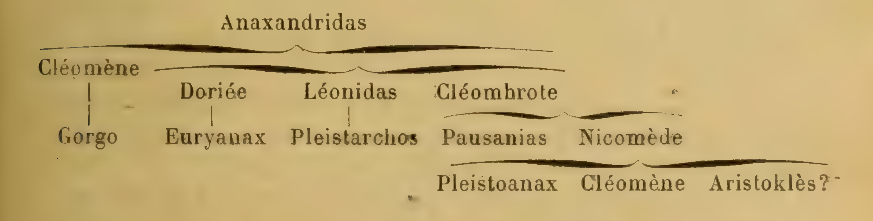
**270**) La généalogie des rois de Sparte et de leurs familles au Ve siècle est donné dans BELOCH, *Gr. Gesch.*, I, 2e p., 2e éd., pp. 171 sqq., et

dans Poralla, *Prosopographie d. Laked.*, aux noms visés et à la fin de l'ouvrage. Elle ne donne pas lieu aux mêmes difficultés que pour l'époque antérieure, et je suivrai les ouvrages cités. Je ne prends la question qu'à un point de vue spécial : il s'agit de justifier le chiffre de 40 ans adopté à Sparte pour la durée d'une génération (généralement, on compte 3 générations par siècle : Hér. II, 142).

Le chiffre de 37 ans pour le mariage des hommes est donné par Aristote *Pol.*, IV, xiv, 6 ; il est visible par le contexte qu'il est emprunté à l'exemple de Sparte. Au reste, on verra à l'art. *Krupteia* du *Dictionnaire des Antiquités* Saglio-Pottier quel singulier genre de vie menait le jeune Spartiate jusqu'à 30 ans.

Hérodote est abondamment fourni de récits sur la société spartiate à partir de l'époque d'Anaxandridas et d'Ariston (vers 540). Sur la famille de l'Agiade Anaxandridas, voir V, 39 et suiv. Sur la famille de l'Eurypontide Ariston, voir VI, 51 et suiv. Hérodote avait certainement fréquenté la haute société spartiate, et connu Gorgo, la veuve de Léonidas (VII, 239), ou l'entourage de cette dame. Il a été à Sparte vers 460 (voir chap. sur *Hérodote*), et ne paraît pas y être retourné depuis. Les os de Léonidas furent ramenés dans sa patrie vers 440 (Paus., III, 14, 1), et Hérodote semble bien n'avoir pas connaissance du fait (VII, 225, 238).

**271**) Commençons par l'Agiade Anaxandridas. Sa descendance est donnée par M. Beloch :




Cléomène est né peu après 550, a régné dès 515, et est mort vers 488. Il a eu à 40 ans une fille, Gorgo, qui a épousé le demi-frère de Cléomène, Léonidas, vers 490.

Des trois fils qu'Anaxandridas a eus d'un autre lit, l'aîné, Doriée, né après Cléomène, s'est trouvé évincé de la royauté dès 525, et s'est lancé alors dans une série d'aventures qui l'ont conduit à la mort. Son fils Euryanax a combattu à Platées en 479. Le second, Léonidas, né vers 540, a succédé à Cléomène en 488 et est tombé aux Thermopyles en 480. Il avait épousé à 50 ans (vers 490) la fille de Cléomène, Gorgo, qui lui a donné un fils, Pleistarchos, devenu roi mineur en 480, et mort jeune en 458 (cf. B. C. H., 1908, p. 237). Le troisième, Cléombrote, né vers 540, a commandé en 480 et est mort cette année-là (avant Léonidas ou en même temps,

peu après le 2 oct.). Il avait eu vers 510 Pausanias (plus âgé qu'Euryanax), qui commandait à Platées (479), et après lui Nicomède, qui commanda à Tanagre (457). Pausanias, né vers 510, mort vers 470, a eu vers 475 Pleistoanax, roi mineur en 458, et après lui encore Cléomène, qui commanda en 427, et peut-être Aristoklès, qui combattit à Mantinée (418).

Nous constatons que la dynastie des Agiades couvre 120 ans (vers 525-408) avec 3 générations : Cléomène et Léonidas-Pleistarchos-Pleistoanax. Ensuite, elle couvre 100 ans (408-309) avec le même nombre de générations : Pausanias, fils de Pleistoanax, Agésipolis et Cléombrote, Agésipolis II et Cléomène II.

**272**) La mort de Cléomène est le premier évènement dynastique, relatif à la famille des Agiades, sur lequel nous ayons des renseignements précis (Hér., VI, 74 sqq.). Encore Hérodote le raconte-t-il avant Marathon (490). Mais on a conclu depuis longtemps de l'oracle rapporté Hér. V, 89, que la guerre entre Athènes et Egine, à laquelle se rattache l'évènement, avait commencé en 487 (Wilamowitz, *Aristot. u. Athen.*, II, p, 280; Beloch, *Gr. Gesch.*, I[1], p. 174; Poralla, *l. c.*, v. *Kleomenes*). Je me rallie à la date de 487 ou 486 pour la fin de Cléomène : Doriée ayant disparu avant cette date (cf. chap. sur *Sybaris*), Léonidas, second demi-frère de Cléomène, succéda et régna jusqu'en 480.

Gorgo était l'enfant unique de Cléomène (Hér. V, 48). Elle avait 8 ou 9 ans en 499, d'après l'anecdote Hér. V, 51 (l'âge n'est pas mis au hasard; d'une enfant plus jeune, l'anecdote serait invraisemblable; d'une jeune fille adulte, elle n'aurait rien de piquant). Elle resta veuve de Léonidas à moins de 30 ans (480), et put vivre assez pour voir Hérodote à Sparte (avant 450). Pleistarchos fut son seul fils (cf. ci-dessous).

Doriée est le héros des évènements racontés Hér. V, 39 sqq. Il a donc émigré de Sparte au plus tard en 516 (avènement de Cléomène), et n'est plus revenu à Sparte après 510 (chute de Sybaris), étant mort en Occident avant 487 (probablement vers 500).

Euryanax commandant à Platées (479) : Hér. IX, 10, 53, 55. Il faut le supposer né avant 516, ou au moins avant 510 (d'après ce que nous savons de Doriée son père). Il ne paraît plus depuis, et était sans doute le seul fils de Doriée (voir ci-dessous).

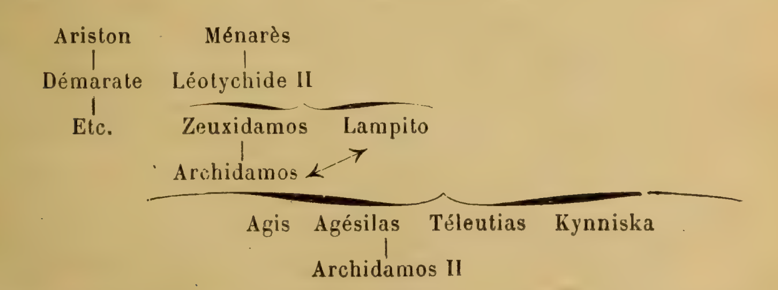
Cléombrote est le demi-frère de Cléomène, frère cadet de Doriée et Léonidas (Hér. V, 46), né vers 540. Il commande en 480 et meurt cette année-là (VIII, 71 ; IX, 10 ; cf. chap. sur *chronologie de 480*). Son fils Pausanias est né avant Euryanax qu'il prime en 479, donc vers 520 (cf. ci-dessus). Cléombrote, outre un fils plus jeune, Nicomède, eut une fille Alkathoo (Schol. Aristoph. *Eq.* 84).

**273**) A la mort de Léonidas (480), son fils Pleistarchos succède normalement : il est encore enfant, et son agnat le plus âgé, Pausanias,

reste régent jusqu'à sa fin (après 470) : cf. t. II, p. 43. Pleistarchos a néanmoins pu commander vers 460, s'il est vrai qu'il ait paru dans la guerre argienne à laquelle est mêlé le nom de la poètesse Télésilla (HERZOG, *Philol.* 1912, p. 1 sqq. ; cf. WELLS, *Journal of Hell. Studies*, 1905, p. 193). Il est mort jeune en 458, sans descendance masculine. A ce moment, la descendance masculine de Léonidas étant éteinte, celle de Cléomène n'ayant pas existé, et celle de Doriée s'étant évidemment éteinte aussi avec Euryanax (ci-dessus), on va chercher la descendance du dernier fils d'Anaxandridas, Cléombrote, et du fils aîné de Cléombrote Pausanias (ci-dessus). Elle est représentée par Pleistoanax, né avant 470, mais encore tout jeune : le second fils de Cléombrote, Nicomède, qui a déjà été tuteur de Pleistarchos après Pansanias, prend le commandement à la place de son neveu (Tanagra 457). Pleistoanax a commandé en 445 et a été déposé alors : mais il avait déjà un fils, Pausanias, qui reçoit la couronne, mais est évidemment jeune encore en 427 (ci-dessous). La descendance de Pausanias fils de Cléombrote étant assurée, nous ne savons ce que devient la descendance de Nicomède.

Pausanias, le vainqueur de Platées, est mort en 470 ou peu après (ci-dessus). Outre Pleistoanax, né peu auparavant, il avait deux fils plus jeunes, Cléomène et Aristoklès, ce qui semble étonnant au premier abord. On voit Cléomène commander en 427 à la place de Pausanias fils de Pleistoanax, qui était en âge de régner en 445-440 (Paus. III, 14, 1), ce qui étonne encore : il faut croire que les Spartiates ne confiaient pas le commandement aux Héraclides, même régnants, avant qu'ils n'eussent une trentaine d'années. En tout cas, pour Cléomène, la généalogie est certaine. Pour Aristoklès, qui commande à Mantinée (418), elle est plus douteuse. Nous renvoyons, une fois pour toutes, à PORALLA, *l. c.*, s. v., pour les références.

**274**) Passons aux Eurypontides, en commençant par Ariston (roi 546) et son parent Ménacrès. Voici la généalogie établie par M. Beloch :



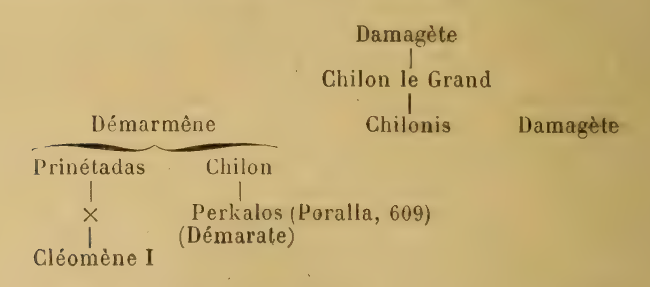

Démarate et Léotychide sont nés tous deux vers 545, et se sont disputé la main de Perkalos, fille du sage Chilon (éphore 556), qui est échue à Démarate. Celui-ci, roi au plus tard vers 510, déposé

en 491, a fait campagne avec Xerxès en 480, et est mort en Perse, où sa descendance a vécu pendant des générations.

Léotychide II est devenu roi sur le tard, par la déposition de Démarate (488). Il commanda à Mycale (479), et eut sa vieillesse déshonorée par le scandale de Thessalie, qui amena sa déposition (469) ; il y survécut quelque temps. Il a eu d'un premier lit un fils, Zeuxidamos, qui a dû vivre vers 515-475. Le fils de Zeuxidamos, Archidamos, a succédé à Léotychide en 469. Il a dû naître au plus tard en 485, car il était homme en 465/4, et a régné jusqu'en 427. Mais Léotychide II avait contracté un second mariage avec Eurydama, fille de Diaktoridas, mariage brillant, qu'il a dû contracter lors de son avènement (à plus de 50 ans, 491), car la fille qui en est sortie, Lampito, a épousé son propre demi-neveu Archidamos vers 470. Le fils né de cette union, Agis, est mort en 401 étant vieux, donc né avant 460. Archidamos, d'autre part, n'a pu naître beaucoup avant 485, car, après la mort de Lampito, il a épousé une seconde femme, dont est né Agésilas vers 440. Agésilas a vécu, boiteux, jusqu'en 360, et il a eu encore un frère cadet, Téleutias, et une sœur, Kyniska.

La dynastie des Eurypontides couvre un espace de 131 ans (469-338) avec 3 générations : Archidamos I, Agis et Agésilas, Archidamos II.

**275**) Perkalos, que se disputèrent Léotychide et Démarate, est donné par Hérodote comme fille de Chilon fils de Démarmène (VI, 65). C'est une descendante de Chilon le fameux sage (Poralla, *l. c.*, 760). Celui-ci fut éphore en 556 (Diogène Laïrce), mais il était alors à la fin de sa vie, étant vieux déjà en 572, donc né en plein VIIe siècle. M. Poralla dresse donc ainsi l'arbre généalogique de la famille (230) :




Cléomène n'a guère pu naître beaucoup plus tard qu'en 540 de la fille de Prinétadas (Hér. V, 41). On doit donc supposer que Chilon a eu avant 600 Démarmène, lequel a pu avoir Prinétadas vers 580-575, et que c'est avant 550 que Prinétadas a eu la fille qui donna naissance à Cléomène (plaçant la nubilité en Grèce vers 13 ans). Chilon le 2e pouvait être sensiblement plus jeune que son frère Prinétadas et s'être

marié plus tardivement, mais tout de même, en mettant 25 ans entre la mère de Cléomène et Perkalos, qui était sa cousine germaine, on fera bonne mesure. On placerait ainsi vers 515 la querelle entre Léotychide et Démarate pour la main de Perkalos : nous verrons pourquoi on est amené à descendre si bas.

**276**) Ariston était roi de Sparte au temps de Crésus, vers 550-540 (Hér. I, 67). Il en était à sa troisième femme quand il épousa la mère de Démarate, mais celle-ci était beaucoup plus jeune que lui, puisqu'elle vivait encore en 487 (Hér. VI, 63, 69). Démarate commandait déjà l'armée en 507, ce qui force à reporter sa naissance en 530 ou 540, mais d'autre part, après sa chute en 487, non seulement il a pris part à la campagne de 480, mais encore a vu Thémistocle en Asie en 464 (Poralla, *l. c.*, s. v. *Demaratos*). On placera donc vers 515 son mariage avec Perkalos, qui lui donna certainement une descendance nombreuse, puisque ses descendants vécurent en Asie jusqu'au IIIe siècle, et que Nabis le tyran se rattachait probablement à eux (cf. mon t. III, p. 311).

Léotychide, fils de Ménarès, a donc disputé la main de Perkalos a Démarate vers 515. On peut le supposer un peu plus âgé que ce dernier, né par exemple aux abords de 550, mais sans remonter trop haut, puisqu'il commandait encore en 479 et 476, et ne mourut qu'en 469. Il dut se marier très vite après avoir été frustré par Démarate de la main de Perkalos, et avoir Zeuxidamos en 510, puisque celui-ci avait donné le jour déjà à Archidamos vers 490 : Archidamos était un homme fait en 465-4, et un vieillard en 431. Quant au second mariage de Léotychide, à prendre à la lettre les expressions d'Hérodote (VI, 71), on dirait qu'il fut conclu Zeuxidamos étant déjà mort, soit après 490, et que Léotychide eut le temps, avant sa mort 469, de marier la fille qui en naquit, Lampito, à son petit-fils Archidamos. Mais il se pourrait fort bien que la naissance de Lampito et son mariage avec Archidamos fussent plus tardifs ; ce qui est sûr, c'est que le fils qui en naquit, Agis, était jeune encore en 427 puisqu'il ne succéda pas immédiatement à Archidamos dans le commandement de l'armée (Poraela, *l. c.*, s. v. *Agis*). On peut le supposer né vers 458.

Archidamos contracta son second mariage avec Eupolia, avant 440, puisqu'Agésilas était né à cette époque. Il eut encore d'Eupolia Kyniska, à laquelle il avait donné le surnom de son père Zeuxidamos (Kyniskos, Hér. VI, 71), et qui était une personne mûre vers 392. Mais il y avait grande disproportion d'âge entre Archidamos et Eupolia, car celle-ci, après la mort du roi en 427, se remaria avec Théodoros, en eut un fils, et vivait encore en 392 : le fils est Téleutias, demi-frère d'Agésilas, et son auxiliaire dans la guerre de Corinthe 394-387. Cf. mon t. II, p. 263.

**277**) Ce qui frappe dans cette histoire, c'est le caractère tout-à-fait usuel des mariages contractés par des hommes de 40 et

50 ans avec des femmes beaucoup plus jeunes. Ces unions expliquent que des fils aient pu succéder à des pères morts vieux et régner encore longtemps, ce qui confirme la tradition que nous avons été conduits à soupçonner pour les époques obscures des VIII$^e$, VII$^e$ et VI$^e$ siècles. Elles ne sont d'ailleurs nullement spéciales aux deux dynasties royales, et cadrent parfaitement avec ce que nous savons des mœurs spartiates.

**278**) Ces unions disproportionnées si fréquentes tiennent en partie à l'institution de l'épiclèrat. On sait que la fille n'héritait pas du domaine foncier (κλῆρος) qui était l'apanage du guerrier. Quand elle était unique, il fallait l'adjuger en même temps que l'héritage (ἐπί κλήρου), et c'était là une grosse question : à Sparte, les rois seuls jugeaient les procès relatifs aux épiclères (Hér. VI, 57). La tendance était de donner l'épiclère au plus proche agnat (parent par les mâles), qui se trouvait souvent être un homme âgé. De plus, les rois avaient évidemment, pour se faire adjuger les héritières de grandes familles, des facilités plus grandes que le commun des mortels. Au reste, il est possible que ces mœurs se soient accentuées à mesure que la société spartiate a pris un caractère plus fermé au mouvement économique général (cf. mon t. II, p. 69).

## XII

# La chronologie olympique

**279**) La chronologie olympique a été étudiée en dernier lieu par M. Beloch, avec plus de hardiesse, me semble-t-il, que de bonheur. Les pages suivantes ont pour but de remettre en honneur certains résultats acquis par A. Mommsen, en tirant les conclusions qui ont été laissées de côté par l'auteur.

**280**) Olympie a pu être le théâtre de jeux et de concours gymnastiques ou sportifs dès le VIII^e^ siècle. L'épopée signale de pareilles épreuves chez les Grecs, mais, si elle parle de Pytho (Delphes), elle ne fait nulle part allusion à Olympie. Cela ne prouve pas grand chose. Toutefois, il est manifeste qu'encore au VII^e^ siècle les jeux d'Olympie n'avaient qu'une réputation toute locale. Au VI^e^ siècle, au contraire, ils sont connus de tout le monde grec. Au début du V^e^, ils sont la grande solennité panhellénique ; les odes « olympiques » de Pindare sont classées avant ses odes « pythiques ».

**281**) M. Beloch (*Griech. Gesch.*, I², 2^e^ édition) a vu que nombre d'évènements de l'histoire grecque primitive se trouvent antidatés chez les chronographes, sans percevoir l'explication de l'anomalie. Il néglige les études de A. Mommsen (*Die Zeitfeier der Olympien*, 1891), qui avait bien vu l'origine de la date canonique 776. J'espère arriver sur cette question à une solution satisfaisante.

**282**) Les poètes homériques connaissent évidemment les fêtes sportives (*Iliade*, Ψ 258, *Odyssée*, Θ 100), mais on ne voit aucune allusion précise à Olympie. La réputation de ces jeux n'avait pas pénétré jusqu'aux rhapsodes ioniens, alors qu'elle était déjà assez grande dans le Péloponnèse vers 700 (Gruppe, *Gr. Mythol.*, I, p. 149).

Sur la réputation des jeux olympiques jusqu'en Egypte, cf. l'anecdote Hér. II, 160. Elle est rapportée au règne de Psammis, et ceci, étant donnée l'obscurité dudit roi, ne peut être inventé. Elle est donc exactement de 596. C'est le plus ancien témoignage certain que nous ayons de la renommée des jeux.

Pindare a écrit une série d'odes pour des Olympionikes : elles s'échelonnent de 488 à 452 (cf. Gaspar, *Essai de chronologie pindarique*). Depuis ce temps, on nomme toujours les victoires olympiques avant les victoires pythiques.

**283**) A partir du moment où Olympie a possédé une célébrité mondiale, il a fallu que les jeux fussent espacés et que le retour en fut régulièrement prévu. Ils ont été pentétériques (revenant tous les 4 ans). Et on a décidé qu'ils se célébreraient à la pleine lune qui suivait l'entrée du Soleil dans le signe du Lion (vers le 21 juillet), prévenant les Grecs qui n'étaient pas au courant du calendrier local éléen que cette date reviendrait alternativement après 49 et après 50 mois. C'est le système de l'*octaétéride* (intercalation de 3 mois en 8 ans). Il fut d'abord appliqué à Delphes pour les jeux pythiques, dont la série commence en 582. Il fut probablement appliqué à Olympie bientôt après, car partout en Grèce les cycles octaétériques commencent vers cette époque (574 et 572 Corinthe et Némée, 566 Athènes, 556 Sparte). La date précise 572 est suspecte comme tombant juste cent ans avant 472, qui est une année marquante en Elide.

**284**) Le calendrier éléen n'est pas connu en entier : sur les calendriers grecs, cf. Beloch, *Gr. Gesch.*, I[1], p. 177, 321 (le sujet serait à reprendre d'ensemble). La fête olympique annuelle se célébrait naturellement à la même époque de l'année que les grandes olympies : Mommsen, *Zeitf.*, p. 8, 16, 28, 61 ; Schol. Plat, *Phèdre*, 236 B. Presque partout, les fêtes triétériques ou pentétériques procèdent de fêtes annuelles (Suidas, s. v. Νεμεα) : à Éleusis, le contraire se serait produit (Foucart, *Les mystères d'Eleusis*, p. 50). Y eut-il à Olympie une période intermédiaire où la fête se célébrait avec plus de pompe tous les 2 ans ? Il n'y en a aucun indice.

L'*octaétéride* (intercalation de 3 mois en 8 ans) était certainement connue au VI[e] siècle, encore que les légendes sur son origine soient suspectes (Saglio-Pottier, *Dict.*, art. *Calendarium*, *Chronographia*) : le fait qu'Hérodote ne paraît pas très au courant du système (I, 32 ; II, 4) ne prouve rien. Le lien avec les fêtes pentétériques (célébrées tous les 4 ans) ne me paraît pas niable. A Delphes, la fête pythique pentétérique peut remonter jusqu'au VII[e] siècle, mais son organisation définitive eut lieu après la guerre sacrée, en 582 (Pauly-Wissowa, *l. c.*, art. *Delphoi*). Il est naturel que l'initiative prise par Delphes ait été

rapidement imitée partout (566 Panathénées, et peut-être, à Sparte, 556, date de l'éphorat de Chilon).

La date de 572 (52e ol. du comput ordinaire) est indiquée par Strabon (VIII, III, 30). Il est vrai que 472 est aussi une année marquante des fastes éléens (Gaspar, art. *Olympia* dans le Dict. Saglio-Pottier, p. 178), et M. Beloch (*l. c.*) en tire argument contre l'authenticité de la date la plus ancienne. Il ne faut pas abuser de ce genre de raisonnement : la révolution française a eu lieu juste 100 ans après la révolution anglaise, juste 200 ans après l'avènement des Bourbons. On voit tout de suite ce que, dans deux mille ans, un historien hypercritique tirera de ces coïncidences indiscutables. Disons que la grande fête olympique a été organisée définitivement après la dernière lutte contre Pise (Paus., VI, 22), encore qu'elle ait pu être rendue pentétérique quelque temps déjà avant cet évènement.

**285**) L'octaétéride avait pour effet de retarder l'année officielle, par rapport à l'année vraie, de 1 mois en 160 ans. Dès le milieu du ve siècle, les calendriers grecs avaient donc un retard sensible, et, à Olympie en tous cas, on s'en aperçut. Le mathématicien Oenopide de Chios y remédia. On nous dit qu'il institua un cycle de *59 ans*, mais c'est là un résultat de l'inintelligence du chronographe postérieur : Oenopide a intercalé, en réalité, *59 mois* en 160 ans (au lieu de 60). Depuis, ce cycle s'est conservé, à Olympie, même après que les autres Grecs eurent adopté le cycle de 19 ans attique : sans quoi, les auteurs de la période romaine ne diraient pas que la fête se déplaçait de la fin de juillet à la fin de septembre. Elle ne pouvait atteindre cette dernière date qu'au terme d'une période de 160 ans, au moment où on allait faire la correction.

Quand Oenopide a-t-il fait adopter sa réforme ? En 480, on peut conclure des récits, trop vagues, d'Hérodote, que la fête olympique tomba peu de temps avant les grands évènements d'octobre, donc en septembre : elle était alors en retard, et non encore corrigée. En 428 au contraire, Thucydide nous indique qu'elle tomba en août : donc la correction était faite. La date de 456, marquée par l'achèvement du temple d'Olympie, est d'ailleurs donnée d'une façon plus précise. Elle ressort de l'adoption de la date 776 comme point de départ des jeux. Oenopide a calculé qu'en 456, où la fête tombait le 23 septembre, elle coïncidait avec la 3e pleine lune après l'entrée du soleil dans le Lion, et en aura conclu que 2 périodes de 160 ans s'étaient écoulées depuis le début des jeux. D'où l'adoption de la date de 776 comme point de départ de l'ère olympique, destinée à une si brillante fortune.

**286**) Sur Œnopide de Chios, cf. A. Mommsen, *Die Zeitfeier der Olympien*, p. 8, 16, 28, 61. Il est connu par ailleurs : Diels, *Fragm. d. Vorsokratiker*, p. 239.

Sur les témoignages d'époque romaine, cf. A. Mommsen, *l. c.*, p. 1 sqq. et Gaspar, art. *Olympia* dans le Dict. Saglio-Pottier, p. 175. Si l'on n'avait pas corrigé l'octaétéride, la fête, à l'époque romaine, serait tombée en plein automne. Si on avait appliqué le cycle de 19 ans, la date n'aurait pas varié dans les limites qu'on nous indique (fin juillet-septembre).

Sur la date tardive des Olympies en 480, cf. chap. sur la *Chronologie de 480*. La date des Olympies de 428 (août) ressort de Thuc. III, 8 (cf. Busolt, *Gr. Gesch.*, III[1], p. 1012). Si l'octaétéride n'avait pas été déjà corrigé, les Olympies seraient tombées alors en sept. ou oct. : voir ce qui s'était passé pour le calendrier spartiate (Pareti, *Note sul calend. spart.*, et mon compte-rendu de cet ouvrage, *Rev. des Et. gr.*, 1911, p. 490).

Il n'y a donc aucune raison de ne pas s'en tenir à la date 456, recommandée d'ailleurs par l'achèvement du temple (cf. Frazer, *Pausanias*, III, p. 493).

Œnopide, qui était mathématicien, est parti de considérations purement mathématiques pour trouver la date 776 : ayant découvert que l'octaétéride retardait de un mois en 160 ans, et prenant pour point de départ l'an 456, il a calculé que la fête remontait à 2 périodes de 160 ans. Mais on doit supposer qu'il savait assez d'histoire pour ne pas oublier que la fête avait, de son temps, plus de 160 ans d'existence.

**287**) Quelque temps après, après 444, et peut-être même seulement à la fin du v<sup>e</sup> siècle, le sophiste Hippias d'Élis dressa un catalogue des *stadionikes* (vainqueurs à la course du stade) des Olympies. Hippias n'était pas archéologue, mais s'intéressait à la mnémotechnie : c'est très certainement comme sujet d'exercice mnémotechnique qu'il a pris la liste des lauréats. Mais sa liste fut trouvée commode pour la chronologie et adoptée très vite par les historiens (Philiste, vers 380). Au temps d'Aristote, elle faisait autorité, puisque ce philosophe, qui dressa un catalogue semblable pour les Pythies, ne crut pas devoir la réviser. Avec Timée (début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), elle devint la base de la chronographie grecque.

Hippias a trouvé facilement dans les archives d'Élis une liste exacte des stadionikes depuis 580 environ. Pour l'époque antérieure, il a trouvé 40 ou 50 noms. Car c'est la dernière supposition à faire que d'admettre qu'il ait forgé sa liste en partant de profondes combinaisons historiques, qui lui étaient fort indifférentes. Il a simplement donné deux entorses à la vérité :

1° En supposant qu'avant 580 les Olympies avaient toujours eu lieu régulièrement de 4 en 4 ans, comme de son temps ;

2° En ornant le début de sa liste de quelques noms mythiques.

Le tout pour atteindre la date de 776, qui lui était déjà donnée

par la tradition. Sauf cela, nous considérons sa liste, et les faits marquants qu'il a rattachés à certaines olympiades, comme authentiques dans l'ensemble.

288) Sur Hippias d'Élis, cf. H. Gomperz, *Rhetorik u. Sophistik*, c. V. Ce n'est peut-être pas par hasard qu'on nous dit qu'il récitait sans broncher 50 noms d'affilée : s'agirait-il des noms des premiers olympionikes ? (*ibid.*, p. 283). En tous cas, voici les noms des olympionikes jusqu'en 572, tels qu'ils nous sont parvenus à travers Eusèbe (Schœne, 1, 189 sqq.) :

1) Koroibos l'Éléen,
2) Antimaque l'Éléen,
3) Androklos de Messène,
4) Polycharès de Messène,
5) Eschinès l'Éleen,
6) Oibotas de Dymé,
7) Dioklès de Messène,
8) Antiklès de Messène,
9) Xénoklès de Messène,
10) Dotadès de Messène,
11) Léocharès de Messène,
12) Oxythémis de Coronée,
13) Dioklès de Corinthe,
14) Desmon de Corinthe,
15) Orsippos de Mégare,
16) Pythagoras de Lacédémone,
17) Pôlos d'Épidaure,
18) Tellis de Sicyone,
19) Ménos de Mégare,
20) Athéradas de Lacédémone,
21) Pantaklès d'Athènes I,
22) Pantaklès d'Athènes II,
23) Ikarios l'Hypérésien,
24) Cléoptolème de Lacédémone,
25) Thalpis de Lacédémone,
26) Callisthène de Sparte,
27) Eurybotos d'Athènes,
28) Kharmis de Sparte,
29) Chionis de Sparte I,
30) Chionis de Lac. II,
31) Chionis de Laconie III,
32) Kratinos de Mégare,
33) Gylis de Sparte,
34) Stomas d'Athènes,

35) Sphèros de Sparte,
36) Phrynon d'Athènes,
37) Eurykleidas de Sparte,
38) Olyntheus de Sparte,
39) Ripsolaos de Sparte,
40) Olyntheus de Sparte II,
41) Cléondas de Thèbes,
42) Lykotas de Sparte,
43) Cléon d'Épidaure,
44) Gélon de Sparte,
45) Antikratès d'Épidaure,
46) Khrysamaxos de Sparte,
47) Euryklès de Sparte,
48) Glykon de Crotone,
49) Lykinos de Crotone,
50) Épitélidas de Sparte,
51) Eratosthène de Crotone.

Qu'il y ait dans tout cela des noms écorchés, des ethniques faux, çà ou là un nom sauté ou un autre interpolé, c'est possible : mais la moins critique des suppositions est celle qui fait de la liste d'Hippias une falsification voulue. Au commencement seulement, on a pu ajouter Koroibos, ou Androklos, ou quelque autre, pour atteindre la date déjà fixée de 776 (voir ci-dessous). Quant à connaître le nombre exact d'olympiades écoulées jusqu'à lui, Hippias ne le pouvait pas plus que Thucydide, qui désigne l'olympiade non par un chiffre, mais par le nom du vainqueur au pancrace (VI, 4, 9) : rien de dit d'ailleurs que la liste des vainqueurs au stade, que donnait Hippias, fût conservée depuis l'origine.

289) Sur Philiste et la liste d'Hippias, Beloch, *l. c.*, I², p. 151. Quant aux indications d'olympiades dans les *Helléniques* de Xénophon, on sait qu'elles sont interpolées.

Sur le travail consacré par Aristote aux Pythionikes, cf. Homolle, *Bull. Corr. hellén.*, 1891, p. 261, 631 sqq. L'emploi des archontes athéniens pour la chronologie générale était encore le plus répandu vers 264 av. J.-C., comme le prouve la *Chronique de Paros*. C'est l'occidental Timée qui, à la même époque à peu près, a fait prévaloir la chronologie olympique : cf. Polybe, I, 5, etc.

Nous avons dit que, dans la liste même d'Hippias, quelques noms mythiques avaient pu être ajoutés au début pour atteindre la date d'Oenopide 776 (ci-dessus). Mais d'autre part certains noms d'olympionikes mythiques ont été éliminés, comme celui d'Oionos (Gruppe, *Mythol.*, I, p. 482 n.). Pour Phlégon (*Frag. Histor. Græc.*, III, 605), Antimaque de Dyspontion (Antimaque l'Éléen de la 2ᵉ olymp. d'Eusèbe)

était le vainqueur de la 4e olympiade. Il fallait bien rejoindre Hercule (Pind., *Olymp.*, X, 1) ou Pélops, ou Iphitos, ou celui des héros légendaires qui passait pour fondateur des jeux. Mais le fait qu'on ne soit pas arrivé à faire, de ces olympionikes mythiques, une liste généralement acceptée, prouve en faveur des cinquante noms d'Hippias.

290) C'est la première des deux hypothèses d'Hippias dont l'erreur nous intéresse. A côté des grands jeux, Olympie a toujours vu une fête annuelle, qui était sans doute la seule au début. C'est quand la renommée de la fête s'est étendue qu'il a fallu, en un temps de communications difficiles, en espacer la célébration pour permettre à tous les Grecs d'y concourir. Si la fête annuelle eût été la seule jusqu'en 580, cela mettrait le début de la liste vers 630-625. Si la fête quadriennale eût existé dès le début, nous serions reportés jusqu'au milieu du VIIIe siècle. C'est entre ces deux extrêmes qu'il faut chercher la vérité. Mais où ? En d'autres termes, quand l'Olympie quadriennale a-t-elle commencé ?

On serait tenté d'abord de demander la réponse à la liste des Olympionikes. Mais d'une part la liste que nous avons est bien loin d'être complète, puisqu'elle ne comporte que les vainqueurs au stade, de sorte que nous ne savons pas quand les concurrents extrapéloponnésiens ont commencé d'y paraître. Puis, quand bien même nous le saurions, il n'est pas sûr que, dès qu'ils parurent, on ait rendu la fête quadriennale : le contraire est même plus que probable. Il faut donc avoir recours à un autre critérium.

Le plus sûr est de s'adresser à la chronologie spartiate, sur laquelle nous avons quelques données par le nom des rois. Tout repose sur un comput de générations, et reste donc vague. Mais cela vaut mieux que rien. Nous savons donc que Théopompe et Polydore, rois de Sparte, ont régné à la fin du VIIIe siècle ; le premier a pu même monter sur le trône plus tôt, s'il est vrai que l'éphorat ait été institué sous lui et que la liste des éphores commençât en 755 : mais ceci est bien douteux. La première guerre messénienne est donc un peu antérieure à l'an 700. Et la seconde, qui a eu lieu deux générations après, est du milieu du VIIe siècle, peut-être un peu postérieure. Tout cela nous est garanti par le témoignage contemporain de Tyrtée. Or, les lauréats messéniens apparaissent dans les premières olympiades, et ne peuvent qu'être contemporains de l'indépendance momentanée de la Messénie : à la 11e olympiade, ils disparaissent pour toujours.

Nous plaçons donc le commencement de la liste olympique vers 650 ou un peu avant, nous supposons qu'il n'y a eu que des Olympies annuelles jusque vers 620-615, puis quelques olympiades quadriennales avant 580. A partir de là nous sommes sur un terrain

sûr. Il est douteux que l'on puisse jamais préciser davantage pour l'époque ancienne.

**291**) Je donne ici, *exempli causà*, le résultat qu'on obtient en supposant que la fête olympique quadriennale fut instituée en 612 (on peut faire d'autres suppositions, admettre un certain laps de fêtes biennales : il ne s'agit que de fixer les idées).

| | | | |
|---|---|---|---|
| Olympiade | 3 ............ | 651 | avant J.-C. |
| » | 4 ............ | 650 | » |
| » | 5 ............ | 649 | » |
| » | 6 ............ | 648 | » |
| » | 7 ............ | 647 | » |
| » | 8 ............ | 646 | » |
| » | 9 ............ | 645 | » |
| » | 10 ............ | 644 | » |
| » | 11 ............ | 643 | » |
| » | 12 ............ | 642 | » |
| » | 13 ............ | 641 | » |
| » | 14 ............ | 640 | » |
| » | 15 ............ | 639 | » |
| » | 16 ............ | 638 | » |
| » | 17 ............ | 637 | » |
| » | 18 ............ | 636 | » |
| » | 19 ............ | 635 | » |
| » | 20 ............ | 634 | » |
| » | 21 ............ | 633 | » |
| » | 22 ............ | 632 | » |
| » | 23 ............ | 631 | » |
| » | 24 ............ | 630 | » |
| » | 25 ............ | 629 | » |
| » | 26 ............ | 628 | » |
| » | 27 ............ | 627 | » |
| » | 28 ............ | 626 | » |
| » | 29 ............ | 625 | » |
| » | 30 ............ | 624 | » |
| » | 31 ............ | 623 | » |
| » | 32 ............ | 622 | » |
| » | 33 ............ | 621 | » |
| » | 34 ............ | 620 | » |
| » | 35 ............ | 619 | » |
| » | 36 ............ | 618 | » |
| » | 37 ............ | 617 | » |
| » | 38 ............ | 616 | » |
| » | 39 ............ | 615 | » |
| » | 40 ............ | 614 | » |
| » | 41 ............ | 613 | » |
| » | 42 ............ | 612 | » |

| | | | |
|---|---|---|---|
| Olymp. | 43 ............ | 608 | » |
| » | 44 ............ | 604 | » |
| » | 45 ............ | 600 | » |
| » | 46 ............ | 596 | » |
| » | 47 ............ | 592 | » |
| » | 48 ............ | 588 | » |
| » | 49 ............ | 584 | » |
| » | 50 ............ | 580 | » |
| » | 51 ............ | 576 | » |
| » | 52 ............ | 572 | » |

On rapportera à ce schéma les brèves observations que nous allons faire sur les évènements du VII<sup></sup>e et du VIe siècles.

Nous n'avons que la liste des vainqueurs à la course du stade, avec quelques indications sur les autres épreuves. Il est douteux que, pour la haute antiquité, Hippias même ait pu avoir des listes complètes d'Olympionikes pour le pancrace, etc. : cf. *Corpus Inscr. Att.*, II, 978. Pour le ve siècle, on était naturellement mieux renseigné : cf. *Pap. Oxyrhynchi*, II, 132.

**292**) Il reste à voir comment cela cadre avec l'histoire péloponnésienne primitive. Au VIIIe siècle, Olympie était le théâtre de concours qui n'intéressaient que les voisins immédiats. Cependant, Sparte conquérait la Messénie, et, devenue voisine de l'Élide, tendait peut-être déjà à faire sentir son ascendant à Pise, maîtresse d'Olympie. Mais la première puissance du Péloponnèse, au temps des poètes épiques, c'est Argos. Au milieu du VIIe siècle, le roi téménide Phidon a porté cette puissance à l'apogée. Il gouvernait toute l'Argolide, y compris Égine, et lui donnait le premier système de mesures qu'aient connu les Grecs. Il faisait sentir son hégémonie aux Arcadiens, intervenait à Pise, et présidait à la 8e olympiade (d'Hippias). Il contrecarrait les Spartiates, les battait à Hysies, et soutenait sans doute contre eux le soulèvement messénien dont ils ne vinrent à bout que par la défection du roi arcadien Aristokratès. Définitivement victorieux des Messéniens, Sparte s'ingéra de plus en plus en Elide, en s'appuyant sur l'aristocratie rurale du pays contre les rois de Pise : sauf une olympiade (la 34e), les Eléens présidèrent désormais aux jeux, et les Spartiates y brillèrent au-dessus de tous. Cela se termina par des révolutions à Pise, et par la destruction de la ville vers 572. Alors les Spartiates purent se tourner contre Tégée (première moitié du VIIe siècle), qui les arrêta et les força d'adopter une politique fédérale vis-à-vis des Arcadiens. Peu après (au temps de Chilon, 560-556), ils renversaient les tyrannies de Sicyone, de Corinthe, etc. En même temps, ils enlevaient la Cynurie aux Argiens. Le reste est bien connu.

**293**) Nous avons vu que les vers de Tyrtée plaçant la 1re guerre messénienne au temps des rois Polydore et Théopompe, joints à la généalogie des rois de Sparte, nous autorisaient à dater l'évènement de la seconde moitié du VIIIe siècle (cf. Paus. IV, 6). Nous avons dit aussi que l'on n'était pas tenu de prendre à la lettre la conception spartiate, et que, même en supposant la première guerre couronnée d'un succès brillant, les Messéniens n'avaient probablement pas passé les deux générations qui suivirent prostrés dans la servitude.

D'après nos tableaux, les 7 Messéniens qui paraissent au début de la liste olympique se placeraient de 651 à 643 (Pausanias, IV, 5, appelle Xénoklès Xénodokos). Que quelques-uns d'entre eux reparaissent dans la légende de la première guerre messénienne, il n'y a rien là qui doive étonner : quand cette légende se précisa après 370, le calcul d'Hippias était déjà familier aux lettrés.

Phidon d'Argos est un de ceux que l'erreur d'Œnopide et d'Hippias a fait promener du VIIIe siècle aux environs de l'an 600. Hérodote (VI, 127) sait qu'il présida aux jeux d'Olympie, et Pausanias (VI, 22) dit formellement que ce fut dans la 8e olympiade. La 8e olympiade, d'après notre calcul, tombe en 645 : disons que Phidon fut un personnage de la première moitié et du milieu du VIIe siècle. Son nom symbolise l'époque où la prépondérance d'Argos, qui remonte certainement au moins au VIIIe siècle, atteint son apogée et incline déjà vers son déclin. Il fut à Olympie l'ami de Pise et des Messéniens, l'adversaire des Éléens et des Spartiates.

Plusieurs sources parlent de la victoire des Argiens sur les Spartiates à Hysies, et aucune n'associe à la bataille le nom de Phidon. Pausanias place formellement l'évènement dans l'ol. 27 (II, 25), ce qui, dans notre calcul, correspond à l'an 626. D'après Eusèbe et Suidas, il faut associer à cette défaite l'institution des Gymnopédies (ol. 27). A cette époque, Sparte est déjà assez forte pour soumettre les Messéniens, pas assez pour briser la puissance argienne, qui ne cèdera qu'à des dissensions internes.

Nous avions été amenés à placer la seconde guerre messénienne vers 650, plutôt après : notre calcul olympique nous conduit à adopter l'époque 643-626. Quant aux détails donnés sur la guerre, on peut retenir comme historiques la bataille du Grand Fossé, la trahison du roi Aristokratès de Trapézonte (en Arcadie) vis-à-vis des Messéniens (Paus., IV, 17), le chef messénien Aristoménès et son émigration à Rhodes après la défaite (Paus., IV, 24, 32), enfin Alkidamidas qui émigra à Zanklè en Italie et dont descendit, à la quatrième génération, Anaxilaos, le tyran de Rhégion vers 480 (Paus., IV, 23).

**294**) Le conflit entre Pise et les Éléens, pour la présidence des jeux d'Olympie, dut commencer aussitôt que ces solennités prirent de l'importance : l'intervention de Phidon dans l'ol. 8 (645) dut être provo-

quée par Pise, encore que ce ne soit spécifié nulle part. Aussitôt maîtres de la Messénie, les Spartiates paraissent aux jeux (ol. 16, 638) ; mais bientôt vient la réaction (Hysies 626). Pendant que les Spartiates sont battus par les Argiens et les Éléens occupés d'une guerre contre Dymè d'Achaïe (Eusèbe), les Pisans reprennent le dessus à Olympie (ol. 26, 28, 30 = 628, 626, 624) : cependant, seule l'olympiade 34 est donnée comme anarchique (620). En réalité, pendant toute cette période, les Pisans et les Éléens se sont partagés la présidence des jeux, ce que les Éléens plus tard ont considéré comme un empiètement (Glotz, art. *Hellanodikai* dans le Dict. Saglio-Pottier, p. 60-61). Les Pisans étaient gouvernés en 620 par le roi Pantaléon, fils d'Omphalion (Strab., VIII, 3, 4), dont les deux fils Damophon et Pyrrhos régnèrent successivement (Paus., VI, 21-2) : c'est contre Damophon que commença (ol. 48, 588) l'attaque des Éléens, qui aboutit sous Pyrrhos à la ruine de Pise (580 ? 576 ? 572 ?). Quand on nous dit que le butin de Pise servit à élever le temple de Zeus, il faut entendre qu'il s'agit d'un premier temple, ou que ce butin fut le premier noyau du trésor qui servit à édifier le temple du v^e siècle (Paus., V, 10, avec les notes de Frazer). Quel fut le rôle des Spartiates dans la catastrophe ? On sait seulement qu'ils paraissent souvent comme vainqueurs au stade de 638 à 572, pour disparaître ensuite presque totalement : faut-il croire que les juges éléens les favorisèrent moins quand leur assistance fut devenue moins nécessaire ? Vers 580, les Spartiates eurent des guerres malheureuses avec Tégée (Hér. I, 65).

**295**) Sur Chilon, et son éphorat en 556, cf. ci-dessus. Dut-il sa réputation de sage à l'établissement de l'octaétéride spartiate, qui daterait de son éphorat ? L'anecdote Hér., I, 59, tendrait à prouver qu'il était réputé dès le début du vi^e siècle : mais quelle en est la valeur ?

Les Spartiates étaient déjà puissants vers 550. C'est alors qu'Hérodote place leur victoire sur les Tégéates (I, 66). Le renversement des tyrans de Sicyone, Corinthe, etc., doit se placer dans le troisième quart du siècle. Un point de repère (Hér., V, 68) : Clisthène régnait à Sicyone au moment des jeux pythiques de 582 (cf. ci-dessous) ; et une de ses institutions est donnée comme ayant duré 60 ans (mettons 590-530). Cf. sur les dynasties de Sicyone et de Corinthe, Beloch, *Gr. Gesch.*, I², 2^e éd., p. 274 sqq. Voir aussi *Atti d. Accad. dei Sc. di Torino*, 1915-6, p. 290 et 12-19. La guerre contre Polycrate 525, celle contre les Pisistratides 510, sont la continuation de la politique antityrannique.

Argos a vu décroître sa puissance aux approches de 600. Pourtant Léokédès était encore un prince puissant (Hér., VI, 127) vers 582, et les Argiens ne perdirent la Cynurie que vers 546 (Hér. I, 82). Mais avec Meltas, fils de Léokédès, le pouvoir royal s'effondre, et la décadence extérieure se poursuit dès lors (Paus., II, 19 ; Diod., VII, 14 Malalas).

**296**) Mais on s'explique maintenant pourquoi les faits de l'histoire péloponnésienne qui ont surnagé dans la mémoire des hommes ont été si généralement antidatés (comme l'a bien montré M. Beloch) par les chronographes ultérieurs. On s'explique pourquoi il en a été de même de divers faits de l'histoire extrapéloponnésienne comme certaines fondations de colonies, ou comme la conquête de Smyrne par les Ioniens (antérieure à l'olympiade 23). Cela tient à ce qu'ils ont été liés par un rapprochement quelconque à l'ère olympique, reportée pour les raisons que nous venons d'exposer jusqu'en 776 — en pleine période homérique.

**297**) Un Smyrnéen, Onomastos, est signalé comme vainqueur au pugilat à l'olympiade 23 ; ce serait, d'après nous, en 631. C'est une date postérieure à l'ionisation de Smyrne (Hér., I, 150), placée entre le siège par Gygès (avant 650) et la prise par Alyatte (après 600). A la fin du VII^e siècle, la renommée des jeux olympiques avait certainement gagné l'Ionie.

Certains faits d'ordre intellectuel sont rattachés à la chronologie olympique, et, celle-ci ayant été basée sur une unité qui n'a existé qu'avec l'octaétéride, il en est résulté une foule de perplexités inutiles. Ainsi on rattache le musicien Thalétas à l'olympiade 28. Stésichore (milieu du VI^e siècle) est séparé par une génération (Xénokritos) de Polymnastos, qui connaît Thalètas. Alcman (première moitié du VI^e siècle) a chanté ce Polymnastos. Tout cela met Thalètas à la fin du VII^e siècle. Avec notre chronologie, nous pouvons conserver pour Polymnastos et Thalétas les dates données, ol. 40 (614) et ol. 28 (626) (cf. Plut., *De Musicà*, éd. Weil-Reinach, p. 22, 37, 43). Terpandre est rattaché à l'ol. 26 (628 ?). Comme il s'agit là de faits de l'histoire spartiate vaguement corrélatifs aux faits de l'histoire d'Olympie (cf. ci-dessus), on peut attacher une certaine importance aux dates olympiques. Il n'en va pas de même pour Archiloque, dont il est oiseux de scruter les dates olympiques (Hauvette, *Archiloque*, p. 39, 83, etc.).

**298**) En somme, en matière de dates olympiques, il faut distinguer deux cas :

1° S'il s'agit d'une date postérieure à l'olympiade 50, disons du VI^e siècle ou d'après, il peut y avoir erreur par accident, mais la chronologie n'est pas entachée d'erreur systématique.

2° S'il s'agit d'une date antérieure à l'ol. 50, le chronographe ancien a tablé sur une période de 4 ans qui n'existait pas encore. Mais il faut encore distinguer :

A) S'il s'agit d'un fait se rattachant à l'histoire d'Olympie (nom de lauréat, introduction de concours nouveaux, changement dans la direction des jeux, etc.), le chiffre de l'olympiade peut reposer sur une base

sérieuse. Il faut seulement le corriger conformément aux indications données plus haut en gros, rajeunir d'un siècle *au moins* toutes les dates olympiques antérieures à la 40e olympiade.

B) S'il s'agit d'un fait extra-olympique et surtout extra-péloponnésien, on peut être sûr que la date du fait a été obtenue autrement et rapportée plus tard à une chronologie olympique erronée. Donc, il faut dans chaque cas particulier examiner la date en faisant abstraction complète du synchronisme olympique.

Quelles peuvent être les sources chronologiqnes dont disposaient les Grecs avant l'adoption de l'ère olympique?

On voit pour Hérodote que, partout où il ne s'agit pas de faits rattachés à l'histoire de l'Orient (pour lesquels il dispose des années de règne), il n'a d'autre ressource que le comput par générations, naturellement approximatif, mais qui fournit tout de même certains repères.

Il en est de même de Thucydide, quand il s'agit de faits anciens, par exemple des fondations des colonies d'Occident (liv. VI, 1 sqq.). Entre Hérodote et lui, Hellanikos avait essayé de baser une chronologie générale sur la liste des prêtresses d'Hèra à Argos, mais, à supposer même que la chronique du sanctuaire fût tenue depuis l'an 800 environ, le travail d'Hellanikos n'avait pu consister, pour l'immense majorité des faits, qu'à rapporter à cette chronique les dates approximatives dûes au comput des générations.

En dehors de cela, nous avons, pour Athènes en particulier, nombre de dates rapportées à la liste locale des archontes, liste tenue exactement depuis 683 av. J.-C. ou tout au moins depuis Solon (592) : à cette source remontent par exemple les dates qu'on nous donne pour les Pisistratides. Les dates olympiques pour Cylon et Phrynon (ol. 35, 36 = c. 619, 618) concordent bien avec les dates athéniennes.

Athènes n'était pas seule, bien entendu, à avoir sa chronologie bien tenue. Les dates que nous donne Aristote pour les tyrans de Sicyone et de Corinthe (*Polit.*, V, 1315[b], 1316[a]) reposent certainement sur sa connaissance exacte de bonnes sources locales. Un nouveau document sur Sicyone : *Oxyr. Pap.*, XI, p. 104. Cf. *Atti Acad. Torino*, t. 51.

Tout cela ne donnait pas de chronologie panhellénique : les fastes de Delphes se prêtaient mieux à cet usage, au moins en ce qui concerne les faits d'ordre intellectuel. Mais la chronologie delphique ne commençait qu'avec l'octaétéride (d'où la confusion de Censorinus, XVIII, 6), et même seulement après la guerre sacrée, en 582 (cf. Plut., *De Musicà*, éd. Weil-Reinach, p. 37). A partir de là, elle était bien tenue, et Aristote, qui la connaissait bien (cf. ci-dessus), y a puisé nombre d'indications qu'on retrouve en partie dans Pausanias, l. X, vii, 1 sqq. Elle est certainement indépendante de la chronologie olympique.

Les dates dûes à ces diverses sources et obtenues par ces divers procédés ont été, à partir du iiie siècle av. J.-C., réduites à des dates olympiques qui, jusqu'à l'ol. 50 ou 52, étaient toutes entachées d'erreur.

C'est le résultat de ce travail que nous avons par exemple dans Eusèbe. On voit que, quand il s'agit d'un fait non olympique antérieur au VI^e siècle, il faut tâcher de retrouver le comput primitif d'où le chronographe postérieur a tiré sa date olympique : je n'ai pas besoin de dire que ce n'est pas souvent possible. Sur les dates des fondations de colonies, cf. Beloch, *Gr. Gesch.*, $I^2$, 2^e éd., p. 221.

## XIII

## L'armée spartiate au temps des guerres médiques

**299**) L'organisation militaire des Spartiates ne nous est connue avec quelque détail qu'au temps de Thucydide et surtout au temps de Xénophon. Mais, pour l'époque antérieure, quelques passages d'Hérodote suffisent à attester que les principes généraux en étaient déjà les mêmes. Ils remontent certainement jusqu'au VIe et au VIIe siècle, à l'époque des guerres de Messénie.

**300**) Le premier document que nous ayons sur l'armée spartiate remonte au milieu du VIIe siècle ; ce sont les vers de Tyrtée (cf. mon t. I, p. 115). L'organisation n'était certainement pas achevée à ce moment. Mais Hérodote (I, 65), en quelques mots où manquent naturellement les précisions techniques, indique qu'elle l'était au temps des guerres médiques. Depuis, elle n'a varié que dans la mesure imposée par la « crise des effectifs » au Ve siècle.

**301**) Les institutions spartiates ont porté à la perfection la tactique de l'infanterie de ligne, assuré son plein rendement à l'hoplite grec, dont la lance s'était déjà fait redouter en Orient comme en Occident. Le but est de présenter sur le champ de bataille une phalange aussi solide que possible de ces hoplites, un véritable mur d'airain, impénétrable à la cavalerie légère, invulnérable aux traits, irrésistible à toute infanterie moins dense et moins fortement armée. Mais il ne faudrait pas se représenter cette phalange comme une simple ligne de files juxtaposées au hasard. Non seulement ces files sont réparties — cela va sans dire — entre des unités hiérarchiquement superposées, mais encore, et c'est là l'important, elles sont composées d'hommes assemblés suivant certains principes, les mêmes pour toutes les files. D'une manière générale, la phalange doit être homogène dans le sens de la lon-

gueur, hétérogène dans le sens de la profondeur. Au premier rang, les meilleurs soldats, expérimentés et vigoureux. Au dernier rang, en serre-files, des hommes encore solides, mais plus calmes, pour maintenir la cohésion. Au milieu, les éléments moins bons, destinés seulement à donner du « ballant » à la masse. Dans un milieu à peu près uniformément entraîné, c'est l'âge qui indique en principe les différences de valeur. Au premier rang, on mettra de préférence les hommes de 25 à 35 ans. En serre-files, on placera les hommes de 35 à 45 ans. Au milieu les conscrits et les vétérans.

Il va de soi que, pour que la phalange se trouve ainsi constituée sur le champ de bataille, il faut que cette répartition des bans d'âge soit préparée, non seulement pendant la marche et au camp, mais dès la mobilisation. Il faut qu'elle soit assurée, en temps de paix, dans les unités superposées, jusqu'aux plus petites, puis tenue au courant des fluctuations constantes de la population. C'est sur le soin et la méthode avec laquelle, sous la direction des éphores, s'opérait ce travail, que reposait essentiellement la supériorité de l'armée spartiate.

**302**) La panhoplie du fantassin égéen (panhoplite, hoplite) était connue et redoutée dès les VIII[e] et VII[e] siécles en pays barbare (Hér. II, 152). Mais alors, en Grèce, dans la guerre lélantienne par exemple, le premier rôle appartient encore aux cavaliers ou même aux charriers, l'infanterie n'étant encore qu'au second plan (cf. Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*, II, § 342) : la charrerie existait encore à Cypre en 498 (Hér., II, 113). C'est au VI[e] siècle que l'infanterie devient « la reine des batailles », et ce, surtout par l'influence de Sparte.

La phalange est naturellement composée d'unités accolées, au moins de tribus et de phratries ; à Athènes, les tribus sont commandées par des stratèges, puis des taxiarques (cf. Wilamowitz, *Arist. u. Ath.*, II, p. 88). Il ne semble pas qu'on ait poussé nulle part la subdivision jusqu'au même détail que les Spartiates. Les chefs sont dans le rang, à la droite de leur unité, ou en serre-files, pour éviter les files creuses : les chefs suprêmes seuls ont une place indépendante. Nous n'avons, sur ces détails, de précisions que par les professeurs de tactique tardifs (Rüstow et Koechly, *Griech. Kriegsschrifsteller*), mais la phalange macédonienne procède directement de la phalange grecque.

L'idée que la phalange doit être composée des meilleurs hommes aux deux « tranchants » reparaît souvent dans les auteurs grecs. Le rôle des âges apparaît nettement dans Xénophon (*Anab.*, V, 3 ; VI, 5 ; VII, 4 ; *Hellén.*, IV, 5 ; *Cyrop.*, III, 3) : à l'époque macédonienne, dans les armées de métier, cette considération passe au deuxième plan. C'est M. Dieulafoy qui m'a suggéré l'idée directrice de ce travail, et a bien voulu m'autoriser à utiliser ses notes.

Sur la date où se développe l'éphorat, cf. § 265. On connaît son

pouvoir au v^e siècle, trop étendu pour laisser encore apercevoir les attributions primitives. On nous signale la surveillance générale des éphores sur l'éducation de la jeunesse et la répartition des charges militaires (*Dict.* de Saglio-Pottier, s. v. *Ephoroi*) : on ne parle pas du travail de recrutement proprement dit, qui en effet devait compéter aux autorités proprement militaires. Les éphores avaient des auxiliaires, *pédotribes*, *agélates*, *hippagrètes* (cf. Saglio-Pottier, *l. c.*, s. v.). Aristote compare les éphores aux *Cosmes* crétois.

**303**) Ce travail, nous allons chercher à le reconstituer, en utilisant les quelques chiffres qui nous sont fournis par Hérodote ou par d'autres sources. Ces chiffres et ceux que nous suppléerons ne sont d'ailleurs donnés que pour rendre intelligible le fonctionnement du recrutement spartiate, qui seul importe. Il est évident, au surplus, que les données statistiques ont varié constamment au cours des siècles.

D'après Hérodote, la cité spartiate pouvait fournir, au temps des guerres médiques, 5.000 hommes de 20 à 60 ans. Il est probable qu'à une époque antérieure elle avait été plus riche. Il est certain qu'à partir de là elle s'appauvrit progressivement. Plaçons-nous au moment où elle pouvait mobiliser 5.000 hommes.

Ces 5.000 hommes n'étaient pas, naturellement, également répartis entre les différents bans qui, à Sparte comme en général dans les pays grecs, étaient marqués de 5 en 5 ans. D'après l'analogie des statistiques françaises, on serait conduit à la répartition suivante :

| | |
|---|---|
| Hommes de 20 à 25 ans................ | 1.000 |
| » 25 à 30 ans................ | 900 |
| » 30 à 35 ans................ | 800 |
| » 35 à 40 ans................ | 700 |
| » 40 à 45 ans................ | 600 |
| » 45 à 50 ans................ | 500 |
| » 50 à 55 ans................ | 400 |
| » 55 à 60 ans................ | 300 |

Il est inutile de prévenir que, dans une population restreinte, ces proportions étaient soumises à des fluctuations plus fortes que dans nos grands Etats modernes. Prenons-les à titre d'exemple.

**304**) C'est à Hérodote seul que nous nous référerons pour les chiffres de l'époque antérieure à 450 (quand on nous dit que le nombre primitif des Spartiates était 10.000, c'est là une déduction d'intellectuels du III^e siècle, peut-être juste d'ailleurs : Arist., *Pol.*, II, 6). On trouvera dans Hérodote trois chiffres : 2.000 (VI, 120), 8.000 (VII, 234), et 5.000 (IX, 10, 28). Le premier est donné pour 490, et rien n'oblige à croire

que les Spartiates qui se portèrent au secours d'Athènes fussent la levée en masse de la cité (Obst, *Der Feldzug des Xerxes*, p. 74). Le chiffre de 8.000, tel qu'il est donné, peut comprendre des hommes de moins de 20 ans ou de plus de 60, ou des Spartiates déclassés, des ὑπομείονες. Le chiffre de 5.000 est donné à l'occasion de la campagne de Platées, et doit représenter le chiffre total de Spartiates prévu dans l'organisation générale de la ligue péloponnésienne avant 500. Ceux qui le rejettent, d'après les chiffres plus faibles de Thucydide et de Xénophon, me paraissent sous-estimer la gravité de la crise que traversa Sparte vers 464 (cf. mon t. II, p. 69).

Pour avoir une idée de la répartition des âges à Sparte, il faut recourir aux analogies modernes. Mais il faut choisir. Sparte ne peut-être considéré comme un État à population croissante à l'époque des guerres médiques, vu la diminution constante et certaine au vᵉ et au ivᵉ siècle. C'est pourquoi il était indiqué de prendre comme point de comparaison la France, ce qui donne, pour 1.000 hommes de 20 ans, 500 hommes de 45 ans environ. J'ai sous les yeux les chiffres de l'armée allemande avant 1914. Là, les classes d'active (20 ans) sont de 500.000 hommes, tandis que les classes de landsturm, 2ᵉ ban (45 ans) sont, avec les sursis d'appel, de 200.000 hommes à peine, — au lieu de 250.000 que donnerait le chiffre spartiate. Mais l'Allemagne avait une population fortement croissante, ce qui se traduit par une plus forte proportion de jeunes gens. Au reste, je répète que les chiffres ne sont donnés que pour fixer les idées : mais encore faut-il qu'ils ne soient pas invraisemblables.

**305**) Tels sont les éléments avec lesquels avaient à compter les autorités : il s'agissait de répartir également les catégories énumérées ci-dessus entre les unités qui constituaient l'armée. La plus haute de ces unités était la *more*, sixième de l'armée. Son existence n'est pas formellement attestée vers 500, mais il est probable qu'elle a toujours existé. La more devait donc comprendre :

| | |
|---|---|
| Hommes de 20 à 25 ans | 166 — |
| » 25 à 30 ans | 150 — |
| » 30 à 35 ans | 130 |
| » 35 à 40 ans | 110 + |
| » 40 à 45 ans | 100 — |
| » 45 à 50 ans | 80 |
| » 50 à 55 ans | 60 + |
| » 55 à 60 ans | 50 — |
| | 800 + |

Au-dessous de la more, Hérodote signale une unité dite *triacade*, qui devait être d'environ 300 hommes (on retrouve souvent ce

chiffre dans l'histoire militaire de Sparte). Cette unité serait donc le tiers de la more et comprendrait :

| | | |
|---|---|---|
| Hommes | de 20 à 25 ans.............. | 50 + |
| » | 25 à 30 ans.............. | 50 — |
| » | 30 à 35 ans.............. | 40 + |
| » | 35 à 40 ans.............. | 40 — |
| » | 40 à 45 ans.............. | 30 |
| » | 45 à 50 ans.............. | 25 + |
| » | 50 à 55 ans.............. | 20 + |
| » | 55 à 60 ans.............. | 15 + |
| | | 270 + |

Divisons la triacade en neuf parties, nous trouvons une unité d'une trentaine d'hommes, qui est l'*énomotie*. Nous savons qu'elle existait au temps d'Hérodote, et vers 400 son effectif était bien à peu près celui qui est indiqué plus haut. Il n'est pas impossible qu'elle fût encore divisée en deux, et que l'unité élémentaire fût d'une quinzaine d'hommes. En tous cas, l'énomotie apparaît constituée comme suit :

| | | |
|---|---|---|
| Hommes | de 20 à 25 ans................ | 6 |
| » | 25 à 30 ans................ | 5 + |
| » | 30 à 35 ans................ | 5 — |
| » | 35 à 40 ans................ | 4 |
| » | 40 à 45 ans................ | 3 + |
| » | 45 à 50 ans................ | 3 |
| » | 50 à 55 ans................ | 2 + |
| » | 55 à 60 ans................ | 2 — |
| | | 30 + |

Nous avons admis la hiérarchie qui nous a paru la plus vraisemblable ; elle n'est pas certaine, et on peut en supposer bien d'autres. Peu importe au surplus. Le fait est que la milice spartiate nous apparaît constituée d'un grand nombre de petites unités, dont la cohésion est cimentée par la coutume des *syssities* (repas en commun), et où les différents bans sont représentés proportionnellement. Il va de soi qu'à un moment donné la proportion n'est pas rigoureusement établie dans toutes ces unités, mais les autorités s'efforcent constamment de la maintenir dans l'ensemble et de la rétablir au fur et à mesure : toute l'économie de la tactique spartiate repose sur ce fait.

**306**) La *more* apparaît comme l'unité spartiate la plus élevée dans plusieurs endroits de Xénophon (*Rép. lacéd.*, 11, 4), au lieu que Thucydide (V, 68) ne paraît connaître que le *loche*. Cette divergence a

fait couler des flots d'encre : pour moi, elle s'explique tout simplement par ce fait que la more est une unité de recrutement (cf. notre corps d'armée), le loche une unité tactique, comme nos groupements actuels de divisions. La more peut fort bien être une institution primitive, comme le veut Plutarque (*Pélop.*, 17) ; le silence d'Hérodote ne prouve rien. — Pourquoi y avait-il 6 mores ? Les tours de force faits pour mettre les 6 mores en rapport avec les cinq tribus spartiates (Beloch, *Klio*, 1906, p. 58 sqq.) me paraissent vains : c'est méconnaître à fond l'esprit technique de l'organisation spartiate. Le chiffre doit avoir été déterminé par des considérations d'effectifs : on peut supposer, par exemple, que les mores ont été instituées au vi^e^ siècle, à un moment où Sparte avait encore 8.000 citoyens mobilisables, et comprenaient 1.000 hommes, — puis que leur effectif s'est réduit peu à peu. Au reste, ces questions ne me paraissent pas être de première importance.

Sur la triacade, Hér., I, 65, qui ne donne aucune explication. J'ai adopté celle qui me paraît ressortir de la composition du nom. On peut supposer qu'au temps où la more comptait 1.000 hommes, la triacade en comptait 300, puis que l'effectif a baissé. La triacade est un échelon qui a disparu au temps de Xénophon (cf. notre brigade dans la guerre actuelle).

Le chiffre 300 apparaît dans le combat des Thermopyles (Hér. VII, 205), dans celui de Sténykiaros (IX, 64), etc. Notons que, dans le premier cas au moins, comme Hérodote dit qu'il s'agissait « d'hommes dans la force de l'âge, tous ayant des fils », il s'agit certainement de levée de certains bans déterminés, avec un prélèvement d'une énomotie par triacade par exemple.

L'énomotie est nommée dans Hérodote I, 65. Elle apparaît encore comme l'unité inférieure de l'armée spartiate dans Xénophon, et a survécu dans les armées macédoniennes. Les hommes qui la composent sont, comme l'indique le nom, liés par un serment.

L'unité d'une quinzaine d'hommes apparaît aux *syssities* (repas en commun), où tel était le nombre des convives réunis à une même table. Sur les syssities, Dict. Saglio-Pottier, art. *Syssitia*. L'énomotie était peut-être plus faible que nous ne l'avons supposée, ou elle se scindait aux repas ? Peu importe.

De tous les détails qui nous sont donnés sur les syssities en particulier et les mœurs spartiates en général, il ressort que les différents âges étaient représentés à une même table, les anciens présidant. Ceci indique que le repas réunissait les gens qui devaient combattre ensemble, et en accentue la portée militaire.

Il va sans dire que la répartition rigoureuse des bans que nous avons imaginée est un pur schéma, et que, dans la réalité, *jamais* les différents âges ne se trouvaient si également distribués, au moins dans les petites unités. Mais à mesure que les déséquilibres s'accentuaient, les autorités tendaient à y remédier au moyen des disponibilités qui surve-

naient par l'ascension de classes nouvelles. Ainsi les grandes unités, les mores, restaient vraiment les « images de la cité ».

**307**) En cas de mobilisation, les éphores commencent par fixer les bans d'âge qui sont appelés. Les bans intermédiaires le sont toujours, dans une mesure plus ou moins large : on laisse généralement de côté les νεώτατοι καὶ πρεσβύτατοι, et, à choisir, plutôt les plus vieilles classes. La levée générale, πανδημεί, est exceptionnelle.

Supposons par exemple une levée des hommes de 25 à 45 ans. En ce cas, une énomotie comprendra environ 17 hommes. Aussitôt les énomoties rassemblées, on les groupe en unités dites *pentékostyes*, qui, par définition, comprennent une cinquantaine d'hommes environ. Dans le cas envisagé, il faudra 3 énomoties pour constituer une pentékostys. 4 pentékostyes sont groupées en un *loche*, qui dans l'espèce comprendra un peu plus de 200 hommes. En levant les hommes de 25 à 45 ans, l'armée spartiate comprendra donc 13 loches complets.

Si nous prenons le cas de la levée πανδημεί, l'énomotie se trouve composée d'une trentaine d'hommes. Il en faudra deux pour constituer une pentékostys, 8 pour constituer le loche, qui comprendra près de 250 hommes. L'armée spartiate se compose, dans ce cas, de 20 loches complets.

**308**) Les *périèques*, comme on sait, sont incorporés dans la phalange lacédémonienne, où ils servent avec les Spartiates « épaule contre épaule ». Ils faut donc qu'ils soient organisés d'après les mêmes principes. Chaque district, chaque bourgade périèque fournit ainsi une ou plusieurs énomoties. En cas de mobilisation, les bans appelés sont les mêmes, et les énomoties périèques, quand elles ont rejoint, sont groupées en pentékostyes. Puis on accole les unités périèques aux unités spartiates, de façon que le loche soit composé pour moitié des unes et des autres : exception est faite pour les périèques de la Sciritide, qui fournissent un loche complet, le bataillon de couverture. Le principe étant de ne pas employer plus de Périèques que de Spartiates, les « harmostes » spartiates renvoient ou laissent dans ses foyers le surplus des contingents périèques : le choix se fait sans doute suivant un certain roulement.

**309**) Les classes inférieures de la cité spartiate, les périèques trop pauvres pour servir comme hoplites, la masse des hilotes, restent en dehors de cette organisation : ils ne servent pas, ou servent dans les corps spéciaux. Parmi ceux-ci, la cavalerie seule est constituée avec les Spartiates les plus riches : elle est d'ail-

leurs peu nombreuse, et ne sert qu'à la liaison. Les gens de trait, les pionniers, les marins, sont au contraire recrutés dans la partie de la population dont nous parlons. Mais ce ne sont là, aux yeux des Spartiates, que des accessoires : c'est l'infanterie de ligne qui fait la force et l'orgueil de Sparte.

**310**) L'habitude de laisser les plus jeunes et les plus vieilles classes se retrouve un peu partout en Grèce : cf. Thuc., I, 105. A Sparte, on devait laisser facilement les hommes jusqu'à 30 ans, en raison du genre de vie spécial qu'ils menaient (*Dict.* Saglio-Pottier, art. *Krypteia* ; cf. *Rev. Et. gr.*, 1913, p. 121 ; on retrouve des mœurs semblables en Crète : *Rev. Et. gr.*, 1916, p. 400). Quant aux hommes de plus de 50 ans, on ne les prenait qu'en cas d'absolue nécessité : Xén., *Hellén.*, VI, 4.

La pentékostys, comme le nom l'indique, est une unité d'une cinquantaine d'hommes. Forcément, l'effectif est un peu théorique, et nous connaissons un cas où il monta jusqu'à 64 hommes (Thuc., V, 68). Mais il indique à peu près la valeur de cette unité de marche, intermédiaire entre l'énomotie et le loche (notre section).

Le loche n'est pas spécial à Sparte, et se retrouve même partout à partir de la guerre du Péloponnèse. Il a d'ailleurs un fondement naturel : unité de 200 ou 250 hommes, 500 avec les Périèques (ci-dessous), c'est la plus forte que puisse commander à la voix un chef qui n'est pas monté. C'est la vraie unité tactique. On ne sait comment étaient désignés les gradés inférieurs : probablement pour la campagne, ou, comme nous dirions, « à titre temporaire ». Le lochage, lui, est un personnage important : cf. le rôle d'Amompharète, Hér., IX, 53-55 (Hérodote, comme tant d'érudits modernes, a cru que le loche spartiate avait une base régionale : c'est l'erreur que relève Thucydide, I, 20).

Le nombre des loches diminua par suite de la crise des effectifs : en 418, les Spartiates n'en peuvent plus mobiliser que 7 (Thuc., V, 68). En tous cas, c'est toujours par loches qu'on compte les armées en campagne. Au temps de Xénophon, on a cherché à établir une correspondance entre loches et mores. Les *polémarques* existaient-ils dès le temps d'Hérodote ? On ne sait.

**311**) Hérodote (IX, 28) indique que les Périèques étaient levés en même nombre que les Spartiates (naturellement, les chiffres, le jour de Platées, peuvent ne pas avoir été exactement ceux qu'il donne). Au temps de Thucydide, de Xénophon, d'Isocrate, nous les voyons toujours accolés aux Spartiates. Sur le mode de l'accouplement des unités nous n'avons pas de précisions : celui que j'indique est plausible.

Les Scirites mentionnés à part : Thuc., V, 67. Mais leur situation doit remonter au VI$^e$ siècle, au temps des guerres contre Tégée et Argos.

Sur le nombre des Périèques au temps d'Hérodote, cf. mon t. II,

p. 23. Etant levés en même nombre que les Spartiates, et étant plus nombreux, il fallait qu'on fît un choix parmi eux : nous ignorons suivant quel principe on le faisait. Une fois, nous voyons Sparte lever « les Périèques les plus voisins » (Thuc. IV, 8) : mais il s'agit d'un cas d'extrême urgence.

Sparte était représentée, dans les communautés périèques, par les 20 *harmostes* : Schol. Pind., *Olymp.*, V, 154 (cf. mon t. II, p. 68). Dans une telle société, leurs principales attributions devaient être relatives au recrutement. On sait ce que furent, vers 400, les harmostes lacédémoniens au dehors.

**312**) Le Spartiate devait simplement apporté sa quote-part aux syssities (Plut., *Lyc.*, 12) : faute de cela, il devenait ὑπομείων et ne servait plus dans la phalange. Nous ne savons pas quel était le cens requis des Périèques : de toutes façons, il fallait qu'ils pussent se fournir de la panhoplie pour servir comme phalangites. Sur la proportion des deux catégories, cf. mon t. II, p. 23.

Les Spartiates avaient une cavalerie, mais peu nombreuse, comme tous les Etats grecs sauf les Thessaliens. Le service dans la cavalerie portait, comme partout, sur les plus riches (sur la famille des Lichas, cf. Porolla, *Prosopogr. d. Laked.*, s. v.). La limite d'âge était plus basse que dans l'infanterie, mais ceux qu'elle atteignait restait pour quelque temps à la disposition de l'Etat (au moins ceux qu'on appelait les *Agathurges*) : d'après Hér., I, 67, il y en avait 5 par an.

Les corps spéciaux se recrutaient en général dans les classes inférieures de la population, parfois dans les mêmes familles (Hér., II, 60). Quant à la marine, Sparte en avait une au VIe siècle (cf. Hér., III, 55, etc.) : mais elle prit vite l'habitude de compter surtout sur les flottes alliées. Le service maritime devait peser surtout sur les Périèques côtiers.

Sur le nombre des Hilotes, cf. mon t. II, p. 23. Ils ne paraissaient que dans le train, ou comme ordonnances des Spartiates (cf. Hér., IX, 28, 80) : Hérodote suppose qu'en 479 tous furent mobilisés et « armés à la légère » ! Au temps de la guerre du Péloponnèse, on voit employer certains d'entre eux, avec précaution (les *Néodamodes*).

**313**) Tels sont les principes essentiels de l'organisation militaire spartiate. Il reste à la voir fonctionner dans un cas concret, par exemple dans la fameuse campagne de 479.

En 479, la cité spartiate avait déjà dépassé l'époque de son apogée. Mais elle était forte encore : elle comptait très probablement 5.000 hommes mobilisables. La seule perte sérieuse qu'elle eût éprouvée dans les années précédentes était celle des 300 héros des Thermopyles. Sur mer, elle n'avait fourni à la flotte d'Eurybiade (480), à celle de Léotychide (printemps 479), qu'un faible

contingent, armé d'ailleurs presque exclusivement avec les classes inférieures de la population. C'est dans ces conjonctures que vint la trouver l'appel d'Athènes, auquel elle ne répondit qu'en juillet 479 ; les propriétaires de la Laconie et de la Messénie, comme les paysans du Péloponnèse, n'étaient pas faciles à mettre en mouvement tant que la moisson n'était pas rentrée. Dans des circonstances aussi graves, l'ordre de mobilisation dut être général ; tout au plus laissa-t-on quelques très vieilles classes à Sparte. Nous pouvons donc nous imaginer les énomoties à 28 hommes environ. Aussitôt arrivés, l'énomotarque range les hommes dans l'ordre où il doivent être placés en phalange, ceux de 25 à 35 ans d'abord, les conscrits et les vétérans au milieu, les hommes de 35 à 45 ans en serre-files. L'énomotie doit marcher en colonne par quatre, mais il faut que la disposition de bataille soit obtenue par de simples mouvements de « par le flanc » et de doublement. Ceci fait, on égalise les 4 files de la colonne, comme suit :

+ + + + + + + + + + — Hommes de 25 à 35 ans

. . . . . . — jeunes
* * * * * — vieux

0 0 0 0 0 0 0 — Hommes de 35 à 45 ans

| | | | |
|---|---|---|---|
| + | + | . | 0 |
| + | + | . | 0 |
| + | + | * | 0 |
| + | . | * | 0 |
| + | . | * | 0 |
| + | . | * | 0 |
| + | . | * | 0 |

Colonne par 4

c'est dans cette formation que les énomoties se mettent en marche, le roi et ses 300 ἱππεῖς en tête. On peut évaluer, en tenant compte des intervalles, que l'énomotie tient une longueur de 7 mètres, la pentékostys une longueur de 15 mètres, le loche une longueur de 60 à 70 mètres, l'armée spartiate une longueur de 1.500 mètres, sans le train. Celui-ci doit être fort long, chaque Spartiate emmenant, dans la règle, au moins un hilote.

Les Périèques convoqués rejoignent, les uns à Sparte, les autres en Sciritide, à la sortie N. de la Laconie. A mesure que leurs énomoties arrivent, on les groupe en pentékostyes, qu'on accole aux pentékostyes spartiates. Les énomotarques des Périèques sont périèques, mais les pentékostères sont probablement tous Spartiates, les lochages sûrement. L'armée ainsi doublée occupe une longueur de 3 kilomètres, sans le train. Celui qu'amènent les Périèques est certainement moins nombreux que celui des Spartiates. En tête, devant le roi même, marche le bataillon spécial des Scirites.

Il va rester dans le pays, outre quelques Spartiates des vieilles

classes, les classes inférieures de la cité, une fraction plus ou moins notable de la milice périèque, les Périèques trop pauvres pour servir comme hoplites, et la masse des Hilotes (on en compte 7 par Spartiate) : une partie de ces éléments est employée comme hommes de trait ou marins, mais cela ne fait pas nombre. La situation n'est pas des plus sûres, encore que les Spartiates aient certainement emmené les Hilotes les plus vigoureux. C'est dans ces circonstances que la *cryptie*, l'autorisation donnée aux jeunes Spartiates de faire la chasse aux Hilotes, peut rendre des services. Malgré tout, on conçoit que les Spartiates n'aiment pas les campagnes lointaines et prolongées.

**314**) L'armée sort de Laconie par la haute plaine de Tégée, pour éviter Argos, qui est hostile. De là elle gagne Phlionte et la vallée de l'Asopos, puis l'isthme, en trois ou quatre étapes. En route, elle rallie les contingents des alliés péloponnésiens, d'abord les Tégéates et autres Arcadiens (on sait qu'en 479 les Éléens ont manqué à l'appel), puis les Phliasiens, Corinthiens, Sicyoniens, les gens de la côte N. de l'Argolide (Akté), enfin les Mégariens. Tous ces contingents sont organisés sur le modèle de la milice spartiate, sous le contrôle de *xenagoi* spartiates. Mais ils restent séparés, et commandés par des officiers nationaux.

Aussitôt franchies les passes du Cithéron, l'armée rallie la milice d'Athènes, commandée par Aristide. La phalange d'hoplites athéniens est organisée comme celle de Sparte, avec une différence importante, qui se rencontre peut-être déjà dans les États du Péloponnèse. La division civile en 10 *tribus* est respectée à l'armée, et, comme la statistique est rarement assez complaisante pour équilibrer également les bans d'âge dans chaque tribu, il en résulte que la phalange attique est moins homogène que celle de Sparte. C'est sur le fait qu'à Sparte toute l'organisation est dirigée par des considérations purement militaires que repose en grande partie la supériorité spartiate en Grèce.

**315**) Les forces de Sparte en 479, telles que les donne Hérodote (IX, 28), ne sont pas, encore une fois, celles qui ont été réellement engagées à Platées, mais celles que l'on estimait pouvoir être mobilisées, dans la première moitié du v^e^ siècle : nous ne savons pas la date exacte du recensement. On peut affirmer que la cité spartiate n'a pas subi de pertes très considérables avant les évènements de 464.

Sur la mobilisation spartiate, Hér., IX, 10. Une avant-garde de 1.000 hommes : IX, 14.

Les 300 ἱππεῖς n'apparaissent que vers 400 : Xén., *Rép. lac.*, IV, 1-4. Mais, en 479 déjà, il va de soi que le général en chef avait besoin de cavaliers pour les reconnaissances et les liaisons.

La mesure dans laquelle les Périèques étaient admis au commandement est encore un des points qui nous échappent. Ils ne pouvaient pas être exclus complètement des grades.

On n'est pas forcé de croire Hérodote (IX, 10, 28), nous disant qu'on emmena tous les Hilotes ! Sur la cryptie, cf. § 270.

Sur les *xenagoi*, officiers spartiates dans les contingents confédérés, cf. mon t. II, p. 69. Ce ne pouvait être que des instructeurs. Partout au v[e] siècle, on voit les contingents péloponnésiens commandés par des chefs nationaux.

Nous reviendrons sur l'organisation militaire athénienne (chap. sur *la marine attique*). La base est régionale aussi à Syracuse : Plut., *Nicias*, 14. Mais on ne saurait généraliser absolument.

**316**) Les Grecs établissent leur camp sur les pentes béotiennes du Cithéron, face au N. Les Spartiates prennent l'aile droite, la place d'honneur. Nous savons que leur camp était circulaire, et nous pouvons l'imaginer comme suit (fig. 1).Au centre,la tentedu roi Pausanias, les tentes de ses ἱππεῖς autour de lui, une par énomotie. De là les loches rayonnent en profondeur, le premier cercle formé des tentes des lochages, un autre des tentes des pentékostères, chacun avec une énomotie, les tentes des Périèques à la périphérie ; les Hilotes et gens de trait campent sans doute en dehors du fossé.

Si les Lacédémoniens sont 10.000, on peut évaluer à 200 mètres environ le diamètre du camp. — A l'ouest viennent les Tégéates, que les Spartiates mettent d'ordinaire à l'aile gauche — la seconde place, qu'il a fallu céder cette fois aux vainqueurs de Marathon. Puis les Corinthiens, puis les autres, chacun ayant son camp. On peut évaluer à 10-12.000 le nombre des alliés, et, avec les intervalles, à 400 mètres la longueur de ce campement. Les Athéniens, au nombre de 8.000, tiennent aussi 150 à 200 mètres, la longueur du tout est inférieure à 1 kilomètre. Derrière, par les passes du Cithéron, se fait le va-et-vient des ravitaillements, car le guerrier grec n'emporte que 3 jours de vivres, et, l'Attique et la Mégaride étant ravagées, il faut aller chercher les vivres au Péloponnèse. Quant à l'eau nécessaire aux hommes et aux bêtes, on la trouve en bas, dans les maigres filets d'eau de la plaine platéenne (on est en août), particulièrement à la fontaine Gargaphie, à propos de laquelle ont lieu les premières escarmouches avec les Perses.

**317**) Sur le camp lacédémonien et sa forme circulaire, cf. Xén., *Rép. lacédém.*, 12. Il va de soi que le schéma que je propose n'est que pour fixer les idées sur les dimensions. Nous ne savons pas si les mêmes principes étaient appliqués chez tous les Grecs.

L'ordre de bataille des Grecs, au moment où ils débouchèrent en Béotie et campèrent en face de Mardonius, est expressément donné par Hérodote (IX, 28). Il se détache trois masses :

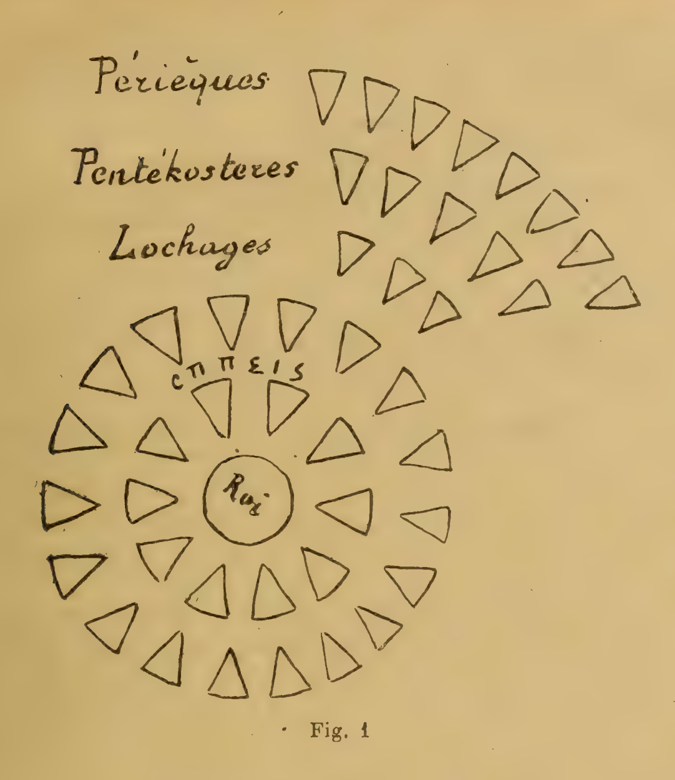



Fig. 1

Mouvement de contremarche

Fig. 2

A droite, 11 500 Lacédémoniens et Tégéates ;
Au centre, 12.600 Péloponnésiens (et Potidéates) ;
A gauche, 14.600 alliés extrapéloponnésiens (dont 8.000 Athéniens).

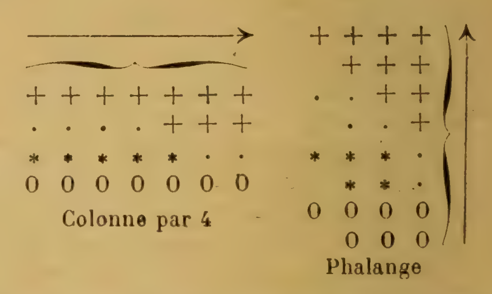
Je ne sais pourquoi M. Obst (*Der Feldzug des Xerxes*, p. 197) préfère diviser en deux : cela me paraît contredire certains détails du récit d'Hérodote (IX, 60). Quant aux chiffres, ils représentent des maxima, mais les corrections sont arbitraires. Les dimensions que je donne ne peuvent s'écarter beaucoup de la réalité.

Les 3 jours de vivre : Aristophane, *Ach.* 197. Sur l'énormité des trains, en particulier à Platées, Hér., IX, 39 (500 animaux de bât). Cf. IX, 50.

Sur la question de l'eau, Hér., IX, 49. Voir la carte de Fougères, *Guide de Grèce*, p. 271. Pour la date, cf. le chap. sur *la chronol. de 480*.

**318**) En effet, à quelques kilomètres en face, on voit l'immense carré que dessine le camp barbare, adossé à Thèbes. Le déploiement en phalange ne laissera pas d'être scabreux, non qu'il soit difficile de se déployer au sortir du camp, mais ensuite il faudra traverser la plaine de front, et, malgré les flûtes spartiates, il sera difficile d'éviter les fluctuations : si on part en colonne, le déploiement face en avant exigera bien une heure. Le cas le plus favorable est celui où, l'armée marchant en présentant le flanc à l'ennemi, elle se déploie par un simple mouvement de « par le flanc », puis de doublement :

\+ Hommes de 25 à 35 ans
.* Jeunes et vieux
0 Hommes de 35 à 45 ans




Si le flanc présenté est le flanc droit (flanc de la lance, par opposition au flanc du bouclier), il faut en outre un mouvement de contremarche pour porter en tête les éléments qui doivent y être :

```
0 0 0 0
  0 0 0
* * * .
  * * .
. . + +
  . . +
+ + + +
  + + +
```

2e position (cf. fig. 2).

Enfin, il faut resserrer après le doublement, les hommes dans la phalange devant être, non pas à 2 mètres, mais à 1 mètre. Si l'armée spartiate en colonne s'allonge sur 3 kilomètres, son front en phalange sera de 1.500 mètres. Le front de l'armée grecque sera de 4 ou 5 kilomètres. Le roi étant au centre de la phalange spartiate, et disposant de cavaliers, ses ordres peuvent parvenir en 1 ou 2 minutes aux extrémités de sa phalange : avec l'extrémité de l'armée confédérée, la liaison exigera plus d'un quart d'heure. Mais le déploiement, dans ces conditions, sera rapide et facile, pourvu que les gens de trait le couvrent — particulièrement aux ailes, le point faible de la phalange. Et ceci fait comprendre pourquoi il y a intérêt, pour les Grecs, à ce que les Barbares attaquent.

**319**) Le rôle des flûtes dans la marche de la phalange spartiate : Thuc., V, 70. Il y a une allusion indirecte dans Hér., II, 60.

Sur les mouvements de par le flanc et de doublement ou de dédoublement, voir les tacticiens dans Rüstow et Koechly, *Griech. Kriegsschrifst.*, en particulier Asclépiodote, t. III. Les Lacédémoniens affectionnaient la formation sur 8, plus rarement sur 12 ou sur 4 : on nous cite un cas extraordinaire où ils se mirent sur 1 (Paus., III, 11 ; VIII, 8, vers 470-465).

Sur la contremarche, les mêmes auteurs. On distingua plus tard la contremarche macédonienne (par retrait) de la contremarche lacédémonienne (par projection en avant).

Les intervalles : même source que ci-dessus. Ils étaient de 1 ou 2 coudées (0$^{m}$,50 ou 1 mètre) suivant les cas : la manœuvre de la lance exigeait moins d'espace que celle du *pilum* romain. Le resserrement était délicat : c'est là surtout que les gradés servaient de guides et de jalons.

La liaison se fait directement entre les généraux (Hér., IX, 49, 50) ou par héraut (55). Avec les subordonnés, on a des cavaliers. Il paraît difficile que Pausanias commande directement à ses 20 lochages : c'est pourquoi je suis porté à croire qu'il y avait déjà, entre lui et eux, des polémarques.

Sur le rôle des archers, Hér., IX, 22 : Hérodote les suppose en nombre égal aux hoplites, simplement en se basant sur la proportion générale de ceux-ci dans les cités grecques (cf. mon t. II, p. 13). Le rôle de la cavalerie n'était pas moindre pour couvrir le déploiement de la phalange : les Grecs souffrirent beaucoup, avant Platées, de leur infériorité dans cette arme.

**320**) On sait le reste : comment en effet Mardonius se laisse décider à avancer le premier, comment, quand les cavaliers de l'Iran ont tourbillonné devant la phalange en formation et sous

les traits des ψιλοί, quand les flèches mèdes ont rebondi sans causer de grands dégâts sur les casques, les cuirasses et les boucliers, la phalange passe à l'attaque, refoulant tout devant elle, — comment le camp perse est forcé, puis Thèbes prise, et comment les Grecs s'en retournent chargés de butin.

Ici, nous voulions seulement faire ressortir les réalités tactiques qui conditionnent le déploiement de la phalange et en font une opération assez délicate. Une fois cette opération réussie, le choc de la phalange est décisif sur des troupes moins cohérentes et plus légèrement armées. Pausanias l'a prouvé à Platées, en une heure critique des destinées de la Grèce et de l'humanité.

**321**) Le dernier récit de la bataille de Platées est celui de M. Obst, *Der Feldzug des Xerxes*, p. 180 sqq. (manque de carte). On y voit que les Grecs occupèrent 3 positions successives :

La première sur les collines à quelques kilomètres à l'est de Platées.

7 ou 8 jours après, ils descendent vers l'Ouest sur les rives de l'Asopos ;

Le 10e et le 11e jour, ils sont refoulés sur les hauteurs autour de Platées ;

C'est là que Mardonius vient les chercher, est repoussé et tué.

On fera bien de suivre le récit de M. Obst en tenant compte des observations tactiques présentées ci-dessus.

Les Perses viennent d'abord camper sur le bord de l'Asopos : de là leur cavalerie cause nombre de dommages aux Grecs. Mais c'est bien avec l'infanterie que Mardonius cherche la décision (Hér., IX, 71). Hérodote nous donne un ordre de bataille perse (IX, 31-2) qui naturellement est moins sûr que celui des Grecs : néanmoins, H. a pu être bien renseigné à Thèbes. Comme il donne la place des peuples barbares opposés à chaque peuple grec, on peut, en supposant les Grecs sur 8 de profondeur, évaluer les fronts barbares :

| | | |
|---|---|---|
| Perses ........................ | 1.437 | hommes |
| Mèdes ........................ | 1.112 | » |
| Bactriens ..................... | 425 | » |
| Indiens ....................... | 162 | » |
| Saces ......................... | 250 | » |
| Béotiens, etc. (1.000 Phocéens). | 1.450 | » |

Sur la profondeur, on sait seulement que les Béotiens aimaient se mettre sur 12 hommes. Quant aux Perses, il semble bien que Mardonius essaie d'imiter l'ordonnance grecque en la densifiant (Hér., IX, 31 : non pas pour les Perses seulement, comme le veut M. Obst, *l. c.*, p. 88).

Mais, la force des barbares consistant en archers, on ne peut appliquer ici les règles de la tactique grecque (cf. Boucher, *L'Anabase*, p. 70, 89, etc.). On peut évaluer à 60.000 hommes environ l'infanterie barbare : les 40.000 hommes d'Artabaze, et 15 ou 20.000 Grecs. Avec la cavalerie et le train, on peut supposer une masse de 100.000 hommes dans le camp de Mardonius.

# XIV

## La société attique du VI^e siècle et la marine

**322**) La société attique du vi^e siècle apparaît comme une société encore essentiellement terrienne et rurale. Et cependant, c'est Athènes qui a pris, en 480, la tête de la résistance grecque contre la marine orientale. Il y a là un phénomène tout-à-fait digne de solliciter la curiosité de l'historien. Et nous ne manquons pas d'éléments pour en trouver l'explication.

**323**) En 510, la domination des Pisistratides fut renversée à Athènes par les Spartiates. Au cours des querelles qui suivirent, une organisation nouvelle fut élaborée, dont le souvenir resta attaché au nom de Clisthène, parcequ'il en créa le rouage essentiel, le Conseil des 500. Quelle qu'ait été la part de l'homme d'Etat en question dans l'institution du système nouveau, la base de ce système fut désormais le *dème*, la petite commune attique. Tout citoyen athénien adulte fut inscrit dans un dème, et le « démotique » suivit sa descendance légitime. On groupa les dèmes de la banlieue d'Athènes en 10 districts (*trittyes*), on fit de même pour ceux de l'intérieur, de même encore pour ceux de la côte. Puis on réunit 1 trittye urbaine, 1 trittye intérieure et 1 trittye côtière pour en former une *tribu*, l'ensemble des 10 tribus constituant la cité athénienne. Il est intéressant d'étudier les renseignements que donne cette organisation sur la répartition de la population attique vers 500 av. J.-C. Nous en avons le moyen.

**324**) Chaque dème en effet eut un certain nombre de représentants, tirés au sort au moyen de fèves, au Conseil des 500, et ce nombre fut proportionnel à sa population. Or, nous ne connaissons ces nombres que par des documents postérieurs de cent ans à Clisthène, mais, comme ils ne répondent pas à l'état de l'Attique au v^e et au iv^e siècle, nous en concluons qu'ils n'avaient pas varié depuis 500. Au reste, le démotique suivant la famille, il n'y avait aucune raison pour procéder à une redistribution locale des

sièges de sénateurs, et en fait il n'y eut plus de modifications jusqu'en 306. Bref, le nombre des sénateurs donne la répartition de la population civile vers 500.

Voici les chiffres :

| | | |
|---|---|---|
| Tribu IX, trittye côtière .......... | 26 sénateurs | |
| » II, » .......... | 18 » | 14 sûrs |
| » III, » .......... | 21 » | 21 » |
| » IV, » .......... | 20 » | 17 » |
| » V, » .......... | 5 » | |
| » X, » .......... | 27 » | 27 » |
| » I, » .......... | 29 » | 2 » |
| » VII, » .......... | 20 » | |
| » VI, » .......... | 11 » | 9 » |
| » VIII, » .......... | 19 » | |
| Tribu VIII, intérieur.............. | 10 sénateurs | 4 sûrs |
| » IX, » .............. | 16 » | |
| » IV, » .............. | 21 » | 11 » |
| » VI, » .............. | 22 » | 22 » |
| » V, » .............. | 32 » | |
| » II, » .............. | 22 » | 20 » |
| » III, » .............. | 17 » | 17 » |
| » X, » .............. | 14 » | 9 » |
| » I, » .............. | 15 » | 2 » |
| » VII, » .............. | 20 » | 5 » |
| Tribu I, ville.................. | 6 sénateurs | 1 sûr |
| » X, » .................. | 10 » | 10 » |
| » II, » .................. | 10 » | 8 » |
| » III, » .................. | 12 » | 12 » |
| » V, » .................. | 18 » | 3 » |
| » VII, » .................. | 16 » | |
| » IV, » .................. | 17 » | 6 » |
| » VI, » .................. | 17 » | 8 » |
| » VIII, » .................. | 23 » | |
| » IX, » .................. | 8 » | |

**325**) Naturellement, un Etat comme Athènes a eu de bonne heure des intérêts sur la mer. Dès le VIIe siècle, Athènes entrait dans l'amphictyonie de Calaurie (Cf. GRUPPE, *Gr. Mythol.*, I, p. 19 ; c'est par là que le trézénien Thésée entre dans la mythologie attique avec son cortège de souvenirs minoens). Au VIe siècle, nous voyons les grandes familles attiques possessionnées, les Pisistratides en Thrace et à Sigée, les Philaïdes en Chersonèse de Thrace : mais tout cela n'est pas organiquement rattaché à l'Etat athénien et périclite en 510. En somme, Athènes est puissance continentale au VIe siècle, elle a de la peine à arracher Salamine aux Mégariens. Cf. Ed. MEYER, *Gesch. d. Altert.*, II, § 413.

Le nom de l'Alcméonide Clisthène est intimement associé aux transformations qui suivirent 510. On doit admettre qu'il organisa le rouage

principal de la nouvelle Athènes, le Conseil des 500. Quant à discerner partout les éléments existant antérieurement à ceux qu'il introduisit, cela me paraît scabreux (lire avec précaution BELOCH, *Gr. Gesch.*, II, 2[e] éd., p. 328) : le fait que, bien auparavant, les Athéniens roturiers pouvaient être désignés par le nom de leur dème d'origine ne prouve rien. Clisthène, petit-fils du tyran de Sicyone (génér. de 582), devait être mort en 499, sans quoi il serait question de lui à propos de la révolte de l'Ionie. Cf. KIRCHNER, *Prosop. attica*, s. v. Κλεισθενης, Μεγακλης.

**326**) Voici, au surplus, le nom des dèmes attiques, avec le nombre des noms propres qui les représentent dans les auteurs et surtout dans les inscriptions (KIRCHNER, *l. c.*, II, fin). Nous y joignons le nombre de sénateurs de chaque dème (Cf. *Revue des Cours*, avril 1909, p. 221).

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1) Angélè (P. par.)........... | 61 | 3 sén. | (69) — |
| 2) Ankylè (Aig. v.)........... | 79 | 2 ? | (46) + |
| 3) Hagnonte (Akam. i.)....... | 95 | (5) | (115) — |
| 4) Agrylè (Erechth. v.)........ | 75 | (5) | 115 — |
| 5) Azènia (Hippoth. *x*) ........ | 66 | (2) | 46 + |
| 6) Athmonon (Kekr. i.)....... | 131 | (4) | 92 + |
| 7) Aigilia (Ant. par.) ......... | 86 | 6 | 138 — |
| 8) Aithalides (Leont. i.) ...... | 92 | 2 | 46 + |
| 9) Aixonè (Kekr. par.)........ | 223 | (16) | 368 — |
| 10) Halai Araphénides (Aig. par.) | 292/2 | 5 | 115 + |
| 11) Halai Aixonides (Kekr. par.) | 292/2 | 4 ? | 92 + |
| 12) Halimuse (Leont. v.)....... | 72 | 3 | 69 |
| 13) Alopèce (Ant. v.) .......... | 245 | 10 | 230 |
| 14) Hamaxantè (Hippoth. *x*) .... | 58 | (1) | 23 + |
| 15) Amphitropè (Ant. par.)..... | 67 | 2 | 46 + |
| 16) Anagyronte (Erechth, par.).. | 132 | (9) | 207 — |
| 17) Anaké (Hippoth- i. ?) ...... | 38 | 3 | 69 — |
| 18) Anaphlyste (Ant. par.)...... | 165 | 10 | 230 — |
| 19) Araphen (Aig. par.) ........ | 46 | 2 | 49 |
| 20) Atinè (Ant. par.)............ | 47 | 3 | 69 — |
| 21) Auridai (Hippoth., *x*) ...... | 23 | | |
| 22) Aphidna (Aiantis i.)........ | 225 | (16) | 368 — |
| 23) Acharnes (Oinéis i.)........ | 422 | 22 | 506 — |
| 24) Acherduse (Hippoth., *x*).... | 36 | (1) | 23 + |
| 25) Batè (Aig. v.)............... | 44 | 1 | 23 + |
| 26) Bèsa (Ant. par.)............. | 24 | 2 | 47 — |
| 27) Boutades (Oia, v.).......... | 34 | 1 | 23 + |
| 28) Gargettos (Aig. i.).......... | 125 | 4 | 92 + |
| 29) Daidalides (Kekr. i.)........ | 17 | 1 | 23 — |
| 30) Deiradiotes (Leont. i.)...... | 51 | 2 | 46 |
| 31) Décélie (Hippoth. i.) ........ | 62 | 4 | 92 — |
| 32) Dioméia (Aig. i.)............ | 34 | 1 | 23 — |
| 33) Eirésides (Akam. v.) ........ | 21 | 1 | 23 |
| 34) Eitéa (Akam. v.)............ | 48/2 | (2) | 46 + |
| 35) Eitéa (Ant. i.) ............. | 48/2 | 1 | 23 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| 36) Hékalè (Léont. i.).......... | 26 | 1 | 33 |
| 37) Eléonte (Hippoth. par. ?).... | 29 | (1) | 23 |
| 38) Eleusis (Hippoth. par.) ..... | 176 | (8) | 184 |
| 39) Epieicides (Kekr. i. ?)...... | 15 | (1) | 23 — |
| 40) Epiképhisia (Oinéis v.) ..... | 38 | 2 | 46 — |
| 41) Epiké (Aig. par. ?).......... | 20 | 1 | 23 |
| 42) Herméa (Akam. v.)......... | 51 | 2 | 46 |
| 43) Eroiades (Hippoth., v. ?).... | 41/2 | (2) | 46 — |
| 44) Eroiades (Ant., i.)........... | 41/2 | 1 | 23 |
| 45) Erchia (Aig., i.)............ | 203 | 6 | 138 + |
| 46) Hestiée (Aig., v.) .......... | 21 | 1 | 23 |
| 47) Eupurides (Léontis, i.)...... | 93 | 2 | 46 + |
| 48) Euonymè (Erechth. i.)...... | 208 | 2 | 46 ++ |
| 49) Thémakè (Erechth. v.)...... | 21 | 1 | 23 |
| 50) Thoréa (Ant., par.).......... | 49 | 4 | 92 — |
| 51) Thorikos (Akam., c.)....... | 129 | (5) | 115 |
| 52) Thria (Oin., c.)............. | 95 | 7 | 151 — |
| 53) Thymétades (Hippoth., v.)... | 23 | | |
| 54) Ikaria (Aig., i ).......... | 120 | 5 | 115 |
| 55) Hippotomades (Oin., par. ?). | 10 | 1 | 23 — |
| 56) Iphistiades (Akam., v.) ..... | 34 | (1) | 23 + |
| 57) Ionides (Aig. i.) ........... | 95 | 2 | 46 — |
| 58) Kériades (Hippoth., v.) ..... | 37 | (3) | 69 — |
| 59) Céramique (Akam., v.) ..... | 143 | (6) | 138 |
| 60) Képhalè (Akam., par.)...... | 120 | (6) | 138 — |
| 61) Des Cèdes (Erechth., par.)'.. | 39 | (3) | 69 — |
| 62) Kettos (Léontis, v. ?) ....... | 50 | 3 | 69 — |
| 63) Képhisia (Erechth., i.)....... | 236 | (11) | 253 |
| 64) Kikynna (Akam., i. ?)...... | 56/2 | (3) | 69 — |
| 65) Kikynna (Kekr. *x*) ......... | 56/2 | (1) | 23 |
| 66) Kothokides (Oin., par. ?).... | 54 | 2 | 46 + |
| 67) Koilè (Hippoth., v.) ........ | 73 | (4) | 92 — |
| 68) Kollytos (Aig. v.)........... | 102 | 3 | 69 + |
| 69) Kolonos Hippios (Aig. v.) ... | 98/3 | 2 | 46 — |
| 70) Colone (Léontis, i. ?) ....... | 98/3 | 2 | 46 — |
| 71) Colone (Ant., i. ?).......... | 98/3 | 2 | 46 — |
| 72) Konthylides (Pand. i.)....... | 23 | 1 | 23 |
| 73) Kopréa (Hippoth. c.)........ | 38 | (3) | 69 — |
| 74) Korydallos (Hippoth. v.) .... | 13 | | |
| 75) Kriôa (Ant. i. ?)............ | 44 | 1 | 23 + |
| 76) Cropides (Léont., i.)........ | 83 | 1 | 23 + |
| 77) Cydathénée (Pand.. v.) ..... | 283 | 12 | 276 |
| 78) Kydantides (Aig., i.)........ | 29 | 2 | 46 — |
| 79) Kytherria (Pand., par. ?).... | 61 | | |
| 80) Lakiades (Oin., v.) ......... | 98 | 2 | 46 + |
| 81) Lamptres (Erechth., c.)..... | 356 | 13 | 299 + |
| 82) Leuconoè (Léont., v. ?) ..... | 145 | 3 | 69 + |
| 83) Lousia (Oin., v. ?) ......... | 27 | 1 | 23 |
| 84) Marathon (Ai., c.).......... | 223 | (12) | 276 — |
| 85) Mélité (Kekr., v.)........... | 237 | (13) | 299 — |

| | | | |
|---|---|---|---|
| 86) Myrrhinonte (Pand., c.) .... | 122 | 7 | 156 — |
| 87) De Myrrhinoutta (Aig., c. ?). | 43 | 1 | 23 + |
| 83) Xypétè (Kekr.,v.) .......... | 100 | (3) | 69 + |
| 89) De Oè (Oin., v. ?).......... | 98 | 6 | 138 — |
| 90) Oinéa (Hippoth., c.)........ | 99/2 | (4) | 92 — |
| 91) Oinéa (Ai., c.)............. | 99/2 | | |
| 92) De Oia (Léont., v. ?)........ | 152/2 | 1 | 23 + |
| 93) De Oia (Hippoth., i.) ....... | 152/2 | (3) | 69 |
| 94) Otrynè (Aig., c.)........... | 55 | 1 | 23 + |
| 95) Péanée (Pand., i.) .......... | 355 | 11 + 1 | 276 + |
| 96) Péonides (Léont., i.)....... | 54 | 3 | 69 — |
| 97) Pallène (Ant., i.)........... | 172 | 7 | 151 + |
| 98) Pambotades (Erechth., c.) .. | 26 | 2 | 46 — |
| 99) Pirée (Hippoth., v.) ........ | 221 | (11) | 153 — |
| 100) Pergasè (Erechth., i.)....... | 68 | (2) | 46 + |
| 101) Perithoides (Oin., v.)....... | 66 | 3 | 69 |
| 102) Péléké (Léont., i.).......... | 23 | 2 | 46 — |
| 103) Pithé (Kékr., i.) ........... | 77 | (3) | 69 |
| 104) Plothéa (Aig., i.)........... | 42 | 1 | 23 + |
| 105) Poros (Akam., v. ?)......... | 36 | (1) | 23 + |
| 106) Potamos (Léont., v ?)....... | 78/2 | (3) | 69 — |
| 107) Potamos, (Léont., c.)....... | 78/2 | (2) | 46 |
| 108) Prasiai (Pand., c.) ......... | 33 | 3 | 69 — |
| 109) Probalinthos (Pand., c.) .... | 85 | 5 | 115 — |
| 110) Prospalta (Akam., i.)....... | 89 | 5 | 115 — |
| 111) Ptéléasia (Oin., v.)......... | 20 | 1 | 23 |
| 112) Rhamnonte (Ai., c.)........ | 183 | (9) | 207 — |
| 113) Sémachides (Ant., i.)....... | 36 | 1 | 23 + |
| 114) Scambonides (Léont., v.) ... | 73 | 3 | 69 |
| 115) Sounion (Léont., c.)........ | 145 | 3 | 92 + |
| 115) Steiria (Pand., c.).......... | 66 | 3 | 69 |
| 117) Sybrides (Erechth., i.)...... | 21 | 1 | 23 |
| 118) Sypalettos (Kekr., i.) ....... | 75 | 2 | 46 + |
| 119) Sphettos (Akam., i.)........ | 167 | (8) | 184 — |
| 120) Tithrasia (Aig., i.).......... | 52 | 4 | 92 — |
| 121) Trikorysia (Ai., c.)......... | 88 | (5) | 115 — |
| 122) Trinéméa (Kekr., i.) ....... | 24 | (2) | 46 — |
| 123) Tyrméides (Oin., v ?) ....... | 15 | | |
| 124) Hybades (Léontis, i. ?)...... | 34 | 3 | 46 |
| 125) Phalère (Ai., v.)........... | 159 | 8 | 184 — |
| 126) Phégéa (Aig., c ).......... | 63/2 | 3 | 69 — |
| 127) Phégéa (Pand., c.) ......... | 63/2 | | |
| 128) Phégonte (Erechth., i. ?).... | 22 | 1 | 23 |
| 129) Philaïdes (Aig., c.)......... | 82 | 3 | 69 + |
| 130) Phlya (Kékr., i.)........... | 206 | (6) | 138 + |
| 131) Phréarria (Léont., c.)...... | 172 | 9 | 207 — |
| 132) Phylasia (Oin., c.) ......... | 76 | 2 | 46 + |
| 133) Cholarge (Akam,v.)........ | 114 | (5) | 115 |
| 134) Cholléides (Léont., v. ?)..... | 101 | 2 | 46 + |
| 135) Oéa (Pand., i ) ............ | 63 | 4 | 92 — |

Le chiffre de la *deuxième* colonne, chiffre du nombre des sénateurs, indique l'importance du dème au temps de Clisthène. Le chiffre de la première colonne est le nombre des noms de démotes dans la *Prosopographia* : c'est une statistique répartie sur six siècles et plus, qui n'indique donc pas grand'chose en elle-même. Mais, rapprochés des chiffres que ferait attendre le nombre des sénateurs, elle est plus intéressante : pour 130 dèmes, on a une moyenne de 4 sénateurs et de 92 noms par dème, soit 23 noms par sénateur. En multipliant le nombre des sénateurs d'un dème par 23, on a, dans la 3e colonne, le nombre de noms qu'on attendrait si le dème avait gardé toujours la même importance. Rapproché du chiffre réel de la 1re colonne, ce nombre indique si le dème a augmenté (+) ou diminué (—) d'importance au cours des siècles. Il est vrai que, le démotique suivant la famille, cette comparaison n'a pas la signification *locale* qu'on pourrait croire : elle est intéressante tout de même.

**327**) Le dème était une grandeur donné, sur laquelle le législateur de 507 n'a pu avoir qu'une action minima (p. ex. en inscrivant dans tel dème de préférence les affranchis faits citoyens). Mais, en groupant les dèmes en trittyes, il a pu égaliser les trittyes *dans l'intérieur d'une même région* (en effet, les limites des 3 régions, ville, intérieur, côte, n'étaient arbitraires que dans une certaine mesure). C'est ce qu'il a fait, car, les trittyes ayant été tirées au sort entre les tribus (Aristote, 'Αθ.π., 21), il n'aurait pu obtenir, pour le groupement des trittyes, l'égalité nécessaire des tribus. Dans la statistique de la *Prosopographia*, l'égalité originaire des trittyes n'apparaît plus du tout, celle des tribus apparaît mieux (on n'oubliera pas que l'attribution de certains dèmes à une région est douteuse) :

| | Côte | Intérieur | Ville | |
|---|---|---|---|---|
| Oinéis | 171 (ou 235?) | 422 | 236 (ou 876?) | 829 + |
| Kékropis | 369 (397 ??) ? | 455 (498 ??) | 337 (365 ??) | 1.161 + |
| Hippothontis | 294 (476 ??) ? | 138 (359 ??) ? | 387 (570 ??) | 786 + |
| Aiantis | 544 ? | 225 | 159 | 928 |
| Antiochis | 442 | 329 ? | 245 | 1.016 |
| Erechthéis | 761 | 257 (279 ?) | 96 | 1.114 + |
| Aigéis | 360 (423 ?) ? | 641 | 279 ? | 1.280 + |
| Pandionis | 398 (459 ?) ? | 451 | 283 | 1.122 + |
| Léontis | 356 ? | 405 (589 ?) ? | 145 (556 ?) | 906 + |
| Akamantis | 249 | 351 (379 ?) | 387 (423 ?) ? | 987 + |
| | 3.914 | 3.664 | 2.554 | |

Quant aux chiffres de sénateurs, il y en a beaucoup de restitués. Il y aurait peut-être lieu de retoucher le travail fondamental de Mr. Sundwall (*Epigr. Beitr.*, 1906, p. 81 sqq.) en tenant compte de l'égalité des trittyes. D'après les tribus les plus sûres (Pandionis et Antiochis), il y aurait environ 10 sièges pour la Ville, moins de 20 pour l'Intérieur, plus de 20 pour la Côte (pour l'Aigéis, les deux dernières proportions sont inverses, mais les limites sont douteuses).

**328**) On pourrait être tenté de supposer que la distribution des sièges de sénateurs a été modifiée après la révolution de 411, en 410. Mais un texte de Philochore indique le contraire (fgt 119, *Fr. Hist. Gr.* I, 403), ainsi que des faits connus du IV[e] siècle (Cf. mon article *Revue des Cours*, avril 1909, *l. c.*).

Le démotique suivait la famille jusque dans les *clérouchies* (colonies militaires). Cf. HAUSSOULLIER, *La vie municipale en Attique*, p. 211. Bien que remontant à 1883, cet ouvrage est toujours à consulter.

La carte administrative de l'Attique a été dressée par M. Milchhöffer, *Abhandl. der Berl. Akad.*, 1892. Il y a des incertitudes de détail : celle qui est relative à la tribu Akamantis tient à ce que ses trittyes paralienne et intérieure étaient voisines. Mais le travail de M. M. peut encore servir de base (la carte ci-jointe est faite d'après ce travail).

**329**) Il y a des incertitudes de détail : la plus grave est celle qui concerne la V[e] tribu, qui aurait 5 sénateurs pour la côte, 32 pour l'intérieur et 18 pour la ville. Mais elles n'affectent pas l'ensemble du tableau, et n'empêchent pas de l'utiliser pour une étude de population. Athènes comptait alors 20 à 30.000 citoyens : il n'en faut pas admettre moins de 20000 pour expliquer les efforts des guerres médiques, et 30.000 est le nombre donné pour l'époque voisine de 460. Nous trouvons donc 1 sénateur pour 50 citoyens environ, et nous déduisons sans peine des chiffres de sénateurs ceux des citoyens.

**330**) Pour appliquer à la région côtière, qui nous intéresse ici, nous trouvons :

| | | |
|---|---|---|
| Tribu IX | 1.300 | citoyens |
| II | 900 | » |
| III | 1.050 | » |
| IV | 1.000 | » |
| V | 250 | » |
| X | 1.350 | » |
| I | 1.450 | » |
| VII | 1.000 | » |
| VI | 550 | » |
| VIII | 650 | » |
| | 9.500 | citoyens |

Il faut ajouter 2 trittyes urbaines qui appartiennent en réalité à la côte, le Pirée et Phalère, soit :

| | |
|---|---|
| Tribu VIII.................... | 1.150 citoyens |
| IX.................... | 400 » |

et ne pas oublier Salamine, qui était partagé entre des clérouques, c'est-à-dire entre des hoplites (voir plus bas), mais renfermait sûrement quelques marins. En somme, nous trouvons dans la zone côtière 10-12.000 citoyens athéniens.

**331**) Hérodote indique 30.000 comme chiffre des Athéniens (V, 97). Ce chiffre est relatif à la période voisine de 460 (Cf. chap. sur *Hérodote*). Vu le développement d'Athènes à cette époque, il faut abaisser le chiffre pour la période 510-480, mais sans aller trop loin. Cf. aussi *Dict.* de Saglio-Pottier, art. *Ostracismus.*

Phalère et le Pirée étaient naturellement classés dans le district urbain. Phalère était le seul port d'Athènes vers 500. Sur le développement du Pirée à partir de 493, cf. mon t. II, p. 45.

Salamine, enlevée aux Mégariens seulement au VI^e siècle, était une clérouchie. Cf. Horner, *Quaestiones Salaminiae*, 1901. L'île, stérile, n'a jamais pu être un centre de population bien important.

**332**) Tous ces citoyens n'étaient pas disponibles pour le service naval. La marine attique était alors organisée suivant le système des *naucraries.* Si peu que nous connaissions ce système, nous entrevoyons que la côte était divisée en 48 naucraries fournissant chacune un vaisseau : l'intérieur était réparti entre ces groupes de manière que chaque district continental contribuât financièrement au service naval qui pesait sur la côte. Bref, la côte pouvait équiper au VI^e siècle une cinquantaine de pentécontores (navires à 50 rames), montées par 2.500 hommes. Quand vint la guerre contre Egine (487), Athènes, ayant obtenu des Corinthiens 20 trières, fut en mesure de les équiper : il fallait pour cela 4.000 hommes environ. On peut estimer que ces 6-7.000 hommes représentaient tout ce qu'Athènes pouvait alors mettre en ligne sur mer.

**333**) Sur le système des naucraries, cf. Glotz, *Etudes soc. et jurid.*, p. 247.

Le nombre de 50, pour les vaisseaux d'Athènes vers 500, ressort tant du chiffre des 50 naucraries (cf. ci-dessus) que du chiffre des vaisseaux engagés contre Egine (ci-dessous). 20 de ces vaisseaux furent envoyés en Asie en 499 (Hér. V, 97).

Hérodote, plaçant le conflit avec Egine avant Marathon, attribue 70 vaisseaux aux Athéniens (VI, 92) ; 4 sont perdus dans un combat

(VI, 93). Puis Miltiade part contre Paros avec 70 vaisseaux (VI, 132). On peut très bien admettre qu'Hérodote a écrit ce second chiffre en se rappelant le premier, et en oubliant la perte des 4 vaisseaux. Mais on peut aussi garder les assertions de l'historien. Quand le conflit avec Egine s'annonce, Athènes reçoit 20 trières (Hér. VI, 89), ce qui, avec ses 50 vaisseaux, lui en fait 70. C'est avec ces 70 voiles que Miltiade part en 489, et ce sont elles qui sont encore là quand commence la guerre d'Egine 487 (cf. ci-dessous). Athènes n'avait donc en tous cas que 66 voiles quand la découverte du Laurion (488) permit de faire beaucoup mieux.

Les 50 vaisseaux naucrariques étaient probablement des pentécontores (cf. Hér., VI, 89). Les 20 trières de Corinthe sont les premières qu'ait eues Athènes, les seules jusqu'aux 100 que fit construire Thémistocle en 483. Sinon, on s'expliquerait mal les chiffres de 480 (cf. ci-dessous). Voir sur ces types de vaisseaux Torr, *Ancient Ships*, p. 3, 21, 22, 42, 106, 116.

**334**) Mais Athènes avait dans sa population d'autres éléments qui pouvaient être adaptés au service naval. Pour les évaluer, il faut défalquer les classes supérieures (au point de vue économique), définies par le cens de 200 drachmes de revenu, et réservées pour le service d'hoplites. Les renseignements que nous possédons à cet égard proviennent du récit d'Hérodote sur la bataille de Marathon (490). Il nous dit que la phalange athénienne fut rangée par tribus, les tribus dans l'ordre constitutif : Erechthéis — Aigéis — Pandionis — Léontis — Akamantis — Oinéis — Kékropis — Hippothontis — Aiantis — Antiochis, les Platéens étant adjoints à l'extrême droite. Et il ajoute que les tribus du centre se trouvèrent faibles par rapport aux ailes — ce qui faillit aboutir à un malheur, prévenu par la décision et la dextérité des stratèges athéniens. Hérodote n'évaluant pas à 8.000 vers 460 le nombre des hoplites athéniens, le nombre des Marathonomaques ne devait pas dépasser 6-7.000. Et en effet, les Platéens, dont le groupe devait équivaloir approximativement à une tribu d'aile, étaient 600. Nous pouvons donc donner 7-800 hoplites aux tribus fortes, 500 et parfois moins aux tribus faibles.

**335**) Le cens définissant l'hoplite était de 200 drachmes. Sur ses variations de valeur, mon *Trésor d'Athènes*, p. 168, et mon *Hist. de l'Antiq.*, II, p. 91. En 490, 1 drachme ne représentait probablement plus 1 médiume (50 litres) de blé, comme au temps de Solon. Mais la grande diminution de valeur de l'argent ne survint qu'après la découverte du Laurion (483). En 490, on doit se représenter la classe des hoplites comme encore riche et restreinte.

**336**) La bataille de Marathon nous est racontée par Hérodote, VI, 94 et suiv. Il y avait naturellement d'autres sources, non utilisées par Hérodote et qui ont pu percer jusqu'aux écrivains postérieurs : nous en relevons quelques indices. Tout cela a été passé en revue par le dernier éditeur d'Hérodote, M. Macan, *Hérodotus IV-VI*, t. II, p. 149 sqq., t. I, p. 365 sqq., etc. Les observations tactiques présentées plus haut nous paraissent conduire à rectifier ou à compléter sur certains points ses conclusions : d'où l'étude suivante.

Hérodote expose qu'en apprenant le débarquement imminent des Perses à Marathon, les Athéniens se mobilisent en masse, soutenus par les Platéens, et vont occuper les débouchés des défilés du Pentélique, surveillant la plaine marathonienne. Plusieurs jours se passent : les généraux ne sont pas d'accord, et on attend le Spartiate. Enfin, le jour où Miltiade commande, l'attaque athénienne a lieu, pour des raisons dont on trouvera la discussion chez M. Macan. Elle a lieu de front et en phalange, et Hérodote nous donne sur l'ordre de bataille les détails suivants :

Les tribus athéniennes sont dans l'ordre constitutif : Erechthéis, Aigéis, Pandionis, Léontis, Akamantis, Oinéis, Kékropis, Hippothontis, Aiantis, Antiochis (ceci ne veut pas dire qu'on commence forcément par l'Erechthéis). Le polémarque Callimaque est à droite, les Platéens à gauche. Et l'historien donne ce renseignement qui nous intéresse directement ici : les tribus du centre se trouvèrent réduites à un petit nombre de files, les deux ailes étant au contraire bien fournies.

M. Macan voit là une manœuvre préméditée des stratèges athéniens, rappelant celle d'Hannibal à Cannes : je me permets d'être d'un avis différent du sien. Outre qu'une telle manœuvre serait unique dans l'histoire grecque à l'époque classique, elle eût été particulièrement scabreuse ici. On dira que les Athéniens ne pouvaient savoir que les meilleures troupes adverses, Perses et Sakes, étaient justement au centre, et les supposaient au contraire, suivant l'usage général, aux ailes. Mais je crois que des suppositions aussi subtiles sont inutiles. C'eût été un vrai miracle que les tribus athéniennes fussent également fournies en hoplites, et le hasard a fait que celles qui se sont trouvées au centre ce jour-là étaient particulièrement faibles, — ce qui a failli amener un désastre.

Mais ceci ne suffit pas comme explication, car enfin, pour donner à des unités de force numérique différente une profondeur uniforme, il suffit de faire varier leur front. C'est ici qu'il faut se rappeler que la phalange n'était pas une grossière juxtaposition de files. Il fallait que les éléments les meilleurs (hommes de 25-35 ans) fussent aux premiers rangs, des éléments encore solides (hommes de 35 à 45 ans) en serre-files, le reste au milieu. Ces nécessités ne permettaient pas d'étendre, de resserrer, de densifier l'ordonnance *ad libitum* et sans inconvénients, en traitant de même des unités diverses. A Sparte seulement, où l'on

avait réalisé l'égalisation rigoureuse des unités, il pouvait en être ainsi : à Athènes, non.

A Marathon, le commandement athénien, qui connaît (et probablement s'exagère) la supériorité numérique du Barbare, qui n'a ni archers ni cavalerie, a visiblement pour préoccupation dominante d'étendre le front pour éviter l'enveloppement. Il donne donc aux chefs des tribus la directive générale « étendre le front » : comme il ne peut guère connaître la répartition des bans dans 10 ou 11 unités (se rappeler les Platéens) comparables à nos bataillons, peut-être indique-t-il le front à atteindre pour chacune, sous réserve d'une profondeur minima à garder. Voyons les conséquences.

Supposons le chef d'une tribu de 1.000 hommes, et celui d'une tribu de 500 hommes, en présence de cet ordre. Le premier peut avoir 350 hommes de 25 à 35 ans, le second n'en a pas 200 (je n'applique les proportions modernes à de si petites unités qu'à titre d'exemple, et pour me faire comprendre). Si le front que doit atteindre la tribu est de 200 mètres (soit 200 hommes environ), le premier pourra le tenir en gardant une profondeur de 5 files, et deux bons premiers rangs. Le second ne pourra pas le réaliser, s'il veut seulement garder 3 hommes en hauteur, et surtout avoir au moins un premier rang solide. Dans l'espèce, la faiblesse dangereuse qu'on nous signale dans les tribus du centre provient, non seulement de leur moindre hauteur, mais encore de leur front, de leur « tranchant », comme disaient les Grecs, moins bon.

Il nous faut maintenant chercher à déterminer quelles étaient ces tribus du centre. Etant avertis que les tribus étaient dans l'ordre constitutif, il nous suffit d'un ou deux points de repère pour savoir la place exacte de chacune.

Plutarque (*Aristide*, 5) indique l'Antiochis et la Léontis comme tribus du centre. Il ne faut pas prendre l'expression à la rigueur, mais enfin on conclura que ni l'une ni l'autre de ces deux tribus ne pouvait être la première ni même probablement la deuxième, à droite ou à gauche. On ne sait du reste pas si l'Antiochis était à droite de la Léontis, ou inversement. Mais enfin il y a là toujours un moyen de contrôle.

Le même Plutarque (*Mor.*, 628 sqq.) indique l'Aiantis comme tribu de droite. Mais il faudrait avoir les expressions exactes de sa source (Eschyle en l'espèce) pour savoir s'il n'y a pas là un malentendu. Le polémarque Callimaque était à droite, et il était d'Aphidna (tr. Aiantis). N'en a-t-on pas conclu que sa tribu était avec lui ? Or, Hérodote spécifie bien que le polémarque était hors cadre : donc, sa place n'indique rien.

En revanche, on nous dit très précisément que Miltiade commandait le jour de la bataille, et il était à la tête de la tribu Oinéis. Or, d'après les habitudes universelles des Grecs, la droite était considérée comme place d'honneur (voir Hér., IX, 26-7), et devait revenir à la tribu dont

le stratège était « de jour ». Nous n'hésitons donc pas à mettre l'Oinéis à droite.

Tel était donc l'ordre des tribus de la droite à la gauche :

VI *Oinéis*
VII Kékropis
VIII Hippothontis
IX *Aiantis*
X *Antiochis*
I Erechthéis
II Aigéis
III Pandionis
IV *Léontis*
V Akamantis
Platéens.

Parmi les tribus dont la faiblesse faillit ouvrir la voie aux Perses et aux Sakes, se trouvaient donc certainement l'Antiochis, l'Erechthéis et l'Aigéis. Pour l'Aiantis et la Pandionis, la question est douteuse. On n'a pas le droit d'attribuer, chez Hérodote, une précision trop rigoureuse aux expressions « ailes » et « centre ».

Il resterait à déterminer dans une certaine mesure le sens des mots « forte » et « faible » appliqués aux tribus. Sans viser une précision absolue, je crois qu'on peut arriver à des approximations intéressantes.

Hérodote donne, comme chiffre des hoplites d'Athènes, 8.000 (IX, 28). Ce chiffre se réfère sans doute à l'époque de Cimon, et, vu le développement de la cité, on serait tenté de le considérer, pour 490, comme un maximum. Il ne faut pourtant pas aller trop loin dans cette voie, les hoplites possessionnés à Chalcis étant, à eux seuls, 4.000 (Hér., VI, 100).

D'autre part, le chiffre donné par Hérodote (IX, 28) pour les Platéens est 600, et, les Platéens ayant été à Marathon une des unités d'ailes signalées comme fortes, on serait tenté de leur assimiler la tribu athénienne voisine. Mais le chiffre de 600 est de l'époque de Cimon, alors que Platées avait dû sortir appauvrie des guerres médiques. Puis on ne peut établir d'assimilation trop rigoureuse, d'autant plus que les Platéens avaient pu prendre, pour égaler la hauteur des Athéniens leurs voisins, des mesures spéciales.

Tout cela nous conduit à chercher aux environs de 700 la force *moyenne* d'une tribu athénienne.

Les tribus, instituées une quinzaine d'années avant Marathon, avaient été composées de manière à contenir le même nombre de citoyens à peu près, mais leur force en *hoplites* n'en pouvait pas moins être essentiellement différente. Deux causes tendaient pourtant à tempérer ces différences. D'abord, l'institution des trittyes amalgamait dans une

même tribu des portions très diverses du territoire attique. Ensuite, par l'institution des *clérouchies* (Salamine, Chalcis), on pouvait tendre à pourvoir de terres les tribus les moins fournies en hoplites. Bref, on fera bien de ne pas exagérer les différences, et de considérer, par exemple, qu'une tribu faible pouvait compter 500 hoplites, une tribu forte 900.

Nous arriverions donc à un résultat tel que celui-ci :

| | | |
|---|---|---|
| VI) Oinéis | 900 | hoplites |
| VII) Kékropis | 900 | » |
| VIII) Hippothontis | 900 | » |
| IX) Aiantis | ? | |
| X) Antiochis | 500 | » |
| I) Erechthéis | 500 | » |
| II) Aigéis | 500 | » |
| III) Pandionis | ? | |
| IV) Léontis | 900 | » |
| V) Akamantis | 900 | » |

On verra quel intérêt prennent ces constatations, si on les rapproche de la géographie de l'Attique.

**337**) Pour aller plus loin dans l'analyse, voir comment ces hoplites pouvaient se répartir entre les trittyes d'une même tribu, nous n'avons pas d'éléments bien sûrs. L'étude ne vaut pas moins la peine d'être faite. Elle provoque d'abord deux observations :

1° Les trittyes de l'intérieur se partagent entre la montagne et la plaine. La montagne était au VI^e siècle la région démocratique, celle où nous devons supposer les paysans propriétaires déjà nombreux, bien que naturellement une minorité seulement atteignît le cens d'hoplites. Acharnes est le type des dèmes de cette région. La plaine était au contraire le boulevard de l'aristocratie, région de grande propriété et de tenanciers plus ou moins dépendants.

2° Les trittyes urbaines appartiennent à la banlieue ou à la ville propre. Celles de la banlieue prolongent les trittyes de plaine et leur sont socialement analogues. Dans celles de la ville même, il devait y avoir déjà une bonne proportion de commerçants ou industriels aisés, ayant le cens d'hoplites.

**338**) Sur les divisions locales d'Athènes au VI^e siècle, Hér., I, 59 ; Arist., 'Αθ.π., 13. On verra la proportion des régions montagneuse et plate dans Curtius et Kaupert, *Karten v. Attika*. La montagne est en général au N., la plaine au S., et les deux régions grossièrement équivalentes.

Athènes avait déjà des industriels et commerçants aisés vers 500 :

cf. Kirchner, *Prosop. att.*, s. v. Σοφοκλῆς. Une des catégories est bien connue, celle des potiers : cf. Pottier, *Douris*, et Saglio-Pottier, *Dictionn.*, s. v. *Ceramicus*.

**339**) Ceci dit, nous passons à l'examen particulier des tribus :

IX) *Aiantis*. District côtier (Rhamnonte, etc.) 1.300 cit. District intérieur (Aphidna) 800 cit. District urbain (Phalère) 400 cit. Chiffre d'hoplites douteux : ils devaient être surtout nombreux dans le district montagneux d'Aphidna. Si nous cherchons à y répartir le nombre des citoyens de la classe inférieure (*thètes*), je crois qu'en attribuant 1.000 de ceux-ci à la côte, 400 à l'intérieur, 300 au Phalère, nous approcherons de la vérité.

II) *Aigéis*. District côtier (Araphen) 900 cit. Intérieur (Ikaria-Erchia) 1.100 cit. Ville (Est d'Athènes) 500 cit. Tribu faible en hoplites (500), ce qui tient à l'intérieur (plaine) et à la ville (banlieue). En laissant 650 thètes à la Côte, 900 à l'Intérieur, et près de 400 à la Ville, nous serons près de la vérité.

III) *Pandionis*. Côte (Prasiai) 1.050 cit. Intérieur (Péanie) 850 cit. Ville (Kydathénée) 600. Nombre d'hoplites douteux : l'intérieur est en plaine, mais le district urbain représente la vieille Athènes. Disons 750 thètes à la Côte, 650 à l'Intérieur, 400 à la Ville.

V) *Akamantis*. Côte (Thorikos) 250. Intérieur (Sphettos et Cholarge) 1.600. Ville (Céramique) 900. Forte en hoplites (900), contenant le quartier de la poterie. Laissons 150 thètes à la Côte, 1.200 à l'Intérieur, près de 600 à la Ville.

IV) *Léontis*. Côte (Sounion) 1.000. Intérieur (Paionidai) 1.050. Ville (Scambonides) 850. Forte en hoplites (900). Il pouvait y en avoir un fort nombre dans l'intérieur, qui est montagneux, mais il y en avait peu dans la banlieue d'Athènes. Disons 700 thètes à la Côte, près de 800 dans l'Intérieur, près de 700 à Scambonides.

X) *Antiochis*. Côte (Anaphlystos) 1.350. Intérieur (Sémachidai et Pallène) 700. Ville (Alopèce) 500. Faible en hoplites (500), ce qui tient à l'intérieur (plaine) et à la Ville (banlieue). Soit 1.000 thètes sur la Côte, 550 à l'Intérieur, 400 à la Ville.

I) *Erechthéis*. Côte (Lamptres) 1.450. Intérieur (Képhisia) 750. Ville (Agrai) 300. Faible en hoplites (500), ce qui tient à l'intérieur (plaine) et à la ville (banlieue). Soit 1.000 thètes à la Côte, 600 à l'Intérieur, 250 à la ville.

VII) *Kékropis*. Côte (Aixonè) 1.000. Intérieur (Phlya) 1.000. Ville (Mélité) 800. Proportion d'hoplites forte (900). L'intérieur est en plaine, mais la trittye urbaine est un quartier riche d'Athènes. Disons 700 thètes sur la Côte, 850 dans l'Intérieur, 500 à la Ville.

VI) *Oinéis*. Côte (Thria-Phylè) 550. Intérieur (Acharnes) 1.100. Ville (Lakiades) 850. Forte en hoplites (900), grâce à Acharnes, qui devait en contenir 3.000 en 431 par le fait de l'abaissement de

la valeur du cens. Donnons 500 thètes à la Côte, 300 à Acharnes, 600 à la Ville.

VIII) *Hippothontis*. Côte (Eleusis) 950. Intérieur (Décélie) 500. Ville (Pirée) 1.150. Forte en hoplites (900), ce qui doit tenir à l'intérieur montagneux, et un peu au Pirée, déjà populeux. Soit 650 sur la Côte, 300 à l'Intérieur, 750 au Pirée.

**340**) IX. Aiantis). Sur Rhamnonte, cf. Frazer, *Pausanias*, ad I, 33. Sur la position d'Aphidna, voir Fougères, *Guide de Grèce*, carte de la p. 200. Sur Phalère, ci-dessus. La trittye intérieure est montagneuse, la tribu pouvait être forte en hoplites.

II. Aigéis). Sur Araphen, Fougères, *l. c.*, p. 199. La tribu est en plaine, d'où la faiblesse en hoplites.

III. Pandionis). Sur Péanée, Fougères, *l. c.*, p. 212. Tribu de plaine, qui pouvait être faible en hoplites.

V. Akamantis). Sur Thorikos, Fougères, *l. c.*, p. 213. Sur le Céramique, quartier des potiers, cf. ci-dessus. Quoique tribu de plaine, la V^e est forte en hoplites.

IV. Léontis). Le dème de Paionidai est dans les montagnes. Tribu forte en hoplites.

X. Antiochis). Sur Pallène, Fougères, *l. c.*, p. 212. Tribu de plaine, faible en hoplites.

I. Erechthéis). Képhisia : Fougères, *l. c.*, p. 192. Tribu de plaine, faible en hoplites.

VII. Kékropis). Sur Phlya, Fougères, *l. c.*, p. 195. Sur Mélitè, Judeich, *Topographie v. Athen*, p. 156, 162 : ce fut plus tard un dème de métèques. Tribu forte en hoplites.

VI. Oinéis.) Sur Acharnes au v^e siècle, Thuc. II, 20. La tribu était déjà forte en hoplites vers 500.

VIII. Hippothontis). Eleusis était la plus grande ville du pays après Athènes. Décélie est dans les montagnes (Tatoï : Fougères, carte p. 200). Le Pirée : voir ci-dessus. La tribu devait être une des plus fortes en hoplites.

**341**) Récapitulant ces chiffres, nous trouvons le tableau suivant, qui doit approcher de la réalité :

| | |
|---|---|
| Côte | 1.000 thètes |
| | 650 |
| | 750 |
| | 150 |
| | 700 |
| | 1.000 — |
| | 1.000 + |
| | 700 |
| | 400 |
| | 650 |
| | 7.000 thètes |

En ajoutant les 750 thètes du Pirée, les 3-400 de Phalère, et ceux de Salamine, nous trouvons 8-9.000 thètes dans la région côtière. En tenant compte des vieillards et infirmes, on estimera que les 6-7.000 marins fournis à l'ancienne flotte représentaient à peu près la totalité de la population apte à ce service.

Dans l'intérieur, nous trouvons, pour les districts montagneux, plus de 2.000 thètes, et, pour la plaine, près de 5.000 thètes.

Reste la Ville. Pour la banlieue (sans la côte), nous trouvons : 2.300 thètes environ.

La ville propre (Kydathénée, Céramique, Mélité) contenait environ 1.500 thètes.

**342**) Ainsi la population athénienne offrait comme ressources à la marine, outre les 7.000 habitants de la côte qui étaient déjà enrôlés, 7.000 thètes dans l'intérieur et 4.000 dans le district urbain. Tout ces gens n'étaient nullement marins, ni préparés à l'être. Les 2.000 thètes de la montagne et les 1.500 de la ville propre devaient être particulièrement récalcitrants : il était plus facile de les employer comme archers ou fantassins légers que comme rameurs. Quant aux 7-8.000 tenanciers ou journaliers agricoles du plat pays, leurs patrons se chargèrent de les dresser. Quand Thémistocle eut fait prévaloir sa politique navale (483), les 100 gros propriétaires qui furent chargés d'entretenir les trières se chargèrent par surcroît de trouver les équipages ; Clinias, qui avait des domaines à Scambonides et ailleurs, combattit à Salamine sur une trière dont les 200 marins étaient tous à lui.

Tout cela ne faisait guère plus de 15.000 hommes, de quoi armer 80 ou 90 trières. Or, Athènes en mit en ligne 127 à l'Artémision (480), dont 110 restèrent valides à Salamine. Sans doute, en ce moment décisif, bon nombre d'hoplites prirent la rame. Mais il fallut encore faire appel aux plus sûrs des métèques et des esclaves. Ensuite, Athènes ne connut plus de longtemps de pareils efforts : peut-être douze ans, jusqu'à l'Eurymédon.

**343**) Pour les hoplites, les limites d'âge militaire sont 20 et 60 ans. Pour les thètes, nous ne savons pas : mais le service de rameur exigeait des hommes encore vigoureux. On fera bien de ne considérer comme disponibles que les 2/3 des hommes adultes : soit, pour 18.000 thètes, 12.000 rameurs par exemple.

Le nom de *thète* signifie essentiellement « journalier agricole » (Hés., *Œuvres et Jours*, 600). Il est devenu très anciennement nom de la 4e classe. Cf. mon *Trésor d'Athènes*, p. 169.

Athènes a des archers en 480 : Plut., *Them.*, 14, et en 479 : Hér., IX, 22. Rien n'indique que ces archers fussent des mercenaires.

Sur les 100 premiers triérarques, cf. Arist., Ἀθ.π., 22. Sur l'institution par la suite, cf. mon t. II, p. 45, 90.

Sur Clinias, Hér. VIII, 17. Voir la généalogie dans Kirchner, *Prosop. att.*, non pas s. v., mais t. II, p. 442.

Pour le nombre de thètes, il faut se rappeler que, si l'équipage de la trière est de 200 hommes, il ne faut compter là-dessus que 170 rameurs normalement (Cartault, *La trière attique*, et Torr, *Anc. Ships*). Ainsi par exemple, pour 100 trières, 17.000 rameurs.

Sur le nombre de vaisseaux athéniens en 480, cf. Obst, *Der Feldzug des Xerxes*, p. 72. Le seul chiffre qui compte est pour moi celui de 127 (Hér. VIII, 1).

En comptant les hoplites disponibles pour la flotte, on n'oubliera pas ceux qui sont restés avec Aristide le jour de Salamine : Hér. VIII, 95. Les 20 vaisseaux donnés à Chalcis devaient être montés par les 4.000 Athéniens possessionnés dans cette ville : ci-dessus, § 336.

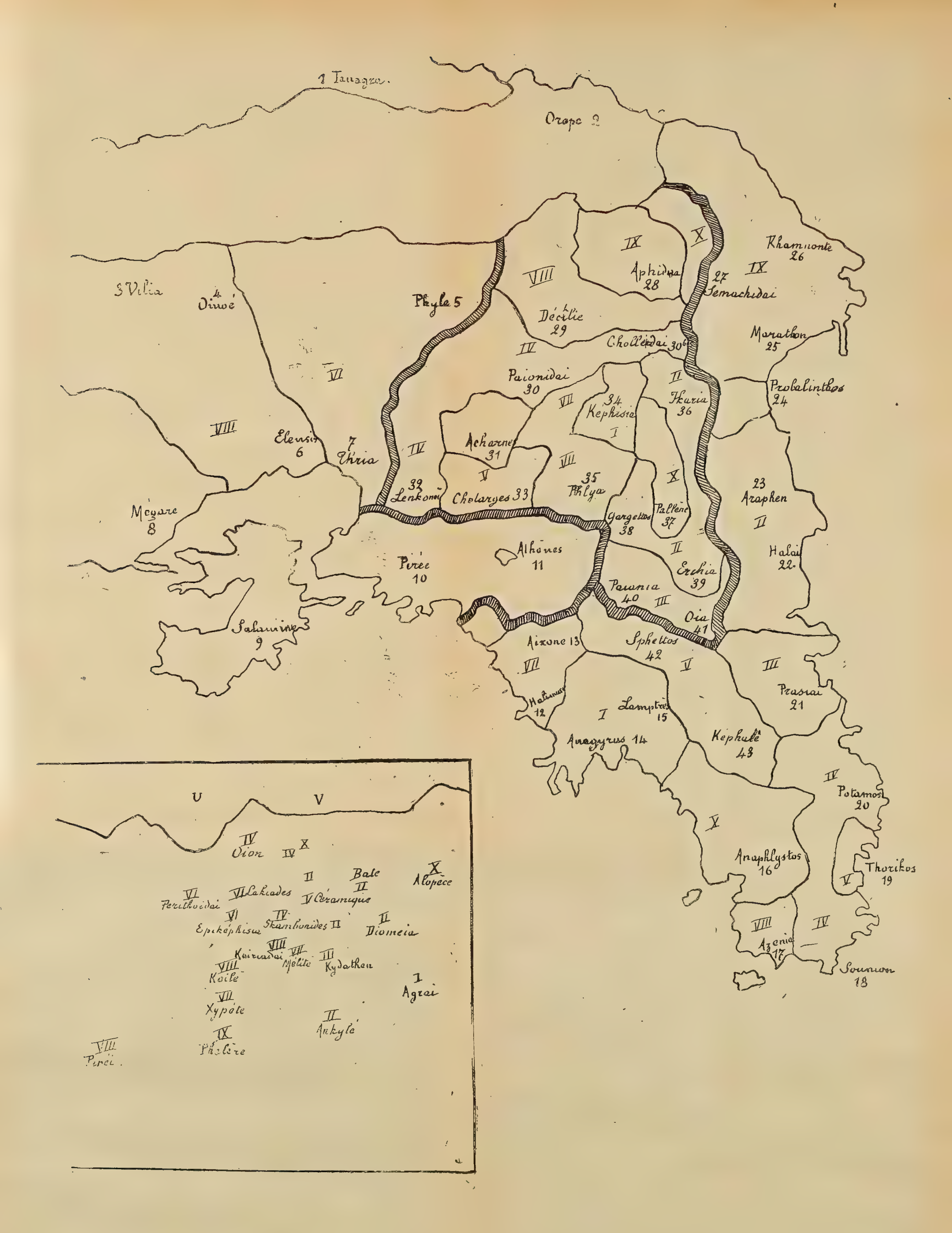
**344**) D'ailleurs, la transformation s'opérait alors. Les gens de l'Attique affluaient au Pirée, dont la grandeur n'était encore qu'à ses débuts vers 500. Dès le début, on y compta autre chose que les trittyes paraliennes. Puis les gens de la plaine vinrent s'y joindre peu à peu, laissant les champs à cultiver aux esclaves. Ainsi se prépara l'avenir d'Athènes.

**345**) Les bornes qui marquaient l'emplacement des trittyes sur les quais du Pirée se trouvent au *Corpus Inscrip. Attic.*, auj. *Inscriptiones Graecae*, I, 500, 502, 517, *Suppl.*, 517 *a*, 517 *b* (cf. Foucart, *Journ. des Savants*, 1907, p. 177 sqq.). Sont représentées sur les bornes que nous avons : la Pandionis (côte et intérieur), l'Akamantis (ville), l'Oinéis (côte et ville), l'Hippothonthis (côte et ville). On voit qu'il y a là l'indice d'une véritable inscription maritime s'étendant à tout le pays (classes supérieures exclues). Toutes les inscriptions sont du début du v$^e$ siècle : plus tard, vu les facilités de recrutement qu'offrait à Athènes la population flottante du Pirée, on a pu se passer de l'institution jusqu'au milieu du IV$^e$ siècle (cf. mon t. II, p. 93).

**346**) Revenons en 480. On voit dans quelle mesure la préparation de la flotte qui vainquit à Salamine fut un phénomène remarquable, remarquable surtout par sa rapidité. On voit comment il s'explique en grande partie par l'action des grands propriétaires. Et on se rend compte une fois de plus de l'importance qu'avaient encore les antiques γένη et leurs domaines dans l'Attique du début du v$^e$ siècle.

**347**) Le gouvernement des grandes familles en Attique jusqu'au VII$^e$ siècle inclus est bien connu. Cf. Töpfler, *Attische Genealogie* (un

peu vieux : on trouvera les principaux arbres généalogiques dans Kirchner, *Prosop. Attica*). Sur 127 dèmes clisthéniens, 28 portent des noms gentilices : sur ce nombre, 11 sont dans la plaine intérieure, 10 dans la banlieue d'Athènes. Ceci indique bien où était, encore au VIe siècle, le siège de l'influence de la grande propriété. Pour le Ve siècle, cf. mon t. II, p. 93, etc.



1 Tanagra.
Orope 2
3 Vilia
4 Oinoé
Phyle 5
Eleusis 6
7 Thria
Mégare 8
Salamine 9
Pirée 10
Athènes 11
Aixone 13
Anagyrus 14
Lamptres 15
Anaphlystos 16
Azenia 17
Sounion 18
Thorikos 19
Potamos 20
Prasiai 21
Halai 22
23 Araphen
Probalinthos 24
Marathon 25
Rhamnonte 26
27 Semachidai
Aphidna 28
Décélie 29
Paionidai 30
Acharne 31
32 Leukonoi
Cholarges 33
34 Kephisia
35 Phlya
Ikaria 36
Pallene 37
Gargettos 38
Erchia 39
Paeania 40
Oia 41
Sphettos 42
Kephalê 43
U
V
Oion
Alopece
Bate
Céramique
Lakiades
Perithoidai
Epikephisia
Skambonides
Diomeia
Mélite
Kydathen
Koile
Agrai
Xypéte
Ankyle
Phalère
Pirée

XV

## La chronologie de la grande guerre médique (480-479)

**348**) La source essentielle est, comme on sait, Hérodote. Or, si l'on peut discuter sur la mesure dans laquelle il a fait usage de sources écrites, la question n'est pas douteuse, en tous cas, pour le récit même de la campagne, pour lequel a été utilisé un écrit ionien fait du point de vue (je ne dis pas sous une tendance) perse. Le journal de marche de l'expédition de Xerxès, en particulier, a été emprunté tel quel, et sans qu'Hérodote se préoccupât même toujours de l'insérer dans la trame de son récit. C'est ainsi qu'il dit que « la flotte partit de Therma 11 jours après le roi », sans avoir parlé au préalable du départ du roi (VII, 183). C'est ainsi qu'il dit que Xerxès arriva à Malis « le 3e jour », sans indiquer son *terminus post quem* (VII, 196). On peut donc reconstituer ce journal de marche : c'est un document sûr.

**349**) Sur la question des sources d'Hérodote, cf. en dernier lieu Obst, *Der Feldzug des Xerxes*, p. 29, 39, etc. Je considère comme acquis qu'Hérodote n'a pu négliger les sources écrites qui s'offraient à lui, Dionysios de Milet ou autres. Est-ce Dionysios qui a été consulté dans le cas qui nous occupe ? peu importe le nom propre. Ce qui est sûr, c'est que le récit d'historiens ioniens comme lui reposait sur le témoignage de gens ayant pris part à l'expédition du côté perse, plus précisément sur la flotte perse (ne pas aller jusqu'à supposer l'existence de *Mémoires*). Hérodote lui-même a causé souvent avec des hommes ayant accompagné la reine Artémise, mais ici nous rentrons dans le domaine des sources purement orales de l'historien, plus flottantes de leur nature puisqu'elles n'ont été fixées par l'écriture qu'au bout d'un demi-siècle.

**350**) Il est une première indication sur laquelle nous appelons l'attention, parce qu'elle a été négligée par les historiens modernes.

Hérodote dit formellement qu'après la revue qui eut lieu le lendemain de la bataille des Thermopyles, l'armée de terre se mit en marche le lendemain, mais que la flotte resta trois jours à Hestiée, puis gagna Phalère en trois autres jours (VIII, 66). Puis le récit donne bien l'impression que le conseil de guerre a lieu le jour même de l'arrivée de la flotte ; en tous cas l'on ne peut prolonger beaucoup le séjour des Perses en face de Salamine, car il est des occasions où « les canons partent tout seuls ». *Ainsi il ne s'est pas écoulé plus de huit jours entre les batailles des Thermopyles et de Salamine.*

**351**) Sur le conseil de guerre de Xerxès, cf. Obst, *l. c.*, p. 134, 166 (je renvoie à cet ouvrage, parce qu'il dispense de donner la bibliographie antérieure). M. Obst est très affirmatif à placer le conseil le jour même de l'arrivée de la flotte, et la bataille de Salamine le lendemain. On peut *à la rigueur*, en supposant que la flotte soit arrivée le soir, admettre 24 heures de battement. Ceci permet de conserver l'anecdote d'Eschyle, qui a vécu ces journées (*Perses*, 351 sqq.) : « Un soldat grec... vint dire à Xerxès, ton fils, qu'à l'instant où les noires ombres de la nuit seraient descendues, les Grecs abandonneraient la position. A cette nouvelle, Xerxès... ordonne à tous les amiraux, qu'à l'instant où la terre cesserait d'être éclairée par les rayons du soleil. ...ils ferment tous les passages... Les troupes se préparent sans confusion, sans négligence ; *elles prennent le repas du soir*... Quand la lumière a disparu, ...chacun regagne son navire », etc.

**352**) La chronologie des journées des Thermopyles et de Salamine a été redressée par M. Bury, qui a montré comment Hérodote n'avait pas vu clair dans ses données et avait été amené à dédoubler la tempête fatale à la flotte perse. Le jour de l'arrivée de la flotte perse dans le golfe Pagasétique coïncide avec celui de l'arrivée de Xerxès à Malis ; les 3 jours suivants sont ceux de la tempête, puis viennent les trois jours de bataille sur terre et sur mer (VII, 188, 191, 210 ; VIII, 23). Quant au déplacement de la flotte de Therma en Eubée, il eut lieu onze jours après le départ de Xerxès de Therma.

**353**) L'article de M. Bury se trouve dans l'*Annual of the Brit. School*, 1895-6. Cf. Obst, *l. c.*, 114, 126. On peut considérer comme acquis qu'il n'y eut qu'une tempête, celle qui suivit immédiatement l'arrivée de la flotte perse dans le golfe de Pagases, dura 3 jours, endommagea la flotte, et dont Xerxès attendit la fin pour engager la lutte. Quant à la tentative des Perses pour tourner l'Eubée, tentative que la dite tempête a, d'après Hérodote, réduite à néant, je ne partage pas à cet égard le scepticisme de M. Obst ; la reconnaissance des Grecs envers Poseidon et

Borée s'expliquerait mal si les forces naturelles personnifiées par ces divinités ne les eussent délivrés du danger (très sérieux) d'être tournés par l'Euripe.

**354**) Nous résumerons donc ainsi la campagne, en appelant J le jour du départ de Xerxès de Therma :

J) Xerxès part de Therma avec l'armée.

J + 11) Xerxès arrive à Malis, ayant fait 250 kilomètres en 10 jours (25 kilomètres par jour, marche normale). La flotte vient de Therma à Pagases, en détachant l'escadre chargée de tourner l'Eubée.

J + 12, J + 13, J + 14) Tempête qui détruit cette escadre.

J + 15, J + 16, J + 17) Combats sur terre aux Thermopyles, sur mer à l'Artémision.

J + 18) Xerxès passe en revue son armée et montre à ses marins, venus d'Hestiée, les cadavres des Grecs (VIII, 25).

J + 19, J + 20, J + 21) Xerxès va des Thermopyles à Athènes (40 kilomètres par jour, marche forcée).

J + 22) Athènes occupée. La flotte perse reçoit l'ordre de partir d'Hestiée (la marche de conserve de l'armée et de la flotte est le fond de la stratégie perse).

J + 23) Xerxès à Athènes, fait peut-être commencer la digue vers Salamine et le mouvement de l'armée vers le Péloponnèse. La flotte contourne l'Attique.

J + 24) Xerxès à Phalère. La flotte y arrive. Conseil de guerre.

Nuit de J + 24 à J + 25) Manœuvre de la flotte.

J + 25) Bataille de Salamine.

Notons que cette chronologie relative subsiste, même si l'on n'adopte pas la chronologie absolue, que je vais essayer de déterminer.

**355**) L'étape d'infanterie est naturellement une quantité variable ; dans l'antiquité comme de nos jours, elle allait de 20 à 50 kilomètres (100 stades à 250 stades) : Hérodote évalue la journée de marche à 150 stades (V, 53), ailleurs à 200. Quant aux navires, ils faisaient 700 stades dans une longue journée, 600 stades dans une nuit (Hér., IV, 86) : soit 250 kilomètres dans les 24 heures. Il faut en rabattre pour une flotte comprenant des unités de valeurs diverses. Mais, dans l'ensemble, une armée et une flotte avançant parallèlement, la seconde allait facilement 5 fois plus vite que l'autre.

M. Obst (p. 108, 127) rejette de l'histoire le 2<sup>e</sup> jour de combat aux Thermopyles. Mais il conserve les 3 jours de combat à l'Artémision et la coïncidence du dernier combat sur terre et sur mer, ce qui pour nous est l'important. Quant aux opérations de l'armée perse jusqu'à l'enga-

gement aux Thermopyles, Hérodote nous laissant complètement dans le vague à ce sujet, nous n'avons pas de contrôle.

Sur la marche de Xerxès jusqu'à Athènes, cf. Obst, p. 132. Une journée pour déboucher en Béotie, une seconde pour traverser la Béotie, une troisième pour franchir les cols du Parnès, un ou deux jours pour atteindre et occuper Athènes, c'est certainement une marche rapide, et le roi Xerxès n'a pas dû compter ses traînards. Mais ainsi s'explique l'absence d'anecdotes et de souvenirs relatifs au passage de Xérxès à Thèbes, dans Hérodote.

Sur le moment de l'engagement à Salamine, M. Obst (p. 157) conserve l'anecdote de Plutarque, *Thém.*, 14 : moi aussi. La brise de mer qu'attendent les Grecs pour attaquer se leva (en octobre, cf. ci-dessous) vers 10-11 heures du matin : les Perses cherchaient à envelopper la flotte grecque et n'avaient aucune raison d'aller la chercher dans les anfractuosités de la côte de l'île. Le jour tombant, en octobre, vers 4-5 heures du soir, la bataille a duré environ 6 heures : « Enfin la nuit montra sa sombre face, et nous déroba au vainqueur », dit le courrier perse d'Eschyle (*Perses*, v. 351 sqq.).

**356**) Pour établir la chronologie absolue, nous disposons d'une indication utile : celle de l'éclipse de soleil du 2 octobre 480. Hérodote mentionne cette éclipse à une place erronée, mais si son anecdote est mal datée (parce qu'il se souciait peu de la chronologie), je crois qu'elle peut être utilisée en son fond. Il dit que cette éclipse eut lieu au moment où Xerxès se mettait en marche, et que les mages l'interprétèrent favorablement (VII, 37). Au lieu de placer l'incident au départ de Sardes, ce qui est inadmissible, il faut, selon moi, le placer au départ de Therma, qui serait ainsi fixé au 2 octobre.

Dès lors, nous placerons l'arrivée à Malis et le mouvement de la flotte le 12 octobre, la tempête, qu'Hérodote place « en été » pour en accentuer le caractère miraculeux (VIII, 12), mais qui fut une tempête d'équinoxe des plus normales, les 13, 14, 15 octobre, les combats des Thermopyles et de l'Artémision les 16, 17, 18 octobre, la prise d'Athènes le 23, et la bataille de Salamine le 26. Xerxès rentre en Boétie et y laisse Mardonius en novembre : « la saison propice aux opérations était passée » (VIII, 113). Une anecdote nous apprend d'ailleurs que la bataille de Salamine fut livrée au moment des semailles d'automne, qui se placent en effet en Grèce en octobre-novembre.

Hérodote parle en un autre endroit de l'éclipse du 2 octobre 480. Il dit que Cléombrote ramena les Péloponnésiens de l'isthme, parce que, tandis qu'il sacrifiait contre les Perses, le soleil s'obscurcit (IX, 10). On entend généralement qu'il s'agit d'une velléité d'offensive qu'aurait eue le roi de Sparte après Salamine et qui

fut découragée par le phénomène céleste. Je crois qu'il s'agit plutôt de la mobilisation des Péloponnésiens, effectuée au moment où Xerxès allait quitter Therma : le corps de Léonidas n'était que l'avant-garde de l'armée. L'éclipse du 2 octobre fut la raison ou le prétexte qui arrêta Cléombrote à l'isthme. On ne laissa là que les travailleurs destinés à la construction du mur : encore le travail ne fut-il poussé avec activité qu'à la nouvelle des Thermopyles (VIII, 71).

**357**) Sur l'éclipse du 2 octobre 480, cf. Ginzel, *Griechenland*, p. 8, etc, p. 174-176, carte V. Elle fut surtout marquée pour l'Afrique mineure, mais fut nettement visible en Grèce : elle eut lieu vers midi ou 1 heure. Il faut seulement laisser de côté, s'il s'agit de Therma, le ἀπό ἀνατολῶν du Schol. Arist., III, 581 (Dindorf). On a pensé aussi à l'éclipse du 19 avril 481, mais, à s'en rapporter à Hérodote, Xerxès n'était pas encore à Sardes à ce moment (cf. ci-dessous) : il faudrait, en ce cas, que le présage eût été vu et interprété à Suse.

Sur le climat grec en général, cf. Philippson, *Griechenland*, p. 8, etc.. Sur les variations qu'il a pu subir au cours de 2.000 ans, cf. Éginitis, *Le climat d'Athènes*. Ces variations ne peuvent avoir d'importance réelle que localement. Les tempêtes d'équinoxe étaient, alors comme aujourd'hui, bien connues. En été, l'Archipel connaît de forts coups de vent (meltems), mais, en 480, il s'agit d'une tempête de 3 jours. Hérodote, outre le désir de faire ressortir le miracle, a pu être influencé par la mention des Olympies, etc. : au temps où il écrivait, ces fêtes avaient été replacées en plein été (voir § 360).

L'anecdote sur les semailles d'automne est l'oracle Hér. VII, 141. Je suis de ceux qui croient qu'au v^e siècle la moisson, en Grèce comme en Italie, était légèrement plus tardive qu'à présent (voir la question discutée dans Busolt, *Griech. Gesch*, III, p. 911). Mais je ne vois pas de raison pour qu'une modification correspondante doive être admise pour l'époque des semailles, qui aujourd'hui se fait en novembre.

Sur l'éclipse du 2 octobre 480, visible en Grèce, cf. ci-dessus. Il serait peu vraisemblable que Sparte n'eût pas fait le geste d'appuyer Léonidas par une armée plus nombreuse, mais le moral de cette armée ne devait pas être élevé : Léonidas se considérait comme sacrifié, et on sait quelle peine, encore en 479, les Péloponnésiens eurent à franchir l'isthme. A partir des Thermopyles, Hérodote nous les montre uniquement absorbés par le travail de fortification de l'isthme (VII, 207 ; VIII, 71 ; IX, 7, 199), lequel n'était même pas achevé dans l'été de 479. Au reste, tout ceci est trop vague pour autoriser une conclusion ou pour l'infirmer.

**358**) Quelles sont les conséquences de ces déductions pour la chronologie générale de la campagne ?

Xerxès est arrivé à Sardes à la fin de 481, et y a hiverné, comptant partir au printemps de 480 (VII, 37). Mais des tempêtes d'équinoxe (mars ou avril 480) ont détruit le pont de l'Hellespont, et il a fallu des semaines pour le refaire. Ainsi s'explique que le départ de Sardes n'ait eu lieu qu'en juin, et le passage de l'Hellespont, qui dura 7 jours (VII, 56), en juillet, quatre mois avant la prise d'Athènes, pour compter comme les Grecs (VIII, 81). Xerxès était encore en août à proximité des détroits, si l'on en croit une anecdote d'Hérodote : car les vaisseaux que le roi a vu passer, portant du blé de Crimée en Grèce (VII, 14), n'ont pu passer avant cette époque. Lui laissant le temps de faire 400 kilomètres, on placera en septembre le séjour assez long (VII, 131) à Therma. Suit le départ (2 octobre), les combats des Thermopyles (16, 17, 18), la bataille de Salamine (26). En novembre, le roi est en Béotie, où il laisse Mardonius. Il regagne en 45 jours l'Hellespont (VIII, 115), où il arrive à la fin de 480. Artabaze, qui l'a escorté, revient en s'arrêtant trois mois au siège de Potidée (janvier-avril 479), donc ne rejoint qu'en mai Mardonius (VIII, 129). Les négociations sont engagées à Athènes, et se prolongent (VIII, 141). Ce n'est que le 10ᵉ mois après Salamine, donc en juillet 479, que se place la prise d'Athènes par Mardonius (IX, 3). Les Spartiates font attendre au moins 10 jours leur mobililation (IX, 8) : ce n'est donc qu'en août que les armées sont en présence en Béotie, où elles restent au moins 10 jours en présence (IX, 41). La bataille de Platées se place à la fin d'août : la pénurie d'eau, que signale Hérodote, s'explique bien à cette date (IX, 50). La chute de Thèbes, qui est d'un mois postérieure, est de la fin de septembre (IX, 86, 87). Mycale est, sinon du même jour que Platées (IX, 90, 100), au moins de peu de jours postérieur (août). On sait que l'hiver (octobre ou novembre 479) trouve les Grecs devant Sestos (IX, 117) : Artabaze, qui a bien mis deux mois à ramener les restes de l'armée battue à Platées, est forcé d'aller passer à Byzance. C'est son armée qui a réprimé la révolte de Babylone en 478.

**359**) Sur le pont de l'Hellespont, cf. Hér. VII, 336. H. ne donne aucune indication précise sur le moment de la destruction, si ce n'est qu'il la place immédiatement avant le départ de Xerxès de Sardes. Mais la colère du Roi s'explique mieux si l'évènement a jeté une perturbation notable dans ses projets. La réfection exigea certainement des semaines de travail.

Je ne prétends certes pas que l'anecdote des vaisseaux du Pont soit vraie : je dis seulement que, si l'on place les évènements plus tôt que je ne fais, elle est certainement fausse. La moisson dans la Russie méridionale ne pouvait être antérieure à juillet (dans la Pologne, la fête terminale des moissons est le 15 août). Et les documents athéniens du

v^e^ et du iv^e^ siècles attestent que les vaisseaux de blé ne franchissaient pas les détroits avant le mois d'août au plus tôt (cf. mon tome II, p. 331, 412).

Hérodote (VII, 131) dit que Xerxès resta à Therma ἡμέρας συχνάς : il faut bien admettre une quinzaine de jours. Il n'en fallait pas moins pour rassembler les forces qui pouvaient être restées « à la traîne », s'orienter sur les dispositions des Grecs, vérifier si les voies étaient libres en Thessalie, etc. D'autre part, il ne faut pas prolonger trop ce séjour : le Roi devait être déjà pressé.

Le récit d'Hérodote laisse l'impression que Xerxès partit d'Athènes aussitôt après Salamine, mais s'arrêta quelque peu en Thessalie avant le trajet de 45 jours qui le ramena en Asie, sans qu'il y ait lieu, je crois, de descendre plus bas que je n'ai fait. Cf. Obst, *l. c.*, p. 171. Le récit fameux d'Eschyle (*Perses*, 478 sqq.) sur le retour des Perses peut s'appliquer tout aussi bien au retour d'Artabaze à l'automne de 479 — à supposer qu'il ait un fond historique.

La date de la prise d'Athènes par Mardonius est donnée par Hérodote, qui indique aussi avec assez de précision les délais de la mobilisation spartiate : Thucydide (I, 89) donne aussi à penser que Mardonius séjourna un certain nombre de jours à Athènes. Pour les journées qui précédèrent Platées, il y a une certaine confusion dans la chronologie d'Hérodote : voir la discussion dans Obst, *l. c.*, p. 190, 193. On peut à la rigueur rejeter la bataille de Platées jusqu'en septembre.

Je suis de ceux qui estiment que, non seulement la flotte athénienne reparut forcément en Attique au moment de l'attaque de Mardonius en juillet 479 (Obst, p. 208), mais encore qu'elle n'en partit probablement qu'après : ceci explique que les Grecs n'aient pu aborder l'Ionie qu'aux approches de l'automne, bien mieux que la crainte invoquée par Hérodote (VIII, 132). L'élément le plus redoutable des forces perses, les Phéniciens, avaient été renvoyés chez eux dès le début de 479 (cf. Obst, p. 213), sans doute parce qu'ils avaient porté le principal poids de la bataille de Salamine : sur la différence entre les forces navales phéniciennes vers 500, à l'Eurymédon (280 : Plut., *Cim.*, 12, 13), et vers 400, cf. chap. X. Le synchronisme de Platées et de Mycale (cf. Obst, p. 215) peut être historique, sauf que Mycale a suivi Platées de quelques jours. Artabaze ne peut guère atteindre Byzance avant décembre : à ce moment, il y avait donc encore des forces grecques importantes devant Sestos. Mais il ne faudrait pas, je crois, prolonger outre mesure le siège de cette petite place : du reste la question est de peu d'importance.

Xerxès était encore à Sardes au moment de la bataille de Mycale (Hér. IX, 107) : après, Hérodote nous manque. Mais il est vraisemblable que le roi attendit le retour d'Artabaze pour reprendre le chemin de la Haute-Asie, si même il ne resta pas encore en Asie-Mineure en 478 (cf. Thuc., I, 128 sqq.). Nous parlerons tout à l'heure de la révolte de Babylone.

**360**) Il reste à parler de la manière dont ces évènements importants s'enchâssent dans la chronologie grecque ou perse.

En ce qui concerne la chronologie grecque, on sait qu'avant l'adoption de l'ère des olympiades au IIIe siècle av. J.-C., elle repose sur la liste des archontes athéniens. Hérodote, par une indication qui est unique dans son ouvrage, place la prise d'Athènes sous Kalliadès, qui fut en effet archonte de juillet 480 à juillet 479 (VIII, 51). On sait en outre que le séjour de Xerxès à Athènes (vers le 22 octobre) coïncida avec la procession d'Iacchos (le 20 boédromion) (VIII, 65). Boédromion coïnciderait donc avec octobre, et l'année de Kalliadès aurait commencé vers le 1er août, ce qui est tardif.

La chronologie spartiate ne donne pas grand chose. Cependant, on sait que la prise d'Athènes par Mardonius (juillet 479) coïncidait avec les Hyacinthies (IX, 7). D'après son caractère originaire, cette fête serait celle du commencement de l'été. Elle tomberait donc alors tard aussi.

Enfin, Hérodote fait allusion aux Carnées et aux jeux olympiques vers le moment où Xerxès va partir de Therma, le 2 octobre (VII, 206). Quant à l'anecdote des transfuges arcadiens annonçant au Roi la fête d'Olympie après la bataille des Thermopyles (octobre), elle n'est probablement pas fausse, mais la place où elle est relatée atteste une fois de plus le dédain de l'historien pour la chronologie (VIII, 26). Septembre, pour les Olympies, est déjà une date tardive.

Il n'y a rien d'étonnant à voir ces fêtes ainsi décalées. Les calendriers grecs ont été fixés en général au début du VIe siècle. Or, le système suivi, l'*octaétéride*, les mettait en retard d'un mois au bout de 160 ans. Ils devaient donc bien avoir pris quelque retard dès 480.

**361**) L'archonte Kalladès est celui à partir duquel la liste est connue sans interruption jusque vers 300 (Kirchner, *Prosop. att.* II, fin) : avant, il y a quelques lacunes. Quant à l'anecdote sur les Eleusinies, elle peut être utilisée chronologiquement parce que le séjour des Perses en Attique (en 480) fut très court : elle fait coïncider boédromion avec octobre, donc commencer l'année le 3 août. Si l'on remonte le cycle octaétérique on verra qu'en 560 l'année attique a commencé le 19 juillet. L'octaétéride ayant été instituée très vraisemblablement en 566 (introduction des Panathénées quadriennales, Eusèbe *s. a.*), on peut placer le commencement du cycle le 26 juillet. Mais on ne sait pas exactement quel était l'ordre des intercalations : il paraît seulement que l'année 434–433 fut embolimique (cf. ma *Note sur la chronologie attique*), donc aussi 562–1. Au reste, la question n'a d'intérêt historique qu'au point de vue de la date de Marathon : 490-89 ayant été embolimique

(comme année correspondante à 562-1), il est certain que dans le cycle commençant en 494, il n'y eut qu'une intercalation jusqu'en 490. Donc l'année de Phénippe a commencé le 25 ou 26 juillet 490, et, si la bataille de Marathon a réellement coïncidé à peu près avec la pleine lune de Métagitnion (cf. Hauvette, *Hérod. hist. des guerres médiques*, p. 270), elle a eu lieu vers le 10 septembre. Voici comment on peut imaginer la marche de l'octaétéride 486-478 (en supposant qu'outre l'intercalation de la 5e année, il y en eut la 3e et la 8e, ce qui est le plus vraisemblable) :

| | |
|---|---|
| 10 août | 486 |
| 30 juillet | 485 |
| 19 juillet | 484 |
| 7 août | 483 |
| 27 juillet | 482 |
| 15 août | 481 |
| 4 août | 480 |
| 24 juillet | 479 |
| 12 août | 478 |

**362**) Sur les Hyacinthies, cf. Saglio-Pottier, *Dict. des Antiq.*, s. v. *Hyacinthia*. Clest une fête qui célèbre la mort de la végétation sous les coups du soleil, donc une fête de juin à l'origine. En 390, elle est redevenu fête de juin par suite de la correction du calendrier spartiate (cf. mon tome II, p. 262). Quant aux Karnées (*ibid.*, s. v. *Karneia*), c'est une fête destinée à implorer Apollon Karneios pour les troupeaux succombant à la sécheresse et pour le succès de la vendange imminente, donc fête d'août à l'origine.

Sur le calendrier spartiate, cf. Pareti, *Note sul calendario spartano*, et mon compte-rendu : *Revue des Et. gr.*, 1911, p. 491. La marche de l'octaétéride spartiate est exactement reconstituée par M. P. pour l'époque de la guerre du Péloponnèse, et remonte non seulement à l'époque des guerres médiques, mais au vie siècle et sans doute à l'éphorat de Chilon. Mais l'ouvrage de M. Poralla (*Prosop. der Lakedäm.*, s. v. Χειλων) me porte à placer cet éphorat, non en 560, mais en 556, ce qui ne change que le numéro des années intercalaires (désormais 2e, 4e, 7e). Nous prendrons donc les dates suivantes pour le début des années de la première octaétéride :

| | |
|---|---|
| 5 août | 556 |
| 25 juillet | 555 |
| 13 août | 554 |

| | |
|---|---|
| 2 août | 553 |
| 21 août | 552 |
| 10 août | 551 |
| 30 juillet | 550 |
| 18 août | 549 |
| 7 août | 548 |

Ainsi le 1[er] mois de l'année spartiate est alors, en gros, août : d'après ce que nous avons dit ci-dessus, les Hyacinthies tombent le 11[e] mois et les Karnées le 1[er] mois (cf. *Rev. Et. gr.*, 1911, p. 491). En 490, l'année spartiate commence le 25 août, et la fête qui empêche les Spartiates d'arriver à temps à Marathon (ci-dessus) est bien la fête carnéenne. En 480, l'année spartiate commence le 4 septembre, et les Karnées qui empêchent les Spartiates de suivre aussitôt Léonidas (Hér. VII, 206) tombent entre le 10 et le 15 septembre. En 479, l'année spartiate commença le 24 août, et les Hyacinthies tombent donc bien au moment de la prise d'Athènes par Mardonius (juillet).

**363**) Les Olympies sont mentionnées par Hérodote comme ayant coïncidé à peu près avec les Karnées (VII, 206; VIII, 72), donc ayant eu lieu vers le 17 septembre, avant les évènements d'octobre : ceci mérite plus de créance que l'anecdote VIII, 26. Si les Olympies de 480 sont tombées le 17 septembre, celles de 568 sont tombées le 31 août. Si vraiment les Olympies de 572 ont été les premières du cycle octaétérique régulier (cf. chap. XII), et fêtées à leur date canonique, la première pleine lune après l'entrée du soleil dans le Lion (cf. A. Mommsen, *Die Zeitfeier d. Olympien*, p. 1 sqq.), elles sont tombées le 15 août 572. On voit donc que, dans le calendrier olympique on intercalait deux fois dans la première moitié de l'octaétéride, une fois dans la seconde (2[e], 4[e], et 7[e] années sans doute, comme à Sparte). La fête olympique de 456 devait donc tomber le 23 septembre, au moment où Oenopide fit sa correction (cf. chap. XII).

Sur l'octaétéride, cf. chap. XII. L'origine en est pythique, les premières Pythies normales étant de 582 (cf. Saglio-Pottier, *Dict.*, s. v. *Pythia*). Mais il est curieux qu'à Delphes on ait attendu plus longtemps qu'ailleurs pour corriger le calendrier. Les Pythies sont une fête de la canicule, se célébrant parfois dans le mois des Panathénées (Pind., Ol. XIII, 40), juillet-août à l'origine (22 juillet 584, 6 août 578). En 394, elles tombent en septembre (502, 6 août, et 498, 21 août — 422, 21 août, et 418, 5 septembre). En 346, c'est franchement une fête d'automne (342, 5 septembre, et 338, 20 septembre). Cf. mon t. II, p. 131, 400.

**364**) Un mot encore sur la chronologie grecque antérieure à 480. Les données d'Aristote ('Αθην. πολιτ., 22) sont entachées d'une erreur que j'ai tenté d'expliquer (mon *Trésor d'Ath.*, p. 11-2) : l'essentiel est qu'il n'y

a pas d'incertitude sur l'archontat de Phénippe 490-489, date de Marathon (Cf. KIRCHNER, *Prosop att.*, 13.976). Les données d'Hérodote permettent encore de situer exactement la révolte de l'Ionie (§ 370) : par ailleurs, on n'a que les indications des chronographes postérieurs rattachées à la chronologie olympique, donc dignes de foi à partir du début du VIe siècle (chap. XII). Par exception, on a des données rattachées à la chronologie pythique (cf. Paus., l. X, VII, 1 sqq.).

**365**) Quant à la chronologie perse, qui était au moins aussi familière à un Ionien du temps des guerres médiques que les chronologies grecques, Hérodote l'établit parfaitement. Il dit que Xerxès se mit en marche à la fin de sa 5e année (VII, 20). Ceci se rapporte, non au départ de Sardes, mais à l'arrivée du roi en Asie-Mineure, et l'année est comptée sans doute à la manière perse, qui devait coïncider avec la manière babylonienne : l'année allait de Nisan à Nisan (mars-avril). Ainsi la 4e année de Xerxès se couvre à peu près avec l'an 481. Sa 1re année est 485, et nous savons en effet que Darius est mort dans l'hiver 486-5. Des documents babyloniens nous permettent de placer la révolte de Babylone dans les 7e et 8e années de Xerxès (479-478), ce qui concorde avec nos données. Je remarque en passant que ces déterminations doivent nous guider dans l'étude de la chronologie des papyrus d'Assouan, contemporains de Xerxès, Artaxerxès I et Darius II. Au reste, la chronologie perse ne donne pas lieu à des difficultés sérieuses.

**366**) Nous avons vu que Xerxès n'a passé l'Hellespont que dans l'été de 480. On pourrait donc être tenté de croire, quand Hérodote dit qu'il se mit en marche à la fin de sa 5e année (VII, 20), qu'il a en vue une année ionienne commençant, comme l'année attique, en juillet. Mais il ne faut pas subtiliser. Je crois que l'historien ionien suivi par Hérodote a en vue le branle-bas de combat de l'hiver 481-0, et se réfère à une année naturelle de printemps à printemps, laquelle se couvre avec l'année babylonienne de Nisan en Nisan (voir les indications sur la révolte de l'Ionie : Hér. VI, 18, 31, 42, 43, 46, 95).

La mort de Darius mal fixée, à mon sens, par Ed. MEYER, *Forsch. z. alt. Gesch.*, II, p. 476, 501 (d'après les documents babyloniens). Elle tombe entre le 17e jour du 7e mois et le 22e jour du 8e mois, soit en novembre 486. La 36e année de Darius est 486-5, sa 1re année 521-520, la 8e année de Cambyse 522-1 (les usurpateurs, Gaumâta etc., disparaissant dans la chronologie officielle). En effet, l'éclipse du 16 juillet 523 est placée correctement dans la 7e année de Cambyse 523-2 (SIDERSKY, *Etude sur la chronologie chaldéenne*, p. 14).

**367**) Les évènements de Babylone restent obscurs sur bien des points. Nous savons qu'après la grande révolte du début du règne de Darius (521), la ville paraît s'être tenue tranquille jusqu'à l'avènement de

Xerxès, puis qu'il y eut des troubles au début du règne de celui-ci, troubles qui auraient été réprimés par Mégabyze, enfin que les troubles se renouvelèrent à l'époque de la grande guerre médique (cf. Lehmann-Haupt dans Obst, *l. c.*, p. 38, 213 et surtout p. VIII ; Ungnad, *Vorderasiat. Schriftdenkm. der Mus. z. Berlin*, 3-6). Nous constatons qu'en sa 8<sup>e</sup> année (478) Xerxès a encore une attitude conciliante, s'intitule « roi de Babylone », se donne encore pour souverain national. Puis le titre disparaît la 10<sup>e</sup> année (476) pour ne plus reparaître. C'est à ce moment qu'on place l'enlèvement de la statue de Bel, qu'Hérodote mentionne (I, 183), sans en voir, semble-t-il, la portée politique. La révolte aurait donc été réprimée en 477-6 ; les 19 ou 20 mois de siège qu'Hérodote rapporte au siège sous Darius (III, 152) se rapporteraient, d'après les savants cités ci-dessus, à celui-ci. Quant à Artabaze, je remarque que, s'il ne resta pas en Asie-Mineure, il y fut renvoyé, puisqu'il apparaît chargé de négociations avec Pausanias (Thuc. I, 129) : son armée pourrait lui avoir été enlevée, et confiée à Mégabyze, pour le siège de Babylone. Xerxès est-il resté en Asie-Mineure en 478 et 477, pour négocier avec Pausanias (cf. § 359) ? Il semble avoir attendu la chute de celui-ci (471), marquant l'échec définitif des négociations tentées avec lui, pour tenter le dernier effort qui aboutit à la bataille de l'Eurymédon (cf. mon tome II, p. 50). On voit qu'il subsiste bien des doutes.

**368**) Les Perses eux-mêmes comptaient certainement les années royales d'après leur calendrier national (cf, Weissbach, *Insch. der Achämen.*, p. XXI). Mais, vu la dépendance étroite de la civilisation iranienne par rapport à la civilisation babylonienne, il ne paraît pas douteux que celui-ci ne coïncidât, aux noms près, avec le calendrier babylonien. Certains peuples sujets, en tous cas les Egyptiens, comptaient les années des rois iraniens d'après leur calendrier (cf. chap. XVI). En était-il de même des Ioniens, dont au reste les calendriers locaux nous sont inconnus ? Nous avons vu que leurs historiens en tous cas se servaient du calendrier babylonien, commode pour l'histoire militaire (§ 366). On peut donc considérer que les années des documents babyloniens, et celles des Grecs parlant de faits de l'histoire perse, se couvrent.

Quant au canon de Ptolémée, nous avons dit (chap. sur la *chronologie chaldéenne*) qu'il reposait sur une année égyptienne, donc qu'il était fictif, au nombre d'années de règne près. Nous y reviendrons dans le chapitre suivant.

**369**) Un mot encore sur l'éclipse du 2 octobre 480. On a vu que, si l'on n'était pas exceptionnellement bien informé sur les évènements de 480-479, la place où elle figure dans Hérodote serait de nature à embarrasser l'historien moderne. C'est un exemple à retenir pour les cas où nous sommes moins renseignés. Ces phéno-

mènes célestes sont d'un grand secours pour le contrôle chronologique. Mais il faut se garder des pièges.

**370**) Hérodote, dans ses indications chronologiques, suit un historien ionien du temps des guerres médiques, Denys de Milet ou un autre (cf. § 349). Ce dernier était habitué à compter par années de règne des rois perses (§ 366). Partant de l'an 480 qui est une base sûre, on peut reconstituer la chronologie de 490-480 (cf. Obst, *l. c.*, p. VIII seulement). Puis, avec les indications conservées par Hérodote (VI, 18, 31, 42, 43, 46, 95), on peut placer l'expédition de Mardonius en 492, la prise de Milet en 494, la révolte de l'Ionie en 499, comme on le fait généralement. Mais il faut pour cela admettre par deux fois (Hér. VII, 7; VI, 46) que l'historien compte « inclusivement » c'est-à-dire que l'expression « la 2e année après » signifie « l'année suivante ». Cette habitude se justifie parfaitement pour un écrivain comme Aristote, qui fait ses calculs chronologiques, non d'après une série de chiffres comme nous, mais d'après une liste de noms propres : de la part d'un historien comptant par années de règne, elle est plus singulière.

En matière d'histoire grecque, nous avons vu, à propos de la guerre entre Athènes et Egine, un exemple de l'imprécision de la chronologie d'Hérodote (chap. XI). Dans ce domaine, il ne disposait encore que de la supputation des générations (cf. Ed. Meyer, *Forsch. z. alt. Gesch.*, I, p. 151 sqq.).

Quant aux détails, je considère les anecdotes rapportées par Hérodote sur les guerres médiques comme ayant un fond de réalité, puisqu'elles proviennent généralement de témoins oculaires (cf. chap. sur *Hérodote*). Mais on sait avec quelle facilité, dans la tradition purement orale, la chronologie se brouille. Le cas de l'éclipse du 2 octobre 480 en est un bon exemple, puisque, même si on n'admet pas mon explication de l'anecdote des mages (cf. § 356), il reste qu'Hérodote a mal placé le phénomène. Ceci est à retenir pour les cas semblables.

## XVI

## L'empire perse au v$^{e}$ siècle

**371**) Après les grands événements de 480/79, les hostilités ont continué trente ans encore entre la monarchie achéménide et certains Grecs. Puis un accord plus ou moins formel s'est établi entre le Grand Roi et Athènes, mais les défiances réciproques sont restées tenaces, et se sont réveillées à la fin du v$^{e}$ siècle. Bref, pendant presque tout le v$^{e}$ siècle, l'empire perse a pris un caractère plutôt extraméditerranéen qui dérobe sa vie, dans une certaine mesure, à nos regards d'Occidentaux. Nous rassemblerons ici quelques points principaux de son histoire, surtout ceux qui peuvent servir de jalons chronologiques.

**372**) Les relations entre les Grecs, même Ioniens, et l'intérieur de l'Asie, ont été naturellement suspendues de 480 à 448. Mais, dans la seconde moitié du v$^{e}$ siècle, il ne faudrait pas en exagérer la rareté. Nous reviendrons sur les voyages d'Hérodote, qui se placent au début de cette période (cf. chap. sur *Hérodote*). En outre, un des romans les plus répandus dans le monde araméen vers la fin du v$^{e}$ siècle, le roman d'Achiqar (cf. Sachau, *Aram. Papyr.*, n° 50 sqq.), a été traduit, dit-on, par Démocrite (Diels, *Die Fragm. d. Vorsokratiker*, 459-60. Cf. aussi Cumont, *Neve Jahrb. f. das klass. Altertum*, 1911, p. 1 sqq.). Enfin, nous savons maintenant (Scheil, *Rev. d'Assyr.* 1914, p. 169 sqq.) que Xénophon, dans sa *Cyropédie*, se montre fort au courant des légendes qui couraient en Orient sur le fondateur de l'empire perse. Or, il est difficile qu'il ait acquis toutes ces connaissances dans l'expédition qu'il fit en Asie 401-400 : des traductions de ces légendes devaient courir en Grèce. A partir de 400 et surtout de 387, les communications sont largement rétablies, mais l'hellénisme commence à donner plus qu'il ne reçoit : cf. mon t. II, p. 325.

**373**) Hérodote nous dit (d'après Denys de Milet ou quelque autre historien ionien) que Darius passa 3 ans, à dater de Marathon, à préparer une nouvelle campagne de Grèce, que l'Egypte se révolta la 4e année, et que Darius mourut l'année suivante; que Xerxès, l'année qui suivit la mort de Darius, réduisit l'Egypte, puis qu'il passa 4 ans en préparatifs, et qu'il se mit en marche « à la fin de la 5e année ». Fait-il allusion au départ de Suse (hiver 481-0) ou au départ des Sardes (printemps 480)? Il est plus que probable que, suivant un historien ionien, vassal perse, il compte par années perses, c'est-à-dire babyloniennes, d'avril en avril, — plutôt que par une année athénienne, de juillet en juillet. Nous entendons donc qu'il alla de Suse à Sardes à la fin de la 5e année, allant d'avril 481 à avril 480.

Et nous comptons :

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Xerxès | 1re année. — | Avril | 485 | Avril | 484 |
| | 2e — | — | 484 | — | 483 |
| | 3e — | — | 483 | — | 482 |
| | 4e — | — | 482 | — | 481 |
| | 5e — | — | 481 | — | 480 |

(Dorénavant, l'année babylonienne couvrant, à 3 mois près, une de nos années, nous l'identifierons à l'année dont elle couvre la plus grande partie :

5e année de Xerxès = 481).

Des documents babyloniens récemment découverts semblent indiquer qu'en l'an 7 (479), Xerxès s'appelait encore « roi de Babylone ». Ainsi, la répression de la dernière révolte babylonienne, qui mit fin pour toujours à cette fiction, serait nettement postérieure à la grande guerre médique.

Dans la suite du règne, il n'y a plus d'événement important que la bataille de l'Eurymédon, que nous sommes amenés à placer à la fin du règne (v. tome II, p. 50).

**374**) Sur le début du règne de Xerxès, cf. XV : nous n'y revenons ici que pour bien asseoir le point de départ, 1re année de Xerxès = 485. Après 479, le récit de Thucydide sur la trahison de Pausanias (I, 128 sqq.) donne très nettement l'impression que Xerxès était encore à Sardes après la prise de Byzance (donc hiver 478-477), et qu'il a laissé Artabaze en Asie-Mineure. Il faudrait alors admettre que la révolte de Babylone de 479-7 a été réprimée, avec l'armée d'Artabaze, par Mégabyze (Ctés., *Pers.*, 29). Mais, pour des faits de ce genre, négociations personnelles et secrètes, on peut parfaitement admettre une certaine confusion chronologique chez Thucydide, et croire que les négociations

se sont passées plus tard, au cours du séjour de Pausanias à Byzance jusqu'en 471 (cf. mon t. II, p. 42 sqq.). Pour la bataille de l'Eurymédon, cf. ci-dessus. Après les incidents relatés par Hérodote (IX, 110 sqq.), on ne sait plus grand'chose de Xerxès jusqu'à la catastrophe finale (cf. MASPERO, *Hist. anc.*, III, p. 727 sqq.).

**375**) Le canon de Plotémée nous apprend que Xerxès régna 21 ans. Et nous avons maintenant un document contemporain (papyrus d'Assouan) qui identifie en effet la 21e année de Xerxès avec le commencement du règne d'Artaxerxès I. C'est l'année : avril 465-avril 464. Donc Artaxerxès 1re année = 464.

Les événements du début du règne, arrivée de Thémistocle en Asie, révolte de Bactriane, révolte de Cypre et de l'Egypte, doivent être placés en 464 ou aussitôt après. L'intervention athénienne dans la dernière guerre dura, comme on sait, 6 ans, et se termina par un désastre en 455-4 (t. II, p. 72).

**376**) Il est aujourd'hui établi par un papyrus araméen (cf. POGNON, *Journ. Asiat.* 1911, p. 346) que la 21e année de Xerxès fut l'année de l'avènement d'Artaxerxès I, et que le changement de règne était accompli en Kislev (déc.-janvier). Donc, Xerxès est mort dans l'été de 465. Les mouvements qui accompagnèrent le changement de règne furent locaux, et ne purent jeter aucun doute sur la succession (cf. MASPERO, *Hist. anc.*, III, p. 729 sqq.). Donc la 1re année d'Artaxerxès I est l'année : avril 464-avril 463.

Les événements méditerranéens qui suivirent l'avènement d'Artaxerxès I, arrivée de Thèmistocle, révolte de l'Egypte, guerre de Cypre et dernière expédition de Cimon (449), sont datés par les textes grecs : cf. mon t. II, p. 40 sqq., etc.

**377**) Nous arrivons à un fait particulièrement intéressant : la révolte de Mégabyze. Comme il ne nous est connu que par Ctésias, tous les détails en sont suspects, mais le fait même est certain. On peut tenir comme assuré que Mégabyze, après sa victoire sur l'Egypte en 454, s'est révolté en Syrie, où il était satrape, qu'il a fallu de longs et rudes efforts pour le réduire, et qu'il a obtenu son pardon. Mais quand se placent ces événements ? Il y a intérêt à le déterminer, tant au point de vue de l'histoire grecque qu'au point de vue de l'histoire juive.

Ctésias nous assure que le Libyen Inaros et les Athéniens faits prisonniers en Egypte obtinrent de Mégabyze la vie sauve, que pendant 5 ans cette promesse fut tenue par le Roi et la reine-mère Amestris, mais qu'alors ces hommes furent mis à mort, et que la colère qu'en ressentit Mégabyze le poussa à la révolte. Ctésias paraissant assez bien informé de ce qui concerne la famille de

Mégabyze, on peut admettre le fond du récit. On en conclurait d'abord que la révolte se place en 449 ou 448. Mais diverses considérations tendent à la faire placer un peu plus tard.

D'abord, l'année 449 est l'année où Cimon fit sa dernière expédition en Cypre, y mourut, et où la flotte athénienne battit les Phéniciens au retour. On comprendrait mal cette activité de la flotte phénicienne si la Syrie eût été alors en révolte, coupant les communications de l'Occident avec l'Iran. J'ajouterai qu'on ne comprendrait pas non plus l'accord intervenu aussitôt entre Athènes et la Perse, si une révolte de la Syrie était venue raviver les espérances des Athéniens.

**378**) Sur la révolte de Mégabyze, la source essentielle est Ctésias (cf. Gilmore, *Fragments of the Persika of Ktesias*, 1888, § 29). Ses *Persika* méritent plus de créance que ses *Indika*, dont nous reparlerons tout-à-l'heure. Mais, pour mesurer leur valeur relative, on n'aura qu'à lire le récit qu'il présente de la grande guerre médique. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelque parcelles de vérité à recueillir çà et là. Sur Mégabyze et sa famille, Ctésias, vivant à la cour de Perse vers 400, a dû recueillir des témoignages oculaires, et semble s'y être intéressé spécialement : je crois donc qu'il vaut la peine d'analyser ses assertions.

Mégabyze, fils du Zopyre qu'a rendu populaire l'histoire de son dévouement devant Babylone (vers 520), a commandé déjà une force importante dans l'armée perse en 480 (Hér. VI, 82). Nous avons vu qu'il réprima une révolte de Babylone, soit en 484, soit en 477 (ci-dessus). Son rôle prééminent dans la répression de la révolte d'Egypte 460-454 est attesté par Hérodote, Thucydide et Diodore. En face de Cimon (449), son commandement n'est attesté que par Diodore (XII, 4), mais rien n'empêche de croire qu'il ait défendu Cypre et engagé les négociations qui conduisirent à la paix de Callias. Il semble donc qu'il ait eu très longtemps le gouvernement de Syrie, ou la karanie du Sud-Ouest (ch. X), ou les deux (M. Prasek, *Gesch. der Meder u. Perser*, p. 166, d'après Jos. XI, § 6, suppose qu'il gouverna Babylone jusqu'après 458, puis la Syrie).

**379**) D'autre part, on sait que Néhémie s'est rendu de Babylone à Jérusalem, avec le firman l'autorisant à réorganiser la communauté juive, la 20e année du règne d'Artaxerxès (445). On s'expliquerait mal ce voyage si la Syrie eût été alors en feu. On s'explique au contraire très bien, si la révolte de Mégabyze eut lieu ensuite, que Néhémie, sa mission terminée, ne soit revenu à Babylone, où l'appelaient ses fonctions d'échanson, que la 32e année d'Artaxerxès (433).

Ajoutons que c'est dans cette période (448-443) que nous sommes amenés à placer le voyage d'Hérodote dans l'empire

perse, en particulier à Babylone. Il suppose une Syrie tranquille. Cette détermination chronologique n'est pas assez assurée pour servir de base à un raisonnement, mais nous voyons qu'elle s'accorde parfaitement avec ce que nous trouvons par ailleurs.

Nous placerons donc la révolte de Mégabyze en 444 *au plus tôt*. Elle dura certainement plusieurs années. Durait-elle encore au moment de la guere de Samos (439)? On nous dit qu'à ce moment Périclès alla au devant de la flotte phénicienue, puis, ne la voyant pas, revint. Cette inaction de la flotte phénicienne, dans des circonstances qui devaient solliciter le Grand Roi à chercher une revanche des guerres médiques, s'expliquerait bien si la Syrie était alors séparée de l'empire. Mais ce n'est là qu'une possibilité.

**380**) Sur la réforme juive et sa date, nous avons le témoignage très précis des livres d'*Esdras* et de *Néhémie* (Esdras 458, Néhémie 445 et 433). On pouvait hésiter entre les règnes du premier ou du second Artaxerxès, mais le doute n'est plus permis depuis la découverte d'Eléphantine (cf. Ed. MEYER, *Der Papyrusfund v. Elephantine*). Les données de Josèphe (X, XI), ne sont pas une preuve par elles-mêmes, mais concordent. Voici d'ailleurs la liste des grands-prêtres de l'époque achéménide (VIGOUROUX, *Dictionnaire de la Bible*, s. v. *Grand-prêtre*, p. 305-6) :

| | |
|---|---|
| Josédek | 570 |
| Jésus (Josué) | 536 |
| Joakim | 487 |
| Eliasib | 440 |
| Joïada (Judas) | 404 |
| Johanan (Jean) | 370 |
| Jeddoa (Jaddus) | 335 |

Remarquons que cette succession de 6 personnages en deux siècles (536-335) caractérise une époque tranquille : à l'époque suivante, on compte 6 grands-prêtres d'Alexandre au début du IIe siècle, 7 jusqu'à Jean Hyrkan, 5 de là à Ananel 37 ans avant J.-C. — On conçoit facilement que des livres écrits encore sous la domination perse (cf. CORNILL, *Einleitung in das alte Test*, p. 138 sqq.) ne fassent pas allusion à la révolte d'un magnat iranien, qui d'ailleurs les intéressait peu.

Sur la date des voyages d'Hérodote, cf. chap. sur *Hérodote*.

Sur les craintes que conçurent les Athéniens, lors de la guerre de Samos (439), relativement à une intervention possible de la flotte phénicienne, cf. THUC. I, 116. Etaient-ils bien renseignés sur ce qui se passait en Orient? Ils devaient avoir conservé des relations parmi les Grecs de Cypre : cf. mon t. II, p. 80, 255, etc.

**381**) Il ne faut pas, en tous cas, descendre trop bas. Ctésias nous raconte que Mégabyze fut pardonné, puis disgracié de nouveau par suite d'un incident de cour, exilé pendant 5 ans dans la mer Rouge, qu'il rentra encore en grâce, et mourut à 76 ans ; que sa veuve Amytis mourut après lui ; et qu'après cette double mort leur fils Zopyre émigra à Athènes. Encore une fois, il paraît assez bien informé sur cette famille.

Or, comme Mégabyze a déjà réprimé une révolte de Babylone en 485, on ne peut pas placer sa naissance sensiblement après 510, ni par conséquent sa mort sensiblement après 434. D'autre part, Zopyre était à Athènes au plus tard vers 430. Sa présence y fit sensation : un sophiste le prit pour héros d'un dialogue. Hérodote, dans un des voyages qu'il fit de Thurium en Grèce, entendit parler de lui et le mentionne dans son ouvrage, écrit vers 427.

Ctésias ajoute encore que ce Zopyre fut tué en essayant de reprendre Caune, alors détaché des Athéniens. Thucydide ne mentionne pas le fait, mais cela ne suffit pas pour conclure qu'il est antérieur à 431 : le contraire est plus que probable. Caune s'est détachée de l'empire athénien à la suite de la révolte de Samos (439) : comme, depuis lors, elle ne reparaît plus dans les listes de tributs attiques, on ne peut dater le fait en question d'après ces listes. En tous cas, la fin de Zopyre appartient aux dernières années du règne d'Artaxerxès : son émigration dut rendre précaire la situation à la cour de son frère Artychios, mais celui-ci ne se révolta que sous le règne suivant.

**382**) Mégabyze commandait déjà vers 480 (ci-dessus), donc était né au VIe siècle. En le supposant né vers 510, on le fait sexagénaire au moment de ses exploits en Egypte et à Cypre, septuagénaire au moment de sa révolte : il ne faut donc pas aller plus loin. Sur sa fin, Ctésias, 29. Il est mort avant 430 (cf. plus bas), mais peu de temps avant.

Zopyre, fils de Mégabyze, émigra de Perse à Athènes après la mort de son père (Ctés. 29, 43). Hérodote y connaît sa présence (III, 160), mais l'a-t-il vu lui-même ? cf. chap. sur *Hérodote*. Sur le dialogue sophistique dont Zopyre était le héros, cf. H. Gomperz, *Sophistik u. Rhetorik*,

Sur Caune depuis la révolte de 439, cf. mon *Trésor d'Athènes*, p. 118-9. Après 431, Thucydide mentionne deux expéditions athéniennes de ce côté, celle de Mélésandros (430) en Carie et en Lycie, et celle de 428 qui semble avoir eu pour objectif la région de Samos (II, 9, 69 ; III, 19). Ce serait peut-être dans la première que Zopyre aurait trouvé la mort.

Sur la révolte du fils de Zopyre, Ctés., 29 sqq. Il la place après la mort d'Artaxerxès I, et, sur des faits aussi rapprochés de son temps, on peut avoir une certaine confiance dans son témoignage.

**383**) Le canon de Ptolémée donne 41 ans de règne à Artaxerxès I. Thucydide raconte en effet que des ambassadeurs lui furent envoyés de Sparte, qu'ils furent interceptés par les Athéniens dans l'hiver 425-4, et que « plus tard » les Athéniens songèrent à les utiliser à leur tour, mais que cette velléité fut arrêtée par la nouvelle de la mort d'Artaxerxès, survenue alors. L'expression « plus tard » est élastique, mais le fait ne peut être de beaucoup postérieur au début de l'an 424. En effet, la mort du Roi fut suivie des usurpations de Xerxès II et de Sogdien, qui régnèrent, l'un 6 mois 1/2, l'autre 1 mois 1/2, et Darius II n'arriva au trône qu'ensuite : or, il régnait avant avril 423.

Nous sommes mal renseignés sur les premiers faits du règne. La révolte de Pissouthnès et l'arrivée de Tissapherne en Asie-Mineure sont antérieurs au désastre des Athéniens en Sicile (413). En effet, à la nouvelle de cet évènement, les représentants du Grand Roi entrèrent en négociations avec Sparte, et les traités signés alors (412 et 411) nous ont été conservés par Thucydide. Ils sont datés de la 13e année de Darius II.

Peut-être peut-on préciser davantage. Les papyrus d'Assouan sont généralement datés à la façon babylonienne. Quand on y double la date babylonienne par la date égyptienne, celle-ci n'est donnée qu'en mois : il semble du moins en être toujours ainsi avant 411. Mais il y a une pièce qui donne :

24 Schebat 13e année = 9 Athyr 14e année.

La 13e année de Darius II, à la babylonienne, est : avril 411-avril 410, et la date est de la fin de l'année. Or, l'année égyptienne correspondante a commencé en décembre 411, et on voit que, pour les Egyptiens, le règne de Darius II a commencé en décembre 424. Etant donné que leur habitude est de désigner comme 1re année celle où le souverain a réellement commencé de régner, on voit que Darius II est arrivé au trône entre décembre 424 et avril 423. Il faut réserver pourtant l'hypothèse où on aurait supprimé les règnes illégaux de Xerxès II et de Sogdien.

**384**) Sur la question des rapports d'Artaxerxès I et des Grecs au début de la guerre du Péloponnèse, cf. Busolt, *Griech. Gesch.*, III, p. 960. A Babylone, on trouve des documents datés du 11e mois de la 41e année d'Artaxerxès, et des 11e et 12e mois de l'année d'avènement de Darius III (Ungnad, *Vorderas. Schriftdenkm. der k. Mus. z. Berlin*, 3-6). Il est visible qu'on a supprimé les règnes de Xerxès II et de Sogdien. La 41e année d'Artaxerxès est l'année avril 424-avril 423. Or, on ne peut, en raison du document que nous allons citer, reculer jusqu'en avril 422 le début de la 1re année de Darius II.

On sait comment la Perse rentre en scène dans l'histoire grecque en 412 : cf. mon t. II, p. 164. Sur les deux premiers traités avec Sparte, conservés par Thucydide, il n'y a pas de date : le troisième est daté (Thuc. VIII, 58). D'après le texte de Thucydide, le traité semble être de la fin de l'hiver, donc antérieur à avril 411. Et il est daté de la « 13e année ». On peut proposer diverses explications. Ou bien le traité a été rédigé en réalité un peu plus tard que ne semble l'indiquer Thucydide, au printemps de 411 (13e année de Darius II = 411-410). Ou bien les Perses qui l'ont rédigé, à la différence des Babyloniens, antidataient l'avènement du roi régnant : dans l'espèce, ils comptaient l'année d'avènement de Darius II (424-3) comme 1re année, donc l'année 412-1 comme 13e année. Ils ont compté alors une 20e année à Darius II, qui n'est certainement mort qu'en 405 (cf. ci-dessous). Mais le comput babylonien a prévalu dans les listes historiques, où on ne compte que 19 ans de règne de Darius.

Les Juifs d'Egypte comptaient certainement à la babylonienne, en postdatant (cf. ci-dessus), donc la 13e année de Darius II est incontestablement pour eux 411-410. Et ce que nous avons conclu pour le comput égyptien s'ensuit nécessairement : 14e année de Darius à l'égyptienne = décembre 411-décembre 410. Il ne semble donc pas qu'il y ait eu en Egypte élimination des règnes de Xerxès II et de Sogdien.

**385**) Nous arrivons aux papyrus d'Assouan. On sait qu'ils nous font pénétrer dans la vie de la communauté juive de Jeb (Eléphantine) pendant tout le ve siècle. Nous les examinons ici du point de vue de la chronologie juive. Prenons comme point de départ la correspondance que certains d'entre eux établissent entre la date babylonienne-perse-juive et la date égyptienne :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 18 Eloul | = 28 Pachons | 15 Xerxès | |
| 18 Kislev | = 7 (?) Thot | 21 Xerxès = Début d'Artax. | |
| 3 (?) Kislev | = 10 (?) Mesore | 19 Artaxerxès | |
| 14 Ab | = 19 Pachons | 25 Artaxerxès | |

| | | | |
|---|---|---|---|
| 3 Kislev | 8 Darius | = 12 Thoth | 8 Darius |
| 24 Schebat | 13 Darius | = 9 Athyr | 14 Darius |

L'année égyptienne étant une année de 365 jours, la distance d'une date à l'autre donne le nombre de jours. L'année sémitique étant une année de 354 jours avec intercalations, ce nombre de jours donné par le comput égyptien permet de compter les intercalations. Or la comparaison des premières dates indique, de 15 Xerxès (471) à 21 Xerxès (465) une période d'intercalations fréquentes, et, de 1 à 19 Artaxerxès (464-446), 6 intercalations seulement (ce qui exclue déjà tout cycle de 19 ans). La comparaison des dernières dates indique des intercalations fréquentes de 446 à

441, et rares de 441 à 416, puis fréquentes ensuite. En y regardant de plus près, on trouve un cycle de 25 ans, qui s'explique comme suit.

Les peuples qui ont opéré avec un calendrier lunaire ont été très vite amenés, pour rétablir la concordance avec l'année solaire, à intercaler un mois tous les 2 ou 3 ans. Ceux qui ont intercalé tous les 2 ans ont été ensuite amenés à supprimer une intercalation tous les 8 ans : c'est le cas des Grecs. Ceux qui ont intercalé tous les 3 ans (Babyloniens et leurs imitateurs phéniciens, araméens, juifs) ont été amenés à des cycles plus longs. Les Babyloniens sont arrivés, dès 747, au cycle de 19 ans. Les Juifs d'Egypte sont arrivés au cycle de 25 ans comme suit. Intercalant tous les 3 ans, ils avaient 3 jours d'avance au bout de 3 ans, 6 au bout de 6 ans, 24 au bout de 24 ans, 25 au bout de 25 ans, etc. Ceci en se basant sur l'année *vraie*. Mais ils vivaient dans un pays, l'Egypte, où on opérait avec une année de 365 jours, c'est-à-dire où le calendrier avait lui-même une avance de 6 jours au bout de 24 ans. En ajoutant une intercalation tous les 25 ans, les Juifs d'Egypte rétablissaient la concordance avec l'année égyptienne. D'où leur cycle :

| | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Années intercalaires : | 3 | 6 | 9 | 12 | 15 | 18 | 21 | 23 | 25 |
| | 464 | 461 | 458 | 455 | 452 | 449 | 446 | 444 | 442 |

Quant aux Juifs de Palestine, ils avaient pris, probablement au temps de la captivité de Babylone, les noms de mois babyloniens et sans doute aussi le cycle de 19 ans, — sans le comprendre d'ailleurs, car ils ont cessé de l'appliquer régulièrement une fois les relations avec Babylone relâchées, et ne l'ont repris plus tard que d'après les Grecs. En tous cas, ils ne pouvaient avoir le même cycle que leurs coreligionnaires émigrés en Egypte vers 600 av. J.-C. Mais il serait intéressant de savoir si, au moment où, après Esdras et Néhémie, sous Darius II, les Juifs d'Egypte se rallièrent à la réforme mosaïque, la concordance fut établie entre les calendriers. Cela jetterait quelque lumière sur le caractère de la Pâque juive, qui tombait au mois de Nisan, et sur divers points d'histoire religieuse. La réponse est négative : 417, 414, 411 sont des années intercalaires.

Malheureusement, l'Egypte fut, à la fin du règne de Darius II, le théâtre de troubles qui bouleversèrent la vie de la communauté juive, et qui, en grandissant, la coupèrent bientôt de Jérusalem. Au IV^e siècle, nous perdons sa trace.

**386**) Le cycle babylonien établi par Mahler a été étudié à nouveau, sur des documents beaucoup plus abondants, par M. Sidersky, *Etude*

*sur la chronol. babyl.*, p. 35 sqq., p. 89, etc. Il résulte de cette étude que Mahler avait trop schématisé. A dater de 747, les Babyloniens ont bien cherché l'ennéakaidékaétéride régulière, mais c'est seulement à partir de 367 av. J.-C. qu'ils l'ont suivie sans interruption, avec les années intercalaires 3, 6, 8, 11, 14, 17, 19. Si les Babyloniens n'ont pas suivi le cycle avant cette date, *a fortiori* en est-il de même des peuples iraniens ou araméens qui se réglaient sur eux.

On admet généralement que les Juifs n'ont adopté les noms de mois babyloniens qu'à dater de la captivité de Babylone : tout ce que nous permettent d'affirmer les papyrus d'Assouan, c'est que les Juifs d'Egypte les employaient dès le début du v^e^ siècle. Le calendrier égyptien, avec l'année de 365 jours, est bien connu : les papyrus d'Assouan, par leurs doubles dates, confirment qu'il fonctionnait régulièrement au v^e^ siècle, l'année commençant alors en décembre. L'influence égyptienne sur le cycle suivi à Assouan, qui me paraît certaine, exclut la possibilité d'une concordance entre ce cycle et celui que suivaient les Juifs de Palestine : peut-être ceux-ci n'en suivaient-ils encore aucun (Cf. Vigouroux, *Dict. de la Bible*, art. *Pâque*, p. 20-98).

**387**) Il va de soi que les Juifs d'Egypte, dès le vi^e^ siècle, connaissaient une fête analogue à la Pâque. Mais celle-ci, dans sa forme sacerdotale, n'a été fixée en Palestine et à Babylone qu'au milieu du v^e^ siècle, (cf. *Lévit.*, XXIII, 4-10), et nous savons maintenant qu'elle n'a été réglementée pour les Juifs d'Egypte, par l'intermédiaire de l'autorité perse, qu'en l'an 5 de Darius II (419-8). Voici le document essentiel, malheureusement mutilé (Sachau, *Aramaïsche Papyr.*, n° 6, p. 39-40) :

« A mes frères Jédoniah, etc., l'armée juive, votre frère Hananjah. Que Dieu le salut de mes pères... Donc, en cette année 5 de Darius, une lettre a été envoyée du Roi à Arsamès... Maintenant vous devez compter ainsi : du 15 au 21 de (Nisan)... soyez purs et faites attention. Le travail... Ne buvez pas, et toute chose où il y aura du levain... du coucher du soleil jusqu'au 21 Nisan... rentrez chez vous et tenez les maisons fermées entre les jours... A mes frères Jédoniah, etc., l'armée juive, votre frère Hananjah. »

Il faut remarquer que la concordance des deux cycles d'Egypte et de Judée n'était pas nécessaire, puisque l'obligation d'aller célébrer la Pâque à Jérusalem n'était pas prescrite et n'eût d'ailleurs pas été tolérée par les Perses ; la communauté juive d'Eléphantine ayant des obligations militaires définies, ceux-ci n'eussent pu admettre une désertion en masse. Sur la Pâque, cf. Vigouroux, *Dict. de la Bible*, s. v. *Pâque*.

**388**) Sur l'existence des Juifs d'Eléphantine au temps de la révolte de 460-454 (ci-dessus), nous ne savons rien. Ensuite, ils paraissent avoir mené une vie assez tranquille jusque vers 410, sauf les petites

querelles avec les Egyptiens, dans lesquelles les fonctionnaires perses ne prenaient pas toujours le parti des Juifs (Sachau, *l. c.*, n. 10, p. 54, document de 410 environ) :

« ... les Egyptiens devant Arsamès, c'est pourquoi, de façon frauduleuse, ils... notre district. Et ils disent : il est Mazdéen, il est placé sur une ville... ».

Les troubles d'Egypte commencèrent vers 409 (cf. Ed. Meyer, *Der aram. Papyrusfund v. Eleph.*, p. 90), mais les communications avec l'Empire n'étaient pas encore interrompues en 401, puisqu'il y avait des Egyptiens dans l'armée qui combattit Cyrus le Jeune (cf. mon t. II, p. 243). Par la suite, l'établissement d'une monarchie nationale en Egypte dut couper les Juifs d'Eléphantine des Juifs de Syrie ou de Babylonie, et probablement amener la dissolution de la communauté.

Les papyrus d'Assouan ne donnent pas d'indication sur la fête des Purim (sur celle-ci, cf. une hypothèse dans Prasek, *Gesch. d. Meder u. Perser*, II, p. 218 : je dis « une hypothèse »). Cf. aussi A. v. Hoonacker, *Zeitsch. f. Assyr.* 1905, p. 195.

**389**) Le canon de Ptolémée donne à Darius II un règne de 19 ans. En effet, nous voyons par les *Helléniques* de Xénophon que le jeune prince Cyrus, gouverneur d'Asie-Mineure, fut rappelé au début de 405 par la nouvelle de la maladie de son père, lequel mourut peu après. La première année d'Artaxerxès II est donc 404. A partir de ce moment, d'ailleurs, l'histoire de Perse se mêle de nouveau intimement à celle du monde méditerranéen.

Disons seulement que Ptolémée signale, d'après des astronomes de l'époque hellénistique, deux éclipses (384 et 381) dont la date royale n'est pas donnée.

Artaxerxès II a régné 46 ans, jusqu'au début de 358, Okhos 21 ans, jusqu'au début de 387, Arsès 2 ans, jusqu'au début de 335, Darius III, 4 ans, jusqu'au début de 331. Ceci d'après le canon. La dernière date peut sembler bizarre, car, d'après le comput babylonien, Darius III a régné sûrement jusqu'au début de 330. Mais on sait que Ptolémée opère avec des dates égyptiennes autant qu'il peut, et ce n'est que pour l'époque antérieure à Alexandre que, faute de mieux, il prend les dates babyloniennes. Ceci nous entraînerait d'ailleurs bien au-delà du cadre de cette étude.

**390**) Sur la fin de Darius II, nous avons le témoignage de Xénophon, *Hell.*, II, I, 13 sqq. : au printemps de 405, Cyrus le Jeune est rappelé de Sardes à Suse auprès de son père mourant. Darius II est donc mort dans le courant de 405, qui fut sa 19[e] année suivant le comput babylonien (ci-dessus), adopté par le canon des rois (ci-dessous). Ainsi, 1[re] année d'Artaxerxès II = 404-3, 46[e] année = 359-8. Nous avons encore

des documents de cette 46e année (Ungnad, *Vorderas. Schriftdenkm. d. k. Mus. z. Berlin*, 3-6).

Sur les éclipses de 383 et 382, mentionnées par Ptolémée, cf. Sidersky, *Etude sur la chronol. babyl.*, p. 13. Elles ont été datées d'abord en années de rois perses, mais les Chaldéens ou les Grecs du IIIe siècle les ont rapportées à des années d'archontes attiques, puis les astronomes alexandrins les ont datées en mois égyptiens. Elles ne donnent donc rien pour la chronologie perse du IVe siècle.

**391**) Un mot est nécessaire sur le Canon des Rois, de Ptolémée.

Ptolémée nous a laissé (en tête de l'éd. Halma) un *Canon des Rois* très soigneusement dressé, car les astronomes avaient besoin de repères pour dater, au jour près, les observations d'éclipses et autres phénomènes qu'ils utilisaient. Les phénomènes mentionnés dans Ptolémée nous servent, inversement, à contrôler l'exactitude des chiffres de ce Canon. Mais, historiquement, ces chiffres sont fictifs dans une certaine mesure. Ptolémée opère avec une année égyptienne de 365 jours, laquelle, de son temps (140 apr. J.-C.), commençait vers le 20 juillet julien, et par conséquent, en 20 apr. J.-C., commençait vers le 20 août, en 100 av. J.-C., vers le 20 septembre, en 220 vers le 20 octobre, en 340 vers le 20 novembre, en 460 vers le 20 décembre, en 580 vers le 20 janvier. De plus, Ptolémée conserve l'habitude égyptienne d'antidater les avènements de souverains.

Le point de départ de Ptolémée est fixé très exactement par ce fait qu'il place une éclipse de mars 136 dans la 20e année d'Adrien (éd. Halma, I, 254-5). Donc cette 20e année va pour lui de juillet 135 à juillet 136, et le règne d'Adrien commence fin juillet 116 (ce qui est bizarre d'ailleurs, Trajan étant mort le 8-9 août 117 seulement : cf. Goyau, *Chron. de l'Emp. rom.*, s. a. 117). Puis on a :

Trajan 97-116.
Nerva 96-97.
Domitien 81-96.
Titus 78-81.
Vespasien 68-78.
Néron 54-68.
Claude 40-54.
Caïus 36-40.
Tibère 14-36.
Auguste 30 av. J. C. — 14 ap.

l'année commençant, en 30 av. J.-C., le 29 août.

Pour les Ptolémées, le Canon donne :

Cléopâtre 52-30.
Denys le Jeune 81-52.

Soter 117-81.
Evergète II 146-117.
Philométor 181-146.
Epiphane 205-181.
Philopator 222-205.
Evergète I 247-222.
Philadelphe 285-247.
Lagus 305-285.
Alexandre II 317-305.
Philippe 324-317.
Alexandre 332-324,

l'année commençant alors vers le 20 novembre.

Enfin la liste des rois perses :

Darius III 336-332.
Arôgus 338-336.
Ochus 359-338.
Artaxerxès II 405-359.
Darius II 424-405.
Artaxerxès I 465-424.
Xerxès 486-465.
Darius, janv. 521 — déc. 486.
Cambyse, janv. 529 — janv. 521.
Cyrus, janv. 538 — janv. 529.

Prenons une vérification au hasard. L'éclipse en 16-17 juillet 523 est datée correctement du mois Pharmouthi, 7e année de Cambyse (Halma, I, 340 sqq.).

Ce qui est historiqne dans cette liste, à quelques détails près comme la suppression d'usurpateurs éphémères (cf. Galba, Othon, Vitellius), c'est la longueur des règnes. Pour les empereurs romains et pour les Ptolémées, Ptolémée se sert évidemment de sources égyptiennes. De même pour Alexandre, puisqu'il fait commencer son règne en 332 331, date de la conquête de l'Egypte. Il a réduit en conséquence le règne de Darius III.

Mais, pour les Achéménides du IVe siècle, il ne pouvait avoir de sources égyptiennes, l'Egypte ayant eu alors ses rois indigènes (cf. mon t. II, p. 256, 320, 401). Il est donc visible que, pour les Achéménides, Ptolémée se sert de sources chaldéennes ; il a supprimé les règnes de Xerxès II et de Sogdien (cf. ci-dessus), et fait partir le règne de Cyrus de la prise de Babylone 538. Il s'ensuit qu'une date donnée par le Canon ne coïncide pas forcément dans tous les cas avec une date donnée par les documents babyloniens du temps ou par les documents égyptiens : de même, soit dit en passant, une date donnée à la manière

attique ne coïncide pas forcément avec celle que donneraient les documents attiques du temps, les astronomes alexandrins ayant réduit les dates d'après un cycle qui pouvait ne pas fonctionner à l'époque.

Pour les derniers Achéménides, nous avons, en appliquant les longueurs de règne donnés par Ptolémée,

| | | |
|---|---|---|
| Artaxerxès II . . . . . . . . . | Avril 404 | — Avril 358 |
| Ochus. . . . . . . . . . . | — 358 | — 357 |
| Arôgus (Arsès) . . . . . . . | — 357 | — 385 |
| Darius III . . . . . . . . . | — 335 | ? |

Pour la fin de la liste, le contrôle manque, puisque le règne de Darius III a été fixé à l'égyptienne : on sait seulement que Darius est monté sur le trône entre décembre 336 et décembre 335, ce qui, étant donnée l'habitude babylonienne de postdater, permet de fixer l'avènement à Babylone en avril 335 ou avril 334. Mais nous savons par ailleurs que Darius III, pour les Babyloniens, avait régné 5 ans (Ungnad, *Vorderasiat. Schriftdenkm.*, 3-6), et il est évident que la fin de son règne, pour eux, coïncidait avec l'occupation de Babylone après la bataille d'Arbèles (1er octobre 331). Nous trouvons donc bien :

| | |
|---|---|
| Darius III . . . . . . . . . . | Avril 335 — Avril 330 |

et la chronologie des derniers Achéménides ne donne donc pas lieu à des difficultés.

**392**) Il nous reste à dire un mot de l'Inde, ou plus exactement du bassin de l'Indus, qui en 480 était rattaché à l'empire perse. La conquête du Punjab remonte au règne de Darius, et Xerxès a enmené des Indiens dans l'expédition de Grèce (480-479). Après, le silence se fait sur ce lointain pays. Hérodote ne le connaît évidemment que par des auteurs antérieurs à 480. Le voile ne se lève de nouveau qu'avec Ctésias de Cnide. Celui-ci a été médecin d'Artaxerxès en 401, est revenu en Grèce vers 395-4, mais est retourné à la cour de Perse après 393. Rien n'empêche donc de croire à la réalité du voyage qu'il aurait fait jusque dans l'Inde vers cette époque et dont le récit nous a été conservé : certaines anecdotes, comme celle du marchand bactrien, font une impression d'authenticité. Il est vrai qu'elles sont noyées dans une mer de fables. Ce qui frappe, en tous cas, au milieu des merveilles que décrit Ctésias, c'est l'absence du personnage qui devait si fort étonner les Grecs deux ou trois générations plus tard : le gymnosophiste.

On a fait ressortir avec raison de légères traces d'infiltration indiennne dans le monde grec dès le vie siècle (fables d'animaux). Mais il ne faut jamais perdre de vue que les relations de l'Inde ont

été très relâchées avec l'empire perse au ve siècle, nulles avec les Grecs : il suffit comme preuve de voir quelles bourdes un Ctésias ose exposer à ses compatriotes. Les Grecs n'ont eu de vraies notions sur l'Inde qu'au temps d'Alexandre, et n'ont pu connaître le bouddhisme qu'au IIIe siècle av. J.-C.

**393**) Sur l'Inde et les Ariens, cf. chap. IV.

Il n'y a aucune trace de reprise de contact avec les Iraniens avant Darius. Sur le voyage de Skylax sur l'Indus, Hér. IV, 44. Sur le rattachement de la région de l'Indus à l'empire, cf. chap. X. Les Indiens dans l'armée de Xerxès : Hér. VII, 65.

Des Grecs se sont rencontrés à la cour de Darius avec des Indiens : Hér. III, 38. Quant aux récits d'Hérodote (III, 94-106), ils doivent remonter à une source écrite comme Hécatée.

Avant Ctésias, d'autres médecins avaient trouvé fortune à la cour de Perse, Démocédès, Apollonidès (Ctés., 30, 42). Ctésias lui-même a été sans doute pris au cours de la révolte de Pissouthnès 417 (Gilmore, *Fragments of the Persika of Ctesias*, 29 ; cf. mon t. II, p. 168 *erratum*). Il a vécu à la cour de Perse une vingtaine d'années et semble êter revenu après 393 (mon t. II, p. 259 n.). Les *Indika* sont éditées dans la collect. Firmin-Didot : l'anecdote des marchands bactriens, *Ind.* 1.

Outre Ctésias, Strabon (XV, 38) cite, parmi les Grecs ayant écrit sur l'Inde avant Alexandre, Démocrite. Notons que les Grecs, qui connaissaient bien les mages, ne semblent pas connaître les brahmanes avant Alexandre. Le premier témoignage sur les uns et les autres est celui de Néarque (Strab. XV, 66).

Il n'y a aucune indication chronologique précise à attendre de l'Inde avant les écrits relatifs aux bouddhisme. Sur les difficultés chronologiques soulevées par ceux-ci, et en particulier l'année de 6 mois des Indiens, cf. Kern, *Hist. du bouddh. dans l'Inde* (trad. dans les *Ann. du Musée Guimet*), II, p. 348, 375. Cf. St. Julien, *Voyages des pèlerins bouddh.*, I, p. 6 n., 170, 335, 414, 422 ; II, 140-141.

Le premier point de repère chronologique sûr est le règne d'Açoka (250 av. J.-C.) : voir en dernier lieu Senart, *Journ. Asiat.* 1916, p. 425. On fixe Bouddha en 543 av. J.-C. en comptant 300 ans avant Açoka : si on admet le compte par années de 6 mois, il faut ramener à 400 av. J.-C. Cf. *Œuvres de Barth*, II, p, 317.

Sur la fable d'animaux, nous renvoyons encore à Pauly-Wissowa, *Realencycl.*, art. *Fabel* (de M. Hausrath).

L'auteur n'admet pas plus que moi des infiltrations indiennes en Grèce antérieurement à Darius (vers 500), même antérieurement à Alexandre (327). Après, la Grèce est plutôt la partie influençante que la partie influencée (contre Macan, *Hérod.* IV-VI, note s. VI, 126 sqq.).

XVII

## Note sur la chronologie romaine ancienne

**394**) Les fastes consulaires romains, qui avaient été respectés par Mommsen, ont été depuis en butte à l'humeur agressive de la critique moderne. Indiscutables pour le IIIe siècle av. J.-C., ils seraient déjà suspects pour le IVe, et sans valeur pour le Ve. Le principal élément de perturbation aurait été la vanité des familles nobles ultérieures, désireuses de voir figurer de lointains ancêtres parmi les premiers magistrats de la cité primitive.

Ces critiques ne parviennent pas à emporter la conviction. Les listes de magistrats éponymes peuvent s'altérer quand elles n'ont plus qu'un intérêt historique, mais elles n'ont du sens que si elles sont dressées d'abord avec exactitude et conservées soigneusement pendant deux ou trois générations au moins. Le besoin de magistrats éponymes se fait sentir de très bonne heure chez les peuples qui ont perdu la monarchie. Enfin, la liste romaine contient, précisément pour l'époque la plus ancienne, un grand nombre de noms qui ne reparaissent plus dans l'histoire ultérieure, et qui par suite ont donné à tous ceux qui ont étudié la question de près une impression d'authenticité.

**395**) Les fastes consulaires sont naturellement donnés en place d'honneur dans le *Corpus inscription. latin.*, I, p. 425 sqq. Ils ont été surtout attaqués par M. Païs, *Storia crit. di Roma*, I, p. 1 sqq. Voir aussi Willy-Liebenam, *Die consul. Fasten* et Costa, *I fasti consolari*, 1911. Ce qui a été dit de mieux sur la question est dans De Sanctis, *Storia dei Rom.*, I, p. 1 sqq.

Le canon des *limmu* est dans la *Keilschriftl. Bibliothek*, I, p. 204 sqq. (reproduit dans Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*, t. IV, p. 449). Le canon des archontes athéniens est dans Kirchner, *Prosop. attica*, II, p. 631 sqq. Dans l'un et l'autre cas, l'origine de la magistrature éponyme nous échappe, mais ni dans l'un ni dans l'autre cas elle n'ap-

paraît comme la plus importante (le Roi passe avant). Ce qui est particulier à Rome, c'est :

1° La dualité, dûe probablement à ce que, dans une société aristocratique, l'emploi du gentilice eût multiplié les confusions ;

2° Le fait que la magistrature éponyme est devenue, par la suite, la plus importante, la première en considération après la dictature et la censure (cf. les éphores à Sparte).

Le nom de *consul* apparaît pour la première fois, pour nous, dans un document des environs de 300 av. J.-C. (inscr. de Scipion Barbatus, *Corp. Inscr. lat.*, I, p. 18). Mais cf. Rosemberg, *Der Staat d. alt. ital.* p. 14.

Le nombre des noms, disparus ensuite, qui figurent dans les plus anciens fastes consulaires est le gros argument pour l'authenticité de la liste : De Sanctis, *St. dei Rom.*, I, p. 5. On sait avec quelle rapidité, dans les corps fermés, les familles s'éteignent : sur Rome, cf. mon t. II, p. 476 n.

Parfois la continuité d'une famille est masquée par le changement de *cognomen*, mais le gentilice reste (cf. *Bibl. Fac. L. Paris*, Bloch, *Mél. d'hist. anc.*, p. 6). Il est arrivé aussi que des familles plébéiennes, anciennement clientes, apparaissent avec des noms patriciens, mais l'origine plébéienne est signalée dans ce cas : cf. Pauly-Wissowa, *Realencyclop.*, s. v. *Claudius*.

**396)** C'est plutôt sur l'importance primitive du consulat que se sont trompés les annalistes ultérieurs. Au IIIe siècle, les deux consuls sont, en même temps que magistrats éponymes, les représentants principaux de l'autorité exécutive. Il semble que, déjà au IVe siècle, il n'en soit pas tout-à-fait ainsi : dans les cas graves, on recourt alors facilement à la dictature. Antérieurement à la transformation qui s'est produite vers 361 et que la tradition rattache aux noms de L. Sextius et de Licinius Stolon, le consulat avait une importance encore bien moindre. Il est à croire qu'au Ve siècle l'éponymat fut à peu près la prérogative essentielle des consuls, celle qui a sauvé de l'oubli leurs noms d'ailleurs obscurs.

Mais, si la liste de ces noms a été conservée, elle a été viciée d'une autre façon, et de façon grave au point de vue de la chronologie romaine primitive. C'est sur ce point que nous voudrions nous arrêter. Il faut pour cela repartir d'en bas, pour passer du plus certain au moins certain.

Laissons le IIIe siècle, sur lequel il n'y a pas de discussion. Les fastes consulaires du IVe siècle ont subi quelques altérations de détail, signalées d'ailleurs par les annalistes, et qui empêcheront toujours de dater les évènements de l'histoire romaine d'alors à une année près. La principale de ces altérations consiste dans l'introduction de quatre années « dictatoriales » (auxquelles un dictateur aurait donné son nom) : elle conduit à ramener en 362

ou 361 (et non en 366) la date de la réforme licinienne-sextienne, point de départ de l'importance nouvelle du consulat. Cette réforme nous est donnée comme précédée de cinq années d'anarchie, durant lesquelles les annales seraient vides, non seulement de magistrats curules, mais d'évènements. Nous laisserons de côté cette conception naïve, pour voir le fond de vérité qu'elle renferme : nous nous expliquerons d'abord sur le tribunat militaire à pouvoir consulaire.

**397**) Sur les quatre années dictatoriales de la seconde moitié du IVe siècle (333, 324, 309, 301), cf. De Sanctis, *St. dei Rom.*, I, p. 1 sqq. Il me semble évident, que le recours à cette magistrature a été plus fréquent au IVe siècle qu'au IIIe ; elle a tendu à disparaître sous la méfiance du Sénat (cf. Bouché-Leclercq, *Man. des instit. rom.*, p. 590).

Toutes les sources mentionnent une anarchie (absence de consuls) avant la réforme licinienne-sextienne, vers 361, et le fait n'aurait rien d'anormal en période troublée (cf. à Athènes l'an 403). Mais sur la durée on varie : Diodore (XV, 75) dit 5 ans ; T. Live (VI, 35) 10 ans. On n'arrivera jamais, je crois, à la certitude sur ce point, mais l'artifice chronologique est patent.

**398**) Rien n'a pu effacer le souvenir du fait qu'au moment des premiers évènements nettement historiques, prise de Rome par les Gaulois, et auparavant siège de Véies, le pouvoir effectif était aux mains des tribuns militaires. Les annalistes nous ont conservé une liste d'une cinquantaine de ces collèges de magistrats, qui peut très bien être exacte dans l'ensemble. Mais, ayant la conception de la puissance consulaire telle qu'elle existait de leur temps, ils ne pouvaient s'imaginer que les consuls eussent coexisté avec ces tribuns. Ils n'ont pas été jusqu'à admettre une interruption de cinquante ans complète dans la tradition consulaire : cela eût été en contradiction trop flagrante avec des souvenirs précis. Ils ont donc saupoudré la période du tribunat militaire de quelques années consulaires. Mais, en gros, ils ont refoulé les premières années consulaires au-delà de la période du tribunat. Et ils ont créé ainsi entre l'époque des guerres contre Véies et celle des décemvirs une période remarquablement vide d'évènements, qu'ils ont meublée tant bien que mal au moyen de doublets.

*C'est sur ce point que nous ne nous croyons pas forcés de les suivre. Rien n'empêche que les consuls aient continué à exercer leurs fonctions honorifiques et modestes de magistrats éponymes à côté des tribuns militaires, vrais chefs de la cité, comme les archontes d'Athènes à côté des stratèges du* Ve *siècle.*

**399**) On nous donne nominativement 50 collèges de tribuns militaires avec pouvoir consulaire : soit, partant de la date la plus basse et en remontant, 32 collèges de 6 membres, 2 de 4 membres, 1 de 3, 7 de 4, 1 de 3, 3 de 4, 4 de 3 membres. On reporte l'institution de la magistrature à l'an 445-4 (Denys d'Halic, XI, 62). Le seul fait certain, c'est que les tribuns consulaires dirigeaient l'Etat au moment des grandes guerres du début du ɪvᵉ siècle : le reste, je le crains, restera toujours douteux.

Qu'il y ait de nombreux faits notés en double dans la primitive histoire romaine, c'est ce qu'il faut concéder à M. Païs, *St. rom.*, t. II (sauf les détails). Il y aurait lieu peut-être de reprendre l'étude d'après le principe que j'indique ici, mais cela nous entraînerait loin du cadre de ce livre. Le cas le plus intéressant serait celui de Corn. Cossus.

Ce n'est que pour me faire comprendre que je compare la situation des tribuns militaires et des consuls vers 400 à celle des stratèges et des archontes d'Athènes au vᵉ siècle. En réalité, l'évolution a été exactement inverse. A Athènes, on sait que les archontes exerçaient encore le pouvoir vers 490, et ont été éclipsés définitivement par les stratèges. A Rome, les tribuns militaires, d'abord les premiers, ont cédé ensuite la place aux consuls pour devenir de simples officiers : cf. sur leur situation après 361, De Sanctis, *St. dei Rom.*, I, 427, II, 224, 239 ; et Botsford, *The roman assemblies*, p, 234, 306, 342, 349.

**400**) Pour la période antérieure à la réforme de 361 et aux cinq années d'anarchie qui l'avaient précédée (anarchie que nous entendrons maintenant dans le sens d'absence de consuls), les annalistes disposaient d'une liste d'environ 86 paires de consuls. Ceci nous reporte aux environs de l'an 450 av. J.-C. C'est à cette date que commencent donc, à notre avis, les fastes consulaires : il est fort possible que la magistrature ait été instituée alors. Mais cela n'implique pas qu'elle gouvernât effectivement la cité à cette époque : bien des hypothèses restent ouvertes sur ce point.

**401**) Nous donnons ici la liste des consuls antérieurs à la réforme licinienne-sextienne (362 en supprimant les années dictatoriales). Il y aurait lieu d'éliminer les noms mythiques qui se sont glissés en tête de la liste authentique. Sur les décemvirs, cf. ci-dessous. L'anarchie aurait duré 5 ans d'après Diodore, mais nous avons dit ce qu'il en faut penser. Bref, les dates que nous ajoutons aux noms ne sauraient être qu'approximatives : telles quelles, elles préciseront ce que nous avons dit dans le texte (cf. rectification, p. 487) :

454 (Junius Brutus, Tarquin Collatin, 3 *suffecti*).
453 Valérius Publicola, Lucrétius Tricipitinus.
452 Valérius Publicola, Horatius Pulvillus.
451 Publius Lucrétius (Lartius), Herminius, Aquillius.

450 Valérius, Postumius Tubertus.
449 Valérius Publicola, Lucrétius Tricipitinus (2e fois).
448 Postumius Tubertus 2, *Agrippa Ménénius*.
447 Opiter Verginius Tricipitinus, Sp. *Cassius Viscellinus*.
446 Postumius Cominius, Lartius.
445 Sulpicius Camerinus, Tullius Longus.
444 Aebutius Helva, Véturius Géminus.
443 Cloelius *Siculus*, Lartius Flavus.
442 Sempronius Atratinus, Minutius Augurius.
441 Postumius *Regillensis*, Verginius Tricostus.
440 Appius *Claudius Sabinus*, Servilius Priscus.
439 Verginius Montanus, Véturius Geminus.
438 Sp. Cassius Viscellinus 2, Postumius Cominius.
437 Géganius Macrinus, Minutius Augurius.
436 Minutius Augurius 2, Sempronius Atratinus 2.
435 Sulpicius Camerinus, T. Lartius Flavus 2.
434 Julius Julus, Pinarius Rufus.
433 Nautius Rutilus, Sextius Furius.
432 Sicinius *Sabinus*, Aquillius *Tuscus*.
431 Sp. *Cassius Viscellinus*, Proculus Verginius Tricostus.
430 G. Fabius Vibulanus, Cornélius Maluginensis.
429 Aemilius Mamercus, C. Fabius Vibulanus.
428 M. Fabius Vibulanus, Valérius Potitus.
427 Q. Fabius Vibulanus 2, Julius Julus.
426 K. Fabius Vibulanus 2, Furius Fusus.
425 M. Fabius Vibulanus 2, Mallius.
424 K. Fabius Vibulanus 3, Verginius Rutilus.
423 Aemilius Mamercus 2, *Servilius Ahala* (1 suff.).
422 Ménénius Lanatus, Horatius Pulvillus.
421 Verginius Tricostus, Servilius Structus.
420 Nautius Rutilus, Valérius Publicola.
419 Furius Médullinus, Manilius.
418 Aemilius Mamercus 3, Vopiscus Julius Julus.
417 Pinarius Mamertinus, Furius Fusus.
416 Appius Claudius Sabinus, *T. Quinctius Capitolinus*.
415 Valérius Potitus 2, Aemilius Mamercus.
414 Numitius Priscus, Verginius Tricostus.
413 Quinctius Capitolinus 2, Servilius Priscus.
412 Aemilius Mamercus 2, Fabius Vibulanus.
411 Servilius Priscus 2, Postumius Albus.
410 Fabius Vibulanus 2, Quinctius Capitolinus 3.
409 Postumius Albus, Furius Fusus.
408 Aebutius Helva, Servilius Priscus.
407 Lucrétius Tricipitinus, Véturius Géminus.
406 Volumnius Gallus, Sulpicius Camérinus.
405 Valérius Publicola 2, Claudius Sabinus (1 *suff.*).
404 Fabius Vibulanus 3, Cornélius Maluginensis.
403 Nautius Rutilus 2, Minutius Augurius.
402 Horatius Pulvillus 2, Minutius Esquilinus.
401 Valérius Maximus, Verginius Tricostus.

400 Cornélius Vaticanus, Véturius Cicurius.
399 *Tarpéius, Aternius.*
398 Quinctilius, Curiatius (1 *suff.*).
397 Sextius, Menénius Lanatus.
396 Syp. Claudius 2, Geminus Augurius.
395 *Valérius Potitus, Horatius Barbatus.*
394 Herminius, Verginius.
393 Géganius, Julius.
392 Quinctius Capitolinus 4, Agrippa Furius.
391 Géminius, Curiatius.
390 Géganius 2, Quinctius Capitolinus 5.
389 *Fabius Vibulanus*, Postumius Aebutius.
388 Furius, Papirius Crassus.
387 Proculus Géganius, L. Ménénius.
386 Quinctius Capitolinus 6, Agrippa Ménénius.
385 Géganius 3, *Sergius Fidénas.*
384 Cornélius Maluginensis, Papirius Crassus.
383 Julius 2, Verginius.
382 Julius 3, Verginius 2.
381 Quinctius Pennus, Julius Mento.
380 Papirius Crassus, Julius Julus.
379 Sergius Fidénas 2, Hostius Lucrétius Tricipitinus.
378 *Cornélius Cossus*, Quinctius Pennus 2.
377 *Servilius Ahala*, Papirius Mugillanus.
376 Sempronius Atratinus, Fabius Vibulanus.
375 Quinctius Capitolinus, Fabius Vibulanus.
374 Cornélius Cossus, Furius Médullinus.
373 *Fabius Ambustus*, Furius Pacilus.
372 Papirius Atratinus, Nautius Rutilus.
371 M. Aemilius, Valérius Potitus.
370 *Cornélius Cossus*, Furius Médullinus.
369 Lucrétius Flavus, Cornélius Maluginensis.
368 Valérius Potitus, *Manlius Capitolinus* (1 *suff.*).
367 Anarchie.
362 L. Aemilius Mamercinus, *L. Sextius Latéranus.*

J'indique seulement ici que, de cette façon l'établissement du tribunat de la plèbe se trouve reporté vers 440 av. J.-C., la législation des Douze-Tables vers 400, la prise de Véeis restant fixée vers 390, et la prise de Rome par les Gaulois vers 383. Une étude de détail nous entraînerait trop loin.

**402**) Il faut encore expliquer comment les annalistes du IIIe et du IIe siècles ont été amenés à reporter d'un demi-siècle en arrière le commencement des fastes consulaires.

Antérieurement à l'an 450 av. J.-C., les Romains n'avaient plus de repères méthodiques, mais certaines dates, d'ailleurs sans importance au point de vue général, avaient pu être retenues par les

collèges de prêtres. L'une d'elles était la date de consécration du temple de Jupiter Capitolin. On nous dit que Flavius, l'édile de 303, savait que ce temple avait été consacré 203 années avant lui, et le fait peut parfaitement être exact. Quoique les annalistes n'aient jamais osé dissocier complètement le souvenir de la construction du temple et celui des Tarquins, ils n'ont pu se résoudre à admettre que le sanctuaire principal de la cité eût été dédié en pleine période royale. Ils ont donc été amenés à étendre au moins jusque-là les fastes consulaires. Ajoutons que peut-être, quand l'influence grecque a grandi à Rome, ils ont été attirés par le synchronisme à établir entre la chute des Tarquins et celle des Pisistratides. Ils sont arrivés à leurs fins par divers procédés :

1° Intercalation de quatre années dictatoriales au IVe siècle ;

2° Peut-être, extension à cinq années de la période de troubles ayant précédé la réforme de 361 ;

3° Surtout intercalation d'une cinquantaine de collèges de tribuns militaires, érigés en magistrats éponymes ;

4° Peut-être intercalation des deux collèges de décemvirs, qui sont très probablement authentiques, mais sans avoir été forcément substitués à des consuls et considérés comme éponymes, etc.

On sait comment, une fois la date désirée obtenue, les traditions qui se rattachaient à la chute des rois ont été entassées tant bien que mal sous les premiers consuls, de manière à rattacher directement à ceux-ci la période royale. Pour la détermination chronologique des sept règnes canoniques, les Romains ne disposaient plus que du comput par générations (3 générations par siècle). Associé à la théorie étrusque qui faisait durer le siècle 110 ans, ce comput a donné une période de 244 ans, et la date de la fondation de Rome a été fixée ainsi, après quelques tâtonnements, aux environs de l'an 750 av. J.-C.

**403**) Le consulat peut avoir existé avant le moment où commencent les fastes. Il ne paraît pas être d'origine latine. Dans les villes latines, on trouve des *dictateurs* ou des *préteurs* ; de plus le nombre de 5 paraît avoir été préféré (Nissen, *Ital. Landeskunde*, II, p. 551 sqq.). Le consulat pourrait être d'origine étrusque ? Voir aussi Rosenberg, *Der Staat d. Ital.*, 1913.

Le témoignage de Flavius fixant la dédicace du temple de Jupiter Capitolin en 507 est invoqué par Pline, *H. Nat.*, 33, 19. S'il y a un domaine où des dates très anciennes ont pu se conserver, c'est le domaine religeux, et ce, par les collèges sacerdotaux. Cependant, cette date de l'histoire romaine, unique avant 450 av. J.-C., est loin d'être certaine.

Le souvenir de Tarquin le Superbe est rattaché au temple de Jupiter Capitolin dans Tite-Live (I, 53) et Denys d'Halicarnasse (IV, 61). Etant

donné le caractère de la tradition, profondément hostile aux Tarquins, il y a là une garantie de vérité. Mais tout ce qui touche aux rois étrusques est incertain. Sur les légendes étrusques relatives à « Tarchnas Rumach » (Tarquin le Romain), cf. Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*, II, 435.

Sur le synchronisme entre la chute des Pisistratides et la ruine de Sybaris, cf. ci-dessus. Le synchronisme avec la chute des Tarquins n'a pu être établi avant le IIIe siècle. Polybe semble le connaître (III, 22), mais le présente comme approximatif.

**404**) Les décemvirs sont placés, dans la chronologie ordinaire, vers 450, donc, pour nous, vers 400. Le fait même de la législation décemvirale ne me paraît pas douteux, s'il n'est pas prouvé que les Douze-Tables aient subsisté dans leur état primitif : cf. mon t. II, p. 145, 146. Mais tous les récits relatifs à l'usurpation et à la chute des décemvirs, comme ceux qui se rapportent à la chute des Tarquins, portent la marque de l'influence grecque postérieure : cf. Sigwart, *Klio*, 1906, p. 269, 341.

La bataille du lac Régille est placée, par la chronologie ordinaire, dans les premières années du Ve siècle, donc, pour nous, elle se placerait au milieu du Ve siècle : mais son rattachement aux fastes consulaires est suspect (elle est gagnée par un dictateur). Il est vrai qu'elle est rattachée aussi à la fondation du temple de Castor, dont la date a pu se conserver : mais ce rattachement paraît également être de seconde main. Cf. De Sanctis, *St. dei Rom.*, II, p. 94 sqq.

Le siècle de 110 ans est mentionné par Varron (cf. Saglio-Pottier, *Dict. des Antiq.*, s. v. *Saecul. ludi*, 987). Il n'est d'ailleurs pas nécessaire pour expliquer la durée assignée à la domination des 7 rois : le comput des générations était flottant. Il me paraît superflu de chercher pourquoi, parmi les figures mythiques, les unes ont été inscrites dans la liste des rois, les autres non. Le fait même de la royauté est prouvé par la pierre noire du Forum (Hulsen, *Das Forum romanum*, p. 93).

**405**) Le travail chronographique qui a abouti à la fixation de la fondation de Rome vers 750 av. J.-C. est très tardif : l'ère de la Ville date, comme on sait, de Varron. Auparavant, d'autres dates avaient été proposées. Ennius, au IIIe siècle, semble avoir fixé la fondation de Rome en 1100 av. J.-C. (Soltau, *Philologus* 1912, p. 317).

Cicéron (*Rép.* I, 16) parle d'une éclipse qui aurait eu lieu en 350 de la Ville. Ennius, auquel il se réfère, ne pouvait la dater que d'après les consuls. On voit que, dans la chronologie rectifiée, il faudrait plutôt la chercher le 2 mai 379 ou le 13 juillet 364 que vers 400 (Ginzel, *Spez. Kanon*, s. a.). Mais la question n'a d'intérêt que pour l'étude du calendrier romain primitif.

**406**) Pour nous, la constatation importante est que l'annalistique romaine ne peut fournir aucun renseignement chronologique antérieurement à l'an 450 av. J.-C. environ. Les Romains n'en ont pas moins conservé, pour cette période primitive, le souvenir d'un certain nombre de faits exacts. Mais, pour situer approximativement ces faits, il faut recourir à des considérations étrangères aux sources locales.

Le premier de ces faits exacts est l'origine albaine de Rome. On ne voit pas pourquoi la tradition romaine aurait inventé cette paternité d'une ville disparue à l'époque historique, alors que la descendance lavinienne était indiquée à beaucoup d'égards. Il est donc très vraisemblable que Rome, renforcée par l'adjonction d'éléments sabins, a supplanté réellement Albe la Longue comme ville principale du Latium, à mesure que les relations avec la mer se sont développées. Ceci s'est passé antérieurement à l'invasion étrusque, c'est-à-dire avant le VI^e^ siècle av. J.-C.

Le second fait dont le souvenir n'a pu s'effacer est la conquête étrusque, qui coïncide avec l'essor de ce peuple au VI^e^ siècle, attesté par les sources grecques. Le fait que la tradition romaine n'a pas osé enlever complètement aux rois étrusques le temple de Jupiter Capitolin, dédié vers 503-502 av. J.-C., nous autorise à placer vers cette date le règne des Tarquins. Quant à la conquête de Rome par Porsenna, autre fait dont le souvenir a survécu, on ne sait trop comment la placer. Ce qui est sûr, c'est que les Etrusques d'Etrurie n'avaient pas encore perdu le contact avec leurs postes avancés de Campanie en 474 av. J.-C., date de la bataille de Cumes. C'est à partir de cet évènement que Capoue s'est trouvée isolée. Cette date marque donc aussi le moment où Rome et le Latium ont été définitivement affranchis de la prépondérance étrusque, et où ont commencé pour eux les relations directes avec Cumes et les Grecs.

A partir de ce moment, Rome et le Latium ont vécu sous des autorités nationales et républicaines. Le commencement de la liste consulaire, vers 450 av. J.-C., est un témoignage subsistant de cette phase.

**407**) La chronologie romaine étant écartée pour les périodes antérieures à 450, on n'a de points de repère que ceux que fournissent les Grecs. Outre les récits de l'*Odyssée*, le premier est fourni par Hésiode (vers 600 : cf. Gruppe, *Griech. Mythol.*, I, p. 425). On sait qu'il distingue des sauvages Tyrrhéniens, connus des Grecs pour leur piraterie, les Latins (*Théog*, 1013 sqq). De plus, dès le temps de Stésichore (VI^e^ siècle), la légende d'Enée a commencé à flotter sur les côtes du Latium (Gruppe, *l. c.*, p. 365). Mais dans tout cela il n'est pas question de Rome. Sur Lavinium, cf. Nissen, *Ital. Laudesk.*, II, p. 573, et sur

Albe, *ibid.*, II, p. 582. Rome a dû son importance à sa situation comme tête de pont du côté de l'Etrurie (Bérard, *Les Phén. et l'Odyssée*, II, p. 303), ainsi probablement qu'à sa situation au débouché de la *via salaria* venant de la Sabine. Sur sa situation politique dans le Latium avant la conquête étrusque, il me paraît difficile de se prononcer.

Sur le développement de la puissance étrusque au vi^e siècle, cf. notre t. I, p. 108. Le premier témoignage positif que nous avons à ce sujet est relatif à la bataille navale d'Alalie 545 (Hér. I, 165-6). Le second est relatif à l'attaque contre Cumes, dont la date (524-0) paraît digne d'une certaine confiance (ci-dessous). La domination d'aventuriers étrusques sur Rome se place très naturellement dans cet ensemble : nous avons vu qu'on peut croire à la domination d'un Tarquin vers 507 (ci-dessus). Mais le difficile est de se rendre compte des rapports de ces conquérants les uns par rapport aux autres. Le personnage de Porsenna, *lars* (roi) de Clusium, est historique, et nous savons qu'il a pris Rome (Tac, *Hist.* III, 72), malgré les efforts de la tradition romaine pour masquer ces faits. D'autre part, il semble bien qu'il ait été repoussé près d'Aricie par les Latins aidés des Grecs de Cumes en 504 (ci-dessous). Il serait donc contemporain des Tarquins, mais dans quel rapport est-il avec eux ? La seule chose sûre, c'est que la domination étrusque avait disparu du Latium en 474 : sinon les Etrusques n'eussent pas été réduits à la voie de mer pour attaquer Cumes (sur la victoire d'Hiéron, cf. mon t. I, p. 131). La civilisation étrusque a laissé des traces profondes à Rome : encore à la fin du iv^e siècle, l'éducation de l'aristocratie était toute étrusque (T. Live, IX, 36).

Sur les Grecs de Cumes vers 500 av. J.-C., nous avons des renseignements qui paraissent empruntés à un vieux chroniqueur local, Hyperochos (cf. Wilamowitz, *Arist. u. Ath.*, II, p. 28) : ils sont conservés par Denys d'Halicarnasse (V, 36 ; VI, 21 ; VII, 2 sqq.). Les faits paraissent datés exactement, bien que les légendes se soient mêlées aux souvenirs exacts (cf. De Sanctis, *St. dei Rom.*, I, 451 ; II, 14). On nous informe donc que, lors de la grande attaque des Etrusques, Dauniens etc., en 524-0, les Cuméens triomphèrent grâce surtout aux exploits d'un certain Aristodème. Vingt ans après (504-500), c'est encore cet Aristodème qui, avec 10 vaisseaux et 2.000 hommes, alla au secours des Latins contre Porsenna. Ces succès lui permirent de se faire tyran de Cumes, en s'entourant d'une garde étrusque. Il aurait reçu, la onzième année de sa tyrannie (491-0), une ambassade romaine, mais ceci est le résultat de combinaisons chronologiques ultérieures. La tyrannie d'Aristodème avait pris fin quand les Cuméens appelèrent Hiéron de Syracuse à l'aide contre les Etrusques (474). Capoue, fondée par les Etrusques vers 600, resta, en face de Cumes, une survivance de la conquête étrusque, jusqu'au moment où elle devint sabellienne (on sait quelles discussions ont eu lieu sur la date de la fondation : l'argument décisif pour la longue durée de la période étrusque est qu'elle est

constatée par les archéologues même qui tendraient à placer la fondation en 473 seulement. Cf. mon t. II, p. 363.).

**408**) La position de Rome comme grande ville et comme capitale du Latium date des Tarquins : la tradition l'affirme, et, vu son caractère hostile aux rois étrusques, nous concluons comme pour la dédicace du temple de Jupiter (cf. T. Live, I, 50 sqq.). Qu'advint-il au moment de la chute des Etrusques ? Rome prit-elle la tête du mouvement, et fut-elle suivie ensuite par les villes secondaires comme Tusculum ? Ou au contraire resta-t-elle le dernier boulevard de la puissance étrusque contre le Latium soulevé ? Il est impossible de le discerner. Les crises ne manquèrent pas, mais l'hégémonie de la ville du Tibre sur la confédération latine resta acquise. Nous en avons la preuve dans le premier traité avec Carthage (Pol. III, 22 sqq.). Je vois avec plaisir que les plus récents ouvrages laissent ce traité à sa place ancienne, comme monument d'une très haute antiquité (De Sanctis, *St. dei Rom.*, III, 1re partie, p. 34 n. — Gsell, *Hist. anc. de l'Afr. du N.*, 1918, t. II, p. 292, 297, 311). C'est un de ces vieux traités de commerce entre Carthage et les villes tyrrhéniennes, dont parle Aristote (*Polit.*, III, 1280 *a*), et, pour le Latium, un legs de la période étrusque. La date de Polybe n'indique rien, car les premiers consuls sont des personnages mythiques, et la chronologie a été faussée (ci-dessus). Mais il ne faut pas descendre trop bas, car le commerce avec les Phéniciens d'Occident, si actif en Italie au vie siècle, a cessé peu à peu au début du ve siècle (cf. Kahrstedt, *Klio*, 1912, p. 461 sqq.). Or, dans ce traité, Rome protège Laurente, Ardée, Antium, Circéii, Terracine. Mais, dans le demi-siècle que nous mettons entre les Tarquins et le commencement des dates consulaires authentiques, le Latium a pu traverser bien des crises. C'est dans cet intervalle que les Volsques l'ont dépouillé de la région de Circéii et Terracine, que les Èques ont commencé leur poussée, et que les Herniques d'Alatri et d'Anagni se sont joints à la ligue (cf. ci-dessous). Le traité de Cassius est, selon notre chronologie, de 435 environ.

A la suite des batailles d'Himère et de Cumes (480, 474), Carthage a été refoulée vers l'Océan, et les Grecs ont retrouvé la position qu'ils avaient eue au viiie et au viie siècles, celle de dirigeants et de civilisateurs dans la Méditerranée occidentale. La chute des Dinoménides (466) a empêché cette situation de se concrétiser sous forme de puissance politique, mais Syracuse est restée une grande puissance, capable d'envoyer ses garnisons jusqu'à l'île d'Elbe (454) : cf. t. II, p. 144. Puis est venue la marine athénienne, et les produits attiques ont pénétré jusqu'au nord de l'Italie au ve siècle : Grenier, *Bologne villanov. et étr.*, p. 316 sqq. Le commerce de la Sicile a été plus actif peut-être, et en tous cas plus amical, avec le Latium qu'avec l'Etrurie : Rome était connue de l'historien Antiochus (après 424 : cf. t. II, p. 36 n., 315). Il y a eu certainement dans le second quart du ve siècle un nouvel apport reli-

gieux de la Grèce d'Occident à Rome, apport dont nous ne saisissons que les ultimes effets (cf. SAGLIO-POTTIER, *Dioscures*, *Hercules*, etc.).

**409**) Quant à la poussée sabellienne, les sources grecques en indiquent nettement le début en Campanie : prise de Capone 438, prise de Cumes 421. Elles n'auraient pas manqué d'indiquer pareillement la prise de Rome par les Sabins, car la ville était déjà importante, et bien connue des Hellènes d'Occident. En outre, on ne voit pas pourquoi la tradition romaine aurait effacé le souvenir d'une conquête sabine proprement dite, puisqu'elle n'a effacé ni celui de la conquête étrusque du VIe siècle, ni celui de la conquête gauloise du IVe. Que les éléments sabins aient été renforcés à Rome dans la seconde moitié du Ve siècle, c'est ce qui ressort de l'annalistique même. Mais tout indique que la cité romaine d'alors a dû sa situation ultérieure à ce qu'elle a dirigé la résistance latine contre les Sabins, comme elle l'a dirigée contre les Èques et les Volsques.

C'est suivant ces principes que nous avons dressé le résumé de l'histoire d'Italie jusqu'au milieu du Ve siècle, tel qu'il est présenté dans la 1re partie de ce volume.

**410**) La descente des montagnards sabelliens n'était pas commencée vers 520, puisque, dans l'armée étrusque qui attaqua Cumes, on ne signale que des Dauniens (cf. ci-dessus). Mais elle a dû commencer quelque temps avant que les Grecs n'en ressentissent le contre-coup par la chute de Capone (438) et de Cumes (421) : cf. t. II, p. 144. Sur la côte du Latium, les Volsques s'étaient déjà établis à Anxur (Terracine), etc. Les Èques poussaient vers la plaine latine, et les Herniques, serrés entre les deux peuples, avaient imploré le secours de Rome. Les légendes de Coriolan, de Cincinnatus n'ont été rattachées que par un lien factice aux fastes consulaires. Enfin, les Sabins ont eu avec Rome des rapports tantôt pacifiques, tantôt hostiles, jusqu'à la fin du Ve siècle. Cf., sur la prétendue conquête sabine de Rome, t. II, p. 144 n. Il n'est pas étonnant que les Grecs n'aient pas connu dans tous les détails ces luttes entre peuples barbares, non plus que celles qui se poursuivaient entre Ombriens et Etrusques plus au nord : cf. DE SANCTIS, *St. dei Rom.*, I, I, p. 439 ; GRENIER, *Bol. villanov. et étr.*, p. 506-7.

**411**) Les Celtes apparaissent encore à Hérodote (vers 430) comme le peuple de l'Extrême-Occident (cf. chap. sur *Hérodote*). Ce n'est pas une preuve absolue que le mouvement de reflux vers l'Orient n'avait pas encore commencé. Mais il ne faut pas le reporter, avec les annalistes romains, vers 600 (cf. JULLIAN, *Hist. de la Gaule*, I, 253, 281 n., 286) : il y a eu plus tard confusion avec les données relatives à Marseille.

L'entrée des Celtes en Italie n'eut lieu qu'à la fin du v$^e$ siècle, peu avant la prise de Rome (Grenier, *Bol. villanov. et étr.*, p. 455).

Au surplus, nous voulions seulement ici indiquer comment nous connaissons certains faits de l'histoire italienne primitive, et comment on peut critiquer les souvenirs très vagues conservés par la tradition romaine antérieurement à l'ère consulaire. Il serait intéressant d'analyser la chronique des cinquantes premières années consulaires et la grande époque du tribunat militaire (début du iv$^e$ siècle) à la lumière des principes exposés plus haut : mais cela sortirait du cadre de ce volume. Sur ce qui nous a paru être l'essentiel, cf. t. II, p. 36, 144, 381-2.

## XVIII

# La démocratie grecque et les penseurs

---

### I) Héraclite et les guerres médiques

**412**) Héraclite, fils de Bryson (ou selon quelques-uns d'Hiérakon), florissait, nous dit-on, en la 69e olympiade (504-500). Notre source n'est pas des plus sûres (Diogène Laërce), mais le renseignement ne doit pas être rejeté sans phrases. La date serait plutôt un peu haute. Héraclite parlait de Pythagore et même d'Hécatée (comtemporain de la révolte d'Ionie, 499-494) comme d'hommes plus anciens que lui, ce qui prouve qu'il parlait dans la première moitié du ve siècle. Mais il ne faut pas descendre trop bas : Protagoras (454, 444) connaissait bien Héraclite, qui l'a profondément influencé. S'il est vrai, comme le dit Diogène Laërce, que notre philosophe ait vécu 60 ans, on peut le faire vivre de 515 à 455 environ. Héraclite était donc né dans le milieu éphésien du vie siècle. Ephèse était une ville très authentiquement grecque, mais sa situation au débouché des routes d'Asie-Mineure, la réputation de son temple d'Artémis (Hogarth, *B. M. Excav. at Ephesus*, 1908, p. 79, etc.), y amenait un afflux notable de Barbares. La cité avait été en rapports étroits, et généralement amicaux, avec la monarchie lydienne jusqu'en 546 (Maspero, *Hist. anc.*, III, p. 523, 525, 603, 607, 608, 610-11, cf. fig., p. 109). Elle passa sans heurts sous la domination perse et s'en accomoda bien. Lors de la grande révolte de 499, elle ne refusa pas aux Ioniens le passage sur son territoire (Hér., V, 100, 102), mais se tint à l'écart de la lutte et prit même une attitude assez hostile aux vaincus (Hér., VI, 16).

En 480 encore, Xerxès avait assez de confiance en elle pour y envoyer, après le désastre de Salamine, quelques-uns de ses enfants (Hér., VIII, 103, 107).

Héraclite se rattachait au γένος des Androclides. Ceux-ci, comme descendants du fondateur mythique de la cité, jouissaient de privilèges royaux qui étaient devenus honorifiques, mais subsistèrent jusqu'au temps de Strabon. Héraclite céda, dit-on, à ses frères sa part de ces privilèges, gardant sans doute de son patrimoine ce qui était nécessaire a assurer sa très simple existence. Il avait le dédain des jouissances matérielles : « Si le bonheur consistait en plaisirs physiques, dit-il, il faudrait appeler heureux le bœuf qui trouve du fourrage » (Diels, 4). Et encore : « Il y a une chose que les meilleures préfèrent à tout : la renommée éternelle, plutôt que les choses périssables. Mais la plupart restent là repus, comme le bon bétail » (Diels, 29). Quand il eut écrit son livre *Sur la Nature*, il le consacra dans le temple d'Artémis, n'ayant probablement pas les moyens de le répandre lui-même, et n'ayant pas, comme Pindare, des amis pour se charger de ce soin : le livre ne pénétra à Athènes que dans la seconde moitié du v^e^ siècle, et Socrate le connut par Euripide. Héraclite apparaît comme un pur spéculatif, qui vécut concentré dans ses pensées.

**413**) Voir en dernier lieu, sur Héraclite, Gomperz, *Griech. Denker*, 2^e^ éd., t. I, p. 49 sqq. Le point de vue d'où je me place ici n'a pas attiré l'attention de l'auteur, qui en a un autre. Les matériaux sont rassemblés dans Diels, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, 1903, n° 12. Ils ne fournissent d'ailleurs que peu de chose pour la question qui nous occupe.

La date est celle de Diogène Laërce, IX, 13 (a-t-elle été fixée d'après la révolte de l'Ionie ? celle-ci est de 499, ci-dessus). Sur Pythagore, cf. ch. IX. Hécatée était sûrement un homme important en 499 : Hér., V, 36, 125.

Sur Éphèse, l'essentiel est cité dans le texte : mais les fouilles, qui se poursuivaient encore au moment de l'explosion de la guerre, peuvent donner davantage.

Sur les Androclides, cf. Strabon, XIV, i, 3. Sur Héraclite et les privilèges royaux, Diog. Laërce, IX, 6.

Sur les conditions générales de la publication des livres dans l'antiquité, cf. Birt, *Kritik des antiken Buchwesens*, 3^e^ éd., 1913, spécialement p. 307 sqq. Naturellement, on est assez mal renseigné sur les périodes anciennes. Sur la consécration du livre d'Héraclite, Diog. Laërce, IX, I, 6. Nous avons des analogies pour Xénophane, pour les périples puniques, et même, beaucoup plus tard, pour la Chronique de Paros.

414) Sur quoi roulèrent ces pensées? Héraclite n'était pas, comme Pythagore, un esprit porté vers la spéculation mathématique. Il a pu donner par instants dans la mystique des nombres, comme l'indique le fragment suivant (Diels, 4*a*) : « D'après la loi des temps, le nombre 7 est calculé pour la lune, mais, isolé, il apparaît dans les Ourses, les étoiles de la pensée éternelle « (?). Mais il avait un tempérament trop poétique pour s'adonner aux calculs abstraits, qui, à son époque, ne pouvaient encore aider à pénétrer la nature des phénomènes réels. C'est à ceux-ci qu'Héraclite réservait son attention. La cosmologie n'était pas non plus son fait. Il rend hommage à Thalès, le premier astronome, mais ne suit pas ses traces. Le soleil a pour lui à peu près sa grandeur apparente. Il le fait rentrer dans le processus général de transformations dont la terre est le siège, car c'est bien le sens du fragment suivant : « C'est un soleil différent qui se lève chaque jour ». Il y voit donc bien la source de la lumière (« Si le soleil n'existait pas, les étoiles ne suffiraient pas à nous éclairer »), mais non celle de la chaleur terrestre. Des phénomènes lunaires il donne une explication puérile.

415) C'est sur la géologie au sens large du mot que se sont concentrées ses facultés d'observation, sur les phénomènes terrestres, et davantage sur les phénomènes physiques que sur la chimie. Il a été frappé surtout des transformations d'état de la matière, passage de l'état solide (terre) à l'état liquide (eau), de celui-ci à l'état gazeux (air), et inversement. Il a réfléchi aussi aux manifestations d'énergie calorique qui accompagnent de tels phénomènes. Le feu naturellement entre pour lui dans le circuit comme la terre, l'eau ou l'air : « Le feu se transforme en eau, la moitié ensuite va à la terre, l'autre au vent ». Ou encore : « Le feu vit la mort de l'air, l'air la mort du feu ; l'eau vit la mort de la terre, la terre la mort de l'eau ». Et pourtant le feu est pour lui à part, c'est l'élément d'où tout vient et où tout retourne : « Il y a échange de tout contre le feu et du feu contre tout, comme des marchandises contre l'or et de l'or contre les marchandises ». Ce qui ressort de ces formules naïves, c'est qu'Héraclite voit nettement le mouvement incessant de la matière, l'équilibre apparent n'étant que le résultat fragile du conflit d'éléments contraires : « Ce qui tend à se séparer se réunit, [des contraires naît la plus belle] harmonie, [tout naît] de la discorde ».

416) En parlant de biologie, il ne faut pas oublier que, pour Héraclite, aucun mur ne sépare les plantes des pierres, ni les animaux des plantes. L'homme même est composé des mêmes élé-

ments que le reste, et la conception de l'esprit est, au premier abord, franchement matérialiste : « Pour les esprits, la mort consiste à devenir de l'eau, pour l'eau à devenir de la terre. Puis de la terre renaît l'eau, de l'eau l'esprit ». Ou plutôt, en l'absence d'idées claires sur les phénomènes physiologiques, Héraclide procède par idées *a priori* : « L'âme sèche est la plus sage et la meilleure ». De là est née la légende de l'hydropisie qu'il aurait sommé les médecins de guérir suivant ses principes, et dont il serait mort.

**417**) Les fragments d'H. qui se rapportent au moins vaguement aux mathématiques sont, dans Diels : outre 4*a*, fgts 55, 103, 122.

Le fragment sur le soleil, 6, Diels.

Les fragments cosmologiques sont : 3, 6, 38, 94, 99, 100, 105, 120.

Aucun fragment ne me semble se référer à la théorie sur la lune et les étoiles, indiquée dans Diog. Laërce, IX, I, 10.

Les fragments sur le feu : 30, 65, 66, 90.

Outre cela, se réfèrent à la géologie les fragments : 7, 8, 10, 31, 50, 51, 52, 54, 58, 59, 60, 61, 64, 76, 91, 123, 126.

Les fragments sur la biologie, et en particulier sur la nature de l'âme, sont : 12, 21, 26, 36, 46, 77, 82-3, 88, 89, 98, 111, 117, 118, 119.

Les anecdotes relatives à l'hydropisie dans Diog. Laërce, IX, I, 4.

**418**) En matière d'anthropologie, Héraclite a donné une grande attention à la vie sociale (la seconde partie de son livre est la *Politique*, la première étant la *Physique*). La vie en commun est la vraie vie : il n'y a qu'à voir ce que l'individu devient dans le sommeil. « La masse doit combattre pour la loi comme pour les murailles de sa ville ». Mais la source, les détails de la loi importent peu : « Elle consiste aussi à suivre la volonté d'un seul ». Par nature, elle est divine : « Car toutes les lois humaines se nourrissent de la loi divine ». Peu importe donc les changements des lois : l'essentiel, ce sont les énergies qui se lèvent pour les défendre. Héraclite ne s'intéresse pas plus à l'histoire qu'aux mathématiques ; qu'importent les petits mouvements humains pour celui qui est plein du mouvement éternel ! Héraclite a une idée élevée du surhomme, mais le surhomme est pour lui celui qui voit le plus clairement la loi divine. Il garde les dieux du vulgaire, mais n'a pas assez de sarcasmes pour les pratiques par lesquelles on les honore. En réalité, tout cela n'est pour lui qu'une approximation progressive de ce qui est vraiment divin, auquel il consacre la 3e partie de son livre. « Dieu est jour et nuit, hiver et été, guerre et paix, superflu et pénurie. Il change comme le feu, qui, quand il est mêlé aux parfums divers, prend le nom qu'il plaît à chacun de lui

donner ». Le Dieu d'Héraclite est l'âme du mouvement incessant du monde : son panthéisme est absolu.

**419**) C'était certainement un vigoureux esprit, qui a tourné et retourné, dans ses formules volontairement obscures, trois conceptions intéressantes : le mouvement continu de la Matière sous l'action de l'Energie (« le Feu »), — la dépendance étroite dans laquelle vit l'homme de cette loi du mouvement continu (« la Loi »), — l'immanence de la divinité. Adoptées par les stoïciens, souvent rencontrées par les premiers penseurs chrétiens, ces idées ont revécu à l'époque moderne sous une forme moins embryonnaire, fortifiées de la précision des sciences exactes : conservation de l'Energie, lutte pour la vie, etc.

**420**) La division du livre en 3 parties (physique, politique, théologie) : Diog. Laërce, IX, I, 5. Elle peut fort bien ne remonter qu'à l'époque alexandrine, mais donne pourtant une idée des proportions.

Fragments sur le sommeil : 21, 26.

Fragments sur l'anthropologie : 1, 2, 4, 9, 13, 17, 18, 19, 20, 22, 24, 25, 28, 29, 33, 34, 35, 37, 39, 40, 41, 43, 44, 45, 47, 48, 49, 53, 56, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 80, 81, 84, 86, 87, 89, 92, 93, 95, 96, 97, 101, 104, 107, 108, 109, 110, 112, 113, 114, 115, 116, 121, 124, 125, 129.

Les passages où H. affirme son dédain de la « polymathie » (emmagasinement de faits précis) ; 39, 40, 129. Aucun indice chez lui d'une connaissance de l'histoire orientale.

Les passages où H. affirme son mépris des pratiques du culte ont été naturellement recherchés par les chrétiens : fragments 5, 14, 15, etc.

Autres fragments théologiques : 11, 16, 23, 27, 32, 42, 57, 62, 63, 64, 67, 68, 69, 78, 79, 86, 102, 106, 127-8.

Les passages caractéristiques au point de vue du panthéisme sont : 32, 67, etc.

Sur Héraclite et Démocrite, cf. mon t. II, p. 219. Son influence sur les stoïciens : t. III, p. 226. C'est par eux que le connaît Polybe (comme Lucrèce). Sur Héraclite et la science moderne, Soury, *Le syst. nerveux central*, I, p. 27 sqq..

**421**) Cet homme, dont nous avons rapidement rappelé au souvenir l'aspect d'éternité, a vécu un moment intéressant entre tous, puisqu'il fut contemporain des guerres médiques. Les chronographes postérieurs le font plutôt contemporain de Darius (521-485). Mais nous avons dit ce qui engage à placer un peu plus tard la composition de son ouvrage : le passage que nous allons citer sur Hermodore se réfère à des faits qui n'ont pu avoir lieu qu'après

l'écroulement de la domination perse, vers 470. Qu'a pensé Héraclite des grands évènements qu'il a vu se dérouler ?

Il avait grandi sous la suprématie des Perses et s'en était bien accommodé. Cependant, il est pénétré de l'infériorité des Barbares par rapport aux Grecs : « Les yeux et les oreilles des hommes sont de mauvais témoins, quand ils ont des âmes de Barbares », dit-il quelque part. Et l'on nous dit qu'il conseilla au tyran Mélankomas, probablement une créature des Perses, de déposer le pouvoir. L'anecdote est-elle vraie ? Le nom de Mélankomas a un son bien éphésien, et se retrouve au IIIe siècle à Ephèse.

**422**) Mais Héraclite a vu, avec une aversion très nette, les changements politiques provoqués par les guerres médiques et l'avènement de la démocratie, dont son ami Hermodore fut la victime : « Les Éphésiens feraient bien de se pendre tous, homme par homme, et de laisser la ville aux mineurs, eux qui ont chassé Hermodore, leur meilleur homme, en disant : parmi nous il ne doit pas y avoir de meilleur ; s'il existe, qu'il aille exercer chez d'autres ». Et l'expression de son mépris pour la foule ne fut pas réservé aux Éphésiens. On nous dit qu'il refusa l'invitation des Athéniens, et il est certain qu'il résista à l'attraction athénienne qui commençait à s'exercer en Ionie. Entre tant de cités, il n'en est pas une qu'il ait daigné préférer à la ville natale qu'il méprisait.

**423**) Peu enthousiaste de la royauté barbare ou tyrannique qu'il avait connue, ennemi et contempteur du pouvoir de la masse, on serait tenté de ranger Héraclite parmi les aristocrates. Aucun fragment conservé n'autorise cette supposition. On ne sait quels furent les sentiments du philosophe pour Sparte, la cité qui avait été le boulevard de la civilisation contre le Barbare, et devait être le boulevard de l'ordre contre la démocratie. Mais il n'eut pas partagé l'admiration qui se déchaîna vers 400 pour l'eukosmie et l'eunomie immuablement fixées par le mythique Lycurgue. Avant tout, il ne croit pas au gouvernement parfait et durable : « Le plus bel ordre du monde, dit-il, est encore comme un tas de fumier répandu au hasard ».

**424**) C'est que l'idée qui dominait la pensée de l'Éphésien est celle du mouvement constant, du conflit permanent d'où naissent les harmonies passagères, idée qu'il appliquait au monde moral comme au monde physique : ceci est pour nous modernes, car pour lui, le panthéiste, l'un et l'autre ne faisaient qu'un. « Le combat (*guerre* est du masculin en grec) est le père de tout, le roi

de tout. Il fait les uns dieux, les autres hommes, les uns esclaves, les autres libres ». L'ordre, le voilà : les périodes de paix ne sont que des détentes et des incubations. Dans les guerres médiques, le combat a décidé que les Iraniens, assez forts pour gouverner l'Asie, ne l'étaient pas assez pour conduire les Grecs : il se chargerait de dire qui, parmi les Grecs, était fait pour commander. Ce n'est pas à celui qui a reconnu en lui la Raison d'être même des stabilisations momentanées, de récriminer contre ses arrêts.

**425**) Sur les guerres médiques et Ephèse, mon t. II, p. 47-8. Sur Hipponax, Strab., XIV, I, 25; Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*, II, § 488.

Le fragment sur les Barbares : 107. Je ne parle pas naturellement des prétendues lettres à Darius.

L'anecdote sur Mélankomas : cf. Suidas, Ἱππώναξ (on ne peut pas en apprécier la portée). Sur le Mélankomas du IIIe siècle, Pol., VIII, 17 sqq.

Le fragment sur Hermodore : 121.

Sur Hermodore et les Romains (Strab., XIV, I, 25), cf. Pauly-Wissowa, *Realencycl.*, art. *Hermodoros.* Il va de soi qu'un ami d'H. n'a pu participer à la législation décemvirale (cf. chap. sur la *chron. rom.*). Tout vient d'une confusion de personnes.

Sur la prétendue invitation des Athéniens, Diog. Laërce, IX, I, 15. H. paraît avoir dédaigné les voyages autant que la polymathie.

La légende de Lycurgue n'était pas encore formée au temps d'H. Ed. Meyer, *Forsch. z. alt. Gesch.*, I, p. 281 sqq.

Le fragment sur la guerre : 53; cf. Gomperz, *Griech. Denker*, 2e éd., I, p. 59.

**426**) Héraclite, isolé parmi ses compatriotes immédiats, ne l'a pas été dans le monde intellectuel de son temps. Lui vivant, sa renommée avait déjà pénétré, grâce au va-et-vient des fugitifs d'Asie, dans le lointain Occident. Parménide le contredit (vers 485 ou après), Épicharme (478-467) le prend pour cible, Empédocle l'a lu. A Athènes, son influence a pénétré au milieu du ve siècle par les sophistes. Beaucoup de ces cadets ont été moins dédaigneux que lui de l'action, plus mêlé aux contingences de leur temps : tous l'ont regardé comme un sage et comme un maître. Il n'y avait donc certainement pas, entre lui et eux, un abîme sentimental à combler.

Il ne faut pas se laisser entraîner par le lyrisme, généralement mercenaire, des poètes : les plus hautes intelligences du monde grec ont vu avec une tête parfaitement froide les évènements de 490-480. Ils en ont tout de suite aperçu — et pour cause — les côtés inquiétants. Seulement, elles ne se sont pas attardées à

regretter un maître barbare, qui ne leur aurait apporté qu'une paix « génératrice de mort ».

427) Sur les rapports constants de l'Orient avec l'Occident grec à l'époque des guerres médiques, cf., outre les faits bien connus par Hérodote, Pindare, *Olymp.*, XII. Le fait saillant est qu'H. paraît avoir été réputé en Occident plus tôt que dans la Grèce propre. Sur l'introduction de son livre en Grèce et en particulier à Athènes (Socrate et Euripide), cf. Diog. Laërce, IX, I, 11 : ces passages nous reportent dans la 2e moitié du ve siècle.

Sur Parménide d'Élée, Gomperz, *Griech. Denker*, 2e éd., I, p. 134 sqq.

Sur Epicharme, cf. Pauly-Wissowa, *Realencycl.*, s. v. *Epicharmos*. Epicharme et H. : Soury, *Le syst. nerv. central*, I, 27 sqq.

Sur Empédocle, Gomperz, *Griech. Denker*, I, p. 183 sqq. On sait qu'Empédocle a été mêlé assez activement à la vie politique.

Sur Protagoras et Héraclite, H. Gomperz, *Sophistik u. Rhetorik*, p. 150 n., 162-3, 209, 225, 229, 251-3, 278. Sur le rôle actif de Protagoras, mon t. II, p. 76, 137.

Le seul intellectuel grec pour lequel on nous signale l'accusation de *médisme* est Anaxagore de Clagomène : Diog. Laërce, II, 3, n. 9, 10. Sur l'attitude que pouvaient avoir les Perses vis-à-vis de l'intelligence grecque, cf. chap. X, 2e (j'ai oublié de signaler un Perse sachant le grec : Hér., IX, 16).

## II) Le mouvement démocratique et la discussion politique

**428**) Le premier fait que constate l'historien est la différenciation, dans l'espèce humaine répandue çà et là sur le globe, de groupes assez avancés dans la lutte contre la nature pour avoir des loisirs, et les consacrer à des fins idéalistes, embryons de science, d'art, de religion. Ceux de ces groupes qui ont acquis assez de force pour durer constituent les premières civilisations proprement historiques. Bien entendu, dans ces groupes même, ce n'est pas par tous, mais par quelques uns, que se fait le progrès : castes ou corps. De même, on constate généralement, à la tête des groupes plus forts, un chef militaire, un roi. Ce n'est pas que la masse sujette n'intervienne par moments. Dans l'Egypte des Ramessides, on constate des émeutes, des grèves. Dans l'Assyrie, les séditions militaires ne sont pas rares. Dans les ports phéniciens, les révolutions se succèdent. Ce qui caractérise le mouvement qui s'est produit au vie siècle dans les villes grecques, c'est la tendance à

stabiliser la révolution, à régulariser le pouvoir politique de la masse.

Le facteur essentiel a été le facteur militaire. Dans leurs guerres contre les Barbares ou entre elles, les cités grecques ont été amenées à faire appel à toutes les ressources humaines dont elles disposaient. Et les masses ont pris ainsi conscience de leurs forces. Le fait est particulièrement sensible pour les États qui ont pris part aux guerres médiques. Il est d'autant plus sensible que Sparte, par exemple, où une caste assez étroite s'est réservée le pouvoir militaire, est l'État qui a été le moins atteint par le mouvement, tandis que les cités maritimes comme Athènes, où il a fallu faire appel à tous, ont été entraînées le plus loin dans la voie démocratique. La corrélation est évidente.

Mais chez un peuple qui était en passe de se placer au premier rang de la civilisation, il a fallu étayer le fait de force sur des arguments, faire la théorie du mouvement, quand ce n'eût été que pour le traduire en lois. L'idée dont sont partis les Grecs n'est pas, comme chez les Hébreux vers le même temps, l'idée de justice : les démocraties grecques se sont toutes accommodées de l'esclavage domestique. Les Grecs sont partis de l'idée de liberté, ont considéré que les hommes étaient d'autant plus forts qu'ils étaient plus libres, et le fait des guerres médiques a ancré cette idée dans l'esprit de toute une génération. L'idée n'était faite au début que pour quelques-uns ; on n'a eu ensuite qu'à l'étendre à tous, et à poser en principe que, pour être libre, la condition nécessaire et suffisante était le droit théorique de participer à l'élaboration des lois qu'on subissait.

429) On trouvera les passages de la littérature hébraïque relatifs à la royauté dans Vigouroux, *Dict. de la Bible*, art. *Royauté* (en particulier le discours de Samuel). Ces passages sont d'origine prophétique.

Le lien entre les évènements militaires et les transformations politiques n'apparaît pas moins clairement parce que celles-ci se sont étendues, par imitation ou par contagion, dans les États restés neutres pendant les guerres médiques. L'importance de la question de la flotte a été mieux vue par l'auteur de l'Ἀθηναίων πολιτεία pseudo-xénophontique, contemporain et réaliste, que par les théoriciens ultérieurs : cf. Kalinka, *Die pseudoxénoph.* Ἀθην. πολιτ., p. 48 sqq., 94, 317, 95, 7, 143, sqq., 170 sqq., 216 sqq., 179 sqp., 230. Il est important de remarquer qu'avec une marine à rames, où la force propulsive était humaine, la puissance maritime exigeait un appel très général aux masses. Sur le rôle infime des troupes armées à la légère sur terre, cf. chap. XIII.

On trouvera les hymnes à la liberté dans Pindare, *Pyth.* 2 ; dans Eschyle, *Les Perses*, et *Les Suppliantes* ; et dans Hérodote, V, 78, etc. On mesurera la force du courant sentimental qui a conduit

à l'émancipation politique des masses en se souvenant que tous ces auteurs ont fait de fortes réserves sur la démocratie.

**430**) Voici dans quels termes Hérodote fait défendre la cause démocratique par le Perse Mégabyze, qui a été ici le porte-parole d'un sophiste quelconque :

« Mon avis est que nul de nous ne doit plus seul être roi ; cela n'est ni agréable ni bon ; en effet, vous savez jusqu'où Cambyse a poussé l'arrogance, et vous avez souffert, chacun pour votre part, de celle des mages. Comment la monarchie pourrait-elle être un État bien organisé, puisqu'elle permet à un homme, qui n'a pas de contradicteur, de faire ce qu'il veut ? Le meilleur des mortels, investi d'une telle autorité, s'écarterait de son bon sens habituel. Chez l'homme l'orgueil provient des biens qui l'entourent, et, dès sa naissance, l'envie le tourmente naturellement. Atteint de ces deux misères, toutes les autres lui arrivent. Il ne tarde pas à commettre une multitude d'actions coupables, les unes dans l'excès de son orgueil, les autres par envie. Un tyran, toutefois, devrait être sans envie, puisqu'il possède tout ce qui a du charme. Mais, par sa nature, il est disposé d'une manière toute contraire à l'égard des citoyens. Il porte envie aux meilleurs tant qu'ils existent ; il se plaît avec les méchants ; il est le plus prompt à accueillir la calomnie, il est le plus déréglé de tous. Si on l'admire avec mesure, il s'en afflige parce que, dit-il, il n'est pas suffisamment honoré ; s'il est assez honoré, il s'en afflige, parce qu'à son gré c'est de la flatterie. Mais le pire, je vais vous le faire entendre : il change les coutumes des ancêtres ; il fait violence aux femmes ; il met les hommes à mort sans jugement. *La multitude souveraine porte le plus beau des noms : on l'appelle l'isonomie. De plus, elle ne commet aucun des excès que je viens d'énumérer comme propres au monarque. Elle donne, par la voie du sort, les offices publics à des magistrats responsables. Elle rapporte à la communauté toutes les résolutions. Je vote pour que nous abolissions la monarchie et que nous élevions la multitude au pouvoir : car le tout réside dans le grand nombre.*

**431**) Les dialogues sont dans Hérodote, III, 80 sqq. Ils ont certainement des antécédents dans la littérature sophistique : H. GOMPERZ, *Sophistik u. Rhetorik*, p. 165 n. (on sait que les sophistes mettent volontiers en scène des personnages barbares). Pour nous, ces dialogues sont le premier document sur les discussions politiques qui ont agité la Grèce du début du v<sup>e</sup> siècle.

Le tirage au sort des magistrats apparaît, dans Hérodote, comme caractéristique de la démocratie. Il est à remarquer que l'institution a

été blâmée par des théoriciens qui ne la considéraient pas comme essentielle au régime démocratique (H. Gomperz, *Soph. u. Rhet.*, p. 147).

**432**) Naturellement, on a vu tout de suite quel danger le mouvement recelait pour l'élite. Nous laissons de côté quelques vers d'Homère ou de Solon, datant d'une époque où la démagogie n'était pas d'actualité. Nous laissons de côté les réactions du sentiment : Théognis a souffert des séditions de Mégare (Sicile) vers 484, et ce sont ses souffrances qu'il a exprimées en vers si âpres. Nous laissons de côté aussi les réactions de l'intérêt : la comédie attique, par exemple, a été dans l'ensemble l'organe de la bourgeoisie campagnarde. Nous nous tenons ici sur le terrain des idées et de la théorie politique.

Pindare a regretté la société qui s'écroulait, et nombre de ses vers solennels traduisent son chagrin. Eschyle a célébré l'Aréopage antique, et fui la nouvelle Athènes. Mais les poètes ont l'instinct du danger plus qu'ils ne le saisissent nettement. En revanche, les pythagoriciens ont formulé la théorie de l'opposition oligarchique avec une netteté qui accumula contre eux les haines, et Héraclite a vengé de ses sarcasmes son ami Hermodore, banni par les Éphésiens. Hécatée n'était pas porté par son snobisme aristocratique à goûter les tendances des villes d'Ionie, et Hérodote, que ses attaches athéniennes lient pourtant singulièrement, laisse échapper plus d'une fois ses sentiments. Nous ne poussons pas jusqu'à l'Ἀθηναιων πολιτεια, qui date d'une époque où les excès de la démocratie frappaient tous les gens. Nous voulions seulement prouver que, au moment même du mouvement, la note désapprobatrice domine largement.

Voici les paroles du défenseur de l'aristocratie dans Hérodote :

« Ce que vient de dire Otanès pour abolir la tyrannie, tenez-le dit par moi. Mais, quand il a conseillé de faire passer le pouvoir à la multitude, il s'est écarté de la saine opinion. En effet, rien plus qu'une vaine foule n'est irréfléchi ni insolent. Et il n'est vraiment pas tolérable que des hommes qui veulent se soustraire à l'arrogance d'un monarque retombent sous l'insolence d'un peuple désordonné. *Le tyran, s'il fait quelque chose, sait ce qu'il fait. Le peuple ne peut le savoir. Comment se serait-il instruit, lui à qui on n'a rien enseigné et qui n'a jamais rien appris de bon ni de convenable* ? Il se précipite inconsidérément sur les affaires publiques et les pousse, semblable à un torrent d'hiver. Que ceux qui veulent du mal aux Perses se servent du peuple. *Mais nous, élisons une assemblée d'hommes les meilleurs, et donnons-lui la souveraineté. Nous en serons nous-mêmes, et il est vraisemblable que les résolutions les plus salutaires naîtront de la réunion des hommes les plus sages* ».

Ce qu'il faut noter ici, c'est le caractère intellectuel de l'opposition grecque. L'aristocratie héréditaire ou traditionnelle semble avoir disparu dans les faits et dans les esprits. Les Grecs ne connaissent plus que l'oligarchie. Ce sont des cénacles intellectuels qui ont mené, dans les cités grecques, l'opposition antidémocratique, et l'ont menée avec fougue.

**433**) Les fragments attribués à Théognis se trouvent dans Bergk, *Poetæ lyrici*, II, p. 117 sqq. (il existe une trad. française de Charpentier, 1845). Sur l'authenticité, Wilamowitz, *Textgeschichte d. griech. Lyriker*. M. Beloch fait de Théognis un enfant de Mégare en Sicile (v. 484) : *Griech. Gesch.*, 2e éd., I², p. 366 (on peut le supposer émigré de Mégare en Grèce).

Sur la comédie attique et ses tendances, M. Croiset, *Aristophane et les partis politiques*. Sur la chronologie des pièces, Wilhelm, *Urkunden dramat. Aufführungen*.

Sur les différences qui séparent Pindare et Eschyle, Ed. Meyer, *Gesch. des Alt.*, III, p. 448 sqq. Sur Pythagore, cf. chap. IX. Sur les prétentions généalogiques d'Hécatée, Hér., II, 143. Sur la position d'Hérodote vis-à-vis de la démocratie, H. Gomperz, *Soph. u. Rhet.*, p. 164 n., juge comme moi. Protagoras a examiné surtout lequel des trois gouvernements (démocratie, aristocratie, monarchie) est original (*ibid.*, p. 178 n.) : étant donnée sa tournure d'esprit, il est difficile de dire où allaient ses préférences.

Sur Sparte ennemie des tyrans, Plut., *De mal. Hérod.*, 21 (Didot, *Mor.*, II, p. 1047). Cf. *Catal. of Gr. Pap. of Rylands Libr.*, p. 31.

Sur le caractère réactionnaire pris par Sparte à partir de 464, cf. mon t. II, p. 70 Sparte est proprement une oligarchie militaire dominant des populations sujettes. Elle est nettement distincte des cités aristocratiques regrettées par Théognis et Pindare, comme des oligarchies intellectuelles rêvées par les théoriciens postérieurs : cf. t. II, p. 278.

**434**) Ce qu'il faut noter aussi, c'est le caractère abrupt qu'a pris le conflit entre la masse et l'élite. L'idée que l'État est forcément un compromis entre les deux éléments s'est atténuée jusqu'à l'extrême limite, et ce, parce que l'institution qui la traduit, la monarchie, avait disparu de partout. Quelle est la cause du phénomène ? La monarchie absolue du vie et du début du ve siècle, la tyrannie, semble avoir pris vraiment, à la fin de son existence, un caractère très déplaisant : les souvenirs qu'elle a laissés sont unanimes. De plus, sa cause s'était trouvée associée à celle du Roi par excellence, du roi de Perse, et la haine de la monarchie devint une forme du sentiment national ; le mépris du Barbare rendit inintelligible aux Grecs, pour longtemps, le loyalisme personnel. La monarchie est absente de la théorie politique du ve siècle.

On remarquera, dans le discours du défenseur de la monarchie chez Hérodote, la faiblesse particulière des arguments :

« Mégabyze a, selon moi, parlé juste sur la multitude, mais sur l'oligarchie, non. De ces trois formes supposées excellentes, d'un peuple excellent, d'une oligarchie, d'une monarchie, je soutiens que la dernière est de beaucoup la meilleure. Car rien n'est préférable à un seul homme excellent. En effet, il se conduit avec assez de prudence pour administrer d'une manière irréprochable. *Surtout, il sait garder le secret concernant ses résolutions contre les ennemis extérieurs.* Tandis que, dans une oligarchie, si plusieurs s'exercent à la vertu dans l'intérêt commun, des haines particulières, habituellement violentes, éclatent ; *chacun veut être le maître et faire triompher son avis* ; tous finissent par se détester ; de là naissent des discordes publiques, et les discordent engendrent les massacres. Des meurtres, on passe à la monarchie, ce qui démontre qu'elle est le meilleur gouvernement. Si maintenant le peuple est le maître, il est impossible d'empêcher la méchanceté de se faire jour ; *dès qu'elle s'est montrée, ce ne sont point des haines qui naissent entre les méchants, mais des amitiés solides. Ceux qui oppriment la communauté le font avec concert.* Cette situation se prolonge jusqu'à ce qu'un homme, prenant en main l'intérêt du peuple, vienne leur mettre un frein ; le peuple alors admire cet homme, et, quand il est admiré, il ne tarde pas à devenir roi. De cette manière donc, il est encore prouvé que la monarchie est le gouvernement le meilleur. Mais, pour me résumer en un mot, d'où vient notre liberté ? Qui nous l'a donnée ? vient-elle du peuple, d'une oligarchie ou d'un monarque ? Mon opinion est donc que, puisqu'un seul homme nous a rendu libres, notre devoir est de nous en tenir là Ne détruisons pas les coutumes de nos ancêtres, auxquelles nous devons notre prospérité ; car nous ne nous en trouverons pas mieux. »

La conséquence de la disparition de l'organe modérateur a été que rien n'a atténué la violence de la lutte soulevée par le succès éphémère de la démocratie. A partir du milieu du v^e^ siècle, toutes les guerres des cités grecques se compliquent d'un dualisme intérieur qui en décuple l'acharnement. De ce dualisme, la cité grecque est morte en un siècle.

**435**) Sur la tyrannie grecque, cf. Saglio-Pottier, *Dict. des Antiq.*, art. *Tyrannus.* Je reproche à ce travail, comme à tous ceux qui l'ont précédé, de s'être laissé entraîner par le passage de Thuc. (I, 13, 14, 17, 18) à établir une distinction trop nette entre la royauté traditionnelle (dont l'origine pouvait remonter jusqu'à l'époque mycénienne) et la royauté absolue des vii^e^ et vi^e^ siècles. Il faut voir combien cette première tyrannie, la seule qu'aient connue les Grecs jusqu'au v^e^ siècle, est

profondément enracinée dans la société gentilice et féodale du moyen-âge grec. Les Téménides d'Argos, les Orthagorides de Sicyone (cf. § 298), les Cypsélides de Corinthe (Porzio, *I Cipselidi*, Bologne, 1912), les Pisistratides d'Athènes, sont de très grandes familles. Tout de même les Archéanactides de Crimée, les Battiades de Cyrène, les Dinoménides de Syracuse. Et nous ne sommes pas fondés à considérer Thrasybule de Milet, Pandaros d'Éphèse, Polycrate de Samos ou Phalaris d'Agrigente comme des gens sans aïeux. L'analogie moderne est avec les rois absolus des xv^e^-xviii^e^ siècles, bien plus qu'avec des personnages comme Napoléon ou les dictateurs de l'Amérique du Sud. Dans le *Prométhée enchaîné*, Eschyle nous trace bien, dans Zeus, le modèle divin du tyran : mais Zeus est le fils, fils rebelle et usurpateur, mais fils légitime, de Kronos, type du souverain patriarcal. Ce n'est pas le caractère usurpateur et révolutionnaire, mais le caractère absolu, que les Grecs du v^e^ siècle ont détesté dans la royauté, quand ce n'était pas le *médisme*.

**436**) Je saisis l'occasion de parler d'une des dynasties qui succombèrent sous le mouvement libéral du début du v^e^ siècle, les Battiades de Cyrène ; et ce, parce que M. Beloch (*Gr. Gesch.*, 2^e^ éd., I^2^, p. 217 sqq.) me paraît en avoir un peu faussé l'histoire. Je n'oserai révoquer en doute les 8 générations formellement attestées, non seulement par l'oracle d'Hérodote (IV, 163), mais par Pindare (*Pyth.*, IV, 105, 114-5), qu'il était difficile de prendre en défaut sur les généalogies. Arcésilas IV nous est donné comme jeune en 466, donc né vers 490. Son père Battos IV était encore enfant vers 520 (je renvoie une fois pour toutes à Hérodote, IV, 159 et suiv.). Arcésilas III était homme fait au moment de la conquête de l'Égypte par Cambyse (525), mais devait être né après 559, puisque sa mère Phérétiane était encore vigoureuse vers 510. On peut donc supposer son père Battos III né vers 570, le père de celui-ci, Arcésilas II, né avant 590, le père d'Arcésilas, Battos II, né vers 615, son père Arcésilas I né vers 640, et le fondateur historique de la dynastie, Battos I, né avant 660. Assurément, cela nous fait des générations rapprochées, mais il suffit que le fait soit possible pour qu'on ne révoque pas en doute des témoignages comme ceux que nous avons.

Voici alors le schéma qui se présente en conservant la date traditionnelle de la fondation de Cyrène (Eusèbe, *Chron.*, s. a.), et les durées des deux premiers règnes, données par Hérodote. Battos I, né avant 660, fonde Cyrène en 631 et règne de 631 à 591 (mort vers 70 ans). Arcésilas I, né vers 640, règne de 591 à 575 (vit 70 ans également). Battos II, né vers 615, roi en 575, règne encore au moment de la guerre contre Apriès (569) et peut très bien avoir vécu 50 ou 60 ans. Arcésilas II, né avant 590, roi après 569, a péri assassiné par son frère Laarchos, et a été vengé par sa cousine et femme Eryxo. Battos III, né vers 570, a régné vers 550-540 ; c'est lui qui avait pour femme Phérétime, née avant 560, régente

vers 520-510. Arcésilas III, né après 550, roi en 525, a été tué vers 520; il avait pour femme une fille d'Alazir, roi de Barcé, qui se rattachait à la dynastie. Voilà 3 générations qui disparaissent très vite, mais deux de ces rois ont péri de mort violente, et, le règne de Battos III ayant été troublé par des révolutions, on peut supposer aussi qu'il a été écourté. Battos IV, au contraire, enfant vers 520, et qui a gouverné par lui-même après 510, a régné longtemps, jusque vers 470, grâce peut-être à ce qu'il s'est dégagé de la suzeraineté perse (avant 480). Enfin Arcésilas IV, né vers 490, a régné de 470 à 460 environ. Il était renversé avant 454 (Thuc., I, 110). Mais la dynastie n'a pas été exterminée, puisque le poète Callimaque, au IIIe siècle, prétendait en descendre (Strab., XVII, III, 21 sqq.).

**437**) Quand on parle de l'indifférence des théoriciens grecs du Ve siècle pour la monarchie, la *Cyropédie* de Xénophon se présente à l'esprit : mais il est à remarquer que tout souvenir des royautés nationales est absent de ce roman barbare.

Dans le dialogue d'Hérodote, les remarques justes ne font pas défaut au défenseur de la monarchie sur les deux autres régimes (rivalité des grandes familles dans les aristocraties, pouvoir des sociétés secrètes dans les démocraties). Mais, en faveur de la royauté, il n'y a qu'une réflexion réaliste : l'avantage du secret dans la politique étrangère. Et il termine par un argument sans portée générale, qui n'a de valeur que pour les Perses.

**438**) Le tyran deuxième manière, aventurier heureux, simple dictateur militaire, est apparu par hasard dans l'ancienne histoire grecque (cf. par exemple Hér., V, 46). Mais il ne paraît sur un grand théâtre que dans la personne de Denys : désormais c'est à ce personnage que s'applique avant tout le mot *tyran*. Il ne cherche pas à se rattacher aux antiques royautés, fait peu de cas de la légitimité : tout au plus cherche-t-il à léguer le pouvoir aux siens. La monarchie est bien morte dans la Grèce propre au Ve siècle, et n'a pu renaître.

## CHAPITRE XIX

### La valeur de l'argent

**439**) Les hommes ont cherché de bonne heure à estimer la valeur des objets matériels susceptibles d'appropriation. Mais cette valeur ne peut s'estimer que par comparaison avec d'autres objets. En fait, dans l'Egypte antique par exemple, nous voyons fonctionner le troc librement. Seulement, la valeur ainsi estimée dépend d'une infinité de circonstances, moment, occasion, etc., et donne lieu à de longues tractations. On a très vite cherché un étalon auquel on pût rapporter toutes les valeurs, et les métaux, par leur invariabilité et leur maniabilité, s'offraient d'eux-mêmes. Le cuivre a servi pour les valeurs faibles, l'or pour les grandes valeurs. La valeur relative des deux métaux a évidemment une base naturelle, mais, au début, une part d'arbitraire est entrée dans sa détermination. En Chaldée, on a évalué un poids de cuivre à la 1/1800e partie du même poids d'or, et cette détermination s'est répandue dans le monde méditerranéen, où on la retrouve pendant de longs siècles. Quant à l'argent, il a été un élément plus variable, en raison de la découverte de gisements nouveaux à Tharsis (Andalousie), puis au Laurion (Attique).

La valeur des objets, estimée en métal, est encore difficile à étudier. En fait, nous avons pas mal de documents isolés, pour l'Egypte, pour la Chaldée surtout, plus tard pour l'empire perse (papyrus d'Assouan), puis pour le monde grec à partir du VIIe siècle, enfin pour l'Italie au Ve siècle. Disons tout de suite que les prix qu'ils indiquent nous semblent extrêmement bas, le stock métallique n'ayant pu qu'aller en augmentant dans le monde. Mais, pour savoir si nous avons changement de la valeur de tel objet ou changement de la valeur du métal, il faut avoir toute une série de prix contemporains, ce qui est rare pour ces époques reculées. On peut seulement indiquer que la constance du rapport entre le cuivre et

l'or n'indique pas de grandes variations dans les prix, pour la haute antiquité : ou bien il faudrait que les deux métaux aient changé de valeur avec un parallélisme qui est possible, mais serait étonnant. On en déduit seulement que la diminution de valeur du métal argent est un phénomène bien constaté.

**440**) Ce n'est pas seulement par le raisonnement qu'on atteint la période du commerce par troc. En Egypte, les peintures de l'Ancien Empire nous montrent le troc fonctionnant : Maspero, *Hist. anc.*, I, p. 323. Il a d'ailleurs subsisté longtemps pour le commerce entre civilisés et sauvages, surtout pour le commerce maritime : Carthage ne pratiquait pas d'autre forme d'échange avec les populations côtières de l'Afrique au v^e siècle (Hér. IV, 195 et 196). On trouve, si je ne me trompe, des analogies en Chine. Pour le rôle qu'ont joué certains objets rares dans le commerce primitif, cf. Dottin, *Les anc. peuples de l'Europe*, p. 39 sqq. (la soie n'est apparue dans la zone méditerranéenne qu'au II^e siècle av. J.-C.). Parmi ces objets rares figure encore, dans le monde méditerranéen du début du 1^er millénaire av. J.-C., le fer : cf. Beloch, *Griech. Gesch.*, 2^e éd., I², p. 109 sqq. Le fer apparaît comme étalon de la valeur à Sparte, mais c'est là une simple curiosité : Xén., *Républ. lac.*, 7. En Chaldée, aussi haut qu'on remonte, les objets échangés se mesurent en poids de métal.

**441**) Le cuivre n'a jamais fait défaut dans la zone méditerranéenne. Le grand centre de production, dès le 3^e millénaire av. J.-C., a été Cypre. Il y avait aussi des mines de cuivre au Sinaï (Maspero, *Hist. anc.*, I, p. 355). Plus tard, on connut les gisements de la péninsule ibérique et d'autres points de l'extrême Occident (Vitet, *Anthropol.*, 1909, p. 317). Enfin, l'Etrurie était certainement un centre de production, bien qu'actuellement l'industrie du cuivre ne soit pas une des richesses de l'Italie. L'étain, nécessaire pour transformer le cuivre en bronze, était au contraire un produit très localisé, en Drangiane et surtout dans l'extrême Occident, d'où il ne venait pas facilement aux rives de la Méditerranée (cf. Saglio Pottier, *Dict. des Antiq.*, art. *Stannum*).

Le cuivre apparaît dans les échanges, dans l'Egypte pharaonique la plus ancienne, sous forme d'*outens*, lingots de 95 grammes. Au 2^e millénaire av. J.-C., nous trouvons les valeurs suivantes (Lenormant, *La Monnaie dans l'antiquité*, I, p. 95 sqq.) :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1 bœuf . . . . . . . . . . . . . | 119 | outens | (11 kg.) |
| 1 chevreau . . . . . . . . . . . | 2 | — | (190 gr.) |
| 2 oies . . . . . . . . . . . . . . | 1/4 | — | (24 gr.) |
| 5 pièces d'étoffe . . . . . . . . . | 25 | — | (2 kg. 400) |
| 11 *hins* (5 l. 06) d'huile . . . . . . | 10 | — | (950 gr.) |
| Vase de bronze pesant 20 outens . | 50 | — | (4 775 gr.) |
| Salaire mensuel d'ouvrier. . . . | 5 | — | (500 gr.) |

Dans la Chaldée antique (vers 2.000 av. J.-C.), nous voyons le cuivre employé comme étalon, mais nous manquons de renseignements comme ceux-là : une fois l'argent est signalé comme valant 240 fois son poids de cuivre, une autre fois on appelle le temps heureux où ce dernier sera si répandu que l'argent le vaudra 600 fois (Thureau-Dangin, *Rev. Assyr.* 1911, p. 92-3). A l'époque assyrienne, il est déjà supplanté par l'argent. A l'époque homérique, les Grecs semblent aller le chercher en Occident (*Od.* I, 184). Chez eux, il a très vite pris le caractère de monnaie d'appoint, sauf en Occident. Aux v^e^ et iv^e^ siècles, l'*as* (poids de cuivre de 327 grammes) est à Rome la monnaie courante. On nous dit qu'au temps de la législation décemvirale (vers 400), un mouton vaut 10 as (3 kg. 27 de cu.), un bœuf 100 as (32 kg.), un cheval d'armes 1.000 (327 kg) : *Dict.* Saglio-Pottier, art. *Pecunia, Equus.*

Ces chiffres, surtout le prix du bœuf, rapprochés des prix égyptiens donnés plus haut, donnent l'impression d'une baisse de la valeur du cuivre. Il faut naturellement tenir compte de la distance des deux domaines économiques considérés. Mais, dans l'ensemble, le stock de cuivre augmentant constamment, il a dû y avoir hausse des prix en cuivre de 2.000 à 400 av. J.-C. Nous ne pouvons malheureusement suivre le phénomène, qui a dû se produire très lentement et inégalement.

**442**) L'or se rencontre en plusieurs points de la zone méditerranéenne (Saglio-Pottier, *Dict.*, art. *Aurum*). On le trouve d'abord dans l'Etbaye, au Sud de l'Egypte, où nous le voyons exploité dès les temps du Moyen-Empire (2.000 av. J.-C.) : Maspero, *Hist. anc.*, I, p. 481 ; II, 375. On le trouve aussi au Sinaï. Chez les Sabéens du Sud de l'Arabie, il pouvait provenir du commerce indien. En Asie, on le trouve d'abord en Lydie, dans le Pactole, sous la forme d'or blanc, *électron*. Mais il a pu être amené de bonne heure de l'Oural et même de l'Altaï : il abondait en tous cas dans la Scythie d'Hérodote (I, 225 ; IV, 71, 104, etc.). En Grèce, on a connu au moins au vi^e^ siècle les gisements du Pangée. En Occident, les gisements des Alpes ne paraissent pas avoir été connus avant l'époque romaine.

On trouve l'or employé aux échanges dans l'Egypte de la 18^e^ dynastie, vers 1.500 av. J.-C. (Lenormant, *La Monnaie d. l'antiquité*, p. 107) : il sert à payer de la viande. Au temps des lettres de Tell-el-Amarna, le Pharaon apparaît aux princes asiatiques comme un souverain riche en or (Knudtzon, *Die Tell-el-Amarna Tafeln*, n° 44, etc). La quantité d'or semble avoir augmenté en Asie au temps des conquérants assyriens, qui mentionnent souvent des tributs en or. Dans la Grèce mycénienne, les tombes royales attestent que l'or ne faisait pas défaut. Les Grecs homériques semblent avoir conservé de cette époque le souvenir d'un temps plus riche en or que le leur, mais néanmoins il est probable que c'est d'Orient qu'est venu en Italie l'or qu'on

rencontre souvent dans les anciennes tombes étrusques (Cervétri). A l'époque lydienne (vers 600), les rois lydiens, à côté de l'électron, sont riches en or (Hér. I, 50 sqq.). L'or a augmenté aussi à cette date dans le reste de l'Asie (Hér. I, 183) : Cyrus aurait retiré de la conquête de l'Asie 34.000 livres d'or (Pline, 33, 15). Par la suite, les rois de Perse jouèrent le rôle d'accapareurs d'or. Aussi les Grecs, pauvres en or au VIe siècle (cf. Paus. III, 17, etc.), le restèrent-ils, malgré l'exploitation des mines du Pangée, au Ve siècle ; cf. mon t. II, p. 50, 395. Cependant, c'est par le commerce méditerranéen que Carthage devait obtenir l'or dont elle se servait dans ses échanges avec les sauvages de Guinée (Hér. IV, 196), et les Etrusques, celui qu'ils continuaient à enterrer dans leurs tombes ; on sait que la rançon du Capitole, vers 383, fut payée en or.

Dans tout cela, nous manquons de chiffres donnant des évaluations en or. Il est probable que, le stock d'or ayant augmenté constamment, nous constaterions, comme pour le cuivre, une certaine hausse des prix de l'an 2.000 à l'an 500 av. J.-C. Mais nous n'avons d'indication à cet égard que celle qu'on tire du rapport de valeur des deux métaux.

**443**) Le cuivre ayant été, comme on l'a vu, utilisé de bonne heure dans les échanges courants, et l'or dans les transactions importantes, les peuples les plus avancés ont dû chercher à établir à peu près le rapport de valeur des deux métaux, pour lesquels les poids usuels étaient souvent différents (en Ethiopie par exemple, nous trouvons pour l'or le *pek* de 0 gr. 75, 5.120 peks égalant 40 *outens* : *Rev. Archéol.*, N. S. XII, p. 176). Nous voyons en effet qu'en Chaldée, avant l'an 2.000 av. J.-C., le rapport de valeur est entre 1.500/1 et 2.000/1 (THUREAU-DANGIN, *Rev. d'Assyr.* 1911, p. 92-3) : on est amené à supposer un rapport légal de 1.800/1. Ensuite, les renseignements manquent : les Grecs, presque dès le moment où ils utilisent les métaux monnayés, tendent à considérer le cuivre comme monnaie d'appoint. Mais, en Occident, on retrouve le rapport 1.800/1, et ce, jusque dans l'Etat romano-companien du IVe siècle (LENORMANT, *La Monnaie dans l'antiq.*, I, p. 162). On ne peut s'empêcher d'être frappé de cette persistance du rapport antique fixé par les Babyloniens. Sans doute, trop d'échelons intermédiaires manquent pour que la possibilité d'un hasard soit exclu. La valeur du cuivre semblant bien avoir baissé sensiblement, et celle de l'or ayant très probablement suivi le même mouvement, on ne peut croire que le parallélisme ait été constant. Mais nous avons ici un indice que l'évolution a été approvimativement la même, très lente, sans heurts brusques, sans crise : nous allons voir qu'il en est autrement pour l'argent.

**444**) L'argent a été beaucoup moins répandu, à l'origine, dans la zone méditerranéenne, que le cuivre et l'or. Le point le plus proche où les

pays civilisés de l'Orient le rencontraient était le pays des Chalybes, sur la côte S.-E. de la mer Noire (cf. *Dict.* Saglio Pottier, art. *Argentum*). Les gisements du Pangée, de Siphnos, du Laurion n'ont été exploités qu'au vi^e ou au v^e siècle. Le grand centre de production fut le Sud de l'Espagne, Tharsis, Tartesse. Quelques mines secondaires répandues çà et là n'entrent pas sérieusement en ligne de compte.

Les Egyptiens du 3^e millénaire le connaissaient, mais ne l'employaient pas. Cependant, les tributs reçus par Thoutmès III sont comptés en argent (1.500 av. J.-C.). Encore au temps de la 22^e dynastie (vers 1.000), le métal paraît rare. On voit verser 10 *outens* d'argent (1.000 gr.) pour 100 *çatahs* de terre cultivable. En admettant que la *çatah* soit la même chose que l'aroure (1/4 d'hectare), on voit qu'on a 25 hectares pour un poids équivalent à celui de 200 francs (Lenormant, *La Monnaie dans l'antiquité*, I, p. 95 sqq.). Si l'on se rappelle que le bœuf vaut alors 119 outens de cuivre, on voit qu'en supposant l'argent valoir 300 fois le cuivre, l'hectare de terre se paierait comme le bœuf. Tout cela est incertain, mais la rareté de l'argent et sa grande valeur n'en ressortent pas moins.

En Chaldée, nous trouvons, vers 2.000 av. J.-C., l'argent employé plus couramment ; peut-être les Assyriens allaient-ils le chercher jusque sur les bords de la mer Noire (cf. ci-dessus). Dans les bulletins des conquérants assyriens, il apparaît souvent comme tribut (900-700 av. J.-C.). C'est l'époque où les Phéniciens allaient déjà le chercher en Tharsis (Isaïe, II, 16, pour ne citer que le passage prophétique le plus certainement contemporain), et nous trouvons en conséquence, dans les récits bibliques tardifs, des chiffres de prix qui nous paraissent plus normaux : 600 sicles pour un char, 150 pour un cheval, 400 pour un champ dont à la vérité nous ne savons pas l'étendue (Lenormant, *l. c.* : le sicle dont il est question équivaut, *en poids*, à 1 fr. 50 environ). Dans la Grèce homérique, l'argent est connu aussi, et c'est par les Grecs qu'il semble être venu en Italie (le nom est le même en grec et en latin, à la différence de ceux du fer, du cuivre et de l'or).

L'époque lydienne avec Crésus, puis l'époque achéménide, ont employé l'argent comme métal monétaire courant. Mais nous trouvons encore au v^e siècle, en Egypte il est vrai, des prix extrêmement bas : cf. Ed. Meyer, *Der aram. Papyrusfund v. Elephantine*, p. 30-31. En Grèce, il en est de même au vi^e siècle : au témoignage de Démétrius de Phalère, 1 mouton valait alors 10 drachmes (environ 10 francs *en poids*), un bœuf 100 drachmes (100 francs), un 1/2 hectolitre de blé 1 drachme (Plut. *Solon*, 23). Dès la fin du vii^e siècle pourtant, un Samien avait entrevu Tartesse (Hér. IV, 151), et les Phocéens, au début du vi^e siècle, en rapportaient couramment l'argent : mais le marché leur fut vite fermé par les Carthaginois, qui ne devaient pourtant devenir maîtres directs des mines d'Espagne qu'au iii^e siècle (Gsell, *Hist. anc. de l'Afrique du Nord*, III, p. 128 sqq.). Un fait plus impor-

tant fut l'ouverture de mines en Grèce même, surtout au Laurion (483).

Les villes grecques d'Occident, comme celles d'Orient, ont monnayé en argent dès le VI^e siècle. Mais le métal n'a pénétré que très lentement en Italie : certaines villes étrusques ont monnayé au IV^e siècle, mais Rome n'a frappé de monnaie d'argent qu'au III^e siècle.

Il serait imprudent de généraliser des prix comme ceux que nous avons trouvés dans l'Egypte vers l'an 1.000 : l'Asie, si nous étions mieux renseignés, nous en offrirait certainement, à la même époque, de plus élevés. Ceux que nous avons trouvés à Athènes vers 600 sont déjà plus caractéristiques. L'Occident grec et Carthage ont dû se tenir en contact avec le marché grec, où l'argent, à partir du V^e siècle, s'est fait abondant, mais, en Italie, l'état de choses dépeint par Démétrius de Phalère a dû se prolonger bien plus tard. Nous allons en avoir la confirmation en rapprochant l'argent des deux autres métaux monétaires.

Avec le cuivre, nous avons trouvé, dans la Chaldée du 3^e millénaire, la relation 240/1 (la relation 600/1 n'est donnée que comme relation idéale, donc supérieure à tout ce qu'on voyait dans la réalité : Thureau-Dangin, *Rev. d'Assyr.* 1911, p. 92-3). Dans l'Egypte des dernières dynasties, nous voyons changer le cuivre pour l'argent moyennant un agio de 3/4 d'outen par sicle, ce qui ferait 2 % en supposant l'argent égal à 250 fois le cuivre (Lenormant, *l. c.*, p. 95 sqq.). En Grèce, le cuivre n'ayant paru que comme monnaie d'appoint, nous trouvons tout de suite les rapports fictifs 150/1 et au-dessous. Mais, en Italie, nous trouvons encore vers 400 le rapport 250/1 et même 288/1 dans les villes étrusques (Lenormant, *l. c.*, p. 162, 168, etc. Cf. mon étude sur l'as : *Journ. des Savants* 1911, p. 247).

Sur l'or, nous sommes mieux renseignés. Je laisse de côté le rapport 5/3 qu'on trouve en Egypte (*Papyr de Boulaq*, II, pl. 3) et je ne mentionne qu'à titre de curiosité le rapport 2/1 chez les Sabéens (Strab. XVI, 778 : cf. le rapport 2 $^1/_2$/1 dans l'Inde des *Lois de Manou*, vers 500). Mais en Chaldée, le rapport 8/1 au 5^e millénaire, 6/1 au temps d'Hammourabi, vers 2 000, est bien attesté (Thureau-Dangin, *Rev. d'Assyr.* 1911, p. 92-3). Le rapport a monté peu à peu jusqu'aux environs de 12/1, valeur qu'on ne trouve atteinte *certainement* qu'à l'époque achéménide (Scheil, *Textes Anz.*, XI, 95 ; Weissbach, *Zeitschr. d. d. morgenl. Gesellschaft*, 1907, p. 379-402). En Grèce, ce rapport est encore dépassé au V^e siècle, mais grâce à la rareté de l'or : cf. mon t. II, p. 325. Dans l'Italie barbare, en rapprochant la valeur du cuivre par rapport à l'or, et celle du cuivre par rapport à l'argent (cf. ci-dessus), on trouve encore vers 300 un rapport voisin de celui qu'offrait la Chaldée sumérienne : 7/1.

En gros, l'argent part d'une valeur égale à 250 ou 300 fois celle du cuivre, égale au 6^e de celle de l'or. Le grand changement se produit en Orient au moment des navigations phéniciennes à Tharsis (1.000-700),

dans le monde grec après la découverte de Siphnos et du Laurion, en Italie seulement au IIIe siècle. A ce moment, l'argent est tombé à peu près à la moitié de sa valeur primitive, au moins dans les grands centres de commerce pour lesquels nous avons quelques renseignements : cf. mon t. III, p. 198.

**445**) L'étude du taux de l'intérêt est plus complexe encore. A côté de la valeur des choses, on a supputé de bonne heure la valeur de leur emploi temporaire. En Chaldée, nous trouvons vers l'an 2.000 des avances de semailles, pour lesquelles le prêteur stipule certains avantages. Rien n'empêchait que l'on évaluât ces avantages en argent. Et ainsi la notion de l'intérêt de l'argent s'est introduite. Si on échange une terre contre un certain poids de métal, c'est à condition que le poids de métal rapportera un revenu comme la terre.

En fait, nous constatons le prêt à intérêt, sinon en Egypte, au moins en Chaldée et en Assyrie. On le trouve en Egypte sous l'empire perse. On le trouve en Grèce au VIe siècle, puis en Italie au Ve siècle.

Partout, les intérêts stipulés sont très élevés : 40 %, 33 %, 18 %, 12 %. Manifestement, le prêt d'argent constitue un service considérable, dont le prêteur cherche à tirer grand profit. Il comporte de forts risques, contre lesquels on cherche à se couvrir. Même en Chaldée, l'opération apparaît avec un caractère usuraire, et l'on ne saurait tirer d'enseignements nets des chiffres donnés. C'est seulement à dater du Ve siècle qu'on constate en Grèce et en Italie une tendance à la diminution, résultant de l'extension de l'hypothèque.

*A fortiori* ne saurait-il être question encore d'opérations de crédit à distance. Même en Assyrie, où nous avons nombre de contrats attestant un courant commercial assez étendu, on ne trouve rien qui ressemble à une lettre de change.

**446**) Le prêt en nature est attesté chez les Chaldéens, et attesté avec intérêts, dès une haute antiquité (vers 2.000 av. J.-C.) : cf. *Rev. d'Assyr.*, 1916, p. 133. On en trouve aussi la trace chez les Grecs du VIIe siècle : Hésiode, *Travaux et Jours*, 349, 396, etc. Nous allons constater, dans les sociétés agricoles, une vive répulsion contre le prêt à intérêt : on voit qu'elle ne s'applique qu'au prêt en argent.

La vente de la terre apparaît aussi en Chaldée vers 2.000 av. J.-C. : *Keilschr. Bibl.*, III, p. 6. En Egypte, on n'en trouve trace que beaucoup plus tard ; cf. un exemple au temps de Bocchoris (vers 700) : Revillout, *Rev. égyptol.* 1911, p. 133. On sait quelle résistance elle rencontra en Grèce : cette résistance ne fut surmontée à Sparte que très tardivement dans la période historique (Guiraud, *La propr. foncière en*

*Grèce*, p. 201, 264, 402). Nous verrions des faits analogues en Italie si nous étions mieux renseignés sur la période primitive : on sait quelle réprobation s'y attachait encore au IIe siècle à celui qui avait diminué son patrimoine. L'échange de la terre contre l'argent est une opération forcément anormale tant que le placement de l'argent n'a pas un caractère régulier.

**447**) Aussitôt que l'emploi des métaux fut devenu d'un usage courant dans les échanges, l'idée du prêt avec intérêt pouvait se présenter, sans que les métaux fussent monnayés. Elle apparaît d'abord dans les sociétés les plus développées au point de vue commercial. Les Assyriens établis en Cappadoce vers l'an 2.000 av. J.-C. prêtent de l'argent à des taux de 40 %, 48 % (ce dernier a un caractère pénal : Thureau-Dangin, *Rev. d'Assyr.*, 1911. p. 142 sqq.). En Egypte, le cas ne se présente, à notre connaissance du moins, que beaucoup plus tard. Cf. Revillout, *Les oblig. en droit égypt.*, p. 68. A l'époque assyrienne (1.200-550 av. J.-C.), le prêt à intérêt est fréquent dans les documents chaldéens : cf. *Keilschriftl. Bibl.*, t. IV (1896), nos 44 II, 44 III, 222 XVI, 268 VII, 35 I (1re dyn. babyl. v. 2.000), 268 III (vers 535), 53 VI, etc. (Peiser). Les Phéniciens, vu le caractère spécial de leur commerce avec les Barbares d'Occident, n'ont pas pratiqué le prêt. On sait quelle hostilité il rencontre en Judée dans les milieux prophétiques, hostilité qui s'est traduite dans la législation du ve siècle : les Juifs d'Egypte le pratiquent, avec taux usuraires (cf. Ed. Meyer, *Der aram. Papyrusfund v. Elephantine*, p. 30-31). L'hostilité n'est pas moindre chez les Perses, autre peuple agricole : cf. Hér. I, 138. Même chez les Lydiens, plus habitués au commerce, le placement de l'argent ne semble pas usuel au ve siècle : Hér. VII, 28. Dans ces conditions, on ne saurait parler, dans l'Orient classique (2.500-500 av. J.-C.), de prêt normal, avec intérêts ayant un caractère autre que celui d'un remboursement échelonné : pour la Babylonie, cf. encore ci-dessous.

Le prêt à intérêt n'apparaît nettement en Grèce qu'au temps de Solon (592 av. J.-C.) : Arist., Ἀθ.π., 2 sqq. ; Plut., *Solon*, 15. Quelqu'obscurs que soient les renseignements, il est visible qu'il s'agit de prêts d'argent à la population rurale. Le cas de l'Attique paraît unique, mais cela tient sans doute à la pauvreté de nos documents ailleurs. L'intérêt est familier à Pindare (*Pyth.* XI) : on saisit des indices de prêt de la part des sanctuaires riches, Ephèse (Nic. Damas, fgmt 65), Délos (Billeter, *Gesch. d. Zinsf.*, p. 9-10). Bref, au ve siècle, le capitalisme commence à Athènes ; l'intérêt paraît être de 18 % au VIe siècle, au IVe siècle il est bien plus bas (Billeter, *Gesch. der Zinsf.*, p. 4 sqq.). Ailleurs, on est bien mal renseigné.

Le prêt à intérêt ne peut apparaître pour nous en Italie qu'au IVe siècle : les traditions sur les querelles du ve siècle, à Rome, sont déformées par l'influence grecque ultérieure. Au IVe siècle, nous voyons

la lutte du paysan latin pour abaisser le taux de l'intérêt à 8 $^{2}/_{3}$ %, puis à 4 $^{1}/_{3}$ %, puis pour le faire supprimer (BILLETER, *l. c.*, p. 115 sqq.). La pression des comices tributes, sanctionnée de loin en loin par des jugements d'édiles, a exercé une action qui s'est fait sentir jusqu'au temps de la conquête ; cf. mon t. III, p. 199.

**448**) L'habitude de prêter sur gages est presqu'aussi ancienne que le prêt même. Nous signalons seulement comme curiosité les Egyptiens empruntant sur la momie de leur père (Hér. II, 136). Nous laissons aussi de côté l'esclavage pour dettes, qui ne peut guère servir de base à des évaluations précises.

L'habitude d'engager la terre est plus intéressante. Elle apparaît en Chaldée dès l'époque ancienne (vers 2.000) et souvent par la suite : RÉVILLOUT, *Les oblig. en droit ég.*, p. 502 sqq. Elle est le fond des querelles auxquelles mit fin Solon (ci-dessus). Elle n'a pas dû faire défaut en Italie dès le IVe siècle.

Dans des sociétés où la vente de la terre était souvent interdite, généralement blâmée par l'opinion, l'hypothèque ne pouvait être prise que sur les revenus de la terre. C'est sous cette forme qu'elle paraît en Chaldée et en Attique dans les exemples cités ci-dessus. Mais dans ce cas elle ne donne pas de renseignements sur la valeur même du loyer de l'argent.

Peu à peu, on s'est familiarisé avec l'idée d'engager la terre même, qui devenait susceptible de vente. Mais il faut se méfier des inductions qu'on peut tirer de là, l'opération, sauf peut-être en Babylonie à certaines époques, ayant un caractère trop anormal. J'entends qu'on ne peut tenir des raisonnements comme le suivant, dont j'emprunte les éléments, *uniquement à titre d'exemple*, à des documents égyptiens du Nouvel Empire (voir LENORMANT, *La Monnaie dans l'antiquité*, I, p. 93 sqq.) :

73 litres de bon blé valent 7 *outens* de cuivre, donc 1 hectolitre vaut $\frac{4}{3} \times 7$ outens. Supposons qu'un hectare produise 20 hectolitres une année sur deux, et estimons le revenu net à 40 % de ce revenu brut comme en Grèce (cf. GUIRAUD, *La propriété foncière*, p. 569). Le revenu net en argent sera de $\frac{40}{6} \times 7$ *outens* de cuivre, ou, en supposant l'argent valoir 250 fois le cuivre, $\frac{4 \times 7}{6 \times 25}$ *outens* d'argent, soit

moins de 1/5 d'*outen* d'argent.

D'autre part, 100 *çatahs* (25 hectares) de terre valent 10 outens d'argent, donc 1 hectare vaut

2/5 d'*outen* d'argent.

Le propriétaire de l'hectare, qui en retire $\left(\frac{1}{5} - \varepsilon\right)$ par an, ne le cèdera

que pour une somme d'argent rapportant le même intérêt : cette somme étant de 2/5, l'intérêt de l'argent est d'environ 40 %.

Mais, dans l'Egypte pharaonique, le propriétaire n'est nullement sûr de placer l'argent au même taux. Il ne vendra sa terre, s'il la vend, que contre une somme supérieure, ou bien il faut admettre que l'intérêt de l'argent est plus élevé que nous ne le supposons. En somme, de tels chiffres, même s'ils étaient sûrs, ne donneraient qu'une valeur du taux de l'intérêt bien inférieure à la réalité; ou plutôt, ils ne donnent rien.

De tels raisonnements ne deviennent légitimes que dans l'Attique vers 400, ou dans l'Italie romaine vers 200, quand le placement de l'argent est devenu une opération régulière. Encore dans l'Attique du IV^e siècle, nous trouvons un taux de capitalisation de la terre notablement inférieur au taux des placements usuels ailleurs (BILLETER, *Gesch. des Zinsfusses*, p. 10-20).

**449**) Le prêt à intérêt se rencontre, nous l'avons vu, dans le monde chaldéen bien avant l'an 2.000 av. J.-C., mais comme opération purement locale. On trouve de bonne heure des exemples de transferts de créances (« Sa *sipartu* [créance], non payée, qui reste à envoyer, contre commissions données à un voyageur qui part (SCHEIL, *Rev. d'Assyriol.* 1915, p. 161 sqq., p. 194), mais tout cela ne constitue pas la lettre de change. Ces habitudes semblent s'être étendues par la suite, et nous trouvons au VI^e siècle des documents qui constituent vraiment des chèques ou mandats au porteur, mais d'une ville chaldéenne à une ville voisine (LENORMANT, *La monnaie dans l'antiquité*, I, p. 117 sqq.) ; une fois seulement, une délégation se fait de Babylonie en Syrie : *Keilschriftl. Bibl.*, IV, 268 VII (vers 535 av. J.-C.). Il ne faut donc pas se représenter les caravanes qui partaient des villes du Tigre ou de l'Euphrate, ou y arrivaient, comme munies couramment de délégations de ce genre : l'absence de monnaie n'eût pas été un obstable, le système pondéral babylonien ayant prévalu dans toute l'Asie antérieure, mais en fait, dans une collection de textes aujourd'hui vraiment imposante, on ne constate pas le fait. Le transfert de créances n'apparaît comme usuel que dans les orateurs attiques du IV^e siècle.

N'exagérons pas le développement du crédit, même dans la Babylonie qui etait en avance au point de vue commercial : la vérité est que, jusqu'au V^e siècle, dans tout le monde méditerranéen, le seul capital régulièrement productif a été la terre, et que les placements d'argent n'étaient quelque peu sûrs que quand ils étaient gagés par elle.

**450**) Aux difficultés intrinsèques s'ajoutent celles qui proviennent des systèmes de mesures anciens.

L'homme a toujours cherché à mesurer les objets en les rappor-

tant à certaines unités fondamentales prises dans la vie pratique. Il a déduit les mesures des unités par un système de numération quelconque, sexagésimal ou décimal.

L'unité la plus simple est l'unité de longueur : on a pris pour les petites longueurs le doigt, la coudée, pour les grandes le stade, les mille pas, etc. Les unités de surface sont assez généralement dérivées des unités de longueur. Mais pour les unités de volume la dérivation est déjà plus compliquée : nous voyons les Chaldéens se servir, pour les briques, d'une unité dont la base est bien un carré (12 × 12 coudées), mais dont la hauteur n'est que d'une coudée.

Les unités de capacité ne dérivent pas des unités de volume, mais sont prises dans la réalité. Chez les Grecs par exemple, elles diffèrent pour les solides et les liquides : pour les solides, c'est la charge que peut porter un homme en blé.

Les unités de poids sont généralement prises sur les métaux, objets constants et facilement pesables. Pour les gros poids (talent), on se sert du cuivre, pour les petits (sicle, drachme) des métaux précieux. Quand les métaux ont été monnayés, on s'est servi d'abord des unités de poids courantes.

**451**) Au début, le monde méditerranéen même comprenait des domaines distincts, et il n'y avait aucune raison pour que les systèmes de mesures concordassent. L'assimilation établie entre eux est toujours un fait particulièrement intéressant, parce qu'il atteste des échanges plus développés. Mais l'assimilation des systèmes égyptien et chaldéen par exemple, au 2e millénaire, n'est pas prouvée. Ce qui l'est, c'est l'expansion du système chaldéen vers le monde égéen. Mais, dans la Grèce primitive, nous trouvons nombre de systèmes variant dans le détail. Et l'Italie étrusque avait aussi son système de mesures, qui s'est imposé à certains Grecs d'Occident. L'assimilation a été surtout indiquée pour les unités de valeur, et elle a eu pour conséquence de détacher, dans certains cas, l'unité de valeur de l'unité de poids dont elle tirait son origine. C'est une source nouvelle de difficultés dans l'interprétation des renseignements fournis par les auteurs, Hérodote par exemple.

**452**) Les systèmes de numération connus sont ou décimaux ou sexagésimaux. Les Egyptiens pratiquaient la division en 2 ou en 10 (Wilcken, *Griech. Ostraka*, I, p. 738 sqq.) : l'*outen* par exemple est de 10 *kite* (Lenormant, *l. c.*, I, 93 sqq.). Les Babyloniens préfèrent nettement le système sexagésimal, pour les mesures de surface (carré de 120 pieds : Hér. I, 178) comme pour les poids (talent = 60 mines, etc.). On retrouve leur influence à cet égard en Grèce et en Italie. Mais les

Grecs semblent préférer le système décimal pour les longueurs et les surfaces (plèthre = 100 pieds carrés), de même que les Italiens (pas = 5 pieds, coudée = 10 pieds, mille = 1.000 pas). Le système duodécimal pour les poids (talent = 60 mines chez les Grecs, livre = 12 onces en Italie) semble donc d'importation étrangère.

**453**) Pour les longueurs, on trouve en Egypte la brasse = 2 mètres environ, Hér. IV, 41), et le *schène* (cf. Hér. II, 6 ; de 30 stades, 120 stades, 60 stades suivant les provinces : cf. *Dict.* Saglio-Pottier, art. *Schoenus*). On considère que la *çatah*, mesure de surface des temps ptolémaïques, vaut l'*aroure* des temps perses et ptolémaïques (= 2.025 ou 2.725 mètres carrés ; Wilcken, *Griech. Ostr.*, I, p. 738 sqq.). Mais on trouve aussi des mesures comme la *coudée de surface*, rectangle de 100 coudées sur 1 (*ibid.*) : même pour les mesures de surface, la dérivation, comme on voit, ne se fait pas toujours géométriquement. — Chez les Babyloniens, on trouve la coudée (*ordinaire* ou *royale*, de 1/2 mètre environ : Hér. I, 178), le *parasange* de 30 stades (Hér. V, 53). Les mesures de l'époque sumérienne sont mal connues, mais il est peu probable qu'elles soient différentes de celles qui ont passé ainsi aux Assyriens, puis aux Perses. — Les Phéniciens et les Juifs relèvent de Babylone : à signaler chez les Juifs la *canne* de 3m,75 (Ezéch. XL, 5 : cf. Vigouroux, *Dict. de la Bible*, s. v. *mesures*). — Chez les Grecs, le *pied* varie légèrement suivant les pays (1/3 de mètre environ), et le *stade* varie en conséquence (180 mètres environ) : le *plèthre* est de 100 pieds carrés (*Dict.* Saglio-Pottier, s. v. *pes, stadium, plethron*). — En Italie, le pied est de 295 centimètres, le pas de 1 m. 2/3, le mille de 1.500 à 1.800 mètres (cf. Saglio Pottier, *pes*, *passus*). Le *jugerum* paraît avoir une origine indépendante, puisque c'est l'espace qu'un attelage de bœufs peut labourer en une journée : en fait, c'est un rectangle de 240 pieds sur 120, donc de 25 ares ou 1/4 d'hectare (*ibid.*, s. v. *jugerum*).

L'exemple cité pour le volume cubique en Chaldée est dans Scheil, *Revue d'Assyr.*, 1915, p. 161. Les mesures de volume sont très mal connues, mais, si déjà les mesures de surface ne sont pas toujours dérivées des mesures de longueurs géométriquement, *a fortiori* doit-on le supposer des mesures de volume. En réalité, il y avait surtout des mesures de capacité, qui avaient une origine naturelle. Les modernes se laissent beaucoup trop entraîner à supposer l'emploi de systèmes comme notre système métrique, si récent : tacitement, ils vont jusqu'à supposer la notion du poids spécifique !

**454**) Les mesures de capacité ont des origines diverses, et sont généralement différentes pour les solides et les liquides. En Egypte, on trouve le *hin* pour les liquides (6 litres 1/2). Les mesures qui ont pris les noms d'*artabe* à l'époque perse (pour les solides) et de κεράμιον à

l'époque grecque (pour les liquides) ont une origine indigène : on les met en rapport avec la production de l'aroure en froment et en vin (Wilcken, *Gr. Ostr.*, I, p. 738 sqq.). L'artabe est de 40 litres, le κεράμιο de 26 litres (4 *hins* ?). — En Babylonie, les mesures de l'époque sumérienne, citées dans nombre de textes, restent assez mystérieuses. Mais il est probable que l'*artabe* perse (55 litres : Hér. I, 192) vient de Babylonie. — Les Juifs ont l'*éphi* pour les solides, le *bath* pour les liquides, d'origine chaldéenne (Vigouroux, *l. c.*, art. *mesures*), et le *hin* égyptien. — Chez les Grecs, l'unité pour les solides est le *médimne*, et pour les liquides le *métrète*, mais avec des valeurs différentes selon les lieux (médimne de 50 litres à Athènes, de 75 litres à Sparte ; métrète de 39 litres à Athènes, de 60 à Sparte : cf. ci-dessous). — En Occident, nous trouvons le *modius* pour les solides (8 litres). Pour les liquides, nous trouvons chez les Grecs (au temps d'Epicharme, vers 475) l'*hemina* ou demi-mine, équivalant à 1/4 de litre ; chez les Romains le *quadrantal* de 26 litres, mais l'habitude est de peser les liquides (cf. Saglio-Pottier, *l. c.*, s. v. *hemina*, *quadrantal*).

**455**) Les poids ne sont pas forcément basés sur les métaux : nous avons des raisons de croire que le *sicle* asiatique représentait un certain nombre de grains de blé. Néanmoins, même dans ce cas, on a assimilé de bonne heure avec un poids de métal, plus facile à étalonner et à comparer. — En Egypte, nous avons trouvé le *kite*, et l'*outen* = 10 kite = 90 gr. — En Chaldée, nous trouvons dès une haute antiquité (vers 2.000) la série : talent, mine = 1/60 du talent, shekel ou sicle = 1/60 de mine, la valeur de chacune de ces unités ayant d'ailleurs pu varier au cours des âges. La plus petite unité semble être le *hallur* = 1/120 de shekel, cf. Ungnad, *Aram. Papyr. aus Eleph.*, p. 18. A l'époque assyrienne (1.000-600 av. J.-C.), il y a eu 2 séries : la forte ayant des unités doubles de la faible (Weissbach, *Zeitschr. d. d. morgenl. Gesellsch.*, 1907, p. 379 sqq.). Nous trouvons des traces incertaines de cet état de choses chez les Juifs (cf. Vigouroux, *Dict.*, s. v. *Mesures*). La série babylonienne a été adoptée par l'autorité perse, au moins la série faible. Nous avons la chance d'avoir des poids officiels marqués, qui nous donnent un renseignement plus certain que ne le sont généralement nos renseignements métrologiques ordinaires, provenant d'assimilations ultérieures d'intellectuels (Weissbach, *Die Keilschr. d. Achäm.*, p. LXXV). Elles donnent pour le talent babylonien la valeur de 68,5 mines euboïques, confirmant le témoignage d'Hérodote (qui arrondit seulement en 70 : Hér. III, 89). — Le système babylonien a été adopté par les Phéniciens et les Grecs : ceux-ci pourtant, pour les valeurs inférieures à la mine, ont appliqué le système décimal, divisant la mine en 50 *statères* au lieu de 60 *shekels* (c'est l'origine de la confusion des Septante à propos du passage Ezéchiel XLV, 12). Il va sans dire que le talent, la mine, etc., avaient des valeurs quelque peu

différentes suivant les régions (cf. ci-dessous) : dans le système euboïque, le talent est de 26 kilogrammes, la mine d'un peu moins d'une livre. — Les Grecs d'Occident ont contaminé ce système avec le système indigène des populations italiennes, basé sur la *litra* (*libra*, livre) de 12 *onces* : à Rome, la livre est de 327 grammes.

Pour les très gros poids, nous ne trouvons nulle part d'unité supérieure au talent. Pour la cargaison des navires par exemple, Hérodote dit qu'ils portent 5.000 talents (I, 194), plusieurs milliers de talents (II, 96). Plus tard seulement, on semble avoir jaugé en *amphores* (cf. mon t. III, p. 193), ce qui d'ailleurs revenait au même (Dict. Saglio, *Navis*).

**456**) L'unification des mesures de longueur et de surface était sans grand intérêt. Mais il n'en est pas de même des unités de capacité et surtout des unités de poids, dont le progrès du commerce rendait les divergences de plus en plus gênantes. L'Egypte avait, on l'a vu, un système tout différent de l'Asie. Au moment de la conquête égyptienne, sous Thoutmès III, on voit les tributs de l'Asie convertis en mesures égyptiennes. Le scribe d'Egypte compte 301 *outens* en 8 anneaux : chaque anneau pèse 37 *outens* 42 *kite*, ce qui est un poids bizarre à première vue, mais correspond exactement à 250 sicles (Lenormant, *La monnaie dans l'antiquité*, I, p. 98 sqq.). Les tablettes de Tell-el-Amarna, un peu plus tard (vers 1.400 av. J.-C.), nous montrent les Egyptiens familiarisés avec le talent et la mine (*Keilinschr. Bibl.*, *Die Tell-el-Amarna Tafeln*, p. 3 RS, 18 ; 15, 21, 24 ; 2, 5 ; 11 RS, 35 RS). Mais l'Egypte a gardé ses unités propres jusqu'à l'époque perse et même jusqu'à l'époque ptolémaïque (contre Beloch, *Gr. gesch.*, 2e éd., I, p. 283 sqq.). Au dehors, les Juifs, quoique suivant en général le système chaldéen, ont adopté le *hin* égyptien pour les liquides. On peut soupçonner aussi l'influence égyptienne en Libye, en Ethiopie, peut-être chez les Sabéens.

Le système chaldéen s'est répandu, nous l'avons vu, dans toute l'Asie Antérieure. Les Phéniciens l'ont porté dans leurs colonies d'Occident (*Corpus Insc. Semitic.*, I, p. 236 sqq., pour Carthage). De plus, il a pénétré dans la mer Egée, soit dès l'époque mycénienne (?), soit ensuite par les Phéniciens ou par l'Asie-Mineure. Vers 700 av. J.-C., les unités *pondérales* babyloniennes sont celles des Grecs. Mais les mêmes mots, s'ils désignent des quantités comparables, ne désignent nullement des unités égales. Au VIIe siècle, Phidon semble avoir essayé d'unifier les mesures pour le Péloponnèse (Hér. VI, 127). Nous en avons la preuve pour les unités de capacité usuelles, médimne et métrète (Bourguet, *Revue archéol.* 1903, p. 25 sqq.). Elle manque pour les unités de poids, talent, mine. Plus tard, nous trouvons celles-ci notablement différentes dans les systèmes éginétique et euboïque, les unités du premier étant notablement supérieures à celles du même nom dans le second (sur celles-ci, cf. ci-dessus).

Les populations italiennes avaient leurs mesures nationales, absolument indépendantes de celles des Sémites et des Grecs, bien que ces derniers, en Sicile et en Italie, se soient familiarisés avec la *livre* et l'*once* (Pollux, IX, 82, etc.). Mais il en était ici comme en Grèce : ces mots désignaient des unités comparables, mais variables suivant les régions. Nous n'avons de renseignements précis que sur les unités romaines (cf. ci-dessus). Mais nous soupçonnons les différences par les faits monétaires ultérieurs, malheureusement très difficiles à analyser : cf. mon t. II, p. 472, 481, et t. III, p. 179, 181, 198, etc.

**457**) L'existence de la monnaie, encore au VII$^e$ siècle av. J.-C., est bien douteuse (cf. Beloch, *Griech. Gesch.*, I$^1$, p. 287 sqq.). Le premier système monétaire certain est celui de Crésus (vers 550) : il est bimétallique. Puis Darius inaugura le système qui devait rester en vigueur pendant toute l'époque achéménide (vers 520-510). La monnaie d'or était le *darique* (8 gr. 336). La monnaie d'argent était le sicle médique (5 gr. 56). Le rapport officiel des deux métaux était de 13 1/3 : 1 (cf. Weissbach, *Zeitschr. d. d. morgenl. Gesellsch.*, 1907, p. 379-402). Au VI$^e$ siècle, un grand nombre de villes grecques battaient déjà monnaie, quelques unes en *électrum* (or blanc), la plupart en argent. Ici comme pour les poids, il y a un certain nombre d'unités qu'on retrouve partout, et qui partout représentent des grandeurs comparables, mais nullement égales : le *statère*, surtout pour l'or (8 gr. 60), la *drachme* et son sixième, l'*obole*, pour l'argent (drachme éginétique 5 gr. 57, drachme attique 4 gr. 25, etc.). L'Italie barbare ne battait pas encore monnaie au V$^e$ siècle, sauf (peut-être) quelques villes étrusques : mais à cette époque commença l'abondant monnayage de bronze des populations italiennes (cf. la collection de M. Haeberlin, *Aes Grave*). — Toutes ces pièces circulaient comme marchandises, accueillies avec plus ou moins de faveur suivant la réputation de l'Etat qui en garantissait le titre et le poids. Le change, que nous avons vu fonctionner déjà dans l'Egypte pharaonique (cf. ci-dessus), a tout de suite joué un grand rôle dans les villes grecques, comme plus tard (vers 300) dans les villes étrusques (Athénée IV, 153 *d* ; Diod. V, 40). C'est un fait dont il faut tenir compte en présence du foisonnement des monnayages locaux et du peu d'efforts faits pour établir une corrélation entre eux (Babelon, *Traité des monnaies*, 2$^e$ Partie, I : je signale en passant que l'emploi du système euboïque pour mesurer le tribut de l'Inde, Hér. III, 89, me paraît provenir d'une confusion). Il semble que l'Occident grec ait été en avance à ce point de vue. Nous avons signalé l'essai d'union monétaire des villes de Grande-Grèce (cf. le chap. sur *Sybaris*). Il faut constater aussi (vers 480) un effort pour faire correspondre le système grec avec le système local de la *litra* (Babelon, *l. c.*, 1$^{re}$ partie, p. 452 sqq. : mais la correspondance entre le décadrachme et les cinquante livres était-elle rigoureuse, et de quelle livre s'agit-il ?) Retenons que le mon-

nayage est encore essentiellement local, et qu'il y a une différence énorme entre ce que représente la même quantité d'argent en un point et en un autre : jusqu'au v^e siècle, jusqu'à l'époque attique, on ne peut dire qu'il y ait rien qui ressemble, au point de vue des transactions d'argent, à un marché méditerranéen (voir quelques prix choisis de côté et d'autre, ci-dessus).

**458**) Nous tenions à donner ces notions générales, pour expliquer combien nous sommes forcés d'être sobre, pour cette période primitive, dans les conclusions tirées de renseignements pourtant assez nombreux.

XX

## Le sophiste vulgarisateur

**459**) Le sophiste est un produit du mouvement démocratique qui a agité tout le monde grec. Les dates ont à cet égard une éloquence que rien ne saurait réfuter. Le mouvement démocratique est de la première moitié du v$^e$ siècle (466 Sicile, 461 Athènes). Le premier des sophistes, Protagoras, a commencé à se faire connaître en 454. Gorgias était déjà fameux quand il vint à Athènes en 427. Les autres, Hippias, Prodikos, sont du même âge, où un peu plus jeunes.

Le sophiste a dû son rapide succès à ce qu'il allait au devant d'un besoin nouveau. Quel besoin ? A la suite du mouvement démocratique, la jeunesse agissante et ambitieuse sent la nécessité de donner à la foule l'impression ou tout au moins l'illusion de la supériorité intellectuelle : c'est pourquoi elle n'aime pas l'institution du tirage au sort des magistratures. Or, le sophiste se déclare prêt à parler de tout et à fournir des arguments en tous sens sur toutes choses. C'est un homme qu'on ne saurait payer trop cher.

Il y a dans de telles prétentions une part évidente de vanité. Mais, pour soutenir sa gageure, il faut tout de même au sophiste un bagage quelconque d'information et de connaissances précises. Quelle a été la valeur de ce bagage ? c'est ce que nous allons examiner ici.

**460**) Les sophistes ont été étudiés par Gomperz, *Griech. Denker*, I, p. 331 sqq., et en dernier lieu par H. Gomperz, *Rhetorik u. Sophistik*, 1913. Cette dernière étude, très poussée, est faite d'un point de vue autre que celui d'où je me place : c'est pourquoi je n'ai pas cru inutile d'écrire ces quelques pages. Les passages conservés des sophistes se trouvent dans Diels, *Die Fragm. der Vorsokratiker* (avec quelques

lacunes dont H. Gomperz a signalé les principales). L'autre source, ce sont les dialogues platoniciens *Gorgias* et *Protagoras*.

Les chronographes anciens ont déterminé la date de Protagoras d'après sa participation à la colonisation de Thurii 444 (cf. Marzel, *Ber. d. sächs. Gesch. d. Wissensch.*, 62). Il est venu à Athènes avant cette date et après (cf. Platon, *Protag.*, 309 sqq.). Sur la date de sa fin, cf. mon t. II, p. 137. Gorgias à Athènes : Diod., XII, 53. Lui et Thrasymaque sont de la même génération que Protagoras : H. Gomperz, *l. c.*, p. 280. Hippias et Prodikos me paraissent un peu plus jeunes : cf. sur Hippias, ch. VII. Sur Antiphon le sophiste, H. Gomperz, p. 285 ; A. Croiset, *Rev. et gr.*, 1917, 1 sqq.

Le fonctionnement du tirage au sort n'est bien connu qu'à Athènes, mais l'institution a été assez générale. Protagoras contre le tirage au sort : H. Gomperz, p. 147. Il a suivi en cela Anaxagore, l'ami de Périclès, comme en plusieurs autres points : *ibid.*, p. 251 sqq. Plus tard, d'autres théoriciens ont vu l'institution du même œil que le Perse d'Hérodote (III. 81), comme un frein contre les ambitions individuelles, mais ce ne pouvait être le point de vue de ceux qui se flattaient de donner une arme sûre aux candidats.

**461**) Le sophiste est d'abord tenu, étant donnée la culture grecque de son temps, de bien connaître les poètes nationaux. Il connaît naturellement Homère, Hésiode, les autres poètes épiques, comme celui qui a chanté les malheurs de Palamède. Il connaît l'anthologie lyrique et Pindare, dont tel vers sur la coutume lui inspire des dissertations. S'il a fréquenté Athènes, il connaît Eschyle. S'il est Siceliote, il connaît Epicharme.

Chose plus intéressante, il connaît les sages, les initiateurs de la science et de la philosophie. Il connaît Thalès et Pythagore, ou du moins tels écrits pythagoriciens qui l'ont initié à la quadrature du cercle ou à la notion de tangence. Il connaît, mieux que les vieux sages du vi^e^ siècle, les philosophes naturalistes qui l'ont immédiatement précédé : Héraclite d'abord, puis Anaxagore, Leucippe, Empédocle s'il est Sicilien, Parménide l'Eléate dont l'esprit subtil le charme.

Enfin, il connaît les logographes, Hécatée, Denys de Milet et Xanthos de Lydie. C'est là qu'il puise ses notions sur les barbares qu'il aime mettre en scène pour dissimuler des personnages grecs.

Ce n'est pas là un mince mérite. Si l'on songe que, seuls, les grands poètes épiques étaient facilement accessibles au public par les rhapsodes, si l'on réfléchit à l'extrême rareté des livres à cette époque, on ne sous-estimera pas la « polymathie » du sophiste. Il s'est donné beaucoup de mal pour se tenir au courant de ce qu'avait produit avant lui l'intelligence grecque (je laisse de côté les œuvres d'art plastiques, qui s'offraient à tous les regards).

**462**) Le sophiste, dans ses habitudes professionnelles, s'est réglé d'abord sur le rhapsode : Platon, *Ion.*, 530 b. Sur le paiement de ses conférences, et les prix, cf. Boeck, *Ec. pol.*, I, 155. Le prix de 1 mine par leçon apparaîtra très élevé, si on se réfère à ce que nous avons dit de la valeur de l'argent jusqu'au v[e] siècle (cf. ci-dessus) : cependant, à Athènes, et dans la 2[e] moitié du v[e] siècle, cette valeur commence à baisser (mon t. II, p. 347-8). Le sophiste vend aussi ses petits traités : quand Socrate parle des 3 drachmes pour lesquelles on peut avoir la sagesse d'Anaxagore (Platon, *Apol.*, 26 D, E), il fait allusion à une « brochure » de ce genre, brochure d'un sophiste qui résume le philosophe, plutôt que d'Anaxagore lui-même.

Les sophistes, bien entendu, avaient à leur disposition, non seulement l'Iliade et l'Odyssée, la Théogonie et les Travaux et Jours, mais bien des poèmes épiques qui sont perdus pour nous. C'est dans un de ces derniers qu'ils ont pris le personnage de Palamède (Gruppe, *Gr. Mythol.*, I, p. 398 n.), qui paraît avoir été, avec Hélène, un thème préféré de dissertations. Il est souvent difficile de discerner s'ils ont pris un sujet directement dans l'épopée, ou bien par l'intermédiaire d'un tragique d'Athènes (H. Gomperz, *l. c.*, 119, 292). Protagoras ne distingue pas parmi les poètes dont il déclare la connaissance indispensable (Plat., *Protag.*, p. 339 A).

Pindare est le plus récent des poètes classiques au temps des sophistes : H. Gomperz, p. 292 ; Plat., *Gorg.* 484, 488 (cf. Hér. III, 38). Pour les Sicéliotes, il faut lui adjoindre Epicharme (Plat. *Gorg.*, 505). Les poètes dramatiques contemporains ne sont pas cités nominativement, suivant une habitude qui semble avoir été courante chez les Grecs.

**463**) Que Protagoras au moins ait connu Pythagore ou des pythagoriciens, cela n'est pas douteux, et s'explique d'ailleurs tout naturellement par son séjour à Thurii : H. Gomperz, 177 n., 199, 210 n. Mais il est moins certain que ce soit contre eux qu'il ait dirigé son traité « contre les géomètres » (*ibid.*, 277 : il considère la géométrie comme un art, p. 292).

Le dernier des philosophes naturalistes qui soit considéré comme un maître est Héraclite, qui a fortement influencé, en particulier, Protagoras (H. Gomperz, p. 152, 162-3, 229, etc.). Les suivants sont considérés par les sophistes comme des contemporains et des égaux, que l'on appuie ou contre lesquels on polémique. Sur Anaxagore et son disciple Archélaos : *ibid.*, p. 177 n. Sur Parménide d'Elée et son disciple Mélissos, p. 210 n. 214. Sur Empédocle, connu (peut-être personnellement) de Gorgias, p. 251, 280. Pour Leucippe, le cas est plus douteux (p. 211, 252) : Démocrite est postérieur.

**464**) Il est évident que c'est par les conférences ou écrits de logographes ioniens que les sophistes ont connu les Barbares qu'ils mettent

en scène. Ils ont peut-être inventé le personnage de Zoroastre, qui est inconnu de Xanthos de Lydie (v. 500) et même d'Hérodote (Marquardt, *Philol.*, Suppl. VI), et apparaît pour la première fois dans le dialogue platonicien *Alcib.* I, 122 : le personnage se serait ensuite transformé chez les Orientaux.

**465**) Sur les rhapsodes, et leur mode de récitation, cf. Dict. Saglio, art. *Rhapsodus.* Les sophistes ont fréquenté naturellement les représentations dramatiques à Athènes et en Occident. Pour le reste, ils n'ont pu puiser que dans des exemplaires écrits.

Sur la difficulté qu'il y avait encore vers 500-480 à rendre publique une œuvre écrite, cf. chap. sur *Héraclite.* Le commerce des écrits commence précisément au v[e] siècle, et par les sophistes (Birt, *Die Kritik des ant. Buchwesens*, 3[e] éd., 1913, surtout 307 sqq.).

**466**) De tout cela qu'a retenu le sophiste ?

En mathématiques, il est au courant des problèmes de son temps. Protagoras a perfectionné, dans un traité contre les géomètres, les subtilités des Eléates. On sait d'ailleurs que ces jeux d'esprit n'ont pas été tout-à-fait inutiles pour forcer les mathématiciens à serrer de plus près certaines démonstrations.

En astronomie, Aristophane nous représente le sophiste armé d'une sphère, et Gorgias a appris à son disciple Isocrate à étaler chez lui cet objet. Hippias d'Elis a connu Oénopide, et les sophistes qui sont venus à Athènes n'ont pas ignoré Méton.

En géologie (dans le sens large du mot : connaissances physiques et chimiques), les sophistes ne pouvaient aller très loin. Ils se sont essayés sur l'explication du phénomène des inondations du Nil.

En biologie, ils ont frayé avec les médecins. Protagoras a écrit sur l'œil et la couleur. Inversement, il s'est rencontré des médecins pour faire œuvre de sophistes, comme celui qui a écrit le περὶ τέχνης.

La sociologie a spécialement attiré nos gens. On a vu qu'ils étaient assez au courant de ce que pouvait offrir l'histoire et l'anthropogéographie des logographes. Le droit et l'économie politique ont été une des préoccupations de Protagoras.

Les sophistes ont disserté sur la religion, et quelquefois avec trop d'audace : Protagoras s'en est aperçu. Mais les dieux les intéressaient moins que le surhomme : qu'on se rappelle le Kalliklès de Platon.

**467**) Toutes ces belles choses n'intéressaient pas le sophiste en elles-mêmes. Il n'y voyait que des thèmes de discussions : sur ce point, la lumière a été faite par H. Gomperz de telle manière qu'il

n'y a pas un mot à ajouter. Le seul sujet qui les ait attirés pour lui-même est la pédagogie, la mnémotechnique, la linguistique. Quand Hippias a cherché dans les archives éléennes la liste des Olympioniques, c'a été à titre d'exemple excellent de mnémotechnie. Protagoras a écrit sur les synonymes. Ici, le sophiste était sur le terrain propre de son art.

Ajoutons que, s'il tenait à se montrer connaisseur de science, il ne paraît pas avoir abusé de la critique d'art. De cela, son relativisme nécessaire l'a préservé. Et ce n'est peut-être pas une infériorité.

**468**) Nous connaissons de Protagoras le sophisme sur la tangente, jeu d'esprit dans le goût des Eléates (H. Gomperz, p. 133). Il est caractéristique qu'en même temps il ait défendu les mathématiques contre Zénon d'Elée (p. 210 n.). Sur l'influence qu'ont exercée ces jeux sur les mathématiciens, cf. mon t. II, p. 212.

Sur Hippias et Œnopide, cf. ci-dessus (les fragments d'Œnopide dans Diels, *Fragm d. Vorsokrat.*, 239-240). Sur Méton, cf. Cumont, *Neue Jahrb. f. Klass. Altert.*, 1911, p. 1 sqq.

Sur la géologie, les connaissances des sophistes reposaient sur Héraclite, Empédocle et Anaxagore (cf., de celui-ci, une explication des inondations du Nil : Hér. II, 19 sqq.).

Les sophistes ont fréquenté les milieux médicaux, même quand ils n'étaient pas frères de médecins comme Gorgias (Platon, *Gorgias*, 2). Celui qui a écrit le περὶ τέχνης était considéré comme au courant de la médecine (s'il n'était pas médecin), puisque son traité a été reçu de très bonne heure dans la collection hippocratique (Litré, éd. d'*Hippocrate*, I, p. 355 sqq.). Protagoras a écrit sur l'œil et la couleur. Mais cf. Milhaud, *Les philos. géom.* p. 14.

La politique a tenu une grande place dans les préoccupations des sophistes. Protagoras a examiné lequel des trois gouvernements, monarchique, aristocratique ou démocratique, était original (H. Gomperz, p. 165 n., 178 n.), la question du féminisme (p. 181), le caractère de la loi (p. 268). Aristoxène (vers 300) a pu représenter la *République* de Platon comme un plagiat de Protagoras (p. 181). Les autres sophistes sont moins cités sur ce sujet.

On sait que Protagoras fut l'objet d'une accusation d'impiété (cf. mon t. II, p. 137). Le sophiste a choqué surtout par l'élimination des dieux des affaires humaines. Le Kalliklès, type de l'élève des sophistes, et sa théorie du « surhomme », affranchi des lois humaines et divines, paraît dans Platon, *Gorgias*, 481 sqq.

Hippias et la mnémotechnie : H. Gomperz, p. 283. Cf. ci-dessus.

Protagoras a été aussi grammairien : H. Gomperz, p. 199, 279 (son traité des synonymes).

**469**) Or, en agitant tout cela devant les Grecs, le sophiste a fait œuvre utile. Avant lui, le Grec, même cultivé, ne connaissait que quelques poètes : je mets à part les spécialistes, dans le domaine de leur spécialité. En écoutant Protagoras ou Prodikos, ils ont fait connaissance avec ce qu'avaient produit les meilleures têtes qui eussent travaillé jusque-là. Et ils en ont tiré profit.

La chose est visible sur la génération même des sophistes. Hérodote a puisé dans leurs conférences plus d'une idée, par exemple le fameux dialogue des constitutions. Sophocle a dû puiser un des discours d'Antigone à la même source où Hérodote a puisé son anecdote d'Intaphernès, et cette source doit être un « tract » de sophiste. Le même Sophocle, quelle que fût sa dévotion à Asklépios, ne se montrerait pas, dans le *Philoclète*, si averti en pathologie, si quelque reflet de la science hippocratique n'était parvenu à lui par un sophiste. Et, si Hippocrate lui-même a peut-être dédaigné cette érudition facile, certains de ses disciples n'ont pas dédaigné de faire œuvre de philosophes médicaux en copiant Protagoras.

Quant à la génération immédiatement suivante, on sait assez qu'elle est saturée de sophistique. Thucydide, Euripide ont puisé à cette source bien des idées. Démocrite n'a pas dédaigné de polémiquer avec son compatriote plus ancien Protagoras. Quant à Socrate et aux Socratiques, ils procèdent, par réaction directe, des sophistes.

**470**) Aristophane, dans les *Nuées* (423), confond les philosophes naturalistes, les sophistes et Socrate dans une même caricature. Il écrivait pour le grand public, et même pour le gros public. Mais il est parfaitement vrai que les vieux maîtres de l'Ionie n'ont atteint ce public qu'à travers les sophistes, et que, si Socrate a polémiqué assidûment contre ceux-ci, lui et ses disciples se sont bornés, au fond, à rappeler que les matières dont le sophiste faisait un thème d'exercice devaient être étudiées pour elles-mêmes.

A dater des sophistes, les Grecs ont tenu à être au courant d'autre chose que d'Homère, et quiconque s'est présenté en éducateur a dû tenir compte de ce besoin. Les philosophes s'en sont souvenus jusqu'au temps des stoïciens postérieurs.

**471**) La seconde moitié du v^e^ siècle a vu paraître nombre de tracts dans le genre de l'Ἀθηναίων πολιτεία pseudoxénophontique, sur tous les sujets (même sur la cuisine : PLATON, *Gorgias*, 73). Mais ils se distinguent de la littérature sophistique par ce fait que c'est au fond même du sujet que l'auteur s'intéresse. Ne relèvent de la littérature sophistique que ceux où le sujet traité n'est que le thème d'une démonstration, et qui ont le caractère d'exercices.

On a vu dans le dialogue des Perses d'Hérodote (III, 80 ; cf. VI, 43) le

reflet d'un écrit sophistique. On a même prononcé le nom de Protagoras, qu'Hérodote a dû connaître à Thurii (H. Gomperz, p. 164 n., 178 n.). L'historien était certainement au courant de cette littérature.

On sait que le fameux monologue d'Antigone et l'anecdote d'Intaphernès dans Hérodote (III, 119) présentent une idée commune. Sophocle ayant fait jouer *Antigone* en 440 (cf. Bury, *Hist. of Gr.*, I, 422), il est peu probable qu'Hérodote (vers 428) se soit inspiré directement du poète. On est donc conduit à supposer, comme source commune, un écrit sophistique.

Dans le *Philoctète* de Sophocle (joué en 409), on a relevé des traces certaines d'influence hippocratique (Psichari, *Rev. de Philol.* 1908, p. 95). Or, autant on est peu porté à admettre une utilisation directe d'Hippocrate par le poète, autant on admet facilement qu'il ait lu une dissertation sophistique à sujet médical. Les relations entre sophistes et médecins sont bien attestées.

Le traité hippocratique περὶ τέχνης a été reconnu depuis longtemps pour un écrit sophistique (Gomperz, *Wiener Sitzungsber.*, 1890 : cf. H. Gomperz, *l. c.*, p. 210, 211). Un autre écrit hippocratique, le νομός, procèderait directement du μέγας λόγος de Protagoras (H. Gomperz, p. 270). Quant aux passages du traité *Des airs, des eaux et des lieux* relatifs aux Scythes, l'information dont ils témoignent peut très bien venir directement de logographes ioniens : seul, le passage sur la royauté (95 sqq.) ferait soupçonner une source sophistique.

Sur Démocrite, cf. mon t. II, p. 219 il était d'Abdère, comme Protagoras, qu'il a connu et contre lequel il a polémiqué : H. Gomperz, p. 134, 330, 249. L'un et l'autre ont eu souvent devant les yeux les institutions démocratiques de leur patrie (les νομοφύλακες p. ex. : *ibid.*, p. 152). Mais les critiques qu'ils formulent ne sont pas les mêmes. Protagoras s'en prend au tirage au sort des autorités (cf. ci-dessus). Démocrite vise plutôt la dépendance desdites autorités vis-à-vis des gouvernés (fgt. 266 Diels).

La pièce des *Nuées* d'Aristophane montre combien le personnage du sophiste était connu à Athènes en 423. Elle montre aussi — et c'est ce qui nous intéresse ici — comment on lui fait endosser les théories des vieux naturalistes ioniens : sur le « Tourbillon », cf. M. Croiset, *Aristophane et les partis politiques*, p. 93 sqq. Quant à Socrate, le poète comique méconnaît à fond son rôle. Sur les sophistes à Athènes, cf. mon t. II, p. 205.

**472**) Le sophiste s'est donc rendu utile en son temps. Il ne songeait qu'à briller et à rendre un équivoque service, à se faire applaudir et payer. Mais bien des choses qui sans lui seraient restées inaccessibles au public grec ont été soumises à la réflexion. Les Grecs n'ont jamais eu la naïveté de prendre ces hommes pour de profonds penseurs (sauf — et encore ! — Protagoras). Ils ont laissé ce soin aux primaires modernes. Mais ils les ont tenus pour

des gens intéressants, et sont revenus de leurs conférences avec une curiosité plus étendue.

La réputation avec laquelle les sophistes se sont présentés devant les modernes n'est pas dûe uniquement aux sarcasmes de Platon : le manque de sérieux était bien de leur essence. Quand les historiens du XIXe siècle ont réagi contre cette réputation, plusieurs, et des plus récents, se sont laissés aller à découvrir aux sophistes des beautés insoupçonnées, à leur attribuer une foule d'idées qui ne leur appartenaient pas et dont, au reste, ils n'avaient jamais songé à revendiquer l'invention. On a pris pour des créateurs des vulgarisateurs. Mais, comme vulgarisateurs, les sophistes ont rendu service, et c'est pour cela qu'il leur sera toujours fait une place dans l'histoire de l'hellénisme.

**473**) Au VIe siècle, l'homme qui se distingue par sa supériorité intellectuelle est appelé « sage », σοφός. Pindare (II, 480) englobe couramment sous ce nom les poètes (*Olymp.*, 11, 10). Pour Platon (*Théètète*, 152 E), Protagoras, comme Empédocle et Anaxagore, est encore un sage. Mais on sait que Protagoras lui-même se désignait comme « sophiste » (H. Gomperz, p. 268). A-t-il lancé le terme ? En tous cas, Hérodote (vers 428) l'emploie sans arrière-pensée, l'appliquant à des personnages du passé (II, 49 ; I, 29 ; IV, 95). Il est vraisemblable qu'Hippias ou Prodikos ne le désavouaient pas. C'est avec Socrate et Platon (vers 400) que le mot « philosophe » prévaut, le terme de « sophiste » prenant une acception défavorable. Bien qu'il y ait toujours eu des sophistes chez les Grecs, comme chez nous des précieux et des précieuses, les modernes sont donc fondés à appliquer spécialement le nom aux hommes du milieu et de la seconde moitié du Ve siècle, qui l'ont porté hautement, et sans lesquels Platon lui-même n'eût pas si bien connu les vieux penseurs de la Grèce ; cf. mon t. II, p. 217 sqq.

XXI

## Hérodote

**474**) Etant la principale source pour l'histoire de l'Orient et des Grecs de 550 à 450 av. J.-C., Hérodote a été particulièrement pris à partie au XIXe siècle, tant par les orientalistes que par les hellénistes. Son dernier commentateur, M. Macan, lui a consacré un travail qui abonde en remarques de détail intéressantes, mais qui, dans l'ensemble, pousse vraiment trop loin la dissection d'une œuvre d'art capitale (1). Comme l'idée qu'on se fait des procédés de travail d'un historien réagit d'une manière constante sur la manière dont on utilise son œuvre, je suis amené à m'expliquer à mon tour sur le document légué par le Père de l'histoire.

**475**) Je rappelle d'abord brièvement le contenu du document, tel qu'il nous est parvenu (en bon état, semble-t-il) par les soins des philologues alexandrins (2). « Ceci est le témoignage historique déposé par Hérodote d'Halicarnasse, en vue d'empêcher que les destinées des hommes ne soient effacées à la longue et que les grands et remarquables exploits accomplis tant par les Grecs que par les Barbares ne tombent dans l'oubli : je parle spécialement des raisons qui amenèrent la grande lutte entre les uns et les autres. » (I, 1.)

Hérodote ne peut faire autrement, étant Grec, que de commencer par quelques mots sur la guerre de Troie, mais il vient rapidement à Crésus, qui ouvre réellement son histoire : « Il est le pre-

(1) Macan, *Herodotus*, l. IV-VI (1895) ; l. VII-IX (1908) ; les l. I-III restent à publier. Cf. Bury, *The ancient greek historians*, p. 36 sqq.

(2) Les principales corruptions de textes portent sur des noms propres et des chiffres. Quant à ces derniers, il est toujours délicat de déterminer si une erreur de calcul résulte de la négligence des copistes ou bien est imputable à Hérodote lui-même. Je crois que c'est le cas général : cf., sur le passage VII, 87, § 213.

mier qui ait été suzerain d'un grand nombre de Grecs, et allié d'autres » (I, 2-6). Hérodote remonte à l'époque où la dynastie des Memmades, à laquelle appartenait Crésus, s'est emparée du trône de Lydie (vers 700), raconte brièvement l'histoire de cette dynastie (700-546), en particulier ses conflits avec les villes d'Ionie, et s'étend plus longuement sur Crésus, le dernier roi, celui qui entreprit la lutte contre la monarchie naissante des Perses, et fut renversé par Cyrus ; cette partie se termine par quelques mots sur les mœurs des Lydiens (I, 7-94). « Ici nous sommes amenés à rechercher l'origine des Perses ». Hérodote reprend donc l'histoire de la monarchie mède à partir du moment où elle s'affranchit de la suzeraineté assyrienne (vers 700), la suit brièvement jusqu'à Astyage, en insistant spécialement sur l'invasion scythe du VIIe siècle, et raconte longuement comment Astyage fut renversé par son vassal, le Perse Cyrus (vers 549) ; quelques mots sur les mœurs des Perses terminent cette partie : « que ces coutumes subsistent comme elles ont été établies, moi je retourne à mon sujet » (I, 95-140). Son sujet, c'est la conquête de l'Ionie par les lieutenants de Cyrus, tandis que Cyrus lui-même conquiert la monarchie babylonienne et va périr sur les bords du Syr-Daria (529) : d'où détails sur Babylone et sur les Massagètes, riverains du Syr-Daria (I, 141-216). Cambyse, fils de Cyrus, entreprend de conquérir l'Egypte (II, 1), ce qui permet à Hérodote d'ouvrir une longue parenthèse sur l'Egypte, les Egyptiens et l'histoire de la monarchie égyptienne, sur laquelle il n'a de notions sérieuses qu'à partir de 700 environ (II, 2-182). Cambyse conquiert donc l'Égypte (525) et devient fou (III, 1-38). Pendant ce temps, les Spartiates attaquent Polycrate de Samos, ce qui est l'occasion d'une longue digression sur Samos (III, 39-60). Hérodote revient ensuite à Cambyse, raconte sa mort (522), l'usurpation des mages, leur meurtre par les sept seigneurs perses, l'avènement de Darius I (521), et l'organisation donnée par celui-ci à l'empire perse (III, 51-119). Il interrompt cette histoire de la crise du grand empire pour revenir à Samos et raconter longuement la conquête de l'île par Darius (III, 120-149). Puis il revient à Darius, raconte la révolte et la reprise de Babylone, et aborde l'expédition contre les Scythes (III, 150, IV, 1). Longue digression sur la Scythie et les Scythes (IV, 1-82), puis le récit de l'expédition de Darius, qui aboutit à la conquête de la Thrace par les Perses (IV, 63-144). Pendant ce temps, un satrape d'Egypte a attaqué Barca : d'où digression sur Cyrène et la Libye, avant de raconter comment l'expédition de Barca raffermit la suzeraineté perse sur la Cyrénaïque (IV, 145-205). Hérodote retourne alors à Mégabaze, que Darius a laissé en Thrace, et expose les conquêtes des généraux perses sur les populations grecques de ces parages (V, 1-29). « Les

Grecs eurent ensuite quelque répit, puis les calamités reprirent en partant de Naxos et de Milet ». Et nous assistons à la révolte des Ioniens contre les Perses, à leurs appels à Sparte et à Athènes ; celle-ci envoie vingt vaisseaux : « Ces vaisseaux, dit Hérodote, furent l'origine des catastrophes survenues chez les Grecs et les Barbares » (V, 97). La révolte de l'Ionie est réprimée en 494-3 (V, 29, VI, 42) ; mais Darius, irrité contre Athènes qui a soutenu ses sujets rebelles, envoie contre elle des expéditions qui aboutissent, en 490, à la bataille de Marathon (VI, 43-140). Les préparatifs du Roi pour venger cet échec sont déconcertés par la révolte de l'Egypte en 487 ; Xerxès, son successeur, vient à bout de la révolte, puis se consacre à la grande expédition contre les Grecs, dont les péripéties remplissent les livres VII, VIII, IX d'Hérodote. Après les préparatifs du Roi, l'attitude des divers États grecs est longuement analysée. Suit le récit des succès perses des Thermopyles et d'Artémision, de la prise d'Athènes, de la victoire des Grecs à Salamine (480) ; Xerxès retourne en Asie, laissant en Grèce Mardonius, qui est vaincu par les Grecs à Platées (479), cependant que d'autres Grecs vont poursuivre le Roi en Ionie, battent ses troupes à Mycale, et vont fermer la porte de l'Hellespont en prenant Sestos (automne 479). « Et cette année il ne se passe rien de plus ». L'histoire d'Hérodote s'arrête ainsi au moment où la menace suspendue depuis deux générations par les Achéménides sur la Grèce d'Europe est (l'avenir l'a prouvé) définitivement écartée.

**476**) On le voit, l'ordonnance du récit est très simple, foncièrement chronologique. Après une histoire résumée de la monarchie lydienne, c'est un exposé de la conquête et de l'empire des Perses sous Cyrus (558-529), Cambyse (529-522), Darius (521-485), et Xerxès, jusqu'au moment où la résistance des Grecs s'affirme victorieuse (479). Il n'y a même pas d'arrêt marqué à l'endroit où nous l'attendions le plus naturellement, au moment de la révolte des Ioniens (V, 29). Seulement, dans ce cadre, Hérodote a introduit un certain nombre de dissertations (λόγοι) par le procédé constant et conscient de la digression : « Dès le début, le plan de mon livre a comporté des digressions (IV, 40). » Les plus importantes de ces digressions, celles qui se détachent nettement, sont le λόγος sur l'Egypte, qui remplit le livre II, les deux λόγοι sur Samos, qui forment une grande partie du livre III, les λόγοι sur la Scythie et sur la Libye que contient le livre IV. Les digressions qui nous mettent au courant des destinées d'Athènes et de Sparte jusqu'aux guerres médiques sont imposées par le sujet.

**477**) Cette première impression de continuité se fortifie quand

on examine ces points de suture que constituent, dans un livre, les renvois à des passages antérieurs ou postérieurs. Hérodote dit (II, 161) qu'il s'expliquera plus longuement sur les causes de la chute d'Apriès (569) quand il en sera à sa dissertation sur la Libye, et il tient cette promesse IV, 159 ([1]). Parlant de l'invasion scythe (IV, 1), il se réfère au passage I, 106. Parlant du tribut payé par Cyrène aux Perses (IV, 165), il fait un renvoi tacite au passage III, 13 : « C'était cet Arcésilas qui avait envoyé les présents à Cambyse ». De même, parlant de la fertilité de la Lybie (IV, 198), il renvoie tacitement au passage I, 193 : « Quant à la fertilité de la terre, elle est là la même qu'a Babylone (il ne croit pas devoir préciser la fertilité de la terre babylonienne, l'ayant déjà donnée) ». Parlant des Branchides (V, 36), il rappelle qu'il a déjà été question de leur richesse, ce qui nous reporte aux passages I, 46, 92, 157 ([2]). Quand il nous dit que Mardonius donna aux villes ioniennes des constitutions (VI, 43), il ajoute : « J'insiste sur ce point pour ceux qui ne croient pas à la vérité des discours prêtés à Otanès », — ce que faisant, il continue une discussion contre des contradicteurs, inconnus de nous, qu'il a déjà apostrophés (III, 80). Rencontrant pour la première fois Alexandre de Macédoine (V, 22), il nous promet de s'expliquer sur la généalogie de ce prince : promesse qu'il tient (VIII, 137 sqq.) ([3]). Quand il parle des 600 vaisseaux des Perses à la bataille de Ladé, en disant que les Perses pourraient mettre en ligne une force quintuple (VI, 13), il a en tête le chiffre de 3.000 qu'il nous donnera pour la flotte de Xerxès (VII, 97) : il est vrai qu'ici il a dû avoir devant les yeux un texte antérieur à son histoire ([4]). Au sujet des Cariens (VII, 93), il rappelle qu'il s'est expliqué sur leur origine « dans les premiers de ses λόγοι » : ce qui veut dire, I, 171. Il est vrai qu'il répète (IX, 75) un récit qu'il a déjà fait (VI, 92) ([5]) : mais ce lapsus, relatif à un fait insignifiant, ne pèse pas lourd en regard de la masse de citations que nous venons d'apporter, et qui ne sont pas les seules.

([1]) II, 161 : « Quand le destin voulut qu'il arrivât malheur à Apriès, cela advint pour une raison que j'exposerai plus longuement dans mon histoire de Libye (λιβυκοισι λόγοισι), et brièvement ici. »

([2]) V, 36 : (Hécatée conseille de séculariser les trésors du temple des Branchides). « Ces trésors étaient considérables, comme je l'ai fait voir dans le premier de mes λόγοι » (I, 92 : très général).

([3]) V, 22 : « Que les descendants de Perdiccas soient Grecs, comme ils le disent, je me trouve savoir qu'il en est ainsi ; et dans les λογοι ultérieurs je prouverai qu'ils sont bien Grecs. »

([4]) VI, 13 : « Les Samiens savaient bien que, même si la flotte actuelle de Darius était détruite, ils en auraient sur les bras une autre quintuple. » Sur les sources écrites d'Hérodote, cf. ci-dessus.

([5]) Il s'agit d'Eurybate d'Argos dans le premier passage, et de son meurtrier Sophanès de Décélie dans le second.

**478**) Hérodote avait-il l'intention de prolonger son livre ? Parlant de la mort du traître Ephialtès (VII, 213), il annonce qu'il en dira plus tard les causes [1] : cette promesse ne sera pas tenue. Mais il s'agit d'un détail infime, et, à propos d'un détail du même ordre, Hérodote avoue (VII, 239) qu'il a fait une omission [2]. Il fait allusion plusieurs fois (VIII, 3, 109) à des faits très peu postérieurs à 479, sans dire qu'il les racontera [3]. Ce n'est là qu'une preuve négative : voici qui est plus positif. Il raconte (VII, 107) la résistance du commandant perse Bogès à Eïon avec un luxe de détails qui indique qu'il ne songe pas à exposer ailleurs cet évènement qu'il anticipe : or, le fait est de 475 [4]. Il est donc tout naturel de penser qu'Hérodote a mis délibérément le point final là où s'arrête pour nous son récit.

**479**) Bref, l'Histoire d'Hérodote est le résultat d'un acte littéraire parfaitement saisissable, et qui même n'a pas dû se prolonger longtemps. Elle se compose de 1594 chapitres, dont les plus courts ont quelques lignes, tandis que les plus longs ne dépassent que très exceptionnellement la longueur d'une de nos pages in-12 [5]. Même en admettant qu'il n'ait écrit que cinq ou six chapitres par jour, et se soit reposé un jour de temps en temps, il a pu facilement rédiger son œuvre en une ou deux années.

**480**) Quand doit-on placer l'éxécution de ce travail ? Hérodote fait souvent allusion à des faits postérieurs à 479 ; le plus récent de ces faits, le dernier du moins que nous puissions dater, est l'exécution des ambassadeurs spartiates de 430 (VII, 137) [6]. D'autre part, il émet

(1) VII, 213 : « Cet Athéniadès tua Ephialtès pour une cause étrangère à sa trahison, que je donnerai dans mes λογοι ultérieurs. » Cf. Obst, *Der Feldzug des Xerxes*, p. 30 n.

(2) VII, 239 : « Je remonte à un point de mon récit où j'ai fait une omission. Les Lacédémoniens furent informés les premiers de l'attaque du Roi, et envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, qui leur fit la réponse que j'ai rapportée un peu plus haut (VII, 226). Or voici de quelle façon surprenante ils furent avertis. »

(3) VIII, 3. Il s'agit de Pausanias 478-7 : « Mais ceci arriva plus tard. » VIII, 109 : fuite de Thémistocle (471).

(4) VII, 107. Il y a de légères divergences de vues au sujet de la date de la prise d'Eïon (cf. mon t. II, p. 49). Peu importe : Hérodote n'a jamais compté dépasser 479.

(5) Livre I, 226 chap. ; II, 182 ; III, 160 ; IV, 205 ; V, 126 ; VI, 140 ; VII, 239 ; VIII, 144 ; IX, 122. La division en livres ne remonte pas à Hérodote, qui ne parle jamais que de λογοι.

(6) VII, 137 (on sait que l'incident des ambassadeurs est daté par Thucydide, II, 67, de 430). Le fait rapporté IX, 73, relatif à Décélie, est d'ailleurs de la même date : « (Les Décéléens ont reçu des privilèges à Sparte), et, dans la guerre qui éclata longtemps après entre Athènes et Sparte, les Lacédémoniens, pillant toute l'Attique, épargnèrent Décélie. » Remarquer l'absence d'allusion à l'occupation de Décélie (413), qui prouverait, s' en était besoin, qu'Hérodote a écrit avant cette date.

souvent des appréciations qui indiquent vaguement qu'il n'est pas très au courant de ce qui se passe en Orient à cette époque : il dit (V, 3) que les Thraces n'ont jamais été unis ni puissants (et Sitalcès ! 429) ; il assure (VII, 406) que Dorisque en Thrace est *encore* aux mains des Perses, etc. Tout cela est naturel puisque l'historien était, au temps de la guerre archidamique, établi depuis longtemps en Occident, mais s'expliquerait tout de même difficilement si les passages en question étaient très postérieurs à 430. Il y a plus. Parlant des malheurs qui commençaient vers l'an 490, il dit (VI, 98) : « De fait, sous les règnes de Darius, de Xerxès et d'Artaxerxès, pendant ces 3 générations, il s'accumula plus de catastrophes sur la Grèce que dans les vingt [1] générations antérieures à Darius, d'abord du fait des Perses, puis du fait des puissances dominantes grecques qui se firent la guerre entre elles ». La liste de ces catastrophes était loin d'être close à la mort d'Artaxerxès (424) : mais Hérodote a écrit sans doute avant cette date, et il est évident qu'il réserve l'avenir. En plaçant en 428-7 la composition de son livre, nous ne nous tromperons, en tout cas, que de quelques mois.

**481**) Il n'en est pas moins vrai que ce livre est l'aboutissement d'une longue vie de recherches, de voyages, de lectures. Sur la vie d'Hérodote, lui-même nous fournit un certain nombre de renseignements qui sont les plus sûrs que nous ayons. Ceux que nous fournissent les auteurs postérieurs ne doivent pas être méprisés a priori, mais on ne peut les utiliser qu'avec prudence [2]. Nous n'oublierons pas d'ailleurs que notre but est surtout la classification chronologique des données si diverses que nous fournit l'historien.

## I

**482**) Hérodote était originaire d'Halicarnasse. Quand même il ne prendrait pas soin de nous le dire dès la première ligne, nous le devinerions au soin avec lequel il suit sa ville natale au milieu du fracas des plus grands évènements [3].

[1] 20 générations nous reportent vers 1175 : preuve de plus qu'H. plaçait vers cette date l'invasion dorienne, de deux générations postérieure à la guerre de Troie. Sur sa chronologie mythique, cf. Ed. Meyer, *Forsch. z. alt. Gesch.*, I, p. 151 sqq., et ci-dessus (cf. Pind., *Pyth.* IV, argt).

[2] Ces renseignements proviennent de Lucien, *Hérodote*, de Plutarque, *De la malveillance d'Hérodote*, tous deux du IIe siècle apr. J.-C., et de divers lexicographes de basse époque. Le traité de Plutarque se trouve : éd. Didot, *Moralia*, II, p. 1041-1065. Cf. Hauvette, *Hérod. hist. des guerres médiques*, p. 1 sqq , 98.

[3] Il est remarquable qu'il ne soit pas question de la ville à propos de

**483**) Quand y est-il né ? Après 494 certainement. Il ne connaît que par ouï-dire le temple des Branchides, détruit par les Perses en 494 ([1]). Il ne paraît pas connaître Milet, si proche d'Halicarnasse, et si importante au VIe siècle : après le sac par les Perses (494), la ville a dû végéter pendant longtemps ([2]). Mais d'autre part il ne faudrait pas descendre trop bas. Une tradition bien établie voulait que la famille d'Hérodote eût été mêlée aux évènements qui amenèrent la chute de la dynastie vassale des Perses, et que lui-même y eût pris part ([3]). Or, ces évènements peuvent avoir suivi de près les grandes victoires grecques de 480-479 : plus probablement, ils furent la conséquence de la victorieuse campagne de l'Athénien Cimon en 467 (victoire de l'Eurymédon), campagne qui assura la prépondérance d'Athènes sur la côte carienne. Halicarnasse apparaît avec son tribut, d'ailleurs modeste, sur les listes attiques qui commencent en 454 : sa réunion à la confédération attique est donc antérieure ([4]). En somme, la date traditionnelle de 484, pour la naissance de l'historien, ne doit pas s'écarter beaucoup de la réalité : elle a d'ailleurs été obtenue par supputation, l'émigration d'Hérodote à Thurii (fondée 444) étant le fait le plus certain de sa biographie, et les érudits de l'antiquité ayant placé ce fait à son ἀκμή, c'est-à-dire à la quarantaine.

**484**) Hérodote a donc vécu à Halicarnasse ses années d'enfance et de jeunesse, jusque vers 460 environ. Halicarnasse était une vieille colonie dorienne, fondée par les Trézéniens, mais elle s'était séparée des autres villes doriennes d'Asie-Mineure à une époque inconnue ([5]). Elle renfermait un certain nombre d'éléments cariens.

la conquête perse (540), ni à propos de la révolte ionienne (499). Mais Phanès d'Halicarnasse ouvre l'Egypte à Cambyse (III, 41). Artémise d'Halicarnasse apparaît à chaque instant aux côtés de Xerxès (VII, 99, VIII, 68, 87, 88, 93, 101). Xénagoras d'Halicarnasse n'est pas oublié à Mycale (IX, 107). Etc.

([1]) VII, 92 : « Les cadeaux de Crésus aux Branchides de Milet, *comme je l'ai ouï dire,* étaient égaux en poids et en qualité à ceux qu'il fit à Delphes. »

([2]) Les Perses avaient épargné quelques Milésiens, que nous voyons paraître en 479 (Hér. IX, 97, 99, 104). Mais la ville ne devait vraiment renaître qu'au milieu du Ve siècle. Cf. Ad. Dunham, *The hist. of Miletus,* p. 151.

([3]) Lygdamis, pour lequel Artémise gouvernait en 479, devint majeur, et se signala comme tyran. Il fit périr le père et l'oncle d'H. qui avait comploté contre lui (Lyxès et Panyasis). H., retiré à Samos, aurait vengé ses parents en renversant le tyran. Il avait alors environ 25 ans, disent les auteurs qui placent sa naissance en 484 (donc les faits seraient de 461-457). Mais les sources sont trop peu sûres pour qu'on puisse se fier aux détails : il y a un solide fond historique (voir l'inscription : Michel, *Rec. d'Insc. gr.*, 451).

([4]) Le tribut d'Halicarnasse est de 1 t. 3000 d. Il est de ceux qui ont grossi le chiffre des tributs fixés par Aristide en 477 : cf. mon t. II. p. 48.

([5]) I, 144 ; VII, qq.

Les marchands phéniciens fréquentaient son port, qui au VIe siècle avait dû être plus actif qu'au Ve (l'arrière-pays se ferma en partie par suite des guerres médiques) : elle avait des comptoirs en Égypte [1]. Elle fut soumise par les Perses en même temps que l'Ionie, vers 540 [2]. A une époque inconnue, une dynastie locale y acquit le pouvoir, et la réunit à Cos, à Nisyros, à Calydna : c'est ce petit royaume qu'Artémise gouvernait pour son fils en 480, et dont elle conduisit le contingent contre les Grecs [3]. Hérodote a donc débuté dans l'existence comme sujet de la dynastie d'Artémise et vassal des Perses, et, bien qu'il ait été entraîné bientôt dans le mouvement libéral et nationaliste, il lui en est toujours resté quelque chose. A défaut de loyalisme pour la dynastie, il a gardé une profonde admiration pour la reine Artémise [4]. Et il a été habitué à considérer avec respect la puissante monarchie dont sa patrie reconnaissait la tutelle depuis deux générations, à s'intéresser à ses institutions, à compter les évènements par les années de ses rois.

**485**) Bien que les gens d'Halicarnasse fussent en assez mauvais termes avec leurs voisins d'Ionie [5], Halicarnasse relevait intellectuellement du milieu ionien : Hérodote parlait dorien [6], mais, la plume à la main, il s'est servi du dialecte ionique. Il était d'ailleurs d'une famille cultivée, puisqu'un de ses oncles, Panyasis, s'était fait un nom comme poète épique. Il est très au courant de la littérature ionienne. Il connaît à fond Hécatée, l'historien contemporain de la grande révolte (500-494) [7]. Les écrits que produisait l'Ionie sur l'empire perse en général, et sur les guerres médiques en particulier, ne lui ont pas échappé. C'est à des écrits de ce genre qu'il emprunte sa connaissance de la route de Sardes à Suse, des circonscriptions financières de l'empire, de ses ressources militaires, de la campagne de Xerxès [8]. Il est spéciale-

(1) II, 178.
(2) Hérodote n'en souffle mot. Rien à tirer de l'histoire de Phanès (III, 4).
(3) VII, qq. Cf VIII, 87.
(4) VII, qq. : « Parmi les chefs de la flotte, je mentionnerai seulement Artémise, que j'admire particulièrement comme ayant, malgré son sexe, pris part à la campagne de Grèce. Veuve, et exerçant la royauté pour son fils encore enfant, elle marcha par choix et par esprit viril, sans que rien l'y obligeât. Son nom était Artémise, elle était fille de Lygdamis : Halicarnassienne par son père, elle était Crétoise par sa mère. Gouvernant Halicarnasse, Cos, Nisyros et Kalydna, elle amena 5 vaisseaux. De toute la flotte, à part les Sidoniens, elle présenta les navires les mieux tenus, et, de tous les vassaux, ce fut elle qui donna au Roi les meilleurs conseils. »
(5) H. parle des Ioniens, partout, sur un ton de persiflage assez méprisant (I, 141 sqq); V, 1 sqq.)
(6) Cf. I, 142.
(7) II, 143; V, 36, 125, 126; VI, 137. Hécatée vivait vers l'an 500.
(8) On sait que l'existence de cette littérature ionienne contemporaine des guerres médiques, et racontant les faits de 480, a été authentiquée

ment documenté sur Samos, la voisine brillante d'Halicarnasse, et, quand le siège de 439 eut rappelé l'attention sur la ville, il fut en mesure de donner nombre de détails sur son passé [1]. Enfin, grâce à ce que les Halicarnassiens ont suivi la Perse plus longtemps que les Ioniens après 479, il a pu aller à Sardes, voir des fonctionnaires et des officiers iraniens [2].

**486**) Cette période de sa vie n'a pas duré longtemps. On est mal fixé sur les évènements qui accompagnèrent et suivirent la chute de la dynastie d'Artémise et le rattachement d'Halicarnasse à Athènes, encore que le hasard nous ait mis entre les mains une inscription relative à ces faits, où il est justement question des parents d'Hérodote [3]. Ce qui est sûr, c'est que tout cela déracina notre historien. Chose singulière, lui, si prodigue d'allusion à son passé, ne souffle pas mot des évènements qui le séparèrent de sa patrie. Avec son caractère crédule, il dut s'enthousiasmer contre les tyrans, et s'imaginer que le mouvement libéral s'arrêterait au point qu'il considérait comme le juste milieu [4]. Puis il aura été débordé, comme tant d'autres, par l'évolution démocratique, et ne se sera réconcilié avec elle que dans la cité de Périclès. Quoi qu'il en soit, il paraît s'être séparé définitivement de son milieu natal. Dans le passage où il parle des écoles de médecine grecques, il n'a pas un mot pour Cos : s'il eut gardé des attaches avec Halicarnasse, qui en était si voisine, il semble qu'il n'aurait pu ignorer Hippocrate [5].

récemment par la découverte d'un papyrus en contenant un fragment : cf. Obst, *Der Feldzug d. Xerxès*, p. 120-122.

(1) Cf. les deux grandes digressions du livre III. H. connaît d'ailleurs seulement la Samos d'avant la guerre de 439 : il parle (III, 39, 54) des fortifications comme existantes ; or, Périclès les avait détruites.

(2) H. semble connaître Sardes (I, 93, V, 101). Il va de soi qu'il a pu voir ailleurs les Perses avec lesquels il a causé des mythes grecs (I, 2 sqq., etc.). Il connaît par lui-même les Perses, et sait apprécier leurs qualités :
« Les Perses élèvent leurs enfants de 5 à 20 ans en leur apprenant trois choses seulement : monter à cheval, tirer de l'arc, et dire la vérité. » (I, 136).
« Chez les Perses la chose la plus honteuse est de mentir, ensuite c'est d'avoir des dettes, pour beaucoup de raisons, mais surtout (disent-ils) parce qu'il est nécessaire que celui qui a des dettes mente un peu » (I, 138).

(3) Cf. § 483. Les renseignements relatifs à la révolution d'Halicarnasse n'expliquent pas pourquoi H. a quitté définitivement la ville : raison de plus pour s'en défier.

(4) H. est resté toujours ami d'un régime d'égalité civile et de libre discussion (V, 78). Mais il fait de fortes réserves sur la démocratie politique (V, 97). Voir surtout la fameuse discussion III, 80 sqq. (cf. H. Gomperz, *Soph. u. Rhet.* p. 164).

(5) III. 131 : « Depuis Démocède (vers 510), les médecins de Crotone ne furent pas en mince réputation. Il arriva donc qu'alors les Crotoniates passèrent pour les premiers médecins de la Grèce, les Cyrénéens étant les seconds » (passage, à la vérité, suspect d'interpolation). — Hippocrate, lui, semble avoir connu H. (*Traité des Airs*, etc., sur les Scythes).

**487**) Ainsi, les renseignements sur Halicarnasse, sur Samos, sur l'Ionie, la Carie, la Lycie (1), ainsi que sur la monarchie achéménide en général, dans l'œuvre d'Hérodote, remontent en gros à cette période (vers 470). Quand par exemple il nous dit que les tarifs d'impôt établis par Artaphernès après la révolte de 500-494 existaient encore « de son temps », il songe à la Carie d'avant l'annexion athénienne (2). Et quand il parle du Samien qui déroba les trésors de Sataspès, mis à mort par Xerxès (avant 464), c'est à cette époque qu'il a connu l'homme envers lequel il montre une si curieuse discrétion rétrospective : « Je sais son nom, mais je ne le dirai pas » (3).

## II

**488**) Hérodote, en quittant Halicarnasse, est venu en Grèce. Il y a vécu la période 460–447 environ. Sur ce point pas de doute. D'une part, il a connu de près nombre de témoins oculaires de la guerre de 480-479 : il a entendu beaucoup de gens se vanter d'avoir enterré Mardonius (4). Il a causé avec des Eginètes avant la catastrophe de la cité en 457 (5). D'autre part, il a encore conversé en Grèce peu après 448. Il a causé avec des Argiens retour de Suse, où ils avaient contribué à faire conclure la convention de Kallias (448) (6). Il a été témoin d'une supercherie faite par un Delphien « qui voulait être agréable à ceux de Lacédémone » : ceci doit se placer aux environs de l'intervention spartiate à Delphes (449) (7). Il est vrai qu'il est revenu en Grèce vers 430 : mais à ce moment il n'a pas dû avoir le loisir (nous le verrons) de s'occuper de si minces détails.

**489**) Quels lieux de la Grèce a-t-il vu particulièrement? Avant tout, Delphes. Il a, du sanctuaire delphique, une connaissance approfondie et intime. Il dit par exemple : « L'enfant qui laisse couler de l'eau entre ses mains est une offrande des Spartiates,

(1) I, 176.
(2) VI, 42. Je tiens d'ailleurs pour certain que le tribut d'Athènes a été basé sur le cadastre perse : cf. mon t. II, p. 5 n.
(3) IV, 43.
(4) IX, 84. Il faut dire que ce sont surtout des Ioniens qu'H. a entendu tenir ces propos.
(5) V, 87.
(6) VII, 151-2. Le bruit sur l'ambassade argienne de 448 a couru en Grèce, mais les Argiens semblent l'avoir nié.
(7) I, 51. Le rattachement à la guerre de 449 (cf. mon t. II, p. 81) n'est que vraisemblable.

mais non l'aspersoir d'or », comme s'il s'agissait là de choses connues de tous [1]. Il sait les noms des prêtres et prêtresses qui sont intervenus dans telle ou telle circonstance [2]. Il n'est par d'évènement du passé auquel il ne mêle en première ligne l'oracle de Delphes — fait d'autant plus remarquable que la popularité de l'oracle avait souffert de son attitude tiède de 480, et n'était plus alors, pour l'ensemble des Grecs, ce qu'elle avait été au VIe siècle.

Hérodote connaît Athènes presque aussi bien que Delphes. Il s'est souvent promené en Attique [3]. Il semble avoir pénétré assez avant dans la familiarité des grandes familles attiques, des Philaïdes (famille de Cimon), des Alcméonides (famille de Périclès) [4]. Il connaît même les tenants et aboutissants de la famille moins illustre d'Isagoras [5], l'adversaire de Clisthène en 507. Enfin, il subit souvent le point de vue du public athénien. Par exemple, amené à présenter un résumé de l'histoire athénienne de 560 à 490, il ne raconte pas le meurtre d'Hipparque (514), sujet qu'il juge trop rebattu : il se contente de donner sur Harmodios et Aristogiton certains détails qu'il estime inédits [6].

Il connaît aussi Thèbes et Sparte. A Thèbes, il s'est promené dans le temple d'Apollon Isménien. Et il a causé avec l'Orchoménien Thersandre, qui avait dîné avec Mardonius à la veille de Platées [7]. Il a été à Sparte et y a connu Archias, né d'un fils posthume de l'autre Archias, celui qui avait péri au siège de Samos (525) [8]. Mais il connaît les institutions de Sparte moins bien que celles d'Athènes : il a commis sur les prérogatives des rois, sur l'organisation militaire, des inexactitudes qu'a relevées Thucydide [9].

Ajoutons, pour être complet, qu'Hérodote semble n'avoir jamais été en Thessalie, mais a poussé jusqu'à Dodone, au cœur des montagnes épirotes [10]. Il est vrai que cette excursion peut avoir été faite en venant de la côte ouest, au moment d'une des allées et venues d'Italie en Grèce.

(1) I, 51.
(2) VI, 66.
(3) V, 77, etc.
(4) V, 34 sqq. VI, 131.
(5) V, 66 : « Isagoras était d'une famille illustre, bien que je ne puisse donner son origine : ses parents sacrifient à Zeus Carien. »
(6) Cf. I, 64 et V, 55.
(7) V, 59 ; IX, 16.
(8) III, 55. Sur Gorgo, la veuve de Léonidas, et H., cf. § 270.
(9) VI, 57 ; IX, 53. Il n'est pas sûr que Thucydide (I, 20) ait bien compris le premier de ces passages. Sa critique est pleinement justifiée en ce qui concerne l'organisation militaire.
(10) II, 52 sqq. H. semble bien avoir causé avec les prêtresses et les Dodonéens sur place.

**490**) Hérodote a donc mené en Grèce une vie passablement errante, et qui dut parfois être difficile. Le mouvement démocratique déchaîné par les guerres médiques avait peu à peu ébranlé l'hégémonie spartiate, surtout quand le tremblement de terre de 465-4 eut éprouvé la cité spartiate. Athènes s'était trouvée placée à la tête de ce mouvement en 462-1, et les deux Etats avaient fini par se heurter en bataille rangée à Tanagra (457) ([1]). A partir de 454 seulement, une période plus calme commença. Mais il est probable que notre historien a préféré vivre ces temps agités à l'ombre du sanctuaire delphique que comme métèque athénien : notons que lui, si religieux, ne s'est pas fait initier à Eleusis ([2]). En tous cas, l'ἔγκτησις γῆς étant un privilège très rarement accordé par la cité grecque, il n'a pu prendre racine et fonder un foyer nulle part.

Comment a-t-il vécu matériellement ? Sa famille était considérée à Halicarnasse et devait être fortunée, mais, à une époque où la richesse essentielle était encore la terre, la révolution qui le chassa dut le laisser sans grandes ressources. Il fut donc réduit au métier de λογοποιός, de conférencier. Il avait bien des choses à apprendre aux Grecs d'Europe sur l'Ionie et l'empire perse. Et même, alors que les cités étaient encore si isolées entre elles, que le roi spartiate Démarate (480) ignorait, par exemple, l'existence des mystères d'Eleusis ([3]), des gens comme lui avaient un rôle d'informateurs tout trouvé à tenir de l'une à l'autre. Rien n'empêche donc de suivre la tradition qui veut qu'il ait fait des lectures aux fêtes d'Olympie, et qu'il en ait vendu les reproductions écrites. C'était l'époque où Olympie prenait tout son essor : le temple, qu'Hérodote connaît bien ([4]), fut commencé en 472, achevé en 456. Hérodote dut avoir, dans les solennités de ce lieu, le succès que lui méritait son étendue d'information et la grâce de son verbe ([5]).

**491**) Ce qu'il faut retenir, c'est que l'essentiel de sa documentation, sur la Grèce d'Europe, remonte à cette période (460-450). Ceci apparaît surtout dans ses évaluations des ressources des Etats grecs. Il considère qu'Athènes a 30.000 citoyens, dispose de 200 trières ([6]). Il regarde Sparte comme une cité de 5.000 com-

([1]) H. connaît bien ces luttes : IX, 35.

([2]) Il aurait mentionné sans doute son initiation à propos de l'incident raconté VIII, 65. Il était initié à Samothrace (II, 51).

([3]) VIII, 65.

([4]) II, 7.

([5]) H. ne semble pas avoir connu le transfert des os de Léonidas à Sparte, qui eut lieu en 440 (Paus. III, 14, 1) : il ne serait donc pas revenu dans cette ville. Cf. § 270.

([6]) V, 97 ; VIII, 65. VIII, 1, 14, 44, 46. Les 53 vaisseaux (I, 14) sont obtenus par combinaison des chiffres VIII, 1 et VIII, 44-6, de même que les 70 vaisseaux de Miltiade (VI, 132) semblent être une réminiscence de VI, 89 : cf. § 333.

battants, de 8.000 habitants (1). Egine est pour lui une puissance qui peut mettre en ligne 80 trières (2). Tout cela n'était plus vrai au temps de la guerre archidamique, au moment où Hérodote écrivait (428-7). Mais, dans ses brèves apparitions en Grèce, il ne se soucia plus de réviser ses notions, et le point de vue initial aparaît à chaque instant. Comme quand il dit : « Les Potidéates prétendent... » (on sait que Potidée avait péri en 429) (3). Comme quand il assure que, depuis Marathon (490), les Athéniens s'associent toujours les Platéens dans les vœux qu'ils font aux Panathénées : ce qui eût constitué un manque de tact après 428 (4).

## III

**492**) Hérodote, comme on sait, n'a pas seulement vu la Grèce d'Europe : il a exécuté une série de voyages dont les souvenirs ont été certainement un des principaux attraits de son livre.

Et d'abord, il a vu l'Egypte. Il l'a vue à une époque postérieure à la révolte de 462, puisqu'il a fait des observations sur les crânes des Egyptiens et des Perses tombés dans la bataille entre Achéménès et Inaros (5). On serait tenté d'abord de penser qu'il a été attiré en Afrique par la grande expédition athénienne qui aboutit au désastre de 454. Mais il est évident, d'après ses récits, qu'il a parcouru la vallée du Nil en des temps tranquilles, quand la domination perse était rétablie, sauf dans les districts libyens de l'Ouest (6). Ne descendons pas pourtant trop bas. Il dit quelque part : « Quand les prêtres me rapportèrent cela, il n'y avait pas 900 ans que Moeris était mort » (7). Or, il a dans l'esprit une chronologie (d'ailleurs fantaisiste) en vertu de laquelle la guerre de Troie aurait eu lieu plus de 800 ans avant lui, et Moeris est pour lui de 3 générations (soit 100 ans) antérieur à cette guerre (8). Sans

(1) VII, 234; IX, 10.

(2) VIII, 1, 46. Ce n'est pas le lieu d'entreprendre la discussion des chiffres donnés pour la flotte de Salamine (cf. ci-dessus). Disons seulement qu'H. a eu un chiffre total exact, et qu'il a donné les contingents particuliers d'après ce qu'il avait sous les yeux (on sait que le total ne coïncide pas avec les chiffres de détail). Sur les erreurs de calcul, cf. ci-dessus.

(3) VIII, 129.

(4) VI, 111. La litanie aurait pu cependant subsister après 427.

(5) III, 12.

(6) II, 30. Les Perses n'ont plus de garnison à Maréa, sans doute depuis la révolte de 460-454.

(7) II, 13. « Les prêtres m'ont donné encore un renseignement important sur l'Egypte : à savoir que, sous le roi Mœris, dès que le fleuve dépassait 8 coudées, il arrosait l'Egypte au-dessous de Memphis. Et Mœris n'était pas mort depuis 900 ans quand j'ai entendu cela des prêtres. »

(8) Ce point a été bien mis en relief par Ed. Meyer, *Forsch. alt. Gesch.*, I, p. 151 sqq.

serrer de trop près le calcul, on peut affirmer qu'en écrivant le passage ci-dessus il se représentait son voyage d'Egypte comme passé depuis de longues années. En prenant la date de 447, nous sommes sûrs de ne pas nous tromper de beaucoup [1].

**493**) Il a vu aussi Cyrène, probablement avant d'atteindre l'Egypte [2]. En effet, il semble bien que d'Egypte il se soit rendu à Tyr : c'est en tous cas pour vérifier certaines assertions des prêtres égyptiens sur Hercule qu'il a fait ce voyage [3]. Une fois en Phénicie, il n'a pas résisté à la tentation du voyage de Babylone : les détails qu'il donne sur la navigation de l'Euphrate, sur le bitume d'Ardericca, sur Babylone enfin, sont d'un témoin oculaire, et il n'aurait pu copier certains passages, dans un livre antérieur, sans une intention formelle de tromper [4]. D'ailleurs, il a recueilli des renseignements sur des gouverneurs perses qui sont certainement postérieurs aux guerres médiques, sur Tritantechme le fils d'Artabaze (général en 479), sur Mégapane [5]. Mais Babylone a été le terme extrême de ses périgrinations : il ne connaît Ecbatane que par ouï-dire [6].

Il rattache à son voyage de Tyr un voyage vers un autre sanctuaire d'Hercule, l'île de Thasos. Mais le lien est purement verbal, créé par l'association d'idées [7]. Au reste, Thasos, à la différence de l'Orient, était assez près de son séjour habituel pour qu'il ait pu y aller plusieurs fois.

**494**) Mais il a fait un autre voyage non moins instructif que celui d'Orient. Il a été aux bords de l'Hellespont, a vu Cyzique et Proconnèse, Byzance, et continué vers la mer Noire [8]. Il a été à Borysthène, le grand marché grec de l'embouchure du Bug, et peut-être à Sinope [9]. Ce n'est que dans les ports de la mer Noire

[1] Ajoutons qu'H. a vu la crue du Nil (II, 97), donc il a été en Egypte en été. Cf. SOURDILLE, *La durée et l'étendue du voy. d'H.*, 1910, p. 4, 21, 295.
[2] II, 181 Cf. GAILL *Textes rel. à l'Afr. du Nord.*
[3] II, 44 : « Voulant avoir la vérité à ce sujet (culte d'Hercule Egyptien) auprès de gens compétents, je pris aussi le bateau pour Tyr en Phénicie ; ayant entendu dire qu'il y avait là un temple d'Hercule, où il avait l'épithète de Thasien. Or, j'ai été aussi à Thasos, où j'ai vu un temple d'Hercule fondé par les Phéniciens. »
[4] I, 183, 185, 192 sqq. H. a dû descendre l'Euphrate au printemps. Le voyage est antérieur à la révolte de Mégabyze vers 440, qui eût rendu la Syrie impraticable : cf. ci-dessus.
[5] Tritantechme : I, 192. Mégapane : VII, 62.
[6] I, 98. Cette description d'Ecbatane est toute schématique.
[7] II, 44. Voir note 67.
[8] IV, 14, 81.
[9] IV, 53, 86. Il a d'ailleurs tiré des durées des navigations sur le Pont-Euxin de fausses conclusions.

qu'il a pu voir ces Colchidiens, voisins du Caucase, qu'il a interrogés sur Sésostris, et qu'il a dû laisser rêveurs ([1]).

Ici la détermination chronologique est plus délicate. Hérodote nous relate une conversation avec Tymnès, « précepteur » ou « tuteur » du prince scythe Ariapithès ([2]), qui régna entre Danube et Dniester. Cette conversation a pu avoir lieu dans la jeunesse de l'historien, à Halicarnasse, car les Grecs recevaient de loin en loin la visite d'un Scythe de distinction. En effet, Ariapithès, devenu majeur, a régné des années avant de laisser le trône à Scylès, dont Hérodote nous relate la fin tragique ([3]). Il la relate avec un luxe de détails qui montre qu'il l'a apprise à Borysthène : il n'a donc guère pu passer là qu'après 450. Mais il ne semble pas connaître, ou du moins considérer comme important, le royaume de Panticapée, dont l'essor date d'environ de l'avènement des Spartokides (443) ([4]) : au temps de la guerre archidamique (431-421), cet Etat était rendu familier à tous les Grecs par le commerce du blé.

Enfin, il est difficile de ne pas rattacher à ce voyage de Scythie la connaissance approfondie que l'historien montre des côtes de Thrace, d'Abdère, de la Péonie et de ses maisons sur pilotis ([5]). Or, Dorisque est, pour lui, encore aux mains des Perses ([6]). Et, s'il connaît bien Térée et son successeur Sitalcès, les rois des Odryses, il n'a pas la notion du développement que la puissance de Sitalcès avait pris en 429 ; sans quoi il n'eût pas écrit que « les Thraces n'ont jamais été unis ni puissants » ([7]).

**495**) Tout concourt donc à placer l'ère des voyages, dans la vie d'Hérodote, vers 450-440, époque où son talent de λογοποιός lui avait déjà valu quelques ressources : nous laisserons un point d'interrogation sur l'anecdote suivant laquelle les Athéniens, pour le remercier du bien qu'il avait dit d'eux, lui auraient accordé la récompense (colossale pour l'époque) de 10 talents ([8]). 450-440 ! c'est l'époque où, après la dernière expédition du vieux Cimon à

([1]) II, 104.
([2]) IV, 76. Le mot ἐπίτροπος ne veut pas dire forcément chez H. « tuteur » : il l'applique à un « gouverneur » perse (VII, 62).
([3]) IV, 78 sqq.
([4]) H. a dû emprunter à des gens de Panticapée le récit IV, 3. L'omission complète de Panticapée dans la géographie de la Scythie (en particulier IV, 53) n'en est que plus caractéristique. Diodore (XII, 31) ne permet pas de préciser plus que je n'ai fait la date de l'essor du Bosphore Cimmérien (cf. Pauly-Wissowa, *Realencycl*, s. v. *Archaianaktidai*). Rectifier ce que j'ai dit (d'après M. Macan) : t. II, p. 100.
([5]) IV, 33, etc.
([6]) VII, 105, 106.
([7]) IV, 78 sqq; V, 3.
([8]) L'anecdote est de basse époque (Plut. *De malign. Hérod.*, 15) : mais elle doit contenir un fond de vérité.

Cypre (449), la convention de Callias (448) avait rétabli des relations tolérables entre la ligue athénienne et la monarchie perse. Une ère de navigation tranquille et sûre s'ouvrait pour la Méditerranée orientale. En même temps, l'activité attique, détournée du Sud-Est, se portait vers la mer Noire et stimulait les colonies grecques de ces parages [1]. A l'abri du pavillon attique, Hérodote a pu visiter les contrées lointaines dont sa vigoureuse mémoire a su garder, à quinze ans de distance, le souvenir précis [2].

## IV

**496**) Cependant, le gouvernement de Périclès, considérant la paix acquise comme durable, portait son attention vers l'Occident. Il s'agissait de boucher le trou creusé dans la ligne des villes grecques par la ruine de Sybaris (510) : à cet effet fut lancée la colonisation de Thurii en 444-3 [3]. Les colons furent recrutés dans toutes les parties du monde grec, et Hérodote fut l'un d'eux. Bien qu'il se soit toujours souvenu qu'il était d'Halicarnasse, la postérité n'a pas laissé de voir en lui avant tout un historien thurien [4]. On ne saurait affirmer qu'il partit avec les premiers colons, et participa à la première distribution de terres. Ce qui est sûr, c'est qu'il avait déjà longtemps vécu en Occident en 430.

De Thurii, il ne parle pas. Mais il a bien connu les descendants de l'antique population sybarite, et suivi leurs polémiques avec les Crotoniates au sujet de l'expédition de Doriée vers 510 [5]. Il a été à Métaponte, et peut-être à Tarente [6]. Rien ne prouve qu'il soit sorti de ce petit cercle. Il a pu connaître des Egestéens, des Syracusains, des Carthaginois, des Massaliotes, même des Japyges et des Vénètes, sans s'éloigner du golfe tarentin [7].

Ce qui est plus important, c'est qu'il a écrit pour un public italiote. Le ton extérieur (si l'on peut dire) sur lequel il parle, non seulement des Orientaux, mais encore des Grecs de Grèce et des

(1) H. connaît le commerce des blés du Pont (VII, 147).

(2) II, 125 : « Et je me souviens bien de ce que m'a dit l'interprète en me lisant les inscriptions (des Pyramides), que la dépense fut de 1600 talents ». Il écrit donc sans notes, à vingt ans de distance.

(3) On est d'accord sur la date de la fondation de Thurii. Cf. mon t. II, p. 100.

(4) Plut. *De maligne Hérod.*, 85. C'est au point que, sur certains manuscrits, on a substitué Θουριευς à Αλικαρνασσευς à la première ligne de l'ouvrage, où H. se nomme. C'est une faute, mais elle est caractéristique (cf. Pauly-Wissowa, *Realencycl.*, art. *Herodotos*).

(5) V, 45.

(6) IV, 15.

(7) VII, 167, etc.

Athéniens même, est déjà frappant : cependant il ne prouverait pas grand chose chez un homme habitué à l'auditoire cosmopolite d'Olympie. Il y a des indices plus probants. Voulant expliquer à ses lecteurs la configuration de la Crimée (que d'ailleurs il se représente inexactement), il la compare à la presqu'île du Laurion en Attique, puis : « Pour ceux qui n'auraient pas vu Athènes, ajoute-t-il, je la comparerai à la péninsule iapygienne » (¹). C'est une explication à l'usage exclusif des Grecs d'Occident. De même, ses allusions fréquentes au pythagorisme ne pouvaient vraiment être saisies que là (²).

**497**) Ce n'est pas qu'Hérodote ne soit retourné en Grèce. Le contraire est certain. Il n'a pu apprendre des faits aussi spéciaux que la conduite des Spartiates à Décélie en 431 (³), ou le meurtre des ambassadeurs de 430, qu'en Grèce : sur le dernier fait, il a d'ailleurs causé avec des Spartiates (⁴). On peut accorder à la tradition qu'il n'a pas résisté au plaisir de lire des morceaux de son œuvre aux Olympies (en 428 ? en 424 ?). Il est plus douteux qu'il soit retourné à Athènes. Il parle bien des Propylées de l'Acropole en témoin oculaire, mais, avant le monument définitif de 432, il existait à la même place un propylée provisoire, et il n'est pas absolument impossible qu'Hérodote pense à celui-là (⁵). En tous cas, il ne s'agit là que de voyages, rendus peut-être plus fréquents par la réaction antiattique qui se manifesta à Thurii vers 433, réaction dont Hérodote, considéré comme ami d'Athènes, a dû souffrir. Ces voyages étaient faciles alors, grâce à la pacification de la mer, et Hérodote a pu s'arrêter en route pour voir Apollonie, qu'il semble connaître (⁶).

**498**) Retenons que les renseignements d'Hérodote sur l'Occident (j'entends ceux qu'ils n'a pas puisés dans des livres comme celui d'Hécatée) (⁷) se réfèrent à la période 440-430. Il ne nomme pas

(¹) IV, 99.
(²) IV, 95, 96. II, 81. II, 123. Pythagore ne laissait pas, bien entendu, d'être connu aussi en Orient : cf. ch. IX.
(³) IX, 73.
(⁴) VII, 137.
(⁵) V, 77. Le terme de Προπύλαια, qu'il emploie, semble pourtant ne pouvoir se référer qu'aux grands Propylées.
Ajoutons qu'H. a eu connaissance de la présence de Zopyre à Athènes. III, 160 : « Darius estimait grandement Zopyre (I). Il lui donnait chaque année les cadeaux qui passent chez les Perses pour avoir le plus de valeur ; il lui donna Babylone à gouverner, sans tribut, sa vie durant ; il lui donna bien d'autre choses encore. De ce Zopyre naquit Mégabyze, qui combattit en Egypte les Athéniens et leurs alliés (460-454). De ce Mégabyze naquit Zopyre, qui émigra de Perse à Athènes (vers 450 : cf. § 381). » Mai H. a pu avoir connaissance du fait à Olympie par exemple.
(⁶) IX, 93.
(⁷) H. a vu des Marseillais (V, 9), mais ne connaît Marseille que par les

Rome, que l'historien syracusain Antiochos connaît bien quelques années plus tard ([1]). Ce n'est là qu'un hasard. Il est plus significatif qu'il regarde les Celtes comme le grand peuple de l'Occident, qui habite « au delà des Colonnes d'Hercule, près des Cynètes » ([2]) : il n'a aucune notion encore du grand reflux celte qui, alors, devait commencer.

**499**) Hérodote a pris la plume, au soir de sa vie, parce que cette vie aventureuse lui avait donné des connaissances qu'il considérait, en toute bonne foi, comme inconciliables avec bien des idées reçues parmi les Grecs. Il a pris la plume parce que ses voyages lui avaient permis de saisir toute l'ampleur et la vraie nature du phénomène qui lui a fourni son idée centrale : l'hégémonie de la race grecque. Et d'abord, et surtout, il a écrit (comme tous les historiens passés, présents et à venir) parce qu'il avait plaisir à écrire l'histoire, à suivre les destinées des peuples et les actions des hommes. Il avait, comme tous les humains, ses tendances et ses préférences. Mais c'est une grave erreur de psychologie de faire d'une quelconque de ces tendances le mobile principal de son acte littéraire, de le transformer en prêcheur du pacifisme panhellénique ou en valet de plume à la solde de la politique athénienne — vis-à-vis de laquelle, au surplus, il n'est nullement prouvé qu'il eût une forte dette de reconnaissance ([3]).

**500**) Il n'était d'ailleurs pas disposé, quand il écrivit son histoire, à borner là son activité d'historien. En deux endroits, à propos de la ruine de Ninive, et en décrivant Babylone, il renvoie à son λόγος sur les Assyriens ([4]). Ce λόγος ne fait pas partie de l'Histoire, et on ne voit pas où Hérodote aurait pu l'insérer mieux qu'au livre I, qui contient les renvois. Il destinait donc un ouvrage spécial à ce sujet, trop vaste, à son gré, pour être inséré sous forme de digression. Voyageant à Babylone, il avait précisé les notions très vagues, à lui léguées par ses prédécesseurs, sur la grande monarchie qui avait précédé celle des Perses en Orient. Il rattache cette monarchie à Ninus, descendant d'Hercule, qu'il place, conformément à la chronologie mythique qu'il a adoptée, vers l'an 1200 ([5]). Ses vues sur l'empire assyrien, étant donnée son ignorance des écritures

géographies. On sait que sa géographie de l'Occident est très indécise : cf. ci-dessus.

([1]) L'ouvrage d'Antiochos de Syracuse est de peu postérieur à 424 : cf. PAULY-WISSOWA, *l. c.*, s. v.

([2]) II, 33.

([3]) VII, 139 (éloge des Athéniens). Mais H. ne ménage guère, au fond, les Argiens, amis d'Athènes : VII, 151-2 ; VIII, 73 ; IX, 12.

([4]) I, 106 : « Et Kyaxarès prit Ninive (comment il la prit, je le dirai dans d'autres λογοι). » I, 184.

([5]) I, 7, 95. Sur la date de Ninus, cf. ci-dessus.

cunéiformes ([1]), ne pouvaient être que fantaisistes. Il connaît Sennachérib, Sardanapale (Assourbanipal), mais il semble qu'il ait été surtout attiré par la légende de deux reines, Sémiramis et Nitocris, dont l'une peut cacher une personne historique, mais dont l'autre se substitue étrangement à Nabuchodonosor ([2]). Bref, il semble que cette histoire d'Assyrie n'eût pas été plus riche en détails exacts que celle de l'Egypte, jusque vers 700.

A-t-elle été écrite? La postérité, qui n'a pas hésité à attribuer à Hérodote une vie d'Homère, n'aurait pas laissé oublier une telle œuvre. Car Hérodote fut tout de suite apprécié. Son livre, copié et recopié, passa de Thurii à Olympie et à Athènes, et dans tout le monde grec. Thucydide, vers 400, croit devoir polémiquer contre lui ([3]). Ctésias et Xénophon semblent peu le connaître, mais Aristote, au IVe siècle, le considère comme une source fondamentale ([4]). Et, depuis, sa vogue s'est toujours maintenue. Il semble donc que, si l'histoire d'Assyrie n'a pas été retenue, c'est qu'elle n'a jamais existé.

**501**) Hérodote a-t-il eu sa vieillesse bouleversée par la réaction antiattique qui a grandi sans cesse à Thurii jusque vers 413 ([5]), comme sa jeunesse l'avait été par la révolution antimédique? Est-il, tout simplement, mort bientôt après l'achèvement de son livre, car rien ne nous force à admettre aveuglément la tradition suivant laquelle il serait mort à 78 ans (406)? ([6]). Il est inutile d'approfondir une question qui sera sans doute toujours insoluble.

**502**) Mais ce que je tiens à souligner en terminant cette étude chronologique (car ici les travaux, même récents, me semblent encore sous l'influence du préjugé), c'est la modernité du livre d'Hérodote. Hérodote fait d'abord illusion parce que, par bien des traits de son caractère, il se rattache au VIe siècle, ou tout au moins à l'époque des guerres médiques. C'est un esprit non seulement religieux, mais mystique, voire très crédule. C'est un écrivain nourri de la lecture des poètes, et poète encore à bien des égards.

([1]) IV, 87.
([2]) I, 184.
([3]) Thuc. I, 20. Notons que Thucydide polémique sans nommer H., ce qui, vu les habitudes grecques, semble indiquer que celui-ci était encore vivant : mais de quand est le passage?
([4]) Xénophon, qui était Athénien, a dû connaître H., et a pu estimer que lui-même avait des informations meilleures : cf. § 227. Mais Ctésias était de Cnide, et a été emmené en Perse en 417, ci-dessus (cf. LANZANI, *Riv. di St. Ant.*, V, p. 219). Aristote, Ἀθην. πολ., 13, etc. (Cf. WILAMOWITZ, *Arist. u Ath.*, I, p. 29).
([5]) On sait que Lysias dut émigrer de Thurii : cf. mon t. II, p. 82, 145, 158.
([6]) Le renseignement est de Suidas, s. v. (d'après Pamphila). C. PAULY-WISSOWA, *Realencycl.*, s. v *Herodotos.*

C'est un libéral de l'époque de la foi, et le cliché antityrannique fleurit naturellement sous sa plume. Mais tout cela ne nous reporte-t-il pas invinciblement aux historiens de l'époque romantique, bien plutôt qu'à Froissart ou à Joinville? Et avec tout cela Hérodote a été au premier chef un initiateur. Avant lui il n'y avait que des compilateurs ou des annalistes. Lui a été un historien, parce qu'il a su dégager le fait général et lui subordonner les faits particuliers. Quand il aborde ceux-ci, il perd contact avec la réalité, parce qu'il est vraiment trop à la merci du premier renseignement venu, et qu'il ne respecte pas assez l'enchaînement chronologique (1). Mais ses contemporains ont senti tout de suite qu'avec lui le passé prenait de l'intérêt, de la couleur, sans perdre sa réalité. Et les nôtres, avant de le traiter de haut et en enfant, ferront bien d'attendre que l'école historique actuelle ait produit, sur le développement de l'hégémonie mondiale des Européens, une œuvre aussi sobre de composition, aussi riche de vérité générale et de renseignements intéressants, que celle de ce grand « témoin » du monde méditerranéen du v^e^ siècle.

(1) On sait qu'H. a mal daté la guerre d'Egine (487). Dans son récit de la campagne de Xerxès, il n'y a de sûr que le journal de marche qu'il a emprunté à un Ionien : et il ne le suit pas correctement ! Cf. § 348. Nous avons peine à nous figurer quelles difficultés opposait la chronologie à ces premiers historiens, qui n'avaient aucune ère fixe, surtout s'il s'agissait de pays un peu lointains : Thucydide se croit obligé d'avertir ses lecteurs que Tereus, roi de Thrace au v^e^ siècle, n'a rien à voir avec le Tereus qui leur est familier par la mythologie (II, 29).

# APPENDICE I

—

**503**) Je me propose de reprendre ici la question traitée plus haut, art. XVII, pour apporter quelques modifications à l'opinion qui se trouve exprimée dans ces pages. Je persiste à tenir pour juste l'idée générale. Mais un nouvel examen de la liste des tribuns consulaires m'a amené à y apporter un correctif.

La seule base authentique et large des récits des premiers historiens de Rome au IIIe siècle av. J.-C., ce sont, comme on sait, les annales des pontifes. On s'accorde à reconnaître qu'elles présentent une liste à peu près exacte des collèges consulaires jusqu'à l'époque du premier consul plébéien (en remontant). En éliminant les 4 années « dictatoriales », cela nous reporte en l'an 361 av. J.-C. pour le consulat d'Aemilius Mamercinus et de Sextius Latéranus. Au delà, les annales nous offrent une liste de tribuns militaires avec pouvoir consulaire, qui très probablement se raccorde sans hiatus à la liste subséquente de consuls. A tout le moins, les notes de la chronique, pour l'époque qui va de l'invasion gauloise (382) à l'alliance avec Capoue (vers 340) se suivent bien, sans qu'on saisisse d'indices d'interruption ou de doublets.

La liste des tribuns consulaires, en elle-même, peut être acceptée. D'abord, ici comme pour les consuls, on ne voit pas ce qui aurait amené les annalistes à inventer tant de noms dont beaucoup ne reparaissent plus par la suite. Ensuite, les dates que fournit cette liste pour les grands évènements (invasion gauloise, prise de Véies), avec les synchronismes grecs qui en résultent (incident de Timasithée, incursions des Celtes dans l'Italie méridionale), cadrent bien avec l'histoire grecque. Bref, on peut regarder la liste des collèges de tribuns consulaires comme authentique et continue. Au début de la liste seulement, il peut y avoir discontinuité. Mais il n'est pas douteux que, pour le début du IVe siècle avant J.-C. et même pour les dernières années du Ve, les annales n'aient eu l'habitude de dater par les noms de ces chefs militaires. Je dis : les annales, car,

dans la vie pratique, je ne crois pas que ces collèges de 4, 6 et même 8 membres aient fourni un système d'éponymat commode. Le public contemporain a dû dater toujours par le nom des consuls.

Quant à la liste des consuls, il n'y a pas les mêmes raisons de la supposer continue. Je doute qu'il ait subsisté jusqu'au IIIe siècle des fastes consulaires indépendants des annales. Donc, dans la période où celles-ci dataient par les collèges de tribuns militaires, il a pu se perdre des noms de consuls. Il n'y a de raison de juger la liste des consuls continue que pour la période antérieure, alors qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'éponymat. Encore ne saurait-on exclure l'hypothèse que quelques années aient été vides d'évènements, et par suite absentes des annales : mais le cas doit être rare. On fera bien aussi, en admettant comme exacte dans l'ensemble la liste des consuls du Ve siècle, d'éliminer les années des décemvirs. On sait combien le souvenir de ceux-ci s'est altéré sous l'influence des légendes grecques : on ne doit pas, *a priori*, leur attribuer l'éponymat.

L'important est, pour la période où tribuns militaires et consuls ont servi côte à côte à dater les années, de fixer le raccord entre les deux listes. Je crois précisément qu'un doublet du livre IV de Tite-Live en fournit le moyen.

Une lecture même rapide fait ressortir le caractère singulier de ce livre IV. Dans la période suivante, en dehors du livre V qui ne comprend qu'une douzaine d'années (les évènements étant exceptionnellement importants), les livres comprennent tout au plus 20 ans. Dans la période précédente, les livres II et III s'étendent chacun sur un quart de siècle. Le livre IV, au contraire, comprendrait plus de 50 ans ! Et, dans cette période si singulièrement vide d'évènements, les doublets se multiplient. Nous ne nous attarderons pas à indiquer ces invraisemblances, puisque nous allons les expliquer. Pour cela nous prendrons le plus évident des doublets, celui qui est relatif à la guerre de Fidènes.

Au chapitre 17, sous le consulat de M. Géganius Macérinus et L. Sergius Fidénas, Tite-Live nous raconte que les Fidénates, qui ont commencé la guerre peu auparavant, menacent Rome de concert avec les Véiens, au point qu'on nomme dictateur M. Aemilius (avec L. Q. Cincinnatus comme maître de la cavalerie). Sous lui, le tribun militaire A. Cornélius Cossus tue le roi des Véiens et consacre des dépouilles opimes. Deux ans après, Fidènes succombe. Puis, la chronologie livienne nous fait franchir dix ans, après quoi (chap. 31), sous les tribuns militaires T. Q. Pennus, C. Furius, M. Postumius, A. Cornélius Cossus, les Fidénates se soulèvent de nouveau, reviennent avec les Véiens, on renomme dictateur un M. Aemilius (qui a cette fois A. Cornélius Cossus pour maître de la cavalerie), et alors les Fidénates sont battus et Fidènes enlevée

dans l'espace de 16 jours. L'an d'après, les Véiens concluent une trêve de 20 ans qui est destinée à nous expliquer le long retard de la guerre contre Véies. Je pense que le doublet est un des plus apparents qu'ait produits l'impossibilité, pour les écrivains postérieurs, d'admettre la simultanéité des tribuns militaires et des consuls. Le fait d'armes de Cossus se place bien sous le consul L. Sergius Fidénas, et sous le dictateur M. Aemilius. Et Cossus l'a bien accompli comme tribun militaire, charge qu'il exerçait avec Pennus, Furius et Postumius. L'authenticité de ces renseignements nous est garantie par ce qu'il y avait de tentant, à première vue, à faire remporter les dépouilles opimes par Cossus, consul : plusieurs annalistes anciens ont cédé à la tentation, et, malheureusement aussi, de bons historiens modernes.

Ainsi donc, le tribunat militaire de Cossus est de la même année que le consulat de Fidénas, et ceci nous fournit le repère cherché. Nous avons dit qu'il n'y a aucune raison de ne pas considérer la liste des tribuns militaires antérieurs à 361 comme continue, sauf au début : le tribunat de Cossus se placerait donc en *406*. Le consulat de Fidénas est de la même année, et, comme la liste des consuls antérieurs est exacte dans l'ensemble, on peut en reporter le début vers 467. On verra facilement les conséquences qui découlent de cette détermination pour la chronique primitive de Rome.

Ici je voulais simplement établir le raccord des deux listes d'une façon plus exacte qu'il n'a été fait p. 416 s ;q. Là j'avais simplement tenu à établir le synchronisme des deux magistratures. Mais je m'étais trop défié de la liste des tribuns militaires, pas assez de celle du consulat primitif. Depuis, je me suis convaincu du caractère annalistique, et non pas purement éponymique, des fastes qui nous ont été conservés par les historiens ultérieurs de Rome.

---

## APPENDICE II

Je signale ici quelques ouvrages qui ne m'ont été accessibles que depuis la composition du présent volume, sans pouvoir discuter ici leurs conclusions, en tant qu'elles divergent des miennes. Mais je tiens à les signaler dans un ouvrage qui va porter la date de 1919.

R. Weill, *La fin du moyen-empire égyptien*, 2 volumes, 1918.

Etude très complète de la période des Hyksos. L'auteur conclut pour la chronologie (p. 569) :

Avènement de Sekhenere-Khontaoui, 1785.

Avènement de Sousirenre-Khian, 1633.

Avènement de Nibpehtire-Ahmès, 1577.

Les deux dates extrêmes sont considérées comme sûres à trois ans près.

La période héracléopolitaine est malheureusement en dehors du sujet.

P. Foucart, *Le culte des héros*, 1918.

Je relève surtout dans le mémoire du maître ce qui est dit de l'origine mycénienne du culte des héros (p. 37 sqq.). Voir aussi (p. 106) comment les rites primitifs ne se sont maintenus dans leur pureté que pour les vrais héros, les héros d'origine mycénienne. Dans l'art. V de ce volume, je n'ai malheureusement pas pu utiliser encore ce travail.

F. Hrozny, *Die Sprache der Hethiter*, Leipzig, 1916, I.

Markstrander, *Caractère indoeuropéen de la langue hittite*, Christiania, 1919.

Le grand évènement scientifique des dernières années est l'apparition des textes hittites de Boghazkeui. On n'est pas encore maître du vocabulaire. Mais on est déjà en mesure d'affirmer :

1° que le hittite est une langue indoeuropéenne ;
2° du groupe du *centum* ;
3° apparentée à l'italo-celtique et au tokharien.

Les Khâti apparaîtraient donc comme l'avant-garde d'une première vague indoeuropéenne, venue en Asie-Mineure par dessus les détroits, et séparée du milieu commun avant l'an 2000.

A cette époque, les Italo-Celtes étaient probablement déjà partis vers l'Occident. Les Tokhariens n'ont poussé vers l'est que 2000 ans après.

C. Jullian, articles parus dans la *Revue des Etudes anciennes* de 1916 à 1918.

L'auteur conclut à la présence très ancienne du rameau italo-celtique dans l'Occident (dès le 3e millénaire). Les Ligures représentent la première vague de ce rameau. Leur nom indigène est celui d'*Ambrons*, que l'auteur rapproche du nom de l'ambre,

Pareti, *Storia di Sparta antica* (1917).

L'essentiel des conclusions de l'auteur est résumé dans deux tableaux chronologiques (p. 140 et 230), dont nous extrayons les données suivantes :

Avant 2500. Age néolithique en Grèce.
2500. Séparation des Indoeuropéens.
2500-1900. 1er minoen, période arcadienne.
1900-1500. 2e et 3e minoens, Achéens dans le Péloponnèse.
1500-1350. Destruction des palais crétois par les Arcadiens.
xiiie siècle. Doriens en Laconie et en Argolide, Aqaiusha en Carie.
xiie siècle. Colonisation de Cypre.
900. Fin du mycénien.
Avant 900. Conquête de la haute vallée de l'Eurotas par Sparte, l'hilotie.
Vers 800. Conquête de la Laconie méridionale.

A signaler aussi des remarques sur l'ambre (p. 146), et sur l'écho qu'a trouvé dans l'épopée l'institution de la double royauté (p. 165).

Ed. Naville, *Archéologie de l'Ancien Testament*, Paris et Neuchâtel (s. d.).

Je laisse de côté la thèse générale du livre.

A signaler des remarques intéressantes sur la couleur locale égyptienne de certaines prescriptions du Lévitique, etc. (p. 147 sqq.).

F. Thureau-Dangin, *La chronologie des dynasties de Sumer et d'Accad.*, 1918.

Cet ouvrage contient (p. 46 sqq.) des indications sur les dynasties de Larsa, d'Isin et de Babylone (1e), Les dates absolues sont

empruntées au travail du P. Kugler, *Sternkunde u. Sterdienst*, II, p. 257 sqq. Celui-ci (p. 283-4) donne pour Ammizaduga le choix entre trois dates : 2040, 1977, 1857. Il préfère la seconde, mais sans donner de raisons décisives d'écarter la troisième, qui cadrerait à peu près avec ma chronologie.

D'autre part, le travail de M. Thureau-Dangin indique (p. 43-4) un second Rimsin, battu par Samsuiluna. Ceci évoque la possibilité, pour les scribes copiés par Bérose, du choix d'un autre évènement que la défaite de Rimsin I pour marquer la fin de la dynastie mède-élamite.

---




Légende

Domaine chinois (*jaunes*).

Domaine méditerranéen (*blancs*).

Domaine américain (*rouges*).

Domaine indien (*noirs*).

# TABLE DES MATIERES

I. — La connaissance de l'histoire méditerranéenne primitive... 157

II. — La terre, l'homme et les civilisations (cf. 1re p., p. 2) ....... 175

III. — La chronologie des premières dynasties égyptiennes et chaldéennes. Bérose (cf. p. 7, 13)............................ 189

IV. — L'ethnographie européenne vers 500 (cf. p. 31 sqq.) ....... 207

V. — La civilisation mycénienne et la religion grecque (cf. p. 31 sqq.)................................................ 223

VI. — La route d'Asie Mineure (cf. p. 47 sqq.).................. 239

VII. — Le commerce phénicien (cf. p. 59 sqq.)..................... 257

VIII. — Sybaris (cf. p. 67) ........................................ 271

IX. — Pythagore (cf. p. 86) ....................................... 285

X. — L'empire perse et les Grecs (cf. p. 95 sqq.)................. 301

XI. — Les rois de Sparte jusqu'en 480 (cf. p. 112) ............... 319

XII. — La chronologie olympique (cf. p. 114)..................... 333

XIII. — L'armée spartiate au temps des guerres médiques (cf. p. 115) 347

XIV. — La société attique du VIe siècle et la marine (cf. p. 121) ... 365

XV. — La chronologie de la grande guerre médique (480-479) (cf. p. 123).................................................... 383

XVI. — L'empire perse au $v^e$ siècle (cf. p. 128)........ 397
XVII. — Note sur la chronologie romaine ancienne (cf. p. 132)..... 414
XVIII. — La démocratie grecque et les penseurs (cf. p. 139)........ 427
XIX. — La valeur de l'argent (cf. p. 143)........ 443
XX. — Le sophiste vulgarisateur (cf. p. 152)........ 459
XXI. — Hérodote (cf. p. 153)........ 467

Appendice I........ 487
Appendice II........ 491

Imprimerie Bussière. — Saint-Amand (Cher).

# ERRATA

Page 152, ligne 42, *au lieu de* : Schulten, *Numantia*, *lire* : Schulten, *Die Keltiberer*.

» 170, » 6, » *Keilschriftliche*, *lire* : *Keilinschriftliche*.

» 187, » 27, » En second plan, *lire* : au second plan.

» 198, » 11, et page 200, ligne 25, *au lieu de* : Sabu, *lire* : Ṣabu.

» 211, » 9, et 25, *au lieu de* : Askouz, Askenaz, *lire* : Aškouz, Aškenaz.

» 215, » 43, *au lieu de* : § 29, *lire* : § 89.

» 224, » 21, 22 » Aussitôt, *lire* : aussi tôt.

» 240, » 15, » Babylo., *lire* : babyloniens.

» 242, » 17, 18 » Godi, *lire* : Qodi.

» 242, » 25, » Tarchou, *lire* : Tarchon.

» 247, » 25, » *les Indoeuropéens, lire* : *l'Ethnographie europ.*

» 249, » 23, » *la métrologie, lire : la valeur de l'argent.*

» 261, » 39, » Isaü, *lire* : Joël,

» 263, » 15, » sér., *lire* : gen.

» 264, » 16, » Un milieu, *lire* : au milieu.

» 275, » 39, » Charrybde, *lire* : Charybde.

» 294, » 17, » 110.3220, *lire* : 110. — 3.220.

» 297, » 25, » Reviennent, *lire* : revinrent.

» 299, » 24, » plus grand sage, *lire* : plus sage.

» 304, » 12, » Peuplèes, *lire* : peuplés.

» 305, » 26, » Cyrénaïque est payé, *lire* : C. ait payé.

» 305, » 34, » 100.000 k. c., *lire* : 30.000 k. c.

» 307, » 41, » 5 600.000, *lire* : 5-600.000 habitants.

» 311, » 7, » des provinces, *lire* : les provinces.

» 323, » 8, » Witzaniowitz, *lire* : Wilamowitz.

» 355, » 11, » apporté, *lire* : apporter.

» 391, » 1, » correspondante, *lire* : correspondant.

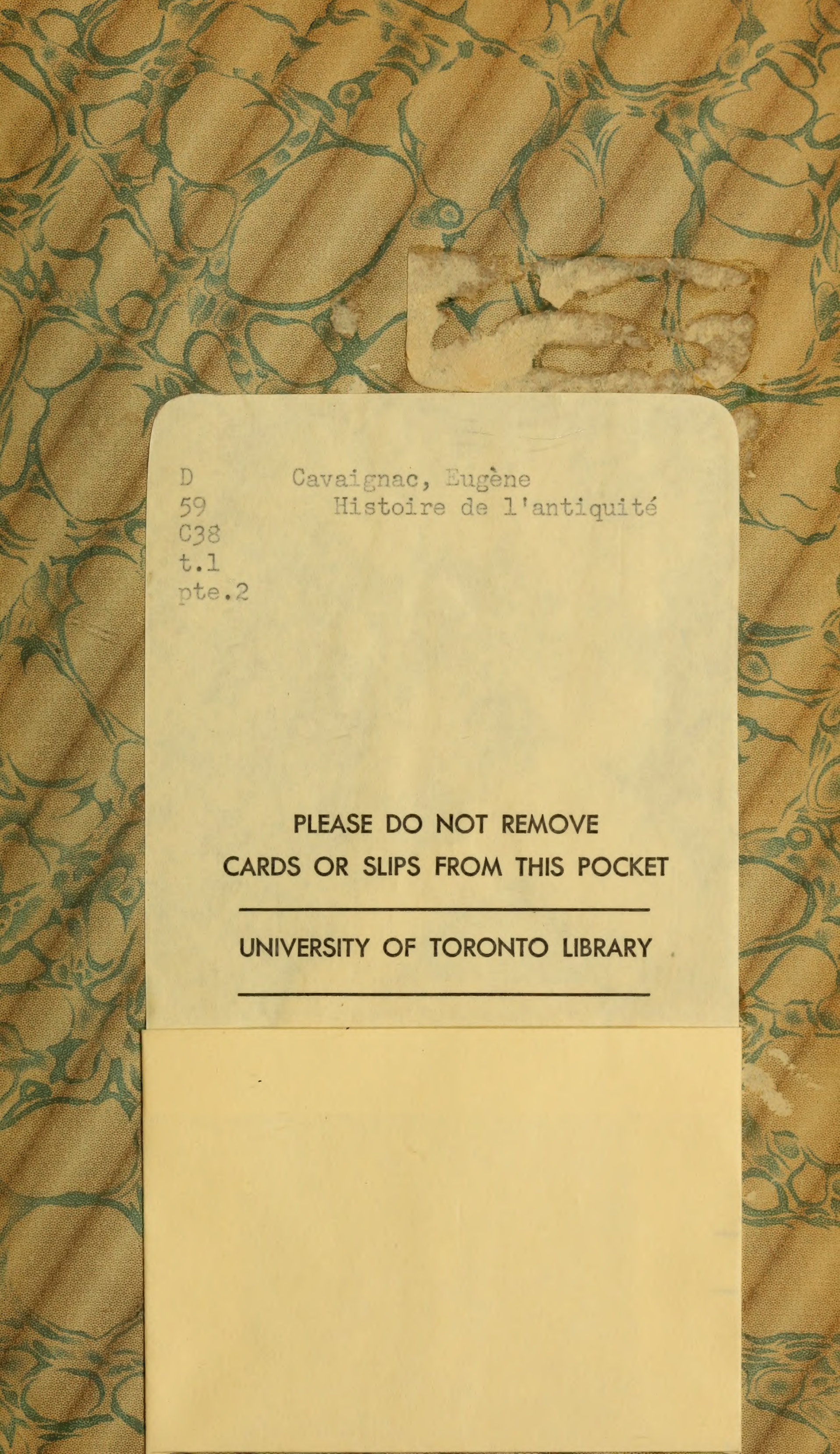
» 298, » 11, » par une année, *lire* : par année.

» 399, » 6 sqq. » *Le § 375 doit être en grands caractères.*

# ERRATA

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Page | 399, | ligne | 31, | *au lieu de* : | comme assuré, *lire* : pour assuré. |
| » | 409, | » | 24, | » | L'éclipse en, *lire* : l'éclipse du. |
| » | 413, | » | 12, | » | du sens, *lire* : de sens. |
| » | 414, | » | 10, | » | ROSEMBERG, *lire* : ROSENBERG. |
| » | 418, | » | 5, | » | Syp. Claudius, *lire* : App. Claudius. |
| » | 424, | » | 2, | » | *Dioscures*, *lire* : *Dioscuri*. |
| » | 440, | » | 28, | » | Phérétiane, *lire* : Phérétime. |
| » | 444, | » | 2, | » | Aient changé, *lire* : Eussent changé. |
| » | 452, | » | 19, | » | qui reste à envoyer, contre, *lire* : envoyer), des. |
| » | 463, | » | 26, | » | LITRÉ, *lire* : LITTRÉ. |
| » | 474, | » | 43, | » | Persifflage. *lire* : persiflage. |
| » | 480, | » | 31, | » | GAILL, *lire* : GSELL. |
| » | 480, | » | 42, | » | Note 67, *lire* : note 3. |
| » | 493, | » | 1. | » | *Sterdienst*, *lire* : *Sterndienst*. |






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 26 04 13 013 4